PNEUMATOLOGIE.

DES ESPRITS

ET DE LEURS

MANIFESTATIONS DIVERSES

Mémoires adressés aux Académies

PAR

J^s^.-E^s^. DE MIRVILLE

TOME TROISIÈME

« Tous les dieux des nations sont de *pauvres* esprits (Élilim), mais le Seigneur (Élohim) a fait le ciel et la terre. »
(*Psaume* XCV, v. 5.)

DEUXIÈME MÉMOIRE

MANIFESTATIONS HISTORIQUES

DANS L'ANTIQUITÉ PROFANE ET SACRÉE

RAPPROCHÉES DES FAITS DE L'ÈRE ACTUELLE

II

PARIS

VRAYET DE SURCY, RUE DE SÈVRES, 19

1863



DES ESPRITS

MÉMOIRES ADRESSÉS AUX ACADÉMIES

TOME TROISIÈME

MANIFESTATIONS HISTORIQUES

II

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7

TABLE SOMMAIRE

DES CHAPITRES DU TROISIÈME VOLUME

FORMANT LE TOME SECOND

DES MANIFESTATIONS HISTORIQUES.

TROISIÈME PARTIE

TRADITIONS ANTÉDILUVIENNES ET POSTDILUVIENNES
JUSQU'AUX TEMPS HISTORIQUES.

CHAPITRE VII.

DES ESPRITS APRÈS LA CHUTE

ET JUSQU'AU DÉLUGE.

§ I. — La Bible. — Réticences et sobriété de ses récits. — Quinze siècles en trois chapitres 3

§ II. — Les antédiluviens devant la science d'hier et devant celle d'aujourd'hui 6

§ III. — Les *dynasties divines* des anciens. — Les patriarches en tous lieux. — Spéculations ethnographiques préalables. 14

§ IV. — Les *dynasties divines* devant le XVIIIe siècle. Boulanger et Volney y voient un grand mystère. L'abbé Foucher y retrouve les « génies gouverneurs de la terre et des planètes. » 31

§ V. — *Dynastie des demi-dieux* ou géants (*Gibborim*). — Les géants devant la science. — Les géants devant la Bible et devant le paganisme. — Constructions cyclopéennes. — Ossements énormes retrouvés. 43

§ VI. — *Dynastie des mânes* (*Rephaïm*). — Les mânes et les récits modernes. — Les mânes et la Bible. Aperçu tout nouveau. — Les *khous* ou *morts révivifiés* du *papyrus magique* de M. Chabas. . . . 57

APPENDICE I. — « HÉNOCH, OU CONSIDÉRATIONS NOUVELLES SUR UN LIVRE BIEN ANCIEN. » — Des apocryphes en général. — Aperçu du Livre retrouvé et ses mystères. — Les *bné-aleim* ou la grande objection. — Ces bné-aleim dans le *Zohar*. 68

CHAPITRE VIII.

DES BONS ESPRITS DEPUIS LE DÉLUGE,

OU PREMIER CATHOLICISME.

§ I. — La terre se rassoit. — Blessures et cicatrices. — Dégénérescences et modifications cosmologiques. — Reprise patriarcale dans l'Arabie Heureuse, appelée autrefois Εὐδαίμων, c'est-à-dire des bons esprits. — Premier catholicisme. — Unité de la théologie. — La trinité, la croix et tous les sacrements. — Jéhovah chez tous les peuples. 89

§ II. — Archéologie de la sainte Vierge. — Son *immaculation* proclamée par toutes les nations, quarante siècles avant de l'être par Pie IX. — Hathor, appelée *mère divine et dame du ciel;* Anaitis, *étoile du matin et lumière de la mer;* Séméié, *reine du monde et terreur des démons;* Cybèle, *seule mère de Dieu,* Maïa amala (immaculée), *mère de Dieu et des hommes,* etc. — Le mois de mai consacré à Maïa 106

CHAPITRE IX.

ESPRITS MAUVAIS APRÈS LE DÉLUGE,

OU LA PREMIÈRE IDOLATRIE.

§ I. — Reprise du caïnisme. — Cham, Chus et Chanaan. — Idolâtrie. — Que peut-elle être? 120

§ II. — L'idolâtrie devant le siècle présent. — Le dieu Pan pris pour exemple. — Divagations et aveux. 129

§ III. — L'idolâtrie devant la Bible. 141

§ IV. — Théorie et raison de l'idolâtrie. — Individus et peuples soumis aux mêmes lois. — Esprits tutélaires orthodoxes et païens. — Le palladium de Vesta et l'arche du Seigneur. — Les crimes des nations amenant l'abandon des bons anges et ramenant les mauvais. — Les bons ne donnant jamais leur démission complète et jugeant toujours en dernier ressort. — Angélologie politique. 148

APPENDICE J. — « L'idolâtrie devant les apôtres, devant le néoplatonisme, devant les dieux eux-mêmes. » 160

CHAPITRE X.

MARCHE DE L'IDOLATRIE,

OU SES TROIS ÉTAPES PRINCIPALES.

§ I. — Première étape.— Terre de Chus, terre de Cham et les deux Éthiopies. 170

§ II. — Deuxième étape. Babel. — Son histoire racontée sur une brique et signé par Nabuchodonosor (découverte récente). — Cadastre nouveau donnant à Babylone ou *Babil* une enceinte décuple de celle de Paris 177

§ III. — Troisième étape. — Seconde Babel au Mexique. — Géants transatlantiques. — Leurs *giganteia* ne sont pas des mythes. — Étonnement du baron de Humboldt. — Renaissance aujourd'hui et réapparition des anciens phénomènes magiques, accordée par MM. Maury et Littré. — Menace d'une quatrième étape. — L'atlantide de Platon en voie de réhabilitation. 186

APPENDICE K. — « L'antibaptême du païen. — Tatouages hiéroglyphiques. ». 198

APPENDICE L. — « Livres hermétiques et livres sacrés de l'idolatrie. » Livres de Mercure ou de Thaut, ou traditions patriarcales souillées. — Livres kabbalistiques. — La bonne kabbale et le *Zohar*. — Mystique des lettres. — Mauvaise kabbale. — Papyrus kabbalistiques trouvés hier et nous montrant les paroles écrites sous nos yeux par nos tables. — M. Chowlson et les livres nabathéens.— Livres sacrés proprement dits. — Les *Zends* et leurs souillures. — « Le *Zoroastre noir,* père de tous les grimoires, » selon M. Lévy. — Les *Védas,* dictés par Brahmâ *le foudroyé,* pendant les extases magnétiques des médiums. — Benjamin Constant maudissant ce que M. Guignault admire. — Les *Kings,* ou guerre à mort de Confucius et de Tao-tseu. . 204

QUATRIÈME PARTIE

FORMES DIVERSES DE L'IDOLATRIE RAPPROCHÉES DES DOGMES RITES ET CULTES ORTHODOXES.

CHAPITRE XI.

DU FÉTICHISME,

OU ADORATION DES OBJETS ENCHANTÉS.

§ I. — Du fétichisme en général. — Les téraphims idolâtriques. — *Séraphims* faits avec des têtes d'enfants. — Les alrunes du Pérou et les conseillères d'Odin. 247

§ II. — Téraphims juifs, Ephod, Urim et Thummim. — Téraphims de Laban. — Esprits angéliques, suivant Louis de Dieu. — *Urim* et *Thummim* ne parlaient pas toujours, et leur silence désolait le grand prêtre. 254

§ III. — Cercles, tables, objets tournants. — Mystique du cercle. — Astres appelés *roues terribles* ou *chars de Dieu.* — Rhombes, cylindres et objets tournants. — Théologie des tables antiques. 264

§ IV. — Théologie et archéologie de la pierre.— La pierre.— Dieu d'Israël devenu la pierre. — Pain des chrétiens. — Pierres animées (ἐμψυχῆς) et parlantes. — Pierres et menhirs erratiques. — Blocs et monolithes tournants. — Archéologie du géant et surintelligence du menhir. 279

§ V. — Sidérites ou pierres tombées. — Pierres de foudre (*ceraunia*). — Pierre de Cybèle. — Embarras qu'elle cause à MM. Guignault et Lenormant. — Ces pierres étaient des tables atmosphériques. — Le contenu d'un bétyle. Imprécations. 296

§ VI. — Zoolâtrie ou fétichisme animal. Les bêtes adorées par des gens... qui ne l'étaient pas. — Contagion zoolâtrique. — Majestueux système selon M. Guignault. — Le bœuf Apis et son *triangle renversé.* — Rapprochement avec la zoolâtrie moderne. — Le président de Brosses et le serpent de Juidah. — Retour au nagualisme. — Définition par M. Maury. 306

APPENDICE M. — « THÉOLOGIE D'APIS, DU BOUC, DU CROCODILE ET DU SERPENT. » — La mère d'Apis l'est en même temps du taureau. — Elle reste vierge et porte la lune entre ses cornes. — Le crocodile, emblème de Typhon et devin comme lui. — Le serpent *Chnoubis*, rival du serpent-soleil. 329

APPENDICE N. — « LA BIBLE, SES PANS, SES ONOCENTAURES ET SES VELUS. » — Inventions fantastiques ou réalités physiologiques? — Satyres vus et palpés. Qu'est-ce que le *dæmonio meridiano* du psaume? — Hommes et animaux retrouvés. — Voyageurs du moyen âge largement réhabilités. — Le *Thometh* et ses profondeurs sataniques. — *Dégénérescence* n'est pas *transspécialisation*. — Le Lévitique posant des prémisses expliquées par sainte Hildegarde comme par l'histoire, et foudroyées par un anathème dont les effets sont permanents. — Contagion zoanthropique. 335

APPENDICE O. — « LYCANTHROPIE (variété du nagualisme) RAPPROCHÉE DES FAITS ANTIQUES. » Dégénérescences physiologiques des lycanthropes rapprochées de celle de Nabuchodonosor. — Hommes-animaux satanisés, en Amérique. 357

CHAPITRE XII.

COSMOLATRIE,

OU CULTE DES ESPRITS MANIFESTÉS DANS LES PHÉNOMÈNES NATURELS.

§ I. — Cosmolâtrie en général. — Adoration prétendue de la nature *matérielle*. — Le coup de tonnerre de Dodone. — « Les dieux créant leurs symboles, et le symbolisme, dit-on, créant les dieux. » — Vraie pétition de principe. 372

§ II. — Grande modification et concession importante. — Concession d'une force occulte adorée. — LES FORCES, selon la théologie et selon la physique. — *Propriétés immanentes* de la matière, ou énergies *indépendantes*. — Le cardinal Cusa et le père Kircher. 379

§ III. — Aveu de Faraday. — Grove, l'un des premiers physiciens de l'Angleterre, justifiant le moyen âge et s'exprimant comme lui. — *Fluides impondérables*, absurdes, selon lui. Tout ce que nous appelons ainsi n'est que l'effet *matériel* d'une cause *immatérielle*. — La hiérarchie

des forces et le docteur Forni déclarant que la négation d'une simple *obsession* entraîne celle de Dieu lui-même. 384

§ IV. — Des éléments et de leur culte. — Grande méprise. — Les interventions anormales des *recteurs* confondues avec la matière élémentaire dont ils disposent. — Le Jupiter de Dodone et le *prince du monde* de saint Paul. — Les *cosmocratores* du même apôtre et les *dieux-éléments* des païens. — Jupiter, Pluton, Neptune et Rhéa régissant les quatres grandes divisions du Cosmos. — Les quatre éléments *principaux* 391

§ V. — Faux spiritualisme moderne. — Puissances magiques naturelles, mais aveugles, de MM. Creuzer et Guignault. — Puissances magiques intelligentes et naturelles de Görres et des Allemands. — Leurs forces élémentaires et devineresses de la nature. — Haute magie naturelle de M. Éliphas Lévy. — Inintelligence normale et *essentielle* de la nature, et surintelligence *indépendante* et anormale des éléments . . . 399

APPENDICE P. — « INTERVENTIONS MYSTÉRIEUSES DANS LES QUATRE ÉLÉMENTS PRINCIPAUX » — *Le feu* et ses mystères. — La foudre, ses caprices, ses malices et ses choix. — Chronos, tout en foudroyant Jupiter, lui laisse « le vain bruit et l'administration de son tonnerre. » — M. Salverte et les Étrusques. — Paratonnerres compromis. — M. Poey, directeur de l'Observatoire de la Havane et M. le docteur Boudin. 415

La terre et ses mystères. — Héphaistos, Vulcain, l'Adonis (de Adès) n'est autre que le soleil souterrain où l'*anti-soleil* de justice; Proserpine, son épouse, est l'*anti-Maïa* ou *l'anti-Notre-Dame* de la terre, les noms de *Maia* et de γαῖα étant corrélatifs dans la personne de Cybèle. — Adès (enfer) est en même temps le cœur de Jupiter et la prison de Pluton; *cor Jovis et carcer Plutonis.* — Volcans. — Éruptions mystérieuses de croix, de spectres, etc. — Spectres rencontrés dans les mines. — Schelling affirme que le centre de la terre N'EST PAS MATÉRIEL. 434

L'air et ses mystères. — *L'esprit des tempêtes, « spiritus procellarum. »* — Trombes atmosphériques de Job et de Pie IX. — Follets de l'atmosphère ou lutins de Jupiter. — Pluies merveilleuses. — Haches de foudre et pluie de boucliers, de même origine, suivant M. Babinet, que nos aérolithes. — Aérolithes espiègles se métamorphosant en briques, charbons, etc. 452

L'eau et ses mystères. — Poseidon-Neptune. — Trombes marines. — Christophe Colomb coupant une trombe, au nom du Verbe. — Peltier distingue les *Presters* des *Psoloens*, ces deux variantes du typhon. — Leurs caprices et la *courtoisie* de leurs *choix.* — Sirènes et Tritons

modernes. — Catastrophe tragi-comique du *Saint-Vincent* de La Rochelle. 473

Fontaines sacrées. Sources intermittentes. — Les sources païennes de Patras. de Colophon, des Palices, d'Hagno, etc., rapprochées de nos fontaines sacrées, intermittentes aussi comme celles de Palestine. — Ne pas confondre l'*esprit du lieu* (bon ou mauvais) avec la puissance supérieure (bonne ou mauvaise) qui s'exprime par lui. 487

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME

FORMANT LE TOME SECOND DES MANIFESTATIONS HISTORIQUES.

ERRATA DU TOME IIIe

Page 26,	lig. 5 et 6,	au lieu de :	*ce qui s'est pu s'est dû,*	lisez :	*ce qui s'est pu faire s'est dû faire.*
— 210	— 28	—	*livres sacrés,*	—	*livres kabbalistiques.*
— 214	— 17	—	*de la divination,*	—	*et à la divination.*
— 243	— 23	—	*lorsqu'il,*	—	*lorsqu'elles.*
— 315	— 22	—	*ses,*	—	*leurs.*
— 327	— 3	—	*Frérel,*	—	*Fréret.*
— 382	— 5	—	*il s'exprima,*	—	*il s'exprimait.*
— 422	— 6	—	*voix terrible, que Tite-Live prescrivant des sacrifices,*	—	*que Tite-Live et Denys nous font entendre prescrivant.*
— 445	— 21	—	*en 1295, le royaume de Castille,*	—	*en 1295, dans le royaume de Castille.*

TROISIÈME PARTIE

TRADITIONS ANTÉDILUVIENNES

ET

POSTDILUVIENNES

JUSQU'AUX TEMPS HISTORIQUES

CHAPITRE VII

DES ESPRITS APRÈS LA CHUTE

ET JUSQU'AU DÉLUGE

---

§ I

La Bible. — Réticences et sobriété de ses récits. — Quinze siècles en trois chapitres.

L'arrêt en est porté; ce monde est devenu λόφος ἄτης, ou la *vallée de la mort*, comme disaient tous les philosophes grecs. L'heure de l'exil a sonné pour ses maîtres, et l'humanité se met en marche. Il va lui falloir désormais promener toutes ses misères sur la surface du globe, le fatiguer de ses plaintes, l'arroser de ses sueurs et de son sang. Départ navrant! douloureux pèlerinage qui ne devra plus s'arrêter qu'à la fin de tous les siècles sur les confins d'un autre monde!

Toutefois un grand bien demeure à l'homme, l'espérance, et, ce qui vaut mieux que l'espérance, le commandement et le devoir d'espérer; cheminant désormais sous le charme et sous la garantie de cette injonction paternelle, le pèlerin fatigué pourra du moins suspendre sa lyre aux saules de la rive, se retourner par moments, puis, las de chercher à l'horizon les

dernières lignes du paradis pleuré, rêver, rêver encore aux promesses de l'avenir, puis reprendre sa marche abrité sous les ailes d'un chérub et soutenu par l'amour d'une compagne.

Que nous dira la Bible sur cette première étape de l'humanité voyageuse? Peu de chose. Il lui suffira de nous donner une vingtaine de noms propres, quelques affirmations généalogiques parfaitement concordantes avec sa topographie et ses chiffres, puis trois chapitres, ou plutôt trois simples sommaires de chapitres, qui sont au lecteur égaré ce que les phares de nos côtes sont pendant la nuit aux marins des grandes mers.

Voilà tout ce que dans sa sobriété, ou plutôt dans ses réticences calculées, la Bible consacre à la mystérieuse épopée renfermée dans les quinze ou vingt siècles qui courent de la chute au déluge. « L'Écriture, dit un auteur chrétien, se borne à signaler la naissance des patriarches antédiluviens, leur vie plusieurs fois séculaire et leur mort. Astres glorieux, ils se lèvent, suivent leur longue carrière et se couchent. Pas un mot de plus pour la plupart d'entre eux[1]. »

Dans ce parcours de deux ou trois lustres, trois noms, trois personnages seulement s'offrent à nous avec un caractère profondément accusé. Les deux premiers, Caïn, en hébreu *Qayin* ou fils *de la peine*, et Seth ou Schèth (de *Suth* fondateur), ouvrent la double et adverse généalogie des deux cités mystiques. Quant au troisième, Hanoch ou Hénoch (en grec Ἐνοίκιον, œil interne), il constitue, comme on le sait, une individualité si tranchée, que la tradition nous le montre respecté par la mort elle-même et réservé pour les dernières heures de la terre.

La race bénie est une race de pasteurs et de pontifes. Abel, Jabel, Énos et Mathusael représentent encore aujourd'hui les mœurs et les vertus agricoles. La race maudite, au contraire, est une race d'industrie. Caïn travaille le fer et décrète la loi *des poids et mesures;* Tubalcain fond les métaux; Lamech,

1. Guillemin, *Anges de la Bible*. I, 87.

leur disciple, est le second homicide. Tous représentent, cinq mille ans avant nous, les talents, les vices et les malheurs de nos cités industrielles et marchandes. Chose singulière! dès l'origine du monde, surgissent les mêmes problèmes, et nous voyons les sociétés primitives, si pures dans les champs, dégénérer, comme aujourd'hui, dans les *hénochies* populeuses.

Manquant absolument de documents sur les dix ou quinze siècles qui séparent l'apparition de l'humanité sur la terre de sa destruction dans les eaux, rien ne nous autoriserait à scruter les mystères antédiluviens, si la suite de la Bible ne nous montrait à chacune de ses lignes, d'une part les patriarches sémites continuateurs de la piété des fils de Seth, de l'autre les chamites continuateurs de Caïn, fidèles héritiers de ses instincts et de ses pratiques sataniques.

En dehors des prévarications énormes qui vont tout à l'heure attirer sur l'humanité le châtiment général, et comme pour en ouvrir l'effroyable *dossier*, la première génération n'est accusée que d'un crime; mais ce crime est un fratricide, et la marche du procès peut nous donner encore une idée fort exacte des rapports établis entre l'homme et son juge. Saint Augustin a grand soin de faire remarquer que c'est le même interrogateur qui, après avoir cherché et questionné le père « sous une certaine forme corporelle[1], » cherche maintenant dans le même lieu et interroge le fils.

« Et Qayin (irrité) adressa la parole à Hébel, son frère, et lorsqu'ils furent dans les champs, Qayin se jeta sur lui et le tua. Et l'Éternel demanda à Qayin : « Où est Hébel, ton frère? » Et il répondit : « Je ne sais; suis-je le gardien de mon frère? » Mais l'Éternel lui dit : « Qu'as-tu fait? la voix du sang de ton frère crie de la terre jusqu'à moi. Va, sois en horreur à la terre qui a ouvert son sein pour recevoir de ta main le sang de ton frère. Lorsque tu la cultiveras, elle ne te prodiguera plus ses *forces*, et tu seras errant et fugitif sur la

1. Voir le chapitre précédent.

terre. » Alors Qayin dit à l'Eternel : « Quiconque me rencontrera me tuera. — Non, dit l'Éternel... » Et il lui fit une marque pour qu'on ne le tuât pas[2]... »

Peut-être dira-t-on encore que toute cette scène ne s'est passée qu'au fond de la conscience et de l'esprit du meurtrier? Mais lorsqu'une conscience se demande a elle-même: « Où est ton frère? » elle ne se répond pas d'ordinaire : « Je ne sais; est-ce que je suis chargé de le garder? » C'est le contraire qu'elle se dit. Ce n'est pas davantage la conscience qui se condamne à « errer dorénavant sur la terre, » qui se pourvoit contre les conclusions de ce verdict, et qui se fait imprimer sur le front la *marque* et le sceau de ce bagne à perpétuité, où l'humanité va désormais faire son temps.

Un tel colloque, on en conviendra, justifie bien une fois de plus toutes nos dernières réflexions sur la nécessité du langage *extérieur* et du miracle *objectif.*

Passons maintenant à l'examen de questions plus ardues.

§ II

Les antédiluviens devant la science d'hier et devant celle d'aujourd'hui.

Maintenant a-t-il existé réellement des antédiluviens et que faut-il en penser?

Après avoir gratifié l'homme d'une antiquité fabuleuse, la science incroyante et moderne avait reviré de bord tout à coup, et, peu soucieuse d'une contradiction si subite, s'était emparée avec bonheur de la curieuse observation scientifique que voici. Dans les terrains géologiques produits par le dernier cataclysme, et pour cela même appelés *diluviens*, terrains

1. *Genèse*, ch. IV, du v. 9 au v. 16.

dans lesquels Cuvier et son école venaient de retrouver tant de races animales disparues, on n'avait jamais pu rencontrer aucun squelette humain; d'où l'on concluait, avec la précipitation et, ce qui est plus fâcheux, avec la *satisfaction* ordinaire, que l'humanité ne datait que d'hier et ne remontait pas au delà du déluge.

L'objection cette fois paraissait bien fondée; elle ne s'appuyait plus sur des chiffres bien groupés, sur de prétendues annales historiques, elle s'appuyait sur une évidence matérielle; on vous faisait descendre dans une mine, on en brisait les affleurements, et le coup du marteau du géologue était toujours suivi de cet argument sans réplique : « Voyez, vous n'avez jamais été là[1]. »

De bons chrétiens s'en alarmaient; en vain cherchait-on à les tranquilliser par cette considération toute simple, qu'aux lieux où l'on trouvait les mastodontes l'humanité n'était peut-être pas alors arrivée, que d'ailleurs on n'avait pas encore foré le sol des peuples orientaux, et que, de l'absence de l'homme dans les plâtrières de Montmartre, on ne pouvait nullement conclure à son absence au pied de l'Hymalaya ou sur les bords de la mer Morte; en vain, se risquait-on encore à soutenir qu'au milieu d'une dissolution semblable il était peut-être difficile de distinguer à coup sûr et à première vue tant d'empreintes maléficiées... Rien n'y faisait; d'un côté on s'obstinait à trembler pour la Bible, et de l'autre à triompher contre elle.

1. On se rappelle encore l'*homme fossile* de Fontainebleau, si péremptoirement réintégré par Cuvier dans la classe des salamandres; cette grande déconvenue avait été le coup de mort pour « l'homme témoin du déluge; » on n'osait même plus en parler, à plus forte raison en poursuivre la recherche. Que voulez-vous ? le vaudeville lui-même s'était emparé de la méprise, et l'on y avait sifflé du même coup les antédiluviens et la Bible. Or, celui qui connaît son public parisien, sait parfaitement tout ce qu'un apophthegme de l'Académie des sciences, illustré par un *couplet*, peut entraîner de certitude générale. Ces deux autorités réunies constituent, pour la foule, le summum de l'infaillibilité philosophique, et cette fois-ci tout le monde avait partagé sa confiance.

La critique, « qu'on n'a jamais prise en défaut, » nous a dit M. Renan, prenait cette fois son point d'appui sur les entrailles de la terre, et nous allons voir si malgré l'apparente solidité de ce terrain elle parvenait à y construire quelque chose de plus durable que ses édifices de textes et de chiffres.

Pendant et malgré ces négations, un savant distingué du département de la Somme, M. Boucher de Perthes, frappait inutilement depuis une trentaine d'années aux portes de toutes les académies, pour qu'elles s'ouvrissent à son intéressante découverte. Elle consistait dans la rencontre toujours croissante au milieu des terrains *diluviens*[1] de fragments de silex taillés en couteaux, en flèches, en hachettes, attestant de la manière la plus irréfragable la contemporanéité de l'homme et des races animales qui, déposées dans ces terrains n'avaient pas survécu à ce grand cataclysme. Cette découverte contrariait trop de préjugés pour qu'elle n'allât pas s'échouer sur ces grèves académiques, où s'étaient échouées tour à tour non pas *tant* de vérités, mais à peu près *toutes* les vérités du premier ordre. Celle-ci, grâce à l'excellente compagnie qui l'entourait, eût peut-être consenti à prolonger son sommeil; mais son heureux inventeur aurait préféré, je crois, que l'on n'attendît pas l'accomplissement de ses seize lustres, pour lui pardonner, comme à tant d'autres, « l'*inexcusable tort d'avoir trop tôt raison.* » Espérons qu'en récompense de ses beaux travaux et en retour de ses longs mécomptes, la Providence reculera pour lui, comme pour Ézéchias, l'aiguille de son cadran et laissera à sa verte vieillesse tout le temps nécessaire pour son règlement de compte définitif avec l'Académie.

Quant à nous, fort de tous les précédents du même ordre, nous pressentions bien que la vérité devait se trouver une fois de plus du côté du savant *éconduit*, car rien ne porte bonheur à une vérité comme les sarcasmes préalables; seulement nous étions loin de nous douter que les faits exposés par M. Bou-

1. On appelle ainsi les terrains formés sous l'action du déluge, et recouverts par tous les terrains postérieurs.

cher de Perthes fussent susceptibles d'une si grande et si prochaine démonstration. Assurons-nous-en. Il y a dix ans déjà que nous avions commencé à trembler pour les dénégateurs, en lisant un rapport de M. Pictet, de Genève, sur quelques ossements humains recueillis par lui dans les déjections du volcan de Denise, près du Puy-en-Velay. Ces déjections étaient logiquement, selon lui, de la même date que celles du revers de la montagne, qui, bien évidemment diluviennes, renfermaient toute une masse d'animaux du même âge et perdus. Nous trouvions en même temps fort légitimes les conclusions de M. Pictet sur « la rareté de l'espèce humaine, en Europe, à cette époque, » et nous ne nous attendions guère, ni lui non plus probablement, aux nombreux compagnons qui bientôt, grâce aux déblais et aux tunnels des chemins de fer, allaient apporter tant de renfort et de consolations à son *sujet* isolé.

Quel n'a donc pas été notre étonnement, en lisant, il a trois ans, dans la *Revue des Deux Mondes*[1], un article de M. le Dr Littré, dont nos lecteurs connaissent déjà les désolants principes, mais en même temps la franchise philosophique. Cette franchise se montrait encore ici; de même qu'il avait confessé, nous l'avons vu, la réalité de nos phénomènes spirites, tout en leur donnant une explication impossible, de même nous le voyions confesser de nouveaux faits « contrariant, disait-il, une opinion reçue, mais pouvant, selon lui, décider de grandes questions. »

Dans cet article M. Littré nous reportait d'abord au mémoire publié en 1849 par M. Boucher de Perthes, sous le titre de « *Antiquités celtiques et antédiluviennes*, » puis il alléguait l'autorité de M. Rigollot, qui, d'abord fort incrédule à ces faits, s'était vu forcé de se rendre, lorsque ces hachettes (antédiluviennes) s'étaient multipliées sous ses mains. En quatre mois il en avait trouvé plus de quatre cents dans un terrain de médiocre étendue près de Saint-Acheul; presque

1. 1er mars 1859.

toutes avaient la forme d'un ovoïde tranchant, d'autres ressemblaient à un poignard, d'autres à une pyramide triangulaire, etc. M. Littré faisait remarquer avec raison qu'à l'époque où les mastodontes exhumés avec elles vivaient en Picardie, le climat y était probablement tout différent, et *qu'un printemps éternel planait sur le globe terrestre;* autrement dit que la nature était à peu près le *contraire* de ce qu'elle est aujourd'hui.

Passant ensuite aux corroborateurs récents, M. Littré nous montrait M. Lund, « infatigable chercheur de débris paléontologiques, qui, après avoir examiné plus de huit cents cavernes en Amérique, avait trouvé des ossements humains dans *six* de ces cavernes. »

Mais l'Amérique n'était pas seule; « voici, disait-il, que l'on découvre maintenant, dans certaines localités de l'Allemagne, des têtes qui n'ont plus rien de commun avec celles des habitants actuels de cette contrée; et, certes, un fait pareil ne se laissera pas *écarter* facilement. »

Écarter!... M. Littré connaît bien son terrain et possède bien sa langue.

Il citait encore M. Spring, professeur à la Faculté de médecine de Liége, qui avait trouvé dans une grotte à ossements, près de Namur, et sur la montagne de Chauvaux, de nombreux ossements humains « d'*une race toute différente de la nôtre.* »

Quant aux crânes exhumés aux environs de Bade, en Autriche, ils offraient selon lui une grande analogie avec ceux des races africaines et nègres, tandis que ceux des bords du Danube et du Rhin présentaient une assez grande ressemblance avec ceux des Caraïbes et des anciens habitants du Chili et du Pérou. On avait pu remarquer en outre un os pariétal humain, où l'on voyait une fracture opérée par un instrument contondant trouvé dans le même fragment de brèche. C'était une hache d'un travail grossier.

Toutefois M. Littré ne se prononçait pas encore. Mais « qui ne comprend, disait-il, à la vue de l'exhumation de ces vieux

témoins, que *toutes les origines* et *toutes les durées* ont besoin d'être remaniées, et qu'il y a UN AGE à étudier et à introduire, soit à l'aurore de l'époque actuelle, soit aussi, comme je le pense, à celle de l'époque *qui l'a précédée?* »

Enfin, depuis 1859, la découverte et la logique ayant marché de compagnie, la négation devenait insoutenable, et, dès l'année suivante, on pouvait lire avec le plus grand intérêt, dans le *Siècle* du 6 mars 1860, un article de M. Victor Meunier donnant la nomenclature de *tous* les instruments et crânes trouvés par « des géologues très-distingués. »

« On ne dira plus, ajoute cet écrivain, que les haches n'ont été vues *en place* par aucun géologue.

« Parmi ces derniers, M. A. Gaudry se fait remarquer par la précision de ses conclusions, ainsi posées :

« 1° Nos pères ont été positivement contemporains du rhinocéros *tichorsinus*, de l'hippopotamus *major*, de l'elephas *primigenius*, du cervus *somonensis*, et d'une grande espèce de *bos*, détruite aujourd'hui ;

« 2° Le terrain nommé *diluvium* par nos géologues a été formé au moins en partie après l'apparition de l'homme. Sa formation a sans doute été le résultat du grand cataclysme resté dans les traditions du genre humain. »

Mais à quel type pouvaient appartenir ces crânes et ces races?

« Sous le rapport du profil de la face, les races humaines peuvent se ranger en deux groupes. Dans l'un le profil est droit, le front est proéminent, les incisives sont verticales, l'angle facial est largement ouvert, c'est ce que les anatomistes appellent le type *orthognathe*.

« Dans l'autre, le front est fuyant, les incisives saillantes, l'angle facial est oblique, c'est le type *prognathe*. Le premier tend vers les dieux et le second vers la brute; l'un monte à l'Apollon, l'autre descend au gorille. A celui-là appartiennent les races caucasiques, aux autres les races inférieures.

« Or tous ces ossements de l'époque quaternaire, trouvés

avec les animaux, soit en Amérique, soit en Europe, appartiennent tous au type prognathe.

« Leur analogie avec la race nègre et avec les Indiens d'Amérique est évidente et complète. »

Quand on se rappelle que M. Le Couturier, de si regrettable mémoire, écrivait en 1857 : « Si l'homme fossile existe, il est encore à trouver, » et qu'en 1805, Cuvier prenait ceux de la Guadeloupe pour « de malheureux naufragés, » on comprend cette spirituelle conclusion de M. Victor Meunier : « Qu'on juge si le procès de cet homme fossile mérite d'être revisé. C'était une cause *étranglée*, mais non jugée. La question de l'homme fossile est l'affaire Lesurques de la paléontologie. »

« Effectivement, continue-t-il avec M. Philippe de Filipi dont il reproduit le rapport, tel est le résultat direct de l'observation *qu'il faut accepter* dans toutes ses conséquences [1]. »

Dans l'année 1861 une communication fut faite à la Société philomathique de Paris, par le plus éminent peut-être de tous nos paléontologues [2] actuels, M. Lartet. Il s'agissait d'une caverne située dans le département de la Haute-Garonne, et dans laquelle on avait trouvé les ossements de dix-sept cadavres, accroupis encore auprès de quelques charbons écrasés, de quelques amulettes grossières, de quelques fragments de poteries et d'armes en silex, le tout en compagnie du grand ours *spelæus*, de l'*éléphas primigenius*, de l'*aurochs*, du *megaceros hibernicus* ou cerf gigantesque, tous animaux classés généralement parmi les races antérieures au déluge. « Quant aux

1. M. de Filippi termine, il est vrai, cette phrase par quelques mots assez malsonnants, qui tendraient à déduire de ces faits l'infériorité et la postériorité de la race adamique ; mais il oublie que la Bible elle-même, après avoir déploré l'alliance des Séthites (orthognathes) avec les filles de Caïn (prognathes), nous montre précisément la terre occupée par une race maudite que son créateur se voit obligé d'exterminer, à l'exception des Noachides. Or, jusqu'à ce que l'on retrouve en Orient les fossiles de cette famille séthique (unique comme pureté), il devient assez difficile de trouver autre chose que des types dégénérés et maudits.

2. La paléontologie est l'étude des animaux fossiles.

ossements humains de cette première époque, dit M. Lartet, ils appartiennent tous à une race très-petite, tandis que ceux qui avoisinent le déluge et se trouvent dans les terrains formés par lui appartiennent tous **A DES HOMMES DE TRÈS-HAUTE TAILLE**[1]. »

Enfin cette année même, en 1862, M. le marquis de Vibraye, après avoir mis sous nos yeux une partie de sa brillante collection, nous a communiqué le résultat des fouilles qui lui ont procuré ses richesses et qu'il a pris soin de diriger lui-même, à Saint-Acheul (près d'Amiens), à Chitenay (Loir-et-Cher), à Arcy-sur-Cure (Aube), etc. Il est inutile d'ajouter que les conclusions de ce savant distingué sont semblables, quant au fond, à toutes les conclusions précédentss.

Est-ce à dire pour cela que la dénégation se sera rendue à l'évidence, et qu'elle aura généralement et généreusement fléchi le genou devant une évidence si palpable? On ne pouvait l'espérer, en raison des précédents. On a donc vu avec regret des princes de la science géologique s'inscrire en faux contre tant de témoignages physiques et humains, et compromettre tous les principes reçus, plutôt que de concéder à un contemporain une part de gloire qui pourrait enlever quelque chose à la leur[2].

Mais, comme l'a très-bien dit le marquis de Vibraye, « un semblable déni d'une vérité si flagrante a sans doute une raison d'être, et j'avoue que, pour l'honneur de la science, ou

1. Nous devons tous ces détails à son extrême complaisance.

2. On a commencé par élever quelques doutes sur l'authenticité du *diluvium* lui-même; mais si ce doute est licite pour la première couche, la plus rapprochée de la surface de la terre, et qui renferme tous les souvenirs de l'époque celtique avec les débris de nos animaux actuels, s'il l'est encore pour la deuxième couche qui date de l'époque *Leam* et renferme quelques animaux mélangés, s'il l'est, à la rigueur, pour la troisième couche, appelée *diluvium rouge* et remplie d'animaux connus et inconnus, comment ne cesserait-il pas de l'être, lorsqu'il s'agit du quatrième terrain, appelé *diluvium inférieur,* et dans lequel se trouvent tous les grands animaux perdus, tels que ceux que nous avons nommés tout à l'heure ? Or, c'est dans ce dernier précisément que se rencontrent le plus de hachettes et d'ossements humains.

plutôt de quelques rares adeptes, je ne me sens nulle envie de chercher à l'approfondir[1]. »

« Laissons dire, reprend à son tour M. Lartet, ces hommes qui, retranchés dans leurs théories inflexibles, tournent le dos à l'évidence pour ne pas être obligés d'admettre la vérité qui les irrite[2]. »

Malgré ces derniers, en voilà donc bien assez pour qu'il soit permis de parler des antédiluviens aujourd'hui, sans encourir aucune note d'hérésie scientifique, ou de substitution de la *légende* à l'*histoire*.

Il a suffi de quelques heures et de quelques déblais industriels pour faire écrouler tout un échafaudage scientifique sur la prétendue base qui lui donnait toute sa force[3].

§ III

Les dynasties divines des anciens. — Les patriarches en tous lieux. — Spéculations ethnographiques préalables.

1. — *Comment se pose le problème.*

Ce n'est donc plus là ce qui doit nous occuper. Il en est de même de la chronologie antédiluvienne, et nous laissons aux chronologistes de profession le soin d'examiner la valeur des

1. « *Quelques observations*, etc., etc. », p. dernière.
2. *Loc. cit.*
3. Au reste, c'est peut-être encore sainte Hildegarde qui, dans les *Révélations scientifiques*, dictées et recueillies par elle au xe siècle, nous dépeignait le plus exactement tous ces faits tels qu'ils se déroulent aujourd'hui sous les yeux de nos savants. « Tout le peuple, dit-elle, fut submergé, car les eaux, en recouvrant *toute la terre*, en avaient fait une sorte de BOUE (*velut lutum*) tellement profonde, qu'on ne pouvait plus guère retrouver d'autres cadavres que ceux d'un certain nombre d'animaux. » (Œuvres, p. 966.)

Nous en appellons à tous les géologues de bonne foi ; est-il possible de mieux peindre le DILUVIUM et les dévouvertes modernes ? Qui donc, en 1150, s'occupait des courants diluviens et des fossiles ? Qui donc avait amené cette sainte abbesse, presque toujours en extase, au même point où arrive aujourd'hui M. Boucher de Perthes ? Écartez le surhumain, et vous vous trouverez en présence d'un problème plus intéressant et bien plus insoluble encore que celui des haches et des silex.

attaques et des réponses. Il y a longtemps que, sous ce rapport, nous soupçonnions aussi bien des méprises, et que nous pensions avec le Dr Sepp que « l'antiquité au contraire avait des notions claires et certaines sur la durée historique des temps qui ont précédé le déluge[1]. »

Il est une autre question qui nous préoccupe davantage, et c'est précisément celle dont on s'occupe le moins autour de nous, c'est-à-dire la manière dont l'antiquité remplissait cette même période de la création au déluge. Partout, même accord que sur le nombre des années, partout et toujours dans le même ordre, des règnes de *dieux*, de *demi-dieux*, de *héros* ou de *mânes*.

L'insistance et l'assurance avec lesquelles toutes ces nations persistent à nous raconter ces singuliers règnes constituent certainement un des problèmes historiques les plus bizarres qui se soient jamais dressés devant la curiosité humaine.

Voici qui est bien étrange en effet, et si c'est encore « la *conscience* et le *génie humanitaires* » qui, grâce à *l'intuition primitive*, sont parvenus à inspirer un tel accord de rêveries historiques, il faut convenir que la *conscience* de nos pères ne ressemblait guère à celle de leurs enfants; l'humanité depuis longtemps n'enfante plus rien de pareil.

« Mais enfin, s'écriait, il y a près d'un siècle, un illustre et infortuné savant[2], qu'est-ce donc que ces premiers âges des Indiens, désignés sous le nom de *règne des dives*[3], et ensuite des Péris[4]; ou bien, chez les Chinois, ces règnes des Tien-hoang, ou rois du *ciel*, parfaitement distingués des Ti-hoang, ou rois de la *terre*, et des Gin-hoang ou des rois-*hommes*, distinctions qui s'accordent merveilleusement avec celles des Grecs et des Égyptiens en règne *des dieux*, des *demi-dieux* et des *hommes ?* »

1. *Vie de Jésus-Christ*, par le Dr Sepp, p. 420.
2. Bailly, *Histoire de l'astronomie ancienne*.
3. Dieux, génies.
4. Fées et revenants.

Un siècle s'est écoulé depuis ce cri de détresse et nous le poussons encore tous les jours. Tout dernièrement encore, M. Renan impatienté s'écriait : « Je n'essayerai pas de résoudre ces énigmes... Il semble que d'un bout à l'autre du monde *une volonté perverse et la fatalité* aient conspiré pour se jouer des efforts de la critique, dans cet obscur dédale de non-sens et d'erreurs. » Et pour M. Renan l'embarras se complique, lorsqu'il reconnaît que le fragment de Sanchoniaton qui renferme ces choses « n'est pas, comme on l'avait faussement supposé, l'œuvre de Philon, écrivain consciencieux, etc.[1] »

Parmi tant de récits similaires, choisissons les plus célèbres et que les savants veuillent bien nous pardonner quelques détails trop connus, dans l'intérêt de ceux qui les ignorent.

Lorsque le père de l'histoire, Hérodote, consulta, quatre cent cinquante ans avant notre ère, les prêtres égyptiens, ils lui montrèrent la longue suite des statues de leurs rois et pontifes *piromis, nés les uns des autres*[2], qui avaient régné sur l'Égypte à dater de Menès, leur premier roi *humain*. Ces statues étaient d'énormes colosses en bois au nombre de trois cent quarante-cinq, dont chacun avait son nom, son histoire et ses annales. Jusqu'ici nous pouvons facilement croire Hérodote placé sur un terrain d'autant plus rationnel que chaque jour les Lepsius et les Rougé viennent apporter une justification de plus à ses affirmations, soit en découvrant le parallélisme de quelques dynasties que l'on croyait héréditaires, soit en réduisant les années solaires en années purement lunaires.

Mais il faut convenir que ces historiens, que ces prêtres si véridiques, tant qu'il ne s'agissait que des hommes, devenaient tout à coup bien suspects lorsqu'ils remontaient à l'histoire de leurs dieux.

Ces mêmes prêtres, qui montraient à Hérodote des *annales* si bien tenues sur les rois *piromis*, se vantaient de la même

1. Mémoire sur l'*Histoire phénicienne*, de Sanchoniaton, t. XXIII, année 1858, Acad. des inscr.

2. Le *piromis* était l'archiprophète du temple.

exactitude pour les annales historiques de leurs dieux. Or, à les entendre, on ne pouvait jamais arriver à ces hommes qu'après avoir traversé les trois dynasties élémentaires des dieux, des demi-dieux et des mânes ou héros.

C'était pour ainsi dire à prendre ou à laisser, pas de millieu : les uns étaient tout aussi historiques que les autres. Hérodote n'est pas seul à nous le dire. Diodore, la vieille chronique, Ératosthène et Manéthon répètent les mêmes assertions et paraissent souscrire avec plus ou moins de résignation à ces dynasties merveilleuses.

Ces deux derniers historiens surtout ajoutent encore à l'embarras général, en ce que tous les deux ne semblent d'abrod avoir pris la plume que pour en faire justice. Le premier (Ératosthène), astronome d'une époque relativement bien moderne (260 ans av. J.-C.), semble ne céder qu'à regret à l'autorité des traditions; le deuxième, prêtre d'Héliopolis, se trouve chargé, vers la même époque, par Ptolémée Philadelphe, d'écrire pour lui, et sur les documents *cette fois* les plus certains, l'histoire du nouveau pays que les événements l'appellent à gouverner. Or, que fait cet historien choisi par la science et par l'autorité royale ? Il étudie tout d'abord les registres et les archives, puis des archives il passe aux livres sacrés conservés dans les temples [1], les confronte avec elles, et comme à cette époque on n'avait pas encore inventé la méthode de *suppression* pour tous les faits gênants il se voit *forcé* de transcrire la totalité de ces annales indistinctement, et personne ne saurait l'en blâmer, pour peu que l'on s'en tienne aux principes appliqués tout à l'heure par Freret et M. Le Bas aux prétendues *légendes* romaines [2].

Il est vrai d'ajouter que ces annales ayant depuis complétement disparu, Manéthon, qui n'avait plus de pièces justificatives à produire, se vit classé par la philosophie moderne parmi ces prêtres *roués* de tous les âges qui semblent n'avoir

1. Ceux d'Agathodæmon, fils du deuxième Hermès.
2. Voir notre t. 1, p. 97.

eu d'autre but que d'ennoblir leur origine et de travailler pour leur *couvent*.

Selon cette philosophie, Manéthon *s'entendait* probablement encore, à deux ou trois siècles de distance, avec les prêtres conteurs d'Hérodote ; Diodore, Ératosthène, la vieille chronique et son éditeur plus moderne, Le Syncelle, seraient alors tombés dans le même piége sacerdotal et méritaient le même mépris.

Mais il paraît qu'aujourd'hui on s'aperçoit que la fourberie, — s'il en faut une absolument, — devrait remonter un peu plus haut qu'à l'époque de ces prêtres ; les monuments se retrouvent, et, comme toujours, nous forcent à adresser des excuses, sinon à la vérité constatée, du moins à la véracité complète de ceux qui s'en disaient les interprètes fidèles.

Déjà la table d'Abydos était venue, grâce au génie de Champollion, justifier la bonne foi des prêtres de Ptolémée. Depuis, ce furent les *archives sacerdotales*, composées de documents historiques, de légendes, de chants et de listes royales : c'était tantôt le récit hiératique des campagnes de Ramsès [1] ; tantôt le fameux *Rituel funéraire;* tantôt, enfin, le plus remarquable de tous les papyrus, celui du musée de Turin, devant lequel, frappé d'admiration, Champollion avait déjà pu se convaincre qu'il avait « là sous les yeux les débris d'une liste de dynasties qui avaient embrassé même les temps mythologiques OU LES RÈGNES DES DIEUX ET DES HÉROS,... car le commencement de ce curieux papyrus nous prouve que les traditions mythiques et héroïques étaient déjà dès l'époque de Ramsès *telles que Manéthon nous les avait transmises;* aussi voyons-nous y figurer, comme rois de l'Égypte, les dieux Seb, Osiris, Set, Horus, Thoth-Hermès et la déesse Ma, et déjà une longue période de siècles est attribuée au règne de chacun d'eux [2]. »

1. Si bien traduites par M. de Rougé. (*Poëme de Pen-ta-our.*)

2. Ce passage est extrait d'un article de M. de Rougé, inséré dans les *Annales de philosophie chrétienne*, t. XXXII, p. 442.

Selon le chevalier de Bunsen et M. de Rougé réunis, « *Tout porte maintenant à croire, et par de fortes raisons,* que ces papyrus, ces rituels funéraires, faisaient partie de ces *livres sacrés* attribués à Thoth, livres dont les *Stromates* de saint Clément (VI, p. 268), nous avaient révélé toute l'ordonnance et que l'on portait solennellement dans toutes les processions[1]. »

On en conviendra, tout ceci commence à devenir fort intéressant et promet de le devenir bien davantage.

On comprend, toutefois, que pour une science qui, alors même qu'elle possède au Louvre une magnifique salle des *dieux* n'en veut à aucun prix, de telles richesses embarrassent autant qu'elles intéressent; car, enfin, nous voici revenus à nos premières perplexités; si nous les acceptons depuis tel jour et depuis telle heure, si nous proclamons leur véracité jusqu'à tel ou tel moment, comment les rejeter absolument pour toutes les heures qui précèdent? Or, voilà que toutes ces dynasties humaines ou divines nous arrivent exactement par la même voie : les sources sont les mêmes, les autorités sont les mêmes, les monuments sont les mêmes, les attestants sont les mêmes, et nous cependant, pleins de respect pour tout ce qui suit la seizième dynastie, nous rejetons hardiment et avec le plus profond mépris tout ce qu'on nous dit des quinze autres qui la précèdent immédiatement!...

Tout cela n'est guère logique.

Peut-être avant de construire dans les galeries du Louvre cette magnifique salle *des dieux*, dont nous parlions tout à l'heure, eût-il été plus sage de reprendre un peu l'examen de leurs théologies. Faute de le faire, il est assez simple, comme le dit quelque part M. de Rougé, que « l'histoire de ces dieux soit une des parties les moins avancées de la science[2]. »

Encore une fois, comment donc faire, avec tous nos principes, pour nous tirer d'un si mauvais pas?

1. M. de Rougé, *Annales de philosophie chrétienne*, t. XXXII, p. 435.
2. *État actuel de toutes les découvertes*, loc. cit.

2. — *Essais d'explication.*

Comme explication, les uns essayent encore de « la fable pure et du mensonge intéressé », ce sont les partisans du mythe; les autres, « des attributs divins transformés en divinités », et dans le chapitre suivant nous allons presser un peu cette vérité incomplète; d'autres, auxquels cependant les vrais principes ne manquent pas, préfèrent, comme les allégoristes, remplacer les réalités spirituelles par « les personnifications des forces naturelles et cosmiques; » d'autres, plus difficiles, auxquels ces forces suffisent encore moins, indiquent plutôt qu'ils ne la soutiennent la possibilité de « forces naturelles supérieures et antérieures à la création de l'homme, » dont le développement successif et gradué aurait constitué, comme il est permis de le supposer, les six jours ou époques de la création génésiaque. Cette dernière opinion, soutenue avec talent et esprit par le R. P. Pianciani, l'un des professeurs les plus distingués du collége romain, ne manque assurément ni d'originalité ni peut-être même de quelque vérité; seulement il faudrait s'entendre au préalable sur la vraie nature de ces forces naturelles, et peut-être compléter tout simplement cette théorie[1]. D'autres enfin, moins hardis et plus raisonnables, à notre sens, trouvant dans l'époque antédiluvienne tout le temps nécessaire pour y caser ces dynasties, rapportent tout aux patriarches et à la double race des Séthites et des Caïnites.

Il y a bien certainement ici une base acceptable de vérité, et ses défenseurs ne manquent ni de raisons pour la poser ni de talent pour la défendre.

1. Ainsi, pour le P. Pianciani, Vulcain ou le feu (l'Héphaistos de la vieille chronique et de Manéthon) serait identique à ce feu, père de la mer, qui, suivant les Égyptiens, aurait régné en premier lieu sur la terre et aurait été bientôt suivi des ténèbres. Il soupçonne encore une allusion à la planète *Saturne*, et ce qui confirme le R. P. dans cette explication, c'est cette phrase, fort singulière en effet, que l'on trouve dans la vieille chronique : « la durée du règne d'Héphaistos ou Vulcain, échappe seule à tous les calculs, *à cause* de son éclat permanent et de jour et de nuit. » (*Essai de cosmogonie égyptienne*, *Annali delle scienze religiose*.)

Il paraît difficile, en effet, de fermer les yeux sur les analogies frappantes qui viennent nous surprendre tout d'abord.

Ainsi, en regard des patriarches mentionnés par la Bible, au nombre de neuf ou de dix (suivant que l'on y comprend ou que l'on n'y comprend pas le premier homme), nous retrouvons en Chine, en Perse, en Chaldée et aux Indes, les dix couples primitifs de l'espèce humaine, ou, comme le disait Platon, « ces dix fils de Neptune qui se partageaient l'Atlantide, » et qu'il nous semble difficile de ne pas reconnaître sous ces autres noms de, Adam, Abel, Caïn, Seth, Hénoch et Noé.

Ainsi, la Chine, comme on le sait, a de grandes prétentions au titre de peuple primitif; selon les uns, ce serait la première des colonies sémites gagnant immédiatement après la dispersion le fond de l'Orient pour y constituer avec ses cent familles voyageuses un gouvernement tout spécial. D'autres, et parmi eux le chevalier de Paravey, soutenus par deux de nos plus savants orientalistes, le baron de Hammer et Klaproth[1], retrouvent en ce pays les principaux traits des physionomies assyriennes, chaldéennes et même égyptiennes, nouveaux titres confirmant tous ceux qui accusent un héritage commun, dérivant d'une souche primitive.

Rien ne paraît, en effet, plus biblique que ce patriarche Hoang-ty ou *formé de terre rouge,* lorsqu'on se rappelle que le nom d'Adam n'a pas d'autre signification[2] que ce Fohy ou Toy-haou, *divin laboureur,* désigné, comme pourrait l'être Abel, par le triple hiéroglyphe d'un pasteur, d'une houlette et d'une main de justice. Comment ne pas reconnaître, en outre, le meurtrier d'Abel dans son frère Hiuen-hiao, ou *noir vo-*

1. Voir, dans les *Annales de philosophie,* t. XIII, la lettre du premier, et pour le second, les *Mémoires relatifs à l'Asie,* t. III, p. 261.

2. Hoang-ty, *grande intelligence, sachant parler en naissant,* et ayant pour femme Louy-tsou, de tsou, *aïeule,* et de louy, *cause de son propre mal.*

ciférateur, nommé encore TEHY, ou *le possesseur*, auquel on donne pour ministres les KIÉOU-LY ou les *neuf noirs*, espèce de démons, compagnons de TCHY-YEOU, le grand ennemi de Hoang-ty. « Ce sont, dit le Chou-King, ce sont ces Kiéou-ly qui excitent les troubles, corrompent les mœurs, forment des fourbes et des magiciens qui confondent tout[1].

Rien n'est plus biblique encore que le règne réparateur qui succède à ce dernier, puisque ce règne est celui d'un nouveau frère du *noir vociférateur* et que ce nouveau frère est CHY c'est-à-dire *le stable* ou *la pierre sur laquelle on assoit*, étymologie littéralement identique à celle du nom de SETH (ST), qui offre partout, selon Court de Gébelin, les idées de stabilité, de Stèle, de Colonne.

Il nous paraît bien difficile encore de se refuser à l'évidence, et de ne pas reconnaître les dix patriarches dans leurs dix KI ou *rois*, dont le septième a vécu trois cent quarante ans, et dont le huitième avait un *corps qui ne s'est pas corrompu.* HÉNOCH, dont on a dit la même chose, était, comme on le sait, notre huitième patriarche.

N'oublions pas d'ajouter à cette désignation celle des TCHANG-Y, — CHINNONG, *bons génies* ou *demi-dieux* qui entourent ces personnages, et nous aurons « l'homme assisté et instruit par les bons anges. »

Rien ne ressemble plus encore, on voudra bien en convenir, au CHY-SETH chinois, que ce deuxième patriarche des Chaldéens que Bérose appelle l'*écrivain*, et qui, chez les Égytiens, se nomme Theth, Thoth[2] ou Mercure, identité parfaitement établie par la tradition *des deux colonnes* attribuées à l'un et à l'autre, et par cette double qualification de *scribe*, qui « seule établit, selon M. de Rougemont, de la manière *la plus inébranlable* que l'écriture a été inventée par Seth[3].

1. *Discours préliminaire*, p. CXXXVII.
2. Le *T* et l'*S* se remplaçant mutuellement.
3. *Peuple primitif*, t. II, p. 155.

Grand *littérateur*, en effet, ou plutôt auteur bien merveilleusement *inspiré*, puisque, d'un côté, nous pouvons lui attribuer une grande part dans la composition de tous ces « *livres du Seigneur* » dont nous parle la Bible, et que de l'autre le Chou-King nous le représente comme ayant prédit à sa dynastie des CHIN-NONG une succession de soixante-dix princes, *précurseurs du grand saint* (le Messie) qui ne serait que le soixante-douzième après Hoang-ty ou Adam[1]. « Fait énorme, dit le chevalier de Paravey, qui, à lui seul, nous paraît aussi imposant que la prophétie des soixante-dix semaines de Daniel. »

On ne saurait encore méconnaître Hénoch dans l'*Édoresch* des Chaldéens, dans l'*Idris* des Arabes, dans l'*Atlas* des Grecs, dans le *Cader Idris* des Celtes, dans le *Dakscha* des Indiens, donnés partout comme les premiers inventeurs de cette astrologie qu'Eusèbe et Polydore Virgile rapportent à Atlas-Énoch, « lequel, dit le premier de ces auteurs, fut instruit par *les anges de* Dieu de tout ce que nous avons appris ainsi[2]. »

Enfin, quant à *Noé*, le XIXUTRUS des Chaldéens, il nous est tout aussi difficile de le méconnaître dans l'OSIRIS des Égyptiens, et lorsque ce bon Plutarque nous montre ce dernier faisant son entrée dans une arche *le jour même que Moïse assigne au déluge*, nous le rapprochons à son tour du TY-KO ou *patriarche averti* des Chinois[3].

Il est donc tout simple que le YAO du déluge (*Noé*) lui succède comme premier empereur historique de la Chine, collatéralement au MANÈS, premier roi purement humain des Égyptiens[4].

1. Chou-King, *Disc. prélim.*, p. CXXVI.
2. Eusèbe, *Prép.*, t. II, p. 19.
3. De Ty, *patriarche*, et de Cho, *averti de Dieu*.
4. Si nous voulions appuyer davantage sur le parallélisme hébreu et chaldéen, nous pourrions, avec M. de Rougemont (*Peuple primitif*, t. III), rapprocher d'Adam ALORUS ou l'*homme-lumière*, comme de notre SETH, fils

3. — Spéculations ethnographiques[1].

Nous connaissons toutefois les objections qui se présentent, et, par-dessus tout, la difficulté de pouvoir renfermer dans une période si peu longue tant de prétentions historiques exorbitantes; mais le Dr Sepp[2] a, dans ces dernières années, jeté la plus vive lumière sur ces périodes indéfinies, et notamment sur celle de 432,000 ans, réclamée par les Babyloniens; cette prétention était appuyée sur les 120 saros des fragments de Bérose; chacune de ces divisions, disait-on, comprenant six néros de 600 ans chacun, ce chiffre de 432,000 ans paraissait péremptoire. Or, le savant professeur de Munich l'a prouvé; le saros se composant, d'après Pline, de 222 mois synodiques, c'est-à-dire de 18 ans 6/10, on retombe dans les chiffres de Suidas affirmant que les 120 saros font 2,222 années sacerdotales et cycliques, égales à 1,656 années solaires. C'était là cette grande période dont la multiplication, par un chiffre toujours égal, amenait toutes les nations à l'attente d'un libérateur vers l'an 4320 du monde. Nous en reprendrons les preuves quand nous en serons à l'arrivée du Messie.

d'Adam, le fils d'Alorus, appelé ALASPARUS ou l'*écrivain* (de al-sapher, l'*homme aux lettres ou aux chiffres)*, puis ÉNOS *le triste,* selon la Bible, du troisième roi chaldéen AL-MÉLEN (de *amal,* flétri). Nous verrions encore dans son fils KÉNAN, ou le *bâtisseur* biblique, le quatrième roi chaldéen AM-MÉNON, qui précisément veut dire *architecte*, et qui pourrait bien avoir bâti les villes de *Pantibible* et d'*Hénochie*. Le cinquième patriarche, MAHALABEL ou le *grand louangeur,* se confondrait avec MÉGALARUS ou le *grand parleur.* Le sixième, JARED ou *dominateur,* de la Bible, se retrouverait merveilleusement dans le sixième roi chaldéen DAUNUS, dont la racine *Din, dan,* signifie précisément *dominer*.

Enfin, sous le dernier roi ÉDORESCHUS (de darasch *chercher*), nous retrouverions, avec M. de Rougé, notre HÉNOCH le *cherchant Dieu,* dans lequel viennent toujours se terminer ces collationnements, nécessairement imparfaits dans le détail, mais toujours très-frappants comme ensemble.

1. Qui ont trait aux divers peuples et aux lieux qu'ils ont habités.

2. *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. II, p. 417.

On voit qu'il ne s'agit que de s'entendre et que la conciliation est plus facile avec les chiffres rigoureux qu'elle ne l'est avec les paradoxes historiques. Et comment en serait-il autrement? Les langues, les dogmes, les rites étant parfaitement identiques à leur berceau, comment ne serions-nous pas du même âge? Ce n'est, en vérité, pas possible ; on pourra s'en assurer en lisant dans la *Revue de Dublin* (1861) une excellente réponse aux calculs erronés du chevalier de Bunsen si bien acceptés par le fameux ouvrage *Essays and Reviews*, cité dans notre chapitre II, p. 72.

Mais la Bible, dit-on, ne sort pas du plus restreint des cercles, et ne prononce pas un seul nom qui nous autorise à étendre bien loin des patriarches l'influence qu'ils avaient pu exercer. — Encore une fois, la Bible ne dit que l'absolu nécessaire; écrite pour les Hébreux avec des matériaux hébraïques, elle se restreint, pour la période antédiluvienne, au pur sommaire que les traditions juives devaient si bien compléter.

Mais si l'on retrouve partout des antédiluviens et si l'Amérique elle-même les signale dans ces mêmes conditions de terrains et de types que nous signalions tout à l'heure, c'est l'évidence elle-même qui se prononce et nous montre la terre universellement peuplée, pendant que la Bible se contente de nous nommer quelques patriarches, de distinguer les *fils de Dieu* des *enfants des hommes*, et de nous affirmer qu'il y avait dans ce temps-là DES GÉANTS sur la terre.

A ceux qui ne pourraient accorder une multiplication aussi considérable avec une durée de douze à quinze siècles, nous répondrions que le calcul a été fait et que de très-habiles statisticiens ont péremptoirement démontré que, d'après le seul énoncé des générations bibliques et la longévité patriarcale, le chiffre des hommes aurait pu, l'an 420 du monde, s'élever à plus de 2 millions, en 1056 à plus de 8 milliards et demi et en 1656, époque du déluge, à plus de 550 milliards[1].

1. Whiston, *Histoire universelle*, traduite de l'anglais, t. I, p. 183.

On voit que si, contradictoirement aux découvertes récentes, on persistait à soutenir que la terre était loin d'être ce qu'on appelle peuplée, ce ne serait assurément ni faute de temps ni faute de possibilité.

Or, en pareille matière il nous semble que ce qui s'est pu s'est dû.

Prenons l'Égypte pour exemple.

Parmi tous les méfaits dont on chargeait la mémoire du père Kircher, un des plus *noirs* peut-être était la confiance avec laquelle il rétablissait toute une Égypte antédiluvienne et nous donnait jusqu'au moindre détail de sa primitive organisation. Mais il ne faudrait pas confondre, comme on l'a fait, son idée générale d'une Égypte habitée, avec les idées très-particulières et très-contestables, même à ses yeux, qu'il puisait dans les anciens auteurs et qu'il ne donnait que comme « fables de barbares fondées sur quelques vérités, et, dans tous les cas, importantes à recueillir comme traditions et souvenirs postdiluviens de la vie patriarcale et primitive... » « Je sais parfiatement, dit-il, que les philosophes de notre siècle vont traiter ces récits d'apocryphes, je n'ai cependant pas voulu, pour leur complaire, omettre des récits qui peuvent avoir leur intérêt... J'avoue que, comme eux, j'ai cru pendant longtemps que tout cela n'était que de *pures fables* (*meras nugas*) jusqu'au jour où, mieux instruit par l'étude des langues orientales, j'ai jugé que toutes ces légendes pouvaient n'être que le développement d'une grande vérité[1]. » Et Kircher applique alors à celui de sa thèse l'immense érudition que tout le monde lui reconnaît. Puis il la résume par un argument que l'abbé de Fontenu, dans un savant mémoire (lu à l'Académie des inscriptions à la fin du dernier siècle), trouvait *victorieux*.

Le voici : « Si l'Égypte n'eût pas été habitée avant le déluge, et si les quinze siècles qui l'ont précédé n'avaient été

1. *Œdipus Ægyptiacus*, t. I, p. 70.

que des siècles d'ignorance privés de toute civilisation, comment pourrait-on s'expliquer qu'après le cataclysme il eût suffi d'un ou deux siècles pour que l'Égypte, encore ensevelie dans les boues du déluge, s'élevât à cette grandeur et à cet état de civilisation inouïe que personne ne lui conteste à cette époque ? » L'argument, en effet, n'est pas sans valeur, et Kircher le developpe fort bien, en faisant remarquer que c'est notre imagination seule qui ne veut voir que de simples et grossiers pasteurs locaux dans ces patriarches instruits, illuminés par Dieu, et que l'histoire après tout la plus respectable nous représente comme inventeurs de la métallurgie, de la musique, comme fondateurs de villes, etc., et par conséquent comme doués de tous les moyens possibles d'influence et de rayonnement sur une très-vaste échelle.

Si telle était leur mission, comment donc l'Égypte, leur plus proche voisine, aurait-elle pu se soustraire au contact et à l'envahissement de populations que la science moderne vient d'exhumer sur une si vaste échelle, et qui eussent été littéralement étouffées dans le petit cercle que nos préjugés se plaisent à tracer autour d'elles ?

Nous savons bien qu'Hérodote, Strabon et tous les Grecs affirment que la mer couvrait autrefois toute l'Égypte, mais à quelle date remonte cette première occupation maritime, et qui nous dit qu'elle n'est pas de beaucoup antérieure à cette première période de l'histoire ?

Kircher, d'ailleurs, donne encore de fort bonnes raisons pour borner cette occupation maritime au Delta.

Quant à la civilisation du reste du pays, pour l'expliquer il fait appel à tous les peuples voisins, aux Chaldéens surtout et aux Arabes, et leur emprunte ce que la science moderne appelle des *rêveries* et ce qu'il nomme, lui, avec beaucoup de raison, des *traditions* mélangées ; « et à qui pourrait-on les demander, dit-il, si l'on commençait par exclure les peuples les plus contemporains et les plus proches ? »

Mais revenons aux dynasties divines, et commençons par

signaler la coïncidence de bon augure qui existe dans le nombre des quinze premières dynasties historiques de Manéthon et des quinze dynasties antédiluviennes des Arabes. Les Arabes disent entre autres choses curieuses, mais suspectes, *que Seth, fils d'Adam, après avoir eu vingt-neuf enfants*, s'était réfugié sur les montagnes et principalement à *Bablun*, pendant que les fils de *Cabil* ou Caïn habitaient les vallées; dans l'historien *Ahmed-Ben Joseph Eltiphas* (*Celepas Geraldinus*, ou livre des divers noms du Nil), on retrouve toutes ces *traditions générales déjà mentionnées*, sur Caïnan et sur Jared, auquel Seth avait communiqué le don de prophétie et la science astronomique, puis sur Hanuch, Idris (Hénoch) auteur de trente livres, Sabéen d'origine, et qui, après avoir institué toutes les cérémonies, rites, purifications, prières du premier culte, *passa en Orient*, y construisit cent quarante villes dont Édesse était la moins importante, et de là *retourna* en Égypte dont il fut le roi; quant au célèbre Hermès, « ce fut lui, dit Abenephi, qui fit passer toutes les sciences de *la puissance à l'acte*, c'est-à-dire de l'état latent ou occulte à l'état manifeste et rationnel. »

Selon ce système, ce serait donc la double race de Seth et de Caïn qui aurait régné simultanément et oligarchiquement en Égypte et y aurait implanté tout ensemble, et suivant l'origine et le génie de chacun de ces deux chefs, les sublimes vérités et les erreurs monstrueuses que nous y retrouvons aujourd'hui.

Quant à l'Atlantide qui nous devient plus nécessaire que jamais, quant à cette Afrique complémentaire qui serait restée ensevelie sous les eaux du déluge, et que le prêtre de Saïs révélait à Solon conformément à toutes les traditions antiques, il nous paraît moins démontré que jamais qu'elle fut sortie, comme on le prétend, du cerveau de ce même prêtre, imposteur ou railleur. Nous sommes étonné, surtout, que l'excellent esprit de M. de Rougemont[1] ait pu voir une *supercherie*

1. *Peuple primitif*, t. III, 457.

dans une assertion qu'il dit lui-même avoir été le produit de la foi de l'antiquité tout entière. Une *supposition* qui donne son nom à toute une chaîne de montagnes (l'Atlas), qui spécifie avec une grande précision un emplacement topographique (en plaçant cette terre à une petite distance de Cadix et du détroit de Calpè), qui prophétise deux mille ans avant Colomb la *grande terre trans-océanique*, située par delà cette Atlantide et « à laquelle on parvient, disait-elle, par *les îles*, non pas *des bienheureux*, mais des *bons esprits* ἐν δαιμόνιον (nos îles Fortunées), » une telle supposition, disons-nous, peut fort bien n'être qu'une chimère universelle, mais bien certainement elle n'est jamais sortie de toutes pièces de la tête d'*un* flatteur; ajoutez à cela que, d'après M. de Rougemont, Théopompe, dans sa *Méropide*, *faisait* parler les prêtres de la Phrygie et de l'Asie Mineure exactement comme les prêtres de Saïs... Selon lui, c'était un continent unique, d'une grandeur indéfinie, et contenant deux cités, la belliqueuse et la pieuse; cette dernière continuellement visitée par les dieux, la première habitée par des guerriers *invulnérables* au fer, et ne pouvant être blessés mortellement que par *la pierre* et par le bois; ce qui, soit dit en passant, s'accorde merveilleusement encore avec les haches de pierre que la terre antédiluvienne nous présente aujourd'hui.

M. de Rougemont voit encore là une pure *fiction* de Théopompe, bien qu'il reconnaisse que les mythes orphiques parlaient de « terres brisées par le trident de Neptune » comme d'une vérité parfaitement connue de leurs lecteurs. Mais on peut regarder, au contraire, comme certain, que tous les prêtres avaient puisé ces vérités ou ces fables à la même source qui les fournissait aux Chinois lorsqu'ils « parlaient d'une île *sainte* au delà des bornes du soleil Tchéou, et par delà laquelle étaient situées les îles des hommes immortels. »

Qui sait ce que l'avenir nous réserve, et si, parallèlement à tant de réhabilitations historiques, nous ne serons pas forcés demain d'enregistrer à son tour cette grande réhabilitation

topographique? Nous ne pouvons affirmer qu'une seule chose, c'est que la géographie y tend en ce moment; on pourrait dire qu'elle en éprouve le besoin, pour se rendre un compte un peu plus satisfaisant de l'étroite parenté qui paraît avoir relié si facilement et si complétement l'ancien monde au nouveau. M. Lartet insiste quelque part pour prouver l'ancienne liaison du sol britannique avec le nôtre, sur l'intermigration des espèces animales qui n'a pu s'effectuer que par terre ferme; or, il nous paraît bien autrement difficile de s'en passer pour expliquer la transplantation de *toutes* les bêtes féroces de l'Afrique sur le sol américain. De deux choses l'une : ou tous ces animaux, y compris le *jaguar* et la *hyène*, ont été créés *en double* sur les deux continents, ou, s'il n'y a jamais eu de continent intermédiaire et continu, toutes ont traversé l'Océan *en nageant* d'île en île, ou bien la Méditerranée, pour arpenter de là toute l'Asie et effectuer à leur tour la traversée de *Behring*, sans s'apercevoir des glaces et du changement de température.

Quand on rit de l'Atlantide, on ne réfléchit pas assez à ce dilemme que nous ne pouvons, au reste, mieux légitimer qu'en le faisant suivre des paroles suivantes, empruntées aux *Annales des voyages* (1858) : « Nos marins commencent à *s'étonner* du peu de profondeur que le sondage leur donne entre la côte occidentale de l'Afrique et les îles du cap Vert; ils soupçonnent ici la présence de quelque ancien continent. »

Attendons, et après avoir constaté l'ubiquité de l'homme antédiluvien, retournons aux dynasties embarrassantes qui ont pu le gouverner en Orient.

§ IV

Les dynasties divines devant le XVIIIe siècle.

Qu'un peuple primitif ait vécu dans la Judée, qu'il soit resté concentré dans ce pays, ou qu'il ait, comme le voulait Kircher, rayonné dans une large partie de l'Afrique et de l'Asie, qu'il ait même, comme l'assuraient Platon et Bailly, occupé une vaste Atlantide disparue sous les flots, peu nous importe. Pour nous, l'essentiel est que ce peuple soit d'origine unique et ne parle jamais, sous des noms très-divers, que des mêmes dieux, des mêmes hommes et des mêmes choses.

Et c'est ce que nous voyons. Mais si cette confraternité d'origine explique suffisamment les dynasties humaines, il faut bien en convenir, elle est tout à fait impuissante à jeter le moindre jour sur les *dynasties divines*, et le même problème recommence.

Encore une fois comment expliquer une pareille méprise d'expression chez des peuples qui savent si bien et si finement distinguer les grands dieux des demi-dieux, les demi-dieux des héros, et ces héros de leurs mânes? L'adulation qui suffira parfaitement tout à l'heure à l'explication de la *basiléolâtrie*[1] n'explique plus rien du tout, lorsqu'ils affirment que leurs plus grands rois n'ont jamais eu rien de commun avec les dieux, qui de leur côté n'ont jamais eu rien de commun avec les hommes.

Ne pouvant résoudre le problème, le XIXe siècle l'a supprimé. Il est triste de penser que celui qui le précède y avait mis plus de sérieux et paraissait s'en préoccuper davantage.

En effet, alors qu'on était en pleine philosophie, c'est-à-dire sous le *consulat* de Volney, de Boulanger et de Fréret, cette grande question des dynasties divines avait été portée,

1. Adoration des rois.

comme les autres, à la barre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Volney avait commencé par se plaindre de son oubli. « Qu'est-ce donc que tout cela ? disait-il. Si nous en croyons les Indiens, ils nous montrent dix *avatares* ou apparitions de Wichnou, qui répondent aux dix rois ou patriarches antédiluviens. Ces analogies sont cependant très-remarquables et mériteraient bien d'être plus approfondies[1]. »

Le savant et très-incroyant Boulanger était bien plus pressant encore, et ne confondait pas comme Volney les héros et les dieux : il mérite une mention toute spéciale.

« Si l'on doit, disait-il, ajouter foi aux traditions,... au delà du règne des rois elles placent un règne de héros et de demi-dieux; par delà encore elles placent le merveilleux règne des dieux et toutes les fables de l'âge d'or... On est surpris que des annales aussi intéressantes aient été rejetées de presque tous les historiens. Et cependant les idées qu'elles nous présentent ont été autrefois universellement admises et révérées de tous les peuples; plusieurs les révèrent encore et en font la base de leur conduite. Cette considération semblerait exiger que le jugement *qu'on en a porté ait été moins précipité;* s'il ne convient pas à la raison d'adopter des fables grossières, elle ne doit pas non plus les mépriser tout à fait.... Les anciens de qui nous tenons ces traditions *que nous ne recevons plus parce que nous ne les comprenons plus*, ont dû avoir des motifs de crédibilité que leur proximité des premiers âges leur donnait et que notre éloignement nous refuse... Platon, dans le livre IV des *Lois*, dit que longtemps avant la construction des premières villes Saturne avait établi sur la terre une *certaine* forme de gouvernement sous laquelle l'homme avait été très-heureux. Or, comme c'est de l'âge d'or qu'il veut nous parler, ou du règne des dieux tant célébré par les anciennes fables, et comme il en parle ailleurs avec plus de

1. Volney, *Recherches*, t. I, p. 179.

détails, voyons les idées qu'il se formait de ces temps heureux, voyons à quelle occasion il amena cette *fable* dans un traité de politique. Selon lui, « pour avoir des idées nettes et précises sur la royauté, sur son origine et sa puissance, il faut remonter aux premiers *principes* de l'histoire et de la fable. Il est arrivé autrefois de grands changements *dans le ciel et sur la terre*, et l'état présent des choses en est une suite. Nos traditions nous parlent de bien des merveilles, de changements arrivés dans le cours du soleil, du règne de Saturne, et de mille autres faits épars dans la mémoire des hommes; MAIS ON NE PARLE JAMAIS DU MAL QUI A PRODUIT CES RÉVOLUTIONS ET DE CELUI QUI EN A ÉTÉ LA SUITE. Il le faut dire cependant, CE MAL est le principe duquel il faut parler pour traiter de la royauté et de l'origine des puissances... « Voyez maintenant (c'est Boulanger qui reprend) ce que Platon a pensé de particulier sur ces règnes sans la connaissance desquels on ne peut, dit-il, raisonner avec justesse sur l'origine des rois; le voici : « Longtemps avant que l'homme eût bâti des villes, il vécut sous un genre de gouvernement qui lui rendit la vie si heureuse et si douce que le souvenir s'en est perpétué de race en race et s'est transmis jusqu'à nous. La nature fertile offrait tout d'elle-même et avec abondance. Voici comment cela est arrivé. Saturne, sachant que l'homme ne pouvait gouverner l'homme sans que l'univers ne se remplît d'injustices par l'effet de ses caprices et de sa vanité, ne voulut pas permettre qu'aucun mortel eût la puissance sur les autres. Ce Dieu prit alors à notre égard le parti que nous prenons nous-mêmes à l'égard de nos troupeaux. Nous n'établissons pas un bœuf ou un bélier à la tête de nos bœufs ou de nos béliers, mais nous leur donnons pour conducteur un berger OU UN ÊTRE D'UNE ESPÈCE DIFFÉRENTE DE LA LEUR ET D'UNE NATURE SUPÉRIEURE. C'est ce que Saturne fit alors à l'égard du genre humain qu'il aimait. Il chargea du soin de le gouverner et de le conduire non des rois et des princes, mais... (quoi donc ?) DES ESPRITS ET DES

GÉNIES (δαίμονας) d'une nature divine et bien plus excellente que celle de l'homme. Ces génies travaillèrent avec autant de pouvoir que de facilité à notre bonheur, ils firent jouir toute la terre de la paix la plus profonde... C'était Dieu même qui présidait sur ces génies; il était le premier maître, le pasteur et le conducteur des hommes. Lorsque le monde cessa d'être ainsi gouverné, les *bêtes féroces* dévorèrent une partie des hommes. Ceux-ci dépourvus de tout, occupés de leurs pressants besoins, le passé sortit de leur mémoire, ils ne songèrent qu'au présent, et leur misère sollicitant peu à peu leur industrie, des inventeurs parurent successivement et trouvèrent le feu, le blé, le vin, et la reconnaissance les divinisa.» (Plato, *de Legibus*, l. IV. — Id., *in Crit.*, et *in Politic.*)

« La première réflexion qui se présente, reprend Boulanger, est que l'âge d'or, le règne de Saturne et le règne des dieux ne sont qu'une seule et même chose. Mais... que veut dire ce règne des dieux sur des hommes nus et privés de toute industrie et de tout art? Que signifie cette ancienne fable du langage et de la docilité des bêtes elles-mêmes? D'ailleurs, pourquoi ces idées sont-elles si universellement répandues par toute la terre malgré leur bizarrerie et leur singularité? »

Et Boulanger d'ajouter en note: « L'auteur du livre de l'*Origine des lois, des sciences et des arts* (le célèbre Goguet) n'a pu se tirer de ce chaos. Il a mieux aimé nier l'existence de cet âge d'or[1]... »

Boulanger s'indigne de ce parti, mais lui-même comment s'y prenait-il donc pour expliquer le mystère?

Il l'expliquait, on ne le croirait jamais, il l'expliquait par l'hypothèse « d'une immense *mélancolie* qui se serait subitement emparée de l'humanité à la suite du déluge, *mélancolie* qui ne lui aurait plus permis de considérer les temps passés qu'à travers le prisme des illusions et des regrets[2]. »

1. Boulanger, *Règne des dieux*. (Introd.)
2. Id., ibid.

Nous croyons que la théorie de Platon valait mieux. Mais revenons à l'Académie. Saisie de la question, mais peu touchée, apparemment, de cette explication par un *spleen* universel, nous la voyons donner la parole à l'un de ses membres les plus distingués, le savant Foucher, dont la tolérance philosophique ne le cédait guère à celle de l'abbé Bergier, son collègue et même son collaborateur à la rédaction de l'*Encyclopédie*[1].

Boulanger, après avoir commencé par gronder les dénégateurs, le devenait lui-même; Foucher va commencer au contraire par gronder les croyants, et nous verrons par où il finira.

Il raille d'abord les Grecs qui avaient eu *la folie* d'adopter les idées égyptiennes au sujet des dynasties divines, *invention* due à quelques *charlatans* habiles qui avaient su mettre à profit la prévention générale, *en se donnant eux-mêmes* pour ces nouveaux dieux qu'ils annonçaient.

Cette profession de foi, basée sur le principe des jongleries à tout prix, était alors la précaution oratoire obligée.

L'académicien en prenait ensuite une seconde. « En remontant, disait-il, jusqu'à la source, on trouve *souvent* que ces histoires viennent d'une allégorie orientale que les Grecs n'ont pas comprise; oui, *souvent*, le sens équivoque d'une expression étrangère a fait naître un roman tout entier, qui n'avait aucun fondement dans les mythologies de la Phénicie et de l'Égypte. Je reconnais sans peine la solidité de cette observation; je dirai même que c'est une des clefs les plus *heureuses* pour entrer dans le sens des fables... »

Très-bien, M. Foucher; mais voyons la suite : « Je soutiens *cependant qu'elle n'a pas d'application possible* à la question générale que nous connaissons, question traitée sérieusement par des Grecs, tels que Solon, Pythagore, Platon, etc. D'ailleurs, quel intérêt les Égyptiens auraient-ils eu à les tromper? Est-il vraisemblable qu'ils auraient entretenu

1. Sa dissertation se trouve au tome XXXVI de l'ancienne *Collection des Mémoires*, p. 331.

leurs nouveaux concitoyens dans une erreur si grossière? *Ils étaient persuadés tous les premiers de ce qu'ils débitaient* (p. 332). En parlant ainsi je choque peut-être les préjugés de plusieurs savants qui, d'après les nouveaux platoniciens, naturalisent tout dans les fables égyptiennes, et ne voient dans les longs règnes des dieux que des révolutions d'astres et des systèmes de cosmogonie. Mais M. *Fréret* en fait l'aveu : les plus crédules et les moins éclairés des prêtres égyptiens, à force de débiter ces fables au peuple, en vinrent à les regarder du même œil que lui. Il y a dans le fanatisme une sorte de *réciprocation* par laquelle les esprits, agissant mutuellement les uns sur les autres, rendent la persuasion contagieuse. » (P. 333.)

On le voit, le système des jongleries sacerdotales commençait dès lors à faiblir, et, comme aujourd'hui, tout en continuant à s'en servir, on le sentait s'effondrer sous ses pas.

Frappé de l'impossibilité que les Égyptiens eussent seuls perdu tout souvenir du déluge, toute mémoire de l'histoire avant *Ménès-Misraïm*, Foucher passe ensuite au système que nous venons de voir développé au XVIIe siècle par Kircher, et repris de nos jours par le chevalier de Paravey, système qui consiste à nous montrer toutes les nations s'appropriant une seule et même histoire, celle des patriarches. « Pourquoi, disait Foucher (p. 363), pourquoi ne dirions-nous pas que ces personnages célèbres qu'on faisait régner sur la terre avant Ménès étaient les patriarches antédiluviens? Nous ne serions pas *obligés* d'avoir recours à des dieux et à *des hommes imaginaires.*

« Les Égyptiens avaient raison de croire que cette espèce d'hommes était supérieure à celle qui a peuplé le monde depuis le déluge;... que la durée de leur vie surpassait de beaucoup celle de ces derniers, et comme on avait perdu la connaissance des principaux événements, on remplissait le vide par des fables, et quelques milliers d'années ne coûtaient rien pour allonger les annales; mais cependant comment parvinrent-ils à regarder ces patriarches antédiluviens comme des dieux revêtus d'un corps humain?... Nous ne connaissons de

l'ancien monde que le peu que la Genèse nous en apprend. Mais les premiers hommes qui repeuplèrent la terre après le déluge en *savaient des particularités que nous ignorerons toujours : ce devait être le sujet* de tous *leurs entretiens*. Les pères racontaient à leurs enfants les événements les plus remarquables de la vie de leurs ancêtres, *les communications qu'ils avaient avec les anges* et avec Dieu lui-même, etc.» (P. 363.)

Voilà le grand pas franchi, et de là aux *théophanies* il n'y en a plus qu'un seul. Aussi Foucher va s'enhardir. « Les allégoristes, dit-il, ne voient dans les dieux d'Égypte que l'action des éléments, les influences des astres. Mais les Égyptiens *ne pensaient pas ainsi,* puisqu'ils croyaient que ces mêmes dieux avaient RÉGNÉ VISIBLEMENT sur la terre. Ce n'est qu'en réunissant ce que les deux systèmes ont de vrai, qu'on peut se flatter d'avoir saisi l'esprit de la religion égyptienne, et cet accord, il faut le dire, ne se trouve que dans l'hypothèse des THÉOPHANIES[1]. (P. 382.)

« Or, dans la religion égyptienne, comme dans toutes les autres religions païennes, les dieux ont un double état, l'un essentiel et l'autre accidentel. Dans leur état essentiel, ils sont constructeurs, conservateurs et *gouverneurs du monde* (*rectores mundi*); dans leur état accidentel, ils se revêtent d'un corps visible et viennent habiter sur la terre.

« Il est hors de doute que les Égyptiens admettaient au moins des théophanies passagères pour les temps postérieurs au règne de Ménès... Si ces visites angéliques eussent été réservées aux seuls Hébreux, comment toutes les autres nations auraient-elles pu les regarder comme LA *chose* du monde LA PLUS CERTAINE et prétendre en avoir été favorisées ? Cela serait encore plus surprenant de la part des Égyptiens qui méprisaient les étrangers et se piquaient de n'avoir rien appris de personne.

1. *Théophanie,* on le sait, ne veut dire autre chose que *manifestation* des dieux.

« Cela posé, je ne vois pas pourquoi Dieu n'aurait pas *visité par ses anges* ces familles dispersées. (P. 384.)

« Tout l'Orient était imbu de cette doctrine. C'était la tradition du genre humain. Nous en trouvons dans les livres saints une infinité d'exemples qu'on ne pourra jamais expliquer allégoriquement. Nous y voyons que les anges, revêtus d'un corps apparent, visitaient fréquemment les patriarches tant avant le déluge que depuis. Quelquefois ces apparitions ne duraient que quelques moments; quelquefois les ministres divins conversaient plusieurs jours de suite avec les habitants de la terre[1]. On croyait donc *également partout* que les esprits célestes se manifestaient d'une manière sensible, avec cette différence néanmoins qu'ils n'étaient pour les Hébreux que des créatures supérieures à l'homme, créatures qui s'annonçaient toujours comme ministres et serviteurs du Dieu qui les y envoyait, et que pour les autres peuples c'étaient des divinités proprement dites, qui venaient presque toujours D'ELLES-MÊMES et sans être envoyées par un Dieu suprême[2]. (P. 305.)

« Le système des génies gouverneurs du monde (c'est-à-dire tout à la fois des astres et de la terre[3]) prit donc le dessus partout; aussi est-il le système le *plus naturel* et le mieux assorti à la trempe de l'esprit humain, d'où je conclus qu'il a dû entrer le premier dans l'esprit des peuples, et que l'autre système (l'allégorisme) est un *écart* de l'ancienne manière de penser. » (P. 327.)

Ainsi parlait l'abbé Foucher, l'encyclopédiste, en pleine

1. Saint Paul, ch. XIII, v. 2, de l'*Épître aux Hébreux*, les loue de leur antique hospitalité, « car c'est ainsi, dit-il, c'est en la pratiquant, que beaucoup de vos pères ont reçu pour hôtes des anges mêmes, *sans le savoir.* »

2. Nous avons vu que M. Renan faisait lui-même une distinction entre les anges païens « pleins d'*initiative,* » et ceux des Hébreux qui n'en avaient aucune. Mais, dans tous les cas, c'étaient toujours des anges continuellement *dérangés,* ce qui déplaît si fort à M. Reynaud, qui tient à ce qu'on ne les *dérange* jamais. Comment faire?

3. Voir à la fin du chapitre v.

Académie, à la fin du XVIIIe siècle. Nous doutons, il est vrai, qu'il y rencontrât beaucoup d'écho ; mais tout le monde peut s'assurer, en lisant son *Éloge*, que son crédit ne souffrait nullement de sa franchise, et qu'il ne cessa pas un instant d'être considéré comme l'un des membres les plus savants et les plus respectables.

On n'était pas encore, à ce moment, envoyé de par la loi à Charenton pour le seul fait d'une croyance quelconque aux esprits.

Or, il est bien temps de le dire, celui qui, bravant de tels avertissements, n'a jamais cessé de croire à ces esprits ou recommence à y croire devant les faits modernes, doit entrevoir tout de suite une solution possible pour les *dynasties divines :* si nous disons *entrevoir*, c'est que, pour l'y voir tout entière, il faut y joindre plus d'une considération. Il faut se rappeler d'abord que les théophanies *accidentelles* de l'abbé Foucher devenaient plus tard, sous sa plume, par suite d'études plus profondes, de vraies théophanies PERMANENTES chez les peuples païens ; quant à la Bible, elle est, comme nous l'avons dit, tellement sobre de détails sur les antédiluviens, qu'il nous est impossible de connaître toute l'étendue du rôle rempli et du pouvoir exercé par les *conseillers divins* des patriarches, soit dans la fondation et l'administration de leurs villes, soit dans leurs pérégrinations et leur prise de possession des contrées les plus lointaines.

Tout ce que la foi nous enseigne, c'est que « les patriarches étaient si intimement liés à leurs maîtres divins, qu'on les nommait DIEUX eux-mêmes. »

Il faut se rappeler encore : 1° que toutes les traditions juives nous donnaient le nom de chacun des sept anges cosmiques qui avaient été départis aux sept derniers patriarches, en dehors des trois premiers attribués aux trois premiers séphiroth ; 2° que chez tous les peuples on confondait (tout en les distinguant) le génie conseiller et le patriarche conduit. Nous avons déjà vu que dans les Kings de la Chine les dix Ki (ou patriar-

ches) *ne faisaient qu'un* avec leurs Chin-non ou Tchang-y, dieux ou demi-dieux, suivant leur plus ou moins d'élévation hiérarchique ; 3° que chez les Chaldéens, les dix *Annedots* divins avaient exactement rempli le même rôle auprès de leurs dix rois, et que chez ce premier des peuples on spécifiait le bienfait par lequel chacun de ces Annedots ou génies avait signalé le règne de son pupille ou plutôt le sien propre ; l'un ayant enseigné les lettres, tel autre l'agronomie, tel autre la musique, tandis que le dernier, qui avait apporté l'astronomie sur la terre, l'avait enseignée jusqu'à la *translation mystérieuse de son* PUPILLE *Édoreschus* (*Hénoch*); 4° que les théophanies particulières des patriarches postdiluviens avaient été très-probablement précédées avant le déluge d'autres théophanies que l'abbé Foucher appelle avec raison « PERMANENTES et qui, dit-il, MÉRITENT *la plus sérieuse attention* » (p. 309); 5° et enfin que, suivant tous les peuples païens et même suivant les Hébreux, interprètes plus ou moins heureux de quelques passages bibliques, ces *génies gouverneurs* étaient eux-mêmes intimement liés, comme nous l'avons déjà fait remarquer et comme nous le démontrerons au chapitre SABÉISME, avec les astres et surtout avec les planètes, et « que c'est là qu'il faut chercher l'explication de cette étrange association de rois humains, d'esprits tutélaires et de puissances sidérales, dont on ne se tirera jamais, tant qu'on ne voudra voir dans tout cela que de purs hommes ou de vraies allégories. »

« Mais, dit toujours Foucher, il ne faut pas s'imaginer que ce fut le soleil ou le *Syrius* physique qu'ils adoraient; quelque brut que soit un peuple, *vous ne lui ferez jamais croire une pareille absurdité,* et si Monco-Capac et sa femme, en arrivant au Pérou, avaient dit : « Nous sommes le soleil ou la lune, » on se serait moqué d'eux. Quel était donc leur système? Le voici : ils regardaient les diverses portions du monde, bien moins comme la substance des dieux que comme leur habitation et le siége de leur empire; le soleil-dieu, moins comme le globe lumineux qui nous éclaire, que comme un génie divin qui règne

dans cet astre, qui le gouverne, et qui dirige ses influences pour le plus grand bien de l'univers. » (P. 321.)

Nous avons donné plus haut l'amendement trop peu connu, grâce auquel chacun des sept astres préposés au gouvernement du monde pouvait se subdiviser en myriades de sous-génies tutélaires[1].

Nous l'avons dit encore, tous les peuples considéraient le premier âge du monde jusqu'au déluge, comme ayant duré environ mille années solaires; « or, c'est pendant ces mille ans, nous dit Panodore, qu'eut lieu le règne des sept dieux qui régnèrent sur le monde; c'est pendant cette période, que ces bienfaiteurs de l'humanité étaient *descendus* sur la terre et avaient appris aux hommes à calculer le cours du soleil et de la lune par les douze signes de l'écliptique. »

Et si Panodore nous paraît trop vieux, comme l'abbé Foucher trop théologien, pour faire autorité, nous ne pourrions mieux terminer ce paragraphe que par ces paroles de l'écrivain moderne qui a le plus étudié toutes les religions antiques, de Creuzer en un mot : « C'est de la sphère des astres, où résident les dieux de lumière, que la sagesse descend dans les sphères inférieures (*Égypte*, ch. IV, p. 441). Tous les dieux sont un seul dieu, comme tous les astres sont un monde unique (p. 448). Dans le système des prêtres, toutes choses sans exception, les dieux, les génies, les âmes, le monde entier, se développent solidairement dans l'espace et la durée... La pyramide peut être considérée comme le symbole de cette magnifique hiérarchie des esprits. Nous autres Européens modernes, nous nous étonnons quand nous entendons parler des esprits, du soleil, de la lune, etc. Mais nous le répéterons encore, le sens naturel et *droit* des peuples de l'antiquité, tout à fait étranger à nos idées de mécanique et de physique entièrement matérielles,... ne voyait pas dans les astres de simples masses de lumière ou des corps opaques se mouvant circulai-

1. App. sur les *Sept Esprits*, t. I, p. 353.

rement dans les cieux d'après les lois de l'attraction ou de la répulsion, mais des corps vivants, animés par des esprits, comme ils en voyaient dans tous les règnes de la nature... Cette doctrine des esprits, si conséquente, SI CONFORME A LA NATURE dont elle était empruntée, formait donc une grande et unique conception, où le physique, le moral et la politique se trouvaient fondus ensemble. » (Ib. p. 450 à 455.)

Ceux de nos lecteurs qui croient aux esprits comprendront maintenant que si la question des *dynasties divines* peut jamais recevoir une solution, ce sera bien certainement par ces principes et dans cet ordre d'idées, sinon dans tous les développements de détails que nous venons de leur soumettre[1].

1. « PATRIARCHE, ESPRIT ET PLANÈTE. » M. de Paravey qui a si habilement entrevu, relativement à la Chine, le rapport existant entre les patriarches et les dieux, comprendra la *réalité* de ces mêmes dieux, lorsqu'il étudiera plus à fond, dans le même pays, la grande théorie des génies tutélaires, et principalement le culte des ancêtres, sans oublier les *préfectures* spirituelles qui sont conférées à ceux-ci, et tous les pouvoirs qu'on leur accorde ou qu'on leur retire, suivant leur bonne ou mauvaise administration. Il pourra s'expliquer alors comment, véritables *dynastes*, ces esprits étaient cependant, en outre, attachés aux planètes, et pourquoi les patriarches qui, pendant leur vie, n'étaient que de véritables et saints *médiums*, qu'on nous passe l'expression, devenaient, après leur mort, des héros et les associés de certaines étoiles ou plutôt de ces esprits sidéraux qui avaient été pendant leur vie le génie protecteur et spécial de chacun d'eux. Il comprendra, par exemple, pourquoi, *Sou-fo-hy* ou l'Abel chinois étant nommé en même temps le *Vrihatas-pati* ou le grand maître des sacrifices, la planète *Vrihas-pati* s'appelle à son tour le précepteur divin de *Vrihatas-pati*, comment chacune des étoiles de la grande Ourse (*Saptarchis*) répond à chacun des sept *richis* ou patriarches, et pourquoi nous voyons sur les planisphères chinois sept *tys* ou personnages sacrés, bien distinctement établis au-dessous de chacune des sept étoiles de la même constellation. Mais il renoncera, nous l'espérons, au vain espoir d'une application générale et d'une concordance parfaite entre des noms aussi dénaturés par le temps et par l'espace; en pareil cas, il faut savoir se contenter des aperçus et des principes.

Au reste, lorsque nous parlons ici de principes, il va sans dire que nous ne professons ceux-ci qu'au nom des anciens et en leur en laissant toute la responsabilité.

§ V

Dynastie des demi-dieux ou géants (*Gibborim*).

1. — *Les géants devant la science.*

Arrivons aux demi-dieux ou héros.

« Et dans ce temps-là, dit la Bible, existaient sur la terre ces hommes *fameux* qu'on a appelés des géants [1]. »

La Bible en reste là ; voyons si les traditions et les révélateur profanes nous instruiront davantage.

Commençons par l'Orient.

Parmi les dix *Maharchis* ou patriarches indiens, dont nous avons fait des dieux, il en est un qu'on appelle *Poulastya* ou *le rejeté* [2], qui semble répondre parfaitement au *Hiuen-hiao* ou *noir vociférateur* associé par les Chinois à la planète Vénus ou *Lucifer*. Ce Poulastia habite *Kedara*, qui veut dire *lieu creusé* [3], et fut, dit-on, le premier ancêtre des *noirs Rackhasas*, c'est-à-dire de la race indienne et caïnite ou des hommes *aux grandes oreilles*.

Nous ne pouvons oublier non plus ce que les missionnaires nous ont appris des anciennes cartes célestes de la Chine, plaçant immédiatement sous les vases de *ki-fou* (c'est-à-dire sous l'eau du *verseau* diluvien) la constellation des Pa-Kouey ou des neuf nègres qu'on immole. Nous la rapprochons aussitôt de la constellation des *hommes immolés* qui, dans le petit zodiaque égyptien d'Esné et dans le planisphère de Dendérah, se voit également placée dans la partie sud du ciel, sous l'eau qui s'épanche d'un grand vase. Comme les neuf nègres

1. *Genèse*, ch. IV.
2. Suivant le docte abbé Gorrésio.
3. On sait que la tradition et la Bible ont fait de Caïn le premier chercheur et fondeur de métaux.

des Chinois, les neuf nègres égyptiens sont agenouillés, les mains liées derrière le dos, et *entourés de couteaux et* DE HACHES. C'est ce qu'on appelle la constellation des hommes typhoniens, c'est-à-dire des hommes *nègres* qui ne font qu'un avec Typhon leur chef, comme les noirs indiens ne font qu'un avec les *dives*, et comme les noirs *pa-kouey* des Chinois ne font qu'un avec leurs *kouey* ou mauvais esprits : lémures, MANES, fantômes, dont ils nous montrent aussi la constellation dans le cancer. « Ces idées de mort ou de mânes étaient aussi attachées par les Égyptiens à la même région céleste, et rendues soit par le cancer, soit par l'épervier, soit par le chacal, animaux qui ne vivent que de cadavres ; et comme dans les deux sphères, égyptienne et chinoise, publiées par Kircher, on voit encore dans cette région (du Cancer) le fameux arbre *liéou*, qui porte pour fruits des têtes de *morts*, il est évident que l'arbre *zacoun*, si fameux chez tous les Orientaux et qui porte les mêmes emblèmes, rentre dans tout cet ensemble d'idées [1]. »

Voici donc ce qu'on pourrait appeler la morale de l'histoire antédiluvienne, *inscrite dans le ciel astronomique en caractères faciles à déchiffrer.*

Nous avons vu tout à l'heure ce que *la terre* nous accordait depuis hier, comme preuve des existences antédiluviennes ; admirons maintenant la merveilleuse concordance de ces deux grandes autorités.

Organes des plus anciennes traditions, les *sphères* dont nous parlons nous donnent comme submergées par *le Verseau* des races nègres et typhoniennes, des victimes humaines immolées, des HACHES et des COUTEAUX homicides.

Organes de l'évidence à leur tour, les entrailles de *la terre* rejettent, à ceux qui les perforent, une race nègre et typhonienne submergée par le *Verseau réel*, et roulée pêle-mêle avec les HACHES et les COUTEAUX dont quelques-uns se

1. Voir le chevalier de Paravey, *de la Sphère et des antiques constellations.*

trouvent encore, enfoncés dans les crânes de *vraies* victimes humaines.

Que de lumières ressortent de ces trois études, biblique, sidérale et géologique, comparées ! Quel merveilleux accord !..

Mais ce n'est assurément pas tout ; ces hommes coupables, ces nègres homicides nous représentent bien les antédiluviens, mais ne nous rendront-ils pas à leur tour quelques-uns de ces *géants*, qui, selon la Bible, ont existé sur la terre et que le ciel zodiacal nous indique dans la personne d'ATLAS ou d'ORION, dont les larges épaules sont tout aussi monstrueuses que la massue dont on les arme ?

La preuve géologique, sans être aussi complète à cet égard, ne laisse pas que de se faire pressentir sur plusieurs points et par certains résultats. « Tous ces ossements, nous dit un savant déjà cité, tous ces ossements trouvés dans le département du Gard, en Autriche, à Liége, etc., etc., ces crânes qui rappellent tous le type nègre,... et qu'à leur profil on prendrait pour des animaux, ont appartenu à une race de HAUTE TAILLE... Tous nous rappellent ces étranges profils des bas-reliefs les plus anciens de l'Égypte, recueillis par Osburne et reproduits sur les monuments de l'antique Étrurie... Il y a sans doute un profond mystère dans l'apparition de types aussi différents si peu de siècles après le déluge;... et cependant, nul ne songera à faire de ces Cuschites une race essentiellement différente de ces Hébreux qui sont issus de Noé. LES CAUSES QUI ONT DIFFÉRENCIÉ LE TYPE AURONT AGI DÈS L'ABORD AVEC UNE EXTRÊME ÉNERGIE. »

Peut-être faut-il provisoirement nous en tenir à la distinction de M. Lartet, l'autorité par excellence, c'est-à-dire « *haute taille* pour ceux qui ont été entraînés par les eaux du déluge, *petite taille* pour ceux qui auraient vécu dans les siècles antérieurs. » Le type nègre et le prognathisme hideux de ces derniers s'adapteraient très-bien selon nous à la race

1. Fréd. de Rougemont, *Histoire de la terre*, p. 154.

maudite des Caïnites. C'est cette race errante et vagabonde qui aurait couvert la terre pendant que la race orthognathe restait et devrait être cherchée probablement dans l'Orient ou les contrées qui l'avoisinent.

Et voyez comme tous les siècles s'entendent à cet égard! Au IIIe siècle de notre ère, Tertullien affirmait que de son temps on avait trouvé un grand nombre de géants à Carthage; et voici qu'en mai 1858 tous les journaux nous parlent d'un sarcophage de *géants* qui vient d'être trouvé sur l'emplacement de cette même ville.

Il n'y a cependant pas un demi-siècle encore que ces géants étaient relégués dans la Fable.

Maintenant il ne sera plus permis de crier aussi vite au mensonge, lorsqu'on lira dans Philostrate « qu'on avait trouvé sur le promontoire de Sigée un géant de vingt coudées de hauteur, un autre de douze coudées dont le crâne était rempli par un serpent, et que lui, Philostrate, ayant voulu remplir un autre crâne semblable avec du vin de Crète, fut obligé d'en employer deux amphores, » mesure que le savant D. Calmet évalue à vingt-huit pintes de Paris. Ce passage est trop curieux pour ne pas le transcrire ici. « — PHOEN. Dis-nous, V., quelque chose de la grandeur de ces ossements et de ces serpents que l'on dit naître dans le corps de ces géants, car c'est ainsi que nos peintres représentent Encelade et ses compagnons. — V. Je ne sais pas au juste jusqu'où pouvait s'élever la stature de ces hommes et jusqu'à quel point ils étaient associés (*concreti*) à ces serpents. Je sais seulement que celui que je vis à Sigée avait vingt-deux coudées. Il gisait dans une *caverne pierreuse*, ayant la tête tournée vers le continent et les pieds sur le promontoire. Quant aux dragons, nous n'en voyions aucune trace, et tout était là purement humain... Mais Péparéthius, un de mes parents, me communiqua un fait étonnant du même genre, qui était arrivé quatre ans auparavant à Protésilas, en cultivant une vigne dans l'île de Cos qu'il possède à lui seul; quelque chose se mit à résonner sous

les instruments, qui laissèrent voir bientôt un cadavre de douze coudées dans le crâne duquel habitait un serpent. Protésilas le fit recouvrir à l'instant même, disant que c'était un des Titans foudroyés par Jupiter (comme on disait que celui du cap Sigée était ce géant tué par Apollon au siége de Troie). Quant à celui que Messécrate de Stire découvrit à Lemnos, il était énorme. *Je l'ai vu, il y a un an,* en revenant par mer de Imbro. Tous ses os n'étaient pas rassemblés, les vertèbres étaient séparées des côtes par une certaine distance; la taille de ce géant nous parut horrible à tous, bien qu'elle fût assez difficile à évaluer. Mais ayant versé du vin de Crète dans son crâne, deux amphores ne purent y suffire. C'est à Nauloque, à l'endroit où se trouve une fontaine dont l'*eau* enivre les femmes à ce point qu'*elles paraissent endormies*... Si tu ne veux pas croire tout cela, montons en bateau, car ce cadavre est encore à découvert, et d'ici à Nauloque la navigation n'est pas longue » (Philostr. *Heroica*, p. 35).

Grâce aux géants de Carthage, peut-être ne rejettera-t-on plus avec trop de dédain cette assertion de Pline que « dans l'île de Crète une montagne s'étant ouverte laissa voir un squelette que l'on dit être celui d'Orion ou d'Otos, fils d'Éphialtes [1]; »

Et cette autre de Plutarque, que « Sertorius vit près de la ville de T... le tombeau d'Antée qui avait près de soixante pieds de long, et qu'il lui fit à l'instant immoler des hosties; »

Et cette autre de Phlégon, QUI A VU lui-même celui d'Idée près de Messène, avec *son nom inscrit sur sa tête*;

Et, pour en finir, cette autre de Pausanias, qui nous montre le tombeau d'Astérius près d'Astère, et celui de Géryon, ou d'Hillus fils d'Hercule, trouvé à la porte du témène,... etc.

Encore un peu de patience, laissons ouvrir quelques nouvelles tranchées de chemins de fer, quelques nouvelles *cavernes pierreuses*. Qui sait alors si *quelque* jour MM. Cristoll,

1. Pline, *Hist. nat.*, t. VII, ch. XVI.

Pictet et Littré ne parleront pas à leur tour comme Philostrate et Phlégon, et si sur ce point encore toutes les fables ne pourront pas redevenir de l'histoire?

On pourrait même dire que Philostrate, Pline, Pausanias et Plutarque seraient complétement justifiés à l'heure qu'il est, relativement à tous leurs géants grecs, pour peu que l'on consentît à ne pas travestir en exécrable faussaire un de nos plus respectables missionnaires apostoliques, M. l'abbé Pegues, qui, dans son curieux ouvrage sur « *les Volcans de la Grèce*[1], » affirme que dans le voisinage de ceux de l'île de *Théra* on avait trouvé des cadavres de géants *à tête énorme*, gisant auprès de ces pierres énormes, dont partout l'érection semble avoir nécessité l'emploi de forces gigantesques et que partout encore les traditions associent aux idées de géants, de volcans et de magie.

Nous reviendrons plus tard à l'examen de ces monolithes dont notre siècle regarde avec stupeur les proportions écrasantes et les dispositions mystérieuses, et qui pour nous sont et seront la démonstration éternelle et historique de la réalité de toutes ces forces que nous reléguons dans la Fable.

Moquons-nous tant que nous voudrons de Briarée et d'Orion, mais alors gardons-nous bien de visiter et Carnac et Stone-Honge qui seuls devraient suffire à leur réhabilitation.

2. — *Les Géants devant la Bible et le paganisme.*

Place donc au grand soleil de la science, place donc, dès aujourd'hui, aux géants ressuscités! Mais, chose étrange! ces géants sont tout à la fois les GIBBORIM ou *les forts*, les REPHAIM ou *les spectres*, les NEPHILIM ou *les tombants* (*irruentes*), et cependant il s'agit bien primitivement d'*hommes*, puisque la Bible ailleurs les appelle « les fameux ». Il n'y a pas moyen de s'y méprendre lorsqu'elle nous donne plus tard

1. Il se trouve chez Mallet-Bachelier.

leur taille, leur signalement et certaines mesures de détail relatives à leur ameublement [1].

Mais la *lettre* de la Bible a-t-elle tout dit ? et si elle a tout dit, que signifient alors toutes ces épithètes qu'elle leur donne ? Ne nous sera-t-il pas permis de dire avec le célèbre professeur Hanneberg que « tout n'est pas tout à fait clair dans l'écriture à ce sujet [2] », et avec l'abbé Glaire que « la vraie signification de toutes ces épithètes nous est à peu près inconnue [3] ? »

Et comment ne le serait-elle pas, lorsque la Bible se contente de dire des Nephilim : « C'étaient de *certains* monstres du genre *des géants — monstra quædam* (nephilim) *de genere giganteo* [4] ? » Ainsi ce n'était pas des *géants*, mais des *monstres* de la même famille. Qu'est-ce à dire ? quand on traduit nephilim par *géants*, on n'est donc pas tout à fait dans le vrai ?

Quant aux nations, quelle différence ! quelle prolixité et quelles folies dans les portraits qu'elles nous tracent de ces êtres !

Pour les Indiens, ce sont les *asouras*, ou compagnons du serpent, *serpents eux-mêmes*. Ce sont encore les *Rackasas* et *Yakchas*, descendant de Khaca, et venus de la montagne qui porte ce nom; « les *Ougres* (d'où probablement *ogre*) ou les *terribles* (dit le code sacré ou loi de Manou) sont des *métis* qui naissent de l'alliance d'un Kchatryâ avec une fille Soudrâ; ce sont des êtres féroces dans leurs actions, se plaisant dans la cruauté, et participant tout à la fois de la classe guerrière et de la classe servile. »

Pour les Égyptiens, ce sont les *assesseurs* de Typhon figurant avec lui dans les dynasties divines. « C'étaient là, dit Jablonski (*Panthéon*, V, § 53), ces puissances titaniques *con-*

1. *Nomb.*, l. XIII, v. 33.
2. *Théologie mystique*, t. I, p. 41, le Dr Hanneberg est professeur de théologie à l'Université de Munich.
3. *Les Livres saints vengés*, t. I, p. 246.
4. *Nomb.*, l. XIII, v. 33.

trites et ténébreuses (*contritas ac tenebrosas*) qu'ils invoqaient dans les *Typhonia* et qu'ils rouaient de coups en d'autres moments [1].

Pour les Chinois, ce sont les *miao-tsée*, *qui* entourent le noir Tchi-Yéou : ils sont précisément neuf comme les Caïnites de la Genèse.

En Phénicie, ce sont les génies des montagnes; chez les Scandinaves, les *vanes*, génies de la gelée et d'une grande force physique.

Chez les Grecs, ce sont les *Titans orphiques*, sorte de monstres *anguipèdes* et de *dragons volants*. Dans Homère, l'un d'eux est cet *Éphialte*, ou spectre envahisseur auquel nos langues médicales modernes ont conservé son nom d'Éphialte conjointement avec ceux de cauchemar ou d'incube.

Dans l'Edda, ce sont les *assesseurs d'Odin* assis autour de lui sur les pierres des géants.

Dans Hésiode, ces hommes *ayant deux voix* [2] sont appelés pour cela μέροπας, et saint Épiphane fait remarquer quelque part la singularité de cette expression.

N'oublions pas encore que la vallée des Géants, près de Jérusalem, s'appelait *Gehennum* (géhenne, même étymologie que *géant*), que c'était à eux, et dans leur *tophet*, qu'on immolait les enfants à Moloch [3]. N'oublions pas surtout que tous les Orientaux appellent l'enfer « *cœtum giganteum*, » ce que nous traduirions volontiers par « *club des géants;* » ce qui permet de comprendre pourquoi dans tous les livres sacrés, et notamment dans les litanies des Védas, on trouve comme dans nos livres saints des prières contre l'action et le *retour* des géants [4].

1. Nous en avons vu rudoyer; d'autres en ont entendu crier.

2. Qu'un helléniste incroyant aille écouter un instant les deux voix de quelques possédés de Morzine, et il comprendra sur le champ cette expression incompréhensible pour lui jusque-là.

3. Josué, ch. XV, v. 8.

4. Jablonski, l. I, ch. II.

Il s'agit donc de rechercher maintenant quelle pouvait être la nature spéciale de leurs crimes, et de voir si, par hasard, les phénomènes modernes ne pourraient pas nous expliquer un peu la terreur qui s'attache au souvenir et même à l'influence persistante d'hommes engloutis par le déluge.

La première de ces questions est facile à traiter, et bien que la Bible, avec sa prudence ordinaire, ne nous parle que de déprédations, d'homicides et de « toute chair ayant corrompu sa voie[1], » il nous est impossible de croire que dans cette première étape du mal qui part du crime de Caïn pour aboutir à la submersion des géants, ces antéchrists du premier monde, la magie, qui est donnée constamment dans la Bible comme la cause principale de tous les grands châtiments et de toutes les subversions d'empires[2], n'ait pas joué le même rôle exceptionnel et décisif qu'elle doit jouer à la fin des temps et à la veille du cataclysme suprême.

Nous en avons pour garants plusieurs Pères de l'Église, et entre autres saint Clément d'Alexandrie, lorsqu'il nous assure que le déluge n'est arrivé qu'*en punition de la magie*. Écoutons-le : « On nous a appris comment les incantations magiques peuvent forcer les démons à obéir aux mortels, et comment, à l'aide de cette fournaise et véritable officine de perversité, les mêmes esprits ont pu éteindre toute religion sur la terre et la plonger dans une atmosphère d'impiété. C'EST POUR CES CAUSES et quelques autres que le déluge fut décrété, et les humains ensevelis sous les flots, à l'exception de Noé, dont un des fils livra encore au monde tous les secrets de cette magie primitive qui, restaurée plus tard par un de ses petits-fils, Mezraïm... etc., etc.[3]. »

1. *Genèse*, ch. VI.

2. « C'est à cause des crimes de cette sorte, *propter hujusmodi scelera*, que je les ai détruits, » dit la Bible, en parlant de la nécromancie et de la divination. (*Deutér.*, ch. XVIII, p. 10 et 11.)

3. *De Rog.*, l. IV.

Cependant, dira-t-on, l'idolâtrie n'existait pas avant le déluge, et saint Thomas est de cette dernière opinion!

Mais Cornelius à Lapide a raison de le dire » : Bien que l'idolâtrie ne fut pas constituée et n'existât pas comme culte, on n'en était pas moins idolâtre. »

« Un déréglement si étrange et à la fois si universel, dit à son tour Bossuet, devait avoir une origine commune. Montrez-moi-la donc autre part que dans le péché originel et dans la tentation, qui, disant à l'homme : « Vous serez comme des « dieux, » posait dès lors le fondement de l'adoration des *fausses divinités*... Quoi qu'il en soit d'Énos et d'un faux culte, il serait toujours vrai que ce faux culte aurait bientôt commencé, même parmi les pieux et dans la famille de Seth [1]. »

Or, pas de fausses divinités sans magie (cela sera surabondamment démontré), et si la cité sainte des Séthites a fléchi le genou devant Bélial, que l'on juge de ce que les faux dieux pouvaient obtenir de la cité perverse des Caïnites [2].

C'est en raison de cette assimilation constante que saint Clément traduit toujours *gigantes*, les géants, par *serpentes* [3], et que le grand commentateur ajoute : « Ainsi donc, serpents et géants signifient les démons [4]. »

Oui, si nous consultons les nations, toutes les accusent avant tout de magie transcendante. « Les Chinois, les Perses et le livre d'Hénoch, dit M. de Rougemont, insistent spécialement sur le culte des démons et sur les pratiques magiques

1. Bossuet, *Élévat.*, p. 56.

2. Bayle consacre un grand article à ces hérétiques du IIe siècle, qui portent le nom de *Caïnites*, en mémoire de Caïn leur patron. A les entendre, la vraie lutte n'avait jamais existé qu'entre les génies de la race d'Abel et de Caïn, et ces derniers avaient été les plus forts. « Si cette hypothèse, dit Bayle, n'est pas absolument nécessaire pour donner raison d'une infinité de problèmes historiques, elle est pour le moins la plus commode et la plus compréhensible. »

3. *Pédag.*, l. III, ch. XII.

4. *Genèse*, ch. V.

auxquelles on se livrait avant le déluge, et ces traditions concordent trop bien avec nos idées sur l'état psychologique de l'humanité primitive, pour ne pas trouver créance auprès de de nous... Nous avons vu d'ailleurs que les telchines passaient pour des magiciens; il en était de même des dactyles en Phrygie, d'après Phérécide, et en Chine la magie des Taossé postdiluviens fait suite évidemment à celle d'un monde antérieur (Cornelius à Lapide, *Genèse*, ch. IV), puisqu'on la fait remonter à Choo-Hao, qui est bien évidemment Caïn[1].

Mais voici quelques détails tirés du *Chou-king*, 4[e] part. ch. XXVII, p. 291, et selon nous remplis d'intérêt : « Lorsque les miao-tse (cette race antédiluvienne et perverse, retirée jadis dans les *cavernes pierreuses*, et dont on trouve encore, dit-on, des descendants près de Canton)[2], eurent, *selon les anciens documents* et par l'instigation de Tchy-Yéou (Satan), troublé la terre, tout fut rempli de brigands... Le souverain seigneur (Chang-ty) jeta les yeux sur les peuples et n'y vit plus aucune trace de vertu. Alors il ordonna à Tchong et à Ly (archanges) de couper les communications du ciel et de la terre[3], et il n'y eut plus dès lors ce qu'on appelle *monter* et *descendre*. »

Arrive, immédiatement après, le déluge de Yao.

Or, nous retrouverons à peu près les mêmes détails et jusqu'à ces expressions de *monter et descendre*, dans le livre d'Hénoch sur les causes et les effets du déluge[4].

Il y a plus, il est évident aujourd'hui qu'avant ou après le déluge le nouveau monde a connu les mêmes scènes, les mêmes crimes, les mêmes monstres et qu'il leur a donné jusqu'aux mêmes épithètes.

1. *Peuple primitif*, t. II, p. 171.

2. Burnes vient de voir, auprès de Bamian, une montagne *toute criblée* de ces grottes, avec deux colosses immenses taillés dans la même roche. Ces miao-tse modernes passent pour les survivants de cette race à peu près disparue.

3. Le P. Gaubil dit en note, c'est-à-dire *mettre fin à la magie*.

4. Qu'on se rappelle l'échelle de Jacob, couverte d'esprits qui *montent* et qui *descendent*.

5. — Les Géants devant quelques penseurs modernes.

Qu'on ouvre l'ouvrage de M. l'abbé Brasseur de Bourbourg sur les antiquités mexicaines, ouvrage tout moderne et du plus haut intérêt, on y puisera une idée juste et des forces colossales qui ont dû jadis élever cette ville de Palenqué dont les ruines gigantesques attestent l'importance, et du caractère que la tradition assignait à ces merveilleux constructeurs ap-appelés chânes ou serpents, dénomination qui rappelle aussitôt la nation des *Hivim* ou des *couleuvres*, mentionnée par le Deutéronome[1], mais dont le nom, si nous en croyons le chevalier de Paravey, est encore bien plus antédiluvien.

La *Revue des Deux Mondes* (du 1er avril 1858) avait donc raison d'appeler toute l'attention des savants sur l'origine de ces Indiens du Nouveau-Monde et sur leur descendance probable des Indiens de l'Asie primitive. « Au milieu, disait-elle, de l'incohérence de leurs traditions, ce qu'on peut remarquer, c'est l'idée confuse d'*une ère antérieure à l'existence des hommes* et pendant laquelle des quadrupèdes d'une grandeur colossale, d'énormes reptiles, des génies malfaisants et des géants prodigieux se disputaient la surface de la terre... Ces vagues révélations n'acquièrent-elles pas aujourd'hui plus d'intérêt en présence de ces CES OSSEMENTS ÉNORMES que nos géologues exhument dans toutes les parties du globe?... ON NE PEUT SE REFUSER A L'ANALOGIE DE LEURS LÉGENDES AVEC LES PREMIERS CHAPITRES DE LA GENÈSE ET LES SOUVENIRS DU DÉLUGE, » etc., etc.

Puis la *Revue* nous parle de l'immense serpent de mille *pieds* de haut, que ces hommes avaient simulé sur un des pics des sources de l'Ohio, et dont la tête se confondait avec ce pic pendant que sa gueule avalait l'œuf du monde.

Suivant elle, ces milliers de ruines gigantesques aujourd'hui mises à nu, ces immenses boulevards qui traversent toute

1. *Deutéronome*, ch. XI v. 23.

l'Amérique septentrionale, sur les prolongements des montagnes rocheuses, sont de VRAIES CONSTRUCTIONS CYCLOPÉENNES.

La *Revue* tient ici le même langage que la science : « Les Titans, auteurs de ces constructions, dit Creuzer,... ces enfants *du ciel* et de *la terre*, pour parler le langage de la mythologie, étaient doués à leur naissance par les *pouvoirs souverains, auteurs de leur être*, de facultés physiques et morales *extraordinaires*; ils commandaient aux éléments, ils savaient les secrets du ciel, de la terre, de la mer et du monde entier; ils lisaient dans les astres... Il semble, en vérité, qu'on ait affaire, non pas à des hommes *comme nous*, mais à des ESPRITS ÉLÉMENTAIRES issus de la nature et ayant tout pouvoir sur elle... Tous ces êtres sont marqués d'un caractère de MAGIE et de SORCELLERIE [1].

Pendant que l'abbé Rohrbacher les assimile aux fils d'Inachus, auteurs de ces murs cyclopéens, la science s'écrie, par l'organe de Petit-Radel, « partout une immense malédiction plane sur cette race gigantesque [2] ! »

Quant aux mœurs des populations actuelles, héritières modestes de ces types vraiment surhumains, la *Revue* que nous citions tout à l'heure nous montre les Médas, les Wabens, les Jéesukas, livrés encore à toutes les pratiques de la sorcellerie et de la magie et vivant dans une alliance intime avec les génies.

Tels sont (proportions à part) les nègres cannibales et magiciens du XIX[e] siècle; tels sont les Indiens du Nouveau-Monde, et tels étaient assurément ces nègres du premier, retrouvés aujourd'hui et auxquels appartenaient sans doute « ces masses d'ossements ÉNORMES, » qu'un voyageur célèbre et moderne nous dit avoir été trouvés dernièrement en Amérique près de Munte, précisément au lieu même où la tradition fait débarquer les géants dévastateurs de ce pays [3].

Un président du tribunal de Washington proclamait tout

1. *Religions de l'antiquité*, l. IX.
2. Rohrb., *Histoire de l'Église*, t. I.
3. De la Véga, l. IX, ch. IX.

dernièrement la race rouge indienne « une race rejetée et condamnée sans appel ». Ce magistrat défendait une mauvaise cause au point de vue évangélique, mais au point de vue philosophique et biblique il signalait le plus grand mystère de la réprobation divine.

« Les ancêtres de ces races, dit M. Leblanc, possédaient sans doute le développement absolu de ces mêmes forces magiques, qui compromirent et brisèrent partout l'existence de toutes les sociétés, qui faillirent perdre la Grèce, et rendirent pendant longtemps en Chine tout ordre social impossible pendant qu'elles en arrêtaient le développement en Afrique et dans l'Amérique méridionale[1]. »

Ne cherchons pas ailleurs le secret de la grande lutte engagée en ce moment entre les États-Unis d'Amérique. Pendant que ceux du nord se jettent avec audace dans toutes les témérités d'un spiritisme aux formes séduisantes, ceux du sud se débattent contre l'occultisme désastreux pratiqué chez eux par leurs esclaves, devenus les plus grossiers et les plus terribles de tous les *mediums* de la terre.

Les peuples parlent donc ici comme la science : pour expliquer leurs misères si profondes et leurs menées si coupables, ils se voient obligés de remonter au chapitre IV de la Genèse.

Ne trouvons donc plus mauvais que les écrivains catholiques accueillent et développent ces rapprochements éclatants. Laissons Görres nous dire que « l'inondation du déluge vint répondre à l'inondation de toutes les fureurs et de toutes les pratiques de l'enfer[2], » et pardonnons au comte de Maistre d'avoir écrit à propos du même châtiment : « Nous parlons souvent avec un étonnement niais de *l'absurdité* de l'idolâtrie; mais je puis bien vous assurer que si nous possédions les connaissances qui égarèrent les premiers idolâtres, NOUS LE SERIONS TOUS, ou à peu près,... et si nos philosophes

1. Leblanc, *Des religions*, t. I, p. 183.
2. *Mystique chrétienne*, t. I.

du XVIIIe siècle les avaient possédées EN PLUS,... malheur à l'univers! ils auraient amené sur tout le genre humain quelque calamité d'UN ORDRE SURNATUREL.[1] »

Ainsi, tout nous dit que la magie a fait sombrer la terre dans les eaux du déluge, comme elle l'avait fait sombrer dans la grande épreuve de l'Éden, et comme elle la fera sombrer certainement encore dans les révolutions et dans les flammes de la dernière époque.

Voilà la vérité sur le règne de ces demi-dieux ou géants (gibborim) que l'on peut appeler avec toute assurance les MEDIUMS GIGANTESQUES du vieux monde.

Voyons maintenant les mânes, ou ces mêmes géants devenus *rephaim*.

§ VI

Dynastie des mânes (*Rephaim.*)

1. Les mânes et les récits modernes.

Nous ne nous rappelons pas que pour ce règne des MANES on ait jamais essayé d'une explication quelconque, et cependant cette singulière dynastie paraît occuper sur les monuments et dans les traditions une place aussi considérable que les dynasties précédentes. Il y a de plus à sa *charge* cette circonstance *aggravante*, que, plus rapprochée des temps historiques et précédant immédiatement le premier règne humain, elle est d'autant plus inexplicable, et semble jeter à la critique un défi beaucoup plus audacieux encore que ne le font toutes les autres.

Voyez-vous les admirateurs, les interprètes des Hérodote, des Manéthon, des Le Syncelle, les studieux commentateurs

1. *Soirées*, t. II, p. 256.

des papyrus et des stèles, obligés d'enregistrer, au seuil même de la plus exacte et de la plus sérieuse histoire, et toujours sur la foi des mêmes historiens, toute une dynastie de *mânes*, c'est-à-dire d'*ombres* et de fantômes!... C'est à en devenir fou et à désespérer de la vérité.

Cependant on a l'air de s'y faire. A force de tolérance et de légèreté, on finit par vivre en paix avec cette monarchie *sui generis*, on laisse tous ces *revenants* assis tranquillement sur leurs trônes, entre l'extrême frontière de la fable et les premières assises de l'histoire, et on s'en tire en bafouant, pour leurs contes de la veille, des historiens admirés pour leurs affirmations du lendemain.

Toutefois, on en convient, la transcription est très-exacte. Il s'agit bien de *mânes*, et sans savoir un seul mot de copte, sans connaître le moindre hiéroglyphe, on peut prédire à la science que *toutes* ses investigations futures viendront augmenter, en les confirmant, tous les embarras des investigations passées et présentes. Et pourquoi tant d'assurance de notre part, si ce n'est parce que les papyrus ne pouvaient employer à cet égard que les expressions employées par toutes les nations du monde pour exprimer des idées toutes semblables?

Rosellini (t. I, *Storia degli monumenti dell Egitto*, p. 8), après avoir dit en note que Manethon et la vieille chronique sont d'accord pour traduire *mânes* par νέκυας, ajoute que dans la dernière et si précieuse édition des deux livres de *Chroniques* d'Eusèbe Pamphilien, trouvés à Milan, et annotés par le cardinal Maï, νέκυας est rendu par le mot *urvagan*, qui signifie proprement *image extérieure* d'une chose, « d'où, reprend Rosellini, on pourrait *peut-être* conclure que s'il était possible de rapporter ce règne à une époque historique quelconque, on pourrait croire qu'il s'agissait alors d'une forme de gouvernement théocratique représenté par les *images* des dieux et des prêtres. »

Où donc Rosellini a-t-il vu des *dynasties d'images*, et com-

ment n'a-t-il pas compris que *image extérieure* signifie littéralement *fantôme*, *ombre* d'un homme ?

Il suffirait pour s'en convaincre de jeter un coup d'œil tant soit peu philosophique sur le spectacle que tant de nations nous offrent encore aujourd'hui.

Ne voulant pas anticiper sur notre chapitre des *deux nécromancies* (ancienne et moderne), nous ne pouvons cependant laisser clore celui-ci sans présenter, comme simple indication, un aperçu qui le complète aussi péremptoirement.

Regardez donc autour de vous, dirions-nous à nos lecteurs scandalisés, étudiez un peu sérieusement certains rites de la Chine; essayez de vous rendre compte, par exemple, de ces *députations* officielles envoyées encore, à l'heure qu'il est, par les empereurs de ce pays, aux *chen* et aux *kouey* génies des montagnes; expliquez-nous ces *charges* qu'on leur confie, ces enquêtes sur leur gestion, ces punitions qu'on leur inflige, ces *révocations* qu'on effectue, ces distinctions que l'on accorde, ces nouvelles *promotions* qui s'ensuivent, et surtout ces engagements solennels que l'on contracte avec eux; essayez de comprendre le premier mot à tout cela, avant d'être initié comme nos missionnaires à cette doctrine que « *les chen et les kouey sont des hommes d'un état de vie différent de celui dont ils jouissaient quand ils étaient revêtus de leurs corps*[1], » et, pour peu que vous y regardiez sérieusement, vous verrez la liaison de toute cette organisation d'une politique invisible avec celle qui vous occupe en ce moment.

Sans doute, et à la rigueur, vous aimeriez mieux, comme nous, vous résigner à des *démons* qu'à des *revenants*, mais n'oubliez donc jamais que l'un n'empêche pas toujours l'autre, et que l'alliance étroite qui existe pendant la vie entre le *patron spirituel* (bon ou mauvais) et son client constitue après la mort une telle solidarité qu'on les dirait un seul et même être.

Veuillez examiner encore ce qui se passe à l'heure qu'il est

1. Nous donnerons, au chapitre *Nécromancie*, les extraits des *mémoires sur les Chinois*.

en Afrique et dans l'Amérique méridionale parmi les *héritiers* directs des *ante* et des *post*-diluviens.

« Tout homme qui vient de mourir, dit M. Leblanc[1], même le plus affectionné pour ses proches et ses amis, se transforme soudain en un esprit méchant, armé de pouvoirs surnaturels et transporté du désir de nuire. La multitude des morts se change en armée d'esprits malins et puissants, acharnés à la perte des vivants, dévorant les entrailles des malades, frappant leurs récoltes, troublant le repos de toutes leurs nuits par des apparitions, des sifflements aigus qui se propagent de village en village et arrachent aux populations des cris d'épouvante; alors, pour échapper à ces ennemis invisibles, quelques-uns abattent et brûlent leur propre cabane sur les cadavres de leurs morts, et fuient à jamais le lieu habité par le défunt; quelquefois encore ils changent de nom, de peur qu'en les appelant eux-mêmes, leur homonyme spirituel ne survienne tout à coup et ne les épouvante en s'écriant : « Me voici ! »

Enfin changez les noms, remplacez les Chamans et les Aërois par ces milliers d'hommes distingués qui, de nos jours, après avoir été aussi savants et incrédules que leurs aveugles collègues, *croient* vivre ou plutôt *vivent* dans les pratiques de l'union la plus intime et la plus continue avec leurs chers *revenants* ou esprits, et vous ne pourrez méconnaître ici une transformation positive de l'antique et terrible nécromancie des anthropophages en une nécromancie civilisée, habile, séduisante, qui ne tue personne de prime abord et sans l'avoir fait passer auparavant par Charenton, nécromancie telle qu'il la faut enfin pour enlacer des nécromants en gants jaunes, pour se faire écouter de psychologues inoffensifs, et pour laisser, surtout, quelque semblant d'excuse à l'absurde et systématique entêtement qui ose nier une telle masse de témoignages.

1. *Histoire des religions*, t. III.

Mânes de bonne compagnie en un mot, ces **GÉANTS** du XIXᵉ siècle savent se plier aux circonstances, se faire tous à tous, et bien qu'ils ne s'appellent aujourd'hui ni Briarée ni Énach, tenons pour bien certain qu'ils n'ont ni moins de bras ni moins de coudées que ces derniers à leur service, et bien malheureusement au nôtre.

Tous obéissent au même maître.

2. — *Les Mânes et la Bible; aperçu tout nouveau.*

Maintenant, si trouvant que ce ne sont là que des **GÉANTS** de boudoir et de gazette, on craignait de déshonorer la Bible en faisant descendre ses *rephaim* au misérable rôle de *revenants*, nous ne répondrions qu'en demandant à notre tour l'explication des versets qui vont suivre.

Quand le prophète Isaïe veut dépeindre à l'avance la descente du roi de Babylone aux *enfers*, voici les couleurs qu'il emploie : « L'enfer, troublé jusque dans ses profondeurs, *envoie à ta rencontre les géants* (*suscitavit in occursum*). Tous ces *princes des nations* se redressent sur leurs siéges et te disent : Te voilà donc semblable à nous, tu as été *rejeté de ton sépulcre,* et ton cadavre, etc. [1]... »

Voilà bien l'identification des géants et des damnés. Mais que veut dire le même prophète lorsqu'il appelle le Seigneur « le secours du pauvre, sa force dans les épreuves et son protecteur contre les *trombes,* (*spes a turbine*) ? » Il nous paraît difficile de conserver le moindre doute sur la signification littérale de cette expression devant le verset suivant : « CAR L'ESPRIT DES GÉANTS (*aritsim*) est comme une trombe qui FRAPPE SUR LES MURS et les renverse. »

En vérité, s'il nous était possible d'oublier, soit « le tourbillon (*turbo*) violent et satanique qui, dans Job, vient ébran-

1. Isaïe, ch. XIV, v. 9, 11 et suiv.

ler les quatre coins de la maison, soit la trombe qui, s'abattant hier sur notre presbytère de *Cideville*[1], donnait le signal d'une grande épreuve qui devait durer deux mois, le prophète Isaïe nous ferait tout comprendre à lui seul, oui, tout, lorsqu'il s'écrie un peu plus loin : « Tu as changé en tombeau la ville de ces FORTS (*aritsim*), tu as ruiné la maison de ces étrangers... mais tu humilieras désormais leur tombeau, et TU FERAS TAIRE LEUR VACARME[2]. »

Mais c'est ici que nous réclamons toute l'attention de nos lecteurs. Si l'on veut que cette nouvelle conjuration contre le tombeau de ces étrangers et leur *tumulte* se rapporte à leur ville et à leur maison détruite, pourquoi donc ce futur succédant immédiatement au passé? Qu'est-ce que ce *tumulte* qu'il faut dissiper *pour humilier* désormais leur *tombeau?* Dira-t-on que c'est leur race, comme il est dit au verset 5? Mais alors qu'on nous explique la continuation de la prière au verset 13, dans lequel, cette fois, le *subjonctif impératif* s'unit au *futur :* « Ces anciens maîtres (*ces aritsim*) nous ont possédés loin de toi, mais nous nous sommes souvenus de ton nom; Seigneur, fais que ces morts NE VIVENT PLUS, que ces GÉANTS NE RESSUSCITENT PLUS POUR PERSONNE, *mortuis non vivant et gigantes non resurgant;* car c'est A CAUSE DE CELA, PROPTEREA, que tu as visité et brisé ces nations. »

Adopterons-nous ici l'*in æternum* ou *dans l'éternité* sous-entendu par la plupart des commentateurs et en particulier par Cornelius? Mais cela n'a plus de sens, puisque le prophète ayant déjà parlé cent fois de leur éternité malheureuse, celle-ci ne saurait faire l'objet d'une nouvelle prière.

Qu'on se rappelle maintenant ces anciennes litanies du moyen âge et leur « délivrez-nous, Seigneur, des géants; »

1. Voir notre premier Mémoire, chap. XI.

2. Isaïe, ch, XXV, v. 4 et suiv.

qu'on se rappelle tous les livres des démonologues sur les *tumultes* et *tapages nocturnes*[1], et certes il devient bien difficile de ne pas retrouver encore une fois ici ces OBBOTHS ou *revenants* bibliques que le Deutéronome défend de consulter.

Qu'on nous explique enfin ce verset 18 du ch. IX des *Proverbes*, appliqué au jeune homme qui se rend dans la maison de la courtisane : « Et celui-ci ne se doute pas que là *demeurent les géants*, et qu'il va avoir pour *convives* ceux qui *ont été* plongés dans les profondeurs de l'enfer. » Ah ! cette fois-ci Cornelius est obligé d'articuler le mot MANES, INFERI, et DAMNATI ; ce sont, dit-il, les *mânes infernaux* et les *damnés*.

Nous voici donc encore, comme à la Chine, en présence de véritables REVENANTS et de commensaux invisibles, et cette fois, c'est la plus haute sagesse qui proclame leur présence !

Eh bien ! pour nous, c'est le tombeau de ces *mânes* et de ces *damnés*, dont le prophète demande *l'humiliation* au Seigneur ; ce sont leurs *tumultes* qu'il le prie d'apaiser tout de suite et non pas dans l'éternité, où il n'y en aura certes pas ; « que les morts ne vivent plus, Seigneur, et que les géants ne ressuscitent plus. »

Pour nous, ce sont les *robustes*, *aritsim*, qui de leur vivant étaient des *gibborim* ou des *violents*, et qui, devenant tout de suite après leur mort des *rephaim*, c'est-à-dire des *rèenvoges* (*remissi*), n'étaient pas moins redoutables à ces populations antiques qu'ils ne le sont aujourd'hui à ces nations idolâtres que nous venons de voir glacées d'épouvante et souvent décimées par ces terribles MANES, dont elles ont elles-mêmes constitué l'autorité et les DYNASTIES formidables.

De là vient, sans doute, que beaucoup de savants anciens et modernes, et presque tous les premiers Pères, ont fait dériver l'idolâtrie du culte des morts ou des ombres, ειδωλη. « Ce sont, dit l'abbé Rohrbacher (*Histoire de l'Église*, part. IIe, § 6),

1. Entre autres, celui du savant Tyrrhæe sur « *les tapages nocturnes et les esprits frappeurs*, » ouvrage écrit deux cents ans avant les nôtres, et concluant à l'*alliance* des *revenants* et de *leurs démons*.

ce sont les mânes ou âmes des hommes morts, qui, *unies à leurs démons,* ont fait partout le fond de l'idolâtrie. » Beaucoup d'étymologistes ont même cru devoir définir le mot *mythologie* par « discours des morts ; » effectivement, le mot μῦθος, que nous traduisons par *fable,* signifiait littéralement *mort,* car Philon de Byblos nous assure qu'il venait du mot phénicien *mouth* employé dans Sanchoniaton comme synonyme de θάνατος, mort, ou royaume de Pluton.

Voilà pourquoi encore saint Fulgence, évêque, répétait sans cesse que « toute l'idolâtrie nous venait des sépulcres. » A ce point de vue, *l'évhemerisme,* cette doctrine incomprise aujourd'hui, s'explique parfaitement. En faisant de tous les dieux autant d'hommes, Evhemere avait tout à la fois tort et raison ; raison quand il disait : « J'ai vu leurs tombeaux, donc ils ont vécu ; » tort, lorsqu'il s'arrêtait là, et ne soupçonnait rien de plus par delà cette existence. Nous y reviendrons plus tard au chapitre *Héroïsme*[1].

1. « RÉALITÉ DES MANES. » « Rephaim, dit Cornelius (*Deut.*, ch. II, v. 10), *vel remissi,* parce que les esprits de ceux qui les voyaient étaient comme *rendus* à leur aspect. » « Rephaim, disent d'autres exegètes, était le surnom des Hevœens et des Chiuvim, ainsi nommés à cause des serpents à l'instar desquels ils habitaient dans des *cavernes* ; » mais saint Bernard traduit rephaim par *mortui damnati,* morts damnés, (ép. 114). On les appela encore TORQUATI, les TORTURÉS, dont on à fait à tort les *torturants,* comme on avait fait de Nephilim (les tombés), le participe actif *tombant.* Mais on vient de nous donner le vrai mot : *morts, renvoyés, remissi.* Quant aux deux expressions fournies par Rosellini, *urvagan,* νέκυας, elle signifieraient littéralement *trombes* et *morts,* ou trombes de morts. Qui sait si de ce mot *urvagan* nous n'avons pas fait *ouragan,* comme nous avons tiré évidemment du sanscrit *ougrâ* (géant) notre OGRE, qui signifie à peu près la même chose? M. l'abbé Glaire avait donc raison d'assurer que « le sens de tous les mots n'était pas encore éclairci ; » il l'eut été plus tôt si l'on avait accordé quelque foi à ces paroles si expresses, à cette assertion si positive d'Origène : « L'âme des croyants et des méchants, toute chargée de ses forfaits qui l'empêchent de remonter vers les cieux, reste ballottée sur la terre, tantôt vivante autour des sépultures, où *nous voyons si souvent les fantômes de leurs ombres,* tantôt en parcourant la terre, et présidant comme il faut le croire à ces maléfices et à ces adjurations de tous les siècles. » Ailleurs il parle de « ces apparitions qui convertissent sur-le-champ ceux qui en sont les té-

moins... « Nous avons vu, dit-il, en ce genre, TANT ET DE TELLES CHOSES, que, bien qu'elles se soient passées en notre présence, si nous les rapportions, nous nous exposerions à la risée des infidèles. Dieu, cependant, lit dans nos consciences, il voit, par conséquent, que ce n'est pas sur des *fables,* mais bien sur des *réalités* que nous établissons la doctrine de Jésus. MULTA ENIM TALIA VIDIMUS, *quæ si memorarentur,* DUNTAXAT GESTA IN NOSTRA PRESENTIA *cachinnum tollerent infidelium;* DEUS AUTEM TESTIS EST NOSTRÆ CONSCIENTIÆ *conari me non falsis narratiunculis, sed veris.* » (*Contr. Cels.*, l. VII.)

Il est vrai qu'Origène avait conclu de ces TELLES CHOSES que les géants, comme l'avait dit Hésiode, étaient changés en démons, et là était l'erreur condamnée; mais s'il eût dit qu'ils revenaient souvent sur la terre, assimilés et associés à leurs démons, il eût été dans le vrai, car telle a toujours été la doctrine catholique.

C'était aussi celle de l'antiquité tout entière. L'archéologie égyptienne s'est enrichie cette année même d'un papyrus excessivement curieux : c'est le papyrus magique *Harris*. Ayant possédé, même avant l'Institut, un des rares exemplaires de la traduction de M. Chabas, nous serons heureux plus d'une fois d'en faire profiter nos lecteurs.

En fait de documents sur l'état des âmes après la mort, nous y trouvons les suivants : « les hiéroglyphes *var... nou...*, donnent le nom de *khou* ou mort *révivifié*. Il y en avait de deux sortes : d'abord les *khous* justifiés, c'est-à-dire ceux qui avaient été innocentés au jugement d'Osiris; ceux-ci vivaient de la seconde vie, *nam onh;* puis les *khous* coupables qui étaient nommés *H'ou-métu,* ou khous *morts une seconde fois*, *mut, em, nam,* c'étaient les damnés; la deuxième mort ne les anéantissait pas, mais ils subissaient éternellement les tortures de l'enfer et remplissaient le rôle de démons ou *tortureurs,* avec la puissance de nuire aux élus et même aux hommes... Les khous bons ou mauvais avaient la faculté de prendre toutes les formes imaginables et de se transporter à leur gré en tous lieux... Leur existence admettait des phases analogues à celles de la vie humaine,... un lien tellement intime était établi entre les vivants et les morts, que l'on conçoit que l'observation des cérémonies funéraires ait pris rang dans la loi religieuse immédiatement après le culte à rendre à la Divinité : « Ne permets pas, dit une de ces prières, ne permets pas que le venin maîtrise ses membres,... *qu'il soit pénétré* par aucun mort, par aucune morte, que l'ombre d'aucun esprit le hante... O toi qui entres, n'entre pas en lui, ô toi qui respires, ne respire pas *sur lui* pendant les ténèbres, que ton ombre ne le hante pas au lever du soleil, ni quand il disparaît... » On reconnaissait la présence d'un khou, dans le corps d'un vivant, *aux troubles pathologiques et intellectuels qui en étaient la conséquence,* et l'on disait d'une personne qui offrait ces troubles caractéristiques, *qu'elle avait un khou.* C'est ce qu'on a toujours appelé, hors de l'Égypte, « être possédé d'un esprit, » et si l'on ne se sert pas ici de cette expression connue, c'est qu'il existe une grande différence entre la nature des khous telle que nous l'avons fait connaître, et celle des

esprits incorporels, tels que les anciens se les représentaient. Pour les Égyptiens,... ces khous étaient des êtres de l'espèce à laquelle appartiennent les humains après la mort; on les combattait à l'aide de la puissance divine; le dieu Chons jouissait surtout d'un grand crédit pour ces sortes de délivrance (*a*). Toutefois le khou en obéissant aux injonctions du dieu n'en conservait pas moins la précieuse faculté inhérente à sa nature d'occuper tout autre corps à son gré... Les vivants pouvaient venir en aide aux mânes dans leur vie d'outre-tombe, au moyen de formules ou d'amulettes mystiques.

En voici une entre autres qui nous paraît très remarquable : « Hommes, dieux, élus, esprits morts, amous, nègres, menti-u, ne regardez pas cette âme pour exercer vos cruautés envers elle, » etc.

Les mânes, de leur côté, avaient le pouvoir de se manifester aux vivants, le plus souvent, comme les revenants des époques plus modernes, d'une manière fâcheuse ou nuisible. Ainsi, ils pouvaient ou entrer dans les corps, ou les hanter, ou les obséder; contre ces redoutables invasions on employait encore des formules, des talismans, et en particulier les statues ou figures divines.

M. Chabas ne pouvait appliquer ses lumières philologiques à un sujet plus intéressant; il est seulement triste qu'il les ait fait suivre de cette réflexion surannée : « Telle fut, selon moi, l'origine des pratiques magiques, armes *imaginaires*, qu'à toutes les époques les hommes ont voulu mettre au service de leurs désirs et de leurs besoins... » Si elles n'avaient été qu'*imaginaires*, il n'aurait pas pu ajouter comme il le fait : « Ces armes *mystérieuses*, *partout* défendues sous les peines les plus sévères, n'en furent pas moins étudiées et employées *partout*. »

On vient plus vite à bout de ce qui n'est que simple et pur *zéro*.

Quant à nous, l'étude des *géants* ou mânes démoniaques, si bien distingués des démons, nous a éclairci beaucoup de difficultés. C'est faute de cette étude, nous ne saurions en douter, qu'on a si longtemps confondu deux ordres de phénomènes qui, malheureusement, revenaient trop bien au même, quant au fond, mais qui offraient cependant plusieurs caractères très-spéciaux capables de résoudre bien des difficultés.

Est-ce à dire pour cela que toutes nos communications spirites de New-York, de Paris ou de Morzine soient toujours en réalité ce qu'elles disent être, c'est à dire telle ou telle âme invoquée? — Pas le moins du monde, et nous en avons de nombreuses preuves. Mais qu'il n'y ait jamais là d'âmes en compagnie de leurs démons, c'est ce qu'il ne nous est plus permis de professer, depuis que nous avons étudié davantage la question des *lieux fatidiques* ou *hantés*.

Seulement, de même que dans la ligne *sainte* nous retrouvons dans certains lieux sanctifiés *la vertu* de leur patron sanctifiant et de son ange, de même, dans la ligne *défendue* et dans les lieux *criminalisés* nous admettons l'influence fatale du patron *criminalisant* et de son démon.

(*a*) Nous en verrons la preuve plus tard.

Il n'y a pas que le chap. VI de la Genèse qui ait ses *rephaïm* ou géants, et lorsque nous trouvons l'expression mystérieuse de la Bible « *monter et descendre,* » interprétée par tous les peuples, comme dans le livre d'Hénoch et dans le *Zohar* (*a*), par une ascension et une descente des âmes, nous inclinerions à croire que ce qui a lieu aujourd'hui par intervalle et tolérance miraculeuse, pouvait avoir eu lieu primitivement comme habitude et faculté naturelle.

(*a*) Les âmes, dit-il celui-ci, *montent et descendent* pendant douze mois après leur mort... Elles peuvent souffrir dans plusieurs lieux à la fois, et souvent sous forme de bêtes, suivant leurs fautes...

APPENDICE I

CHAPITRE VII

HÉNOCH, OU CONSIDÉRATIONS NOUVELLES SUR UN LIVRE BIEN ANCIEN.

1. — *Ce livre est-il ou n'est-il pas apocryphe?*

Mais d'où provenaient ces géants? Quelle peut avoir été leur cause occasionnelle? Ici la Bible se tait, ouplutôt elle parle à mots tellement couverts, qu'elle ôterait au lecteur respectueux jusqu'au désir de soulever leur enveloppe, n'était l'opportunité très-réelle de la question en apparence la plus oiseuse.

Toutefois cette même Bible nous signale par la plume d'un apôtre (saint Jude, *Ép.*, v. 6 et 14) le livre d'un prophète qui « a dit la vérité sur ces choses », et ce prophète elle le nomme; c'est Hénoch.

Or depuis bien des siècles nous possédons un livre d'Hénoch. Malheureusement l'Église est formelle à son égard, c'est un livre apocryphe. Il peut donc être classé sans trop de témérité parmi les livres kabbalistiques ou hermétiques; mais s'ensuit-il qu'un tel livre ne soit par cela même qu'un mensonge?

Nous pourrons nous assurer, et c'est une chose à peu près reconnue aujourd'hui, que toutes les productions hermétiques et mystiques, regardées jusqu'ici comme un mensonge alexandrin des premiers siècles de l'Église, n'en renfermaient pas moins toute la substance des anciennes doctrines théurgiques des nations; les papyrus, les stèles, une foule de monuments viennent chaque jour justifier des reproducteurs qui décidément n'étaient faussaires que dans leur signature; c'étaient des apocryphes si l'on veut, mais apocryphes n'ayant eu d'autre tort que de donner leurs *copies* pour des *minutes*

authentiques; quant à ces minutes elles-mêmes, tout fait présumer qu'elles avaient disparu dans le grand incendie qui, quarante-sept ans avant l'ère chrétienne, avait dévoré les cent mille volumes rassemblés dans la bibliothèque d'Alexandrie par les soins de Ptolémée Philadelphe. Pour nous en tenir aux annales égyptiennes, connues toutefois de Manéthon qui les avait compulsées, leurs minutes en appelaient déjà à des minutes plus anciennes. C'est ainsi, par exemple, que l'auteur du *Pimandre*[1], supposé le troisième thoth, en appelait au deuxième, qui, à son tour, en appelait à un premier. Et nous verrons plus tard que ce que nous disons là peut s'appliquer à presque tous les livres sacrés des nations.

Restreignons-nous pour le moment à ceux des Juifs et des chrétiens, et commençons par bien préciser ce que la Synagogue d'abord et l'Église ensuite entendaient par cette expression : « Livres apocryphes. »

Généralement dans le monde on se figure que cela ne s'entend que des livres *condamnés* pour leurs mensonges. C'est là une grande erreur; apocryphe vient du verbe κρύπτω, qui signifie *cacher*. Or, les apocryphes sont précisément des livres dont l'origine et le contenu sont encore *cachés*, autrement dit inconnus ou douteux.

Il y a tel livre apocryphe qui n'en a pas moins été très-vénéré dans l'Église. L'Écriture elle-même nous parle du livre « des générations d'Adam » (*Gen.* VI), du livre « de Jéhovah » (*Ex.* XXXII, 2) dont, par parenthèse, M. Renan fait le fond du Pentateuque; on rappelle encore un livre « de Seth » où se trouvait consignée et prédite l'étoile des mages, si bien *reconnue* plus tard. Enfin Josué signale même (XV, 15) une ville *des lettres* qu'on a supposée renfermer tous ces livres.

Il n'est donc pas étonnant que l'apôtre saint Jude ait mentionné un de ces livres, et que le *Zohar*, cette somme complète et beaucoup plus antique qu'on ne le supposait de toutes les traditions, en ait appelé de son côté aux livres antédiluviens de Seth et d'Hénoch.

Tout fait donc présumer aujourd'hui que les uns et les autres ont en vue les mêmes traditions, invoquent les mêmes auteurs, que le *thoth* égyptien est, comme nous l'avons déjà dit, le très-proche parent du *seth* ou *theth* hébraïque, et que l'*adris* ou l'*idris* des Arabes, c'est-à-dire l'*écrivain* prédécesseur d'Osiris *planteur de vigne*, est parfaitement identique à l'écrivain Hénoch, prédécesseur de Noé, qui plante aussi la vigne.

Mais que pouvaient être de tels écrits? Comment auraient-ils pu survivre au déluge? Comment cette sagesse antédiluvienne aurait-elle

1. Livre attribué à Thoth ou Hermès.

pu traverser les abîmes diluviens et renaître aussitôt après cette submersion générale? Voilà la question.

Devons-nous croire que ces précieux livres ont été, comme le supposent quelques commentateurs, sauvés dans l'arche même qui sauva le genre humain? ou bien devons-nous, avec deux grandes autorités, les croire retrouvés sur ces fameuses colonnes de Mercure ou de Seth que Josèphe nous affirme « avoir encore existé de son temps? » Il nous a dit encore que ces colonnes étaient recouvertes de caractères hiéroglyphiques qui, copiés et reproduits depuis dans la partie la plus profonde et la plus secrète des temples égyptiens, auraient été la source de la sagesse exceptionnelle des Égyptiens. C'est là, ajoute-t-on, que tous les grands mystiques de l'antiquité, les Orphée, les Hésiode, les Pythagore et les Platon, allaient puiser les éléments de leur théologie, comme plus tard encore Hérodote et Solon allèrent y chercher de hauts enseignements historiques et moraux.

M. Guignault, dans ses notes sur Creuzer, ayant dit quelque part « qu'on eût mieux fait, au lieu de torturer les textes, de s'en tenir à celui de Josèphe, qui attribuait l'érection de ces deux colonnes au patriarche Seth », nous serions fort à notre aise pour le faire à notre tour.

Cette transmission de la sagesse patriarcale à la sagesse païenne nous paraît tranchée par ce simple verset des Machabées beaucoup trop peu remarqué à notre avis : « Et (les Juifs) répandirent partout *ces livres*, dans lesquels les nations puisèrent bientôt le type de leurs idoles et les ornements sacerdotaux de leurs temples[1]; » ce qui explique la parfaite similitude des symboles, « *simillima ænigmata,* » selon l'expression de saint Clément.

Ce serait donc encore une fois aux patriarches antédiluviens qu'il faudrait remonter pour avoir le secret de cette renaissance immédiate après le déluge, de toute la civilisation détruite, et de toutes les antiques traditions historiques.

Or parmi ces patriarches, nul ne fait, on peut le dire, une aussi grande figure que le patriarche Hénoch. Josèphe et toutes les traditions lui attribuent non-seulement l'invention de l'écriture, mais encore des connaissances et une *intuition* supérieures même à celles de Seth; un apôtre, avons-nous dit, le cite comme prophète, et la Bible, après nous l'avoir montré *marchant* avec le Seigneur pendant trois cent soixante-cinq ans, nous dit qu'il fut *enlevé* au ciel[2], privilége unique que l'apôtre saint Paul rehausse encore en l'expliquant par

1. *Mach.,* l. I, ch. III, v. 49.
2. *Genèse,* ch. V, v. 23 et 24.

ces mots : « Afin qu'il ne vît pas la mort, *ut non videret mortem* [1]. » On sait enfin que, suivant tous les enseignements bibliques, ce prophète, dont l'âge égalera celui du monde, doit partager avec le Sauveur et le prophète Élie les honneurs du dernier avénement et de la destruction de l'Antechrist.

Hénoch est donc tout à la fois, au point de vue chrétien, la plus étonnante et la plus grande de toutes les personnalités historiques.

S'il est vrai maintenant que tous les livres précités, ses contemporains, figurent pour quelque chose dans les diverses parties du Pentateuque, par quelle inexplicable fatalité ce *prophète* exceptionnel, cet *initié* à tous les mystères divins, ce sténographe des anges, serait-il le seul des initiés et des prophètes dont le monde ne posséderait plus une seule parole?

Et notez bien que la destruction de ses livres ne saurait tenir au déluge, pour peu que nous prenions en considération l'affirmation des Machabées et celle de l'apôtre saint Jude, qui paraît le citer *de visu.*

Malheureusement, on ne connaît plus d'autre livre d'Hénoch que celui qui porte encore son nom, et qui, dans le monde théologique, subit à tel point cette mauvaise réputation d'apocryphe, que le cardinal Cajetan et plusieurs théologiens opinaient pour la non-canonicité de l'épître de saint Jude, en raison même de la citation que cet apôtre en avait faite.

On ne comprenait pas qu'un apôtre *inspiré* eût pu s'appuyer sur un livre apocryphe. Mais, depuis Cajetan, cette même épître ayant été classée définitivement dans le canon des Écritures, il a bien fallu dire « le livre d'Hénoch, que nous possédons, ne peut être *celui* que l'apôtre saint Jude aura vu, » et l'on a ajouté comme Bergier (art. Hénoch) : « Ce sont ces paroles mêmes de saint Jude qui ont donné lieu de *forger* dans *le second siècle* de l'Église un prétendu livre d'Hénoch, rempli de visions et de fables touchant la chute des anges et dont l'auteur paraît avoir été un Juif mal instruit et mal converti, etc. »

Que dirions-nous donc maintenant s'il venait à être soutenu et prouvé par la science, non-seulement que les premiers pères avaient eu raison de le *respecter,* mais encore que c'est bien *ce même* livre (apocryphe ou non) qui a été vu, lu et cité par l'apôtre saint Jude?

On pense bien que nous ne prétendons nullement ici nous insurger contre une opinion trop générale pour qu'elle n'ait pas aussi de très-grands droits à notre respect. Notre seule prétention serait donc de

1. Saint Paul, *aux Hébreux,* ch. II, v. 5.

faire connaître quelques éléments nouveaux, qui nous paraissent à leur tour dignes du plus haut intérêt.

Bergier ne se doutait guère que dans le siècle qui allait suivre le sien l'Institut, par l'organe du plus savant de ses paléographes et de ses philologues, viendrait venger les fragments incriminés de la plus grave accusation qui pesait sur eux jusque-là. Ce fait remarquable, et cependant déjà vieux, a passé trop inaperçu, la théologie moderne l'a trop peu relevé pour que nous ne nous sentions pas pressé de soumettre ces nouvelles pièces aux curieux, pour ne pas dire aux jurés.

Voyons donc ce que la science la plus éclairée du XIX[e] siècle a pensé de cet ouvrage si maltraité dans les siècles précédents.

Il est bon de savoir d'abord que Ludolf, savant Anglais, appelé le père de *la littérature éthiopienne*, chargé de visiter quelques manuscrits portant le titre d'Hénoch, et déposés à la bibliothèque Mazarine par le voyageur Pereisc, en avait proclamé l'imposture et n'avait pas craint de déclarer bien hautement à la face de l'Europe « qu'il ne *pouvait* pas exister de livre d'Hénoch chez les Abyssins. »

« L'opinion de Ludolf, va nous dire M. de Sacy, devait être adoptée par tous les savants; » elle le fut et on ne pensa plus au livre d'Hénoch.

Ce fut sur cet anathème formel et sur ces faux manuscrits que Dom Calmet basa toute sa fameuse dissertation qu'on lit au t. XXIII, p. 600 de la Bible de Vence. « IL N'Y A PAS DE LIVRE D'HÉNOCH, répète-t-il hardiment. *Tous ceux* que nous connaissons décrivent trop exactement la *passion* de N.-S. pour ne pas lui être postérieurs; *tous,* y compris celui que l'apôtre saint Jude *aura vu,* sont l'ouvrage des premiers chrétiens; mais comme cet apôtre était aussi, lui, très-voisin de la passion, *il l'aura lu* TRÈS-PEU DE TEMPS *après sa composition.* » Vraiment, c'est à ne pas y croire ! Voilà le plus savant peut-être de nos bénédictins qui va faire de l'apôtre *inspiré* un critique assez maladroit pour prendre un *brouillon* griffonné *la veille* par le premier fourbe venu, pour un authentique divin contemporain du déluge ! Franchement, si telle avait été la critique des apôtres, toutes les calomnies de l'école rationaliste moderne sur leur *facilité* à admettre deviendraient assez difficiles à réfuter. Quant à ces premiers chrétiens, accusés de la fabrication de ce livre, comme de celle des vers sibyllins, il faudrait tout de suite leur donner leur vrai nom, et les flétrir comme étant les plus grands *imposteurs* de la terre.

Malheureusement pour Dom Calmet et pour Ludolf, ce *père de la littérature éthiopienne,* quelques années plus tard, ce livre *introuvable*

était bien positivement *retrouvé* par le chevalier Bruce et par Ruppel qui le rapportaient de cette même Abyssinie *où il ne pouvait pas être*, mais où ils l'avaient trouvé figurant dans les Écritures canoniques de cette église, immédiatement après celui de Job. Quant à l'appréciation de M. de Sacy, nous étions depuis longtemps très-curieux de la connaître, mais, perdue dans les archives académiques, nous n'avions pu nous la procurer qu'à grand'peine; depuis nous en avons retrouvé l'analyse dans les *Annales de philosophie chrétienne*. (T. XVII, p. 69.)

Dans cette notice, on voit percer tout à la fois, il faut le dire, un double sentiment dont on a peine à se rendre compte au premier abord; celui de la très-grande importance attachée au manuscrit découvert, et celui de la répugnance très-marquée que ce manuscrit inspire au savant traducteur. On devine tout de suite que cette répugnance, c'est l'histoire des *géants* qui la fait naître, et M. de Sacy n'est pas seul à l'éprouver. Parmi tous les interprètes, étrangers surtout, c'était à qui reculerait le plus vite devant les fils d'Énac.

« Je ne sais pourquoi, dit M. de Sacy, la traduction de Woide (l'anglais) n'a pas encore été publiée. J'imagine que la conduite des *géants* n'a pas plus contenté le Dr Woide que moi-même. »

C'était précisément là la difficulté. Bruce lui-même, l'inventeur de l'ouvrage, en parle avec le plus souverain mépris : « Tout ce qu'il y a d'important à dire sur ce livre d'Hénoch, c'est que c'est un livre gnostique, concernant l'âge des géants qui tombent sur les hommes pour les dévorer... A la fin, les hommes se plaignent de cette *voracité*, et Dieu envoie un déluge qui noie les géants et les hommes... Je crois que ceci remplit les quatre ou cinq premiers chapitres. Ce n'est pas un quart de l'ouvrage, mais ma curiosité ne me conduisit pas plus loin... La catastrophe des géants et l'*équité* qui avait accompagné cette catastrophe m'avait pleinement satisfait... Dans tout son contenu CE LIVRE RESSEMBLE FORT A L'APOCALYPSE. »

On voudra bien remarquer qu'ici ce n'est pas l'*origine* des géants qui répugne, mais bien les géants eux-mêmes ainsi que toute l'histoire biblique du déluge et la *similitude avec l'Apocalypse*.

Nous aimons à croire que les critiques chrétiens n'ont pas appuyé leur répugnance sur les mêmes bases.

Il n'en était pas de même chez M. de Sacy. Si, comme les autres, il était déconcerté par l'histoire des géants, cette *contrariété* du moins ne le rendait pas injuste et ne lui faisait pas méconnaître l'importance archéologique du manuscrit. « Je ne sais sur quel fondement, dit-il, Bruce suppose dans son mémoire que le livre d'Hénoch,

cité par l'apôtre saint Jude, est *différent* de celui qu'il a trouvé en Abyssinie... En général, Bruce parle d'une manière plus *exacte*... Mes lecteurs, en comparant les échantillons que je vais leur donner de ce livre *curieux* avec les passages que les anciens ont cités du livre d'Hénoch, se CONVAINCRONT que ce livre est INDUBITABLEMENT LE MÊME que celui que nous possédons aujourd'hui, et ils jugeront de l'opinion que l'on doit en avoir... Mais on jugera peut-être en même temps, après avoir lu ces extraits, que l'ouvrage ne vaut pas la peine qu'on s'occupe de le traduire... *Je ne pense pas absolument de même;* l'antiquité de cet ouvrage, l'usage qu'en ont fait des écrivains *respectables* (un apôtre par ex.), l'autorité dont il a joui, les discussions auxquelles il a donné lieu sont un motif assez puissant pour que le public éclairé en accueille avec reconnaissance une traduction complète,... etc. »

Le vœu de M. de Sacy a été rempli, et l'ouvrage entier a été traduit par Laurence, qui y voit à son tour un exposé fidèle de la doctrine des temps où il a été composé, « temps antérieurs peut-être à ceux de Job et de Daniel... » Aveu bien remarquable que M. de Sacy complète encore par ces paroles : « ON NE SAURAIT MÊME SUPPOSER *que certains passages allégués par Laurence aient été introduits par les chrétiens.* Si ces textes avaient été des interpolations faites au profit du christianisme, les auteurs de ces interpolations se fussent expliqués d'une manière plus claire et avec plus de développement. »

Ainsi donc, avions-nous si grand tort, en parlant « d'éléments tout nouveaux? » Ce qui ne l'est pas moins, c'est la traduction totale du livre d'Hénoch, entreprise pour la première fois en français par notre respectable et savant ami, le chevalier Drach, qui a bien voulu nous en communiquer une partie et la rapprocher *pour notre usage exclusif* de quelques fragments du *Zohar* tellement conformes à ceux-ci, qu'il devient évident, dit notre célèbre hébraïsant, « qu'ils ont été puisés à la même source. » Or, nous avons déjà vu ce qu'il pense de la *haute antiquité* du *Zohar*.

Si nous consultons maintenant sur ce même livre la critique indépendante moderne, M. Renan, par exemple, n'osera probablement pas, après ces paroles de M. de Sacy, revenir encore à l'hypothèse de la fraude de la part des premiers chrétiens, mais il n'hésitera pas à faire entrer ce livre, avec celui du prophète Daniel, dans cet héritage, indéfini comme source et comme antiquité, que les Juifs ont été *recueillir* chez les Perses. Mais comment s'y prendra-t-il pour faire concorder avec l'époque de Cyrus ces détails sur la *passion* de Notre-Seigneur, détails si précis que Dom Calmet les croyait insérés, dès le

lendemain de cette passion, dans l'exemplaire vu par saint Jude? Nous ne voyons d'autre issue à cette difficulté que celle qui consisterait à dire que cette *passion* n'a été calquée à son tour que sur toutes ces spéculations d'Hénoch.

Voyez donc où l'on va faute d'une vérité! L'école de M. Renan procède ainsi : « ce fait était annoncé dans ce livre, or, *comme il n'y a pas de prophétie dans le monde,* ce livre est postérieur au fait; mais le voici bien positivement antérieur selon M. de Sacy, et pur de toute interpolation... Alors ce sera nécessairement le fait qui aura été inventé après le livre.

Si ce ne sont pas là les paroles de M. Renan, ce sont les nécessités de sa logique. Nous qui croyons à la *passion* historique, nous sommes plus net, et s'il nous était prouvé que M. de Sacy *a dit vrai,* nous ne voyons pas trop comment nous pourrions échapper à ce raisonnement: la science la plus haute confessant que ce livre est bien le même que celui vu par saint Jude, et *sans interpolation possible,* et saint Jude, apôtre inspiré et contemporain de la passion, ne pouvant en aucune façon (n'en déplaise à Dom Calmet) attribuer à un patriarche antédiluvien un récit de cette *passion,* écrit le lendemain même de son accomplissement, nous nous voyons forcé de conclure que ce récit est prophétique.

Mais y pensez-vous bien? va-t-on nous dire; ce livre est *apocryphe!...* et déclaré tel par l'Église! C'est très-vrai, mais nous avons vu tout à l'heure ce qu'il fallait entendre par ce mot dont saint Épiphane nous donne la définition la plus juste, en nous disant: « Un livre apocryphe est celui qui n'a pas été déposé dans l'*arche* (de l'Église) parmi les *autres écrits inspirés.* » De son côté le Concile de Trente n'impose que deux conditions à ceux qui traitent des apocryphes :

« 1° Qu'on ne leur accorde pas *la même* autorité qu'aux saintes Écritures;

« 2° Qu'on ne les défende pas avec opiniâtreté (*mordicus*). »

Nous sommes trop disposé à sacrifier toutes nos opinions à l'autorité compétente, pour ne pas aller au-devant de cette double injonction. Dans tous ces cas, nous resterions toujours moins favorable à notre apocryphe[1] que le célèbre professeur de Munich, le Dr Hanneberg, qui, après avoir prouvé l'extrême sagesse de l'Église par sa longue hésitation à recevoir dans le canon beaucoup de livres de l'Ancien et du Nouveau Testament[2], place le livre d'Hénoch, avec le

1. Voir l'article *Apocryphe,* Dr Bergier.

2. Par exemple, dans l'*Ancien,* Tobie, Judith, Barruch, *la Sagesse,* l'*Ec-*

troisième livre des Machabées, *à la tête de ceux dont l'autorité* SE RAPPROCHE LE PLUS *de celle des livres canoniques* : « Livre, dit-il, sur la canonicité duquel nous voyons Origène (et bien des Pères) hésiter longtemps, tant était grande la *considération* dont il jouissait dans Alexandrie! »

Pour tout dire en un mot, ce n'est donc qu'au IVe siècle, par conséquent après de *longues hésitations*, que l'on a décidément rangé parmi les apocryphes ce livre dont les développements angélologiques et kabbalistiques paraissaient à quelques-uns contredire la majestueuse simplicité de la Bible, et présenter non-seulement quelques dangers, mais encore quelques erreurs. Le livre d'Hénoch est donc tout simplement apocryphe, c'est-à-dire respectable mais suspect.

2. — *Aperçu du livre et de ses mystères.*

Il fallait bien qu'il y eût dans ce livre quelque chose d'*ultra prodigieux* pour que l'Église, dont le surnaturel et le *prodigieux* sont le domaine exclusif, n'osât pas après de longues hésitations l'admettre parmi ses révélations canoniques.

Contentons-nous d'en présenter la substance. Nous le voyons d'abord rendre hommage aux deux vérités catholiques par excellence, la Trinité et l'Incarnation du Fils de l'homme, *dont le sang sera répandu*, etc. Claire vue du Messie qui, pour un livre « non interpolé suivant M. de Sacy et peut-être antérieur à Job et à Daniel, » ou tout au moins, selon M. Renan, puisé comme eux à la grande source mazdéenne, n'en aurait pas moins déjà une très-grande valeur au point de vue prophétique.

Il est à remarquer que l'auteur de la vision d'Hénoch divise toute l'histoire du monde passée et future en semaines analogues à celles de Daniel, ce qui, selon M. de Sacy, est incontestablement imité de ce prophète. — « Mais, reprend avec beaucoup de raison M. Danielo[1], Daniel ne doit point être l'inventeur de cette manière de compter, qui existait *avant* lui, puisqu'il l'a employée et a pu se faire comprendre. Et pourquoi donc Hénoch n'aurait-il pas pu comme lui s'en servir auparavant? Et pourquoi ne pourrait-on pas dire que c'est Daniel qui a imité Hénoch, tout aussi bien que c'est Hénoch qui a imité Daniel? »

clésiaste, les deux premiers livres des *Machabées*, etc.; et dans le *Nouveau*, les *Lettres* de saint Jacques, de saint Jude, la deuxième de saint Pierre, la deuxième et la troisième de saint Jean, etc.

1. Deuxième article, *Annales de philosophie*, p. 393.

Au reste, M. de Sacy lui-même trouve *remarquable* tout le chapitre xci, qui n'est qu'une *prédiction* abrégée de tout ce qui doit arriver depuis Hénoch jusqu'à la fin du monde et l'établissement futur du *règne parfait de la justice.* Comme nous, il voit les Juifs dans la *génération perverse*, et Jésus-Christ dans « l'*élu* récompensé de ses souffrances et de sa mort par sa résurrection et sa glorification. »

Mais, il faut bien nous y résigner, nous retrouvons là encore toute cette personnification des étoiles, dont nous avons déjà touché quelque chose à propos du mot *ornatus* ou *sabaoth*... Hénoch ici renchérit sur Job, en nous les montrant non-seulement *répondant* à leurs noms respectifs, mais *douées primitivement par le Seigneur « d'une lumière proportionnée à l'amplitude de leur* ORBITE... » « L'ange qui marchait devant moi, dit Hénoch, me dévoila ces secrets et les noms de ces derniers anges ; ce sont encore les noms des justes qui demeurent sur la terre. » Nous avions donc raison de dire tout à l'heure que le patriarche finissait par se confondre avec son ange dans l'astre qui portait son nom.

Ensuite Hénoch nous montre ces saints vivant à jamais dans la lumière du soleil, lumière qui ne leur permettra plus de *compter le temps* et qui « va toujours croissant dans le Seigneur. »

A ceux qui trouveraient toutes ces idées vulgaires, nous pourrions faire voir qu'elles ont fourni au R. P. Gratry (qui certes n'a pas été les chercher là) le plus éloquent chapitre de son beau livre *de la Connaissance de l'âme*[1]. On pourrait facilement encore retrouver les mêmes idées dans *Terre et ciel* de M. Reynaud, et si ce n'est pas un très-grand honneur pour Hénoch, ce devrait être, pour certaines personnes, un obstacle de plus au rejet absolu du livre prophétique.

Vient ensuite dans ce même livre le chapitre des révolutions *des luminaires*, qui nous paraît, tout aussi bien qu'à M. de Sacy, nous devons en convenir, rempli des idées les plus naïvement *primitives* relativement à celles d'aujourd'hui. Cependant il faut se méfier des expressions et de leur sens ; ainsi en voici une qui scientifiquement parlant paraîtra scandaleuse, « le vent pousse le soleil ; » mais quand on vient à réfléchir qu'en hébreu c'est un même mot qui exprime le *vent*, l'*esprit* ou la *force*, πνεῦμα, on opte tout de suite pour ce dernier sens, qui certes est bien scientifique.

M. de Sacy, malgré sa sévérité à cet égard, n'est pas moins forcé d'ajouter : « Cependant quelques assertions *singulières qui mériteraient un examen plus sérieux* m'ont frappé. Je citerai entre autres ce pas-

1. « Le lieu de l'immortalité. »

sage, duquel il résulte que l'auteur fait l'année solaire de trois cent soixante-quatre jours, et semble connaître des périodes de trois, de cinq et de huit ans, suivies de *quatre jours* complémentaires, qui, dans son système, paraissent être ceux des équinoxes et des solstices.»

Quant à ce qu'il appelle des absurdités, M. de Sacy ajoute : « Je ne vois qu'un moyen de les pallier, c'est de supposer que l'auteur expose un système purement imaginaire et QUI A DU EXISTER AVANT QUE L'ORDRE DE LA NATURE EUT ÉTÉ ALTÉRÉ à l'époque du déluge universel. On pourrait fonder cette conjecture sur le chapitre LXXIX, dans lequel l'ange Uriel dit à Hénoch : « Je t'ai, ô Hénoch! montré et révélé toutes choses... mais dans *les jours des pécheurs*, les années seront raccourcies, la lune changera ses lois et ne se montrera plus aux époques convenables... »

Et nous aussi, nous accepterions cette hypothèse, car nous avons été singulièrement frappé d'un passage que M. de Sacy ne paraît pas avoir remarqué, c'est celui de la vision du déluge, dont fut favorisé Noé. « En ces jours Noé vit que *la terre était inclinée* et que la destruction approchait; alors il vint... à Hénoch et lui cria trois fois d'une voix forte : « Écoute-moi, écoute-moi, écoute-moi; apprends-moi ce qui se passe sur la terre, car *la terre travaille* et se trouve fortement ébranlée... Alors Hénoch me levant dans ses mains, me dit : « J'ai consulté le Seigneur sur cette *perturbation* de la terre, et il m'a dit qu'à cause de l'impiété des hommes le jugement est consommé... Ceux qui ONT DÉCOUVERT LES SECRETS DE LA NATURE sont jugés... Ils ont connu tous les secrets des anges, toute la puissance occulte et oppressive des démons, toute la puissance des magiciens... Il y a un esprit (un démon) qui se tient debout sur la terre et qui s'efforce d'y dominer,... etc. » Après cela il me montra les anges de punition tout prêts à ouvrir sous la terre toutes les puissantes eaux,... » etc., etc.

Voilà certes une épopée magnifique, mais laissant de côté toute sa poésie et la sévérité de ses enseignements sur ceux qui *découvrent les secrets de la nature et des anges*, plaçons-nous maintenant au point de vue scientifique, et restreignons-nous à ce passage cosmologique qui nous a toujours paru digne de la plus grande attention.

Qui donc a pu apprendre à l'auteur apocryphe de la *vision puissante* que la terre s'était *inclinée sur son axe*, si ce n'est les mêmes livres inconnus et mystérieux dans lesquels Pythagore puisait comme le *Zohar* la connaissance parfaite de notre système de Copernic? On est confondu d'étonnement, disait M. Éd. Charton, devant la profonde *intuition* qui sans instruments et sans maîtres avait enseigné ce système à ces hommes. Or, M. Éd. Charton ne pourra pas trouver mau-

vais que nous rapportions à la même *intuition* la révélation non moins étonnante que nous trouvons ici. En effet, à l'heure où cet auteur, *quel qu'il soit,* tenait la plume, nous ne pensons pas qu'on eût encore posé le problème qui se pose aujourd'hui scientifiquement dans ces termes : « Comment expliquer la constatation des débris de végétaux et d'animaux sur des continents et sous des climats où il leur serait absolument impossible de vivre aujourd'hui? » Nous ne pensons pas surtout qu'on ait alors essayé de l'expliquer par l'hypothèse suivante, que nous trouvons dans plus d'un ouvrage sérieux sur la géologie : « La position du globe terrestre, à l'égard du soleil, a été *évidemment,* dans les temps primitifs, différente de ce qu'elle est aujourd'hui, et cette différence a dû être causée *par le déplacement de l'axe de rotation de la terre*[1]. »

En raison de cette hypothèse, justifiée d'ailleurs par la diminution très-réelle et périodique de l'inclinaison de l'écliptique, plusieurs savants ont soutenu que les pôles n'occupaient pas jadis la position qu'ils occupent aujourd'hui.

D'autres, il est vrai, sans admettre le déplacement de l'axe, conviennent que « par l'effet d'UNE RÉVOLUTION COÏNCIDANT AVEC LE DÉLUGE la température a subi une brusque altération, à la suite de laquelle le froid a envahi les pôles. »

Il nous semble que le déplacement de la terre est infiniment plus rationnel, et que le froid accidentel des eaux n'aurait pu causer à lui tout seul un effet aussi subit, et surtout aussi permanent.

Sans avoir le droit de défendre comme physicien une pareille théorie, nous ne pouvons cependant fermer les yeux à la solidité de sa défense par M. Klée, et à la valeur des arguments d'érudition et de dialectique qu'il met en œuvre à ce sujet. Le physicien Oerstedt leur a rendu cette justice avant nous, et le célèbre Boucheporn, sans admettre toutes les causes alléguées par ce géologue, admet pleinement la réalité du *déplacement*[2].

Ce n'est ni le lieu ni le moment d'entrer dans les détails sur cette hypothèse acceptée; qu'il nous suffise de la voir si bien défendue et cadrant si parfaitement avec ce dire des Égyptiens à Hérodote, « que le soleil ne s'était pas toujours levé où il se lève, et que l'écliptique avait jadis coupé l'équateur rectangulairement[3]. » Nous retrouvons

1. Voir, entre autres, l'excellent ouvrage de M. Fréd. Klée, sur le *Déluge.*

2. Ibid., p. 70.

3. Voir Bailly, *Astronomie ancienne,* t. I, p. 203, et t. II, p. 216. M. Klée a parfaitement raison de trouver insuffisante l'explication de « tant de lumières chez les anciens, fondée sur la connaissance du déplacement imperceptible

encore ici la fable du Phaéthon des Grecs qui, dans son désir de savoir les vérités *cachées*, fit dévier le soleil de sa route, ce qui fit dire à Xénophane que « le soleil se tourna vers un autre pays. » On reconnaît aussi la mythologie du nord, lorsqu'elle nous dit qu'avant l'*ordre de choses actuel*, le soleil se levait au sud, tandis qu'à présent il se lève à l'est, et lorsqu'elle place à l'est la zone glaciale (Jeruskoven) qui est actuellement au nord.

Qu'il nous suffise enfin de remarquer combien cette hypothèse expliquerait cette grande et générale tradition de la submersion, *en un seul jour* et *en une seule nuit*, de cette immense atlantide que nous montrions tout à l'heure moins bien attestée par Platon (*Timée*), qu'elle ne le sera peut-être avant peu par la sonde de nos navigateurs contemporains.

Nous le demanderons donc toujours : comment l'*ignorant* auteur du livre d'Hénoch a-t-il pu *deviner* une vérité si savante et si actuelle? Pour nous ce passage : « Écoute, écoute, écoute, la terre *s'incline* et *travaille* beaucoup, » est une des plus belles *illuminations* scientifiques et poétiques de toute cette grande et primitive littérature déjà tant de fois admirée, et l'on peut ajouter que « l'ange qui se tient debout sur la terre pour la mieux dominer » ne lui cède en rien comme grandiose et d'idée et d'image. Quoi de plus saisissant encore que ce cri du ravissement extatique : « Alors tombant sur la face, je sentis se dissoudre mon corps et se changer mon esprit : je m'écriai d'une voix haute et avec une *intention puissante* : — Bénédiction, gloire, louange, et ce cri fut agréé par l'ancien des jours?... »

Singulière fraude, celle qui trouve de tels accents, qui découvre de tels secrets, qui s'exprime en prophète et décrit en apôtre toutes les consolations que l'humble trouvera dans les méditations de la *passion* de Jésus-Christ; singulière fraude qui, vengée même par la science actuelle des calomnies de tous les ordres, contiendra toujours et à quelque point de vue que l'on se place, comme le dit M. Danielo, « un très-grand nombre de vérités morales et religieuses, et l'exposé le plus fidèle de la doctrine des temps où il a été composé! »

On voit donc combien se trompent encore les théologiens attardés qui regardent le livre d'Hénoch comme un recueil de *fables absurdes*, composé par quelque gnostique ou chrétien du IIe siècle, ou qui, se méprenant bien plus singulièrement encore, ont conclu de la lecture de M. de Sacy (et à notre grand étonnement, M. l'abbé Bertrand est

qui s'opère encore aujourd'hui, attendu qu'ils ne possédaient rien qui ait pu les mettre sur la voie d'une observation aussi *fine*. » (Klée, *Déluge*, p. 79.)

de ce nombre[1]) que « les savants traducteurs du manuscrit ethiopique ne *tardèrent pas* à s'apercevoir que c'était une sorte d'œuvre toute *gnostique,* » etc. M. l'abbé Bertrand a sans doute voulu dire qu'ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que « c'était tout le contraire, » et que saint Augustin semblait pressentir assez bien la date assignée aujourd'hui lorsqu'il disait : « L'Église n'a pas voulu recevoir ce livre dans son canon, à cause de *sa trop grande antiquité, ob nimiam antiquitatem*[2]. »

Quant à M. de Sacy, nous lui reprochons d'avoir gâté son acte de justice archéologique par des conclusions empreintes d'un philosophisme qui ne lui a permis d'apercevoir dans *tout cela* (à part l'inexplicable science des périodes) « qu'un amas d'absurdités décourageantes. » Si l'expression de *philosophisme* paraissait déplacée en regard du nom de M. de Sacy, nous nous justifierions en laissant parler un de ses pairs, l'auteur de l'article *Hénoch* dans l'*Encyclopèdie des gens du monde* : « La seconde partie du livre, dit cet habile critique, n'est pas moins *riche* que la première en idées poétiques, dégagées de cette enflure qu'on ne trouve que trop souvent chez les poëtes orientaux. Les tableaux sont tracés à *grands traits*... Certains passages nous rappellent les plus beaux morceaux de la poésie romantique. *Aussi ne pouvons-nous souscrire au jugement qu'un savant illustre, M. de Sacy, a porté sur ce livre,* en disant « qu'il est difficile de rien trouver de plus ridicule et de plus ennuyeux, si l'on en excepte les livres des Sabéens... » « Ce livre *était connu* et fort estimé du temps de saint Jude, qui s'adresse à des personnes qui en admettaient même l'*inspiration divine*... Ce qui paraît *certain,* c'est que l'auteur *n'était pas chrétien* comme l'ont cru quelques savants, car dans ce cas on trouverait bien plus d'allusions à la religion chrétienne. Presque toutes ses idées religieuses paraissent puisées dans l'Ancien Testament ou dans les autres religions de l'Orient. Tous ces noms qu'il donne aux anges sont aussi d'origine hébraïque et attestent que l'auteur était Juif. Sa date très-incertaine est à coup sûr *très-ancienne*; quant à la version éthiopienne, nous croyons que c'est effectivement *une traduction* de l'ancien livre d'Hénoch, puisque tous les différents manuscrits sont conformes entre eux pour le texte, tout en différant sur la division en chapitres. »

1. *Dictionnaire des religions,* article *Hénoch.*
2. *Cité,* l. XV, ch. XXIII.

3. — *Les bné-aleim ou la grande objection.*

N. B. Nous croyons devoir prévenir nos lecteurs et plus encore nos lectrices qu'il s'agit ici, non pas de l'examen, mais de l'indication de l'une de ces questions délicates pour lesquelles nous avons réclamé quelque tolérance dans notre introduction. Si nous n'employons pas cette fois le *latin,* comme nous nous y sommes engagé pour ces très-rares *rencontres,* c'est qu'ici le principe *entrevu* demeure seul un peu délicat, puisque nous n'en discutons nullement les détails. D'ailleurs, cette fois encore, nous causons et ne *soutenons rien.* C'est une révision que nous demandons, non par aucun motif de curiosité, mais dans un simple intérêt d'éclaircissement intellectuel plus tard indispensable.

Resterait maintenant à examiner l'objection capitale faite au livre d'Hénoch, celle qui a le plus contribué certainement à son discrédit et qui probablement l'entretiendra toujours. Il s'agit de la réponse donnée par ce livre à la question que nous posions au commencement de cet article : « Mais d'où proviennent ces géants, quelle peut avoir été leur cause occasionnelle? » La Bible, avons-nous dit, s'est contentée de nous dire à ce sujet (*Gen.,* ch. VI) : « Les géants existaient alors sur la terre, CAR APRÈS QUE, *postquam enim,* LES FILS DE DIEU, bné-aleim (et d'après quelques exemplaires des Septante, les *anges* de Dieu), eurent fait alliance avec les filles des hommes, les enfants de celles-ci furent ces hommes fameux et puissants, etc. »

Ce que cette expression, *bné-aleim,* a causé de tracas et de fatigues à tous les commentateurs de la Bible, peut à peine se comprendre; où les uns ont vu des *patriarches* (et c'est le plus grand nombre), d'autres ont vu des *grands,* des princes, d'autres des *adamites,* c'est-à-dire une race différente, d'autres enfin s'en sont tenus et s'en tiennent encore à la lettre la plus simple, et par conséquent à une sorte de complicité satanique entre les *cieux* et la *terre.*

Voilà donc quatre opinions en présence, mais la seconde étant une *folie* (une mésalliance politique produisant des *monstres, monstra quædam de genere giganteo!...*), la troisième étant une hérésie formelle, il ne reste plus à choisir qu'entre la première et la dernière, c'est-à-dire entre les fils de Seth et les Esprits.

Le choix n'a pas été douteux, et depuis longtemps le premier parti, le plus commode sans contredit, et même, nous l'avouons, LE PLUS VRAISEMBLABLE, est devenu le refuge de toute la théologie. Quelques habiles et récents exégètes, et entre autres M. l'abbé Darras, ont cru

trouver la justification complète de cette thèse, et pour ainsi dire la solution de ce nœud gordien, dans le verset 26 du chapitre IV de la *Genèse,* traduit jusqu'à présent par : « Il naquit de Seth un fils qui s'appela Énos, et qui fut le premier qui invoqua le nom du Seigneur ; » traduction visiblement absurde, à laquelle il faudrait, dit-on, substituer celle-ci : « C'est à partir d'Énos que les fils de Seth furent appelés *fils de Dieu*[1]. »

Nous laissons aux hébraïsants le soin d'apprécier cette version toute nouvelle.

En attendant, M. Glaire le remarque avec raison, « les théologiens sont bien loin de s'accorder à ce sujet. » Dans les premiers siècles de l'Église, au contraire, tous s'accordaient parfaitement : saint Justin[2], Tertullien[3], Lactance[4], saint Ambroise[5], Origène et Eusèbe[6], Minutius Félix[7], Clément d'Alexandrie[8], saint Cyprien[9], puis après eux saint Irénée, Sulpice Sévère, etc., s'expriment à cet égard avec autant d'assurance et de fermeté que le fait saint Athénagore dans ce passage : « Vous le savez, NOUS N'AVANÇONS RIEN SANS PREUVES, et nous ne faisons qu'exposer ce qu'ont exposé les prophètes[10]. »

Il a fallu qu'on atteignît le IVe siècle, pour qu'on *découvrît* un *solécisme* dans la traduction d'*un* verset des Septante, et qu'on accusât ce malheureux *solécisme* de l'erreur universelle du genre humain ! mais le P. Kircher qui, du reste, ne défend pas plus que nous l'*authenticité* du livre d'Hénoch, dit fort bien : « On discute sur cette expression *fils de Dieu,* mais il ne s'agit pas d'*une* expression, il s'agit de *tout l'ensemble* des plus anciennes traditions hébraïques et païennes. Il est probable en effet que tous les dieux de la mythologie et leurs histoires ne reposaient pas sur autre chose. Tout en regardant comme apocryphe ce livre (qui n'en contient pas moins des vérités très-conformes à l'Écriture sainte), je regarde que ceux qui circonscrivent la discussion sur ce mot N'Y ENTENDENT RIEN DU TOUT, puisque bien certainement la tradition générale était là[11] ? »

Qu'est-ce donc, en effet, que la tradition, si la foi des siècles et de toutes les nations doit céder le pas un beau jour à la *critique indépendante* de quelques théologiens qui *circonscrivent* à froid la ques-

1. *Hist. de l'Égl.,* t. I, par M. l'abbé Darras.
2. *Apolog. ad sen.*
3. *In habitu mulier.*
4. *II, de Origen. error.*
5. *De Noe et arca.*
6. *Prépar.,* l. VIII, ch. VIII.
7. *In Octavio.*
8. *Pédagog.,* l. II.
9. *De habitu virgin.*
10. *Athen.,* XXIV.
11. Kirch., *Œd.,* t. II, p. 75.

tion, réduisent une doctrine professée par toute la terre à un simple *solécisme*, à une simple méprise philologique?

Ce n'est pas la première fois que nous le remarquons avec étonnement : des croyances traditionnelles et partagées comme telles par les apôtres et leurs successeurs vont en s'affaiblissant au prorata de l'éloignement de leur berceau, pour *s'accommoder* insensiblement, à l'aide d'Aristote ou de tout autre, aux exigences intellectuelles des siècles suivants, et disparaître enfin dans ce qu'on appelle leurs *grandes lumières*.

Nous avions toujours cru qu'en fait de religion les plus grandes lumières étaient précisément à l'origine des choses.

Nous sommes d'autant plus à notre aise ici, que l'Église, tout en laissant dans sa sagesse le livre d'Hénoch parmi les apocryphes ou douteux, n'a rien tranché par rapport aux *bné-aleim*.

Mais nous ne nous dissimulons pas cependant que l'hésitation, ou plutôt la répugnance d'un saint Augustin et d'un saint Jérôme pour le livre d'Hénoch, se basait en grande partie sur la difficulté pour eux d'accepter de telles conséquences.

La majorité des théologiens obéit au même scrupule, et nous leur en savons bon gré. Seulement nous n'acceptons pas ce dilemme formulé par le R. P. Péronne : « Ou c'étaient de bons anges, et alors comment seraient-ils tombés? Ou ils étaient mauvais, et alors comment les appellerait-on des bné-aleim ou fils de Dieu[1]? » A ce dilemme nous répondons que le mot *ange* est indifféremment appliqué dans l'Écriture aux bons et aux mauvais esprits. Ils conservent leur dénomination primitive après leur propre chute, et comme il est de foi qu'il « en est tombé des neuf ordres, » pourquoi n'en serait-il pas tombé d'une espèce appelée bné-aleim? « Comment es-tu tombé, ô Chérub? » pourrait donner lieu à la même objection. Le livre d'Hénoch ne pourrait être hérétique que s'il inventait une seconde chute pour ses *égregores* tombés.

Or, pour personne la question ne saurait être douteuse, et nous n'en voulons d'autre preuve que l'obéissance *militaire* de ces mêmes esprits à *Samyasa*, l'antique chef de tous les anges déchus, et à ce même *Azazel*, l'antagoniste de *Jéhovah*, sur lequel tombait, comme l'on sait, chaque année, l'anathème du grand prêtre.

La fin de non-recevoir essayée plutôt que formulée par saint Augustin nous paraît d'autant moins légitime, que plus loin lui-même reconnaît le *principe* des faits *incriminés* ici, et convient « qu'il y

1. *Prœlectiones theol.*, ch. II.

aurait une SOUVERAINE IMPUDENCE A LES NIER, en raison de leur réalisation QUOTIDIENNE ET PUBLIQUE[1]. » Nous verrons et nous adopterons plus tard les restrictions qu'il y apporte.

Ce qu'il y a de fort curieux, c'est de voir certains rationalistes se rapprocher beaucoup plus de l'interprétation mystique que nos scrupuleux théologiens. Au siècle dernier, le savant Fourmont écrivait : « Ce passage de Moïse est, en effet, très-difficile; quel est donc l'auteur qui jusqu'ici en ait trouvé le sens[2]? » Au commencement de celui-ci, Fabre d'Olivet rejetait l'explication *séthique* pour lui substituer cette traduction : « Les *influences spirituelles* émanées d'Élohim, *lui les dieux*, ayant considéré les formes sensibles, etc. »

Aujourd'hui c'est M. Lacour qui vient nous dire malgré son rationalisme : « Si l'on traduit *bné-aleim* par les *grands*, on donne une acception inconnue au mot *al*, dont le sens primitif est *force*, car, alors, que ferions-nous de la même expression bien positivement appliquée dans Job à l'*armée des cieux*, qui entonne des cris de joie?... Job était cependant contemporain de Moïse, et certes il n'entendait par là ni distinction sociale ni noblesse... La scène qu'il décrit ne se passe pas sur la terre, mais bien dans les cieux; les bné-aleim, ou fils de Dieu, *ne sont donc des êtres humains* ni dans Job ni dans Moïse. Les interprètes qui ont vu dans *les fils de Dieu* des anges et des substances spirituelles *ont été plus près de la pensée de Moïse* que ceux qui en ont fait des grands seigneurs mauvais sujets, ou même des enfants de Seth. D'ailleurs comment peut-on oublier qu'à l'époque de la rédaction du Pentateuque, et dans les siècles suivants, toute l'antiquité allégorisait sur ces interventions divines[3]? »

M. Lacour, en *relançant* ainsi les explicateurs semi-rationalistes, est aussi précieux à entendre que Dupuis l'était tout à l'heure en grondant les allégoristes exclusifs à propos de la chute et du serpent. Ces deux incroyants font preuve de logique en accusant leurs ennemis d'illogisme. Toujours est-il qu'il y a révolte générale contre les traductions acceptées, puisque les théologiens pressentent une grande erreur et que les savants n'en doutent pas.

Pour prouver que ce doute n'est pas de leur invention, ils pourraient, nous l'avons dit, remonter jusqu'aux Pères, et faire voir que les partisans du sens rationnel n'étaient pas plus fermes sur ce point que sur les expressions *rephaim, nephilim*, etc. Toute l'opposi-

1. *Cité*, l. XV, ch. XXIII.
2. *Réflexions critiques sur l'origine des anciens peuples*.
3. *Œloim*, t. I, p. 203 et 208.

tion de saint Jérôme à la traduction du *bnè-aleim* par *anges* roulait sur cette erreur, que les anges n'étaient jamais appelés dans l'Écriture « fils de Dieu, » mais le P. Montfaucon a démontré surabondamment cette erreur. Saint Ambroise oppose la vertu des vierges « à cette faiblesse qui a fait tomber les *anges* sur la terre[1]. » Lactance affirme que c'est la vraie cause provocatrice des *géants*, qui ne sont pas des esprits ni des hommes comme les autres, mais de ces créatures ayant une certaine nature mitoyenne (*mediam*), source des tourments de la terre[2]. » Tous s'appuyaient sur l'apôtre saint Jude, qui, non content de citer le livre du prophète, paraît bien en ratifier tout le contenu en parlant, quelques versets plus haut, des « anges prévaricateurs qui n'ont pas conservé leur principauté, *qui non servaverunt principatum*, v. 6. »

Mais l'autorité affirmative et peut-être la mieux informée en raison de sa grande antiquité et de sa richesse traditionnelle, c'est le *Zohar*.

4. — *Les bné-aleim dans le Zohar.*

Le *Zohar* ne pouvait certes pas rester muet sur le livre d'*Hènoch*, puisque selon M. Drach ces deux ouvrages sortent tous deux de la même source, bien que le premier déjà si ancien cite le livre du prophète comme « très-antique et renfermant les plus hauts mystères. »

« Parmi ces *bné-aleim*, dit notre missel synagogique, nuls ne se sont rendus plus coupables que les *ischins*, que Dieu précipita et qui se *mêlèrent* aux humains. » (*Zohar*, liv. de Ruth et Schadash, fol. 63, col. 3, édit. d'Amsterdam.)

Tout ce passage est remarquable, en ce qu'il nous montre l'expression *fils de Dieu* appliquée tout specialement à une dixième sous-division de l'ordre des trônes. (*Zohar*, part. II, col. 73.)

Ailleurs encore, il nous montre Caïn lui-même, ses fils, et, qui le croirait? les géants, portant le même titre de bné-aleim, mais par extension et comme souvenir de leurs patrons tombés. (*Zohar*, part. III, col. 113, et part. I, col. 184.)

Or, quelque opinion que l'on se forme du *Zohar*, on ne peut s'empêcher de lui reconnaître pour le moins une grande autorité philologique, et M. le Dr Dillemann, qui a publié une excellente traduction allemande du livre d'Hénoch, déclare dans la préface que beaucoup

1. *De Castitate virginum.*
2. *De Divin. instit.*, l. II, ch. XV.

de passages ne peuvent être éclaircis que par les Juifs les *plus savants*, c'est-à-dire les kabbalistes.

Saint Paul et saint Chrysostome nous ayant dit plus haut « que le ciel était rempli d'êtres *innomés* [1], il est certes très-intéressant d'entendre une autorité comme celle du *Zohar* insister avec autant d'assurance sur cette *secte* spirituelle appelée les *ischins, hommes-esprits, viri spirituales*, et non moins intéressant de les retrouver, chez tous nos démonologues du moyen âge, portant le titre d'*homunculi* (moindres hommes), et dans les deux cas se montrant sous une *apparence gazéiforme*, qui leur permet de s'immiscer dans nos affaires. Leur chef est ce même *Azazel*, dont le rejet ne profiterait guère ici, puisqu'on le retrouverait formant dans la Bible l'objet des mêmes anathèmes[2].

Il en est de même du désert et de la fameuse montagne sur laquelle le *Zohar* nous montre tous ces grands coupables enchaînés (*concatenati*), nous les retrouvons l'un et l'autre dans le Pentateuque qui est beaucoup plus d'accord avec les kabbalistes, malgré toute sa réserve, qu'on ne le suppose d'ordinaire. Rien n'est en effet plus biblique que ce long passage du livre d'Hénoch enchaînant tous ces coupables dans *le désert* et sur les montagnes du Nord, où tous les magiciens qui *nient la famille d'en haut* allaient les consulter. C'est là qu'ils tenaient leurs assises, et le mont Hermon était pour ainsi dire la *maladetta* des anciens. Josèphe nous *affirme* que de son temps on découvrait encore *chaque* jour les ossements énormes des *géants* qui y étaient ensevelis, et deux siècles plus tard, saint Hilaire (qui n'était pas un imposteur) manifestait son étonnement de cette conformité *entre le livre d'Hénoch et l'évidence topographique*. Dans la Bible c'est de là que vient Balaam, c'est là que Balac veut toujours le renvoyer, pour qu'il y retrouve l'inspiration de ses *oiseaux*. L'expression est singulière, et le *Zohar* nous dit que le texte hébreu primitif portait, « de ses serpents; » serait-ce par hasard de ces serpents volants ou dragons ailés dont nous avons parlé plus haut et dont Sammael passait pour le chef[3]? « C'est donc à ces

1. Voir t. I, p. 325 de ce Mém.

2. « Il y a, dans ce récit d'Azazel, un mystère impénétrable. » (Maimon., *In more Nevochim*, ch. XXVI, p. 8). Spencer le fait dériver de *El* (Dieu) et de *Azal* (séparé). « C'est, dit-il, l'antagoniste formel de Jéhovah. » (II, p. 14, 29.)

3. « Voilà, ajoute le même livre, pourquoi toutes les pratiques de magie « s'appellent en hébreu *nehhaschim* ou œuvres de serpent... car les magiciens « sont tous entourés de la lumière de ce serpent antique que tu vois dans le « ciel comme une zone lumineuse composée de myriades de petites étoiles... « (Part. III, col. 302.) On conviendra que, malgré son mysticisme, le *Zohar*

esprits enchaînés dans les montagnes du désert qu'on envoyait le bouc émissaire d'Israël, qui prenait alors leur nom, et s'appelait Azazel... » (Part. I, col. 122.)

Mais, « malheur, dit encore le *Zohar* (part. I, col. 177), malheur à ces hommes qui ne savent rien, ne font attention à rien, ne regardent rien. ILS SONT TOUS AVEUGLES (dans le texte il y a *bouchés*), puisqu'ils ignorent combien ce monde est plein de créatures diverses et invisibles qui remplissent jusqu'aux lieux les plus secrets. Quel serait l'étonnement de tous ces hommes, si leurs yeux pouvaient s'ouvrir à ces choses!... »

Résumons-nous; ainsi, d'un côté, l'explication par un *solécisme,* opinion commune formulée pour ainsi dire de guerre lasse vers le v[e] siècle de l'Église par des théologiens embarrassés et prudents. De l'autre, TOUTES LES TRADITIONS SACRÉES ET PROFANES, un apôtre, tous les premiers Pères de l'Église, secondés aujourd'hui par des traducteurs plus difficiles, par des commentateurs bien plus embarrassés que les anciens, et enfin par la philologie moderne qui souffle sur ces vaines traductions et les déclare insuffisantes.

Donc tout en laissant notre livre d'Hénoch au rang de ces apocryphes provisoires, où la prudence de l'Église l'a placé, peut-être y aurait-il matière et sujet à quelque nouvel examen. Pourquoi n'en serait-il pas de cet apocryphe comme du livre apocryphe « de la *coupe magique* de Joseph, » qui n'empêche pas cette coupe magique de figurer dans la Bible, ou du livre apocryphe « de l'*étoile des mages,* » qui n'empêche pas l'étoile de figurer à son tour dans l'Évangile, etc.?

Nous aborderons au chapitre *Héroïsme,* cependant avec toutes les réserves voulues, la conséquence délicate, mais très-compatible avec la parfaite *immatérialité* des esprits, de la traduction que nous venons sinon de défendre, au moins d'exposer.

Avons-nous besoin d'ajouter que nous ne cesserons un instant de nous abriter sous les grandes ailes de saint Augustin, de saint Thomas et de l'Église?

« parle ici de la *voie lactée* comme la science la plus moderne, et cependant « cette connaissance des *nébuleuses* ne l'empêche pas de signaler *autre* « *chose* par delà; il s'agit bien ici de cet *esprit astral* des magiciens, le « grand principe sidéro-cosmique dont nous reconnaissons nous-même la « chute, chute dont l'épisode du serpent génésiaque ne serait que la répé- « tition emblématique et néanmoins très-historique sur notre globe. »

CHAPITRE VIII

DES

BONS ESPRITS DEPUIS LE DÉLUGE

OU

PREMIER CATHOLICISME

---

§ I

La terre se rassoit. — Blessures et cicatrices. — Dégénérescence et modifications cosmologiques. — Reprise patriarcale dans l'Arabie-Heureuse, appelée autrefois Ἐὐδαιμων, c'est-à-dire des bons esprits. — Premier catholicisme. — Unité de théologie. — Le Jéhovah de tous les peuples, la trinité, la croix, tous les sacrements.

1. — *La Vérité se rassoit avec la Terre.*

Toutes les traditions l'attestent et toutes les sciences le démontrent : la grande menace ne s'est que trop réalisée. Le globe terrestre compte une révolution de plus, et son sein, jadis déchiré par le feu, étale désormais aux yeux de ses enfants les vastes et profonds sillons creusés par les eaux vengeresses des iniquités paternelles.

Malheur au voltairien qui s'écrierait aujourd'hui comme son maître : « Le déluge est un article de foi que la raison ne peut admettre ! » Sur ce point, comme sur une infinité d'autres, la foi ne saurait plus s'inquiéter en ce moment que de modérer la

réaction scientifique qui finirait par croire un peu trop *aux* déluges.

Le nôtre est bien le dernier.

Nous en attestons les Péruviens, qui nous disent : « Les Incas, au nombre de *sept*, ont repeuplé la terre, [1] » les Mexicains, chez lesquels de Humboldt nous montre « un radeau portant un homme, une femme et leurs *quinze* compagnons, protégés par l'oiseau divin qui précède la marche des Aztèques [2] ; » nous en attestons les Indiens et leurs *sept* rischis sauvés par *Vaivâ-Saorentâ* [3], les Chaldéens et leurs *sept* compagnons de *Xixutrus* (Noé), les Chinois et leur *Yao*, ou *Niu*, succédant comme Noé à neuf prédécesseurs, les Égyptiens et leur *Osiris* entrant dans l'arche, au rapport de Plutarque, le même jour que Noé [4], les Grecs enfin avec leur *Deucalion*, que M. Letronne nous dit signifier à la lettre « fabricateur de coffre [5]. »

De pareilles concordances ne se renouvellent pas deux fois et ne peuvent évidemment pas s'appliquer à plusieurs cataclysmes.

Ainsi donc, géants et patriarches, tout a disparu sous les flots ; tout !... excepté le germe des patriarches et des géants, celui du bien et celui du mal, celui des vertus surhumaines et des crimes infernaux, celui des joies légitimes et de ces immenses douleurs à la conjuration desquelles n'a pas suffi le terrible et impuissant baptême.

Cependant les eaux retournent à leurs sources, la terre se raffermit, et, malgré l'inclinaison subite de son axe [6] vers le sud, elle poursuit son cours accoutumé.

1. Coste, l. IV, p. 19.
2. Moïse donne *quinze* petits-fils à Noé.
3. *Rhagavantâ*, VIIIe livre.
4. Voir au chapitre précédent.
5. Letronne, *Zodiaques égyptiens*.
6. Nous venons de voir, dans la note précédente, l'étonnante conformité de cette croyance scientifique avec la prédiction attribuée à Hénoch. « Il est évident, dit un savant moderne, que la terre, à partir de ce moment, a changé

Quant à la colonie sauvée, réfugiée tout d'abord sur les plateaux élevés de l'Asie témoins jadis des félicités et de la chute de son père, elle descend dans les plaines de Sennaar, rentre dans ses traditions, les propage, et reprend avec espérance et courage cette longue étape d'Éden à Golgotha, qui, malgré le terrible épisode, va se dérouler devant elle jusqu'à la fin des siècles.

L'humanité renaît donc à son berceau; mais qui la reconnaîtrait? Lorsque le *Vendidad*[1] nous montre plus tard les *Aryas* quittant l'Aireyâna-Vaedjâ pour peupler la Sogdiane, il en donne pour raison que « cette région *n'était plus* celle de la félicité, le serpent, par ses morsures, ayant engendré dans ce beau lieu l'hiver, la maladie et la mort physique en même temps que la corruption du cœur et celle de l'esprit. » Ces nouveaux Aryas ne reconnaissaient déjà plus ces montagnes sur le sommet desquelles les anciens Aryas se rencontraient et conversaient avec les Yazathas, ou esprits célestes, dont ils partageaient la nourriture. Le même livre signale un grand changement dans l'atmosphère de l'Asie centrale, de grandes éruptions volcaniques, et l'écroulement de tout un système de montagnes voisines de la chaîne du Kara-Koram[2]. »

A son tour, le *Pen-Tsao* (Y-King), après avoir parlé du déluge de Yao, dit que « les livres du juste Fo-hy (Abel ou Seth), ayant été soigneusement conservés et retrouvés,

de position par rapport au soleil, et que, par conséquent, le pôle est devenu l'équateur. On a voulu expliquer les squelettes d'éléphants par une *espèce* capable de vivre sous un froid de soixante degrés, mais *c'est absurde*. Il est évident qu'il faisait chaud dans ces contrées et qu'ils y ont été surpris. » Selon les Égyptiens, la terre jouissait autrefois d'un printemps perpétuel, ce qui cadre parfaitement avec ce mot de Jérémie : « La terre a été désolée de fond en comble, (ch. XII v. 13). » De ce changement de position de l'axe, on conclut nécessairement au changement de relations entre tous les astres et la terre. Ainsi lorsque, ne voyant autour de nous qu'une ruine cosmologique, nous osons demander à quoi donc pensait l'architecte, nous oublions que son œuvre a été brisée, et, suivant lui, par notre faute.

1. Un des livres sacrés des Indiens.

2. D'Eckstein, *Revue archéologique*, 8e année, 1855.

avaient rétabli tout un monde nouveau sur le point central et culminant de l'Asie. »

Il est impossible de désigner d'une manière plus exacte ce nœud des montagnes de Bamian et de Pamer, que de Humboldt mentionne comme « le point le plus renflé du globe, » et qui, berceau primitif du genre humain, selon la Genèse (voir notre t. I, ch. VI), est devenu le point de départ des trois grandes races par lesquelles celui-ci va se répandre à nouveau sur la terre.

Oui, « nos ancêtres vécurent ensemble sur les bords de l'Oxus, plateau de Pamer, » dit le célèbre orientaliste de Berlin, M. Weber.

Mais laissons sur les sommets les débris du vaisseau sauveur, et descendons vers les plaines.

Le père de la nouvelle humanité paraît se fixer d'abord sur les confins de l'Égypte et de l'*Arabie-Heureuse*, et certes il est difficile de ne pas le reconnaître sous le masque de l'Osiris égyptien, qui est en même temps Manès [1], et le premier Dyonisius, dont Diodore nous vante le règne [2], et dont le Dyonisius thébain ne fut plus tard qu'une parodie.

L'un de ces deux personnages réinventant la culture des blés, « grâce aux enseignements des génies célestes, » (ajoute toujours l'Y-king), et l'autre trouvant la vigne, concordent parfaitement avec le Noé génésiaque qui trouva l'un et l'autre.

Tous trois habitent l'*Arabie-Heureuse*[3], et à propos de cette épithète mystérieuse qui fait l'étonnement de M. Dureau de La Malle[4], nous demanderons pourquoi on l'applique toujours

1. M. Maury (article *Égypte*), tient à suivre la chronologie de M. de Bunsen, qui le fait vivre 5867 ans avant J.-C.; la seule raison donnée est que le règne des dix dieux ou demi-dieux *a dû* se rapporter à la caste sacerdotale. Il nous semble que les dix patriarches pouvaient rentrer pour le moins dans cet ordre. Au reste, pour ce qui concerne M. de Bunsen et ses erreurs, voir, dans *Dublin Review* (1861), la nouvelle traduction d'Hérodote avec les notes de Rawlinson, IIe et IIIe liv.

2. L. I, n° 8, et l. III, n° 35.

3. *Dyonisius* tirait, dit-on, son nom de la ville de Nyse.

4. *Annales des sciences naturelles*, t. IX, p. 64.

au mot εὐδαιμων, qui littéralement signifie *des bons* esprits? Serait-ce parce qu'elle cadrerait trop bien avec la tradition chinoise sur les révélateurs du blé, et avec cet autre propos de l'*Isis* égyptienne : « Je suis la reine de ces contrées, celle qui la première ai fait connaître les grains aux mortels... Je suis celle qui se lève dans la constellation du chien... Réjouis-toi, ô Égypte, toi qui fus ma nourrice[1] ! »

Mais laissons là les mystères et revenons à l'histoire.

Le grand plateau dont nous venons de parler était donc le centre de ce grand *empire* d'Assyrie ou plutôt d'*Asie*, que Josèphe[2] et Manéthon[3] nous montrent s'étendant d'un côté jusqu'en Égypte et de l'autre jusqu'en Palestine. C'est à cette époque probablement, c'est à cet empire qu'il faudrait rapporter le développement de cette civilisation mère, dont la splendeur première se retrouve encore, soit dans les débris de son organisation politique, soit dans les merveilles de ses beaux-arts et dans la magnificence de ses temples, soit dans les traces d'une science visiblement révélée et dans toute la sublimité d'un culte et d'une théologie traditionnels, que le genre humain livré à lui-même n'aurait jamais pu soupçonner.

C'est là, c'est dans *cette reprise* assyrienne des révélations patriarcales qu'il faut chercher le secret de cette similitude parfaite de théologies et de mystères, que nos savants déconcertés s'efforcent d'expliquer par mille causes différentes, explications tout aussi malheureuses quand il s'agit de similitudes, que lorsqu'il s'agit de quelques divergences.

Obligé de sortir un instant de l'ordre chronologique pour confronter les dogmes d'aujourd'hui avec les dogmes primitifs, et cherchant dans les théories modernes le secret de cette complète identité, il nous est vraiment impossible de le dé-

1. Liv. I, ch. XIV. On sait que l'étoile du chien était Syrius, étoile de Mercure, appelé partout le grand instructeur des premiers hommes.

2. *Antiq. jud.*, I, 9, 1.

3. Manéthon fait remonter la fondation de ce grand empire vers l'époque de la XVe dynastie égyptienne (2,500 ans avant J.-C.).

couvrir dans aucun des principes si contradictoires proposés pour l'explication des croyances ou plutôt ce qu'on appelle les superstitions générales.

De leur côté, tous les *livres sacrés* des païens proclament partout une intervention surhumaine ou le prodige. Mais en partant de ce principe émis par M. Littré, que « ce qui caractérise le *miracle*, c'est l'immense disproportion de la *cause* et de *l'effet*, » on peut dire que ce sont des miracles-monstres qu'on nous propose pour remplacer nos miracles-proscrits. Au lieu de cette très-rationnelle et consolante merveille de pères ou de tuteurs instruisant leurs enfants, ou en d'autres termes, au lieu de cette nécessité théo-morale qui faisait dire à Chateaubriand « le surnaturel est tout ce qu'il a de plus naturel à l'homme, » que vient-on nous proposer ? — Une nature et des *jardins* qui parlent, — un *désert* proclamant à lui seul l'existence d'un seul Dieu, — des *crocodiles* qui prophétisent, — des puissances purement *physiques, révélant* des symboles, — des *grammaires, spontanément* écloses, — des *hallucinations* universelles, — des *maladies nerveuses* enfantant de sublimes théodicées, etc., etc.

En vérité, c'est à se demander, devant ce grand bazar de folies, quelles salles désormais vont être assez spacieuses pour y pouvoir renfermer tant de malades... et de médecins.

Si l'on ne devait entendre par les mots de culte et religion que la résultante de nos instincts affectifs, de nos volitions cérébrales et des créations plus ou moins romantiques de nos imaginations, on pourrait peut-être essayer de toutes ces pauvres *étiologies ;* mais heureusement pour nous et très-malheureusement pour celles-ci, toute religion se compose en outre du sentiment religieux : 1° d'une théologie, c'est-à-dire d'un ensemble de dogmes très-étroitement unis ; 2° d'une masse de faits « énormes comme une chaîne de montagnes, » base et justification de cette théologie dans le passé, dans le présent et probablement dans l'avenir.

Et d'abord une théologie !

Que toutes les religions ne soient que des sectes plus ou moins altérées d'une religion unique, c'est une vérité trop évidente, trop établie par le consentement des érudits de toutes les écoles, par tous les voyageurs, par tous les archéologues; par tous les monuments interrogés depuis un siècle, pour que nous nous permettions de lui consacrer trop de moments. Pas n'est besoin aujourd'hui de longues études historiques; il suffit d'entr'ouvrir le premier livre venu (*l'Univers pittoresque*, par exemple), pour rester ébloui devant cette irréfragable démonstration. Nous nous garderions donc bien d'y revenir, si, depuis quelque temps, nous ne remarquions une certaine tendance à l'obscurcissement systématique de cette éblouissante lumière. C'est ainsi, par exemple, que M. Renan, s'inscrivant contre la chose jugée, la rangeait tout à l'heure parmi les choses *douteuses*[1], et que M. de Rémusat accusait dernièrement les catholiques d'agir à cet égard « comme un gouvernement aristocratique qui conférerait des titres de noblesse à tout le monde, et par cela seul les détruirait partout[2]. »

Chose singulière ! nous remarquions, il y a quelques pages, cette inconséquence qui se mit à taxer de folie le genre humain au moment même où l'on décrétait l'infaillibilité de la raison générale; aujourd'hui, c'est encore la même contradiction. Après *mille ans et plus de guerre déclarée* au catholicisme sur son exclusivisme prétendu et la sévérité de son dogme : « Hors l'Église pas de salut, » voici qu'on ne veut plus lui permettre aujourd'hui d'élargir avec bonheur, devant les découvertes de chaque jour, le cercle de sa grande famille, et de proclamer généreusement, à mesure qu'il les retrouve, les titres et les droits de toutes ces filles prodigues qui ne les connaissaient plus ! C'est aujourd'hui le libéralisme philosophique qui s'inscrit contre l'antique fraternité religieuse et qui cherche à rétrécir ces mêmes portes que tout à l'heure il dé-

1. Livre déjà cité.
2. *Revue des Deux Mondes*, 1er mai 1857.

clarait trop étroites. A l'entendre, la vérité s'y *accrochait;* serait-ce donc qu'elle y passerait trop à l'aise aujourd'hui ? Ah ! c'est que rien n'est imposant comme l'universalité de cet antique symbole essentiellement catholique[1] buriné sur tous les points du globe en caractères si profonds qu'il semble en faire partie !

Il manquerait donc une base essentielle à notre œuvre, si nous ne signalions pas quelques nouveaux aperçus sur la trace ineffaçable laissée par la vérité primitive au fond même de cette idolâtrie que nous allons traverser à son tour, mais dont elle sort victorieuse, comme ces beaux fleuves dont le courant sait traverser d'impures et noires lagunes, sans rien emporter de leur détritus et de leur noir limon.

2. — *Ubiquité du dogme catholique.*

Voyons s'il n'y aurait pas en ce genre quelques nouvelles conquêtes à ajouter à celles que tout le monde connaît, et commençons par la plus importante, celle qui regarde le nom même de Jéhovah.

Chaque peuple, nous l'avons vu, a salué son *démiurge*, son *père* et son *roi des Dieux*, son *alpha* et son *oméga*, son *éternel* et même son *Jéhovah*. Avant de nous informer si *l'être théologique* auquel on l'appliquait avait bien le droit de le porter (ce qui va devenir dans le chapitre suivant une question de *personne*), il est bon de préciser un peu l'idée qu'ils s'en formaient.

Or s'il est vrai, comme le prétend M. Renan, que la révélation de celui *qui a été, qui est et qui sera*, c'est-à-dire de l'unité divine, tienne à une « disposition toute spéciale » de la race israélite, pourquoi la transcription la plus exacte de ce nom mystérieux se retrouve-t-elle dans un livre chinois[2] ?

1. On sait que *catholique* veut dire *universel*.
2. Voir un mémoire, lu à l'Académie, et publié dans le *Journal de l'instruction publique*, le 12 mars 1857.

Pourquoi M. de Rougé vient-il de montrer le même nom à l'Académie dans le Panthéon égyptien[1]? Pourquoi le *Ruder* des Indiens, ce dieu contemporain de Moïse, s'appelait-il aussi *celui qui est* dans l'hymne sanscrite qui porte son nom[2]?

Voici donc, dès son début, *la critique indépendante* prise, quoi qu'elle en ait dit, en flagrant délit d'erreur tout à fait capitale, et d'autant plus inexplicable pour elle qu'elle refuse aux Chinois et aux Ariens toute espèce de relation avec les Hébreux.

Et cette notion de l'unité divine ne paraît pas avoir fait tort à celle de la trinité des personnes. Champollion nous montre celle-ci en Égypte, le baron de Humboldt au Mexique, Rémusat à la Chine, Lajard sur les bas-reliefs de Nimroud ou sur les cylindres de Babylone et les cônes de Persépolis, comme tous les orientalistes aux Indes, les missionnaires au Thibet et au Japon, etc.; encore une fois cette ubiquité a été placée dans un tel jour, que nous croirions abuser du temps de nos lecteurs si nous insistions davantage[3].

1. (Autre mémoire, lu à l'Académie, en 1857.) M. de Rougé retrouve, en outre, l'unité divine exprimée hiéroglyphiquement par un *dard à pécher*, et développée très-catégoriquement par le texte suivant : « *Deus unus... generator, existens solus, qui fecit cœlum et creavit terram... sola substantia æterna, creator qui genuit numina, etc., etc...* » (Dieu un... générateur, existant seul,... qui a fait le ciel et créé la terre... seule substance éternelle, créateur qui a engendré les dieux, etc.)

Ce texte est très-précieux, en ce qu'il prouve d'abord la vérité de ce mot de Bossuet : « les païens adoraient tout, et le vrai Dieu comme les autres, » ensuite la subordination des autres dieux au Dieu qui leur avait donné naissance.

2. *Rig-Véda*, ch. VIII. Au reste, toutes ces recherches modernes ne donnent, en définitive, que des réminiscences ou des confirmations. On avait toujours su que le *Baal* de tous les Orientaux était un des noms de Jéhovah; que le Jévo des Phéniciens était, ou paraissait être Jéhovah (voir Montfaucon, *Phén.*, p. 400.); que le Jupiter de toutes les nations ne signifiait que *Jovis pater*, et que ce Jovis, ou plutôt ce Iové ou Iao, n'était autre que Jéhovah (*Seldenus*, p. 20); que le Yahyah des Syriens était si bien l'Adonaï des Juifs, que saint Jérôme lui-même le prenait pour le tétragrammaton. (Voir, à ce sujet, le chevalier Drach, *Harmonie*, t. I, p. 497.)

3. C'est, entre autres, la *trimourti* des Indiens, le *concioa sumeik*, ou *trois en un*, des Thibétains, le *oden, wite et we*, ou *les trois forces de paix* de l'*Edda*, etc., etc.

Partout encore, c'est bien la seconde hypostase ou personne de cette trinité sainte, c'est le *verbe* ou *raison* qui est venu, qui vient ou qui doit venir s'incarner et souffrir pour le salut des hommes.

Que la raison humaine, se croyant une *émanation* de cette raison divine dont elle n'est que *l'image*, ait pensé qu'elle devait à ses seules forces la notion de cette seconde personne divine, qu'elle ait salué en elle le *principe actif* de l'univers et de sa propre vie, on peut, à la rigueur, pardonner à cette illusion de l'orgueil; mais où donc aurait-elle pu prendre cette partie la plus mystérieuse du plus impénétrable des mystères, à savoir : « *la génération perpétuelle de cette seconde personne par la première?* » Tenons-nous-en à l'Égypte et croyons-en M. de Rougé lorsqu'il nous affirme et nous prouve par un texte que nous analyserons tout à l'heure que « cette doctrine élevée était professée par les Égyptiens de toute antiquité[1]. »

Qui pourrait nous expliquer encore, par une seule de nos prétendues causes, l'éternelle et générale conformité des rites et surtout des sacrements? Et pour ne parler ici que de ceux qui nous touchent de plus près, est-ce le *penchant de la nature* ou *la pente* de l'esprit qui partout aurait entraîné le genre humain vers *la confession* ou vers *le pain* mystérieux? Mais prenons-y bien garde et signalons encore ici un changement de front très-complet. Il y a peu de temps encore c'était une décision bien arrêtée que la confession, cette *invention des prêtres*, était le grand obstacle; elle dégradait l'homme, disait-on, et surtout elle *révoltait* profondément la nature. Aujourd'hui qu'on la retrouve partout et qu'elle paraît avoir été le complément de ce grand système d'expiation, incompréhensible sans la chute, on se retourne et on nous dit que « le sentiment d'*humilité* sur lequel était fondée la confession est après tout bien plus naturel qu'on ne *le pensait*, bien plus conforme aux instincts et aux besoins de notre nature[2]. » Ce

1. Voir le Mémoire lu à l'Académie des inscriptions, le 14 mars 1851.
2. Voir le *Journal des Savants*, mai 1857.

revirement n'est pas heureux, car si la confession répond à *un besoin*, pourquoi donc la satisfaction de ce besoin coûte-t-elle si cher à la nature qu'elle ne se l'accorde qu'en se faisant la plus grande des violences ?

Quant à l'eucharistie, rappelons en très-peu de mots ce que tout le monde sait aujourd'hui, c'est-à-dire que partout dans les mystères de l'antiquité païenne se retrouvaient et le *jus divin* et le *froment sacré;* que Bacchus était positivement et littéralement le dieu *du vin sacré* et *du pain mangé*. Tout ceci est connu. On sait encore que chez les Chinois, le prêtre, après avoir répandu le sang d'un *agneau*, et versé ce sang dans le calice, le jette sur un mannequin, en disant : « Que ton esprit règne sur nous et que ta présence nous éclaire[1]. » Alors les assistants s'agenouillent; le prêtre remplit son calice et le boit en disant : « Je bois le vin du salut, » et vers la fin on partage la viande de l'agneau. Mais ce que l'on ne sait que depuis le progrès des études modernes, c'est que partout dans les deux mondes il y a souvenir et imitation plus ou moins sacrilége de cette grande et divine institution. Chez les Indiens, par exemple, on distribue dans les temples une sorte de riz appelé *pradjadam*, qui signifie littéralement *divine grâce*, traduction servile du mot *eucharistie* qui ne signifie pas autre chose[2].

A ce riz mystérieux on peut encore joindre le somâ des Ariens.

Ainsi, d'après les théories modernes, la transsubstantiation, cessant d'être le plus grand des mystères, aurait été partout un *produit spontané* de la raison humaine! Alors il faut tout compléter, et, après avoir envoyé le genre humain, *de par la nature*, au confessionnal et à la sainte table, il faut le faire assister, de par la même loi, à la *messe* tout entière.

Eh bien! oui, il est établi désormais et mille fois prouvé que *la messe* d'Ecbatane et celle de Babylone ne s'éloignaient pas

1. Voir Mgr Gerbet, *Dogme générateur*, p. 150.
2. Lettre du P. Bouchet à Huet, évêque d'Avranches.

autant qu'on le pourrait croire de celle de Saint-Pierre de Rome, *bien qu'il y eût l'infini entre les deux*[1]. Si nous nous en rapportons au *Zend-Avesta*[2] : « Chaque jour, chacun des prêtres était obligé de dire cette *messe*, ou d'adorer le feu divin avec ZOUR (c'est-à-dire l'eau bénite) avec HAVAN (calice sacré) qui contenait le PERAHOM (ou baume divin) avec MIZD, en sanscrit *mansa* (ou chair sacrée). Quant aux signes extérieurs, ils ressemblent encore parfaitement à ceux de notre messe : tantôt le prêtre *Dsjuli* prie seul, ou tantôt c'est un dialogue avec le diacre *rasp;* il prend le *havan*, met le *mizd* sur la patène, les enlève, les montre aux assistants, que le diacre engage à prier, en disant que « le fruit de cette union sacrée pourra être utile aux absents. »

« On ne ne peut rien imaginer de plus solennel et de plus sublime, dit M.gr Gerbet, que toutes les prières qui précèdent et suivent le sacrifice : « O grand Sauveur, qui vas bénir le « monde, ne te détourne pas de moi; purifie-moi sur la « terre pour que je devienne digne du ciel et extirpe chez « moi la racine du mal et du péché. » Il prie ensuite pour la communion des saints et pour la transmission des *indulgences* aux assistants.

Qu'on veuille surtout bien remarquer ceci : ce pain eucharistique, qui avait la forme et l'épaisseur d'un thaler, le prêtre le mangeait et buvait ensuite une goutte du *hom* sacré, en répétant ces paroles : « Je suis le *hom* pur, c'est-à-dire la vie éternelle, celui QUI ME MANGE SERA SAUVÉ. C'était là le *summum* du culte[3]. »

Enfin, il n'est pas jusqu'aux Éthiopiens, où, selon le

1. Encore une fois, nous espérons qu'on ne se méprendra pas sur notre intention relativement à ces assimilations, et relativement surtout à leurs dates respectives.

2. Le livre sacré des Perses.

3. Voir, pour tous ces passages, le *Zend-Avesta*, ou livre sacré des Persans, l. I, p. 244; ch. Ier, p. 113, et ch. III, p. 206; voir encore le *Dogme générateur de la piété catholique*, par Mgr Gerbet, et le Dr Sepp, dans son

Dr Sepp[1], on ne trouve une cène bien antéchrétienne, car douze demi-dieux prennent le repas céleste avec Dieu le père, et l'un de ces demi-dieux, s'étant rendu indigne de cette table sainte, en est expulsé comme Judas.

Nous ne parlons pas du baptême, la généralité de sa pratique est trop connue pour en apporter toutes les preuves. C'est encore vrai, le Nil, le Gange, le Mississipi, avaient conféré ce sacrement avant le Jourdain. Seulement de qui tous ces peuples le tenaient-ils, si ce n'est d'une Église, d'une révélation primitive, de ce premier enseignement du catholicisme, en un mot de ce *commencement* auquel nous reportent toujours les évangiles ?

Quant aux rites, l'analogie seule nous dit qu'ils doivent se modeler sur les dogmes et sur les sacrements. Comment *l'eau bénite*, par exemple, et le culte de la croix, manqueraient-ils partout où se rencontrent le baptême et tout le système des expiations ?

De là ce mot de saint Clément d'Alexandrie : « Les mystères des Hébreux, leurs rites, leurs cérémonies, et tous les autres sacrements sont extrêmement semblables (SIMILLIMA) aux mystères des Égyptiens et réciproquement [2]. »

Mais parmi tous ces signes, le plus universel et le plus significatif est sans contredit le signe de la croix.

La croix ! ce signe abhorré de la nature, cet épouvantail éternel de la faiblesse humaine, cette méduse de la chair et de toutes les philosophies hors une seule, la voici qui se retrouve sur tous les points de la terre, au milieu des myrtes et des roses païennes, comme sous les cyprès du Calvaire, enfin comme l'étendard général et *forcé* sous lequel toutes les nations se sont vues condamnées, alors même qu'elles ne le comprenaient pas, à vivre, souffrir et mourir.

ouvrage, non traduit encore en français, et intitulé : *Das Heidenthum*, ou *Le Paganisme*.

1. *Das Heidenthum*.

2. *Strom.*, l. V.

Les monuments sont là : médailles, cylindres, bas-reliefs et statues, tout porte et fournit la preuve irréfragable que, volontairement ou malgré lui, le genre humain a toujours arboré le signe qu'il redoute, et qui, nous l'affirmons, ne fut jamais celui de son amour ou de son choix.

Il n'y a que bien peu d'années qu'un des princes de la science contemporaine (M. Letronne) soutenait que « la *croix ansée* de nos égyptologues n'avait jamais été adoptée *que* par les seuls chrétiens d'Égypte, et cela, disait-il, dans le même esprit de *fraude pieuse* qui leur a fait inventer les vers des Sibylles; « s'il en était autrement, disait-il, pourquoi n'en existerait-il aucune trace sur tant de monuments de la Grèce ou des côtes occidentales de l'Asie Mineure[1] ? »

Patience, M. Letronne, car il est écrit que la fraude et la jonglerie ne doivent plus avoir aucun sens aujourd'hui, lorsqu'il s'agit de religions; et dans le fait, à peine aviez-vous cessé de parler, que MM. Raoul Rochette et Layard allaient vous la montrer sur des cylindres asiatiques et dans les bas-reliefs découverts par M. Botta à Khorsabad, près de Ninive, où vous ne pourrez, quelque effort que vous fassiez, découvrir la moindre influence persico-égyptienne.

Quant à la fraude pieuse et chrétienne, ce n'est pas elle qui a sculpté le curieux bas-relief du temple de Philës, qui représente deux prêtres ou personnages divins, l'un à tête d'épervier, l'autre à tête d'ibis, qui tiennent chacun au-dessus d'un myste, placé debout, un vase d'où s'échappe un filet d'eau. Les deux filets se croisent immédiatement et se changent bientôt en un jet composé de *croix ansées* qui descendent jusqu'à terre... vrai baptême de croix qui fait dire avec grande raison à M. Layard : « Je me crois donc fondé à dire que dans l'Asie occidentale, comme en Égypte, la croix ansée n'était pas seulement un symbole de vie, comme on le croit assez

1. *Mémoires de l'Acad. des inscr.*, t. XVI, de la dernière collection.

généralement aujourd'hui avec Champollion et Rosellini, mais le symbole de la nouvelle vie spirituelle ou du salut; c'est l'ancien tétragramme se transformant en croix ansée[1]. »

On voit encore sur les tombeaux de Beit-ouali appartenant au règne de Ramsès II, les vaincus de race asiatique portant tous au cou l'amulette de la croix que Rosellini prenait pour une échancrure de vêtement et que Champollion remarquait à peine, mais qui, sur le trône de Ramsès II, dans le grand spéos d'Ipsamboul, ne peut plus laisser le moindre doute sur sa nature talismanique; ceci n'empêchait pas les profanateurs de sculpter le même signe sur un autre marbre grec dédié à Hermès Chthonien, dieu infernal. On peut rappeler enfin le fragment de la salle des ancêtres de Thouthmès III, sur lequel on voit proposé à l'adoration des fidèles le disque du soleil dardant sur les assistants des rayons au bout desquels on voit des croix ansées.

Quand on voit la croix, sinon son culte, intronisée partout, on ne doit plus s'étonner de voir tous les dogmes qui en dérivent et toutes les vérités, ses annexes, respectés ou pour le moins connus en tous lieux.

Mais à quoi bon rechercher tous les fragments du faisceau lorsqu'on possède le lien qui les enserre et les explique? Restons-en donc là et sachons accorder de bonne grâce à nos ennemis d'aujourd'hui ce que les Tertullien, les saint Justin, les saint Augustin et les Clément d'Alexandrie accordaient aux adversaires de leur temps, c'est-à-dire « la parfaite identité de tous ces dogmes et de tous ces rites[2]. »

Saint Augustin avait donc grandement raison de le dire : « Ce que l'on nomme maintenant religion chrétienne n'a jamais cessé d'exister[3], » et Mgr Gerbet a pu compléter cette belle pensée par cette proposition d'une évidente justesse :

1. Voir, *Académie des inscriptions*, t. XVII.
2. Saint Clément d'Alexandrie, *Strom.*, l. V.
3. *Rétract.*, l. I, ch. XIII, n° 7.

« L'étude de l'ancien monde conduit de toute part à cette vérité : qu'il n'a jamais existé sur la terre qu'une seule religion dont les cultes locaux furent primitivement des émanations plus ou moins pures[1]. »

Mais on se retourne, et l'on se rabat aujourd'hui sur *l'antériorité* des *Stèles*, des *Vedas*, des *Zends* et des *Kings*, c'est-à-dire des livres sacrés des nations. D'abord cette antériorité est bien loin d'être démontrée, ensuite, le fût-elle, nous l'accorderions sans le moindre embarras; mais ce que nous ne concéderons jamais, c'est la transformation d'un Simon-Pierre, d'un Jacques et d'un Matthieu en lecteurs des *Pouranas* et du *Zend-Avesta*, ou en plagiaires imitateurs de Zoroastre et de Chrisna. Nous ne comprendrons jamais que « ces sublimes ignorants dans l'art de bien dire, » que ces raccommodeurs de filets, que ces disciples si récalcitrants à la parole de leur maître, aient été emprunter la doctrine eucharistique qui les scandalisait si fort dans la bouche de Jésus aux cunéiformes de l'Assyrie et au sanscrit des Hindous. Quant à leur divin maître, nous ne pensons pas qu'il *se soit fait* naître lui-même à Bethléem, crucifier sur le Calvaire et ravir sur le Thabor, uniquement pour vérifier les prédictions vediques, ou pour mieux se conformer à la vie d'un saliavanâ et d'un sakiamouny. Le monde, admettons-le, était donc en possession déjà d'une partie de l'héritage commun, avant le décret qui en adjuge les titres aux chrétiens; soit, mais l'Évangile vous le dit lui-même, il est le retour aux lois du *commencement*, au code primitif des nations, à la *minute* mère et perdue, et puisqu'on nous accorde que la copie biblique est pure de toutes les folies qui déshonorent les autres, un privilége semblable ne peut absolument tenir qu'à la pureté du modèle et à la sincérité de la copie.

Ne faisons donc plus inspirer par la *nature*, et simultanément chez vingt peuples divers, tout ce qui révolte la nature,

1. *Dogme générateur*, ch. II.

par la *raison* tout ce qui bouléverse la raison, par la *conscience* tout ce qui trouble et anéantit la conscience.

Mais lorsque, répudiant l'idée si rationnelle d'un *peuple primitif*, les partisans d'une révélation *spontanée* par la grande voix du *désert* et de *la nature* viennent renchérir encore sur cette folie par l'hypothèse de peuples *autochthones*[1] favorisés sous toutes les latitudes du même prodige, l'absurdité devient exorbitante. Toutefois, supposons que la nature ait changé, que le cœur humain ne soit plus à sa place, il n'en reste pas moins bien autre chose. Les faits viennent à l'appui des dogmes, et l'on sait dans quelle proportion ils se présentent. Comment ces faits s'y sont-ils pris pour si bien se conformer à leur annonce? Plus *l'autochthonisme* serait accordé, et plus le problème se compliquerait!

Donc l'hypothèse n'est pas heureuse, et le fond catholique de toutes les théologies les plus profanes prouve qu'après le déluge il doit y avoir eu nécessairement une période d'orthodoxie assez longue[2].

1. On appelle ainsi tout peuple que l'on suppose né sur place et formant, par conséquent, une race toute spéciale.

2. « PREMIER CATHOLICISME. » Sur ce premier catholicisme primitif nous trouvons d'excellents articles dans le *Catéchisme de persévérance* de Mgr Gaume, t. IV, p. 194, et dans les *Conférences* du R. P. Ventura, t. III, p. 217.

Après avoir cité ce mot de Voltaire : « On *s'accusait* dans les mystères d'Orphée, d'Isis, de Cérès, de Samothrace; car l'histoire nous rapporte que Marc-Aurèle, en s'associant aux mystères de Cérès Éleusine, fut obligé de se *confesser* à l'hiérophante, » Mgr Gaume ajoute : « Il est assez remarquable que la confession soit celui de nos devoirs dont on trouve les traces les plus frappantes dans le paganisme. Ainsi,... pour n'en citer qu'un exemple, on trouve dans le *Zend-Avesta,* t. II, p. 28, l'institution des *patets,* ou repentirs. Voici en quoi elle consistait : 1° le pénitent vient devant le *destour,* c'est-à-dire le docteur ou le prêtre; 2° il commence par une prière à Ormuzd et à son *ministre sur la terre;* 3° il accompagne cette prière des meilleures résolutions pour l'avenir. Voici les paroles qu'il prononce : « Je me repens de tous mes péchés, j'y renonce. O Dieu, ayez pitié de mon âme et de mon corps dans ce monde et dans l'autre. J'abandonne tout mal de pensée, tout mal de parole, tout mal d'action. O juste juge! j'espère être supérieur à l'auteur du mal, à Ahriman. J'espère qu'à la *résurrection,* tout ce qui se passera à mon

§ II

La Vierge mère et immaculée proclamée par toutes les nations, quarante siècles avant de l'être par Pie IX.

Nous venons de constater chez les Égyptiens ce que l'on pourrait appeler l'auto-génération divine, c'est-à-dire *l'essence divine d'un être suprême, engendrant perpétuellement un second lui-même;* mais la lecture attentive de ce mémoire nous

égard sera doux et favorable. C'est ainsi que je me repens de mes péchés et que j'y renonce. » Vient ensuite l'accusation detaillée des péchés qu'on peut commettre envers Dieu, envers le prochain, envers soi-même. A cette confession, les Parses attachaient la rémission de toutes leurs fautes; c'est au point que s'ils n'avaient pu la faire avant de mourir, ils ordonnaient qu'on la fît pour eux après leur mort.

« En lisant ces témoignages et une foule d'autres, reprend Mgr Gaume, on reste pleinement convaincu de l'antiquité et de l'universalité de la confession. Mais comment tous les peuples se seraient-ils accordés sur ce point, si primitivement il n'avait été révélé?

« Lorsque-Jésus-Christ vint sur la terre, il trouva donc la confession établie, et en imposant à ses disciples l'obligation de se confesser il ne porta point une loi nouvelle, il ne fit que confirmer et perfectionner une loi existante. (« Je ne suis pas venu détruire, mais compléter la loi. » Saint Matth., v.) C'est ce qui explique pourquoi le précepte de la confession n'excita aucun murmure, ni parmi les Juifs ni parmi les gentils; ils y étaient accoutumés, rien ne leur paraissait plus naturel; une tradition constante et universelle leur en faisait sentir la nécessité indispensable. Pour s'affranchir de cette loi, il faut donc braver non-seulement l'autorité de Jésus-Christ et de l'Église, mais encore celle du sens commun. »

Nous demanderons, nous, un peu d'indulgence et de pitié pour ces grands et pauvres érudits du protestantisme qui ont consacré tant de veilles et de papier à la démonstration de la *nouveauté* de la confession et de son invention par les prêtres de l'Église romaine, vers le VIIe ou le VIIIe siècle de l'Église. Vont-ils maintenant se retourner comme la science et soutenir que rien n'est plus naturel?... Ils ne l'oseront pas, car alors...

Quant au R. P. Ventura, il nous fait passer en revue la nécessité d'abord, puis la réalité de tous nos sacrements.

1° Dans la race de Seth continuée par celle de Sem après le déluge, car « il était nécessaire, dit saint Thomas, qu'avant la venue du Christ il y eût certains signes visibles par lesquels l'homme pût déclarer sa foi à la venue

prouve encore tout autre chose, c'est-à-dire la connaissance parfaite en Égypte, comme partout ailleurs, de notre dogme de la *Vierge immaculée*.

Le premier catholicisme eût été vraiment incomplet, s'il

de son Sauveur; ces signes consistaient dans l'institution de quelques sacrements. » Mais quels pouvaient être ces sacrements? D'abord le *baptême*, le sacrifice eucharistique figuré par les pains de proposition, la manne, l'agneau pascal, la libation du vin, etc.; *le mariage*, conformément au troisième chapitre de la Genèse; *l'ordre*, conféré aux premiers-nés de la famille et en faisant, comme de Melchisédech, « un prêtre du Très-Haut. »

« C'étaient, il est vrai, des sacrements figuratifs de ceux de la nouvelle loi, et, comparés à ceux-ci, ils étaient bien imparfaits, mais ils n'en étaient pas moins des sacrements véritables, comme Israël, tout en étant le peuple figuratif du peuple chrétien, n'en était pas moins le vrai peuple de Dieu. »

2° Chez les peuples gentils, car il y avait de vrais fidèles chez les païens et en bien plus grand nombre qu'on ne le pense!... Tous les païens étaient des gentils, mais tous les gentils n'étaient pas des païens. L'idolâtrie a été moins ancienne et moins répandue qu'on ne le pense. Jusqu'à Babel il n'y eut pas d'idolâtrie sur la terre, et même après cette époque le culte de Bel... n'atteignit pas de longtemps tous les peuples,... et même, parmi ceux qui furent atteints, le vrai Dieu a eu un grand nombre de vrais serviteurs, et la révélation primitive un nombre égal de sectateurs... Partout le genre humain conservait une foi plus ou moins explicite dans le rédempteur futur... et le saluait de loin, « *a longe aspicientes et salutantes.* » (Hébr., XI.)

« Frappés des traits de ressemblance entre les cérémonies païennes et certaines cérémonies de l'Église, quelques apologistes modernes ont cru devoir accorder que « vraiment l'Église a emprunté aux païens ces rites, mais en les transformant... Sans doute, si l'Église avait fait cela, elle aurait fort bien fait, et personne n'aurait le droit de l'en blâmer; mais c'est tout le contraire qui est arrivé, ce sont les païens qui en ont hérité de l'Église et qui ensuite les ont gâtés. Car la vraie Église n'est pas née seulement sur le Calvaire, mais dans la personne d'Ève,... née avec le monde, elle est aussi ancienne que le monde, ne l'a jamais quitté et ne le quittera jamais. Or, c'était là son trésor... »

Rien n'est plus large, plus consolant et plus vrai que de telles paroles; toutefois il ne faut pas prendre le change, et lorsque le R. P. parle de « cette *idolâtrie* bien plus nouvelle qu'on ne le suppose, il ne faut pas la confondre avec le *satanisme* qui régnait au sein de la plus pure orthodoxie, alors même qu'il n'y *trônait* pas; et lui aussi, il est aussi vieux que le monde, et remonte au premier chapitre de la Genèse pour ne finir qu'aux derniers versets de l'Apocalypse. Les deux forces, sans être nées ensemble, ont vécu, vivent et vivront toujours parallèlement, jusqu'à ce que la force créée disparaisse devant la force *engendrée*.

n'eût transmis aux nations et livré à leurs profanations futures le plus aimable de ses dogmes.

Les *vierges sacriléges*, ou *déesses* des païens, vont donc nous démontrer la Vierge sainte du premier catholicisme, car nous pourrons défier toutes *les voix* de la nature et tous les efforts *spontanés* des consciences d'avoir jamais pu révéler de pareilles choses.

Après avoir cité et traduit un texte dans lequel Ammon-râ dit au roi Aménophis III (Memnon) : « Tu es mon fils, je t'ai engendré..., etc., » M. de Rougé ajoute : « Cette idée est exprimée sous une multitude d'autres formes plus ou moins énergiques; pour que cette idée pût venir *dans l'esprit* des hiérogrammates, il fallait donc qu'il y eût dans la religion égyptienne un fonds de doctrine plus ou moins précis, indiquant comme un fait possible et à venir une incarnation divine sous la forme humaine. »

Il s'agit donc bien cette fois d'une génération *temporelle*, et non plus de l'auto-génération *perpétuelle* signalée tout à l'heure; et grand est notre étonnement de voir M. de Rougé se troubler devant cette nouvelle phase de la génération divine et nous dire : « Si je puis comprendre ce qu'étaient aux yeux des Égyptiens le Père et le Fils divins, j'éprouve bien plus de difficulté à me rendre compte des fonctions que l'on attribuait au principe *féminin* dans cette génération primordiale. »

Cet étonnement de l'habile égyptologue se reproduit encore devant une foule de monuments, et entre autres devant la statuette néophore du musée grégorien au Vatican, qui lui montre l'intervention de ce principe féminin sous les traits de la déesse Neith de Saïs. Il reste frappé de cette opposition apparente entre l'intervention de ce dernier principe et l'autocratie du premier, dont le scarabée était le plus ancien hiéroglyphe[1]. Mais nous sommes, à notre tour, bien autrement

1. Les anciens croyaient que le scarabée était un animal s'engendrant lui-même.

étonné de le voir ne trouver d'autre issue à cette difficulté qu'en faisant de la déesse *Neith* « un troisième terme de l'essence divine. »

Il nous semble que le savant chrétien, assez heureux pour retrouver et pouvoir démontrer l'existence de ses propres dogmes sur toute la terre, doit chercher et saisir toutes les analogies qui viendraient les compléter. Or, trouvant tout à la fois ici et son propre Jéhovah, et son rédempteur incarné (le bon serpent), et son martyre causé par la colère de Typhon (le mauvais serpent), et ses génies de toute nature, etc., comment M. de Rougé ne reporte-t-il pas tout de suite sa première pensée vers la *femme* mystérieuse destinée à l'enfantement *temporel* de ce même *Osiris*, et à l'écrasement de son même ennemi *Typhon?* Il nous semble que sans la femme libératrice, sans *cette femme au serpent*, retrouvée, comme on le sait, partout ailleurs, et qui, nouvelle *Ève*, représente bien aussi le principe féminin de l'humanité terrestre, il eût manqué l'un des traits principaux, et ce qu'on pourrait appeler la *pièce-mère* à la grande synthèse théologique égyptienne.

Qui peut donc arrêter M. de Rougé[1]? Ce ne peut-être assurément cette phrase du grammate en chef, du commandant des pylônes, adressée au roi Cambyse en l'introduisant dans le temple de Saïs : « Je fis connaître ensuite à sa majesté la dignité de Saïs, qui est la demeure de Neith, la grande génératrice du *soleil*, lequel est un *premier-né*, et qui n'est pas engendré, mais seulement enfanté. » C'est ici que la distinction d'époque se fait sentir dans la génération primordiale et *perpétuelle* dont parle M. de Rougé. Le premier-né (*primogenitus*) est effectivement engendré (*genitum, non factum*), mais ici il

1. Nous allons voir, à la suite de ce chapitre, le développement de cette idée. Qu'il nous suffise de mentionner ici la représentation, sur les murailles d'Edfou, d'une jeune fille *supplantant* Typhon. (Voir Lacour, *Les Œloim*, t. II, p. 305). Ajoutons encore ce renseignement donné par M. Alfred Maury (*Revue archéologique*, de 1844, p. 670), « que Proserpine elle-même n'était pas sans quelque analogie avec la Mère du Sauveur, et qu'on l'appelait Notre-Dame. » Tout le paganisme est dans ce sacrilége.

est positivement enfanté (la Vierge enfantera, *Virgo pariet*, Is.).

Ce n'est plus seulement ici le texte : « *Ego generator qui gignit seipsum;* je suis le grand générateur qui s'engendre soi-même ; » mais celui qui se termine par « *super genua matris suæ, a matre natus non procreatur,* né mais non procréé sur les genoux de sa mère. » En un mot, c'est l'*Amoun-râ* que M. de Rougé nous montre appelé « le mari de sa mère[1]. » Mais, dira-t-on, nulle part la Vierge chrétienne n'enfante le *soleil!* Mon Dieu, pas plus que Neith et qu'Isis, mais elle enfante celui dont il est dit : « Je ferai venir mon fils du soleil, » celui dont on implore la venue temporelle par ce cri : *O Oriens!* c'est-à-dire, ô soleil levant! ô symbole visible du soleil invisible ! et M. de Rougé nous apprend tout le premier « qu'Amoun-râ n'est pas seulement le soleil, mais le soleil levant (*oriens*). »

Il ne saurait être arrêté davantage par cette objection, que cette *mère* ressemble dans l'*amenti* de Thèbes à la troisième personne de la triade égyptienne, et figure en apparence « comme une face de l'Être suprême », puisqu'il ajoute immédiatement que « dans les figures de *Mouth* et de *Neith* elle semble revêtir *au contraire* une personnalité plus distincte. »

Enfin il n'y a aucun embarras dans cette définition de Proclus, « Neith était une certaine déesse démiurgique tout à la fois visible et invisible, ayant sa place dans le ciel et émettant néanmoins la génération aux espèces,... » attendu que toutes ces qualités *cosmogoniques* conviennent parfaitement à la *lune*, et que la femme qui doit écraser la tête du serpent et enfanter le *soleil levant*, que la *reine des cieux* en un mot a pour symbole constant l'astre que l'Apocalypse, commentée depuis par la statuaire et la peinture, n'a pas placé sous ses pieds sans dessein (*amicta sole, luna sub pedibus ejus, et corona*

1. *Mémoire sur l'unité de Dieu*, lu à l'Académie, par M. de R...., et rapporté dans le *Journal de l'Instruction publique*, du 12 mars 1857.

stellarum; revêtue du soleil, la lune sous ses pieds, et une couronne d'étoiles sur sa tête[1]). Voilà Neith portant sur sa tête le croissant que l'Isis chrétienne a sous ses pieds dans le beau tableau de Murillo.

Voyons maintenant les analogues de la déesse. Voici d'abord Jablonski qui la confond avec Isis, Minerve, et même, d'après quelques-uns, avec l'Anaitis ou la lune Vénus[2] des Persans. Or, il faut renoncer à tout jamais à l'autorité des Macrobe, des Varron, des Plutarque, etc., si toutes les déesses ne sont pas en même temps Diane, Hécate et Σελήνη, sans qu'il y ait rien là qui se rapporte à une *triade* divine.

On la confond encore avec la déesse Hathor; mais qu'est-ce donc que cette déesse Hathor, sinon la *maison d'Horus* qu'elle allaite comme Isis? Nous pouvons la voir ainsi dans le Musée britannique égyptien, implorée par le pharaon Thoutmés, qui lui donne la main pendant qu'il tend l'autre à Month-râ, seigneur du ciel. Ce monolithe est tiré des ruines de Karnak. On voit encore au même musée la même déesse assise sur un trône, au bas duquel on lit : « MÈRE DIVINE ET DAME DU CIEL. »

Mais voici un document analogue et tout nouveau. Jablonski nous parlait tout à l'heure de l'identité de Neith *la divine* avec Isis la sage, Minerve et l'infâme Anaitis des Persans. Tout se concilie dans le paganisme, parce qu'il ose tout; même faire appeler cette *Anaitis* par les marins dont elle était la patronne: « ÉTOILE DU MATIN et LUMIÈRE DE LA MER, *stella matutina* et *lux maris*[3]. Nous partageons ici l'indignation du

1. *Apocalypse,* ch. XII, v. 1.
2. *Panthéon égyptien,* ch. III.
3. Voir le Dr Sepp, *Das Heidenthum,* etc. Anaitis était l'infâme Arstarté (ἀστὴρ θεὰ, astre déesse). Rappelons-nous que nos pères ont vu la reine du ciel catholique remplacée, sur l'autel de Notre-Dame, par une Vénus-Raison, qui, cette fois, n'était malheureusement pas un mythe; c'était toute une réhabilitation d'Astarté, et tenez pour bien certain, que lorsque, quinze cents ans à l'avance, le paganisme appelait Anaitis *Reine du ciel,* il savait parfaitement bien ce qu'il faisait, car Tyrrhœe a très-bien dit : « Comment pour-

savant rédacteur de la *Revue du monde païen*, et nous appelons comme lui *démoniaque* cette profanation du langage de l'Église; mais il nous faut bien la consigner, car après avoir posé tout le problème, elle en est selon nous l'unique solution.

Laissons donc de côté les pleureuses d'Adonis, d'Atys et de Thammuz, ces pleureuses du Liban et de la Phénicie, toujours voilées et portant une branche de *lotus* à la main; passons à la *Grande Déesse*, *Magna Mater*, des Syriens et des Grecs. Chez ceux-ci, et spécialement à Athènes, tour à tour Minerve, Pallas ou Cybèle, nous la verrons tenant un enfant sur ses genoux, invoquée dans ses fêtes sous le *vocable* de Μονογενὴς Θεοῦ, *seule Mère de Dieu*, et représentée quelquefois entourée de *douze* personnages, et assise au milieu d'eux sur un lion [1]. (*Christus est leo.*)

C'est elle enfin dont Pindare chante l'*assomption* en ces termes : « La fille du ciel s'est élevée au ciel, elle est assise à la droite de son père pour lui transmettre nos prières; avocate (*advocata*), plus puissante que les anges (*regina angelorum*), elle leur commande à tous [2].»

Mais voulons-nous quelque chose de plus précis encore? Rappelons-nous une des applications de cette théologie dans la fable, rappelons-nous cette Sémélé (de σελήνη encore), épouse de Jupiter et mère de Bacchus (soleil), appelée aux Indes *amala*, (en sanscrit Immaculée), et que Nonnus nous dit aussi « transportée, après sa mort, au ciel, où elle devient commensale de Mars et de Vénus sous le nom de πανβασιλεία, *reine du monde*. Oui, *reine du monde*, et retenons bien ceci, « reine du monde, au nom de laquelle tremblent tous les dé-

rait-on refuser au démon une connaissance anticipée de tous nos mystères, lorsqu'on l'accorde aux sibylles? »

1. Raoul Rochette.

2. Pindare, *Hymnes à Minerve*, p. 19. On est étonné de voir un homme comme M. Lenormant (t. I, p. 219, *Ann. arch. de l'Instit.*) s'émerveiller comme les autres du peu de fécondité de cette *grande mère*. « Si la fécondité maternelle, dit-il, eût été son attribut (comme on le prétend), elle eût nécessairement eu une multitude d'enfants. Cependant les traditions ne s'ac-

mons,» « Σεμελῆν τρέμουσιν δαίμονες[1],» *terror dæmonum Maria.*

Toutes ces déesses, Junon, Astarté, Mélytta, Cybèle, Isis, Athor, Neith, Vénus, Proserpine, Hécate, etc. venaient se fondre dans la grande synthèse des *Maïa,* leur nom générique, dont la racine est *ma* (nourrice), dont nous avons fait le mois de *mai,* comme nous l'apprend le bon Plutarque, « attendu, dit-il, que ce mois était consacré à Maïa (Μαῖα), c'est-à-dire à Vesta[2]. »

Le mois de mai consacré à Maïa!... à cette Maïa que M. Guignault va nous montrer tout à l'heure aux Indes, « s'ajoutant à la trinité indienne sous le nom de *Parasaete* ou *Maïa, Mère de Dieu* ou *des hommes*[3]! »

Et vraiment, c'est bien la reine du monde, cette *Maïa,* car on la retrouve partout: en Lydie comme à Rome, à Mastaura[4] comme dans l'Hindoustan... A Rome, Vesta; à Athènes, Cérès ou Μαῖα αχαία (mère-nourrice *affligée*); aux Indes, *dewaki* (ou vierge *immaculée*), portant dans ses bras ce dieu (*Chrisna*) dont on a voulu faire un Christ; nous n'avons donc nulle peine à croire avec Creuzer que « dans tous les anciens temples, ces deux principes (*Chrisna* et *Maïa*) étaient adorés ensemble, *voire sur un même autel*[5]. »

Et pour que cette épithète *immaculée* ne paraisse pas une épithète de circonstance, rappelons une dernière fois le synonime sanscrit *amala* qui, selon le même auteur, ne signifie

cordent, au premier abord, que sur un point, celui de refuser à la *Magna Mater* LA QUALITÉ DE MÈRE... Diodore nous la montre cependant comme une *Vierge* qui porte souvent de petits enfants dans ses bras. »

Ce n'est pas, il nous semble, à M. Lenormant de s'étonner en voyant la plus grande des vierges devenir la *plus grande des mères,* tout en n'ayant *qu'un seul* enfant.

1. Inscription grecque d'un petit temple représenté sur une pierre trouvée par Beger et reproduite par Montfaucon.

2. Voyez, à ce sujet, Aulu-Gelle, au mot *Maïa.*

3. *Religions de l'antiquité,* t. I, Indes.

4. De *ma,* nourrice, et de ταῦρος, taureau, suivant quelques archéologues On sait que le taureau (*aleph,* d'où *alpha*) est un des emblèmes du Christ.

5. Creuzer, t. I, p. 957.

pas autre chose, et celui *slata-baba* (pure comme l'or) appliqué par les Scandinaves à leur vierge mère[1], comme celui d'*alma* l'était par toute l'antiquité[2].

Et si l'on voulait élever le moindre doute sur le sens et la portée de ces épithètes, celles données parfois aux mystérieux *engendrés* pourraient trancher la question... Ainsi, l'épithète de *Sosiosh*, donnée par les Persans à leur verbe incarné, et même le nom de *Sakia-Mouny*, ne signifieraient, selon le Dr Sepp, que « fils de femme *immaculée*, comme celle qui enfanta Zoroastre, et qui, pour cette raison, s'appelait *twashtra*[3]. »

Ainsi donc, pour *Cérès* comme pour *Marie*, le mois de *mai*, par conséquent le même nom! les mêmes attributs, à savoir le soleil, les deux serpents et la couronne d'étoiles! les mêmes épithètes! le même astre pour symbole, et, ce qui seul trancherait cette question, la même puissance théologique incarnée sur ses genoux!... Que veut-on de plus pour la fidélité d'un portrait?

Ce n'est pas une raison cependant pour nous alarmer des réflexions inspirées au savant, au religieux, mais protestant M. de Rougemont, par la *madone noire* d'*Hator la ténébreuse* et par la *sainte mère Shing-moo, occupant une niche* derrière tous les autels chinois, et représentée avec un enfant dans ses

1. Creuzer, t. I, p. 957.

2. Voir la belle et savante dissertation sur ce mot, par le chevalier Drach, (*Harmonies*, t. I, p. 132). On sait tous les efforts tentés par quelques rabbins et par Voltaire, pour faire confondre le mot *alma*, employé par le prophète Isaïe (une vierge enfantera), avec ceux de *belula* ou de *naara*, qui signifiaient tout simplement, disait-on, une jeune femme. Mais le chevalier Drach a fait justice du système et démontre irrésistiblement que le même mot a toujours signifié « une personne du sexe, *jeune et vierge*, dans l'innocence la plus absolue; » au reste, que signifierait désormais toute la mauvaise querelle sur l'*alma*, lorsque le mot *immaculée* nous arrive de tous les coins de la terre, comme pour saluer et justifier sa proclamation officielle?

3. Sepp, *loc. cit.* « La statuaire et la peinture ne s'y sont pas méprises, et toutes deux ont eu plus d'une fois présente à l'esprit la grande déesse telle qu'elle apparaissait au philosophe Apulée. » (*Métamorph.*, t. II, l. XI.)

bras et une couronne sur la tête. « Les saintes Écritures, dit-il, ne sont pas responsables de ces accommodations de l'Église aux croyances païennes [1]. » Comment un homme d'un esprit aussi vaste et d'ordinaire aussi large que l'est celui de M. de Rougemont ne saisit-il pas la parfaite solidarité de toutes ces questions, et ne se dit-il pas qu'en sacrifiant notre Isis nous livrerions à l'instant à l'ennemi notre Osiris commun, notre Horus, etc.? Comment! c'est une seule et même statue, et il la scinde en deux parties! il sacrifie la mère et se réserve l'enfant! Mais c'est impossible, et s'il avait le malheur de faire une pareille concession, et d'admettre le *plagiat* à propos de la déesse, on le lui imposerait bien vite pour le dieu. Heureusement les excellentes raisons qu'il donne pour le dieu sont exactement les mêmes et sont tout aussi valables pour sa mère.

Tous, tant que nous sommes, répétons-le, nous nous renfermons prudemment, mais trop judaïquement peut-être, dans la lettre du Nouveau Testament, lettre pleine de réticences et de sobriété sur le même sujet. Tous, tant que nous sommes, fascinés par le côté terrestre d'une existence semblable à celle de tant de saintes créatures, nous ne savons plus comprendre. Pas n'est besoin, qu'on le sache bien, de se faire ou de se dire protestant pour avoir été souvent tenté de... protester, et, pour notre part, nous le confessons en toute humilité, nous nous sommes troublé plus d'une fois devant cette égalité sinon réelle, pour le moins apparente, que nous venons de constater dans les honneurs rendus à la *mère* et au *fils*.

Cet étonnement et cette tentation de scandale tiennent évidemment au trop court rayonnement de notre vue, car aussitôt que nous nous élevons pour voir de plus haut et de plus loin, l'horizon et s'étend et s'éclaire; ainsi lorsque nous embrassons d'un coup d'œil toute l'ordonnance de cette épopée divine qu'on appelle le *livre*, nous ne pouvons nous refu-

1. *Peuple primitif*, t. I, p. 341.

ser à cette vérité d'évidence, que le rôle *évangélique* de l'humble servante de Nazareth n'est pour ainsi parler qu'un épisode dans ses magnifiques destinées. Promise comme le Rédempteur et avec le Rédempteur au lendemain même de la chute, c'est elle qui dans l'Apocalypse semble clore et consommer cette rédemption operée par son fils. De tous les *instruments* de la grâce elle en paraît être à son tour l'*alpha* et l'*oméga*.

Si l'on veut comprendre quelque chose à la place qu'elle occcupe dans l'Église et aux honneurs qu'on lui rend, il faut bien se pénétrer de cette autre vérité : que la Vierge (nouvelle Eve) est au principe féminin de l'humanité ce que Jésus (nouvel Adam) est à son principe masculin, dieu voulant, selon saint Augustin, « que chacun des deux sexes eût son représentant et son gage dans le grand œuvre de la rédemption[1]; » selon les paroles d'un autre grand docteur, dont la date doit gêner un peu nos frères égarés[2], « la vierge Marie devint l'avocate de la vierge Ève, et ainsi, le nœud qu'avait fait la désobéissance de l'une eut son dénoûment par l'obéissance de l'autre. » Enfin dans l'Apocalypse, Marie, *revêtue* du soleil, et ayant la *lune* sous ses pieds, *amicta sole et luna sub pedibus ejus*, n'a plus rien de commun avec l'humble servante de Nazareth[3], car elle est devenue la plus grande des puissances théologiques et cosmologiques de *notre* univers. Sans dire avec

1. *De Agone christiano*, ch. XXII.

2. Saint Irénée, *contr. Hær.*, l. III, ch. XXXIII. — Saint Irénée écrivait au IIe siècle.

3. Nous savons qu'on applique ordinairement ces paroles à l'Église, mais nous savons aussi, et c'est Cornelius à Lapide qui nous le dit (*Apoc.*, ch. XII), qu'on applique à la sainte Vierge tout ce qui s'applique à l'Église. C'est le même docteur qui, après avoir cité ce mot de saint Bernard à la sainte Vierge : « Le *Soleil Christ* demeure en toi et tu demeures en lui, *tu le revêts et il te revêt* » (*Sermon sur la sainte Vierge*), ajoute : « De même, la Vierge, mère de Dieu, est la *Lune*. » Elle est comme la *Lucine* de l'Église qui enfante, de manière qu'on peut lui appliquer ce vers de Virgile :

Casta fave Lucina, tuus jam regnat Apollo.

« Comme la lune, ajoute-t-il encore, elle est reine du ciel. »

M. Nicolas (*Plan divin*), « qu'elle a complété la sainte Trinité, » nous pouvons dire cependant avec lui qu'elle est pour nous « comme la transition du fini à l'infini ; » plus hardiment encore avec le Docteur angélique, que « Marie dans ses opérations atteint presque et confine aux frontières de la Divinité[1], » et que, selon Gerson, « elle constitue à elle seule une hiérarchie qui (pour nous, peut-être,) est immédiatement la seconde au-dessous de la Trinité du Dieu suprême[2]. »

Alors plus vaincu qu'éclairé par de si grandes autorités, nous commençons à comprendre et à étouffer des scrupules qui ne tenaient qu'à l'horizon borné embrassé par notre premier regard.

Pour en revenir au paganisme, nous comprenons maintenant que M. de Rougé ait cru voir dans Neith « un troisième terme de l'essence divine, ou bien une nouvelle face de la Divinité, et tout à la fois une personnalité distincte, » puisque nous venons de voir qu'elle est le symbole de la rentrée de l'humanité dans le sein de la Divinité.

Nous comprenons donc qu'Amoun-râ soit l'*époux de sa mère*, puisque la *Magna Mater* des chrétiens est précisément l'*épouse* de ce fils qu'elle enfante.

Nous comprenons dès lors que Neith illumine le *soleil* tout en restant la *lune*, puisque la Vierge, qui est *reine du ciel* comme elle, revêt le Christ-Soleil comme elle et en est revêtue, « *tu vestis solem et te sol vestit.* »

Nous comprenons que la fameuse inscription de Saïs ait pu dire : « Personne n'a jamais soulevé mon voile, » attendu que cette phrase, plus littéralement traduite, est le résumé de ce que chante l'Église au jour de la Conception[3].

1. Saint Thomas, t. I, p. 9, 25 à 26.
2. Gerson, *Tract.*, l. IV.
3. Jablonski, dit M. de Rougé, a fort bien remarqué que le voile est une idée athénienne, et que la traduction de Proclus est celle-ci : « Personne n'a jamais touché à ma tunique ». Quant au texte de l'Église, auquel nous faisons allusion, le voici en latin : *Quæ porta erit clausa, et non erit aperta. quia nullus homo pertransiit et pertransibit per eam.* (Id., ibid.)

Nous ne voyons qu'une seule différence, c'est qu'après avoir répété pendant des siècles ce qu'elle disait à Apulée : « Je représente à moi seule tous les dieux et toutes les déesses, je suis la seule divinité de l'univers,» Isis a fini par lasser Jupiter et se faire chasser du ciel par son époux divin[1], » ... précisément pour se faire remplacer par une femme qui serait restée prosternée dans son attitude de servante, « *ancilla,* » si le Seigneur, regardant « l'humilité de cette servante, *respexit humilitatem,* » ne lui avait pas ménagé d'aussi grandes destinées, « *fecit mihi magna qui potens est.* »

M. Maury a donc bien raison de poser en principe que « la Vierge prit possession de tous les sanctuaires de Cérès et de Vénus, et que les rites païens proclamés et pratiqués en l'honneur de ces déesses furent en partie transférés à la mère du Christ[2]. » Seulement il eût bien fait de changer le mot *prit* possession en celui de *reprit*, et de nous dire surtout pourquoi les *rites* de Vénus n'avaient jamais été *repris* avec l'*idée*. Là, du moins, nous espérons que *le plagiat* n'a pas été *criant*.

Concluons en disant : le dogme, la liturgie et les rites professés par l'Église apostolique et romaine en 1862, se retrouvant gravés sur des monuments, inscrits sur des papyrus ou des cylindres de bien peu postérieurs au déluge, il paraît impossible de nier l'existence d'un premier catholicisme antéhistorique, dont le nôtre n'est que la continuation fidèle. Pourquoi, parallèlement à cette première orthodoxie, nous voyons-nous forcé de constater également une hétérodoxie non moins longue, dont toutes nos hérésies modernes sont à leur tour l'imitation exacte ou plutôt l'inévitable conséquence[3]!...

1. Voir *l'Ane d'or,* d'Apulée, IIe volume.
2. *Magie,* p. 153.
3. « Le mois de Marie chez les Romains. » Cette *Maïa* était désignée dans les livres pontificaux par le mot *fatua* (la fée) ; c'était Hécate sous sa forme la plus fâcheuse, à savoir celle de Proserpine et de déesse infernale. C'était encore, nous l'avons vu, Sémélé, l'épouse de Jupiter et « la terreur des dé-

mons. » On lui consacrait le mois de mai, que l'on appelait « le mois de la bonne déesse, » et l'on avait soin d'y comprendre toutes les fêtes qui devaient lui être le plus agréables. La sienne était fixée au 9 mai. Primitivement instituée pour honorer, disait-on, la chasteté des Vestales, et célébrée par les dames romaines dans le sanctuaire le plus retiré du temple, et sous les yeux du souverain pontife, on n'y tolérait même pas le portrait d'un seul homme; mais, peu à peu, *la peau de brebis* laissa voir celle du loup, quelques hommes se déguisèrent en femmes, se chargèrent de la fête, et finirent par justifier toutes les sévérités de Juvénal par la licence toute bachique de leurs dévergondages. La fête de la bonne déesse se trouvait intercalée, le 5 mai, entre la fête des Esprits familiers, ce *summum* d'impudence et de nécromancie goétique; au 10 mai, profanation par excellence; le 12 du même mois on fêtait Mars Ultor : c'était la fête des Vengeances; le 15, fête des Ides ou des Marchands, sous le patronage du dieu des voleurs, Mercure ; le 21, l'Agonia ou le Combat des femmes aux saturnales, que les scrupules de la police romaine ne purent tolérer plus longtemps; mais comme c'était de l'illogisme, on s'en tira en le remaniant un peu.

Voilà le programme, en abrégé, d'un *Mois de Marie* romain. M. Maury reconnaît-il ici le nôtre, et trouve-t-il que nous ayons été des *plagiaires* bien fidèles ?

CHAPITRE IX

ESPRITS MAUVAIS APRÈS LE DÉLUGE

OU

LA PREMIÈRE IDOLATRIE

§ I[er]

Reprise du Caïnisme. — Cham, Chus et Chanaan. — Idolâtrie. Que peut-elle être ?

1. — Reprise du Caïnisme.

Il n'y a donc jamais eu qu'une religion sur la terre.

Toutefois, au sein du vaste et imposant concert de ces doctrines primitives, couvait et s'agitait encore l'ancien esprit des *Caïnites* et des *géants*. Leur dieu n'avait pas été submergé. Toujours *prince de ce monde*, et, comme tel, devant posséder jusqu'aux jours du salut *les clefs de l'empire de la mort*, il s'apprêtait à donner à son règne une étendue et une puissance que, seule, la fidélité des justes au Dieu d'Abel et des Séthites avait pouvoir et mission de contre-balancer.

Elle n'y suffit cependant pas, et lorsque l'apôtre saint Paul nous montre les doctrines « s'altérant de plus en plus, *profi-*

cientes in pejus[1], » ce que l'Évangile confirme, en disant à son tour : « Il n'en était pas ainsi dans le principe, *ab initio non fuit sic*[2], » on voit que, pour l'un comme pour l'autre, la doctrine du *progrès continu* était tout aussi hérétique qu'elle l'était il y a vingt ans dans l'encyclique de Grégoire XVI.

Mais d'où pouvait provenir cette réaction perverse? Laissons parler cette fois l'esprit le plus large et le moins SUPERSTITIEUX de la chaire catholique moderne :

« Nous connaissons, dit le R. P. Lacordaire, cinq circonstances solennelles de tradition : Adam, création; — Noé, déluge; — Abraham, promesse; — Moïse, loi; — Jésus-Christ, grâce. Ce sont là les tremblements de terre de la tradition. De son côté, que pouvait donc faire le démon? L'homme étant, avant tout, un être enseignant, il ne pouvait non plus qu'enseigner; il ne pouvait opposer qu'enseignement à enseignement, corrompre la tradition et la conscience... Sa seule ressource était de se traîner derrière la vérité pour la déshonorer, comme ces animaux faibles et lâches qui suivent une proie la nuit et la meurtrissent par trahison... Considérez donc l'esprit de ténèbres aux prises avec la tradition et la conscience, l'esprit de ruine avec l'esprit d'édification... A chaque mouvement que Dieu faisait pour éclairer et sauver le monde, l'esprit de ténèbres en faisait un parallèle au sien[3]. » On a reproché bien amèrement aux saints Pères leur *Satan singe de Dieu;* le beau passage que nous venons de citer démontre que la plus haute théologie du XIXe siècle n'aperçoit pas d'autre issue au problème.

Obéissons-lui donc, et « considérons l'esprit de ténèbres aux prises avec la tradition. »

Si les traditions légendaires nous montrent un des trois fils de Noé (Cham) détenteur, au sortir de l'arche, des *caractères*

1. *Épître à Timoth.*, III, 12.
2. Saint Matthieu, XIX, 8.
3. *Conférences* de 1835. (5e Conf.)

runiques inventés par Caïn [1], les traditions historiques nous montrent, par suite d'un forfait dont le mystère est voilé sous l'emblème d'un outrage à la dignité paternelle, ce même Cham et ses fils Chus et Chanaan entendant presque aussitôt après le déluge gronder sur leurs têtes ce foudroyant anathème : « Maudit soit Chanaan ; il sera dorénavant l'*esclave des esclaves* de ses frères, *servi servorum* [2]. »

Les bas-reliefs nouvellement découverts, qui nous font voir partout une race *nègre* en lutte avec une race *blanche* qui la domine, deviennent pour nous les premières applications d'une prophétie dont l'aveuglement le plus profond peut seul nous empêcher de reconnaître la réalisation permanente. Or, il est évident que la race qui reparaît dans nos exhumations géologiques est bien dans ces mêmes conditions, sinon de tissu muqueux, au moins de conformation cérébrale assignée aux noirs de race typhonienne placés dans la plupart des zodiaques sous le verseau du déluge.

Toutefois, cette malédiction était la plus haute des bénédictions pour la terre, puisqu'elle reléguait parmi les *asservis* les terribles oppresseurs de la veille, jusqu'au jour où leur faux dieu, devenant à son tour l'esclave et l'opprimé du Christ, ils se verraient comme relevés de cette seconde chute et appelés au partage des anciennes bénédictions.

Chose étonnante ! à partir de ce moment, ce ne sont plus seulement les effets de la malédiction qui subsistent, c'est la malédiction elle-même qui se perpétue d'âge en âge, et que, de nos jours encore, chaque Jagà répète et transmet à son lit de mort, comme un fatal héritage à l'aîné de chaque génération [3].

Dans tous les cas, l'histoire satanique et caïnite reprend

1. On se rappellera les *runes* d'Odin, les *alrunes* ou pierres divines des Germains, et les *runes-esprits* du Pérou.

2. *Genèse*, ch. IX, v. 22.

3. Nous n'ignorons aucune des nombreuses et très-spécieuses raisons de la science humaine et polygéniste, c'est-à-dire croyant à la *pluralité des*

donc son *fil* sur la terre avec Cham, Chus et Chanaan [1]. Selon la plupart des plus anciens auteurs cités et commentés par Kircher, selon les Arabes, Bérose et la *Chronique d'Alexandrie,* ces trois personnages seraient en réalité les mauvais génies de l'humanité ; toutes les villes fondées par eux et appelées de nos jours encore Chemmynites auraient été plus ou moins infectées de ce virus spirituel et magique, que Bérose appelle quelque part *Chemmesenua.* Nous souscrivons pleinement pour notre part à ces révélations de la science antique, puisque le chammanisme actuel nous fait trop bien comprendre l'ancien. Il suffit, en effet, de comparer un instant ses œuvres modernes avec celles que l'antiquité attribuait à ses pères, pour s'assurer qu'il n'a certes pas dégénéré. Partout, comme pour justifier la malédiction paternelle, nous verrons les Châmans et les *Kaïns* devenir la terreur du genre humain. Chez les Samoyèdes comme au fond de la Sibérie orientale, chez les insulaires de l'océan Pacifique, comme au centre de l'Afrique, ou dans les forêts du Nouveau Monde, partout vous n'entendrez qu'un cri de douleur ou d'effroi contre les terribles

espèces, opposée au monogénisme biblique, et, si nous les avions oubliées, M. Broca nous les aurait rappelées dans ses toutes récentes *Recherches sur l'hybridité animale.* Si nous trouvons qu'il a grandement raison, lorsqu'il met à néant toutes les prétendues causes de climat, d'alimentation, de genre de vie et de toute espèce d'influences physiques imaginables, nous le trouvons bien peu philosophe dans le dédain avec lequel il glisse sur cet imposant anathème de la Bible, et sur sa prodigieuse réalisation, pendant les quarante siècles qui lui succèdent. Bien que l'esclavage n'ait jamais été le partage *exclusif* du nègre, il n'en est pas moins flagrant que celui-ci revêt tous les caractères d'une race dégénérée, et que, lorsque toute l'antiquité le range dans la race typhonienne, foudroyée dans la personne de son chef, cet accord universel de toutes les traditions contemporaines a bien autant de droits à se faire prendre au sérieux que les inductions du XIXe siècle, basées sur certains détails anatomiques que personne d'ailleurs ne conteste. Nous y reviendrons plus tard.

1. Bossuet distingue avec soin, dans son admirable histoire, *l'Idolâtrie constituée,* ou le paganisme officiellement introduit dans le culte de l'ancienne idolâtrie, du satanisme réel, qu'il n'hésite pas à faire remonter à Caïn.

étreintes dont l'*esclave des esclaves*, lorsque par hasard il est maître, enlace et broie toutes les victimes qu'il parvient à dominer.

2. — *Qu'est-ce que l'idolâtrie?*

Mais avant de les suivre pas à pas dans leurs parcours divers, la logique nous demande une définition préalable des mots *idolâtrie, paganisme, mythologie, polythéisme*, etc., expressions qui, sans être identiques, rentrent cependant assez volontiers les unes dans les autres pour que nous puissions les comprendre toutes dans celle d'*idolâtrie*.

Cherchons donc à nous faire une idée parfaitement claire, non-seulement d'un mot, mais d'une chose sur laquelle, en dehors de nos principes, il devient, à ce qu'il paraît, parfaitement impossible de s'entendre. Pour les uns (et c'est le plus grand nombre) l'idolâtrie est uniquement « le culte des images εἴδωλον. » Mais, si véritablement c'est bien la signification littérale du *mot*, où serait le catholique assez mal inspiré pour soutenir que la *chose* n'était pas *autre chose*[1] ? Appuyé sur cette définition, le protestant arriverait immédiatement pour reprocher à ce catholique ses statues, ses sculptures, ses images, etc., et le prierait de tirer la conséquence. Vainement ce dernier essayerait-il de répondre que « lui n'adore que l'être *représenté*, pendant que le païen adorait l'idole même, » son ennemi lui répliquerait tout aussitôt que le païen croyait aussi n'adorer dans la statue de Jupiter que « le père des dieux et des hommes. » Et si le catholique objectait encore ce qui est fondé, c'est-à-dire la croyance du païen à la présence très-*réelle* d'une vertu divine dans certains simulacres, on lui montrerait en retour ses crucifix qui saignent et ses images qui pleurent.

1. Εἴδωλον veut dire *image*, c'est très-vrai, mais peut être faut-il encore se rappeler qu'il signifiait aussi *ombre, fantôme, apparition?*

Nous ne pouvons donc pas faire consister l'idolâtrie dans tout cela, sans nous ranger nous-mêmes parmi les idolâtres.

La meilleure preuve, d'ailleurs, que l'adoration des simulacres ne constituait pas à elle seule l'idolâtrie, c'est que les Perses n'avaient eu pendant longtemps ni statues ni images, et que les Romains pendant les cent soixante années qui suivirent le règne de Numa n'en eurent pas davantage[1], sans qu'aucun de ces deux peuples cependant en fût moins idolâtre.

D'autres confondent l'idolâtrie avec le polythéisme, et ne la reconnaissent que dans la substitution de plusieurs dieux à un seul : autre occasion de controverse, car du moment où vous établissez, comme on le fait aujourd'hui, que tous ces dieux inférieurs étaient « le *démembrement* d'un seul Dieu et la personnification multiple de tous ses attributs, » toute cette foule de dieux (*turba deorum*) revenait à l'unité parfaite du monothéisme.

D'autres, enfin, comme M. l'abbé Bertrand, ne font dériver l'idolâtrie que de *l'abus* des symboles, et rendent les premiers législateurs qui les ont employés seuls responsables de toutes les conséquences[2]. Mais les symboles se retrouvent partout, et, comme le dit fort bien Kircher, ils « ne sont jamais *que le signe de quelque mystère plus ancien,* » et M. Leblanc ajoute avec raison que « tous les premiers législateurs ayant employé ce même moyen d'expression, ces grands hommes n'auraient jamais pu s'entendre et s'accorder aussi bien s'ils ne l'avaient pas reçu eux-mêmes[3]. »

Si l'on veut se faire quelque idée de l'inextricable chaos dans lequel la théologie semi-rationaliste du dernier siècle était tombée à cet égard, on n'a qu'à lire l'article *Idolâtrie* dans le *Dictionnaire de théologie* de Bergier. En vain les nou-

1. Lebas, *Histoire romaine,* t. I, p. 122.
2. *Dictionnaire des religions*, art. Idol.
3. *Les Religions,* t. I, p. 102.

veaux éditeurs ont-ils voulu corriger un peu le naturalisme trop choquant de cet article en y interpolant quelques parenthèses spiritualistes, ils n'ont réussi qu'à le rendre encore plus inconséquent et complétement incompréhensible. Ainsi lorsque Bergier parle tout à fait en libre penseur des *prétendus* dieux et génies dont les païens avaient peuplé le ciel, tout de suite on lui *fait* dire que « tout cela n'était qu'un abus du dogme des anges, *lequel fait partie de la religion primitive;* » puis on le laisse terminer son article par cette affirmation contradictoire, que « ces *prétendus* dieux *n'existaient que dans le cerveau* des païens, » ce qui rend alors les anges et la religion primitive parfaitement solidaires de cette aberration mentale.

Il serait temps vraiment que l'enseignement théologique ne se laissât plus gagner par les tendances philosophiques au point de perdre entièrement de vue les flambeaux si lumineux qui brillent encore autour de lui.

Il en est un surtout qui devrait suffire à l'éclairer : celui qui dans tout le cours de la Bible lui représente tous ceux que nous nommons idolâtres comme des *adultères* (*fornicati*), comme adorant des dieux étrangers (*deos alienos*), comme infidèles au Dieu dont ils étaient le partage, au Dieu « qui seul avait fait le ciel et la terre, *qui fecit cœlum et terram.* »

Voilà bien évidemment ce que la Bible et l'Église ont toujours entendu par le mot *idolâtrie*, c'est-à-dire substitution de la créature au créateur, abandon du vrai Dieu, non plus pour le culte des images en général, mais pour le culte de l'image ou du fantôme d'un vrai dieu.

Mais ici la discussion recommence, et lorsqu'il s'agit de définir ces créatures adorées, on s'éloigne encore plus de la vérité nette et positive.

Dans le siècle dernier, pour les uns, comme Warburton et les évhéméristes purs, tous ces dieux étrangers ne sont que « de simples hommes; » pour les autres, comme Huet, Bochart,

Vossius, Guérin du Rocher, ce sont « des souvenirs travestis de nos patriarches et prophètes ; » pour d'autres, comme Pernetty, « les produits mystérieux de la science hermétique ; » pour l'école de Boulanger, « les créations fantastiques causées par la terreur du déluge ; » pour l'abbé Pluche, « la personnification des travaux agricoles ; » pour le président De Brosses, « la passion de tous les objets sensibles ; » pour Dupuis, « l'adoration des astres, etc., etc. »

Que d'aberrations et de peines pour fuir une vérité flagrante !

Que nos rationalistes commettent toutes ces méprises, on le conçoit ; mais que des théologiens comme Bergier, qui ont sous la main tous les enseignements de leur propre foi, emploient de gros volumes et la plus vaste érudition à la défense « des dieux purement physiques, » cela ne peut s'expliquer que par la contagion trop réelle de l'aveuglement académique.

« Après une lecture attentive de la *Théogonie* d'Hésiode, il m'a paru, dit-il, que les dieux des Grecs ne sont pas des hommes ou des rois qui aient vécu dans aucune des contrées de l'univers, mais des *génies*, des *intelligences*, que l'on supposait occupés à diriger les différentes parties de la nature. *L'ignorance* des ressorts qui la font mouvoir, *l'admiration stupide* de ses phénomènes, etc., ont persuadé aux anciens peuples que ces esprits en étaient les auteurs. Ils se sont persuadé ensuite que ces génies avides d'hommages et d'offrandes venaient habiter les temples, les autels, les symboles qu'ils lui consacraient [1]. »

... « La grande faute est d'avoir associé à Dieu des pouvoirs inférieurs pour l'aider à gouverner le monde (p. 45), et le grand reproche que l'on peut adresser aux historiens mythologues, c'est de n'avoir pas fait assez d'attention à ce que les livres saints nous apprennent de l'origine et des progrès de l'idolâtrie [2]. »

1. *Dieux du paganisme*, p. 3.
2. Ibid., p. 53.

Jusqu'ici toutes ces faussetés sont tolérables, mais nous allons voir quelles réalités Bergier prête à tous ces dieux. « Ces prétendus génies ou démons, dit-il, n'étaient que dans *l'imagination* des païens. » (P. 66.) Quant aux oracles, le son de la voix répétée par les échos, les bruits sourds, la vapeur humide et odorante, tout cela paraissait surnaturel à ces Grecs *imbéciles*, comme il le paraît encore au peuple et aux enfants. » (Ibid.)

Allons, pardonnons encore à Bergier cette incroyance aux démons dont personne ne voulait plus à son époque ; mais comme tout se tient, on le voit bientôt pousser l'oubli de sa propre théologie jusqu'à ranger *parmi les superstitions du peuple grossier* la croyance à *ce pouvoir invisible* (l'ange gardien) *qui nous conduit depuis la naissance jusqu'au tombeau.* » (P. 109.)

En vérité, on pourrait réfuter chaque ligne de son livre sur les dieux avec chaque ligne de son propre *Dictionnaire de théologie*.

Mais c'est surtout à propos des héros, qu'il confond sans cesse avec ces dieux (dont ils n'étaient que les médiums), qu'il tombe dans un abîme de déraisonnements étroits dont on ne l'eût jamais cru capable.

« Les savants, dit-il, ont employé bien de l'érudition pour expliquer en quel sens certains héros étaient descendus aux enfers. On pourrait croire d'abord que ces histoires sont venues de la fourberie de *quelqu'un* (essayez donc de le nommer) qui se serait caché pendant quelques jours dans une caverne... Mais il y a un dénoûment beaucoup plus simple, et le voici : c'est que... Orphée, Hercule, Thésée ne sont que des *eaux tombant dans des gouffres*... Hercule est encore une espèce *d'aqueduc*, et comme Atlas était tout simplement un puiseur ou *porteur d'eau* (*sic*) portant sur ses épaules non pas le ciel, comme on a bien voulu le croire, mais les vases qui renfermaient son eau, on a pu dire que l'*Hercule-Aqueduc* avait déchargé Atlas de son fardeau... Quant à Bacchus, on

aurait pu sans doute donner ce nom à un fameux buveur, à un *vigneron célèbre*, mais la fable forgée sur son compte est le récit de la manière dont il faut cultiver la vigne *et faire le vin.* »

En vérité, l'*Énéide* a été moins travestie par Scarron que le poëme d'Hésiode et la *fable historique* ne l'ont été par Bergier.

Mais nous reprendrons tout cela au chapitre *Héroïsme.*

Contentons-nous de ce simple aperçu sur l'abîme antiphilosophique au fond duquel peut vous précipiter une simple négation.

§ II

L'Idolâtrie devant le siècle présent.

1. — *Le dieu Pan pris pour exemple.*

Nous venons de voir ce que le dernier siècle substituait aux *vrais faux dieux.* Le XIXe sourit de pitié devant un évhémérisme assez ridicule pour faire d'Hercule « un porteur d'eau, » d'Atlas « un aqueduc, » d'Osiris « un canal, » etc., etc. Mais ne pousse-t-il pas l'illusion assez loin pour trouver beaucoup plus satisfaisant de substituer à toutes ces folies « l'admiration ou l'effroi de la nature, » ou l'on ne sait quel « *symbolisme* mythique, » ou bien, enfin, une *hallucination* assez intense et générale pour tout changer en dieux ou en fantômes ? Nous le craignons fort pour lui, ou plutôt, en le laissant parler, nous en aurons la preuve :

« Quelques hommes de bonne foi, dit-il, choqués de l'absurdité de ces bizarres croyances, cherchèrent à ennoblir le culte en l'expliquant au moyen des *allégories*. Ce fut alors, pour citer un exemple, que le dieu Pan, au corps humain, aux pieds de bouc, fut considéré tout à la fois comme le démiurge ou *Verbe* créateur et comme l'emblème du grand *Tout*, qui embrasse l'homme et les animaux[1]. »

1. *Encyclopédie,* déjà citée, art. PAN.

Nous verrons plus tard ce que furent partout les autres Verbes. Sérapis, *Verbe infernal* des Égyptiens; Ormuzd, frère jumeau d'*Ahriman*, chez les Perses; Brahma, ou l'*orgueil foudroyé*, chez les Hindous; *Jupiter*, Verbe foudroyé par Chronos, chez les Grecs; Saturne, ou le *dieu méchant*, chez les Carthaginois; Quetzalcoatl, ou le *Verbe-Couleuvre*, chez les Mexicains; Odin, ou le *Verbe sans pitié*, des Scandinaves; Ésus, ou le *Teutatès*, des druides; Azoth, ou le *Verbe de mort*, chez tous les Kabbalistes, etc.

Leur heure viendra bientôt. Tenons-nous-en pour ce moment au verbe Pan des Égyptiens. M. F..., l'auteur de cet article de l'*Encyclopédie*, ne pouvait choisir un meilleur exemple. Il n'en est pas de plus actuel. Comme emblème et comme doctrine, ce dieu résume toute la philosophie du siècle; mais nous, nous ne sommes que des plagiaires. Quel fut le premier inventeur de cette magnifique conception? Voici la question. Sont-ce les populations?—Mais comment auraient elles pu, d'une part, inventer un symbole si profond, et, de l'autre, prendre pour une divinité substantielle et réelle une invention de leur fait? C'est absolument impossible; les populations d'autrefois n'étaient, pas plus que celles d'aujourd'hui, capables en même temps et de tant de philosophie et de tant d'inconséquence.—Serait-ce le sacerdoce? Mais tout le monde en convient, et on nous l'a dit en ces termes: « Ces prêtres, convaincus eux-mêmes, partageaient, par une *sorte de réciprocation*, l'illusion qu'ils faisaient naître[1]. » — Seraient-ce les philosophes? Mais comment, très-clair-semés sur la terre et séparés par des siècles, auraient-ils pu s'entendre pour forger ce vaste et merveilleux accord de métaphores, de conceptions sublimes, d'images et de noms, sur l'interprétation desquels nous les voyons tous aujourd'hui en si constant désaccord? Chaque philosophe de notre connaissance proposant une explication nouvelle de chaque antique sym-

1. Fréret, *Défense de la chronologie*, p. 379.

bole, nous voici forcés de supposer dans les temps primitifs un *congrès monstre* de sages et de savants, qui aura siégé on ne sait où, on ne sait pendant combien d'années, et dont les décisions ont arrêté... quoi? « le fond d'abord, puis la forme, puis le nom, puis l'image, qui devaient faire croire aux populations futures qu'elles voyaient, touchaient et entendaient toutes ces divinités. » Voici qui commence à devenir curieux, et pour avoir une idée juste de la supériorité des temps antiques sur les nôtres, comparez un tel congrès avec tous ceux des temps modernes, et demandez à ces derniers ce qu'ils pensent de conclusions pareilles, et surtout de tant d'accord; ils vous répondront par un sourire. M. F... le sent si bien qu'il ne peut s'empêcher d'apprécier ainsi son allégorie panthéistique du grand Pan : « Cette explication, comme plusieurs autres de même nature, était fort ingénieuse; mais elle avait *certainement échappé* à ceux qui, les premiers, adorèrent cette divinité. » Alors, qu'on nous nomme les auteurs,... puisque tous les adorateurs, y compris les prêtres, n'y voyaient que du feu, et qu'on nous dise, encore une fois, comment cette théorie sublime a pu naître d'abord et prendre corps ensuite. Double problème reposant, selon nous, sur deux impossibilités égales. Écoutons encore M. F..., oui, écoutons bien, car c'est tout à fait capital : « La première idée de ces ridicules divinités *paniques* fut donnée *par des êtres réels et vivants*, dont le vulgaire fit des dieux par cruauté, par cupidité ou par ignorance. C'est ainsi que les paisibles habitants des campagnes *conçurent l'idée* des Faunes, des Pans et des Satyres, en voyant sortir des forêts voisines de leurs habitations des hommes d'un aspect féroce, couverts de peaux velues, des brigands à *la voix rauque, au pied* léger, qui s'élançaient audacieusement dans les hameaux où ils insultaient les femmes et enlevaient les bestiaux[1]... » — Comment! voici maintenant les *théories sublimes* devenues des *idées ridicules* et des terreurs *imaginaires?* voici d'un

1. Fréret, *Défense*, etc.

autre côté des sauvages assez bons acteurs pour jouer **PENDANT DES SIÈCLES** le rôle de ces dieux de la théorie, et des populations assez imbéciles pour ne pas se douter (toujours *pendant des siècles*) que ces prétendus dieux n'étaient autre chose que les *bûcherons* de leur voisinage?... et toute la Grèce sera assez sotte pour les croire, et après la Grèce, toute l'Italie assez stupide pour accepter ces histoires incroyables? Et de quelle main, s'il vous plaît? De la main d'un de ces Satyres, du fils de Picus lui-même, qu'Eusèbe nous dit être le quatrième roi des Aborigènes, père de cette Fauna qu'il épouse sous la forme *d'un serpent* et qui devient à son tour la bonne déesse des Romains!

Puis, voyez l'énorme inconvénient de n'avoir pas dépisté plus vite ces quelques *bûcherons* malins, inventeurs de la *sublime* allégorie panique; voyez les conséquences de leur mauvaise plaisanterie! Faunus, leur imitateur, et tous leurs descendants, vont jouer exactement la même comédie, et si bien monter leur affaire qu'elle exercera la plus grande influence sur les destinées de la grande ville; que Numa *tirera d'eux toute cette science* dont on voulait faire honneur à Pythagore; qu'on leur élèvera un temple sur le mont Aventin; que le rituel romain fixera invariablement au 5 février de chaque année le *retour* de chacun de ces dieux faunes, comme au 9 du même mois son *départ* pour l'Arcadie; qu'on ira à sa *rencontre*, et qu'on *le reconduira* exactement comme on faisait tout à l'heure pour les dieux mânes et infernaux [1].

Grâce à cette mauvaise plaisanterie d'un *bûcheron*, il arrivera plus tard :

Que Brennus et son armée prendront la fuite à l'aspect de ce dieu, comme les Perses à Marathon, d'où ce mot terreur *panique* [2];

Que les Égyptiens en feront un de leurs huit grands dieux,

1. Voir: Denys d'Halic., sur *Numa*; — Macrobe, *Saturn.*, l. I, ch. XVI; — Vossius, *Idol.*, l. I, ch. XVI.

2. Brennus s'avançant vers le temple de Delphes pour le piller, les Grecs

lui élèveront des villes (Chemnis, Panapolis, Mendès), et que de tous leurs dieux ce sera celui dont les théophanies seront les plus fréquentes et les plus célèbres ;

Qu'il donnera, en outre, à Osiris et à Bacchus une armée de Satyres comme lui, à l'aide desquels ils iront conquérir une partie de l'Hindoustan [1] ;

Que les prophètes eux-mêmes (trompés par le *bûcheron*), donneront à ce même dieu et à cette même armée les mêmes épithètes que les païens, et prophétiseront aux villes coupables « qu'elles deviendront la proie des *démons*, des *onocentaures* et des velus (*pilosi*) [2] ; »

Que les saints eux-mêmes recevront leurs *visites* et écouteront leurs *prières* [3] ;

implorent le dieu des *chèvres,—Pans,* et lui demandent, comme signe de protection, que les rochers du Parnasse se détachent et viennent fondre sur l'ennemi. « A l'instant, dit Pausanias, les roches se détachent, et la terreur *panique* s'empare des Gaulois, qui *cessent de s'entendre dans leur propre langue*, et qui, malgré leur immense supériorité numérique, prennent la fuite et laissent dix mille hommes sur le terrain. » (*Phoc.*, l. X, 855.)

C'est ce qu'on appelait des « trépidations sans cause. »

A Marathon, mêmes circonstances merveilleuses et défaite de trois cent mille hommes par douze mille, attribuée aux mêmes causes. Pausanias explique cette nouvelle terreur *panique* par le voisinage de la montagne de Pan, très-voisine de Marathon et célèbre par sa fameuse bergerie des chèvres, appelées *Égypans*. Quant à Hérodote, si exact d'ordinaire, il va plus loin et ne craint pas de nommer le courrier Philippide « comme celui auquel le dieu Pan avait apparu en personne auprès du Tégée, et qui, *appelé par son nom*, avait été chargé par lui de promettre aux Athéniens la victoire, s'ils promettaient à leur tour de s'en montrer reconnaissants. Ce rapport peut seul décider le sénat à tenter un combat si téméraire, et, après la victoire, à élever au dieu Pan un temple magnifique. De là ces bacchanales annuelles au mont Parnasse, pendant lesquelles on entend sans cesse la voix terrifiante des Égypans. » (Hérodote, l. VI, *Érato*, 118).

1. Cette armée de Satyres, qui embarrasse déjà beaucoup nos mythologues, les embarrasserait bien plus encore, s'ils remarquaient le soin avec lequel tous les récits distinguent les Satyres-dieux des Satyres-médiums, au secours desquels les premiers arrivent en poussant des cris mille fois répétés par les échos et par les rochers de la forêt. (Voir Creuzer au mot *Pans.*)

2. Nous le verrons à la fin du chapitre suivant, à propos des « *velus* et des *onocentaures* du prophète Isaïe. »

3. *Vie de saint Antoine et de saint Macaire*, par saint Jérôme.

Que partout on maudira et redoutera leur présence qui suffira seule à *donner immédiatement la mort;*

Que partout, en un mot, ils auront leurs montagnes, leurs forêts, leurs cavernes, où on les consultera comme des oracles dont on suivra scrupuleusement les avis, jusqu'au jour où le grand Pan lui-même fera annoncer à haute voix sa propre mort au moment même où le christianisme naîtra sur la terre[1].

Voilà, il faut bien en convenir, une réalisation bien tenace et bien ponctuelle d'*allégories* purement métaphysiques! voilà toute une mise en scène très-habilement montée par les *bûcherons* de tous les pays, et pour venir à leur aide, voici venir une longue suite de pures *visions* bien étroitement enchaînées et merveilleusement suivies!

Mais comment ne sent-on pas que devant ces trois explications, *allégories, bûcherons* et *visions,* il serait au moins prudent de se décider pour la meilleure, chacune d'elles détruisant sa voisine, l'allégorisme se mariant assez mal avec l'habitant des forêts, et ce dernier réduisant l'hallucination à n'être plus qu'une simple méprise?... Mais quelle méprise alors que celle dont deviennent les dupes tant de génies illustres, tant d'armées et des populations tout entières!

Et notez bien que le dieu Pan n'est ici qu'un exemple, qu'un *spécimen,* comme nous l'avons dit, et qu'il n'est pas dans le Panthéon universel un seul dieu dont l'origine ne soulève exactement les mêmes difficultés.

1. On connaît le récit de Plutarque sur cette voix mystérieuse qui vint glacer d'effroi tout un équipage, à la hauteur des îles Échinades et des Paxes, en le chargeant d'apprendre aux Égypans des Palades et au monde la mort du grand Pan. L'équipage, s'étant acquitté de cette commission au lieu désigné, entendit aussitôt les hurlements que cette nouvelle fit pousser dans les forêts. Tibère fit faire une enquête sévère sur ce fait, de l'exactitude duquel il resta convaincu. A la même heure, selon Plutarque, Démétrius recueillait les mêmes signes près des îles désertes de la Bretagne, et les premiers chrétiens purent en effet constater que ce cri du désespoir avait été proféré précisément au moment même de la mort du Sauveur, dont le dieu Pan, ce Verbe du paganisme, avait usurpé, comme on le sait, tous les titres. (Voir Plutarque, *des Oracles qui ont cessé.*)

2. — *Divagations et aveux.*

Et cependant parcourez toutes nos théories mythologiques. Qu'elles soient signées A. Maury, Cousin, Guignault, Clavel, Benjamin Constant ou Dulaure, et vous verrez que toutes s'élèvent invariablement sur l'une des trois explications que nous venons d'énoncer, et à laquelle on adjoint simplement le terme de *divinisation*.

L'un appuiera un peu plus que les autres sur une variété de ces divinisations, par exemple sur la divinisation sidérale et alors nous aurons le système de Dupuis; un autre sur celle des forces cosmiques et nous aurons celui de tous nos indiologues actuels; un autre sur celle des fétiches et ce sera le système du président De Brosses; un autre sur la divinisation des héros et des *simples* mortels et ce sera le système d'Évhémère, etc., etc. Tous diront vrai dans un sens et à un certain point de vue, mais tous diront faux et *archi-faux*, lorsqu'ils voudront placer la *cause efficiente* de toute idolâtrie dans une série de phénomènes qui ne sont eux-mêmes que les *effets* de cette même cause. L'alliance étroite entre *l'idée* abstraite (qu'on l'appelle allégorique, symbolique ou mythique) et les *faits* qui lui donnent un corps, voilà ce qui fera toujours le désespoir de nos mythologistes modernes et changera toujours en *imbroglio* permanent leurs infatigables recherches.

Il en sera toujours ainsi tant qu'on ne prendra pas à la lettre ces paroles du célèbre Dollinger : « Les formes et les modes d'adoration ÉTAIENT L'OUVRAGE DES DIEUX EUX-MÊMES, soit qu'ils les eussent déterminés EN PERSONNE ou par la voix des oracles, soit qu'ils les eussent conseillés ou inspirés A LEURS DESCENDANTS, ISSUS D'UNE MÈRE MORTELLE, soit enfin que ces dieux les eussent révélés par des prophètes ILLUMINÉS à cet égard[1]. »

1. Dollinger, *Paganisme et Judaïsme*, t. I, p. 34.

Voilà, nous en convenons, de bien dures extrémités et capables de troubler plus d'une tête; mais nous allons voir qu'on la perd tout à fait, lorsqu'on les rejette obstinément. « Comment, dit M. Guignault, comment l'histoire *réelle* peut-elle se rattacher par des liens si étroits à ces personnifications *idéales? Elle le fait cependant,* et à tel point que la mythologie est obligée d'emprunter ses plus précieuses lumières à l'archéologie et que la fable finit par prendre rang comme une auxiliaire indispensable de la philosophie de l'histoire[1]. »

Faisons bien attention à ces paroles, car elles constituent tout le problème ; convenons que rien n'est plus embarrassant que cette *fable* devenant un beau jour de l'*histoire,* et *réalisant* par hasard *une chimère*. En vain M. Guignault veut-il nous faire assister à une sorte d'élaboration chimique et de trituration historique « qui fait sortir *l'idée* de la personne et *la personne* de l'idée ; » en vain fait-il intervenir ici *l'imagination,* cette grande ressource des âmes en peine : oui, bien en vain, car, si l'imagination peut bien créer l'*idée,* elle n'a jamais eu le pouvoir de créer ni l'archéologie, ni la géographie, ni l'histoire.

Il sent d'ailleurs si bien toutes ces contradictions, qu'il ajoute : « Peut-être ces idées s'éclairciraient-elles (il n'y aurait pas de mal) si nous pouvions surprendre le *secret* de l'origine *du fait* fabuleux, dans l'état de l'esprit humain à ces époques[2]. » Mon Dieu ! l'esprit humain n'a pas changé ; seulement, à ces époques, il admettait des faits *réels,* que son état à la nôtre l'empêche absolument d'admettre. Voilà tout le secret, et certes il est trop simple pour mériter tant de recherches. Faute cependant de le posséder, et sentant bien qu'il *enfonce,* M. Guignault appelle Creuzer à son secours : « Nous ne saurions mieux faire, dit-il, que de prendre pour guide l'homme de savoir et de génie qui a le mieux résumé la question. »

Or, pour Creuzer, les légendes naissent : 1° sous l'influence

1. Guignault, 1re *Note sur l'introduction de Creuzer.*
2. Id., ibid.

de la *nature* extérieure ; 2° des réflexions naissantes et des *spéculations* cosmogoniques ; 3° des inspirations *naïves* de l'élite des hommes, *naïvement* adoptées par les masses ; 4° des explications *mythiques*, ouvrage des *prêtres*, etc. [1]. »

Voilà donc, selon M. Guignault, ce qui a été dit de plus sage sur la marche des religions. Donc, ces quatre espèces de fabrications bien *naïves*, par la nature, par les hommes d'élite, par les prêtres et par les masses, se sont superposées les unes aux autres, de manière à concorder parfaitement avec la métaphysique la plus profonde comme avec les traditions historiques de chaque époque et de chaque lieu ! Voilà bien ce qu'on peut appeler le tour de force théologico-historique le plus merveilleux qu'on ait jamais pu soupçonner, et nous trouvons *naïf* d'appeler *naïfs* ceux qui l'ont mené à bonne fin.

Nous craindrions bien de le paraître nous-même si nous acceptions de confiance une machine aussi compliquée. D'ailleurs, puisque c'est à Creuzer que nous devons nous en rapporter, nous pouvons affirmer une chose, c'est que les rares moments où nous avons le bonheur de bien le comprendre sont précisément ceux où, après avoir donné un bon coup de pied à sa machine, il ne reste plus à la place de tant d'engrenages et de mouvements *contrariés* que ce *grand ressort* qui le dispense de tous les autres : pesons bien sa valeur. « Au commencement, les prêtres ne donnent à leurs dieux ni nom ni surnom quelconque... Dans la suite, ils *apprennent ces noms des oracles* qu'ils consultent... exemple : les Pélasges consultent Dodone, le seul oracle grec de cette époque, et transmettent aux Grecs, mais seulement sur la foi de cet oracle, les noms de leurs dieux autorisés par lui [2]. »

Et, plus loin : « Un prêtre *saisi d'enthousiasme*, et lui-même, IL NE FAUT PAS EN DOUTER, CONVAINCU ALORS DE LA PRÉSENCE DIVINE, s'exprimait avec conviction... IL N'Y AVAIT

1. Creuzer, *Introd.*
2. Id., ibid.

LA NI RAISONNEMENTS NI DÉMONSTRATIONS THÉOLOGIQUES ; C'ÉTAIENT, DANS LE SENS LE PLUS LITTÉRAL du mot, des révélations, des manifestations surnaturelles » λείξεισ Θεῶν, ou *vue des dieux*, s'il est permis, dit-il, d'appliquer à notre sujet une expression empruntée de la magie) ; en effet, si nous consultons l'ancienne langue, la langue de tous les monuments et de l'histoire la plus fidèle, elle nous *prouvera* que telle fut, par exemple, la marche de l'éducation religieuse des Grecs... Bien plus, les DIEUX EUX-MÊMES ont formé de leurs mains puissantes les premières images proposées à l'adoration des hommes ; eux-mêmes ils ont été les premiers instituteurs de leur culte, ils SONT DESCENDUS SUR LA TERRE pour instruire les mortels. D'un côté, on voit Apollon introduisant son propre culte à Delphes, Cérès (Déméter) instruisant à Éleusis les rois de l'Attique dans la doctrine secrète du sien, et, durant ses courses inquiètes à la recherche de sa fille, INVENTANT LE PRÉCIEUX USAGE des SIGNES SACRÉS, c'est-à-dire des symboles. Ainsi se manifeste A L'ORIGINE DES INSTITUTIONS RELIGIEUSES une MIRACULEUSE ALLIANCE DE L'HOMME AVEC LA DIVINITÉ[1]. »

Voilà qui est clair, et cette fois Creuzer parle littéralement, comme ces Pères de l'Église dont on méprise tant la doctrine. Pour lui, toute religion suppose une révélation première ; adieu donc le *génie* sacerdotal, puisque le prêtre en la recevant lui-même en est *saisi d'enthousiasme ;* adieu la belle *nature,* puisque le plus souvent c'est au fond d'un antre ou d'une grotte qu'il communique avec le dieu ; adieu la *conception spontanée* de la conscience, puisqu'il n'y a de consciencieux ici que la soumission de ce prêtre acceptant une image et des noms *dont il n'a pas la moindre idée ;* adieu toutes ces complications, tous ces enlacements, tous ces échafaudages de rêveries contradictoires si péniblement entassées les unes sur les autres ; adieu tout le travail de deux siècles... Creuzer

1. Creuzer, *Introd.*

détruit le sien d'un seul mot. « Ce sont littéralement de vraies révélations et même des incarnations véritables ; car, décidément, et avant tout, dit-il en terminant, il faut en revenir à la doctrine des génies, hors de laquelle il est absolument impossible de rien comprendre aux mystères [1]. »

Ce n'était vraiment pas la peine de tourner si longtemps et avec tant de fatigue pour revenir *après tout* à ce qui devait être cru *avant tout*. Aussi lorsqu'on arrive si tard à une vérité et que l'on s'est encombré l'esprit de tant d'hypothèses préalables, qu'arrive-t-il d'ordinaire ? On oublie la ligne écrite dans un moment d'éclaircie intellectuelle, et l'on retourne aux quatre gros volumes d'hypothèses et de raisonnements qui dès lors reprennent, dans l'esprit des disciples, tout le vieux crédit dont ils jouissaient avant cette confession en pure perte.

On voit donc la vérité, on la proclame par moments, mais on ne lui sacrifie jamais l'œuvre qui vous a fait ce que vous êtes.

Quant à nous, nous ne craignons pas de l'affirmer, on n'en sortira que le jour où l'on voudra bien reconnaître qu'un *emblème* n'est jamais que la *représentation* figurée d'un *être* métaphysique ; que le *symbole* n'est que leur *réunion*, pour ainsi dire synallagmatique (συμβολὴ, liaison de deux choses), et que ces *mythes archéologiques et géographiques* (de M. Guignault) ne sont le plus souvent que la reproduction *réelle* et surhumainement *calculée*, dans le temps, dans l'histoire et sous la forme humaine, de ces mêmes emblèmes, symboles et traditions primitivement et historiquement *enseignés* à leur tour.

De sorte qu'à l'imitation du grand drame chrétien, composé lui-même de tous ces éléments, tous les autres, ses imitations, et plus souvent encore ses parodies sacriléges, offrent la mise en scène qui s'en rapproche le plus. Ce sont alors ces mêmes dieux « révélateurs de leurs symboles » qui se chargent de la représentation *historique;* vrais auteurs de la pièce,

1. Creuzer, *Introduction* et chapitre *Mystères*.

ils la font jouer par leurs *médiums*, qu'ils soufflent, qu'ils inspirent, et avec lesquels — *derrière la toile* — ils s'amusent bien, soyez-en sûrs, des assistants qui demandent à cinq cents mensonges le nom d'un auteur qui les écoute et se donne bien garde de se montrer [1].

1. « COMME ON ÉCRIT L'HISTOIRE! » Nous venons d'en appeler, comme exemple, aux apparitions du dieu Pan. Or, toute l'histoire contemporaine de César n'avait pas hésité à classer parmi ces dernières *le singulier personnage dont la vision mystérieuse avait décidé* la traversée du Rubicon. Si nous n'avons pas fait comme l'histoire, c'est qu'ici le caractère *égypan* ne nous paraissait pas assez nettement accusé, malgré la *flûte* et les *roseaux*. Mais ce petit embarras de détail ne nous empêche nullement de croire à la véracité du récit, et nous demanderons cette fois à M. de Lamartine pourquoi, dans sa *Vie des grands hommes*, art. CÉSAR, il trouve opportun de remplacer par « *un beau jeune homme* » le « *géant de forme étrange* » attesté par Suétone, et de nous donner pour un « *stratagème monté* par César lui-même » une aventure à laquelle ce grand homme attribue tout l'honneur de la plus solennelle décision de sa vie. On reconnaît ici la méthode *à priori* tracée par M. Cousin (*a*).

Après avoir rappelé l'agitation inquiète de César, « dont les pensées, dit l'histoire, imitaient le flux et le reflux de la mer, » M. de Lamartine ajoute : « Ses soldats pressés en foule autour de lui semblaient, par leur attitude et leur silence, partager les *fluctuations d'esprit* de leur général, mais TOUT ATTESTE que ces fluctuations *feintes* n'avaient d'autre but que de s'innocenter davantage aux yeux de l'opinion, et qu'une scène, *préparée par un de ses confidents*, devait faire violence à ses incertitudes et précipiter, par une impulsion soudaine et irréfléchie, ses soldats sur le sol interdit à leurs pas. » Or, voici la scène : « *Un jeune homme, d'une taille colossale, d'une beauté imposante et d'un costume statuaire*, se leva tout à coup du milieu des *roseaux*, et continua à jouer merveilleusement de sa flûte. Les bergers des bords gaulois du Rubicon et les soldats de César, *étonnés du prodige*, s'attroupèrent autour de lui pour l'entendre; quand *l'étranger* (*sans doute un gladiateur ou un musicien gaulois aposté par César*) vit l'armée assez nombreuse et assez émue pour lui imprimer un élan décisif, il jeta sa flûte, *arracha un clairon des mains* de l'un des musiciens de la légion, et sonnant la marche et la charge avec un instrument *plus sonore*, il traversa le fleuve, entraînant à sa suite, comme un troupeau, les soldats fascinés par leur instrument de guerre, par l'ivresse de la musique et par l'exemple du berger. »

Nous demanderons d'abord à M. de Lamartine pourquoi « de l'*homme d'une grandeur et d'une forme extraordinaires* » mentionné par Suétone (*César*, 31,) il fait, de son autorité privée, un *jeune homme* d'une *beauté imposante* et d'un *costume statuaire;* ensuite pourquoi il se permet de

(*a*) Voir ch. II, p. 40.

§ III

L'Idolâtrie jugée par la Bible.

Il nous paraît de toute justice d'accorder maintenant la parole à la Bible et de voir si elle peut laisser le moindre prétexte à la négation et même au doute.

Comment un protestant sincère a-t-il pu nous dire en ces derniers temps que, « en adoptant le langage et les expres-

fausser toute l'histoire en changeant cette indécision terrible, attestée par tous les historiens et par César lui-même, indécision semblable, en un mot, « au flux et au reflux de la mer ; » comment il se permet de la changer en une décision irrévocable et de longue main qui aurait permis au grand homme que l'histoire nous représente encore « égaré peu d'heures auparavant, au milieu des ombres de la nuit, dans les sentiers étroits d'un pays inconnu et ennemi, » d'organiser un coup de théâtre assez bien *réussi* (style moderne) pour fasciner et entraîner toute une armée, sur la foi d'un *berger d'opéra* exécutant un *solo de cornet à piston :* voilà l'ignoble supercherie que M. de Lamartine croit devoir substituer aux grandes et solennelles angoisses, aux mortelles indécisions historiques de César! Pourquoi le calomnier ensuite par cette phrase jetée à la légère, « comme s'il croyait aux dieux et aux présages, » lorsque l'histoire encore nous montre César y croyant à ce point qu'il avait employé une grande partie des loisirs que lui laissaient ses campagnes à composer un volumineux traité sur toutes les espèces d'*aruspices*, traité empreint « du plus grand respect pour les dieux ? »

On comprend ce désir de tout écrivain de se conformer au goût de son siècle et de régler avec lui tous ses comptes en monnaie *ayant cours;* mais le cours d'hier n'étant plus tout à fait le cours d'aujourd'hui, M. de Lamartine pourrait bien prendre ici pour de bons billets de banque de véritables *assignats*. Sans renoncer tout à fait aux explications par la fourberie, la science commence à sentir leur insuffisance, et comme elle a toujours quelque chose de tout prêt sous la main, elle a remplacé la fourberie par l'*hallucination*, pourquoi voudrait-on qu'elle ne la reconnût pas ici ? Il est vrai que plus tard M. de Lamartine change le stratagème en *symbole*, et le beau jeune homme en emblème « des colonies provinciales opprimées et déshéritées par le sénat, etc., » de sorte que ce pauvre César, dont la véracité brille d'un bout à l'autre de ses *Commentaires*, et qu'il faut croire avant tout le monde lorsqu'il confesse les mortelles angoisses de son esprit, va se trouver métamorphosé (de par la méthode Cousin), non plus seulement en fourbe qui veut entraîner son armée, mais en philosophe rêveur qui, « tout en cherchant à

sions des nations idolâtres, la Bible ne déclarait nulle part que ces opinions fussent fondées [1]? »

L'illustre Vossius, qui était aussi protestant, mais en même temps le plus savant des hommes, affirmait, au contraire, que pour ne pas voir dans la Bible une allusion et une croyance constante aux communications spirituelles et démoniaques, il fallait « ou l'avoir lue bien négligemment, ou, si l'on était de bonne foi, faire bien peu de cas de son autorité ; pour moi, ajoutait-il, j'ai en horreur de tels hommes, *toto animo tales abominor* [2]. »

O tolérance protestante ! permettez-nous d'*abominer* à notre

tâtons dans les ténèbres de la nuit quelque sentier praticable, » ne pense qu'à monter une charade dont le véritable mot n'aurait certes été deviné par personne ! Voyez donc où nous jette une fois de plus l'horreur du merveilleux ; au lieu du récit si simple de Suétone et des angoisses racontées par César, voici trois impossibilités absolues : un drame énigmatique *monté* dans les ténèbres, une hallucination atteignant *toute l'armée*, une stupidité générale faisant prendre à cette armée un *berger* pour un *monstre*, enfin un *chalumeau* pour un instrument manié par les dieux, et le simple bruit d'un *clairon* pour un miracle du premier ordre !

Et c'est devant ces trois impossibilités, dont l'une exclut naturellement les deux autres, que, général et soldats, se seraient écriés d'un commun accord : « Allons, le dé vient d'en être jeté, marchons où de tels prodiges nous appellent. » *Alea jacta est, eamus quo Deorum ostenta* (a) !

M. de Lamartine doit cependant se le rappeler ; il fut un jour où, lui aussi, prenant son César à la lettre, prononça ces paroles : « *Alea jacta est ;* » mais il paraît que cette fois les dieux ne s'étaient pas prononcés ; aussi qu'arriva-t-il ? Le Romain n'avait franchi son Rubicon qu'une seule fois, le Français, franchissant le sien deux fois de suite et en deux sens tout contraires, put s'assurer qu'un grand cœur, un dévouement généreux et de magnifiques talents donnent un peu moins de certitude et de durée que le moindre avertissement surhumain. Il est vrai que l'apparition d'un dieu Pan, dût-elle sauver la république, serait assez mal reçue aujourd'hui de nos républicains modernes ; mais du moins conviendra-t-on d'une chose, c'est que, pour sauver une réputation d'historien aux yeux de la vérité et de l'avenir, il n'est rien de tel que d'oublier les préjugés de son époque, et... « *de rendre à César ce qui appartient à César.* »

1. Le comte Agénor de Gasparin, *des Tables*, t. I, p. 354.
2. Vossius, *Épître* à Jean Bever.

(a) Suétone, l. XXXII.

tour cette dernière phrase tout en reconnaissant la justesse de celle qui précède, car il est très-vrai que depuis le premier chapitre de la *Genèse* jusqu'au dernier de l'*Apocalypse*, la Bible n'est qu'une exposition continue de la lutte des « dieux saints contre les faux dieux, » lutte qui commence dans le jardin d'Éden et ne doit prendre fin que dans la terrible vallée de Josaphat.

Oui, Vossius a raison; celui-là a bien mal lu la Bible qui n'a pas entendu gronder à toutes ses pages un incessant anathème contre les *dieux* étrangers, contre leurs prophètes, contre leurs devins, contre leurs *esprits de Python*, et *leurs esprits fornicateurs de divination* [1].

Tantôt ce sont les prophètes qui annoncent l'anéantissement de *l'esprit* de l'Égypte « *dirumpetur spiritus Ægyptiorum*, » et qui font dire au Seigneur : « Je précipiterai ces *princes* de Tanis,... conseillers de Pharaon,... ces princes de Memphis, ces *envoyés* (*mlac, nuntii*) qui ont trompé toute l'Égypte [2]. » Or, ces princes, ces *envoyés*, sont appelés par les Septante *mauvais anges*. « Ce sont ceux-là mêmes, disent saint Justin et Procope, qui inspiraient et soutenaient à Tanis les magiciens de Pharaon dans leur lutte contre Moïse [3]. »

Tantôt c'est ce même Moïse qui, dans son admirable Cantique, distingue ainsi son maître de ceux de ses ennemis :

« Jacob était devenu l'héritage du Seigneur, le Seigneur avait été son seul guide, il n'avait jamais eu avec lui de dieu étranger;... mais lorsque ce peuple eut été dilaté, engraissé par le Dieu qui l'aimait,... il abandonna ce Dieu, son créateur et son salut, il excita sa colère en passant à des dieux étrangers.

« Les fils de Jacob SACRIFIÈRENT A DES DÉMONS, et non plus à Dieu, à des DIEUX qu'ils ne connaissaient pas, à des dieux NOUVELLEMENT ARRIVÉS, *novi recentesque venerunt*, à des dieux que leurs pères n'avaient pas adorés... Ils m'ont donc provo-

1. Osée, ch. IV, v. 12.
2. Isaïe, ch. XIX, v. 3.
3. Voir Cornel., ch. XXX, v. 4. (Isaïe).

qué, dit le Seigneur, dans la personne de *celui* qui n'était pas vraiment Dieu, *in eo qui non erat Deus...* C'est pourquoi,... etc.[1]. »

Nous le demandons : que signifient tout cet exposé, toutes ces plaintes contre des dieux *arrivés* récemment, contre des dieux usurpateurs que leurs pères n'avaient pas adorés, si cette grande fornication devait se borner au culte de la pierre ou des oignons? Bien loin d'appeler les Israélites infidèles, Jéhovah eût alors pris en pitié leur folie.

D'ailleurs, après Moïse nous verrons Josué rejeter *au delà du torrent* ces mêmes *dieux* qui ne devront plus le franchir.

Les Israélites fidèles reconnaissaient eux-mêmes que c'était une lutte de Dieu à dieux. « Nulle autre nation, disaient-ils, n'a de dieux aussi familiers avec elle, que le nôtre l'est avec nous[2]. C'est le Dieu des dieux,... c'est lui qui les juge,... car il est leur Seigneur, *Dominus dominantium.* »

Nous avons déjà vu qu'il y avait de véritables dieux, *au milieu desquels* le vrai Dieu *réside*[3] et qui lui obéissent. Nous allons voir maintenant avec quel soin il faut les distinguer de ces dieux *étrangers*, qui, en réalité, ne sont pas, eux, de *véritables* dieux, *qui non sunt dii.*

C'est donc sur ces derniers et non sur les autres que tombent toutes les colères de la Bible. « Vous n'adorerez pas *ces* dieux, vous ne les honorerez pas, vous *n'imiterez pas leurs œuvres*, mais vous les détruirez et vous briserez leurs statues[4]. »

Voici cette fois, assurément, les dieux et *leurs œuvres*, bien nettement distingués des statues-idoles.

D'ailleurs est-ce que l'Esprit-Saint donnerait au marbre et au bois des noms qui militeraient en faveur de l'erreur? et en les appelant « les dieux Baal et Astaroth, les dieux de Syrie,

1. *Deutéron.*, ch. XXXII.
2. Ibid., ch. IV, v. 7.
3. *Stabat in medio, in Synagoga deorum.*
4. *Exode*, ch. XXIII, v. 24.

les dieux de Moab, les dieux des fils d'Ammon, les dieux de la Palestine [1]? »

Ce sont ceux-là, ce sont tous ces dieux trop *réels* que le prophète Isaïe appelle « les vaisseaux de fureur [2]; » Jérémie, « les vaisseaux de la colère [3]; » le roi David, « les vaisseaux de mort [4]. » Ce sont là les vraies bêtes *féroces* et les *forts*, devant lesquels tremble nuit et jour le saint roi : « Ne livre pas mon âme aux bêtes, les forts m'ont combattu... Éloigne-les comme la poussière et que l'ange du Seigneur soit plus fort qu'eux tous, *coarctans eos angelus*... Tous mes os diront : Seigneur, Seigneur, *qui donc est ton semblable?*... Ils se sont dissipés, ils m'ont rendu fou, ils m'ont déchiré avec leurs dents... Seigneur, sauvez-moi de ces *lions;* qu'ils ne puissent pas dire, nous l'avons dévoré [5]. »

Au reste comment échapper à cette conclusion si formelle, à cette affirmation si positive du roi-prophète, « *Tous* les dieux des nations sont des démons, *omnes dii gentium dæmonia* [6]? » On nous a contesté cependant [7] que telle fût la signification du mot *élilim;* mais, comme *élilim* est un diminutif d'Élohim (*el*, force), nous avons bien vite accepté cette épithète de *pauvres dieux*, épithète qui humilie toutes ces forces spirituelles sans leur enlever leur nature.

D'ailleurs, reprenons toute la phrase et faisons attention à cette fin : « MAIS le Seigneur, lui, a fait le ciel et la terre. » Ce *mais* (*autem*) ne permet plus le moindre doute et relève à l'instant ces *élilim* qui ne sont faibles et *pauvres* dieux que

1. *Juges*, ch. X.
2. Isaïe, ch. XIII.
3. Jérémie, ch. L.
4. *Psaume* VII.
5. Tout ce psaume XXXIV ne peut, en vérité, regarder que des ennemis spirituels, David ne tremblait pas ainsi devant Goliath. D'ailleurs le *qui est semblable à toi ?* doit enlever toute espèce de doute. Pourquoi donc, dans toutes nos traductions et dans tous nos commentaires, cette lourde méprise qui change en hommes tous ces ennemis spirituels?
6. *Psaume* XCV.
7. De Gasparin, loc. cit.

relativement au Dieu fort et véritable. Le roi-prophète ne se fût pas permis de rapprocher ainsi ce grand Dieu d'une simple pierre ou de tout objet matériel.

D'ailleurs, il faut encore relier ce même verset à ces deux autres: « C'est moi seul qui suis Jéhovah, je n'irai pas céder mon honneur à *un autre*[1]. »

« Périssent tous ces dieux, qui n'ont pas fait le ciel et la terre, *pereant dii qui non fecerunt cœlum et terram*[2]. » On voit alors le criterium de David ratifié par les prophètes, et l'on en comprend toute la force.

Bergier, qui ne conteste pas ici la réalité de l'expression, *dæmonia*, se contente d'ajouter, dans l'article déjà cité, que « *tout* cela est devenu inconciliable avec la science moderne. » Nous le savons bien, mais tout consiste donc à décider s'il faut trahir le roi David, Moïse et les prophètes, pour ces nouveaux dieux *étrangers* de la science, qu'on appelle Dupuis, Dulaure et Fréret, et qui, bien loin d'avoir « fait le monde, » ne comprennent même pas sa création.

Pour complaire à ces *élilim* de la science, nous n'oublierons pas davantage ces deux terribles exemples :

Achab ne voulant pas croire à Michée, Michée lui dit : « L'esprit malin s'est présenté devant le Seigneur et lui a dit : C'est moi qui vais séduire Achab. — Et comment? lui dit le Seigneur. — En étant un esprit menteur dans la bouche de tous ses prophètes. — Allez, lui dit le Seigneur, et faites comme vous le dites... Et maintenant, continue Michée, tous les prophètes qui sont ici ONT un esprit de mensonge... et l'arrêt de votre mort est prononcé. »

Aussitôt, pour obéir à l'arrêt, Achab meurt[3] et son fils Ochozias lui succède. Dangereusement malade à son tour, ce dernier envoie demander à Béelzébuth, le dieu d'Acaron, s'il doit relever de cette maladie... Alors l'ange du Seigneur se

1. Isaïe, ch. XLII, v. 8.
2. Jérémie, ch. XC, v. 11.
3. *Rois*, l. III, ch. XXII, v. 21.

présente au-devant de ceux qui l'envoient et leur dit : « Est-ce qu'il n'y a pas un Dieu dans Israël, pour que vous consultiez *ainsi le dieu d'Acaron?* Pour avoir fait cette chose, vous ne relèverez pas du lit où vous êtes et vous mourrez certainement[1]. » Et l'arrêt se vérifie à son tour. Dure leçon pour ceux qui croient très-permis de consulter *seulement*, disent-ils, *dans les cas de maladie*, des oracles modernes si parfaitement identiques aux anciens! Comment ces consultants pleins de confiance ne seraient-ils pas épouvantés de la seule possibilité que la même réponse leur arrivât par le dieu d'Acaron, que Notre-Seigneur lui-même appelle *Béelzébuth* ou *le prince des démons*[2]? Quoi de plus innocent cependant, en apparence, que de traiter avec lui une question de fièvre ou de gastrite? Après une telle parole, comment un théologien comme Bergier peut-il se permettre de rechercher encore ce que pouvaient être pour la Bible tous ces *dieux des nations*[3]?

1. *Rois*, l. IV, ch. I, v. 2 et 4.
2. Saint Matthieu, ch. XII, v. 24 et 25.
3. M. Maury, tout en soutenant comme à l'ordinaire l'emprunt mazdéen de ces démons (opinion si malade, nous l'avons vu, aux yeux de ses propres défenseurs), convient néanmoins que les Juifs « entendaient par ces *dieux étrangers* les principaux démons. » Mais pour mieux prouver que ceux-ci n'étaient arrivés qu'après la captivité, il change l'*élilim* du psaume en *Élohim*, qu'il donne avec raison pour le nom du vrai Dieu; de sorte que, selon lui, l'ancien verset assimilait les dieux des nations au vrai Dieu d'Israël. Mais que fait-il alors de la fin du verset : « *Mais le nôtre* a fait le ciel et la terre? »

On comprend encore moins qu'un homme de la valeur de M. Fr. de Rougemont ait pu écrire : « Lamennais a cru trouver une grande source d'idolâtrie dans l'adoration *coupable* des anges que le monde primitif avait légitimement invoqués. » (T. III, p. 79.) C'était « accepter avec une aveugle confiance les vues de Lactance, de Maxime de Tyr et de Platon sur *la réalité* et les *fonctions ministérielles* des dieux des païens. C'était méconnaître le rôle immense que le panthéisme a joué dès les temps les plus anciens dans l'Orient et dans l'Occident. C'était transformer l'adoration de la nature elle-même, qui parle de mille manières à nos sens, en celle d'esprits invisibles qui sont censés commander à la nature. C'était ignorer volontairement toute la puissance et toute la surabondance de *foi*, de *poésie* et de *spéculation* que l'âme *corrompue* de l'homme a déployée pour sa ruine dans la création du polythéisme. C'était sur ce point, comme sur tous les autres, réduire l'intel-

§ IV

Théorie et raison de l'idolâtrie. — Individus et peuples soumis aux mêmes lois. — Esprits tutélaires orthodoxes et païens. — Le palladium de Vesta et l'arche du Seigneur. — Les crimes des nations amenant l'abandon des bons anges, et ramenant les mauvais. — Les bons ne donnant jamais leur démission complète et jugeant toujours en dernier ressort.

Laissons donc de côté tous les aveugles, théologiens ou autres, qui persistent à vouloir faire consister toute l'idolâtrie dans la personnification des *attributs divins*, ou des *forces matérielles*. Aux uns et aux autres nous venons de demander auquel de ses attributs le Christ aura prétendu faire allusion en parlant de Béelzébuth. Demandons-leur encore dans quelle classe de *météores* et d'*électricités* l'Écriture aura voulu ranger l'homicide *Moloch*, la voluptueuse *Astarté*, l'ordurier *Béelphégor*, et *Chamos* et *Dagon* et *Rempha*, qui ne seraient tout au plus les personnifications que de la cruauté et des passions les plus infâmes. Qu'on nous explique enfin comment, en supposant que des spéculateurs oisifs aient jamais pu perdre leur temps à personnifier de pures abstractions, les masses populaires auraient pu s'y prendre à leur tour pour consulter aussi longtemps sur leur avenir de pures *qualifications* et de simples *épithètes*.

Tant qu'on ne sortira pas de cette fausse voie, l'idolâtrie restera toujours incomprise, et condamnera toujours les penseurs consciencieux à cette conclusion déjà citée : « Plus je fouille ce sujet, plus je creuse ce terrain, et moins il m'est possible de saisir ce qui peut distinguer le paganisme de ce

ligence humaine à son minimum d'énergie. Ce double culte (des anges et des démons) n'ayant pas été universel, n'est donc pas vrai. (*Peuple prim.*, t. I, p. 283.)

Nous en appelons à tous les lecteurs de ce dernier paragraphe.

qu'on appelle la religion véritable; il ne reste plus rien, il me semble, que l'on soit en droit d'appeler de ce nom d'idolâtrie[1]. »

Rien n'est plus vrai; il faut renoncer à l'espoir de jamais saisir un coupable, quand on commence par le faire évader.

Nous allons nous adresser maintenant à celui qui, tout en acceptant nos prémisses, a de la peine à comprendre la permission, l'arrivée et pour ainsi dire l'organisation de cette idolâtrie que Lamennais appelle quelque part, et avec raison, « le spectacle le plus étonnant qui ait été jamais offert à l'esprit humain[2]. »

Nous venons de voir que dans la Bible le crime de l'idolâtrie ne consiste que dans son apostasie. C'est un transfuge qui passe à l'ennemi, ou plutôt, pour nous servir de l'énergique expression consacrée par l'Esprit-Saint, c'est un *fornicateur*, un adultère: « *Fornicati sunt cum diis.* »

Il ne manque pas de chrétiens que le langage, les accents et même la piété relative de ces adultères embarrassent, car trop souvent il arrive que ces prières et dévotions païennes égalent et dépassent comme poésie toutes nos richesses en ce genre. Mais encore une fois le crime n'est pas là. On tient à la femme *étrangère* le même langage que l'on tient à l'épouse, et cet amour profane peut s'exprimer aussi délicatement que s'il était légitime, sans qu'il cesse d'y avoir un crime entre les deux langages.

Pour bien comprendre cette culpabilité des peuples idolâtres, il faut remonter à l'origine des choses et méditer avec soin les vérités suivantes :

Le verset 28 du chapitre XXXII du Deutéronome est ainsi conçu dans la Vulgate : « Quand le Très-Haut a divisé les nations, il a tracé les limites des peuples *suivant le nombre des fils d'Israël.* »

1. Benjamin Constant, *de la Religion*, t. I.
2. *Indifférence*, t. III.

Mais dans les Septante nous lisons : « Il posa les limites des nations, suivant le nombre des *anges* d'Israël. »

On peut dire que si le premier de ces singuliers *cadastres* pèche par l'étroitesse de sa base, le second pèche par son élasticité indéfinie.

Mais au moins le deuxième offre-t-il un sens à l'esprit, tandis que le premier ne se laisse pas facilement apercevoir. On remarquera que c'est la seconde fois que les deux versions sont en désaccord sur cette expression *fils de Dieu*, et que pour la deuxième fois encore la Vulgate tient à ne voir que des hommes là où les Septante voient absolument des anges. Ce qui semblerait avant tout donner raison aux Septante, c'est de voir les Écritures et l'Église représenter toujours Israël comme étant devenu dans ce partage l'héritage, la portion *du chef des anges*, c'est-à-dire du Fils de Dieu, « *portio mea Israel.* »

Or les plus anciens, et entre autres le plus grand des docteurs en fait d'angélologie (saint Denys), adoptent avec unanimité la version des Septante. L'idée ne leur vient même pas de la possibilité du contraire [1].

Écoutons cette grande autorité commentant ce passage : « L'Éternel, dit-il, a posé les limites des nations en raison du nombre de ses anges [1]... » Mais on ne doit pas s'imaginer qu'une sorte de hasard ait fait échoir à notre Dieu le gouvernement de la Judée, et qu'en dehors de son empire les anges ses rivaux ou ses adversaires, ou même quelques autres dieux président au gouvernement de l'univers. Certes, si on les comprend bien, nos lettres sacrées ne veulent pas dire que

1. Il est probable qu'il faut entendre ici, comme pour les sept esprits du Seigneur et pour les planètes, un nombre corrélatif aux anges *principaux* et aux divisions *principales*. Il ne serait pas difficile, par exemple, d'ajuster le nombre sept, comme aussi celui de soixante-dix, que nous retrouvons également dans la subdivision des divinités du Zodiaque, sur les soixante-dix *princes* que le *Zohar*, au dire du chevalier Drach, fait présider aux destinées des peuples. Mais on risquerait de forcer les choses, et de compromettre, dans le détail, un principe qui s'appuie sur des textes respectables.

Dieu ait partagé avec d'autres dieux ou avec les anges l'administration de l'univers, tellement qu'en cette division la nation hébraïque fût devenue son lot; mais elles veulent dire qu'une seule et même Providence, ayant spécialement désigné certains anges, commit à leur garde le salut de tous les hommes, et que, parmi l'infidélité générale, les enfants de Jacob ayant conservé *presque seuls* le trésor des saintes lumières et la connaissance du Très-Haut, de là vient qu'on présente Israël comme ÉTANT DEVENU la portion du Seigneur, et pour bien montrer qu'à l'égal des autres peuples Israël avait été confié à l'un de ses anges, l'Écriture rapporte que saint Michel est le guide sacré des Juifs[1]. » En effet, comme l'Écriture nous montre encore ailleurs l'ange des Perses, l'ange des Grecs, l'ange de la captivité, etc., il est de la dernière évidence que chaque nation, chaque peuple, a son ange tutélaire; et Cornelius, qui tout à l'heure optait pour la traduction de la Vulgate, finit par se décider *avec les Pères*, dit-il, à voir ici l'application du texte des Septante et la corrélation d'un certain nombre d'anges avec la division des royaumes.

Vérité de premier ordre chez les païens, ce gouvernement angélique des États est une croyance tout aussi fondamentale chez les fidèles : « C'est là, dit Origène, un de nos plus profonds mystères traditionnels que Moïse nous a révélés le premier en disant : Écoute, Israël, interroge tes pères, et ils te le diront : Dieu a distribué, etc. »

Pour l'antiquité profane et sacrée, il n'est question que de *tuteurs*, de *curateurs*, de *précepteurs*, de *recteurs*.

Les noms seuls sont quelquefois modifiés ; ainsi, nos bons et mauvais anges, δαίμονια, se changent ordinairement sous la plume et sur les lèvres du païen en *génies*, en *lares*, en *pénates*, en *déesses* et même en *dieux-christs* et en *déesses-mères*, s'il est permis de traduire ainsi leurs θεοί χρηστοί.

Et vous ne trouverez pas un seul penseur, un seul historien

1. *Hiérarchies divines*, p. 218.

qui n'applique à la destinée de chaque nation cet axiome de saint Augustin : « Sans la Vesta du foyer, aucune ville ne peut subsister[1]. »

Oui, nous parlons mieux que nous ne pensons, et nous faisons du spiritualisme sans le savoir, lorsque nous disons : *génie* national, *génie* d'une nation, *génie* épidémique, *génie* d'un art, d'une science, *génie* de chaque individu; lorsque nous disons encore : « obéir à son génie; » toutes ces expressions sont d'une exactitude rigoureuse.

Mais pour en revenir aux anges des nations et des cités, quelle peut-être leur valeur hiérarchique, et que doit-on penser de ces génies des Perses et des Grecs, que la Bible nous représente combattant les uns contre les autres,

1. Voir, sur ces dieux (χρηστοί), et sur ce culte de Vesta, une très-courte mais savante dissertation latine, publiée *cette année* même par M. Fustel de Coulanges, et dédiée à M. Guignault. Vous y verrez que « le culte de Vesta, originaire de Samothrace, est peut-être le plus ancien de la terre (p. 3), qu'il était, pour ainsi dire, l'ensemble des trois grands cabires de Samothrace et l'âme des dieux Pénates (p. 9); que Vesta était encore l'âme de la terre (p. 6) et la force secrète de notre vie (p. 9); que les païens reconnaissaient dans l'homme deux génies, l'un blanc et l'autre noir (p. 13); que ce culte de Vesta et des génies tutélaires était la base, la force et le gage de la durée des nations, que sur lui « reposaient tous les destins de Rome, dont la grandeur a commencé et fini avec lui. »

« Pour qu'un peuple naissant, *dit à son tour* J.-J. Rousseau, pût goûter les saines maximes de la politique, *il faudrait que l'esprit* social qui doit être l'*ouvrage* de l'institution présidât à l'institution même, et que les hommes fussent avant les lois ce qu'ils doivent devenir par elles. Voilà ce qui força, de tout temps, les Pères des nations à recourir à l'intervention du ciel... Mais il n'appartient pas à tout homme de faire parler les dieux,... la grande âme du législateur est le vrai miracle qui doit prouver sa mission. » (*Contrat social*, l. II, ch. VII.)

Rien de mieux dit, jusqu'à la dernière ligne, qui contredit toutes les autres. J.-J. Rousseau avait parfaitement vu que, lorsque nous disons *génie national*, etc., nous prenons, encore une fois, un *effet* pour une *cause*. Envisagé à ce point de vue, le respect pour les institutions premières d'un peuple ne serait qu'un acte de *fidélité*, comme une *révolution* serait un acte d'*adultère*. Faute de cette vérité, nous ne savons que répondre au socialisme, lorsque nous sommes d'accord avec lui pour ne voir dans tout cela que des hommes.

pour ou contre les Juifs, aidés de l'archange saint Michel[1]?

Faudra-t-il donc nous résigner à voir nos bons anges hésiter comme nous entre le juste et l'injuste, et se combattre à l'aventure? Saint Augustin l'a fort bien dit cependant : « Si les dieux se combattaient entre eux, il faudrait excuser aussitôt toutes les guerres civiles dans l'humanité, *si inter se numina pugnarent, jam bella civilia excusarentur*[2]. » Il paraît donc aussi triste que difficile d'appliquer à ces anges l'opinion des théologiens (y compris Cornelius et saint Thomas), qui décident hardiment que c'est bien entre les bons que ces combats ont eu lieu, les anges des nations étant toujours de bons anges.

Rien n'est plus vrai, les nations ont avant tout un bon ange; mais quoi! vous venez de nous dire que d'après les textes sacrés « il n'y a jamais de dissension parmi les anges, » et tout de suite vous nous montrez deux anges qui, hésitant sur une volonté providentielle aussi capitale que celle de la libération des Juifs, vont *dans le doute* mettre toute la terre en feu! et c'est saint Michel, l'adversaire des démons, qui cette fois est invoqué par l'ange des captifs, pour l'aider à combattre un autre bon ange!... (*ut prœlier.*) En vérité, c'est bien difficile à comprendre.

Toute cette confusion ne viendrait-elle pas au contraire de ce qu'on ne tient pas assez de compte de l'ancienne et générale doctrine sur la dualité des esprits se disputant chaque peuple, comme chaque cité, comme chaque individu? On ne parle jamais que de l'ange gardien et spécial, sans jamais s'étendre sur l'autre *spécialité* démoniaque que l'on se contente de généraliser sous le nom générique d'adversaire ou de Satan. Souvent encore, il est vrai, il y a lutte en raison de la division des pouvoirs; ainsi dans cette question des deux anges préposés à la garde des Juifs, le cardinal Cusa établit la dis-

1. Voir Daniel, ch. x.
2. *Cité de Dieu,* l. II, ch. xxv.

tinction de celui qui gardait la partie captive et de celui qui continuait à garder la nation (p. 705, *Doct. ignor.*).

Quant à nous, nous croyons que chaque nation comme chaque homme a son bon et son mauvais ange tout spéciaux, qui se disputent l'occupation des frontières, comme l'occupation des personnes. Nous avons vu Dulaure s'étonner du rôle de ces *frontières* dans l'origine et le développement des cultes et des prodiges qui s'y passaient, et remarquer avec raison que les *montagnes sacrées* étaient toujours sur ces frontières, et que de tous les dieux les dieux *termes* étaient les plus tenaces[1].

Nous allons voir que c'est faute de tenir ce compte angélique en *partie double* (qu'on nous passe l'expression), que c'est faute d'avoir bien distingué les dieux primitifs et bons du monde et des nations, de leurs dieux consécutifs et mauvais, que l'on a donné naissance à une foule d'embarras et de méprises.

Ainsi, par exemple, comment, sans cette distinction, comprendre quelque chose à ce verset du chapitre XXII, v. 18, de l'Exode : « *diis non detrahes,* tu ne diras pas de mal des *dieux,* ni du prince de ton peuple, » à moins que l'on ne tourne la difficulté comme Cornelius, en traduisant par *juges* le mot *dieux?* Ce qui devient assez difficile, lorsqu'on retrouve au verset 20 le même mot *élohim* bien positivement appliqué cette fois aux dieux spirituels, « périsse celui qui immole aux élohim. » On ne voit pas d'ailleurs à quel *prince civil* on pourrait faire allusion à une époque où Israël n'en avait aucun.

Voilà donc deux espèces de dieux bien nettement distingués; ceux auxquels on immole en encourant la peine de mort, et ceux dont il ne faut dire aucun mal. D'où vient cela, si ce n'est parce que les uns, comme le dit encore le *Zohar,* sont entièrement subordonnés au grand Dieu d'Israël, et que les autres le sont à Azazel, son antagoniste spirituel?

Mais comment ces vrais dieux ont-ils pu céder la place aux

1. *De l'Origine de l'idolâtrie,* p. 111 et 122.

faux dieux? Comment la malheureuse humanité a-t-elle pu se trouver exposée d'abord et plus tard assujettie à de si terribles méprises?

Avant de répondre, reportons-nous à la marche ordinaire de la déchéance chez les individus.

« Γνῶθι σεαυτον ; apprenez à vous connaître, » et vous connaîtrez bientôt la véritable économie du monde.

Nous avons déjà vu que l'homme, par suite de la chute, venait au monde littéralement possédé par le démon, puisque le baptême est un véritable et complet exorcisme, à la suite duquel un bon ange lui était donné comme surveillant et comme gardien. Mais il est encore de foi que chaque homme, quelles que soient sa croyance et sa valeur, qu'il soit ou ne soit même pas baptisé, participe à cette touchante et consolante faveur. Il ne l'est pas moins que le possesseur expulsé cherche toujours à rentrer dans le palais de ses pères, qu'il tourne et rode sans cesse autour de la place, épiant les distractions et fomentant les trahisons qui pourraient la lui livrer à nouveau.

On comprend donc ce que la faiblesse humaine et les tentations *surhumaines* réunies[1] produisent le plus souvent chez l'homme-individu. L'Église nous en avertit, le bon ange s'éloigne à mesure que l'autre se rapproche, et les avertissements trop de fois méprisés amènent le divorce avec l'un, la réconciliation... avec l'autre.

Cependant, répétons-le toujours, ni la réconciliation ni le divorce n'arrivent jamais à l'absolu. De même que l'état de sainteté ne conjure pas toujours les invasions de l'adversaire, de même le mauvais état habituel, quelque fâcheux qu'il soit, n'exclut complétement ni l'intervention accidentelle ni la surveillance éloignée du bon esprit. Malheur seulement à celui qui, par sa faute et par son choix, n'a plus droit qu'aux secours exceptionnels!

Eh bien! il en est des nations comme des individus « vi-

1. L'Apôtre recommande aux fidèles de prier Dieu de ne leur envoyer que des tentations *humaines*. Il ne les confondait pas avec *les autres*.

vant et mourant comme leurs maîtres, » suivant la belle expression de Bossuet, elles méritent ou déméritent comme eux, et le prophète Isaïe ne peut laisser aucun doute à ce sujet : « Ce sont vos iniquités, dit-il, qui ont *fait la séparation* entre vous et votre Dieu. Ce sont vos péchés qui lui ont fait détourner son visage pour ne plus vous écouter[1]. »

Il est impossible de donner une plus haute et plus touchante idée de la raison de l'idolâtrie, que ne le fait le même prophète dans les paroles suivantes : « Les peuples se sont enfuis à *la voix de leur ange*... et voici que les *veillants* feront entendre de grands cris, que les anges de la paix *pleureront* amèrement... Toutes les voies sont rompues, le pacte est déchiré... la terre est languissante[2]. »

Voilà les grands et terribles effets du délaissement angélique, et nous ne craignons pas de le dire : Voici toute la philosophie de l'histoire.

Le délaissement n'est pas la punition de la surprise démoniaque, parce que Dieu ne punit jamais une erreur, mais celle-ci n'est au contraire que la punition du délaissement de la morale et par conséquent du bon ange.

Quand le délaissement arrive, l'adultère est consommé, et le jour ou le vide se fait au fond de ces cœurs coupables, l'abandon motivé du bon ange permet à l'usurpateur de reparaître.

Veut-on avoir la théorie exacte de l'avénement de l'idolâtrie chez un peuple? Il suffit de réfléchir sur cette tradition biblique d'après laquelle l'archange « saint Michel avait été l'ange tutélaire des Amorrhéens avant de devenir celui du peuple d'Israël. » Il s'était retiré devant leurs crimes, et l'on sait par quels dieux il s'était vu immédiatement remplacé.

Les dieux se remplacent donc comme les rois. Les bons et les mauvais s'expulsent mutuellement, avec cette différence toutefois que, si les mauvais « rugissent et maudissent » au

1. Isaïe, ch. LIX, v. 2.
2. Id., ch. XXXIII, v. 3, 7, 8 et 9.

moment de leur expulsion, les bons, pour avoir cédé la place d'honneur dans les temples et dans le culte officiel, sont loin d'avoir abdiqué complétement. Ils se retirent, *pleurent* comme celui d'Isaïe sur les malheurs de leurs peuples, surveillent les nouveaux maîtres, brident et modèrent leur action, les contraignent à marcher encore dans les voies providentielles générales, entretiennent le fond des traditions antiques, empêchent leur falsification complète, les ravivent par quelques révélations nouvelles, et sont partout la raison des vertus, des vérités et parfois des miracles qui survivent au désastre. Enfin ils font toujours pour les peuples ce que toujours ils ont fait pour les individus, c'est-à-dire la juste part des mille et mille degrés d'illusion et de culpabilité, sources et causes premières de leur aveuglement.

Et, gardons-nous de l'oublier, devenue plus rare et plus cachée, leur action n'en est pas moins importante et pas moins décisive. Ce ne sont plus eux que l'on *consulte*, mais ce sont eux qui *interviennent*, ce sont eux qui avertissent Pharaon dans un songe[1], Nabuchodonosor dans un autre[2]. Ce sont eux qui changent sur les lèvres de Balaam les anathèmes en bénédictions, et font exceptionnellement avec ce *devin* ce que nous les avons vus faire plus exceptionnellement encore avec nos consultants modernes, c'est-à-dire qu'ils se chargent de la réponse, tout en réprouvant la question; ce sont eux enfin qu. sont chargés d'annoncer aux nations comme aux individus leur dernière heure, et de leur signifier l'*ultimatum* des arrêts divins.

Car, à l'inverse des nouveaux occupants qui se laissent et se font adorer, qui malgré leur prétendu respect pour Jupiter, Amoun-râ et Ormuzd, n'en règnent pas moins en despotes dans chacun des *nômes* qui leur sont départis, les anges exilés ne sortent jamais, eux, de leur rôle de MLAC (envoyés), se font gloire de cette *non-initiative* que M. Renan leur reproche

1. *Genèse*, ch. XLI.
2. Daniel, ch. II.

amèrement[1], et répondent aux fidèles qui se méprennent, ce que l'ange répondait à saint Jean : « Que faites-vous? Ne suis-je pas comme vous un simple serviteur, « *conservus tuus sum*[2]? »

Un tel critère suffirait seul à la distinction des deux camps.

Saint Denys l'Aréopagite se demande, il est vrai quelque part, comment, tant avant qu'après, ils ont si peu fait connaître le vrai Dieu. « Très-grave difficulté, dit-il, mais qui tient uniquement aux fautes de ces nations. »

Mais voyez; peu de nations, au point de vue catholique, étaient autant sous la puissance du *démon* que le Japon, ce qui n'empêcha pas son ange tutélaire d'apparaître à Rome à saint François Xavier et d'invoquer son secours, ce qui *seul* décida le grand apôtre à tenter cette mission.

Ainsi donc, grâce à eux, l'ordre se maintient au milieu du désordre. « Le peu de vérités, dit Bossuet, que les païens conservaient au milieu de tant d'erreurs, a maintenu parmi eux également une ombre de vertu, un ordre imparfait de société[3]. »

Bossuet a raison, et sa réflexion nous inspire de nouveaux rapprochements entre les sociétés civiles et les sociétés religieuses, entre les dieux et les chefs des nations.

Reportez-vous, par exemple, à la plus satanique sans contredit de toutes les révolutions politiques modernes, et voyez un peu comment procède la Providence. Un débordement de mœurs inconnu depuis l'empire romain attire sur les classes coupables de la France une de ces rafales de vengeance et de sang qui eussent rendu jaloux et Tibère et Néron. La société civile immole aussi son Christ, et la royauté gravit à son tour son calvaire; alors les dieux du temple se retirent devant les idoles éhontées qui ne craignent pas d'envahir leurs autels, et comme le monarque avait cédé la place à Marat, le

1. Renan, *Langues sémitiques*, loc. cit.
2. *Apocalypse*.
3. *Histoire universelle*.

Christ cède la sienne à Satan. Est-ce à dire pour cela que toute société et même que toute vérité vont périr? que cette société soit devenue tout à coup incapable de mérite et de démérite absolus? Non, quoique la *raison* païenne siége trop réellement en *chair* et en *os* sur les autels de la métropole effrayée, quoique Robespierre et Danton aient osé se partager l'héritage de saint Louis, quoique les plus infâmes lévites souillent, en les portant, la croix, la crosse et les ornements des pontifes, la *droite* des esprits, c'est-à-dire les *vrais génies* de la France, *pleurant* à leur tour sur ces calamités qu'ils tolèrent, se maintiennent à distance, soutiennent la charpente de cet édifice embrasé, et ne permettent pas qu'il vienne à s'effondrer sur lui-même. Ils font si bien, que, même sous le règne de ces tyrans de circonstance, la société matérielle roule à peu près sur les mêmes rails; les ministères fonctionnent, le brigandage est puni, la police réprime, etc., de manière que, tout en obéissant à des monstres, les individus peuvent encore remplir ou enfreindre leurs devoirs, mériter ou démériter de la patrie.

Telle était à peu près la situation des païens primitivement frustrés par leur faute de la protection incessante de leurs dieux, mais devenus bien plus excusables dans la suite, lorsque, héritiers innocents de l'erreur paternelle, ils avaient fini par subir de la part de ces dieux, comme leur dit l'apôtre, une *hallucination* véritable et permanente[1].

Il n'est donc qu'une seule loi et pour les nations, c'est-à-dire pour l'homme collectif et social, et pour chacun de nous, c'est-à-dire pour l'homme individuel et privé.

Comme leurs maîtres, les nations sont entre leurs deux génies, sur la double action desquels roulent toute l'économie de l'épreuve, tout le mérite du fidèle, toute la culpabilité de l'adultère, tout le jugement enfin qui donne à chacun d'eux la

1. « Qui vous a donc *ensorcelés* (fascinati), pour vous empêcher d'obéir à la vérité ? » (*Galates*, l. III, ch. I.)

possession éternelle du Dieu de son amour et de son choix.

Quant à nous, tâchons de mettre fin à notre propre fascination. Au nom de la Bible comme de toute l'antiquité païenne, de Moïse et des prophètes comme de Pythagore et de Platon, des saints Pères comme des Alexandrins, des dieux eux-mêmes comme de leurs exorcistes, au nom de l'histoire universelle comme du bon sens le plus commun, tâchons, disons-nous, de ne plus voir dans les dieux d'Acaron et de Thèbes de simples *attributs* divins ou de simples forces cosmiques, matérielles et aveugles, transformées en démons, car le grand Docteur angélique a raison ici comme toujours : « L'homme, dit-il, a pu être d'abord cause de l'idolâtrie par le désordre de ses affections, par le plaisir qu'il trouvait dans les représentations symboliques et par son ignorance, mais la cause *dernière et complète* (*consummativa causa*), il faut la chercher dans les démons qui se font adorer de l'homme sous la forme des idoles, en y opérant certaines choses qui causent leur étonnement et leur admiration ; c'est pour cela qu'il est dit au psaume 95 : « Tous les dieux des nations sont des démons [1], *omnes dii gentium dæmonia.* »

1. *Somme* II, II, quest. 9.

APPENDICE J

CHAPITRE IX

L'IDOLATRIE DEVANT LES APOTRES — DEVANT LE NÉOPLATONISME — DEVANT LES DIEUX EUX-MÊMES

1. — *L'idolâtrie devant les apôtres.*

Après de telles leçons et de telles paroles, comment les apôtres, forts de tant de promesses et solennellement chargés de l'expulsion de ces mêmes dieux de la surface de la terre, comment les apôtres, qui dans cette carrière toute nouvelle pour eux se montrent tour à tour enchantés de leur succès ou attristés de leur impuissance [1], auraient-ils pu se méprendre à leur tour sur la véritable nature de leurs jouteurs continuellement vaincus et convaincus [2] ?

Tout le monde le sait, pour les évangélistes comme pour les prophètes, Béelzébuth demeure toujours le *dieu* d'Acaron, prince des démons et Satan. Sous ce dernier nom, saint Jean lui consacre tout un livre, saint Pierre l'appelle un lion dévorant, et saint Paul ne se lasse pas de le signaler aux fidèles. C'est l'ennemi, « ce n'est pas la chair et le sang, mais bien les malices aériennes, contre lesquelles il faut s'armer du bouclier de la foi. [3] » Quant aux idoles, elles ne sont rien par elles-mêmes, ce n'est pas à elles que les païens sacrifient,

1. « Seigneur, les démons mêmes nous obéissent... Seigneur, nous n'avons pu chasser ce démon... » (Voir tous les évangélistes.)

2. *Actes*, ch. XVI, v. 16. « Ce sont les serviteurs du Dieu Très-Haut; écoutez-les, » disaient les démons.

3. *Ephés.*, ch. VI.

mais bien véritablement aux démons, et non à Dieu. « Est-ce que je dis que l'idole soit quelque chose en elle-même? Non, mais je dis que toutes les fois qu'on sacrifie, c'est aux démons qu'on le fait[1]. » Il ne veut pas, le grand apôtre, que nous ayons la moindre société avec les démons. « Vous ne pouvez, dit-il, participer à leur table et à celle du Seigneur[2]. »

Ne soyons donc pas étonnés de voir les apôtres porter le fer et la flamme sur tous les temples de ces dieux, briser leurs statues, déchirer leurs enseignements et transmettre les pouvoirs de l'exorcisme à tous leurs successeurs, qui l'exerceront à leur tour sur la plus vaste échelle et pendant dix-huit siècles. Tous expulseront ces anciens dieux des nations, non-seulement des âmes et des corps, mais de toute la nature inanimée et vivante; bien mieux, depuis l'immonde abri de l'animal domestique jusqu'à la couche dorée de celui qui le possède, depuis la source la plus humble jusqu'au sommet des Alpes de Penn et du dieu Jou, nous les verrons tout purifier, tout bénir, et renouveler sans cesse contre ces lieux infestés les objurgations adressées à toutes les pages de la Bible contre les *dieux* des hauts lieux et de tous les bois sacrés[3].

2. — *L'idolâtrie devant les Pères.*

Quant aux Pères de l'Église, comment, sous le poids de telles leçons et de tels enseignements, un seul d'entre eux eût-il pu protester contre un arrêt général et sans appel, qui se trouvait tout à la fois basé sur l'Ancien Testament, sur tous les Évangiles et sur tous les *récits* des apôtres?

Que la philosophie moderne leur reproche, à cet égard, *l'étroitesse de leurs vues, l'animosité de leurs paroles,* « *l'exagération de leur langage, qui devait paraître aussi faux aux yeux des païens que celui de Voltaire aux yeux des chrétiens,* » cela se comprend; la plus haute philosophie du monde ne peut donner que ce qu'elle a. Or, bien loin d'avoir la vérité sur les dieux, elle les plonge *à priori* dans le néant, dans le nirvanâ ontologique; mais, nous le répéterons toujours, que des théologiens, disciples surannés des Bergier, Banier, Pluche,

1. I *Cor.*, ch. XVII.
2. Ibid., ch. X, v. 19.
3. Les montagnes se divisaient en *heureuses,* montagnes des anges, comme le mont Garizim, et en montagnes *maudites* ou des démons, comme le mont Hébal, ancêtres géologiques de notre *Engelberg* et de notre *Maladetta* d'aujourd'hui.

Mignot[1], nourris d'enseignements bibliques, apostoliques et patrologiques, continuent à se livrer encore à des travaux d'Hercule, pour transformer ces dieux des nations en *rayons solaires,* en *emblèmes agricoles,* en *bienfaiteurs* de l'humanité, en *porteurs d'eau,* en *aqueducs,* et se permettent de blâmer les Pères de n'avoir pas vu toutes ces choses, etc,... on ne comprend plus rien à une cécité de cette nature.

Ils disaient donc, tous ces Pères, et cette fois avec un accord unanime, « que les oracles étaient rendus par les démons, qu'ils habitaient souvent les idoles, que c'étaient là les dieux étrangers, que l'univers, jusqu'à l'incarnation, était en leur puissance, que tous les maux étaient leur ouvrage, et qu'à l'aide de l'exorcisme ils forçaient ces démons eux-mêmes à leur avouer toutes ces choses, etc., etc. »

« Qu'est-ce que les idoles? dit saint Augustin. Une simple matière sans sentiment et sans vie, qui a des yeux et ne voit pas; mais les esprits pervers, *fixés* dans ces mêmes simulacres par un art détestable, se sont assimilé ainsi les âmes de leurs malheureux adorateurs[2]. »

Tertullien nous donne en quelque sorte la statistique de tous les oracles, et n'a pas de peine à démontrer que les démons seuls pouvaient coudre tant de vérités à tant de mensonges[3]... Mais ce ne sont là que des raisons; voici maintenant des faits ou plutôt des défis par les faits. Tout le monde connaît celui de Tertullien : « Que l'on amène devant les tribunaux quelqu'un qui soit véritablement possédé du démon, si *quelque chrétien* lui commande de parler, cet esprit malheureux avouera alors aussi véritablement qu'il n'est qu'un démon, qu'il se disait faussement ailleurs être un dieu : s'il ne l'avoue pas aussitôt, faites mourir sur-le-champ ce chrétien téméraire : qu'y a-t-il de plus sûr que cette preuve[4]? »

Lactance n'est pas moins positif et hardi, et qui pourra jamais croire que ces saints hommes compromissent avec tant de légèreté la vie d'un chrétien? Que d'assurance dans ce défi! « Qu'on amène, avec ce possédé, le prêtre de l'Apollon de Delphes lui-même. Ils frémiront également l'un et l'autre au nom de Dieu, et l'*Apollon* sortira aussi vite de son faux prophète que le démon du possédé, et ce faux pro-

1. Voir leurs *Mémoires*, dans le recueil de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.
2. *Cité*, l. VIII, ch. XXIV.
3. *De Anima*, l. I.
4. *Apolog.*

phète deviendra muet pour toujours. Donc les démons que les païens abominent sont les mêmes que les dieux qu'ils adorent[1]. »

Et saint Athanase : « Que *tous ceux qui en veulent faire l'expérience* viennent, qu'ils se servent seulement du signe de la croix, et ils verront si ces démons effrayés seront longs à prendre la fuite. »

« Ces dieux ou démons de Delphes, de Dodone, de la Béotie et de l'Égypte, qui s'étaient emparés de toutes les fontaines et de tous les fleuves, de toutes les idoles et de pierre et de bois, disparaîtront au seul nom de Jésus-Christ[2]. »

Origène assure que les *plus petits*, les *plus infimes* d'entre les chrétiens, ont *tous* cet admirable et infaillible pouvoir d'expulser les faux dieux[3].

Tertullien, en parlant au président Scapula, va même jusqu'à citer les noms propres des possédés délivrés par lui, et les somme de rendre hommage à la vérité : « Vos officiers mêmes pourraient vous en instruire, le secrétaire de l'un d'eux, le parent et le fils d'un autre ayant été délivrés par nous et de la maladie et du démon[4]. »

« Il vous est facile, ô sénateurs, disait à son tour saint Justin, de reconnaître cette vérité, par ce qui se passe *tous les jours sous vos yeux* et en votre présence[5]. »

« Moi-même, dit à son tour saint Grégoire de Nazianze, *que de fois* cela m'est-il arrivé ! »

Saint Augustin ne faisait donc que résumer l'opinion des prophètes, des apôtres, des Pères et, nous allons le voir, des païens eux-mêmes et de leurs dieux, lorsqu'il laissait tomber ces paroles : « Toutes les nations sont au pouvoir des démons, les temples sont élevés aux démons, les autels consacrés aux démons, les prêtres institués pour les démons, les sacrifices offerts aux démons. »

Et comment ose-t-on, au nom de la *vraie critique*, mépriser l'opinion sur le paganisme d'un Lactance, d'un Arnobe, qui l'avaient pratiqué eux-mêmes, qui avaient adoré et même interrogé ces dieux, qui *en avaient obtenu des réponses*, etc. ?

C'étaient des hommes *spéciaux*, s'il en fut jamais, sur toutes ces questions, des hommes d'observation et d'expérience avant tout, et ce serait abuser du temps de nos lecteurs que de prolonger outre mesure des citations trop connues ; l'accord des Pères est unanime.

1. *Divin. instit.*, l. IV, ch. XXVII.
2. *De Incarn.*, I.
3. Liv. VII.
4. *Ad Scapulam.*
5. *Apolog.*, I.

Mais il en est un autre aujourd'hui qui ne l'est pas moins : c'est de rejeter sur « l'*injustice* et l'*étroitesse* de leurs vues » le résultat logique et forcé de tant d'examen et d'évidence. Nous ne connaissons peut-être pas à l'heure qu'il est un seul membre de l'Université qui ne fût prêt à signer des deux mains cette formule d'incréance publiée dernièrement par la *Revue Germanique :* « C'était une erreur des premiers Pères de l'Église de traiter les dieux païens de démons et de mauvais esprits, et nous devons éviter de commettre la même méprise relativement aux dieux des Hindous. Leurs dieux n'ont pas plus de droits à une existence *substantielle* que Éos ou Homera, que Nyx ou Apaté. Ce sont des *masques* sans acteurs, les créations de l'homme et non ses créateurs. Ils sont *nomina* et non *numina*, des noms sans être et non des êtres sans noms[1]. »

3. — *L'idolâtrie devant les néoplatoniciens.*

Tout le *Credo* antispirite de notre science est ici. Comment donc a-t-elle pu faire pour oublier à ce point-là la parole de ces maîtres qu'elle a tant admirés, de ces fameux Alexandrins comme elle ennemis des Pères et par conséquent autorités irrécusables toutes les fois qu'ils se rencontraient avec ceux-ci, non pas sur la valeur divine, mais sur la nature spirituelle de ces dieux?

Gardons-nous bien d'oublier ce que nous avons déjà constaté, c'est-à-dire qu'aux yeux de la critique la plus récente et devant l'étude des derniers monuments exhumés, cette école, longtemps suspecte et récusée, est reconnue définitivement comme le meilleur organe et l'interprète le plus exact de l'ancienne théologie égyptienne. Creuzer et Champollion l'ont réhabilitée en déclarant que la Memphis des Alexandrins était bien certainement le représentant le plus fidèle de la Memphis des Pharaons.

Or, si comme nous l'affirme Julius Firmicus, toutes ces villes égyptiennes, y compris Alexandrie elle-même, étaient devenues « une véritable école de sorcellerie » (assertion qui justifierait à elle seule la vieille indignation d'un Pindare[2] et d'un Hérodote[3] contre « les monstruosités de l'ancien culte égyptien »), nous ne voyons pas pourquoi l'on s'étonnerait d'entendre un démon chassé par saint Hilaire s'écrier au moment de l'expulsion : « Oh! que j'étais bien à Memphis

1. *Revue Germanique*, 31 juillet 1858.
2. Μένδητα.
3. Liv. II.

alors que je m'amusais à jouer les hommes dans leurs songes; c'est malgré moi que j'ai été amené ici [1]. »

Comment d'ailleurs récuser toute une école de philosophie, qui ne se contente pas, comme bien d'autres, de professer le paganisme, de faire de l'érudition sur les dieux, mais qui se dit inspirée, enseignée, ratifiée par ces dieux eux-mêmes, qui vit avec eux, les contemple sans cesse pendant la veille et en songe, et qui n'a d'autre occupation que d'arriver, par toutes les pratiques de la théurgie, à la *vie purgative* d'abord, puis enfin à l'illumination complète de la plus mystique *époptie* [2]?

Nous renvoyons nos lecteurs à ce que nous avons dit à ce sujet au chap. III. Ajoutons-y seulement un dernier trait, c'est Porphyre; Porphyre initié, thaumaturge et dévot au grand Sérapis, qui finit par le trahir impitoyablement. « Nous ne sommes pas dénués de motifs, dit-il, pour *soupçonner* que les mauvais démons sont tous soumis à Sérapis, car ce n'est pas seulement par les symboles que nous avons éte amenés à cette *découverte,* mais parce que les supplications faites pour calmer et éloigner de nous les démons s'adressent d'abord à Pluton. Or, Sérapis est le même que Pluton, et ce qui prouve incontestablement qu'il est le PRINCE DES DÉMONS, c'est qu'il *donne lui-même les symboles* pour les mettre en fuite [3]. »

Ainsi voici le grand dieu des païens, Sérapis, qui se trouve élevé par eux précisément à cette même dignité que l'Évangile assigne à Béelzébuth... *le prince des démons!...*

Reprochez donc maintenant aux Pères leur démonisme injuste.

4. — *L'idolâtrie devant les dieux eux-mêmes.*

Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que les dieux, oui, les dieux, grâce à quelques moments de franchise, ne seraient pas mieux venus à s'en plaindre.

Sans leurs aveux, est-ce que Lactance aurait jamais osé proposer d'en faire l'expérience sur Apollon lui-même, et donner cette expérience comme moyen *infaillible* de s'assurer que « les démons exécrés par les païens sont les mêmes que les dieux qu'ils adorent [4]? »

1. Saint Jérôme, l. III, p. 453.
2. On appelait *époptie* le dernier degré qui vous rendait participant à la nature divine.
3. *De la philosophie par les oracles,* cité par Eusèbe, *Prép.,* t. I, p. 183.
4. *Divin. instit.*, l. IV, ch. XXVII.

Saint Cyprien ne les eût pas conjurés « d'en croire au moins ceux qu'ils adorent [1]. »

Minutius Félix se fût bien gardé de leur dire : « INTERROGEZ Saturne, Sérapis, Jupiter et *tous* les autres, et croyez-en leur témoignage, car il n'est pas probable qu'ils mentent tout exprès pour se déshonorer eux-mêmes [2]. »

Et dans le parti opposé nous ne verrions pas un Julien prendre à témoin LE SOLEIL, devant les habitants d'Antioche, que « la statue d'Apollon lui avait fait connaître la retraite et l'indignation du dieu, » à cause du saint martyr Babylas qui était inhumé près de son temple [3]. »

Enfin Macrobe ne nous montrerait pas l'oracle de Claros déclarant solennellement le dieu Ἰαὼ (Jéhovah) « *le plus grand de tous les dieux* [4]. »

Ce qui cadre merveilleusement avec ce propos d'Apollon, rapporté par Porphyre, que « le Dieu des Juifs était si grand, que tous les autres dieux eux-mêmes en étaient épouvantés [5]. »

Qui nous dit que ce n'était pas ce nom redoutable qui se lisait primitivement sous les nouveaux noms, évidemment surchargés, que la science découvre sur un certain nombre de monuments? M. Ampère fait d'intéressantes réflexions sur les divinités plus modernes *substituées à l'antique et simple divinité*, à propos des petits temples d'Amada et de Kalabehè, en Nubie, « sur lesquels ces surcharges sont manifestes. »

Tout est là : « Je m'assoirai à la place du Très-Haut. » L'idolâtrie n'est pas autre chose.

Pour en revenir à ces réponses des dieux, elles étaient la confirmation : de cette supplique des démons évangéliques : « Jésus, fils du Très-Haut... êtes-vous donc venu nous tourmenter avant l'heure? Laissez-nous nous retirer ; »

Et de cet aveu de la pythonisse de Philippes en présence des apôtres : « Ce sont bien là les serviteurs du Très-Haut, écoutez-les ; »

Et des lamentations de ce démon qui, chassé par saint Antoine, se plaignait de se voir « obligé d'abandonner tous *les lieux* et toutes *les villes* qu'il possédait, parce qu'elles se remplissaient de chrétiens. »

1. *Contra Demetr.*, I.
2. *In Octavio.*
3. Libanius, t. II, p. 185. « O Apollon, dit ce confident de Julien, à présent que vous êtes délivré du fâcheux voisinage d'un *certain mort*, vous continuez à vous dérober à notre culte. »
4. Macrobe, *Saturnales*, t. I, p. 18.
5. Cité par Eusèbe, *Prép.*, 1156.

A quoi le saint lui répondit : « Je ne te crois pas en raison de la confiance que tu m'inspires, mais parce que tu dis la vérité[1]. »

Cette persistance à s'identifier avec les anciens dieux dura si longtemps chez les démons, que Sulpice Sévère nous dit, dans sa *Vie de saint Martin,* que, de son temps encore, ILS SE FAISAIENT VOIR sous les traits de Jupiter, sous ceux de Mercure, et plus fréquemment encore sous ceux de Minerve et de Vénus[2].

Le lion blessé du paganisme ne devant jamais cesser de rugir et de maudire son ennemi, croyons-le donc encore lorsqu'il s'explique aussi catégoriquement sur la nature de ses dieux : « Nos démons sont innombrables, dit Proclus[3], et chacun d'eux prend le surnom de son chef. Ils *aiment à être appelés* Apollon, Mercure, Jupiter, comme si ces noms exprimaient la propriété de leurs dieux propres. »

En présence d'une telle entente entre deux philosophies si adverses, et surtout en présence des aveux que la dernière met dans la bouche de ses propres dieux, on est en droit de demander quelle idée la science moderne peut donc se former de la science antique ; comment elle peut, par exemple, concilier son culte *exclusif et dominant* pour les classiques païens avec le profond mépris qu'elle affecte pour le côté merveilleux et générateur de leur croyance. Il y a là, ce nous semble, la plus choquante de toutes les contradictions. Le surhumain irrite nos savants, l'horreur du surnaturel est écrite dans tous les plis de leur drapeau en caractères si tranchés, que toute discussion avorte par cela même qu'on la tente, et cependant ces classiques admirés et prescrits ne parlent, n'écrivent, ne vivent qu'en s'appuyant sur cette même base qui paraît intolérable à leurs admirateurs. C'est celle de leurs livres, le premier comme le dernier mot de leur philosophie, et la fin de leurs efforts : poëte, philosophe, historien, chacun d'eux, à l'exception des épicuriens, ne vit que pour ses dieux, qu'avec eux et par eux, et ne trouverait plus un seul mot à nous dire le jour où nous parviendrions à neutraliser sa croyance.

Encore une fois, messieurs les professeurs, que pensez-vous de tous ces hommes? Si nous les jugeons au point de vue de votre incroyance ordinaire, ce sont de véritables fous, ou, pour le moins, de bien simples enfants; si, au contraire, nous en croyons l'admiration que vous nous imposez pour leurs œuvres, ce sont de véritables demi-dieux. Que faudra-t-il donc conclure de tant de contradictions? C'est que

1. *Vie de saint Antoine,* par saint Athanase.
2. Chap. XXIV.
3. Proclus, *de Anima et dæmon.*

pendant que vous tenez à faire élever nos enfants par des auteurs si fous, nous récusons, nous, les dieux de ces auteurs pour leurs maîtres.

Le jour où nous prendrions plus au sérieux la réalité *substantielle* de Jupiter, de Mercure et de Vénus, le jour où nous saurions complétement qu'ils nous *écoutent* et « se réjouissent (Porphyre vient de nous le dire) lorsque nous leur donnons tous ces noms, » nous aimons à croire qu'on trouverait un peu moins de douceur à leur causer cette jouissance, comme un peu moins d'inspiration pour les dithyrambes prescrits à leur honneur. Et quand on viendrait à se rappeler que ces demi-dieux encensés étaient précisément *acteurs* dans le crucifiement du Golgotha, peut-être paraîtrait-il au moins plus convenable de se montrer un peu plus sobre de compliments et d'épithètes qui ne peuvent les *ravir* sans *attrister* leur victime et leur vainqueur.

Tout consiste à bien savoir si l'on a affaire à une simple *abstraction* ou bien à un *être* qui se tient à vos côtés et qui sait tirer parti même de la simplicité qui l'encense innocemment.

Ainsi donc, sages et ignorants, philosophes et prêtres, exorcistes et dieux, persécuteurs et martyrs, tous s'accordent pour souscrire au même *credo* et pour réunir le témoignage de leur croyance et de leur observation privée à la grande et antique observation collective du genre humain.

Maintenant laissons l'antiquité. Quinze siècles vont s'écouler encore; oui, quinze siècles également d'observation et d'expérience, quinze siècles de faits merveilleux, d'exorcismes et de miracles, vont apporter à l'intelligence humaine la démonstration et la preuve de la science et de la sagesse antiques ; de sorte que les deux mondes, l'ancien et le nouveau, le païen et le chrétien, sans cesser de se combattre, vont se corroborer et s'accorder mutuellement, sinon sur la valeur, au moins sur la nature de ces dieux ; de sorte encore que toute l'*expérimentation* antique va se trouver confirmée par celle du monde régénéré... Eh bien, que s'est-il donc passé sur la terre pour qu'à la suite de quelques plaisanteries de Fontenelle on ait si généralement déserté les démonstrations de soixante siècles pour une dénégation qui repose sur le vide? L'esprit humain se serait-il donc à son tour incliné sur son axe? Tout refuser aux autorités les plus imposantes et les plus unanimes de l'observation générale, pour accorder tout aux hypothèses les plus divergentes de l'inobservation privée, voilà, certes, un des plus étonnants produits de ce qu'on appelle avec orgueil « *la fine critique moderne.* » Voilà cependant le véritable principe, le cachet dominant et le résultat constant de ce *démolissage historique* que nous appelons avec orgueil la gloire de notre siècle.

CHAPITRE X

MARCHE DE L'IDOLATRIE

OU

SES TROIS ÉTAPES PRINCIPALES

---

§ I

Marche de l'idolâtrie. — Première étape. — Terre de Chus, terre de Cham et les deux Éthiopies.

Voyons maintenant le point de départ et la première étape de cette idolâtrie qui va couvrir la terre.

Évidemment nous voyons ses premiers sectateurs, établis tout aussitôt après le déluge dans cette contrée habitée par les Indiens modernes, qui la nomment encore Kus-cha-Dwipa, tout en reniant la mémoire de ce Chus et en rapportant leur religion à Sem, le constructeur de leur ville sainte, Schem-bamy-y-an.

Ce grand pays aurait donc été peuplé par deux souches différentes, que l'on retrouve encore dans les deux sectes opposées des brahmines.

Les livres des Indiens disent que leur pays a été conquis par Ramà (probablement encore le Raéma ou quatrième fils de Kusch (*Genèse*, x, 7), marchant à la tête d'une *armée*

de singes. Ce Ramâ ou Raéma commandait sans doute cette division attardée des Cuschites babyloniens, premiers conquérants des Indes.

Nous verrons les Ariens *blancs* arriver plus tard aux mêmes lieux, dont ils trouveront les habitants *noirs* enracinés déjà dans le culte des dieux élémentaires, de l'air, du soleil, de la terre et du vent, culte qui facilita tant d'*accommodements* avec le *ciel* de Brahma, que les vainqueurs ne tardèrent pas eux-mêmes à l'adopter.

Mais alors les habitants primitifs, comme s'ils tenaient à devancer les blancs dans la voie du progrès, changèrent ce vieux culte des éléments en un noir démonisme, et, quant aux *singes* qui, disait-on, avaient fait la conquête primitive du pays, et que Creuzer nous montre « divisés en satyres-*dieux* et en satyres-*médiums*[1], » nous engageons les mythologues, qu'ils ont tant embarrassés, à méditer ces paroles d'un de nos plus savants orientalistes : « Des *démons* ennemis, *sous forme d'animaux méchants* ou d'indigènes sauvages (nous avons vu qu'on les distinguait avec soin), remplirent les bois et les champs; c'est *depuis ce moment* que les formules magiques de l'Atharvanâ remplacèrent les chants (*rig*) de leurs plus anciens dieux[2]. »

Il est donc à peu près démontré que ce fut de ce *Chusistan* ou Éthiopie babylonienne que la race noire et magique, on ne sépare jamais ces deux mots, marcha à la conquête des Indes, pendant qu'une de ses divisions, descendant vers le sud, s'installait, vers cette même époque, dans cette autre Éthiopie que la Bible appelle terre de Cham, Χῆμα, et dont l'Égypte appelle encore aujourd'hui les habitants « mauvaise race de Chus. »

On comprend dès lors que, lors de l'expédition française en Égypte, un corps d'armée indien au service de l'Angleterre

1. *Religions*, Inde, ch. 1er.
2. Mémoire lu par Weber à la Société scientifique de Berlin, et reproduit par la *Revue Germanique* du mois d'octobre 1858.

ayant été transféré sur la plage africaine ait salué avec joie les monuments de la haute Égypte, et, se précipitant à terre, se soit écrié « qu'il reconnaissait bien là les dieux de sa patrie[1]. »

Mais ces doubles Cuschites, de qui descendaient-ils eux-mêmes et quel était leur berceau? Le voici. Pendant qu'Hérodote nous signale la ressemblance, ou plutôt l'identité de race et de couleur existante entre les Éthiopiens d'Afrique et ceux de l'Est ou de l'Inde, qu'il appelle *Adéens anthropophages*, le P. Kircher nous montre toutes les traditions cophtes et arabes conférant le titre de roi d'Égypte à *Misraïm*, fils de Cham, et tenant de son père l'ancien *secret* des Caïnites, c'est-à-dire la magie, les incantations et l'art de la fabrication des idoles[2].

Si nous interrogeons à son tour le Chaldéen Bérose, il va nous dire que « le plus jeune des trois fils de Noé, adonné dès sa jeunesse à l'étude de la magie et des poisons, reçut tantôt le nom de premier *Zoroastre*, tantôt, et en raison de ses infâmes tentatives sur son père, celui de Chem-Senua, c'est-à-dire de *Cham infâme*. Les Égyptiens se conformant, ajoute-t-il, à ses enseignements, en firent leur Saturne et lui consacrèrent la ville de Chemmyn. »

« C'est Mesraïm l'Égyptien, dit à son tour la *Chronique d'Alexandrie*, qui, se dirigeant vers les plages orientales, remplit alors le monde de son impiété et inventa l'astrologie et la magie; c'est de lui que parle l'apôtre saint Pierre en disant « qu'après le déluge les hommes étaient retombés dans leur impiété passée. »

Porphyre nous dit que ce fut lui qui, sous le nom de Zoroastre, distingua le premier la magie en magie théurgique et magie goétique ou nécromancie.

Virgile le représente comme fondateur de Thèbes; quelques autres ajoutent, de Tanis.

Voici donc de grandes autorités réunies pour faire retomber

1. Frédéric Schlegel, *Philosophie de l'histoire*, t. I, p. 247.
2. *Œdipus*, t. I, p. 75.

sur les fils de Chus toute cette déviation de l'ancien culte et de l'ancienne théologie orthodoxes, sauvés et conservés par Osiris-Noé. Toujours est-il que ce fut sous les drapeaux de Chus et des doubles Éthiopiens que l'idolâtrie fournit sa première étape post-diluvienne. Ce n'est donc pas sans raison que l'Église catholique chante encore aujourd'hui, à la fête de la Nativité : « Seigneur, vous avez brisé la tête du serpent, et vous en avez fait la nourriture des peuples d'Éthiopie, *dedisti eum in escam populis Ethiopiæ.* »

De l'Éthiopie l'anathème s'étendit bien vite à l'Égypte, qui devint à son tour l'emblème et la patrie du mal. Souillée primitivement par Cham, frappée d'anathème dans la descendance immédiate de ce dernier, c'est-à-dire dans les personnes de Chus et de Chanaan « qui, ne changeant jamais de peau[1], seront toujours les esclaves des esclaves de leurs frères[2], » nous voyons l'Égypte blanche et plus ou moins fidèle se débattre pendant quelque temps contre ses *enfants perdus,* les repousser, les soumettre, mais payer bien cher sa victoire, puisque en s'incorporant le domaine des vaincus elle s'assimila en même temps toutes leurs erreurs et leurs superstitions.

Sans pouvoir marquer d'un chiffre bien précis l'heure de cette double installation des idolâtres noirs en Afrique et en Asie, tout nous dit qu'elle dut être assez prompte et à peu près simultanée, car, malgré cette assertion de Lepsius, que les monuments éthiopiens ne datent guère que du VIIe siècle avant notre ère, nous avons un point de repère qui ne laisse rien à désirer : c'est le monument de Beth-Cually, en Nubie. Là, nous voyons des prisonniers éthiopiens et de race noire ame-

1. Jérémie.

2. Constatons bien, pour la seconde fois, que, dans notre pensée, cet anathème était *rapporté* le jour où la mort du Juste crucifié déchira les cédules de tous les esclavages du monde. L'Église romaine n'a pas perdu une seule occasion de le proclamer. Aussi, lorsque aujourd'hui les protestants de l'Amérique du Sud inscrivent ce terrible verset sur le drapeau de leur scission, ils se montrent, comme toujours, aussi ignorants de l'histoire que de l'esprit du véritable christianisme.

nés devant le roi Rhamsès II ; comme ils lui présentent des meubles, des objets d'art précieux et de riches fourrures, on peut juger du degré de civilisation atteint déjà par l'Éthiopie seize ou dix-huit cents ans avant le christianisme [1]. C'est de là évidemment que l'Égypte tira, non pas le fond de sa théologie et toutes ses vérités religieuses, mais tout ce qui vint les corrompre. C'est de là que lui vint ce fétichisme animal, qui subsiste encore aujourd'hui, et plus intense que jamais, dans son premier berceau. C'est de là que lui vinrent tous ses enchantements, toute sa nécromancie et toute son anthropolâtrie.

Que pouvait-elle, en effet, gagner au voisinage d'une nation qui, tous les ans, et longtemps avant elle, convoquait tous les dieux à la fameuse *table du soleil*. « Dans ces jours solennels, dit l'académicien Foucher, les prêtres, *jouant l'enthousiasme*, persuadaient à la multitude que les dieux s'emparaient de leurs personnes pour venir converser avec leurs fidèles adorateurs, et il paraît que le bruit s'en répandit au loin, puisqu'on le retrouve dans les poëmes d'Homère et chez les Grecs... qui faisaient abandonner le ciel à tous leurs dieux pour aller passer, tous les ans, douze jours en Éthiopie [2]. » Effectivement, dans le 1er livre de l'*Iliade*, Thétis dit à son fils qu'elle ne peut parler à Jupiter « parce qu'il est allé chez les Éthiopiens, qui l'ont invité à un festin avec tous les autres dieux, et qu'il ne doit revenir au ciel qu'au bout de douze jours. » Dans le VIe livre de l'*Odyssée*, Neptune, voyant approcher Ulysse de l'île des Phéociens, s'écrie en colère : « Que vois-je ! les dieux ont donc changé de résolution pendant que j'étais chez les Éthiopiens? » Alcinoüs, de son côté, est surpris qu'Ulysse, arrivant dans son île, y soit pris pour un dieu. « Si c'est, dit-il, quelqu'un des immortels, c'est alors quelque chose d'extraordinaire, car jusqu'ici les dieux ne se sont montrés à nous que lorsque nous leur avons immolé des

1. Voir la gravure donnée par M. Charton dans ses *Voyageurs*, t. I, p. 71.
2. *Académie des inscr.*, t. VI, Mém., p. 386.

hécatombes; alors ils nous ont fait l'honneur d'assister à nos sacrifices et de *se mettre à table avec nous*[1]. »

De son côté, Hérodote, parlant par *ouï-dire* de cette fameuse table du soleil dressée par les Éthiopiens à leurs dieux, nous dit : « C'est une immense prairie remplie de viandes bouillies, que les gens du pays croient produites par *l'âme de la terre*, mais que les magistrats ont soin d'y faire porter pendant la nuit. »

Voilà des magistrats bien habiles, choisis et fournis par une nation bien crédule et bien sotte! Il est vraiment dommage qu'Hérodote nous avoue n'avoir rien examiné par lui-même. Quoi qu'il en soit, c'est une chose fort extraordinaire que de retrouver chez toutes les nations du monde ces festins offerts à des êtres invisibles, qui, après avoir conversé et mangé pendant plusieurs jours avec la nation, s'en retournent à heure fixe, comme ils étaient venus. On était allé au-devant d'eux, on les reconduit, et tout est terminé. Il faut convenir que voilà l'hallucination la plus étrange (en supposant que c'en soit une) que l'humanité malade se soit jamais inoculée à elle-même. Nous reprendrons tout cela à propos de la nécromancie et de ses festins.

Contentons-nous de regarder les Ethiopiens de l'Asie et de l'Afrique comme la vraie race de Chus, comme la mère de cette idolâtrie générale et de ces pratiques si bien désignées par saint Paul, lorsqu'il dit aux Colosses : « Je ne veux pas que vous preniez part à *la table* des démons. »

Le Syncelle et Manéthon nous montrent, quatre-vingts ans environ après l'arrivée d'Abraham à la cour de Pharaon, un roi de Thèbes, nommé Syphis, qu'ils appellent le *Voyant les dieux*, περίοπτος εἰς Θεοὺς. Manéthon affirme même avoir pris connaissance de ses récits sacrés, ce qui a fait supposer à quelques Égyptologues, et entre autres à Marsham, que ce roi pouvait bien être le deuxième Thoth, ses visions, θεοπτία, leur

1. *Odyssée*, l. VII.

paraissant être le fondement de toutes les erreurs, de toutes les superstitions, et, par conséquent, de toute l'idolâtrie égyptienne.

Et qu'on n'en appelle pas aux prétendues différences entre l'antique et la nouvelle religion! Qu'on ne rajeunisse pas trop l'époque des superstitions au profit d'un culte plus ancien! Sans doute, il faut placer en Égypte comme partout, nous l'avons déjà dit, une époque religieuse orthodoxe et pure; mais nous maintenons que les premiers documents historiques et monumentaux sur ce pays nous le montrent en pleine idolâtrie depuis le plus ancien Pharaon jusqu'au dernier Ptolémée. « La perpétuité des usages et des croyances de l'ancienne Égypte durant sa plus mauvaise fortune, dit Champollion-Figeac, est mise hors de doute par une foule de monuments, et il est reconnu que les temples élevés sous la domination des Grecs et des Romains ne sont que des reconstructions des édifices pharaoniques consacrés aux *mêmes divinités*. C'est ainsi qu'il y a eu à Talmis trois constructions du même temple dédié au dieu *Malouli*, une sous les Pharaons (règne d'Aménophis II, successeur de Mœris), une du temps des Ptolémées, et la dernière sous Auguste et Trajan, c'est le temple actuel qui n'a jamais été terminé. Or la légende du dieu *Malouli*, inscrite sur le fragment d'un bas-relief du premier temple, ne diffère en rien des légendes les plus récentes. Ainsi donc le culte local de toutes les villes et bourgades N'A JAMAIS ÉTÉ MODIFIÉ, ON N'INNOVAIT RIEN, ET LES PLUS ANCIENS DIEUX RÉGNAIENT ENCORE LE JOUR OU LEURS TEMPLES ONT ÉTÉ FERMÉS PAR LE CHRISTIANISME[1]. » Comment alors M. Champollion-Figeac, en présence de ces dernières divinités immondes, identifiées par lui avec les anciennes, a-t-il pu s'élever avec tant d'amertume contre « les *satiriques anciens* et modernes qui se sont permis de *blâmer* ces prétendues impiétés[2]? » Comment surtout a-t-il pu soutenir que cette religion « était un monothéisme *pur* se

1. *Égypte ancienne,* p. 251.
2. Ibid., p. 24.

manifestant extérieurement par un polythéisme purement *symbolique;* en un mot, que *tous* les dieux égyptiens n'étaient que de pures *abstractions* et les formes secondaires et tertiaires du grand être[1]? On peut dire que c'est le contre-pied de la vérité, et, puisque M. Champollion continue toujours à citer comme les autorités les plus sûres en fait de culte égyptien celles des Porphyre et des Jamblique, nous nous étonnons encore plus lorsqu'il nous dit que « son frère a puisé cette opinion sur *le pur symbolisme* dans les *mystères égyptiens* de ce dernier auteur. » Pour nous, qui avons pris la peine de méditer longtemps et de traduire en partie cette *somme* théologique du maître et docteur en chef du néoplatonisme (*dux noster,* a dit Porphyre), nous affirmons à notre tour, et nous croyons l'avoir prouvé [2], que toute la thèse de ce livre n'est que la réponse catégorique et contradictoire aux assertions naturalistes et *symboliques* exclusivement adoptées aujourd'hui.

Le seul dieu, *Malouli,* invoqué dès l'origine des temps historiques, nous explique tous les autres, et nous explique surtout comment la Bible appelle la ville d'Héliopolis *iniquitas,* et celle de Bubastis *ignominia.*

Pour fournir sa première étape, l'idolâtrie s'est donc levée de bien grand matin.

§ II

Deuxième étape. — Babel.

Maintenant, retournons au Chusistan babylonien, et voyons, deux cents ans après le déluge[3], un des petits-fils de ce même Chus construisant cette Nimrod que les Sémites appe-

1. *Égypte ancienne.*
2. T. I, ch. III, p. 133 à 139.
3. S'il est impossible d'assigner ici une date bien précise, il est permis de préférer, avec M. de Rougemont (3, 43), celle de 200, comprise entre la naissance de Peleg (l'an 101) et sa mort (l'an 340).

lèrent longtemps *Nimrod la rebelle*, et ce *Birs-Nimrod*, qui spécifie encore mieux la nature de la rébellion, *birs* signifiant en chaldéen *habitation de démons*. Cette qualification nous paraîtra bien légitime, lorsque nous rapprocherons la profession de foi que va nous faire un souverain pontife des dieux Bel et Nébo des récits de Bérose et de Josèphe sur « les esprits vengeurs, qui, sous la forme de flammes et de tempêtes, réduisirent le monument d'orgueil à l'état de montagne de briques embrasée que nous contemplons aujourd'hui [1]. »

BABEL, dispersion ! confusion ! Tout cela est plein d'actualité scientifique, et la réhabilitation historique de la vieille pyramide va faire suite à la réhabilitation du déluge.

Donnons d'abord un sourire à l'incroyance que nos grands-pères formulaient ainsi : « Je ne sais pourquoi, il est dit dans la Genèse, que Babel signifie confusion,... car *ba* signifie *père* dans toutes les langues orientales et *bel* signifie Dieu, donc *Babel* signifie « Ville de Dieu [2]. »

Au reste, la voix de Voltaire n'était pas isolée. On disait autour de lui que Ba-bel signifiait « palais de Dieu, » mais la Bible s'obstinait à traduire par le mot *confusion*, et, comme le fait très-bien remarquer M. de Rougemont, « les inscriptions cunéiformes viennent encore une fois aujourd'hui donner gain de cause à Moïse. « Elles disent *babil* et *babilusch*, or *babal* signifie en syriaque *parler confus*, d'où balbutier et babil [3]. »

Le président de Brosses, Voltaire plus scientifique que l'autre, ne voyait dans ces ruines « qu'un effet des injures de l'air. »

1. Voir, dans Bérose, le récit de « cette *descente* des dieux, aidés par la foudre et les vents ; » ce qui n'est, au reste, que l'application du verset 4 du *Psaume* 103 : « Il fait des flammes et des vents ses ministres. » Josèphe parle aussi comme Bérose, et le cardinal Cajetan pense, comme saint Augustin et Philon, que le « venons et descendons » de la Bible doit s'appliquer, non pas, comme on l'a dit, aux personnes de la sainte Trinité, mais aux bons anges.

2. Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, art. BABEL.

3. *Peuples primitifs*, t. III, p. 96.

Le XIXe siècle n'était guère mieux disposé. Dupuis ne trouvait dans « cette immense pyramide de Bélus-Soleil qu'un encouragement donné par les prêtres à la vertu, et qu'un magnifique *heroon*[1]. »

M. Lacour propose aujourd'hui une traduction nouvelle, « à l'aide de laquelle, dit-il, on n'aura plus besoin d'un miracle préparé par une absurdité. » La tour de Babel ne serait plus, selon cette traduction littérale, que « l'œil de Bel, ou un observatoire dont le principe était dans les constellations du ciel;... et cette *prétendue confusion* n'aurait été, au contraire, qu'une extension, qu'un enrichissement du langage, dû à la formation d'un alphabet qui put d'abord causer quelque embarras, mais qui donna bientôt à l'esprit humain tout l'essor dont il était susceptible[2]. »

Quant à M. Renan, que nous gardions pour la fin, il ne peut pas admettre, comme bien on pense, que « toutes les langues des différentes races aient pu être créées d'un seul jet sous l'influence mystérieuse d'une intervention divine[3], » bien que Niebuhr (grande autorité) l'avertisse que, pour sa part, l'admission d'un semblable miracle n'offense en rien sa raison, et que les débris de l'ancien monde prouvent *clairement* qu'après avoir duré un certain temps cet ordre primitif subit une révolution qui changea son essence[4].

Toutes ces dénégations sur la destination du monument n'avaient rien de bien étonnant, lorsqu'on voyait l'archéologie elle-même, en présence de ce Birs-Nimrod, hésiter quelquefois entre la tour de Babel et le temple de Bélus. Elle essayait de concilier les deux avis, mais lorsqu'elle en venait à soupçonner que Nabuchodonosor avait bien pu bâtir ce dernier temple sur la tour première, il se trouvait là tout de suite un savant, même un savant chrétien, pour étouffer l'aperçu, en le

1. *Abrégé*, p. 137.
2. *Les Œloim*, t. I, p. 115 à 132.
3. *Langues sémitiques*.
4. *Römische Geschichte*, I Theil, S. 60.

traitant d'*hypothèse*, qui, « n'étant appuyée sur aucun témoignage antique, se trouvait contredite au contraire par les assertions de tous les voyageurs[1]. »

Nous venons de laisser parler la critique scientifique; laissons parler maintenant les réalités historiques.

Voici venir de l'Orient même un des plus curieux, des plus authentiques et plus récents produits des études d'archéologie asiatique. La presse, qui sait choisir ses vulgarisations, s'est bien gardée de favoriser celle-ci et d'ébruiter une découverte semblable; nouvelle preuve que son silence obéit à ses passions aussi bien que sa parole. Il est probable, en effet, que si demain quelque brique de Babylone et de Ninive pouvait lui apporter la démonstration de la plus minime erreur biblique, après-demain toute la France et toute l'Europe le sauraient.

Voici donc en quoi consiste cette nouvelle découverte : on sait que la collection de briques et de cylindres babyloniens rapportée par nos voyageurs modernes devient la plus curieuse des bibliothèques, bibliothèque cette fois autochthone[2] et vraiment originale! Or le plus curieux peut-être de tous ces livres d'argile écrits en caractères cunéiformes avait été véritablement *édité*, dans ces dernières années, par M. Jules Oppert, l'un des membres les plus distingués de la Société asiatique de Paris et de la Commission envoyée par le gouvernement français en Mésopotamie.

Voici donc la traduction qu'il proposait de cette curieuse brique trouvée par le colonel Rawlinson à Borsippa ou *Birs-Nimroud*, demeure de la *vaticination* du dieu *Ao*.

« MOI, Nabuchodonosor, roi de Babylone, serviteur de l'Être éternel, qui occupe le cœur de Mérodach, le monarque suprême, qui exalte le Nébo, le sauveur, le sage, qui prête son oreille aux instructions du grand Dieu : le roi vicaire jugeant sans injustice, qui a reconstruit la pyramide (Babil)

1. Raoul-Rochette, Cours public sur les monuments de l'Asie.
2. Nous avons dit qu'*autochthone* signifie *né sur place*.

et la tour à étages (Birs-Nimroud), fils de Nabopolassar, roi de Babylone, MOI.

« Nous disons, Mérodach le grand seigneur m'a lui-même *engendré*, il m'a enjoint de reconstruire ses demeures. Nébo, qui surveille les légions du ciel et de la terre, a chargé ma main du sceptre de la justice.

« La pyramide est le grand temple du ciel et de la terre, la demeure du maître des dieux, Mérodach. J'en ai restauré en or pur le sanctuaire, le lieu de repos de sa souveraineté. La tour à étages, la maison éternelle que j'ai refondée et rebâtie, je l'ai construite en argent, en or et autres métaux, en briques émaillées, en cèdre et en cyprès, j'en ai achevé la magnificence.

« MOI, *le premier* édifice, qui est le temple des assises de la terre, et auquel se rattache la mémoire de Babylone, je l'ai achevé, j'en ai élevé le faîte en brique et en cuivre.

« Nous disons pour *le second* qui est cet édifice-ci : le temple des *Sept lumières de la terre*, auquel se rattache la mémoire de Borsippa, et que le premier roi a commencé (on compte d'ici là quarante-deux vies humaines) sans en achever le faîte, avait été abandonné depuis longues années. ILS Y AVAIENT PROFÉRÉ EN DÉSORDRE[1] L'EXPRESSION DE LEURS PENSÉES. LE TREMBLEMENT DE TERRE ET LE TONNERRE AVAIENT ÉBRANLÉ LA BRIQUE CRUE QUI S'ÉTAIT ÉCROULÉE EN FORMANT DES COLLINES.

« A la refaire le *grand dieu Mérodach* a engagé mon cœur; je n'ai pas touché à l'emplacement, je n'ai pas attaqué les fondements. Dans le mois du salut, au jour heureux, j'ai ceint par des galeries la brique crue des étages et la brique cuite des revêtements; j'ai renouvelé la rampe circulaire, j'ai posé la mémoire de mon nom dans les pourtours des galeries, comme jadis ils en avaient conçu le plan; ainsi j'ai fondé et

1. Nous avons dit que *balal*, en hébreu, signifie *confusion*.

rebâti l'édifice, comme cela *avait été dans les temps éloignés ;* ainsi j'en ai élevé le faîte.

« Nébo, toi qui t'*engendres toi-même*, intelligence suprême, souverain qui exaltes Mérodach, bénis mes œuvres pour que je domine, accorde-moi pour toujours une race dans les temps éloignés, la multiplication septuple des naissances, la solitude du trône, la victoire de l'épée, l'anéantissement des rebelles, la conquête des pays ennemis... Nabuchodonosor, le roi qui a reconstruit ceci, demeure devant ta face[1]. »

Ainsi, voilà toute la vérité sur Babel ! Voltaire et Lacour avaient raison en ce sens, que les hommes de cette époque n'étaient pas plus insensés que tous les autres et n'avaient jamais pensé à élever une tour qui pût *s'élever jusqu'à la lune*... mais ils l'étaient assez pour élever un temple de *vaticination* astrologique, c'est-à-dire fondée sur les sept lumières, autrement dit les *esprits des sept planètes*, et, de son côté, Dieu était assez jaloux de sa puissance pour ne pas laisser tant de gloire et d'honneur au grand dieu Mérodach et à Nébo, le *surveillant des légions célestes et terrestres.*

Quelle belle leçon d'archéologie donnée par une brique ! Quel enseignement sur le *désordre du langage* et sur l'*action simultanée* des trombes sidérales et telluriques, donné par qui ? par le roi Nabuchodonosor lui-même, dont le style réfléchit si bien ici cette incarnation du MOI, que la Bible nous montre réalisée en sa personne !

Décidément, *si la vérité et l'histoire pouvaient jamais être bannies* des sanctuaires académiques de l'Europe, elles se réfugieraient dans l'argile et dans les briques mystiques de l'Asie.

On voudra bien convenir avec nous qu'une révélation aussi neuve eût bien mérité de la part de la presse un peu plus d'attention et de lumière[2].

Dès 1851, M. Oppert, aidé de MM. Fresnel et Thomas,

1. Voir *Annales de philosophie chrétienne*, novembre 1856, p. 346.

2. Il faut bien remarquer encore que cette tour de Babel, restaurée, paraît s'être écroulée sur la première par les mêmes voies et moyens, puisque

ayant été, comme nous l'avons dit, chargé d'une mission scientifique en Mésopotamie, avait publié une relation d'après laquelle rien n'aurait jamais égalé comme importance cette capitale de l'idolâtrie, type et mère de toutes nos Babylones modernes : « Qu'on se figure, disaient ces savants, une surface dix fois grande comme Paris dans son enceinte actuelle, une surface plus grande que le département de la Seine tout entier, environnée d'une muraille de 80 pieds d'épaisseur et de 105 mètres ou 328 pieds de hauteur, c'est-à-dire précisément celle de la flèche des Invalides, voilà Babylone. » Il paraît qu'ici toute erreur est impossible, puisque d'une part M. Oppert a retrouvé sur le terrain même le module des mesures babyloniennes, et que de l'autre tous les chiffres d'Hérodote faisant de Babylone « un immense carré, dont chaque côté avait une longueur de 120 stades, bordée par une muraille épaisse de 50 coudées royales, sur une hauteur de 200, » se trouvent parfaitement confirmés par ce module et par la fameuse inscription de Naboukhadnezzar. Les pyramides ne sont plus rien auprès de ces proportions. Quant à Ninive, elle était au moins égale en importance.

nos voyageurs nous la représentent comme « une montagne calcinée par le feu. » Il est certain dès lors que cette première tour est celle dont Hérodote nous avait laissé la description en ces termes (l. I, ch. CLXXXI) : « Au milieu du temple de Jupiter Bélus s'élève une tour solide en longueur et en largeur; sur cette première tour une autre est bâtie, une troisième sur celle-ci, et ainsi de suite, jusqu'au nombre de huit. On peut monter au sommet de toutes par une rampe qui circule en dehors d'elle. Sur la dernière tour, on a ménagé une grande chapelle où l'on voit un lit très-large, magnifiquement couvert et près duquel est une table d'or. Du reste, on n'y aperçoit aucune image de Divinité. Personne ne passe la nuit dans ce lieu, si ce n'est une femme seule, qui doit être du pays, *choisie par le dieu*, et que désignent les Chaldéens, prêtres de Bélus. Ces prêtres disent, et, à mon jugement, cela n'est pas croyable, que le dieu lui-même se rend dans ce temple la nuit,... etc., etc. » Hérodote ne parle, *de visu*, que sur la tour matérielle. Ce n'est donc qu'après lui, et pendant les cinq derniers siècles qui ont précédé l'ère chrétienne que, *pour la seconde fois, la montagne de briques* s'est vue de nouveau calcinée par le feu du ciel,... et que la grande ville, suivant la parole d'Isaïe, est devenue *grand désert.*

Extrait d'une autre lecture faite à l'Académie des beaux-arts, par M. Jules Oppert, au sujet des inscriptions assyriennes cunéiformes.

Les documents les plus anciens que nous possédions sont des briques employées par les rois antiques de la basse Chaldée et remontant *sûrement* jusqu'au XXe siècle avant l'ère vulgaire. Dernièrement, la Société asiatique de Londres a demandé à *quatre personnes*, travaillant chacune de son côté, la traduction d'une inscription du roi Tiglatpileser (en 1250 avant J.-C.); les QUATRE versions ont été trouvées assez concordantes *pour ne plus laisser un doute* sur la base de déchiffrement...

Toutes les inscriptions du fondateur de Khorsabad, Sargon, parlent des villes et des édifices qu'il fit construire. Son fils, le grand conquérant Sennachérib, ne nous a laissé que des documents de ce genre.

Comme toutes les nations antiques et modernes, l'acte même de la fondation était accompagné chez les Assyriens de cérémonies religieuses, dont les textes de Khorsabad nous ont transmis une description. Dans les inscriptions des taureaux, Sargon nous raconte d'abord le choix du terrain dans les termes suivants :

« Le roi, plein de sollicitude, respectant les désirs de son peuple, éleva ses regards : il décréta la pose de jalons, pour remplir le terrain de magnifiques édifices et pour délimiter les champs labourables. Dans la vallée, près de l'origine des montagnes, au-dessous de Ninive, je construisis une ville et je nommai son nom, *Hisri-Sargon*. Pour peupler cette ville et pour conserver la mémoire des autels détruits, j'ai construit des autels aux grands dieux et des palais pour y loger ma Majesté, j'ai enfoncé les pierres angulaires...

« Puis, je distribuai, dans l'intérieur de Hisri-Sargon, des places à Nisroch, Sin (*Lunus*), Samas (*le Soleil*), Ao (*Saturne*), Ninip-Sandan (*Hercule*), et aux sculptures représentant leurs divinités.

« Nisroch, donne-moi un fils ou une fille.

« Le peuple jeta ses amulettes.

« Je construisis un hypèture (hypèthre) couvert de peau de veau marin, avec de l'ébène, du tamarisc, du lentisque, du cèdre, du pin, du cyprès, du pistachier.

« Je fis une rampe tournante dans l'intérieur des portes et je posai, dans la partie supérieure, des poutres de cèdre et cyprès.

« Sur des tablettes en or, en argent, en antimoine, en cuivre, en plomb, j'ai écrit la gloire de mon nom, et je les ai posées dans les fondations.

« Celui qui attaque les œuvres de ma main, qui dépouille mon trésor, qu'Assour, le grand Seigneur, détruise en ce pays son nom et sa race...

« ..... J'ai ouvert, vers les quatre régions célestes, huit portes.

« Le soleil me fait acquérir ma propriété, Ao creuse mes canaux ; je nommai les grandes portes du levant portes du Soleil et de Saturne.

« Bel-Dagon pose les fondements de la ville, Myllita-Taauth (la déesse de

la terre) triture dans son sein la pierre (*kesbet*) du fard; j'appelai les grandes portes du midi portes de Bel-Dragon et de Taauth.

« Oannès achève les œuvres de ma main; Istar (la déesse de la guerre), détruit les hommes; je donnai aux grandes portes du couchant les noms d'Oannès et d'Istar.

« Nisroch préside aux mariages des hommes; la souveraine des dieux (Mylitta-Zarpanit) favorise les naissances; je marquai les grandes portes du nord par les noms de Nisroch et de Mylitta.

« Assour donne le *labarum* (victoire) aux gloires des rois. A son choix, il protége leur armée et leur fortune; Ninip-Sandan (Hercule) pose la pierre angulaire de la ville, prédestine son armée à la victoire pendant des années éloignées. »

Les huit portes dont parle le texte ont été retrouvées dans les ruines de l'enceinte de Khorsabad.

« ..... Je choisis les emplacements aux fondations, j'y posai des briques non cuites; le peuple jeta au milieu d'eux des amulettes préservatrices contre les démons, comme pour détruire l'injure occasionnée par le creusement profond, en invoquant les dieux Nisroch, Sin, Mylitta, Soleil, Nébo, Ao, Ninip. »

L'inscription commémorative de la fondation de Khorsabad atteste le même fait qui, du reste, se trouve répété ailleurs dans le texte assyrien. Ces amulettes ont été retrouvées sous les taureaux des portes de la ville. Lorsque l'explorateur de ces ruines enleva la masse énorme d'un de ces monuments, *il trouva une couche d'un sable très-fin*, à peu près de deux centimètres d'épaisseur, et, dans cette couche, on rencontra une infinité de petites pierres de toute espèce, la plupart très-grossièrement travaillées, mais quelques-unes d'une exécution entièrement belle.

La tour de Babylone, aujourd'hui connue sous le nom de Birs-Nimroud, était formée de sept tours carrées, superposées, qui étaient supportées par une immense substruction. — Hérodote, qui rend compte de ce remarquable monument, compte cette base comme une première tour, et parle ainsi de huit bâtiments pareils. En haut, il y avait un grand temple, dans lequel il n'y avait qu'un lit où le dieu *reposait*. En effet, les textes nomment la tour l'endroit du *repos* du dieu Nébo.

..... Tout en bas, on voyait un temple consacre à Nébo. La tour de Borsippa était, il est vrai, spécialement réservée à ce *dieu*, comme à son *épouse* Nana; néanmoins, l'inscription citée parle expressément « du sanctuaire de Nébo qui est dans la pyramide, et qui se nommait *Babil* ou LE LIEU OU SE RENDAIENT LES ORACLES. »

Ainsi donc, d'après ce dernier détail, la tour de Babel n'était autre chose que la TOUR DU DIEU PARLANT.

§ III

La Babel du Mexique, Géants transatlantiques. — Les *Giganteia* ne sont pas des mythes.

A la *confusion* succède la *dispersion*, et malgré l'immense progrès que M. Lacour signale à cette époque dans le *perfectionnement progressif* des langues, nous trouvons plus rationnel de croire avec M. de Humboldt que, « trouvant partout les débris d'une langue primitive, ces débris attestent une *unité brisée*, et non pas un progrès synthétique. » La science, d'ailleurs, est bien forcée d'admettre le fait de la dispersion. Elle voit ou croit voir aujourd'hui les *Kimris* ou les *Anteceltes*[1] s'éloigner les premiers de la patrie commune, puis les Celtes[2], puis les Pélasges, divisés plus tard en Grecs et en Romains, puis à peu près au même moment la race germano-slave, et plus tard enfin les Aryens, qui, sensiblement attardés au berceau de leur enfance, se lèvent les derniers pour devenir à leur heure les Persans et les nouveaux Indiens.

De cette race caucasique et blanche, quelques savants, passant à la race mongolique ou cuivrée, croient voir les cent familles, fixées longtemps dans les montagnes du *Chen-si*, descendre par le seul passage qui communique du plateau central de l'Asie dans les plaines de *Houang-ho*, où était la ville de *Tay-hiuen-fou* ou ville de la *première origine* des Chinois[3].

1. Ou peut-être les *constructeurs* des habitations lacustres ou sur pilotis, que l'on retrouve aujourd'hui en Afrique, en Océanie et sur tous nos lacs de Suisse: (Voir, à ce sujet, le récent et très-curieux ouvrage de M. Troyon.)

2. Josèphe nous dit que les Gaulois étaient appelés *gomoristes*, parce qu'ils étaient venus peupler nos continents sous la conduite de Gomer. (*Antiq.*, l. I, ch. VII). Le prophète Ézéchiel fait allusion à cette même émigration, ch. XXXVIII.

3. Voir les *Mémoires* sur les Chinois, t. I, p. 62. M. Renan, qui admet la possibilité d'un même berceau, dans l'Imaüs, pour les trois races, aryenne

Quant à la race noire, nous venons de la voir gagnant d'une part l'Afrique et de l'autre les Indes, sous le patronage des fils de Chus.

Mais qui pourra nous la montrer traversant l'Atlantique et réalisant jusqu'aux extrémités de la terre le *duplicata* de ces événements merveilleux, mais duplicata tellement fidèle qu'on le prendrait pour une sorte de radotage traditionnel, si tous les monuments n'étaient pas cette fois encore sous nos yeux.

Ainsi Babel n'est plus un fait isolé dans l'histoire; tout le monde sait l'étonnement d'Alexandre de Humboldt devant ces téocallis mexicains, « si parfaitement semblables, disait-il, au temple de Jupiter-Bélus, décrit par Hérodote et Diodore; » mais cet étonnement redoublait devant le plus grand, le plus ancien et le plus célèbre de tous, celui de Cholula. « On l'appelle aujourd'hui, disait-il, la *Montagne faite à mains d'hommes*... Orienté (comme toutes les pyramides égyptiennes) d'après les quatre points cardinaux, sa plate-forme a 2,400 mètres carrés, et sa base est deux fois plus grande que celle du Chéops... Ce grand téocalli, appelé comme l'autre la montagne de briques *non cuites*, avait à sa cime un autel dédié à Quetzalcoatl ou dieu *de l'air*. On sait que ce dieu-serpent (Coatl), est l'être le plus mystérieux de toute la théologie mexicaine... Mais il existe encore aujourd'hui parmi les Indiens une autre tradition *très-remarquable*, d'après laquelle cette grande pyramide n'aurait pas été destinée primitivement à servir au culte de ce dieu... En examinant à Rome les manuscrits mexicains du Vatican, j'ai trouvé cette tradition consignée dans un manuscrit de Pedro de los Rios, religieux dominicain qui, en 1566, copia sur les lieux toutes les peintures hiéroglyphiques qu'il put se procurer. « Avant la grande

(ou indo-européenne), sémitique et chamite, refuse d'y faire entrer les Chinois et ce qu'on appelle les races inférieures. Il ne tient aucun compte, par conséquent, des nombreux rapports établis entre l'hébreu et l'égyptien, puis entre celui-ci et le chinois, par des hommes comme G. de Humboldt, de Rougé, Bunsen, Lepsius, etc.

inondation, dit cette tradition (écrite), le pays d'Anahuac était habité par des *géants*... Lorsque les eaux se furent retirées, un de ces géants, Xelhua, surnommé l'Architecte, alla à Chołollan, où, *en mémoire de la montagne Tlaloc*, il construisit une colline artificielle en forme de pyramide; il fit fabriquer les briques dans la province de Tlamanalco, au pied de la sierra de Cocotl, et, pour les transporter à Cholula, il plaça une file d'hommes qui se les passaient de main en main. Les dieux virent avec courroux cet édifice, dont la cime devait atteindre les nues. Irrités contre l'audace de Xelhua, ils lancèrent *du feu* sur la pyramide; beaucoup d'ouvriers périrent, l'ouvrage ne *fut pas continué*, et on le consacra dans la suite au dieu de l'air, Quetzalcoatl[1]. »

Tout ceci sans doute est fort remarquable, mais ce qui ne l'est pas moins, c'est la légèreté avec laquelle le grand savant ajoute : « Cette histoire rappelle d'*anciennes traditions* de l'Orient que les Hébreux ont consignées dans leurs livres saints. Du temps de Cortez, les Cholulains *conservaient encore* la pierre qui, enveloppée dans un globe de feu, était tombée des nues sur la cime de la pyramide[2].» Le père Rios, pour prouver la haute antiquité de cette *fable* de Xelhua, fait observer qu'elle était inscrite dans un cantique que les Cholulains chantaient encore en dansant autour du téocalli, et que le cantique commençait par les mots *Tulanian hululaez*, qui ne sont d'aucune langue actuelle du Mexique. « Dans toutes les parties du globe, reprend le baron de Humboldt, sur le dos des Cordillères, comme à l'île de Samothrace et dans la mer Égée, des fragments de langues *primitives* se sont conservés dans les rites religieux[3]. »

L'étonnement de M. de Humboldt redoublerait aujourd'hui

1. Humboldt, *Cordillères*, t. I, p. 114.

2. Nous verrons, dans un chapitre suivant, le caractère fatidique attribué, dans tous les temps, à ces pierres dont la science niait hier encore l'existence, et dont elle ignore encore aujourd'hui la provenance.

3. Id., *ibid.*, p. 116.

s'il pouvait lire, dans le tout récent et très-savant ouvrage de l'abbé Brasseur de Bourbourg, sur les antiquités mexicaines, tout ce qui concerne la fondation, *très-historiquement* reculée jusqu'au xe siècle avant notre ère, de la ville de Palenqué, par Votan[1]; ce dernier, non-seulement se dit lui-même venu de l'Orient, du pays des *Chivims* ou adorateurs des *serpents,* mais il affirme y avoir vu la tour de la *Confusion des langues,* dont probablement il aura voulu rappeler le souvenir à Cholula, pour le faire passer encore une fois, avec l'aide de son *dieu de l'air,* de la tradition dans l'histoire; tentative audacieuse qui, inspirée par les mêmes obligations de race, de famille et d'*initiation,* aura été punie comme la première et suivie des mêmes résultats. Si tous les détails fournis par M. l'abbé Brasseur sont exacts (et comment ne le seraient-ils pas, puisqu'on les retrouve chez toutes ces nations et que la pyramide *est encore là inachevée et tronquée?*)... il est difficile de résister à l'évidence d'une seconde Babel dans les plaines du Mexique.

Nous sommes ici dans l'ancien comme dans le nouveau monde, en pleine ère de ces *géants postdiluviens* que la Bible nous indique avec la même sobriété que les premiers, mais cette fois sous les noms de Chamites, Céphènes, Évéens, Hivimiens ou hommes - couleuvres, et dont elle désigne quelques noms et quelques séjours par les mots Og, Arapha, Nimrod, Goliath, Baran, vallée des géants, race des géants, etc. [2].

1. Ce Votan, si l'on en croit les Tzendales, se disait donc de l'antique race des *Chanes* ou couleuvres (désignés dans l'Écriture par le nom de Chivim); il disait encore avoir été *initié,* et, par conséquent, longuement éprouvé dans les souterrains ténébreux du serpent, épreuve que sa qualité de *fils de serpent* lui avait seule permis de supporter. C'est en souvenir de ce trou du serpent qu'on aura construit, sur les bords de la rivière Huéhnélan, un sanctuaire qu'on appelle la maison *ténébreuse.* Nous reprendrons cette merveilleuse histoire du chef de la dynastie *très-historique* des Votanides.

2. *Deutéronome,* l. III, ch. II. — Id., ibid., XIII. — *Rois,* II, ch. XXI, v. 18. — Id., ibid., ch. XXIII, etc.

Par contre, l'indiscrète prolixité des nations augmentant tous les jours, celles-ci reprennent tout, augmentent tout, divulguent tout; à propos des Cabires, des Cyclopes, des Telchines et des Dactyles, etc., elles nous déroulent, et nous signalent sur une foule de points les traditions, les merveilles et les méfaits de ces hommes extraordinaires.

Pour nous en tenir aux deux premiers, nous serions complétement de l'avis de M. Maury qui les réunit en une seule corporation présidée jadis à Lemnos par Héphaistos ou Vulcain, s'il ne s'obstinait pas à ne voir dans cette corporation *qu'une transformation* des deux principes ignés, solaires et terrestres, en prêtres et en forgerons[1]. Qu'il étende la question autant qu'il le voudra, qu'il reconnaisse avec raison ces grands artistes de la civilisation naissante dans les Adylas ou Ribhavâs des Védas, dans les Héliades de l'île de Rhodes, les Telchines de Teumesse, les Dactyles de Chypre, les Drukhs des livres zends, etc., il sera toujours obligé, s'il veut rester fidèle à la tradition générale, de *dédoubler* sa transformation et de voir ici, en outre de la personnification, de très-réelles personnes.

Nous saurons plus tard ce que pouvaient être ces dieux métaphysiques. Dans ce moment il n'est question que de leurs interprètes ou médiums. Or M. Maury remarque avec raison que le nom de ces Cabires dérive du mot hébreu *kabirim*, le même que *gabirim* (ou *gibborum* ou *forts*), que nous voyions tout à l'heure appliqué aux *géants*. « Et en effet, dit-il, les Cabires figurent comme puissances démiurgiques dans Sanchoniaton[2].

Ainsi donc l'identité étant manifeste, la réalité de cette secon *édition* de géants dépend de la première, et nous devons savoir à quoi nous en tenir sur celle-ci.

Pour peu qu'il reste de crédit à la Bible, ceci devient effrayant pour l'incroyance, car il ne s'agira plus désormais

1. *Histoire des religions de la Grèce*, t. I, p. 201 et suiv.
2. Ibid., p. 204.

que de remplacer les deux yeux de Og par l'œil rond de Polyphème, et cela ne tire pas à conséquence. Mais tranquillisons-nous, M. Maury ne soulèvera pas le plus léger pli du voile. Pour lui les géants n'existeront ni d'un côté ni de l'autre, et le Cyclope continuera à demeurer ce qu'il a toujours été pour tous nos archéologues. Pour eux, comme pour lui, « Polyphème c'était l'Etna, l'œil rond c'était le cratère, ses cris (*polyphemia*) le mugissement du volcan, ses marteaux le travail souterrain, sa forge l'éruption, les décharges électriques, etc., etc. » A merveille, cela va tout seul, et cette fois nous concevons que la tradition générale ait bien pu s'y méprendre... Mais malheureusement voici que la tradition nous apporte comme pièces justificatives de tels détails topographiques et de telles merveilles archéologiques, que si nous enlevons tout le merveilleux aux personnes, nous allons centupler celui des monuments : ceux dont nous parlons sont les fossiles d'une architecture évidemment surhumaine. Qui nous rendra, dans nos jours de physique et de lumières, les procédés et les engins dont savaient user toutes ces *forces volcaniques* pour élever des *monstruosités* architecturales comme celles de Tirynthe, Mycènes, Nauplie, etc.? Nous ne voulons pas des géants, dites-vous; eh bien! voici leurs œuvres, c'est-à-dire des *giganteia* ou des œuvres impossibles à la nature humaine d'aujourd'hui : mythes, si vous le voulez, mais *mythes* qui ont élevé des cités comme on ne saurait plus bâtir un village.

Persée, tout *mythe* qu'il est, ramène d'Orient les Cyclopes qui lui bâtissent, bel et bien, rien que les murs de Mycènes. Prœtus, qui est un *mythe* à son tour, ramène de Lycie les mêmes *forces volcaniques* qui lui bâtissent, bel et bien, rien que les murs de Tirynthe. Vraiment, nous le croyons bien que « c'est là un fait digne d'attention[1] ! »

Par conséquent, il est triste de lui en prêter assez peu pour croire s'être tiré d'affaire par une simple distinction entre

1. Article de MM. Maury et Guignault. (*Creuzer*, t. III, p. 1056.)

ces ouvriers *réels* et ces cyclopes *fabuleux* de la Sicile et de Lemnos, qui « paraissent avoir été *mis en rapport* avec des êtres dont l'histoire était *toute mythique* [1]. » D'abord la distinction n'est pas facile; puis il ne faut pas oublier que bien loin d'employer, comme les Égyptiens, des millions de bras, les Cyclopes travaillaient presque SEULS, notez-le bien, à des édifices qu'on les regardait élever.

Laissons donc la Sicile et Lemnos, et contentons-nous de nos cromlechs et des *giganteia* qui nous entourent, « car, dit excellemment M. Troyon, cette érection de blocs informes était propre à des peuples très-divers; les *menhirs* des Suèves sont tout pareils à ceux que l'on attribue aux Celtes, ceux de l'Asie à ceux de l'Amérique, etc. [2]. »

« Dans tous ces monuments, dit à son tour la *Revue archéologique* de 1850, p. 473, chaque pierre est un bloc qui fatiguerait de son poids nos plus puissantes machines. Le mot *matériaux* devient même inapplicable. Vous diriez, en parlant de ceux du comté de Perry aux États d'Ohio, disposés comme ceux de Mycènes et de Tirynthe, que *la magie* s'en est mêlée. » Certains blocs, en effet, étaient déjà bien suffisamment merveilleux par leur poids de 500,000 kilog., pour qu'un homme comme Creuzer en ait perdu la tête. « Il est difficile, dit-il, de ne pas *soupçonner* dans ces constructions de Tirynthe et de Mycènes des *forces planétaires* supposées mues par des puissances célestes et analogues aux fameux Dactyles... On sait que les murs cyclopéens datent de l'époque pélasgique, époque où, sous l'influence d'une caste sacerdotale toute-puissante, furent exécutés *à la fois* ces travaux SURHUMAINS et mises en circulation les *influences mythiques* qui les concernent [3]. »

Qu'en dit-on? Voici des *travaux surhumains* attribués à des *influences mythiques* ou à des forces *planétaires*, qui

1. Art. de MM. Maury et Guignault. (*Creuzer*, loc. cit.)
2. Troyon, *Habitations lacustres*, p. 385.
3. Creuzer, *Pélasges* et *Cyclopes*.

étaient en même temps une *caste sacerdotale!*... O Creuzer!...

Voilà le produit net de tous les efforts académiques tentés pour *fuir* une vérité !

Que le même auteur avait donc encore une fois raison de s'écrier : « Les Cyclopes, sujet d'énigme et de recherches, même pour les anciens dont les solutions n'ont pas toujours été heureuses, et qui n'a pas fourni moins d'occupation et d'embarras à un grand nombre de critiques modernes[1] ! »

Mais ouvrons donc les yeux, et, au lieu d'étouffer au plus vite, comme on le fait ici[2], un aperçu de Schelling aboutissant « *à la magie,* » rappelons-nous que les Cyclopes venus de Crète et de Phénicie à Samothrace étaient les desservants des terribles mystères de ce lieu;... que ces polytechniciens sacrés ne préludaient à leurs œuvres que par *oracles, initiations* et *sacrifices;*... qu'ils n'étaient, dit-on, « qu'en petit nombre, UNE CENTAINE TOUT AU PLUS[3], » et que les forces corporelles jouaient un rôle si minime en tout ceci, que les Pélasges, hommes comme nous, se voyaient à *peine* INITIÉS par eux, qu'ils allaient porter partout le *secret* de ces grandes *loges proto-maçonniques* et réussir comme elles... Rappelons-nous que le père de l'histoire associait les Cyclopes à Persée, « fils lui-même, disait-il, d'un démon assyrien[4];... » que Palœmon, celui d'entre eux auquel on avait élevé un sanctuaire, était (selon M. Raoul-Rochette) l'Hercule tyrien, l'érecteur des colonnes sacrées de Gadir, chargées de caractères mystérieux dont le mage Apollonius se vantait plus tard de posséder la clef[5];... que partout ces monuments s'élevaient sous le patro-

1. *Symbol.,* t. II, 303.
2. Article de MM. Maury et Guignault. (*Creuzer,* loc. cit.)
3. Id., ibid.
4. Hérodote, l. VI, p. 54.
5. M. Raoul-Rochette ne pouvait cependant mieux déshonorer son Hercule qu'en nous le montrant, sous l'enveloppe du cyclope-mineur, portant, comme tous ces artisans, une lanterne au milieu du front, « *ce qui explique,* dit-il, l'œil frontal dont on les a gratifiés. »

nage de « forces malfaisantes[1], » ce qui nous explique pourquoi les gigantesques débris d'Ellora, aux Grandes-Indes, étaient couverts des figures de Sîva (le dieu du mal) et de Viswakarmâ, son artisan, etc., etc...

Hélas! quant à la possibilité physique et à la mise en scène de cette dynamique impossible, si nous eussions tous été moins savants, il eût suffi peut-être de regarder autour de nous, il y a neuf ans, pour voir de lourds fardeaux rester *suspendus* en l'air (comme les tables de M. de Gasparin), SANS AUCUNE ESPÈCE DE CONTACT, ou comme le piano pesant 300 *kilos, qui, pendant quinze jours de suite,* en présence de témoins nombreux et distingués, se *soulevait tout seul et faisait l'effet de n'avoir plus aucun poids;* » faits attestés entre autres par un des plus savants professeurs de Genève[2]. Forts de ces expériences personnelles, nous aurions compris tout de suite la possibilité de masses énormes *s'aidant* elles-mêmes, pour venir se dresser, à cent lieues peut-être de leur point de départ, comme celles de Stone-Onge et de Carnac, ou peut-être mieux, qui sait? se superposer, comme à Thèbes, les unes aux autres à la voix d'un MÉDIUM INITIÉ, puisque, *sans l'être,* et presque toujours sans comprendre, nos Cyclopes et nos Orphées de salon commençaient à nous donner déjà la toute petite monnaie de cette dynamique, réputée fabuleuse malgré son évidence.

Malheureusement nous étions trop savants pour regarder, trop aveugles pour voir, trop renseignés pour croire, et trop prévenus pour comprendre... Mais plus heureuses que nous, pour peu que leur catéchisme ne fût pas tout à fait oublié, nos... *portières* comprenaient à merveille, comme elles comprendraient également bien toutes ces questions de mythologie et d'histoire qui nous font perdre la tête. Pas plus que le peuple d'Athènes et de Rome, le nôtre ne s'aviserait de

1. *Creuzer,* ibid.
2. M. Thury, professeur d'histoire naturelle. (Voir son récit, Append. complémentaire du 1er *Mémoire,* ch. III.)

violer à ce point-là ce consentement universel, que Cicéron définissait « une grande loi de la nature. »

Maintenant, comme le disait tout à l'heure une Revue, « grâce à la communication *facile* et *constante* entre les deux mondes, cette dernière étape de l'idolâtrie cabirique s'était rapidement répandue sur la surface de la terre; grâce surtout à l'assistance en tous lieux et en tous temps des mêmes maîtres, la transfusion s'opérait comme l'éclair, et certes on ne sera pas plus étonné désormais de retrouver les hiéroglyphes égyptiens au Mexique où sur les bords du lac *Ontario*, que de rencontrer dans les cavernes de l'ancien monde les crânes des *Caraïbes* et des *Peaux-Rouges*[1].

A plus forte raison comprendrons-nous désormais l'irradiation générale, sur nos continents unis, d'une idolâtrie qui tout de suite avait eu les bras aussi longs. Nous allons désormais la retrouver sur la surface du monde entier, très-diverse, il est vrai, dans ses formes et ses nuances, très-identique, au contraire, quant à son but final et quant au surhumanisme évident de ses phénomènes, que nous diviserons en sept chapitres principaux :

1° FÉTICHISME ou culte des esprits se manifestant *dans* un être ou *dans* un objet quelconque;

2° COSMOLATRIE ou culte des esprits se manifestant *par* les phénomènes cosmiques naturels;

3° SABÉISME ou culte des esprits, vrais ou supposés, des astres et des planètes;

4° HÉROÏSME ou culte des MÉDIUMS historiques;

5° NÉCROLATRIE ou culte de leurs MANES, et consultation des morts;

6° DIVINATION ou révélations *surintelligentes*, obtenues par des moyens ou *conducteurs* divers, inanimés ou vivants;

7° THAUMATURGISME ou accomplissement d'actes dépassant évidemment toute la puissance humaine.

1. Voir l'Introduction et la fin du deuxième chapitre.

Nous retrouverons, il est vrai, sinon toutes ces choses, au moins *quelque chose de tout cela* dans la religion orthodoxe, et nous tâcherons (au chap. *Pneumatologie et Thaumaturgie comparées*) de bien préciser la profondeur de l'abîme qui sépare, sur des terrains si différents, des pratiques en apparence si semblables.

M. le Dr Littré nous accorde que, sous l'étendard païen, ce sont précisément ces pratiques « qui ONT REMPLI ET GOUVERNÉ TOUTE LA TERRE, » et puisque selon lui « LA GRANDE ET SINGULIÈRE MANIFESTATION DES PHÉNOMÈNES ACTUELS n'est qu'une forme nouvelle de celles qui présidèrent à la formation de TOUTES LES SOCIÉTÉS ANTIQUES[1], » il ne s'étonnera pas qu'a-

1. « L'AMÉRIQUE PEUPLÉE PAR L'AFRIQUE ET PAR L'ASIE. » Nous avons déjà dit de l'Atlantide submergée que « si elle n'existait pas il faudrait l'inventer ; » plus nous avancerons dans cet examen comparatif des deux mondes, et moins nous pourrons nous passer de cette nécessité. Théopompe dit, dans sa *Méropide* si suspectée, que « les Phéniciens seuls naviguaient dans ces mers qui baignent la côte occidentale de l'Afrique, mais qu'ils le faisaient avec un tel mystère, que souvent ils en venaient à faire sombrer leurs propres navires pour dépister les étrangers trop curieux. »

Aujourd'hui, voici qu'un nouveau peuple, mentionné par beaucoup d'Anciens et rejeté par nous, en *haine* des Grecs et *de leurs présents*, surgit à nouveau dans la science : c'est celui des *Berbers*. M. Pascal Duprat (*Races du nord de l'Afrique*) les identifie avec les Lydiens descendant, selon lui, de Labaïm, petit-fils de Mesraïm, et établis près du golfe Arabique. Nous voici donc bien près des Phéniciens ; ne pourrait-on pas faire de *Lyb* et de *bers* les *Ibères?* Puisque M. Duprat nous montre ces Asiatiques envahissant de très-bonne heure le nord de l'Afrique, ce seraient eux évidemment qui auraient peuplé l'Espagne (antique Ibérie) et les pays basques. Ceci nous expliquerait parfaitement le rapport très-étroit, et de conformation et d'usages, signalé plus d'une fois entre nos habitants du Béarn et certaines populations américaines ; on a retrouvé jusqu'à leurs jeux, et jusqu'aux noms qu'ils leur donnent. M. Gosse, de Genève, établit (*a*) que les races du Pérou se divisent en deux races principales, et que l'une d'elles (les Huancas) se distingue par une très-singulière déformation du crâne, due probablement à une pression mécanique exercée sur le cerveau des nouveau-nés. Or, cette coutume se retrouve précisément aux Canaries, c'est-à-dire, à la *moitié du chemin* entre le Pérou et le Béarn, où la même coutume paraît s'être conservée longtemps. Au reste, M. Gosse ajoute, d'après Mayen, que de ces deux races du

(*a*) *Mémoire* de la Société d'anthropologie, t. I, 2e fascic., p. 156.

près avoir suivi avec lui le développement des trois premières étapes, nous baptisions cette dernière et récente manifestation du nom de QUATRIÈME ÉIAPE DE L'IDOLATRIE.

Pérou, l'une *pacifique et civilisatrice*, et *d'origine asiatique*, *aurait* occupé primitivement les côtes de la mer Pacifique, tandis que l'autre, aventureuse et guerrière, serait venue des régions de l'est et aurait envahi toute la côte qui regarde de ce côté. Un usage très-remarquable vient encore confirmer cette double origine : c'est que, pendant que les momies des plateaux avaient dans leurs cercueils la tête tournée du côté de la mer Atlantique et que leur mode de conservation ressemblait à celui des Canaries, les autres momies étaient tournées du côté de la mer Pacifique.

Nous savons parfaitement que les vaisseaux *berbers*, dont nous venons de parler, suffiraient à l'explication du transport; mais comment expliquer, sans un milieu *ferme*, celui des espèces animales africaines acclimatées en Amérique et certainement détruites en ce pays par le déluge ?

Nous ne pensons pas que les Phéniciens se soient amusés au commerce des jaguars, des chacals, etc.

APPENDICE K

CHAPITRE X.

L'ANTIBAPTÊME DU PAÏEN.

Ce serait manquer à l'ordre logique de notre œuvre que de ne pas préluder à la revue de toute la magie antique par l'examen de l'acte préparatoire qui semblait lui donner le droit d'entrée et de libre parcours.

Posons d'abord ces deux principes : l'idolâtre ne sera jamais thaumaturge, *tant que son dieu ne sera là,* comme il ne sera jamais vrai païen s'il ne reçoit pas le baptême de son culte, ou l'*antibaptême* relativement au nôtre.

Nous avons insisté fort au long sur la majesté des exorcismes qui précèdent chez nous ce sacrement : « Au nom du Dieu vivant, sors de ce corps, etc., etc. »

Ici nous possédons l'inverse. « Demeure, » dit au dieu celui qui n'est pas baptisé; « reviens, » dit à son tour le chrétien apostat, et tout aussitôt l'ennemi que nous avons laissé « tournant, comme un lion rugissant, » autour de son ancien domicile, ne se le fait pas répéter deux fois, et, profitant de la moindre ouverture que la *réaction* lui ménage , rentre avec « sept amis plus puissants que lui-même » dans la maison nettoyée et parée dont parle l'Évangile.

Or de pareils engagements ne se contractent pas sans échange de paroles, de promesses, de signes et sans caractère imprimé. Le païen possède aussi ses fonts baptismaux, et bien qu'il les remplisse ordinairement d'*eau lustrale,* c'est le SANG qui, dans les beaux et grands jours, le remplace pour lui comme *matière* du sacrement.

Il en est ainsi du sens moral de la cérémonie, et de même que le chrétien promet de renoncer à toutes « *les œuvres du mauvais,* » de même le *mauvais* glisse dans son contrat autant de clauses infâmes et

de simulacres de *ses œuvres*, qu'il peut le faire sans trop compromettre sa dignité. Il est prouvé aujourd'hui que, malgré le puritanisme des initiations antiques, elles ne différaient guère de nos initiations modernes, et que certains passages de Pythagore et d'Eschyle se reconnaissent parfaitement dans certaines formules marmottées aujourd'hui par le Cafre ou par le *Vaudou* des Antilles.

Il n'y a rien de tel que de servir le même Dieu, pour vivre en parfaite fraternité dans tous les siècles des siècles.

Toute société *secrète* ayant son pacte, ses promesses et ses signes, parfois connus et reconnus du seul *grand pontife* fondateur, *le théurge* ne diffère à cet égard du *goète*[1] qu'en ce qu'il peut faire innocemment un léger *bien* sous le drapeau d'un effroyable *mal*. Julien était théurge, c'était l'initiation même sur le trône, et bien que plus d'une plume chrétienne se soit plu, de nos jours, à diminuer l'horreur qu'il inspirait à nos pères, est-il beaucoup de goètes qui aient fait plus d'honneur à leur titre que ce *favori du soleil*, que ce philanthrope couronné, lorsque, *pour mieux agir*, il consultait, après les avoir entr'ouvertes, les entrailles des mères enceintes qu'il suspendait vivantes par les cheveux?

Au reste, il y avait des baptêmes et des initiations de tous les ordres. Pas n'était besoin d'avoir assisté aux grands mystères d'*Éleusis* ou d'*Isis* pour entrer dans l'alliance ou dans l'intimité de leurs dieux. Ces grandes épreuves mystiques étaient plutôt la voie des parfaits et de l'ambitieuse sainteté qui voulait monter jusqu'à l'*époptie*, sorte de baptême extatique transcendant. Le commun des martyrs avait le sien dans l'enfance ou bien dans la jeunesse. Voyons-en quelques exemples.

Laissons de côté toutefois les initiations grecques trop connues, et que plus tard nous étudierons plus à fond[2]. Oublions pour un moment les initiations orphiques dans lesquelles le serpent jouait son rôle ordinaire, les mithriaques pendant lesquelles on se faisait arroser par le sang d'un taureau, les éleusinies dont l'imprudent Eschyle faillit payer de sa vie les révélations indiscrètes, à propos du sort réservé à Jupiter par *la femme* et *son fils*[3]... Mais apportons quelque attention à ce baptême phénicien qui consistait à faire prendre un bain au néophyte, à lui faire boire un simple verre d'eau froide, à placer sur sa

1. On appelait *théurgie* la magie *relativement* bonne, comparée à la *mauvaise* ou *goétie*.

2. Au chapitre: « *Le temple et ses mystères.* »

3. Voir chap. VI, § 2.

tête une tête de brebis tout fraîchement égorgée, et à lui faire poser un genou sur une peau de faon, préparée à cet usage.

On voit qu'Atys et Astarté n'étaient pas exigeantes.

Nous avons déjà parlé d'un bas-relief égyptien nous montrant un mysthe recevant sur sa tête un double jet de croix lustrales souillées par l'invocation de Sérapis, autrement dit du Pluton égyptien. Mais faisons bien attention à ce surnom de *baptes* que l'on donnait, dans la Thrace, aux *baptisés* de Cotytto, à laquelle on *appartenait* dès qu'on avait subi les ablutions et bu dans une coupe en forme de PHALLUS priapique. Ce baptême, où se révélaient tous les instincts du maître, passa de la Thrace en Grèce, et de la Grèce à Rome, où les *chastes* Vestales se firent un honneur de l'administrer elles-mêmes, comme préparation aux mystères de *la bonne déesse*.

Les *vénérables* druides, comme leurs vierges de l'île de Sein, si puissantes dans l'*art de soulever les tempêtes,* n'en arrivaient jamais là avant d'avoir répandu le sang, cueilli le gui sacré, ceint leur front de *verveine ;* mais surtout (voici la dominante) avant d'avoir été prier dans son bois de chêne, en regardant toujours à *leur gauche,* le maître de ce bois, *qu'ils tremblaient cependant de rencontrer* [1].

Aux Indes, pour le baptême du jeune Brahme, toute la famille se réunit, on l'entoure, on le frotte d'huile, puis on l'offre à Ganesa, le dieu des obstacles, représenté par un petit cône de bouse de vache, on jette sur le feu sacré du riz bouilli, on fait l'invocation du *dieu ami* auquel on voue l'enfant et que l'on fixe dans un vase, désormais son tabernacle; on rase ensuite l'initié, et, après lui avoir confié à l'oreille les *secrets* du brahmanisme, on se livre pendant trois jours aux joies et festins de la famille, après lesquels on renvoie dans son vase le *dieu ami,* et tout est terminé.

1. Le bénédictin D. Martin, auquel nous avons déjà reproché ses méprises sur cette *gauche* (voir t. I, p. 16), a l'air de ne pas mieux comprendre la signification du mot *druides ,* si bien tiré cependant par le P. Perron des mots celtiques *deru* (chêne) et *hud* (enchanté). D. Martin la repousse par cette seule raison « qu'il faudrait alors l'appliquer également aux dryades, aux hamadryades et aux druites de Crète ». Mais pourquoi vouloir toujours limiter à un peuple ce qui appartenait à plusieurs? Lorsque le sauvage des Antilles, s'arrêtant devant certains chênes, prononce ces paroles : « O toi, qui *t'es fixé* sous l'écorce de *ce* chêne, je te recommande ma femme, mes enfants, etc. », il fait acte de druidisme, et soyez bien certain, ô savant! qu'il a remarqué sur *ce* chêne *quelque chose* qui, de loin, vous fait sourire, mais qui, de *près,* l'a fait trembler plus d'une fois. C'est encore lui qui fait de *l'observation* pendant que, vous, vous restez dans votre *à priori.*

Jusqu'ici, répétons-le, ce n'est qu'une consécration, hors de laquelle pas de salut; c'est la condition préalable, le premier degré de la grande échelle que graviront plus tard ceux-là seulement que l'on jugera, sur bonnes preuves, prédestinés aux pouvoirs magiques.

Quant aux fruits portés par le *baptême,* si l'on veut bien les apprécier, il faut pénétrer dans les secrets des sauvages et mesurer par eux toutes « les profondeurs de Satan. »

La *régénération* des nègres de la Guinée dure cinq ans et s'accomplit au fond d'un bois qui devient impénétrable et sacré à quatre lieues à la ronde, et dont ils sortent en dansant l'étrange et convulsive ronde du *belli.* Les jeunes filles ont aussi leur bois, leurs danses, et la *circoncision* douloureuse qui devient le sceau de leur consécration spirituelle.

Dans la province de Matomba, on fait à ces jeunes filles de larges taillades en *demi-lune* sur les épaules, et on les conduit devant Maramba, qui devient leur dieu, sans qu'elles portent sur elles son image.

De ces taillades au tatouage il n'y a qu'un pas, mais celui-là se tromperait fort qui n'accorderait aucune signification à ces découpures cutanées si bizarres et si diverses. Il y a là toute une langue mystérieuse qui attend encore son Champollion, et qui, avant d'arriver au Mexique ou dans la Polynésie, a passé par tous les peuples du monde, depuis les Éthiopiens jusqu'aux Germains et aux Francs.

C'est l'engagement du baptême.

« Le tatouage, dit M. Leblanc, imprimait dans l'homme un caractère religieux et indélébile, symbole d'une nouvelle naissance. Ainsi le démiurge inférieur des Celtes était tatoué; selon le capitaine Manby, le tatouage polynésien est une sorte d'écriture hiéroglyphique que les chefs et les prêtres comprennent d'un bout à l'autre de l'Océanie. Chaque individu porte, tatoué sur son corps, le récit détaillé des initiations auxquelles il a été admis [1]. »

Quand Malte-Brun établit, un des premiers, l'existence de cette langue hiératique, la science se récria; aujourd'hui le soupçon est devenu une certitude.

Le tatouage est le blason écrit et spirite du sauvage.

Au Brésil, celui des jeunes filles atteint véritablement les proportions du martyre. Dès qu'elles ont donné les premières marques de nubilité, on les rase, puis avec une dent d'acouti on leur tranche la chair du dos, en forme de croix de Saint-André, de manière que

1. *Des religions,* t. III, p. 130.

le sang ruisselle de toutes parts; on frotte ensuite ces abominables plaies avec de la cendre de courge sauvage aussi corrosive que la poudre à canon, puis, après leur avoir lié les bras et les jambes, on les couche dans un hamac jusqu'au jour de la *seconde purgation*, après laquelle on leur découpe tout le reste du corps, depuis la tête jusqu'aux pieds, d'une manière encore plus cruelle que la première fois. Elles rentrent cette fois dans leur lit pour trois mois ; après quoi, frottées d'une huile noire, et *marquées* à tout jamais du sceau divin, elles commencent à vaquer à leurs affaires.

Mais si l'on veut pénétrer encore plus avant dans l'esprit de l'*antibaptême*, il faut lire, dans les *Antiquités mexicaines* de l'abbé Brasseur de Bourbourg, tout ce qui regarde les mystères du *nagualisme*[1]. Il en a donné un très-curieux résumé dans un journal. « Les missionnaires, dit-il, trouvèrent cette étrange superstition établie d'un bout du Mexique à l'autre, et c'est elle qui jusqu'ici n'a cessé d'être le plus grand obstacle à la conversion des indigènes. La plupart des ministres de l'idolâtrie avaient bien été baptisés au moment de la conquête ; mais uniquement guidés en cela par le désir de vivre en paix avec les conquérants, ils n'avaient eu rien de plus pressé que de retourner à leurs dieux, à leurs cavernes, et de procéder à leur débaptisation, c'est-à-dire à l'initiation au nagualisme[2].

« Aussi, avant d'admettre le postulant à l'initiation, le maître nagualiste lui faisait-il *renoncer* au Sauveur et maudire l'invocation de la Vierge et des Saints. Il lui lavait ensuite la tête et les diverses parties du corps où il avait reçu les onctions du baptême, afin, disait-il, d'en effacer toute trace... L'enfant recevait ensuite le nom correspondant au jour astrologique qui l'avait vu naître; c'était ce qu'on appelait *prendre le nagual*. On le vouait au *protecteur visible ou invisible* de toute sa vie, à celui qu'il devait regarder, selon l'expression de l'évêque de Chiapas, comme les catholiques regardent leur ange gardien. Le maître alors ouvrait à l'enfant une veine derrière l'oreille ou dessous la langue, en tirait quelques gouttes de sang à l'aide d'une lancette d'obsidienne, et l'offrait au démon comme une marque de servage et comme le signe du pacte que l'enfant contractait avec son nagual. Avant de le quitter, le maître désignait au père de l'enfant la forêt ou la caverne où, à l'âge de raison, celui-ci devrait se rendre, afin de

1. Ce mot vient de *nahual*, génie, démon familier et Satan ; de là le nom de *nahuatlaques*, donné primitivement aux Mexicains et encore aujourd'hui aux sept tribus de la langue *aztèque*.

2. Le *Moniteur* des 16 et 17 mars 1854.

ratifier *en personne, avec son nagual,* le contrat conclu en son nom. Puis, après le départ du maître, on allait chercher le curé de la paroisse pour administrer, *pour la forme,* le baptême chrétien, politiquement nécessaire, mais, suivant eux, paralysé à l'avance. »

Nous allons maintenant laisser ce pauvre idolâtre dormir sur ces deux baptêmes ennemis, et croître jusqu'au jour fixé à l'avance où le maître nagualiste, fidèle au rendez-vous, viendra le chercher pour le présenter, au fond des forêts, à l'*ami* qu'il n'a pas encore vu et qui va désormais lui parler *face à face.*

Nous étendre davantage sur la personne de cet ami, ce serait anticiper sur le chapitre suivant, dans lequel il va nécessairement trouver place.

Toutefois, nous en avons dit assez pour prouver qu'avant tout ce qui constitue le paganisme idolâtrique, c'est le *renoncement* à tout ce qui pourrait contredire Satan « dans ses pompes et dans ses œuvres. »

APPENDICE L

CHAPITRE X.

LIVRES HERMÉTIQUES ET SACRÉS DE L'IDOLATRIE.

---

1. — *Livres hermétiques.*

Après l'examen des conditions imposées au païen, et préalablement à la revue de tous ses rites, c'est notre devoir d'étudier le plus sommairement possible le résumé de ses catéchismes et de ses livres hermétiques et sacrés. Commençons par les premiers.

Il y a bien peu d'années *encore*, les *livres appelés hermétiques* n'étaient pour tout le monde que ce qu'ils sont encore aujourd'hui pour la majorité des savants, c'est-à-dire une bibliothèque de romans menteurs, composés depuis l'ère chrétienne, dans un triple intérêt de spéculation, de *piperie* ou de fraude pieuse. Aux yeux de la critique du XVIIIe siècle, nous l'avons déjà vu, tout était faux, hormis ses arrêts. Faux Hermès, faux Orphée, faux Zoroastre, fausses Sibylles,... etc., tout était apocryphe et récent.

Aujourd'hui nous commençons à trouver toutes ces sévérités bien vieilles, et chaque jour apporte un encouragement puissant à cette nouvelle manière d'envisager les choses.

Depuis longtemps on ne tenait plus aucun compte de cette affirmation du père Kircher, que « tous les fragments connus sous le nom de Mercure Trismégiste, de Bérose, de Phérécyde de Scyros, etc., étaient des écrits échappés à l'incendie qui dévora les 100,000 volumes de la bibliothèque d'Alexandrie. On sait que celle-ci avait été formée par les soins d'Aristote, et d'après les ordres de Ptolémée Philadelphe, avec et sur les anciens manuscrits hiéroglyphiques chaldéens, perses, ba-

byloniens, montant également à 100,000, comme Josèphe et Strabon nous l'attestent.

On avait encore oublié tout ce que Clément d'Alexandrie nous avait appris des 30,000 volumes de Thoth qui figuraient dans la bibliothèque du tombeau d'Osymandias, sur la porte duquel était écrit : « Le remède de l'âme. »

Mais depuis que Champollion a trouvé sur les monuments les plus anciens la teneur de ce *Pimandre* et de cet *Asclépias* prétendus apocryphes; depuis qu'il les a proclamés « l'écho et l'expression fidèle des plus antiques vérités; » depuis qu'on a retrouvé, *mot pour mot,* quelques hymnes de ce *faux* Orphée dans plusieurs inscriptions hiéroglyphiques adressées à certaines divinités;... depuis que Creuzer a signalé les nombreux passages empruntés aux fragments de ces hymnes orphiques par Hésiode et par Homère qui ne les avaient même pas compris; depuis enfin que la prescience des sibylles s'impose d'office à la suite de celle du *Prométhée* d'Æschyle (v. ch. VI, § 2), on a senti la nécessité d'amnistier ces chrétiens calomniés et de confesser que tout ce vieux catholicisme n'a décidément plus de date, et que le contenu de tous ces apocryphes se retrouve dans la nuit des âges, au fond le plus secret des sanctuaires de l'Égypte, de la Chaldée, de la Phénicie et des Indes [1].

A propos d'astronomie, nous montrerons plus tard à quelles sources Pythagore avait puisé ce qu'on appelle aujourd'hui ses *intuitions,* comme à propos de Thoth retrouvé chez tous les peuples du monde nous indiquerons les origines très-probablement patriarcales de ses anciens et mystérieux écrits, si conformes à la Bible quant au fond, si différents dans les détails.

Car voilà ce qui les différencie; ces écrits si édifiants, si magnifiquement théologiques dans leur partie principale, se trouvent tout à coup faussés, souillés, *démonisés* pour ainsi dire sur le revers de leurs

1. Jusqu'ici, on s'accordait à attribuer la rédaction actuelle des écrits d'Orphée, et surtout celle des *Argonautiques,* à un certain Onomacrite qui vivait du temps de Pisistrate, de Solon et de Pythagore, c'est-à-dire vers le milieu du VI[e] siècle avant notre ère et 800 ans après Orphée; mais on convient maintenant que ce ne fut tout au plus qu'un renouvellement dans leur forme. Il ne faut pas oublier, en effet, que, du temps de Pausanias (v. *Descr. Græc.,* IX, 30), il y avait une famille sacerdotale qui répétait de mémoire les hymnes orphiques, transmis de génération en génération, et qui les chantait dans les mystères; quant au fond du poëme des Argonautes, M. Vivien Saint-Martin croit (*Découv. géol.,* t. I, p. 313) qu'il remonte bien véritablement au temps d'Orphée.

plus belles pages. Il en est d'eux comme de ces fleurs sur lesquelles un souffle délétère a versé on ne sait quel poison qui corrompt leurs parfums et ternit leur éclat.

Qu'on se rappelle les infâmes coutumes que ces beaux vers d'Orphée avaient importées avec eux dans l'île de Crète et dans les mystères orphiques, coutumes punies si cruellement par les matrones de la Thrace, qui ne crurent pouvoir se venger des dédains du grand poëte qu'en le déchirant en morceaux [1].

Qu'on se rappelle toute la métempsycose animale de Pythagore et toute sa magie si bien décrite par le mieux informé de ses admirateurs [2].

Qu'on se rappelle les ophionides, les curètes, les corybantes, les gymnosophistes, les folies de Linus, de Musée, de Mélampe, etc., et l'on pourra s'assurer que la sublimité et même l'orthodoxie des productions sont effacées dans toutes ces écoles par le sacrilége des mœurs et la perversité des fruits.

Que nous importe que « la théologie de Pindare s'élève à la hauteur de Bossuet [3], » ou que celle d'Orphée nous apprenne « que le vrai Dieu invisible ne s'était révélé qu'une seule fois au descendant d'une famille chaldéenne (Abraham), et que nos regards devaient toujours rester attachés sur le *Verbe* divin [4] ? » que nous importe, disons-nous, si le premier de ces deux poëtes double cette théologie *sublime* de celle de Delphes dont il était l'archiprêtre, et s'il chante toutes les gloires d'Apollon dans une chaire de fer que Pausanias disait subsister encore de son temps tout auprès de la statue de ce même dieu [5] ? que nous importent les belles paroles du second, s'il célèbre tout aussi bien *Hécate* que le *Verbe* divin, et s'il enseigne à ses disciples l'art de composer ses philtres [6] ? Ou plutôt il nous importe beaucoup, car nous pouvons en tirer un très-grand enseignement.

Cet alliage si disparate, si contradictoire, nous prouve invinciblement la simultanéité mêlée des deux courants de vérités et d'erreurs auxquels toute cette philosophie païenne s'était abreuvée. Mais où donc se trouvait le véritable point de départ, la source immaculée de ce double courant? car il en faut toujours revenir à cet admirable raisonnement de saint Clément d'Alexandrie : « S'il y a une science, il y a néces-

1. Voir Aristobule, *Polit.*, l. II.
2. Jamblique, *Vie de Pythagore*.
3. Villemain, *Correspondant* du 25 août 1857.
4. Voir Clém., *Strom.*, l. V, ch. XIV.
5. Pausanias, *Phocid.*, ch. XXIV.
6. *Argon.*, p. 974.

sairement un professeur. Cléanthe eut pour maîtres Zénon, Théophraste, Aristote, Métrodore, Épicure, Platon, Socrate, et lorsque j'arrive à Pythagore, à Phérécyde, à Thalès, je suis obligé de chercher encore leur maître à tous. De même pour les Égyptiens, les Indiens, les Babyloniens, et pour leurs mages eux-mêmes, je ne cesserai pas de leur demander quel est leur maître; et si je les amène de force au berceau du genre humain, à la naissance du premier homme, je commence à répéter toujours la même question : Quel fut son maître? A coup sûr, cette fois, ce ne sera plus aucun homme, car il n'avait encore rien pu apprendre, et lorsque nous serons arrivés aux anges, nous serons encore obligés de leur demander à eux-mêmes quel a été leur maître et leur docteur [1]. »

Fidèle à ce principe, Clément consacre tout le sixième livre de ses *Stromates* à rechercher les deux premiers auteurs auxquels on doit attribuer la vraie et la fausse philosophie déposées dans les sanctuaires de l'Égypte, l'une appelée *sagesse* [2] par l'Esprit-Saint, l'autre nommée par l'Apôtre « philosophie vaine et conforme aux éléments du monde, *secundum elementa mundi* [3]. » Et tout de suite, comme pour prévenir toutes les fins de non-recevoir, il commence par demander aux Grecs quel droit ils auraient à rejeter les miracles de Moïse, lorsque tous leurs philosophes se vantent des mêmes merveilles. C'est Éaque, dit-il, obtenant par ses prières une pluie merveilleuse; c'est Aristée faisant souffler les vents; c'est Empédocle procurant leur apaisement subit, etc., etc. [4].

Clé nt reconnaît donc que les deux philosophies marchent accompagnées de *miracles* et de *merveilles*.

Mais, encore une fois, d'où viennent-elles?

C'est alors qu'il entre dans le détail de toute cette science et de cette discipline hermétiques, sur lesquelles sa grande compétence de contemporain et de compatriote lui permet de donner des renseignements qui font encore aujourd'hui l'admiration et souvent le désespoir de nos égyptologues [5].

Les livres de Mercure fixent d'abord son attention, et surtout ses quatre livres d'astrologie (astronomie), qu'il faudrait toujours, dit-il, « avoir à la bouche, *semper esse in ore* [6]; » mais, après en avoir signalé

1. *Strom.*, l. VI.
2. *Actes des Apôtres*.
3. *Épître de saint Paul, aux Galates*, III.
4. Ce qui lui valut le surnom de Κωλυσάνεμος, dominateur des vents.
5. Nous le verrons au chapitre : *Obélisques*.
6. *Strom.*, l. VI, ch. IV. Dans une note sur les précurseurs de Copernic,

les taches et les avoir rapprochées de celles qui déshonorent la philosophie des gymnosophistes indiens, il montre dans celle des Grecs, condamnée par l'Apôtre, les traits de lumière que la bonté divine a bien voulu y laisser pour ouvrir les yeux à ses aveugles sectateurs. « Prenez les livres grecs, dit l'Apôtre aux Gentils, et reconnaissez que la Sibylle annonce le Dieu *un* et les choses de l'avenir; lisez Hystape, et vous y verrez bien plus clairement encore le Fils de Dieu et la guerre que lui déclarent les rois. »

Mais arrivant à la partie blâmable de cette philosophie grecque, son faible si connu pour cette philosophie ne lui permet plus de la *démoniser* par lui-même; il laisse parler les autres, nous montre les gnostiques attribuant celle de Socrate à son démon familier, et même il arrive à confesser que « tout ce que Phérécyde a dit allégoriquement dans sa théologie, il l'a emprunté aux prophéties de *Cham*[1]. »

Si nous remarquons que Clément d'Alexandrie laisse parler les autres à ce sujet, c'est pour montrer combien la philosophie moderne, qui mentionne ce qu'elle appelle ses *inepties* à ce sujet, est légère et peu sérieuse elle-même.

Toutefois, si Clément hésite, les autres Pères ne le faisaient pas.

C'était une chose admise généralement, que, aussitôt après le déluge, Cham et ses descendants avaient propagé à nouveau les anciens enseignements des *Caïnites* et de la race engloutie. L'histoire ne saurait être ici que tradition; mais quelle force n'emprunte-t-elle pas aux historiens postérieurs, nous montrant cette même race propageant ces mêmes doctrines et ces mêmes coutumes partout où elle arrive, et leur conservant jusqu'à nos jours toute leur fraîcheur postdiluvienne, comme leurs sectateurs ont conservé leurs titres et leurs noms d'Hévéens, de Chânes et de *Chamanes*, etc.

C'est en partant de cette base historique et généralement accordée, que Cassien a pu accuser les Caïnites et les Chamites « d'avoir détourné toutes ces vérités dans un sens magique[2], » et que saint Clément de Rome a pu, comme son homonyme d'Alexandrie, affirmer l'existence et la *double* inspiration de tous ces livres[3]. »

Des études plus profondes semblent justifier toutes leurs accusations.

nous prouverons que c'était bien là que Pythagore avait trouvé ce système; ce qui, sans détruire le *merveilleux* de la chose, ne prouve nullement l'infaillibilité du système, en raison *des deux courants* mêlés.

1. *Strom.*, l. VI, ch. IV.
2. *Confér.*, l. VIII, ch. XXII.
3. *Constit. apost.*, l. VI, ch. XVI.

Ainsi voyez pour Phérécyde de Scyros; ce ne sont pas seulement les Pères, c'est Philon de Biblos, c'est Hésychius de Milet, c'est Eustathe qui l'accusent d'avoir bâti sa philosophie sur les traditions *démoniaques*. Cicéron nous dit que ce Phérécyde est plutôt un *devin* qu'un physicien, « *potius divinus quam medicus*[1], » et Diogène de Laërte semble confirmer cette qualification en nous racontant « ses prédictions relatives, tantôt au naufrage imminent d'un vaisseau qui passait tranquillement en pleine mer et loin de lui, tantôt à la captivité future des Lacédémoniens par les Arcadiens, tantôt à sa propre fin si misérable, puisqu'il périt rongé par les vers, ce qu'il attribuait à la colère du dieu de Délos, qu'il n'avait jamais voulu honorer[2]. »

Les Pères ne faisaient donc que parler comme tout le monde; et voici que les modernes, en étudiant les fragments qui nous restent de la philosophie phérécydienne, achèvent de les justifier, car ils vont nous y montrer ce qui pour nous constitue l'essence et le cachet du dogme démoniaque, à savoir la coéternité du mauvais principe et son assimilation au principe divin. Dès que l'on voit apparaître dans toutes les théologies païennes cette glorification du πονηρὸς, du *mauvais,* on peut signaler à coup sûr le *déraillement* de l'ancienne voie tracée par l'esprit patriarcal.

Or, pour Phérécyde la chose n'est plus douteuse. Il pose d'abord en principe la primauté de Zeus ou l'Éther, puis, à ses côtés, un principe *coéternel* et *coagissant* qu'il appelle cinquième élément ou *ogenos*. On a cherché longtemps ce qu'il entendait par ce mot, mais enfin on s'arrête à cette traduction : « Celui qui resserre, qui retient, l'*hadès* ou l'enfer en un mot. »

Dollinger dit que « Jacobi, en s'appuyant sur le passage de Clément d'Alexandrie et sur Origène, *a mis la chose hors de doute*[3]. »

Nous ne pouvons donc plus nous étonner que Diogène de Laërte en ait fait un *gardien de la table* fatidique de Delphes, « θυωρίτην *vocare*[4]. »

Encore une fois, soyons certains que lorsqu'il y a hésitation sur le *maître* duquel relève un de ces philosophes, la proclamation de la *coéternité* de Pluton et sa révélation par le *trépied* sacré sont toujours la preuve de la *bifurcation* et le signal de la direction vers la *gauche*.

1. *Divin.*, l. I, ch. XIII.
2. Diogène, l. I, § 116.
3. Dollinger, *Paganisme et judaïsme,* t. II, ch. VII.
4. Dans le texte, il y a θυωροντράπεζαν, mais Ménage, dans ses savantes observations, nous dit qu'il faut lire θυωρίτην, c'est-à-dire gardien de la *table* sacrée.

Nous allons retrouver tout à l'heure ce critère dans tous les livres sacrés.

Ne terminons cependant pas ce paragraphe sans le compléter par le témoignage de Bérose faisant de Cham tout à la fois le premier Zoroastre, fondateur de Bactres, le premier auteur de tous les arts magiques de la Babylonie, le *Chemesenua* ou *Cham infâme* des Noachides fidèles, enfin l'objet de l'adoration de l'Égypte qui, après en avoir reçu son nom, χημεία, d'où chimie, lui élève la ville de *Chemmis,* ou ville du feu. Cham, disait-on, l'adorait, d'où le nom de *Cham-main* donné aux pyramides, qui à leur tour se seront aussi vulgarisées dans notre propre substantif moderne *cheminée*[1].

Quant au *moyen* de propagation de cette mauvaise magie, la tradition en accusait certains caractères runiques tracés sur des lames de métal et échappés à la destruction du déluge. Ceci peut fort bien rentrer dans la légende, mais, ce qui n'y rentre pas, c'est la découverte quotidienne de certaines plaques couvertes de caractères particuliers et complétement indéchiffrables, caractères d'une antiquité indéfinie, et auxquels les *Chamites* de tous ces pays attribuent la cause de leurs singuliers et terribles pouvoirs. On sait d'ailleurs le rôle que ces lames de métal ont joué dans tous les temps et les effets qu'elles étaient censées produire aux lieux où l'on parvenait à les insérer[2].

Voilà donc le premier élément de toute philosophie mensongère déposé par le grand génie de l'erreur au sein même des vérités les plus hautes; ce germe détestable va se développer, grandir, éclore, et, de simple *gland* qu'il était, devenir cette immense forêt du mensonge, dont les obscurités ne seront pas tellement épaisses que la lumière primitive qui l'éclairait jadis ne puisse la pénétrer encore et se jouer *au milieu* de ses plus épais ombrages.

Passons maintenant aux *livres sacrés* proprement dits.

2. — *Livres kabbalistiques. — La bonne Kabbale et le Zohar.*

Si l'on tient à comprendre quelque chose à la *kabbale,* il faut absolument distinguer la *kabbale* sérieuse et primitivement orthodoxe de la *kabbale* hétérodoxe et souillée qui est à la première ce que la magie est au thaumaturgisme de Moïse. Toutes deux dérivent du mot *kibel,*

1. Voir Bérose, *Antiq.,* I. III.

2. Sainte Hildegarde, dont nous avons déjà lu de si curieuses révélations, dit que, « dans les derniers temps, les sectateurs de l'Antechrist se-

reçu, et ne sont en définitive que le *journal* de toutes les traditions judaïques bonnes et mauvaises, reçues des hommes et avant tout des esprits. Nous avons déjà dit comment, dans son « *Harmonie de la Synagogue et de l'Église,* » M. Drach, le célèbre rabbin converti, avait fait la part des deux *kabbales* et de leur double origine. Rien de plus intéressant que les rapprochements établis par lui entre certains enseignements du *Zohar,* par exemple, et nos dogmes catholiques, tels que la Trinité, les Esprits, la Rédemption, le Messie, l'Eucharistie même, et, qui le croirait? l'immaculée conception de la sainte Vierge[1]. Quand on songe à la haute antiquité de ce *Zohar,* dont un des appendices les plus modernes (le livre *Habbahir*) n'en est pas moins, selon notre grand hébraïsant, antérieur à l'incarnation du Verbe, toutes ces démonstrations sont de la plus haute portée, et, tout à l'heure, nous ne serons plus étonnés des fruits que nous allons voir porter à ce même livre. On ignore en général tout ce bon côté de la *kabbale;* ce mot n'éveille que les idées de folie, de superstitions coupables, ou tout au moins de rêveries basées sur des supputations numériques absurdes.

Sans doute tous ces alphabets mystiques qui tiennent encore une très-grande place dans la meilleure kabbale en forment la division la plus effrayante peut-être pour la raison humaine. On a peine à comprendre qu'il puisse y avoir autant de choses sous de simples unités; mais on nous accordera bien, par la même raison, qu'il serait au moins étonnant que tant d'intelligences du premier ordre se fussent *exténuées* dans tous les siècles sur de pures et absolues chimères. Complétement étranger à ces sortes d'études, nous ne pouvons que relater ici l'impression causée sur notre esprit par les affirmations d'un saint prêtre français établi depuis longues années à Rome, et dont les pyramides chiffrées et le compas géométrique paraissent enfanter chaque jour de nouvelles révélations[2].

ront marqués par lui de *certains caractères* ou lettres que personne n'aura pu déchiffrer jusqu'à lui, parce que lui seul en a le secret en lui-même et que, pour ses disciples, ce ne sont encore que des *signes.*» (*Opera,* p. 1034.)

1. Voir *Harmonie de la Synagogue et de l'Église,* t. II, p. 32 et 35.

2. Disons seulement, pour un petit nombre de curieux *intrépides*, que le point de départ de cette science, appelée « la science des correspondances numériques et littérales, » a pris pour épigraphe ce double verset biblique: « Dieu a tout constitué dans le *nombre,* dans la *mesure* et dans le *poids,...* et il vit, *compta* et mesura la sagesse. » (*Ecclésiastique,* I.)

Ainsi, de même que l'Apocalypse semble légitimer le principe de cette hypothétique vérité en vous donnant le chiffre de l'Antechrist (666), de même

Cependant on a accusé le *Zohar* d'être un véritable livre panthéiste et de révéler par cela seul une origine identique à celle des védas et de toutes les anciennes cosmogonies païennes. M. Drach, comprenant encore toute la portée d'une accusation semblable, officiellement défendue à l'Institut et comme telle ne pouvant que trop profiter au panthéisme moderne, M. Drach, disons-nous, a bien voulu faire précéder les quelques extraits du *Zohar* que nous lui avions demandés d'une justification très-chaude de ce singulier livre, qui constitue à ses yeux une préface évangélique bien autrement grandiose et importante que celle dont on fait honneur à Platon. « L'ignorance seule, dit-il, et la mauvaise foi de nos panthéistes modernes ont pu assimiler à leur panthéisme athée une doctrine récente, qui, basée sur la création *ex nihilo* (c'est-à-dire de rien), n'est qu'un long traité de prière permanente, et, comme on peut le prouver facilement, un puissant instrument de conversion au catholicisme. »

Toutefois, l'expression de *bonne kabbale*, que nous avons donnée à celle du *Zohar*, n'était une garantie absolue ni contre les erreurs de la

M. l'abbé M.... vous montre celui de *Jésus* dans le chiffre 913, qu'il retrouve encore dans le mot *bereschit* du premier verset de la *Genèse* (principe ou verbe), mot qui, *traité* par sa méthode algébrique transcendante, lui donne, en outre, les significations de *voie, vérité* et *vie*.

Ce qu'il y a de parfaitement certain, c'est que ce vénérable prêtre a dans les mains une lettre du baron Cauchy, notre grand géomètre, témoignant son admiration pour certaines solutions astronomiques vainement cherchées par la science, et trouvées sans *astronomie* par notre savant kabbaliste. Cet homme extraordinaire ne fait nullement un secret de son trésor; il a même, selon nous, le grand tort de l'offrir et de le prostituer à la foule des intelligences *indignes* jusqu'ici de le comprendre. Aussi appelle-t-il de tous ses vœux un mathématicien sans préjugés et qui veuille bien comprendre comment « 45 termes hébreux, contenant 182 lettres et répondant à une série de 119 décimales, complément de la racine de 3 pour atteindre le chiffre 2, ont pu lui donner la plus magnifique paraphrase sur la création, la rédemption, sur le séjour de la béatitude, etc., etc. » Nous avons lu la paraphrase, nous avons vu *la lettre* du secret qui la donne;... mais, hélas! nous n'en avons compris ni la *clef* ni *l'esprit*.

Toujours est-il que c'était là une des clefs principales de la sainte *kabbale*, dont le *Zohar* est le plus précieux dépôt. Saint Jérôme assure que les prophètes connaissaient cette mystique des lettres dont le savant *Molitor*, dans son bel ouvrage sur la tradition, parle en termes que l'abbé M...., auquel nous les avons soumis, nous a dits fort exacts. « Les 22 lettres de l'alphabet hébreu, dit-il, passaient pour une émanation, ou pour l'*expression visible des forces divines du nom sacré*. Ces lettres se remplacent par des nombres;

mauvaise qui pouvaient s'y être infiltrées, ni contre les abus auxquels les vérités elles-mêmes pourraient donner lieu. Nous ne sommes donc nullement étonné d'apprendre à notre tour de M. Franck, membre sraélite et, nous le craignons, panthéiste, de l'Institut, que deux sectes toutes modernes ont dû leur naissance et leur succès au *Zohar*. On appelle la première la secte des Zoharistes; elle fut créée par Jacob Frank, juif polonais, dont la science, la distinction et la bonne foi, dit notre académicien, expliquèrent l'ascendant qu'il avait su prendre, vers la moitié du dernier siècle, sur un grand nombre de Juifs et même de rabbins. Honoré de la violente persécution des autres, mais protégé par l'évêque de Podolie, celui-ci obtint pour lui et pour ses disciples l'autorisation de fonder une *secte* qui prit le nom de Zoharistes ou antithalmudiques[1]. »

Jusqu'ici, M. Franck nous permettra de le lui dire, les Zoharistes nous paraissent former une *secte* très-bien inspirée, car une secte qui se détache d'une autre pour se rapprocher des origines communes est un peu moins *secte* que la fausse église qu'elle abandonne. Les évêques de Pologne pressentaient donc, en autorisant ces kabbalistes, tout ce qui allait arriver et ce que le Franck de l'Institut nous apprend

ainsi, dans un nom, la 12e lettre de l'alphabet et la 6e donneront 18; on ajoute les autres lettres du nom en les échangeant toujours contre le chiffre de leur rang alphabétique; puis on fait subir à ces chiffres une opération algébrique toujours la même (mais c'est ici que l'auditeur s'embarrasse et fait le plongeon) qui les rétablit en lettres, et alors ces lettres donnent des secrets divins (p. 34). Quant à la vertu des noms ou Baalschem, il est impossible de nier (dit toujours Molitor, p. 78) que cette kabbale, aujourd'hui sans valeur, n'ait eu quelque base profonde malgré ses abus; et s'il est écrit qu'au *nom* de Jésus tout *nom* doit fléchir, pourquoi le *tétragrammaton* n'aurait-il pas eu la même force? Cet hexagone formé par les deux triangles croisés, Pythagore le regardait comme le symbole de la création, les Égyptiens comme la réunion du feu et de l'eau, les Esséens l'appelaient le cachet de Salomon, les Juifs, le bouclier de David, en Russie et en Pologne, il sert encore de talisman, et nous le trouvons surtout dans le RITUEL DE LA FRANC-MAÇONNERIE. » (Molitor, *Tradition*, chapitre *Nombres*.)

Tout cela aurait été, dit-on, révélé sur le Sinaï ou ailleurs, et serait resté dans les *cartons* les plus vénérables de la Synagogue comme dans la mémoire traditionnelle de tous les fidèles. Il en serait de même, selon les Juifs, de leur musique et de leur poésie; leurs beaux récitatifs (*nigun*), tels qu'ils les chantent encore aujourd'hui, n'auraient pas eu d'autre origine, et le vieux chant de nos églises grecques et romaines pourrait bien, dit-on encore, en rappeler quelque chose.

1. *De la Kabbale*, p. 410.

tristement en ces termes : « Frank *finit par adopter la religion catholique* et attira sur ses pas un nombre considérable de partisans[1]. »

M. Franck a trop de logique dans l'esprit pour ne pas nous accorder qu'à nos yeux c'était le plus bel éloge qu'il pût faire de la *bonne* kabbale et du *Zohar*.

Mais comme il paraît écrit que, parallèlement à tout ce qui se dit de bien, c'est-à-dire à toute bonne thèse, il doit y avoir une antithèse, précisément à la même époque (en 1740), il se formait une nouvelle secte de Zoharites, appelée, cette fois, les *Hassidim*. Comme dans le *Zohar*, il y a, nous le disions tout à l'heure, une infiltration, très-secondaire si l'on veut, mais très-réelle, de la mauvaise kabbale, rien de plus naturel que cet esprit exceptionnel ait donné naissance à une secte de son ordre, et cette fois-ci la méprise serait difficile.

Malgré l'ascétisme professé par ses membres, ce titre de *justes* qu'ils s'arrogent, cette morale *semi*-épicurienne, cette recommandation du *quiétisme* le plus absolu pour arriver à une sorte d'*extase* bouddhique, ces prétentions au thaumaturgisme de la *divination*, ces prières interrompues par des exclamations étranges, par des *gestes ridicules* adressés à *Satan*, et, finalement, « les allures cyniques et l'hilarité *dévergondée* de ces nouveaux ascètes » nous sont de sûrs garants que les évêques catholiques ne demanderont jamais, cette fois, d'autorisation pour ces néo-Zoharites.

Mais voyez la persistance et l'à-propos de la parodie satanique ! Le vrai *Zohar* ramenait à la vérité; tout aussitôt l'erreur le dénature à son profit, et change ses fruits de vie en fruits de mort.

Ce parallélisme obstiné va donc nous ramener nous-même à la *mauvaise* kabbale, et celle-ci, ce n'est plus dans le *Zohar* ou dans la seule *Thorah* qu'il va falloir la chercher, mais dans le *Thalmud*, compilation beaucoup plus moderne, qui, en outre de cette *Thorah*, renferme aussi les mille superstitions qui précédèrent et qui suivirent la captivité de Babylone.

3. — *Mauvaise Kabbale.*

Il ne s'agit pas en ce moment de passer en revue tous les pouvoirs magiques des *Kischuph*[2] du vieux monde, c'est-à-dire des Chamites, des Céphènes, des Ophites, avec leurs *Karthumim*, leurs *Kasdim*, etc., car nous savons déjà ce qu'ils peuvent faire. Si nous savons moins

1. *De la Kabbale*, p. 410.
2. Sorciers.

bien ce qu'ils pouvaient dire, c'est d'abord en raison de l'ombre épaisse dans laquelle ils ensevelissaient leurs doctrines, puis en raison, surtout, des prohibitions et destructions impitoyables que des cultes nouveaux ou des gouvernements effrayés se voyaient continuellement obligés d'ordonner.

Toutefois, si nous ne possédons plus les *minutes* des *Runes* et des *Kischuph*, des *Lettres éphésiennes* et *milésiennes*, du fameux livre de Thauth, des terribles traités de Targès le Chaldéen et de son disciple Tarchon l'Étrusque, sur l'art « d'évoquer ou de lancer les foudres, » s'il nous faut renoncer à ces livres de Numa, retrouvés dans son sépulcre, et que le sénat fit brûler par respect pour la religion nationale, etc., etc., nous pouvons dire que partout nous en retrouvons *les copies*, et que la science des Circé, des Médée, des Canidie, etc., s'est transmise littéralement (probablement par la grâce *des* dieux) de génération en génération, depuis *Targès* jusqu'à *Home*, et des *vers dorés* de Pythagore jusqu'aux *grimoires* de nos *bergers* et sorcières de village. L'Égypte et la Chaldée se reconnaissent parfaitement, avec tous leurs secrets, toutes leurs figures, et, ce qu'il y a de pis, tous leurs effets. Quand vous lisez le *Petit Albert* ou le *Dragon rouge*, c'est triste à dire, mais vous pénétrez à coup sûr dans la partie vulgaire et simplifiée de ces arcanes antiques que leur date seule nous rend si vénérables. Nous en appelons aux caractères singuliers qui se retrouvent parfois dans ces livres, aux animaux fantastiques, aux clefs et aux *tothêmes* ou objets magiques que l'on est tout surpris de revoir sculptés sur nos obélisques. Nous en appelons au *tarot* ou cartes bizarres des bohémiens modernes, dans lesquelles Court de Gébelin avait cru, dit-on, retrouver l'alphabet de Thauth, et surtout aux cylindres babyloniens, rhombes ou globes *tournants* d'Hécate, que la science exhume en ce moment tous les jours. Nous en appelons enfin aux *tables* d'aujourd'hui qui tournent comme les *roues divinatrices*, et devinent ou dessinent comme les *tables sacrées* de tous les pays du monde, sans que notre science si érudite les reconnaisse et essaye, soit de justifier la merveille d'aujourd'hui par le dessin antique, soit de comprendre le dessin d'autrefois à l'aide de la merveille d'aujourd'hui.

En outre, si nous n'avons plus les traités, nous commençons à en retrouver les formules, formules toujours les mêmes, soit dans les cartouches de ces mêmes monuments, où l'on accusait en termes si acerbes le P. Kircher de les avoir supposées, soit sur les stèles, sur les papyrus et dans les inscriptions cunéiformes de Persépolis. C'est toute la magie, orgueil et vie du paganisme qui sort de terre aujourd'hui et remonte à la surface, comme pour éclairer la science sur les manifes-

tations qui font son tourment, et lui dire : « Tu *le vois*, c'est toujours moi; je n'ai pas vieilli d'un jour. »

Dans tous ces petits livres de magie populaire vous trouverez « que le moyen le plus sûr de faire apparaître tel ou tel génie, ou telle ou telle personne décédée, est de fabriquer son image en cire et de dire : « Je t'invoque par mon esprit familier (mon *paredre*), toi, génie, dont j'ai confectionné l'image, etc., etc. » Et le grimoire ajoute : « Si l'on peut employer le *chat noir* dans cette cérémonie, l'effet en sera d'autant plus assuré. »

Mêmes recommandations pour l'envoussure ou l'art d'envoyer la maladie ou la mort sur un individu ou sur une famille. « On fait d'abord l'invocation à Lucifer, dit le grimoire, puis on désigne la personne ou la maison, etc. »

Or, à défaut de traités *ex professo,* voici deux papyrus bien curieux, connus des savants sous le nom de papyrus *Anastasi* et *Sallier,* et déposés au Musée de Londres.

L'égyptologue Reuvens nous les a fait connaître dans ses *Lettres à M. Letronne,* et les donne comme « des monuments de la plus haute importance pour l'histoire de l'antiquité égyptienne et de la mythologie originaire de ce pays. »

Eh bien! dans le papyrus 75, les caractères hiératiques ou démotiques du 1er paragr., bien qu'ils soient altérés par le temps, laissent cependant entrevoir déjà qu'il s'agit de l'apparition nocturne du fantôme d'une jeune fille, au moyen de l'*amour* ou *génie parèdre.* Mais dans le 2e paragr., nous sommes en présence d'une petite *table* sacrée et d'une image du même génie. « Quand tu envoies l'amour pour exécuter ce que tu demandes (dit le texte), lève-le de dessus la *table* (ἀπὸ τῆς τραπέζης, ajoute le commentaire grec marginal), et prononce cette allocution : « Je t'invoque, toi *qui résides dans ma maison,* sers-moi et va annoncer tout ce que je te commande, sous la forme révérée, dans les lieux où je t'envoie, et force tout le monde de faire ce qui est écrit par moi. » (2e part., 2e sect.)

Et dans l'autre (10e col.) : « *O toi qui hais, parce que tu as été expulsé,* je t'invoque, roi tout-puissant des dieux, toi qui détruis et dépeuples, je t'invoque, *toi qui ébranles tout ce qui n'est pas vaincu,* ô TYPHON-SETH! Tu le vois, j'accomplis tes cérémonies magiques, et je t'invoque par ton vrai nom; viens à moi entièrement, tu ne peux me refuser. Et moi aussi, je hais telle maison, telle famille qui est dans le bonheur; marche et renverse-la, car elle m'a fait injure... »

Et (dans la 4e sect. du 1er) on donnait les paroles mystiques qu'il était bon d'écrire sur une petite *table,* et de mettre, si c'était possible,

dans la bouche D'UN CHAT NOIR. » Alors (dit la 7e sect.), IL ENTRERA UN DIEU A TÊTE DE SERPENT, QUI DONNERA LES RÉPONSES. De sorte, dit Reuvens, qu'il devient évident que « les superstitions les plus grossières peuvent avoir une origine très-ancienne. »

Il est évident, dirons-nous à notre tour, que nous sommes ici en présence de l'une de ces adjurations terribles que M. Maury retrouve chez les Grecs sous le nom de ἀλεξητήρια ou θεῶν ἀνάγκαι, *contrainte* des dieux, conjurations qui troublaient tant Porphyre, lorsque, dans sa *Lettre à Anébon,* il gémissait de ce que « *les dieux* les plus puissants obéissaient aux menaces comme les plus faibles, et étaient toujours prêts à commettre les *injustices* qu'on leur commandait[1]. »

Si Porphyre avait bien voulu écouter les chrétiens lui affirmant que rien n'était moins juste que *ses* dieux, le problème eût été résolu.

Toujours est-il que le côté *noir* ou *goëtique* ne manquait pas, on le voit, à la terre de Cham (Chemi), et que, tout en supposant autant de retouches grecques que l'on voudra, nous n'en restons pas moins ici, comme le dit Reuvens, en présence « d'un excellent document classique pour la connaissance de la thaumaturgie fondée sur l'ancienne mythologie, document dont l'Académie des inscriptions a senti (ou plutôt aurait dû sentir) toute l'importance dans l'époque actuelle, afin de faire avancer les études de l'antiquité égyptienne. »

Elle aurait dû constater, en effet, que ce qu'elle appelait les *rêveries de Jamblique* n'étaient pas sorties de son cerveau ; il était sinon dans la vérité, au moins dans le vrai historique le plus complet, lorsqu'il disait : « La théurgie s'exerçait par le ministère des génies secondaires, forcés par les menaces des accidents terribles qui pouvaient survenir aux grandes divinités. L'homme qui faisait ces menaces changeait, pour ainsi dire, de nature, et revêtait une sorte de nature divine, en prononçant les paroles syriaques. Ces paroles, *que les Égyptiens employaient sans les comprendre, étaient celles qui exerçaient le plus d'empire*[2]. »

Mais quelle surexcitation de *mémoire* ne faudrait-il pas supposer dans l'humanité, pour que les sauvages du Canada, chez lesquels nous retrouvons les mêmes recettes et les mêmes mots, aient pu se les transmettre sans altération et par voie d'hérédité, depuis Thauth et Targès jusqu'à nos jours ? De quel respect on dote ces sauvages pour l'autorité de leurs vieux maîtres ! Quand donc voudra-t-on bien comprendre que toutes ces phrases *incomprises* et illustrées par le *chat noir* et tous ses

1. *Magie*, p. 40.
2. *De Mysteriis Ægyptiorum,* pars II.

analogues n'eussent jamais pu, pendant cinquante siècles, et à travers tous les océans, se déverser intactes dans des millions de *mémoires*, si le souvenir n'en était pas *rafraîchi* tous les jours par les mêmes causes qui les dictaient à l'origine? Comment a-t-on pu croire que toutes ces mémoires si légères, si oublieuses à quelques heures de distance, de leurs intérêts les plus sacrés, ne seraient devenues infaillibles qu'à l'égard de quelques prescriptions folles et de *noms syriaques incompris,* chuchotés à l'oreille de... l'humanité primitive?

Pour nous, un tel problème se résolvait sans réplique possible, le jour où les noms barbares révélés par une *table* à notre ami M. Des Mousseaux, et soumis à l'expertise de M. Drach, se trouvèrent être des mots positivement *syriaques,* idiome qui, dans l'Évangile, nous dit ce savant hébraïsant, paraît avoir été celui de tous les démons interrogés par le Sauveur[1].

Peut-être l'ouvrage dont nous allons parler maintenant pourra-t-il élucider un peu ce mystère.

4. — M. Chwolson et les livres des Nabathéens.

Depuis deux ou trois ans une œuvre considérable occupe beaucoup tous les archéologues ; il s'agit du fameux livre de « l'*Agriculture des Nabathéens,* » ouvrage chaldéen traduit en arabe, et de l'arabe en allemand, par un célèbre orientaliste moderne, M. Chwolson ; ce dernier le donne comme un ouvrage d'une antiquité indéfinie. Selon lui il ne s'agirait de rien moins, par exemple, que d'une initiation complète, et sur pièces authentiques, à toutes les croyances, sciences et superstitions, non-seulement des Chaldéens, mais des Assyriens, des Syriens, des Chananéens, etc. On le voit, ce serait là pour toute l'Asie centrale et antérieure une véritable *Californie* archéologique.

Et d'abord, quant à l'existence des Nabathéens, M. Chwolson semble adopter complétement cette opinion de Masoudi : « Après le déluge, les hommes s'établirent dans diverses contrées. Tels furent les Nabathéens qui fondèrent la ville de Babylone, et ceux des descendants de Kham qui se fixèrent dans la même province sous la conduite de Nemrod, lequel était fils de Kousch, fils de Kham et arrière-petit-fils de Noé. Cet établissement eut lieu à l'époque ou Nemrod prit le gouvernement de la Babylonie comme délégué de Dzahhak, surnommé Biourasp. »

1. Voir *Mœurs et pratiques des démons et des esprits visiteurs,* par M. G. Des Mousseaux.

« Les assertions de cet historien arabe sont, dit notre auteur, parfaitement d'accord avec les renseignements que Moïse nous donne dans le livre de la Genèse (p. 101, 103). »

Selon M. Quatremère, le livre dont nous parlons ne serait peut-être qu'une copie, faite sous Nébucadnésar II, d'un traité khamite infiniment plus ancien. (V. *Annales de philosophie,* juin 1860, p. 415.)

Selon M. Chwolson, au contraire, ce livre aurait donc été traduit du chaldéen en arabe sur le récit *original* d'un riche propriétaire de Babylone, nommé Qû-tâmy, qui aurait lui-même employé des matériaux anciens. Cette première traduction, M. Chwolson ne craint pas de la reculer jusqu'au XIII[e] siècle avant l'ère chrétienne. Ainsi nous aurions là un historien presque contemporain de Moïse, mais quel historien!

Si nous l'interrogeons sur ses sources et sur ses auteurs, il nous répond dès la première page de son livre que « toutes les doctrines en ont été révélées par Saturne (le dieu méchant) à la lune, puis par la lune à son idole, et enfin par cette idole à lui-même. »

Assurément cette intervention d'un dieu du *mal* comme premier insufflateur de tous ces livres sacrés ne nous suffirait pas pour opposer à M. Chwolson une fin de non-recevoir; mais ce qui légitime les sévérités, et ce qui classe *Saturne* parmi les *apocryphes surhumains*, ce sont les détails que ce dieu donne à son prophète sur les périodes incalculables et les gouvernements sans fin qui précédèrent *Adami.* Ici nous avons un point de repère si rationnel et si positif dans la chronologie biblique, qu'il ne nous est pas permis un seul instant de rentrer avec l'auteur dans ces cycles infinis rêvés par toutes les nations et relégués à leur vraie place aujourd'hui.

Il est impossible, au reste, de faire à M. Chwolson une guerre plus serrée que ne le fait M. F. de Rougemont [1] dans les *Annales.* Il lui reproche avec raison d'avoir, dans cette nouvelle lutte entre des *inconnus* et Moïse, « sacrifié sans hésiter celui dont la véracité avait subi l'épreuve des siècles, et d'avoir prétendu refaire toute l'histoire profane et sacrée avec les écrits d'auteurs apocryphes. » Mais il lui reproche surtout de n'avoir pas reconnu cette nation nabathéenne dans les Sabéens, dont il avait ailleurs si bien décrit les mœurs et les superstitions. Il lui montre ces Sabéens frappants de ressemblance avec ceux du moyen âge, et tout au contraire frappants de dissemblance avec ceux de Bérose, l'Hérodote de la Chaldée, qui, malgré toutes ses erreurs chronologiques, est au contraire, lui, « parfaitement d'accord avec Moïse, et sur le premier homme, *Alorus-Adam,* et sur *Xisuthrus-Noé,* et sur

1. Voir *Annales de philosophie chrétienne,* n° de janvier 1860, p. 38.

Bélus-Nemrod, etc. » Fort de cette excellente base, M. de Rougemont n'hésite donc pas à ranger cette singulière publication parmi ces nombreux enfants illégitimes connus sous le nom d'apocryphes, et contemporains, dit-il, du quatrième livre d'Esdras, du livre d'Hénoch des oracles sibyllins, des livres d'Hermès, c'est-à-dire *datant des deux ou trois premiers siècles avant l'ère chrétienne,* assertion toujours douteuse pour nous. M. Chwolson n'est pas plus heureux jusqu'ici avec la critique hétérodoxe de l'Allemagne et de la France, qu'avec la critique orthodoxe de la Suisse. Éwald lui ayant fait une guerre sans pitié, il devait rencontrer devant lui, à Paris, son disciple M. Renan. Ce dernier a donc lu à l'Académie un mémoire, fort bien fait du reste, dont la *Revue germanique* du 31 avril 1860 nous a donné quelques extraits. Selon lui, c'est sur un Juif du « IIIe ou IVe siècle de notre ère qu'il faut rejeter la responsabilité de cet in-folio d'astrologie et de sorcellerie, attendu qu'on retrouve sous tous les personnages de Qû-tâmy tous les patriarches *des légendes,* tels que son Adam-Adami, son Anouka-Noé, son Ibrahim-Abraham, etc...

Quant à nous qui, dans ce grand conseil, loin d'avoir voix délibérative, n'avons pas même voix consultative, mais tout simplement droit à la réflexion intérieure, nous ne doutons nullement que nous n'ayons affaire ici à un apocryphe.

Mais... (qu'on nous pardonne ce style de palais), *considérant* que nous n'attachons pas à ce mot l'idée défavorable qu'on y attache d'ordinaire; *considérant* que l'opinion de M. Quatremère sur la date du VIe siècle avant Jésus-Christ peut servir de pendant à celle de Silvestre de Sacy sur l'*identité* du livre d'Hénoch actuel avec celui que l'apôtre saint Jude avait vu de ses deux yeux; considérant que Champollion retrouve sur les monuments égyptiens tout cet Hermès Trismégiste dont M. Renan fait à tort aujourd'hui, avec la vieille école, une *fiction* néo-platonicienne; considérant que les livres sibyllins en tête desquels Cicéron a lu le fameux acrostiche sur le *Sauveur des hommes* ne peuvent avoir été fabriqués par un chrétien, etc., et que par conséquent ranger l'œuvre de Qû-tâmy parmi ces *contemporains* n'en ferait nullement une *fiction,*... nous fondant d'ailleurs sur ce principe si souvent posé et presque toujours si démenti par M. Renan, « que dans le champ de la critique historique tout doit être admis comme possible,» nous attendrons encore, non pas bien entendu pour savoir si nous devons accepter toutes les dates et les énormités ridicules de Qûtâmy, mais bien la *fiction* juive et postchrétienne de MM. Éwald et Renan.

Nous ne pouvons pas oublier si facilement les paroles de Maimonide,

qui met ce même livre au premier rang des livres des Sabéens, tout en l'appelant « *Sabæorum fœtum.* » Saint Thomas le cite, Huet le connaît, et Spencer l'appelle, sur la foi d'Abarbanel, « le livre oriental par excellence. » — « Car, ajoute-t-il, on doit entendre par Nabathéens les Sabéens, les Chaldéens, même les Égyptiens et généralement tous ces peuples contre lesquels étaient portées toutes les lois de Moïse et des Hébreux [1].

Fort d'ailleurs du système « des remaniements successifs » qui a remplacé, selon M. Renan, celui des interpolations, et de cette déclaration du savant d'Eckstein, « qu'il existe dans la littérature nabathéenne des bribes de la vieille science astronomique des Chaldéens,... les MENDAITES SUCCESSEURS MODERNES DES SABÉENS DU MOYEN AGE EN AYANT CONSERVÉ LE DÉPÔT [2], » nous pensons comme lui qu'on doit retrouver là « un mélange très-curieux des croyances antiques et des superstitions du moyen âge. »

Nous verrons qu'on pourrait ajouter et « des superstitions modernes, » attendu qu'au XIXe siècle de notre ère comme au IIe, comme au XIVe auparavant, comme après et comme avant le déluge, c'est toujours le même faussaire apocryphe qui les invente.

5. — *Livres sacrés proprement dits, les Zends.*

Entre les livres *hermétiques* et les livres *sacrés,* la distinction ne peut guère résulter que de leur fortune et de leur nom : les premiers cachés longtemps dans les temples et perdus depuis, les autres devenus historiques et ne rougissant pas d'étaler au grand jour les honteuses dégradations de leur antique et première majesté.

De ces derniers, nous venons de nommer les plus considérables, et d'abord, comme le R. P. Lacordaire, nous nous étonnons de ce petit nombre, lorsque tant de législateurs ont dominé l'entendement humain, et, pour nous comme pour lui, « le premier caractère de ces livres consiste précisément dans l'impossibilité de leur production par aucun pouvoir humain [3]. » Voyez les livres des philosophes; avec toute leur pompe, avec la magnificence de leur style, avec le rationalisme élevé de leurs pensées, bien loin de parvenir à fonder une nation, ils n'ont même pu parvenir à fonder une école! Bien plus, le moment de leur splendeur et de leur plus grande vulgarisation a toujours été, pour les sociétés qu'ils prétendaient éclairer, le signal de leur déca-

1. Spencer, t. I, p. 354.
2. D'Eckstein, *Revue archéologique,* 1856.
3. *Conférences,* t. II, p. 175.

dence et de leur ruine. On dirait que la philosophie est l'*azote* intellectuel de l'intelligence humaine.

Et d'où vient cette énorme différence entre la puissance constituante de la science et celle des livres qui ont fondé par exemple toutes les sociétés asiatiques? Le R. P. Lacordaire n'en fait honneur « qu'à la très-grande part de traditions qu'ils renferment. » Ce n'est pas assez, car alors ils ne seraient plus qu'historiques, et bien d'autres l'ayant été autant qu'eux et plus qu'eux, le problème reparaîtrait aussitôt. Nous serons donc plus explicite et nous dirons sans balancer que ces livres ont dû leur pouvoir constituant à ces deux souffles ennemis, dont l'un, dès la première origine, inspirait des vérités sublimes, dont l'autre les profanait plus tard. De là deux courants au milieu de ces grands fleuves, l'un qui se souille à plaisir de tous les immondices du rivage, l'autre qui leur soustrait avec soin les perles et l'or pur que la transparence des ondes laissera toujours facilement distinguer.

Nous sommes donc, quand nous lisons ces livres, sous l'influence de deux puissances adverses; mais en dépit de l'*or* pur et des *perles*, sans une intervention constante du protecteur caché qui sauve les nations malgré elles, comme sans les prestiges quotidiens de l'usurpateur adoré, doctrines et nations, bien loin de compter une durée de trois mille ans, n'auraient pu braver seulement pendant le cours d'une année les fastidieuses injonctions et les impénétrables ténèbres de ce chaos de turpitudes et de rêveries.

Il faut le surhumain continu pour expliquer une telle continuité dans l'absurde, et nos modernes explicateurs qui s'obstinent à chercher le secret de toutes ces crédulités permanentes, soit dans les migrations des peuples et dans la *seule* vigueur primitive de la tradition, soit dans les emprunts multipliés, soit dans l'importation de quelques sages voyageurs, etc., se consument en efforts d'autant plus impuissants, qu'ils retrouvent la même identité de fond et de détails chez des peuples dont ils nient absolument les communications respectives.

Quand nous aurons terminé notre revue, nous tâcherons d'établir comment chez tous ces peuples congénères le fond commun des traditions s'est toujours trouvé rajeuni par une longue suite de révélations et de manifestations véritablement autochthones.

Que l'orthodoxie y prenne garde! en reléguant comme elle le fait tout le merveilleux à l'*origine* des choses, comme en voulant tout rapporter à la mémoire humaine, elle s'engage dans une impasse dont aucune habileté ne pourra la faire sortir.

Qu'elle accorde un peu plus d'attention et de confiance aux faits modernes, aux doctrines prêchées à nos extatiques et à nos spirites

des deux mondes, qu'elle suive leurs progrès dévastateurs et avoués dans ces millions d'intelligences qui en entraîneront tant d'autres, et elle finira par comprendre l'action dissolvante des extases brahmaniques, et la génération tout à la fois spontanée et continue des livres sacrés de l'idolâtrie.

Mais venons à leur histoire.

N'étant nullement orientaliste, nous ne rougissons pas de demander à l'avance indulgence et pardon pour toute hérésie scientifique qui pourrait échapper à notre plume. D'ailleurs peut-être la congrégation d'un index asiatique n'aurait-elle pas très-bonne grâce à réclamer une infaillibilité générale, lorsque chacun de ses membres cherche encore à bien établir la faillibilité de son voisin.

Nous ne pouvons donc avoir d'autre prétention que celle d'établir, plus ou moins bien, l'état actuel de la science la plus saine sur le sujet qui nous occupe.

Relativement aux livres sacrés des Perses[1], nous ne croyons pas nous écarter beaucoup de la vérité en attribuant au *Zend-Avesta* et surtout au *Vendidad-Sadè* la plus belle part en dignité comme en priorité; mais comme les Perses conviennent eux-mêmes qu'ils n'ont plus que des fragments, tous les ouvrages originaux ayant été brûlés par l'ordre d'Alexandre, cela ne constitue une bien vénérable antiquité que lorsque l'on prend ces fragments pour la transcription fidèle des véritables *minutes* communiquées par le ciel même à Zoroastre et transmises à l'Iran par la médiation de ce dernier et mystérieux personnage, dont le nom a la même signification que ce mot *avesta,* c'est-à-dire le *feu.* Mais lui-même, quel est-il? quel est son vrai nom, son âge véritable, sa valeur morale? Et comment espérer le savoir, lorsque le document le plus ancien qui nous soit parvenu sur son compte (le *Zerdust-Nameh*) ne nous apprend rien de positif sur tout cela? Selon M. Joachim Ménant, « il n'y a là aucune date assignable pour l'histoire. »

Les anciens Persans eux-mêmes, nous dit le même auteur, sont complétement divisés à ce sujet: les uns le font vivre 300 ans après le déluge, ce qui le rapprocherait d'autant mieux de notre Zoroastre *chamite,* et lui font bâtir la tour de Babel; les autres, au contraire, lui font réformer tous les méfaits de celui-ci, et le font arriver 1,300 ans après le déluge sous le nom de Zerdascht[2]; d'autres enfin le placent sous le règne de Gustasp, etc.

1. Le *zend* est la langue sacrée des Perses et signifie lieu... *Avesta,* feu de Estha... On ne peut s'empêcher de penser au *feu* sacré de Vesta.

2. Livre du philosophe Giamash.

Néanmoins, l'opinion la plus probable en ce moment est celle qui s'appuie sur la découverte récente d'une généalogie de Darius, donnée par les inscriptions cunéiformes de Behistoun, et dans laquelle le père d'Artaxercès II est mentionné comme fils d'Arshama, indication qui s'accorde avec le récit d'Hérodote, qui lui donne Arsame pour père [1].

Ceci nous rejetterait donc environ vers le VIe siècle avant Jésus-Christ. Suivant Movers et Rawlinson, il venait de la Chaldée [2].

Au reste, quel que fût ce Zoroastre, il se donnait pour réformateur et prophète, il descendait comme Moïse de la sainte montagne (l'*Albordi*) avec vingt et un livres appelés *Noks*, dont les débris forment le *Zend-Avesta* que nous possédons, et qu'il disait être les résultats de ses entretiens avec Ormuzd.

Nous examinerons plus tard [3] ses titres à cet égard. En attendant, si nous voulons jeter un coup d'œil sur le sommaire de son œuvre principale, nous pourrons peut-être concevoir quelque idée de l'étendue des *réformes* qu'il a pu opérer.

L'*Avesta* ne se compose que de trois livres : le *Vendidad*, le *Yaçna* et le *Vispered* [4].

Dans le premier, qui est resté le plus authentique, le Dieu suprême est désigné sous le nom de *Ahoura-Mazda* (être vivant), c'est celui que Darius invoquait conjointement avec les dieux locaux ; puis, de ce Dieu éternel sont sortis, par voie d'émanation, Ormuzd et Ahriman (deux frères jumeaux), desquels sont sortis à leur tour Mithra, homme-dieu, et Mithra-Daroudy, ou homme-Satan. Voilà bien notre antagonisme catholique, sauf toutefois l'émanation *jumelle* et l'absorption finale des deux ennemis dans le sein de l'Éternel [5].

Ici évidemment le dieu révélateur de Zoroastre n'est plus du tout celui de la doctrine biblique.

1. Voir le *Journal asiatique* de 1851, t. I, p. 258.
2. *Phœnizier*, t. I, et *Royal Asiat. Soc.*, t. XV.
3. *Thaumat. comparée*, IIe vol.
4. Nous ne voulons pas *parler* ici du *Boundehech* que sa rédaction en pehlvi rend si différent des autres et que les Perses présentent comme une traduction d'un ouvrage de Zoroastre sur l'origine du monde ; nous ne voulons pas en parler, disons-nous, parce que beaucoup de savants le regardent, avec Rhode, comme une compilation sans unité et sans orthodoxie, et d'autres, avec Martin-Hang, comme le plus jeune et comme des premiers temps de l'ère chrétienne, puisqu'à la fin du livre il est parlé de la domination des Arabes.
5. Voir la lettre de 1850 adressée par M. Félix Lajard à M. Aug. Nicolas, en tête des *Études*.

Le reste, relatif aux amschaspands, archanges, iseds, anges, ferouers, anges gardiens, est, comme on le sait, parfaitement conforme à toutes nos bases théologiques, à l'exception toutefois des démons femelles, appelés *druks* au dix-huitième *fargard* du *Vendidad*, dans lequel le succube est expressément désigné sous ce nom.

Quant à l'invocation du soleil et à l'adoration du feu, elles se trouvent si clairement exprimées dans l'*Avesta*, qu'on a peine à comprendre la longue controverse à laquelle ce point de théologie mazdéenne a pu donner lieu si longtemps. Bossuet nous paraît surabondamment justifié, comme M. Hyde surabondamment condamné.

Mais nous ne reconnaissons plus du tout notre *Éternel* (malgré toutes les sévérités de notre ancienne loi) dans l'abominable code pénal que Zoroastre rapporte du Sinaï des Persans. Non, ce n'est pas Jéhovah qui aurait proportionné le pardon des fautes à la munificence des présents faits aux ministres de son culte... A plus forte raison, n'est-ce pas lui qui aurait exigé de tel ou tel coupable, ô honte!... « qu'il LIVRAT AU SAINT SA FILLE OU SA SOEUR, POURVU QU'ELLE EUT QUINZE ANS, ET QUE SA RÉPUTATION AIT ÉTÉ INTACTE JUSQUE-LA [1]. »

Un prophète est jugé quand *sa peau de brebis* est assez transparente pour laisser entrevoir à ce point-là celle du *loup*.

Il est encore jugé lorsqu'il ordonne au nom du ciel que le médecin qui osera traiter un fidèle après avoir perdu trois malades « SERA COUPÉ PAR MORCEAUX [2]; »

Lorsqu'il ordonne aux chefs mazdéens de conduire sur une haute montagne celui qui aura mangé des mets ou usé des habits qui sont auprès d'un mort, et là, « DE LUI ARRACHER LA PEAU DANS TOUTE SA LARGEUR, A COMMENCER PAR LA CEINTURE, ET DE LE LIVRER EN CET ÉTAT AUX OISEAUX DE PROIE [3]; »

Lorsqu'il ordonne que « l'HÉRÉTIQUE AURA LE CORPS SÉPARÉ EN DEUX AVEC UN COUTEAU DE FER [4]. »

On peut s'assurer que ces prescriptions sont encore respectées aujourd'hui, puisque c'est Anquetil-Duperron, le grand admirateur du mazdéisme, qui l'affirme [5]. Un code est jugé enfin lorsqu'il autorise les unions incestueuses de la sœur avec le frère et de la mère avec le fils [6],

1. *Vend.-Sad.*, *Vend.*, Farg. XIV.
2. Ibid., VIII.
3. Ibid., III.
4. Ibid., IV.
5. *Usages*, *vie*, etc., p. 606.
6. Dollinger, t. II, p. 212, dit que « le témoignage unanime de toute l'antiquité ne permet pas d'en douter. »

ou lorsque sa loi « permet d'enterrer vivantes des bandes de jeunes garçons et de jeunes filles pour assurer le succès des expéditions[1]. »

Oui, un prophète est jugé, et cet excès de compassion pour les bêtes, qui lui permet « de maudire *avec succès* celui qui n'en prend pas assez de soin, » ne le rachètera pas surabondamment de sa cruauté pour les hommes[2].

Au reste cette compassion reste en deçà de celle des Hindous et se dément quelquefois, car nous voyons (farg. XIII et XV) la mutilation animale ordonnée comme mesure de correction. Un chien mord-il une fois, on lui coupe l'oreille droite ; mord-il une seconde fois, on lui coupe la gauche. S'il persiste, on lui fendra la patte, et s'il ne se *convertit pas,* on le *coupera également par morceaux.* Après avoir bien ri des hôpitaux consacrés par les Orientaux aux insectes malades, nous commençons à valoir mieux qu'eux tous, et, de par *la loi Grammont,* nous pourrions fort bien envoyer Zoroastre lui-même en prison. On le voit donc parfaitement, la religion réformée de l'Iran aurait grandement besoin d'être réformée elle-même. Hétérodoxe comme dogme (réhabilitation d'Ahriman), païenne comme culte (adoration du feu et du soleil), infâme comme morale (loi citée sur la fille des coupables), horriblement cruelle comme législation (mise en pièces de coupables *très-innocents*), elle revêt sur ces deux derniers points le double et véritable sceau de l'idolâtrie, c'est-à-dire la licence et l'amour du sang répandu.

Nous ne parlons ici ni des niaiseries cosmogoniques intarissables sur la montagne *Albordi* « qui s'élève jusqu'au ciel, » sur le pont « jeté entre l'enfer et le paradis, » sur les mille et mille péripéties ridicules de cette traversée, sur « les cent colonnes et les dix mille tapis du palais de l'Eau, cette déesse, fille d'Orsmud[3], » sur le jugement dernier, qui verra « l'Éternel allant au-devant de chaque saint *en franchissant chaque fois la largeur de la terre,* » enfin sur l'extrême importance attachée à la « rognure des ongles, incessante occupation du fidèle et l'un de ses grands moyens de salut[4]. »

Et voilà le livre sacré qu'on accuse la Bible d'avoir *copié* et *pillé!* la Bible que l'on dit être cependant « le livre qui nous fait approcher le plus près de l'origine du genre humain[5] ; » la Bible « au delà de

1. Voir Hérodote, *Xerxès et la reine Amestris.*
2. *Vend.,* Izesch XI[e] hà.
3. Hyde, *Religio vet. Pers.,* p. 137.
4. Id., ibid., et *Jescht Sad.,* XXVI.
5. Renan, *Histoire du peuple d'Israël.*

laquelle il n'y a plus que des légendes et des conjectures [1]; » la Bible, le seul livre « revêtu de ce haut caractère de *perfection absolue* qui lui donne le droit d'être regardé comme classique [2]; » la Bible enfin (M. Munck nous l'a dit) qui retrouvait tous ses dogmes dans les livres mazdéens [3], et qui se trouverait alors avoir *pillé* ceux qui ne parlaient évidemment qu'*après* elle et très-probablement que d'*après* elle !... et qui les aurait pillés avec assez de bonheur pour les écraser du même coup de son « autorité *sans pareille* et de sa perfection *absolue !...* »

Et cependant M. Lajard a raison : la Perse est certainement la nation la plus rapprochée du peuple élu, comme orthodoxie de doctrine et de culte. Tout le démontre, une véritable sympathie unissait les deux nations ; l'élévation d'Esther et de Mardochée, la faveur de Daniel et mieux encore la grande mission de Cyrus et celle des rois mages au berceau du Sauveur, tout nous prouve que l'exclusivisme de l'orthodoxie n'avait d'autre cause que le mauvais vouloir ou l'imperfection des Gentils, et que même pour les peuples « assis dans l'ombre de la mort [4] » il était encore des degrés et une certaine culpabilité relative qui ne les privaient pas tout à fait des rayons du soleil.

Nous l'avons dit tout à l'heure, les anges protecteurs des nations infidèles pleurent cette infidélité, et abandonnent les temples sans abandonner les coupables et sans négliger leurs destins.

Pour tout résumer en un mot, le Zoroastre, fils d'Arsame, réformateur très-incomplet d'un état de choses antérieur, et bien autrement intolérable, dément à chaque instant la divinité de la mission qu'il s'arroge. Quant à cet état antérieur et intolérable, rien n'empêche de le faire remonter jusqu'à ce premier Zoroastre que les traditions mazdéennes rejettent avec toutes les traditions orientales vers l'époque de Babel, c'est-à-dire vers celle de Cham et des premiers Cuschites ; et dans cette hypothèse quel rôle pourrait-on attribuer à ce dernier, sinon d'avoir été le profanateur d'un troisième ou plutôt d'un premier mazdéisme encore antérieur au sien, mazdéisme cette fois vraiment monothéiste et revêtu de cette inspiration biblique dont on retrouve encore la trace dans certains préceptes du *Vendidad*, et les admirables élans dans ces hymnes *Yacna*, que l'on pourrait croire arrachés à la lyre de David ?

1. Renan, *Revue des Deux Mondes*, 1er juillet 1857.
2. Id., ibid.
3. Voir le chap. II, tom. I, de ce *Mémoire*, p. 302.
4. Voir les leçons de l'office de l'Épiphanie, sur les mages et sur le peuple *qui ne connaissait pas Dieu*, « qui ignorabat Deum, » tout en venant le chercher.

Nouvelle preuve que l'idolâtrie ne vint qu'à la seconde heure du jour, et ne fut que l'usurpation d'une sœur illégitime et plus jeune sur les domaines de la sœur très-légitime et *très*-aînée.

6. — Les Védas.

Parler des *Védas*, c'est encore parler des livres mazdéens, puisque c'est parler des Aryens, et que nous avons vu la primitive communauté d'origine et de vie de leurs mutuels sectateurs. Que ne trouve-t-on pas dans les uns qui ne se retrouve également dans les autres? La langue d'abord, puisqu'à l'aide du sanscrit on déchiffre aujourd'hui les cunéiformes de Pérsépolis, le *hom* ensuite, les purifications légales, le culte de la vache, Mithra, Indra, Civa, etc., etc.

Mais en même temps quelle discorde! *Indra*, le grand dieu des Hindous, est relégué en enfer par les mazdéens sous le nom d'*Andra*[1], et le grand *Ahoura* des Perses est pour les Hindous le chef des *Azouras* ou grands ennemis d'*Indra*[2].

Civa, la troisième personne de la *trimourti* indienne, est le plus détestable des esprits; les mazdéens le maudissent sous le nom de *Carva*.

Les *devas*, dieux des brahmes, deviennent les *daêvas* ou mauvais démons chez les mazdéens.

Lorsque le roi des Mèdes se fut rendu aux miracles de Zoroastre, il n'y avait donc rien d'étonnant à ce que quatre-vingt mille brahmes vinssent au nom des *Védas* faire de la controverse avec lui et les confondre tous.

D'où venait une division si profonde entre des peuples pour ainsi dire commensaux? Nous avons déjà répondu en montrant les Aryens prolongeant après Babel leur séjour au berceau primitif plus longtemps que les autres peuples, et finissant par le quitter en ennemis, et la cause de ce grand divorce fut précisément une question d'esprits. Pendant que les uns, fidèles à la doctrine antique et générale, ne voyaient dans ces esprits que les *messagers* obéissants (les *mlac*) du roi du ciel, les autres voulaient subordonner ces envoyés célestes aux esprits élémentaires terrestres. Il fallut se séparer.

Ils firent donc, il y a trois mille quatre cents ans[3], précisément ce que font aujourd'hui les spirites qui délaissent très-volontiers les bons

1. Burnouf, *Yacna*, p. 8.
2. *Avesta*, t. I, p. 20, Spiegel.
3. « Nous pouvons suivre cette date *sans hésiter*, » dit le célèbre orientaliste Weber. (*Histoire de la littérature indienne*, déjà citée.)

anges et bravent les prohibitions de leur Église pour suivre des esprits très-terrestres.

On quitta donc le plateau de Pamer et les bords de l'Oxus, les uns pour gagner la Perse et la Médie, les autres le nord-ouest de l'Inde, le Penjab et les bords de l'Indus.

Mais nous avons dit encore comment les Cuscho-Chamites les ayant gagnés de vitesse dès les premiers temps qui suivirent le déluge, les Aryens attardés se trouvèrent avoir à subjuguer un peuple primitif grossièrement idolâtre, sauvage, et dont on retrouve encore aujourd'hui les vestiges dans les montagnes de l'Hindoustan, sous le nom de *Shoudras* ou *Kshoudras* (vils), nom qui nous rapprocherait encore une fois de celui des Kuschites ou fils de Cham.

La lutte fut longue et difficile, et les *Védas* la reproduisent fidèlement; les plus anciennes parties du *Rig-Véda-Sambitâ* nous montrent le peuple indien établi aux frontières nord-ouest de l'Inde, et son extension progressive à partir de ces lieux « peut se démontrer (dit M. Weber) pour ainsi dire pas à pas, à travers l'Hindoustan et vers le Gange, le *Mahâbhârata* et le *Râmâyana* nous signalant cette ère épique comme celle de la lutte des conquérants contre les indigènes. »

C'étaient donc des idolâtres qui allaient combattre des idolâtres plus grossiers, et les *Védas*, journal religieux et inspiré de l'expédition, *écrit sous la dictée de Brahma et des dieux élémentaires*, était par conséquent, malgré son caractère sacré, ou plutôt, selon nous, en raison de ce caractère, un recueil d'archives parfaitement idolâtres.

Toutefois il paraît qu'une certaine partie de ces *Védas*, le *Bartâ-Chastram*, par exemple, remontait à la période aryenne orthodoxe. M. d'Eckstein la fixe à deux mille ans avant Jésus-Christ, et certes il fallait que son origine fût bien pure, puisqu'on y lisait ce qu'on y lit encore, c'est-à-dire la fameuse prophétie conçue en ces termes : « Il naîtra un brahme dans la ville de *Scambélan*. Ce sera Wichnou-*Yasoudou* : il s'incarnera dans le sein d'une femme, et il deviendra Chrichna; il purgera la terre par un grand sacrifice; » or tous les orientalistes traduisent *Scambélan* par Bethléem, *maison du pain*, et *Yasoudou* par Jésus[1]. »

Dans le système actuel sur les prophéties *après coup*, il faut opter cependant entre la modernéité du *Bartâ-Chastram*, ou bien un *coup monté* dans l'intérêt du prophète pour faire naître tout exprès et deux mille ans plus tard, dans la *maison du pain*, un enfant qui s'appellera le *pain vivant*, et dont toute la vie se calquera sur l'at-

1. D'Eckstein, *Revue archéologique*, loc. cit.

tente du grand sacrifice. C'est difficile, on en convient, mais que ne peut-on pas avec le système de l'histoire *a priori?*

Revenons aux *Védas*, distingués en quatre : le *Rig-Véda*, le *Sama-Véda*, l'*Yadjour-Véda* et l'*Atharvan-Véda.*

Le premier, selon M. Weber, est le recueil des hymnes que les Indiens apportèrent avec eux de leur ancienne résidence sur l'Indus, mais mis en ordre et définitivement rédigés à une époque fort postérieure et difficile à assigner.

Ainsi il en est des *Védas* comme des *Zends;* nous ne tenons pas les minutes, mais des fragments qui portent, il faut le dire, il est vrai, tout le cachet de l'authenticité...

La rédaction de l'*Yadjour*, ainsi que celle de l'*Atharvan-Samhitâ,* remontent à une époque à laquelle l'autorité brahmanique était prépondérante.

On n'apprendra rien à nos lecteurs, en parlant de l'enthousiasme vrai ou factice que depuis un demi-siècle on a professé pour cette littérature sacrée, dont les beautés ont été déclarées par M. de Lamartine « de beaucoup supérieures à celles de la Bible. »

« Grâce au génie critique de l'Allemagne, dit un de ses coadmirateurs, on s'est aperçu qu'il y avait là une *autre Bible,* non destinée sans doute à une fortune aussi populaire, mais renfermant *la vraie* généalogie des dieux que notre race a si longtemps adorés. »

Mais nul n'a poussé aussi loin que M. Guignault le fanatisme idolâtrique pour ce nouveau sujet de ses études. A ses yeux, « l'Inde, toujours ancienne et toujours nouvelle, est encore aujourd'hui un *foyer lumineux.* Sa religion est un vaste système, magnifiquement coordonné, où la sublime *pureté* des doctrines, la profondeur des idées, la majesté de la morale se retrouvent, dans une vaste unité, sous la variété inépuisable des formes et des expressions[1]... » Il n'est pas jusqu'au culte infâme du *linga* dont M. Guignault n'exalte les *divines profondeurs,* puisque « le vichnouisme offre selon lui l'idée la plus *pure* du Rédempteur incarné. » Pour lui il est évident enfin, quoiqu'il ne se permette que de l'*insinuer* sous forme d'hypothèse, « que les dogmes fondamentaux du catholicisme romain ne sont que des lambeaux *mal compris* de la théologie indoue. »

M. Paulthier est peut-être plus enthousiaste encore. « L'Inde lui apparaît comme le grand et primitif foyer de la pensée humaine, pensée qui a fini par embrasser presque tout l'ancien monde[2]. »

1. *Religions de l'antiquité,* t. I, p. 139.
2. Préface de l'*Essai* de Colbrooke.

Mais déjà cependant, que de réponses, que de protestations contre cet enthousiasme intéressé !

Ne fût-ce que sous le rapport littéraire, un bien savant indianiste, sir William Jones, ne pouvait se résigner à cette prétendue supériorité sur la Bible. « La Bible renferme, disait-il, plus de vrai sublime, plus de beautés réelles, plus de moralité, plus d'histoire, plus de poésie et d'éloquence qu'on n'en pourrait rassembler et extraire de *tous* les livres composés dans tous les temps et dans tous les idiomes. L'union de nos livres saints, leur antiquité, la correspondance exacte des événements avec les prophéties ne *permettent pas de douter un moment* qu'ils n'aient été vraiment inspirés [1]. »

Maintenant, que faut-il admirer? Pour commencer par la cosmogonie, nous ouvrons au hasard, et nous tombons sur le livre septième et dernier du *Samhitâ-Yadjour-Véda.*

Il s'agit de la création. « Il n'y avait alors que les eaux. Ce monde n'était originairement que de l'eau, et dans cette eau s'agitait le maître de la création. » A merveille ! voilà la Bible ! et c'est là que Moïse sera venu chercher son « esprit de Dieu porté sur les eaux. » Mais tournez la page, s'il vous plaît. « Quant à l'air (ce sont bien les *Védas* qui parlent en ce moment), quant à l'air, il s'empara de cette terre et la soutint, sous la forme d'un sanglier... Ensuite il créa les dieux, et ceux-ci lui dirent : « Comment pouvons-nous former des créatures? » Et il leur répondit : « Comme je vous ai formés vous-mêmes, par une profonde méditation... Alors, en une année, ils finirent par avoir créé une vache... mais cette vache eut trois cent trente-trois veaux... »

Il faut convenir que si Moïse a copié, il a fait preuve d'une grande critique et d'un merveilleux esprit de distinction en s'arrêtant à temps devant cet épisode.

Aussi, lorsque nous entendons MM. Roth et Whitney nous promettre bientôt une traduction du *Gopathâ*, il nous suffit de leur entendre dire que ce mot signifie « chemin des vaches, » pour que nous les conjurions de ne pas s'y aventurer.

M. Barthélemy Saint-Hilaire, qui nous a fourni cette belle citation, a donc bien raison, après en avoir donné quelques autres moins ridicules [2], mais toujours panthéistiques, de conclure que l'*Yadjour-Véda* renferme, comme le *Rig-Véda*, les morceaux les plus disparates, et qui, évidemment, appartiennent à des époques différentes.

Est-ce leur philosophie qu'il nous faut admirer? Elle est tout entière

1. *Asie res.*, t. III, p. 15.
2. Mémoire lu à l'Académie des sciences morales, en 1855.

dans le *Mahâbhârata*, qui renfermait, dit-on, deux cent mille vers sur la métaphysique. « Mais, en fait de métaphysique, dit M. Barthélemy Saint-Hilaire, le génie indien est toujours resté dans une sorte d'*enfance;* » or, jugez ce que peuvent être pour le lecteur deux cent mille vers de métaphysique *puérile!*

Est-ce bien sa théologie? Franchement, que pourrait-on attendre, en fait de théologie, du *panthéon* qui va suivre?

Brahma est bien le révélateur des *Védas*. C'est un point accordé. *Védas* signifie *intuition,* et cette intuition s'obtient au moyen du *cruti,* qui veut dire *audition,* car les Indiens, sur ce point, possèdent la véritable théorie; l'intuition *ne voit* chez eux que ce qu'elle *entend,* « *fides ex auditu.* »

C'est donc Brahma qui *souffle* les *Védas;* leur inspiration, au lieu d'être, comme pour nous, « un effet de l'enthousiasme, » vient de *spirare in,* et ici leur métaphysique est moins *puérile* que la nôtre.

Mais qu'est-ce que ce Brahma lui-même? car nous ne voyons attacher nulle part à cette question toute l'importance qu'elle mérite.

Avant tout, cependant, il serait bon de connaître son monde, et, tout *dieu* que soit un révélateur, de bien rechercher son origine. Or, ce n'est pas assez de nous le représenter « comme l'Éternel, l'Être par excellence, le Créateur existant par lui-même, l'âme de l'univers, qui est son corps, etc., » (Creuzer et Guignault, ch. II, 152); il ne suffit pas de nous le montrer prenant naissance par sa propre énergie dans un œuf d'or qui flottait sur les eaux, œuf qu'il brise, en naissant, en deux parties égales, desquelles il forme le ciel et la terre et les huit régions du monde, séparées par un éther subtil. (Id., ib., 179).

Ah! si au lieu de débuter par son sublime « *fiat lux,* que la lumière soit, » et par cette géologie à laquelle la science, son ennemie, revient à chaque lendemain d'une bataille, la Bible eût débuté par cet *œuf,* comme elle eût succombé depuis longtemps!

Mais revenons à cette enveloppe du grand Dieu. D'où venait-il cet œuf? Qui donc l'avait fait? La question n'est pas oiseuse, car si l'on répond «c'est Brahma, par sa propre énergie,» nous répliquons aussitôt que si l'on avait lu plus attentivement l'exposé, on aurait découvert, à la page précédente, que « la semence en avait été déposée sur les eaux par *Swahambhou*, ou celui qui subsiste par lui-même, l'auteur et le principe de tous les êtres... (178). Nous voici donc en présence de deux Créateurs, ou plutôt en voici encore un troisième, car alors que Brahma, « assis sur le lotus, » n'apercevait rien des yeux de ses *quatre têtes* qui pût l'aider à remplir la grande commission dont il était chargé (c'est-à-dire la création générale), « une voix retentit à son

oreille et lui conseilla d'implorer *Baghavan*. Baghavan parut aussitôt avec ses *mille* têtes, Brahma l'adora « comme éternel » (224), et le grand œuvre commença.

Le Démiurge éternel, adorant l'Éternel son père, tout cela pourrait bien être, à la rigueur, assez biblique; mais voici qui l'est moins.

Chaque membre du panthéon indien ayant sa femme, et Brahma n'en ayant pas encore, il était assez naturel qu'il s'en plaignît assez vivement à son père. Celui-ci fait tout au monde pour le délivrer de cette idée fixe, mais, ne pouvant y parvenir, il lui joue l'abominable tour de lui donner pour épouse une fille des génies ou des *géants* maudits, de manière que tous ses enfants, « *fils de Dieu* par un côté, descendissent par l'autre d'un esprit de ténèbres. »

Ceci nous paraît une exécrable rouerie paternelle, mais Creuzer a soin de nous apprendre que « cette tradition, toute *d'humilité,* associée à l'idée la plus haute de la sainteté et de la majesté du prêtre, porte en elle-même un sens profondément *moral* que nous allons retrouver dans l'histoire de la *chute* de Brahma » (228).

Comment! quelle chute? Est-ce que, par malheur, nous aurions encore affaire, dans la personne de Brahma, à quelque dieu *tombé,* comme le Jupiter du *Prométhée* d'Eschyle? — Eh! mon Dieu, oui, et voici la raison de l'aventure.

« Quand Brahma eut créé les mondes, il voulut s'en approprier une partie [1]; mais Vichnou et Siva, les deux autres membres de la vraie trinité, cherchèrent le lieu du *Naraka* ou *Tartare*; voyant que Brahma s'en était emparé [2], ils le traduisirent à leur barre, et le forcèrent à confesser son larcin. Puis ils le punirent « en réduisant d'autant sa *résidence* [3]. »

Il en prit du chagrin, et, malgré cette humiliation, « tout fier d'avoir publié les *Védas, miroir de la sagesse éternelle,* il s'enfla d'orgueil [4], et en vint jusqu'à croire qu'il était supérieur à ses deux frères. » De plus, rempli d'une passion délirante pour sa propre fille... elle lui donna une cinquième tête, mais *Mahaveda* [5] la lui abattit violemment.

L'Éternel crut devoir alors se mêler de la partie, et précipita Brahma du haut des cieux jusqu'au plus profond de l'abîme [6], mais du moins ce Satan-là fait pénitence, et, condamné à quatre régénérations successi-

1. « *Je monterai jusqu'au trône du Très-Haut,* » dit le Brahma biblique.
2. « *Prince des démons,* » dit la Bible.
3. « *Et l'on ne trouva plus son lieu.* » (Ibid).
4. « *Père de l'orgueil.* »
5. « *Saint Michel.* »
6. « *J'ai vu Satan tombant comme un éclair.* »

ves, il commence la première sous la forme de corbeau, et c'est sous cette forme et avec ce ramage de corbeau qu'il chante, dans les *Vèdas*, la fameuse guerre entre *Bavhani* et les *Daityas*. Quant à sa seconde incarnation, il la consacre à l'*assassinat*. Flibustier dans une forêt, il attire les voyageurs par les dehors de l'hospitalité la plus touchante, puis les expédie pendant leur sommeil, et les vole en fin de compte. Cependant il en fait encore pénitence; et de deux conversions! Dans la troisième, enfant merveilleux, il devient un prodige de science et compose le *Mahâbhârata*, le *Bhagavat* et une foule d'autres *Pouranas*, ce qui le mène tout droit à l'état et à la gloire de prophète, quoiqu'il soit encore bien loin, dans cette troisième épreuve, de s'être dégagé de tous les liens des sens. »

Enfin, dans la quatrième incarnation, quoique « plongé dans tous les désordres de l'ignorance[1], » il parvient à retrouver et à restaurer les antiques poésies qu'il avait enfantées jadis sous le nom de *Valmiki*, et, pour prouver leur identité, il les jette dans le Gange, et les poésies surnagent, miracle du premier ordre! « Dès lors, dit Creuzer, ayant terminé sa longue pénitence, il remonte dans les cieux, où maintenant il habite comme représentant de l'Éternel » (235).

Certes, on ne saurait donner une plus haute idée des miséricordes de l'Éternel que de le montrer satisfait d'une semblable expiation... O Judas, reprends courage!

Mais il était impossible qu'il n'y eût pas là-dessous, pour nos savants, quelque grand symbole, d'autant plus profond qu'il était plus difficile à saisir. Nous pensions, nous, que c'était peut-être le symbole « de la nécessité de la méfiance en ses propres forces, » mais il paraît que c'est tout simplement (du moins, M. Guignault nous l'apprend) une application panthéistique. « Brahma est le dieu du monde, dit-il, il est son âme, il est homme-dieu; par conséquent, il doit, comme esprit, puiser aux sources les plus pures, et, comme matière et comme homme, participer aux souillures et aux impuretés de cette matière dans laquelle il descend et s'incorpore; toute la morale des Hindous vient donc se réfléchir en lui comme dans un miroir fidèle » (236).

Que M. Guignault nous pardonne notre méprise; elle tenait à ce que nous avions été bercés sur les genoux de nos mères, au récit d'une incarnation qui n'entraînait pas *nécessairement* de pareilles conséquences.

1. Creuzer et Guignault, ch. II, p. 234. Pour que Creuzer n'en dise pas davantage, il faut que ce soit grave.

Toutefois, il paraîtrait que M. Guignault n'est pas parfaitement sûr de son fait, car il nous renvoie tout de suite à une autre explication de Creuzer, auquel, cette fois, il en laisse toute la responsabilité, sans que nous puissions voir pourquoi, car tout cela appartient à la même école. Celle-ci cependant était encore plus difficile à trouver, et nous la donnons à deviner en mille à nos lecteurs. Cette vie si ballottée entre le diable et la divinité, entre l'ange et la bête, signifie, qui le croirait? « LES DEUX FORCES CENTRIFUGE et CENTRIPÈTE. » Par la première, Brahma se répand dans le monde, et, devenu homme-dieu *centrifuge*, se voit précipité dans la fange; par la seconde, il est un *conservateur centripète*, *égaré* un moment, et qui se nettoie avant de revenir au bercail divin. » Car, nous dit bien naïvement Creuzer : « C'EST LA SON AVANTAGE. » (237).

O Brahma! tel que nous te connaissons nous-même *pour t'avoir vu à l'œuvre*, que tu dois t'amuser de tous ceux qui prennent si bien au sérieux tes détestables plaisanteries!

Mais nous n'en finirions pas, et la mine serait vraiment inépuisable, si nous ne craignions d'amener l'ennui, et, finalement, une indignation trop violente contre le panthéon, objet de tant d'enthousiasmes.

La théodicée, prêchée et chantée par un DIEU FOUDROYÉ pour son orgueil, et par un homme-dieu incarné dans la *fange!* une trinité dans laquelle ce rédempteur représente le VERBE, comme Sivâ le *destructeur* y représente l'ESPRIT-SAINT! des paraboles ordurières formant la trame de ces longues vies révoltantes! cet infâme blason, que nous retrouvons partout où il y a un idolâtre et nulle part où il y aura un chrétien! un tel ensemble de saintes paroles et de parodies sacriléges, ne pouvait amener aux Indes que ce qu'il avait amené partout,... dans les bosquets de Babylone comme aux saturnales des deux mondes, c'est-à-dire l'infamie, la servitude et la mort.

Ne soyons donc pas étonnés d'entendre quelques savants, jusque-là très-disposés à l'admiration sur la foi de leurs collègues, frémir devant une vérité trop évidente, et se retirer en prononçant de terribles verdicts.

Tantôt, c'est M. Th. Pavie, qui, dans deux excellents articles de la *Revue des Deux Mondes*[1], s'indigne contre ce panthéisme sacrilége, théorique et pratique permanent; « théorique, dit-il, ne fût-ce que dans la doctrine de leur trinité issue, disent-ils, de l'abominable *lingam*[2], car l'abrutissement des peuples, les superstitions effroyables,

1. Janvier et février 1858.

2. M. Guignault, dans son enthousiasme pour la *grandiose* Asie, ose appe-

l'asservissement de la nation à la tyrannie des castes, tout cela découle des *Védas.* »

Nous avons déjà dit que M. Barthélemy Saint-Hilaire n'avait pas craint de leur rendre publiquement la même justice. Ces beautés, « supérieures, selon M. de Lamartine, à toutes nos hymnes hébraïques, » commencent par le toucher fort peu, car, tout en leur accordant quelques éloges obligés, il leur reproche amèrement « leur fatigante uniformité, leurs incessantes métaphores, leurs ténèbres sans fin [1]. » Il s'emporte, entre autres, contre cette personnification de la science cachée sous le pseudonyme de ce *Vrâtya,* sorte de *juif errant divin,* qu'on nous montre parcourant toutes les sphères, et, pour notre malheur, faisant à chacune d'elles d'interminables stations. « Si je demande tout ce que cela signifie, dit-il, on me répond : « L'œil droit du Vrâtya c'est le soleil, son œil gauche c'est la lune; le jour et la nuit forment son nez. Diti et Aditi forment sa tête et son cou, etc., etc. C'EST ILLISIBLE [2]. »

Et c'est le chantre d'Elvire qui s'enthousiasme pour une pareille poésie!

Sévère pour la forme, M. Barthélemy Saint-Hilaire l'est bien davantage encore pour le fond. « C'est le culte de la nature, dit-il, l'*air, le soleil, l'eau, la terre,* etc. En général, les hymnes ne vont pas au delà, *et la piété ardente et sincère qu'ils attestent* n'a pas pu s'élever à des notions plus hautes... L'idée que l'homme se fait des dieux n'est guère plus relevée que celle qu'il se fait de lui-même. Les dieux des Védas ne pensent qu'à tuer leurs ennemis et à se jeter sur les offrandes que les hommes leur apprêtent. Ils viennent dévorer les mets qu'on leur a préparés, et boire à longs traits la liqueur sainte. Le prêtre les invite, par des supplications répétées, à se rendre au festin [3]. C'est comme un échange de bons offices et un commerce... Quant à la vertu, il en est à peine question de loin en loin; il n'y a donc *aucun lien moral,* et l'on peut dire que la seule base véritable de la religion a été presque ignorée des Rischis... De cette religion ainsi conçue, sont sorties deux conséquences fatales, l'asservissement politique et la superstition... Herder, dans la haute estime qu'il a conçue pour la sagesse des brah-

ler cette image effrontée « *l'arbre de vie* dont la trinité est sortie; » du moment où l'on s'est promis ou plutôt juré de ne voir que des *idées dans* les *faits,* on devient à la rigueur excusable.

1. Mémoire cité.

2. *Atharvâ-Véda.*

3. Et soyez certains qu'ils y viennent, comme les invités à *la table du soleil.* (Voir § I de ce chapitre.)

manes (qui se forment, dit-il, de la divinité une idée si *grande et si haute,* et dont la morale est si *pure et si sublime!*) ne veut même pas qu'on leur attribue la superstition! Ce sont bien eux cependant qui sont les vrais coupables, car ils pouvaient étouffer, dans l'origine, les germes mauvais que leur transmettaient les *Védas.* »

C'est fort aisé à dire, M. Barthélemy, mais vous ne voyez pas qu'alors il n'y aurait plus eu ni brahmes ni *Védas,* puisque ceux-ci ne sont autre chose « qu'une intuition procurée par Brahma. » Benjamin Constant, qui n'était pas un jésuite, n'était pas plus indulgent : « Cruelle au milieu d'un peuple doux, stationnaire, absurde, sanguinaire et obscure dans sa théorie et dans ses actes, minutieuse dans les devoirs qu'elle impose, monstrueuse dans sa cosmogonie, livrée, en métaphysique, à toutes les aberrations possibles, telle est la religion qui pèse sur l'Inde; chaos le plus étrange... que des dévots d'espèce nouvelle placent, de nos jours, presque à côté du christianisme [1]. »

Comment des hommes également instruits, des hommes haut placés dans la science, des collègues animés, on en est sûr, d'un même amour pour le beau et pour le vrai, peuvent-ils voir sur un même sujet, les uns le sublime, et les autres l'infamie, les uns la sainteté, et les autres un chaos de perdition, les uns, enfin, la gloire, les autres le déshonneur de l'esprit humain? Hélas! cela seul accuse le désastreux anéantissement de tout principe et la complète anarchie de notre sophistique contemporaine. Mais entre les uns et les autres, qui pourrait hésiter et ne pas se décider à l'instant même pour les partisans de l'infamie?

Et comment, encore une fois, aurait-on voulu que celle-ci ne coulât pas à longs bords sous la présidence d'une trinité composée d'une nullité et de deux drôles comme Brahma et Sivâ?

Sivâ! Comment Creuzer et Guignault n'ont-ils pas reculé devant *cet esprit-saint* (on l'appelle ainsi), qui, selon le premier, « sous son côté *noir* et menaçant, ne se plaît que dans les demeures des morts, s'abreuve de larmes et de sang, exerce les plus atroces vengeances, punit ou récompense en maître absolu, et domine sur les démons et sur les âmes? Le feu sort de sa bouche armée de dents aiguës et tranchantes; des crânes humains couronnant sa chevelure hérissée de flammes ou couverte de cendres forment son double collier; *des serpents* cruels lui servent de ceinture et de bracelets; les armes les plus terribles sont dans ses mains nombreuses... il n'est jamais PLUS GRAND QUE DANS L'EMPIRE SOUTERRAIN ou quand, après la ruine des mondes, il s'assoit solitaire sur le dragon qui les a dévorés [2]. »

1. Benjamin Constant, *Des Religions,* l. VI, ch. VI.
2. Creuzer, *Religions*, t. I, p. 162.

Mais voyons; n'allons-nous pas exagérer nous-même, généraliser peut-être *une des faces* de la question? Sivâ dominerait-il à ce point tout cet Olympe, et ne serait-il pas au contraire dominé par quelque dieu plus consolant?

Illusion décevante! Il n'est pas d'autre *bienfaiteur* que Sivâ. Creuzer et Guignault, tout en déclarant qu'il le devient quelquefois, reconnaissent que « les éléments et les formes du *sivaïsme* sont dans *tout* le brahmanisme. »

Ce qui s'accorde avec ce mot de Görres : « L'esprit du sivaïsme domine l'*oupnekhat* tout entier, mais il est vrai que l'oupnekhat représente parfaitement tout le védisme. » Or, puisque « celui qui dit sivaïsme dit aussi fange et sang, » décidément, les *Védas* sont jugés.

7. — *Explication du problème.*

Mais, grâce à notre aveuglement, leur origine ne l'est pas. Et cependant la science s'arrête interdite et confondue devant cette œuvre gigantesque qui se déroule tranquillement pendant tant de siècles avec la même prolixité, la même persévérance, les mêmes bases, et si bien le même but, que Creuzer le retrouve tout entier dans le bouddhisme, son antagoniste apparent.

Interdite et confuse, disons-nous, cette science s'efforce de comprendre et ne le peut : elle cherche un homme, une époque, et il n'y a pas d'époque; des sages qui puissent la renseigner, et il n'y a pas de sages; des hommes capables d'enfanter de si belles choses, et elle ne trouve que d'ignorants esclaves! Tous leur disent : « Notre rôle est *passif,* car c'est Brahma qui *dicte lui-même* à nos brahmes. »

Et la science de sourire! Cependant le fait est trop certain, il est surabondamment démontré. *L'extase* est encore aujourd'hui le moyen vrai ou faux sous lequel le problème se présente.

Mais l'extase, qu'est-ce que cela pour la science? Elle n'en connaît qu'une espèce, c'est l'extase cataleptique qu'elle produit avec ses narcotiques, son chloroforme, et même avec son hypnotisme; et, dans le fait, rien ne ressemble davantage, en apparence, aux extases que procure Brahma, et que procurent à leur tour les *Védas!*

Voyez plutôt : voyez ce brahme assis sur ses talons, retenant son haleine, les pouces dans ses oreilles, les yeux fermés par les deux premiers doigts, le nez par celui du milieu, les lèvres par les quatre autres doigts, et regardant le bout de ce nez jusqu'à la convulsion du nerf optique qui amène la catalepsie si désirée!...

Assurément, voilà bien l'hypnotisme si chaudement accueilli par la

science, hier encore préconisé si témérairement par ses maîtres, et si subitement abandonné aujourd'hui, sans qu'ils nous disent pourquoi. On dirait vraiment qu'ils se sont aperçus, un beau jour, qu'ils marchaient sur un aspic.

Mais laissons là Paris et voyons un peu comment les choses se passaient sur les bords de l'Indus.

Sous l'influence du *moyen* cataleptique qui n'est ici que *pour la frime,* puisque chez nous une INTENTION toute simple le remplace très-avantageusement[1], le *djonys* ou gymnosophiste, préparé d'ailleurs par le jeûne et par le somâ (narcotique longuement préparé par un sacrifice et une *invocation à la lune*), le *djonis*, disons-nous, parvient, par cette occlusion hermétique de ses sens, à replier son *atma* (âme) dans le grand centre intérieur, et par elle à éclairer tout l'intérieur de son corps. Alors il entre en *transe* (expression importée des Grandes-Indes en Amérique par les esprits de 1853), et par là il faut entendre *transition à la lumière.*

Mais, qu'on le sache bien, les Indiens ne s'y trompent pas, eux; tout ceci n'est qu'une simple préparation, et jamais le moindre rayon d'intelligence ne viendrait illustrer cette *clairvoyance* (appelée védas), si, dans cette *atma* si bien préparée, Brahma ne venait, *de sa personne, s'incorporer avec elle* dans ce sanctuaire intérieur.

Il en était de même dans les oracles antiques, et la Pythie ne pouvait rien tant que le dieu n'avait pas manifesté sa présence par le *tremblement* du laurier et la *transe convulsive* de la victime.

De l'extase naturelle et aveugle, qui rappelle celle du chloroforme, nous sommes donc entrés à pleines voiles dans la deuxième espèce des extases, c'est-à-dire l'extase surhumaine des Anciens, que nous appelons aujourd'hui *magnétique* ou *spiritique* avec les plus avancés.

Mais de quelle valeur sera maintenant ce spiritisme indien? l'assimilerons-nous à celui des prophètes ou à celui des sorciers?

« Que ce soit ici la clairvoyance magnétique, dit le savant Ennemoser, c'est ce qui est parfaitement démontré par le parallélisme des phénomènes. Bernier, Schlegel, Colmann et Vindischmann ont mis cette vérité hors de doute. »

On se rejettera probablement à Paris sur les miracles *psychologiques* de M. Renan et de son école. Mais Ennemoser, quelque bien dis-

1. « J'ai acquis la certitude, disait le savant Bertrand, que l'on produit l'extase *magnétique* également *avec* intention, *sans* intention, avec une intention contraire, *lorsqu'une fois on est entré dans cette voie.* » (*Lettres sur le somnambulisme.*)

posé qu'il soit pour le magnétisme, écoute la voix de sa conscience. « *Ce sont bien,* dit-il, *des esprits* que l'extatique perçoit en cet état, et, certes, il ne s'agit plus ici des prophéties hébraïques et de Moïse. Quelle différence! Pour un prophète comme Moïse, le but de la vie est l'action et la foi; chez le brahme, le but de la vie est l'extase; chez le prophète, c'est une faveur qu'il ne provoque jamais, mais qu'il laisse arriver passivement; le brahme emploie tous les moyens possibles pour se la procurer activement; Moïse et le prophète restent dans l'humilité et se voilent la face comme indignes, pour eux le repentir et la prière ne cessent pas un instant; mais pour le brahme *bouffi d'orgueil,* la terre est un enfer; le prophète parle un langage élevé et que tout le monde peut comprendre, il ne prédit jamais que pour les plus grands intérêts de la morale et de la patrie, et TOUJOURS l'événement justifie ses promesses et ses menaces; mais le brahme, lui, ne célèbre jamais que l'infâme philosophie du *phallus* et du *linga,* et ne conduit que trop sûrement aux abominables atrocités du sivaïsme[1]. »

Nous voici bien loin de MM. Creuzer, Lamartine et Guignault, mais pouvons-nous douter que nous ne nous soyons bien rapprochés de la vérité?

Non, et M. Lévy résume ainsi dans sa pensée l'excellente étude qu'il a publiée sur l'*oupnek-hat* et sur l'état d'hébétude et de folie furieuse que les sorciers indiens appellent l'état divin. « Décidément c'est le *Zoroastre noir* qui est resté le maître de toute la théologie de l'Inde. L'oupnek-hat est l'ancêtre de tous les grimoires; au bout de trois mois d'exercices, les *devas* (ou démons) se feront voir à vous; au cinquième, vous serez *devatas;* au sixième, vous serez *dieu.* C'est, ajoute-t-il, la description *complète de notre somnambulisme lucide,* mêlé à une théorie non moins complète de magnétisme solitaire. Nous la recommandons à nos spirites modernes[2]. »

Résumons-nous enfin. Nos indianistes ont raison de trouver le problème insoluble à *leur point de vue,* car jamais il n'a été donné à la nature humaine, et surtout à la plus misérable, d'enfanter pendant des siècles des myriades de vers, qu'un Lamartine et tant d'autres exaltent comme supérieurs à toutes les poésies connues. Si, pour acquérir cette puissance, il suffisait de regarder le bout de son nez, au lieu d'envoyer nos enfants aux écoles pour leur inculquer à grand renfort de *Prosodies* et de *Gradus* toutes les vertus de l'Hippocrène, il

1. Ennemoser, *Histoire de la magie,* t. I, p. 225.
2. *Études sur l'oupnek-hat*, p. 72.

serait plus simple de les installer sur leurs talons, et plus sûr, dieu pour dieu, d'invoquer Brahma qu'Apollon. Or, comme sans la *prière* au premier on agirait en pure perte, et que l'on n'arriverait tout au plus qu'à nos sottes catalepsies d'hôpital, il faut bien croire à la nécessité de la *présence* de ce Brahma; et dans le fait, toute notre érudition moderne en fait foi, ce Brahma raconte tous les jours depuis trois mille ans à tous ses possédés extatiques, qu'il n'est autre chose que le dieu foudroyé par son orgueil, et il en appelle à Sivâ qui le vaut bien. Tous deux, en outre, prouvent leur identité par leur hideux écusson, objet des anathèmes constants de toute la Bible; et nous, persistant à les innocenter malgré eux, nous nous obstinons à rejeter leurs aveux et à nous prosterner devant leur ineffable sainteté! Mais à qui donc pourra-t-on se fier désormais, si l'on ne veut pas en croire les dieux que l'on encense avec le plus de parfums et d'amour, des dieux en un mot *confitentes reos*[1]?...

Quant à nous, nous avons de trop bonnes raisons pour les en croire sur leur simple parole, car nous les avons vus à l'œuvre; nous conservons leur *signature*, nous avons *lu* de leurs vers, nous savons des in-folio théologiques écrits par un pauvre ouvrier qui ignorait jusqu'à l'orthographe, et dont un théologien profond nous disait : « Nous ne possédons rien d'aussi beau. » Or rien ne ressemblait mieux pour le dévergondage panthéistique à tout ce que nous montrent les *Vèdas*. Nous avons même vu des mères enthousiasmées laisser courir avec bonheur le crayon fatidique et édifiant de leurs filles, jusqu'au moment où le même dieu, changeant de sujet, leur laissait tout juste le temps d'arracher de leurs mains « ces emblèmes profonds et sublimes, » que M. Guignault admire et que M. Benjamin Constant maudit.

Cette fois tout le génie des *Vèdas* était là; malheureusement, cette fois encore, la légende explicative n'était pas écrite en *sanscrit;* c'était du védisme tout français et *trop* français!

8. — Les Kings.

C'est encore une des idées fixes de la science moderne que de détacher la Chine du grand faisceau des nations primitives, et de lui donner une origine, une langue et des traditions tout à fait indépendantes.

Ce qu'il y a de parfaitement certain cependant, c'est que toutes les nôtres s'y retrouvent, et même sur une échelle peu commune. Pour s'en assurer, il suffit non pas de jeter un coup d'œil sur les *Kings* ou

1. Qui s'avouent coupables!

livres sacrés, ce qui n'appartient pas à tout le monde, mais sur les précieux mémoires publiés à leur sujet par nos savants missionnaires. Il en est un surtout dont nos sinologues[1] modernes ne prononcent le nom qu'avec le plus profond respect, c'est le P. Prémare. *Eh bien*, que l'on parcoure un moment la seule table des matières de son *Choix de vestiges de nos principaux dogmes*, etc., et nous verrons que parmi ces vestiges figurent : — l'unité et la trinité divines, — la chute des anges et de l'homme, — la réhabilitation, — Lucifer, — l'attente du saint Dieu-homme, premier-né de Dieu, *agneau de Dieu*, et *né d'une vierge*, — sa passion et sa mort pour le salut des hommes, — le sacrifice, nourriture des élus, etc.

Ce peu de lignes suffit pour montrer tout ce que le rameau mongol détaché du grand arbre emportait sous son feuillage. Nous avons déjà vu une foule de traditions chinoises bien frappantes et qu'il est bien difficile de ne pas appliquer avec M. le chevalier de Paravey aux patriarches *anté* et *post-diluviens*. Il est plus aisé de sourire que de lui répondre.

On ne peut non plus s'empêcher de deviner dans la constitution primitive de ce peuple un germe de vie, de respect et de conservation, sans lequel on ne pourrait s'expliquer, malgré sa dégénérescence morale actuelle, la résistante vertu de ses institutions.

Vigoureusement trempées à l'origine, nul doute qu'elles ne l'aient été aux sources de la sagesse et de la vie.

Mais si nous ne trouvons pas là un Brahma (dieu tombé) dictant positivement les *Kings*, quinze siècles avant l'ère chrétienne, qui pourra nous dire à quelle époque nous devons faire remonter l'idolâtrie qui les souille aujourd'hui ?

Nul doute qu'avant le VIIe siècle qui précéda l'ère chrétienne ces livres ne fussent déjà en très-grande considération et ne passassent pour des livres de la plus haute antiquité. Mais il est évident encore que nous n'avons aujourd'hui que des fragments mutilés, débris très-vénérables, mais enfin débris et très-probablement débris altérés.

Ces livres sont au nombre de cinq. Trois seulement ont été traduits : l'*Yé-King*, ou révolutions de l'univers (écrit en caractères algébriques brisés et que l'on fait remonter à Fo-hy ; nous avons dejà vu de quel *patriarche* biblique il faudrait le rapprocher suivant M. de Paravey) (v. ch. VII) ; le *Chou-King*, ou grande science jusqu'à la fin du monde (il remonte à Yao-Noé suivant le même système) ; le *Chi-King*, ou aspiration de toutes les créatures vers le Libérateur futur.

1. On appelle ainsi les savants qui s'occupent de l'histoire de la Chine ou de l'étude du chinois.

Deux hommes, comme on le sait, ont *fait* la Chine actuelle, et l'ont faite en commentant simplement ces livres à peu près à la même époque, c'est-à-dire cinq ou six siècles avant Jésus-Christ. Le premier, Confucius, a la gloire d'avoir remis en ordre ces fragments déjà mutilés soit par le temps, soit par les incendies, et d'avoir essayé d'en faire tout un corps de doctrine; mais plus philosophe que pontife, plus savant que théologien mystique, on l'accuse d'avoir rationalisé la doctrine en supprimant un grand nombre de traditions antiques, d'avoir professé une morale plus déiste que religieuse, d'avoir embrouillé les anciennes prédictions sur le Messie futur, de manière que la Chine, abusée par la fausse ressemblance de Bouddha, le prît pour ce Messie; en un mot, on l'accuse d'avoir introduit le matérialisme panthéistique en réduisant au ciel *phénoménal* ou visible le culte de Chang-ty, appliqué jadis au *ciel invisible*, et par là d'avoir été comme le chef de la secte des *lettrés*, la principale ou plutôt la seule cause de l'athéisme qui semble s'étendre de plus en plus sur ce malheureux pays.

L'autre est Lao-tseu ou Tao-tseu, presque contemporain du premier. Dès les premières pages de leur histoire, ces deux grands réformateurs se connaissent, confèrent ensemble, et se trouvent mutuellement trop orgueilleux pour marcher dans la même voie. Confucius surtout compare sans cesse son rival à un *dragon;* personnalités de bien mauvais augure, lorsqu'il s'élève sur un terrain pareil.

Quoique Tao-tseu ou contemplateur du *tao* (le verbe) ait écrit un fort beau livre sur la raison et la vertu, quoiqu'il fût de l'école du *yu-kiao* (maison de sages) et qu'il ait tout fait pour réformer les faux yu-kiao qui avaient pris la place des anciens, il n'en est pas moins vrai qu'il a manqué son but; que la sagesse primitive a toujours été s'affaiblissant en Chine; qu'au XIIIe siècle de notre ère, l'anthropophagie y existait positivement, et qu'aujourd'hui ce malheureux pays, dévoré par tous les vices, par toutes les superstitions de la secte des *taossé* (magiciens), vit en pleine nécromancie d'une part, et de l'autre en communauté étroite avec les génies des montagnes, des fleuves, etc.: tout cela, au nom des *Kings* et de Confucius, comme au nom de Tao-tseu et de Bouddha ou Fô, qui partage avec ces deux noms l'honneur de retenir ce malheureux pays « dans les ténèbres de la mort. » Nous devons entrer plus tard dans trop de détails sur toutes ces superstitions, pour qu'il nous soit permis de les devancer et de nous répéter deux fois [1].

1. Au chapitre *Nécromancie,* t. II.

Terminons donc ici notre étude sur ces fameux *livres sacrés* des nations qu'on essaye avec si peu de pudeur de constituer en inspirateurs de la Bible; la Bible! le plus ancien des livres, le plus historique, le seul dont le surnaturel rationnel ne conduise ni à l'absurde ni à la folie, le seul enfin *qui ait un second tome*, et qui, ne se bornant pas comme les autres à *annoncer* la venue du Saint, nous le montre consommant par sa vie, par sa mort et sa résurrection cette indissoluble unité du vieux monde et du nouveau qui faisait dire à Bossuet : « Qu'ils n'espèrent pas échapper à Dieu, car on ne dispute pas du moins que tout l'Ancien Testament ne soit écrit *devant* le Nouveau. Il n'en faut pas davantage[1]. »

A présent que nous avons entendu l'idolâtrie, voyons ses actes.

1. *Histoire universelle*, deuxième partie, à la fin.

QUATRIÈME PARTIE

FORMES DIVERSES DE L'IDOLATRIE

CHAPITRE XI

DU FÉTICHISME

OU

ADORATION DES OBJETS ENCHANTÉS.

---

§ I

Du fétichisme en général. — Les téraphims idolâtriques.

1. — Définition du fétiche.

Contrairement aux grandes et philosophiques idées qu'elle va prêter tout à l'heure aux adorateurs d'animaux, l'école moderne retrouvant le fétiche chez le sauvage, et voyant celui-ci rester toujours à l'état d'enfance intellectuelle, en a conclu que c'était dans le plus grossier fétichisme qu'il fallait chercher le premier rudiment de toutes les religions et superstitions populaires.

Suivant elle, c'est dans le *manitou* de l'Iroquois, ou dans le tambourin *parlant* du Lapon, qu'il faut découvrir l'embryon de tous les cultes et de toutes les croyances, y compris, ne nous le dissimulons pas, celles d'un Pascal et d'un Bossuet; puisque, d'après tous les principes du *progrès indéfini*, ces grands hommes ne sont plus nécessairement que des Esquimaux ou des Hurons *infiniment développés*.

Malheureusement pour cette philosophie, et très-heureusement pour ces grands hommes, l'Éthiopie, où l'on place le premier berceau des fétiches, est considérée aujourd'hui comme le foyer primitif de toute la *sagesse* égyptienne. Déjà la philosophie des anciens nous avait avertis que « la civilisation s'y était répandue comme par émanation céleste, » et M. Guignault dit à son tour que, « dans tous les récits de la haute antiquité, les Égyptiens sont associés aux Éthiopiens, et qu'à ces derniers s'attache particulièrement une renommée de sagesse, de lumières, de piété envers les dieux qui dépose de leur *antériorité* dans l'ordre de la civilisation[1]. »

Ainsi donc, pendant que la foi nous montre toutes les félicités de l'Éden, précédant la première adoration *fétichique* du serpent, l'histoire nous montre après le déluge la haute civilisation égyptienne, les temples et les observatoires chaldéens précédant les téraphims de Laban et toute la zoolâtrie égyptienne. Donc le fétichisme est le premier produit du grand adultère idolâtrique; bien loin d'avoir vu le jour sous la hutte du sauvage, il est né, gardons-nous de l'oublier, *sous les lambris dorés* de l'humanité.

Après s'être trompée sur les conditions de l'origine, l'école moderne ne pouvait pas ne pas se tromper sur le nom et sur la définition de ce *premier-né* du monde païen.

Oubliant « les hautes lumières de la civilisation éthiopienne et la sagesse des Égyptiens qui en dérive, » et ne voulant à tout prix que des sauvages, elle a dit : « Le fétichisme est l'adoration d'un objet, considéré par l'*ignorance* et la *faiblesse d'esprit* comme le réceptacle ou l'habitation d'un dieu ou d'un génie. »

C'est Dulaure qui nous fournit cette définition[2].

« Le fétichisme, dit à son tour M. Tissot[3], naît de la *faiblesse intellectuelle* et de la *puérilité* d'une raison qui, ne

1. Notes du livre IIIe de Creuzer, p. 778.
2. *Des cultes antérieurs à l'idolâtrie.*
3. *Dictionnaire,* déjà cité, art. Fétichisme.

pouvant appliquer l'idée divine d'une manière large aux grands phénomènes de la nature, se rabat paresseusement sur *les plus petits* objets faciles à saisir et à s'approprier. »

M. Tissot devrait s'apercevoir qu'il anéantit sa théorie des *plus petits* objets en ajoutant un peu plus bas que « le fétichisme peut aller jusqu'à l'adoration du soleil. »

Quant à nous, laissant de côté toutes ces contradictions d'une *ignorance* qui règne au sein des *lumières les plus hautes* et d'une *faiblesse de raison* que l'on associe aux *conceptions les plus sublimes*, nous disons hardiment : « Le fétichisme est l'adoration de tout objet, inorganique ou vivant, vaste ou de proportions misérables, dans lequel ou à propos duquel un esprit a manifesté sa présence. »

A ce point de vue seulement, on peut tout concilier facilement, et finir par se comprendre soi-même, ce qui n'est pas indifférent[1].

Ceci posé, nous allons justifier notre définition en faisant appel au bon sens d'abord, à l'analogie et au témoignage ensuite, pour constater la *présence d'un esprit* dans les téraphims et les statues, dans les tables et objets tournants, dans les aérolithes et les bétyles, et enfin dans la zoolâtrie ou culte des animaux sacrés, sujet inextricable et de plus en plus enténébré par une masse de travailleurs infatigables, qui, pour mieux *éclairer* ces questions, ont commencé par souffler leur lumière.

2. — *Téraphims idolâtriques.*

On lit au chapitre XXIV, v. 14 de Josué : « Maintenant craignez le Seigneur et servez-le de tout votre cœur, rejetez loin de vous (*auferte*) les dieux étrangers que vos pères ont servis dans la Mésopotamie, c'est-à-dire les dieux des Amorrhéens dans la terre desquels vous habitez. »

1. Le mot *fétiche* vient du portugais *fetisso*, qui signifie chose enchantée ou charmée, d'où *fatum* (destin), *fatua* (fée), etc. (*Dictionnaire*, déjà cité, article FÉTICHISME.)

Rien n'est plus clair que ce verset. Comprend-on que le grand évêque d'Hippone lui-même, tout prévenu qu'il fût jusqu'alors en faveur de l'orthodoxie d'Israël, ait voulu faire de ces dieux si clairement personnels « des idées, des fantômes, des *conceptions* erronées de la Divinité[1]? » Mais répond avec raison Cornelius : « Josué paraît l'entendre ici *tout à fait* (*omnino*) d'idoles proprement dites. » Et dans le fait, en se reportant au chapitre XXX de la Genèse, on retrouve à *Uhr,* en Mésopotamie, les ancêtres d'Abraham, Sarug et Tharé, adorateurs de petites idoles de terre cuite qu'ils appelaient *leurs dieux,* et qui, transmises à Laban, furent dérobées et cachées par Rachel, sa fille, au moment de son départ avec Jacob son époux.

Ces idoles, qui n'empêchaient pas à ce qu'il paraît le culte de Jéhovah, ayant été formellement abolies par Jacob, sont jugées par cela même, et rentraient par conséquent dans ce répertoire égypto-babylonien qui commençait à envahir toute la terre.

Le meilleur moyen de se rendre un compte exact de la nature de ces idoles serait de chercher tout d'abord si elles n'existeraient pas encore, à l'heure qu'il est, dans ces mêmes pays; or il est impossible de ne pas reconnaître les anciens téraphims de Laban dans les téraphims actuels des Araméens, qui ne sont autre chose que les statuettes de leurs dieux pénates ou tutélaires.

Rien ne paraît ressembler davantage à ces dieux *portatifs* ou préservateurs (*dii portatiles vel Averrunci*)[2], véritables phylactères ou talismans animés (*spirantia simulacra*) d'Apulée[3], dont Lucien nous dit *avoir entendu* les réponses dans le temple de la déesse de Syrie.

Selon le P. Kircher[4], rien ne ressemblait davantage encore

1. Saint Augustin, *Quæst.,* XXIV.
2. *More Nevochim,* l. III.
3. Livre XI.
4. Tome III, p. 474.

aux petits *sérapis* de l'Égypte, et Cédrénus appuie cette supposition en établissant que le *t* ou l'*s* se remplaçant indifféremment, séraphim et téraphim étaient absolument synonymes. *Térap*, diminutif de téraphim, viendrait, suivant M. Des Mousseaux, du verbe syrien *tarap*, qui veut dire littéralement « soignant la chose domestique, *curantes rem domesticam*[1]. »

Grotius nous dit à son tour que ces téraphims signifiaient des *anges*, étymologie ratifiée par ces mots de Cornelius : « C'était un symbole de *présence* angélique. »

Quant à l'emploi de ces idoles, païens et juifs sont complétement du même avis. Maimonide nous dit que « ces images passaient pour avoir le don de prophétie, et pour indiquer à ceux qui les possédaient ce qui leur était utile et salutaire[2]. »

Hermès Trismégiste les appelle « statues prévoyant l'avenir[3]. »

Philon de Biblos nous dit que « les Juifs consultaient autrefois les démons à l'instar des Amorrhéens, et surtout par ces statuettes d'or sous forme de Nymphes, qui, interrogées à toute heure, leur indiquaient ce qu'il fallait faire ou éviter[4]. »

« Rachel, disent les rabbins, ne les avait dérobées à son père que pour l'empêcher de les consulter sur la route que Jacob allait prendre dans sa fuite. »

Photius avait donc raison de dire : « Tous ces simulacres étaient de véritables *esprits*, et il ne faut pas y chercher autre chose[5]. »

Toutes ces images avaient la forme d'un enfant, d'autres étaient beaucoup plus grandes. Les Chaldéens les laissaient exposées aux rayons de certains astres pour leur en donner la vertu. Voilà donc un premier rapport avec l'astrolâtrie, mais si nous en croyons encore les rabbins et tous les écrivains

1. *Dieu et les dieux*, p. 41.
2. *More Nevochim*, l. III, ch. XXIX.
3. *Asclepias*.
4. *Antiquités*.
5. *Bibl.*, ch. CCXXX.

arabes, le *téraphim* idolâtrique en avait un bien plus grand avec la nécromancie.

En effet, le savant Ugolin ne craint pas de prêter à Gamaliel, précepteur de saint Paul, les paroles suivantes (tirées, dit-il, de ses *Capit.*, chap. XXXVI). « Ils tuaient un enfant nouveau-né, le décapitaient et plaçaient sous sa langue, salée et huilée, une petite lame d'or sur laquelle ils écrivaient le nom d'un mauvais esprit; puis, suspendant cette tête à la muraille de leur chambre, ils allumaient des lampes devant elle, et, prosternés à terre, ils *conversaient* avec elle[1]. »

C'étaient probablement des fétiches de ce genre, cette tête d'Orphée qui, au dire de Philostrate, parla à Cyrus, et celle d'un sacrificateur de Jupiter Hoplosmius, en Carie, qui, séparée de son corps, révéla, au dire d'Aristote, le nom de son meurtrier qui s'appelait Ceucidas, et celle de Publius Capitanus qui, au dire de Trallian, au moment de la victoire remportée par Acilius Glabrion, consul romain, sur Antiochus, roi d'Asie, prédit aux Romains les grands malheurs qui vinrent bientôt les affliger, etc.

Bornons-nous à celle d'Orphée : Diodore raconte que Sémélé, fille de Cadmus, étant accouchée à sept mois par suite de la peur qu'elle avait eue d'un violent orage, et l'enfant n'ayant pu vivre, Cadmus, tant pour donner à cet enfant une origine surnaturelle que pour *se conformer à l'usage de son pays,* enferma le corps de l'enfant dans une statue dorée et en fit une idole pour laquelle il établit un culte[2]. »

Voilà le commencement évident du culte de Bacchus; mais ce qui vaut bien la peine d'être remarqué, c'est l'étonnement du savant et très-rationaliste Fréret à la lecture de ce passage de Diodore : « Une singularité, dit-il, qui mérite plus d'attention, c'est que cette consécration de l'enfant de Sémélé par Cadmus, que les Orphiques disaient être une coutume de ses

1. Ugolin, *Thesaur.*, t. XXIII, p. 475.
2. Diod., l. I. p. 48.

ancêtres, est *précisément celle qui est décrite par les rabbins*, cités par Seldenus au sujet des téraphims ou dieux domestiques des Syriens et des Phéniciens. Il n'y a cependant pas grande apparence que ces rabbins connussent les orphiques [1]. »

Non-seulement, pouvait-on répondre à Fréret, il n'y avait pas *apparence*, mais il y avait bien évidemment *certitude de cette impossibilité*, et c'est une preuve de plus que pas n'était besoin d'héritage et de communication pour raconter des faits semblables. Mais tout cela ne pouvait être qu'un mystère pour Fréret, auquel, toutefois, il faut savoir bon gré de tous ses étonnements de bon augure.

Toujours est-il que cette espèce d'idoles rappelait parfaitement les *alrunes* du Pérou, dont nous avons parlé plus haut, et qui tiraient leur nom du *rung* ou *esprit* du mort que l'on supposait résider en elle. On prétendait que cet esprit, inséré dans l'idole faite en bois de mandragore, réclamait sa nourriture, et que lorsqu'on l'oubliait il poussait de petits cris enfantins. Ces idoles suivaient partout les Péruviens et passaient à leurs yeux pour avoir tout pouvoir sur le sort et la fortune de leurs heureux possesseurs.

Il est impossible de douter que les nombreuses figurines représentées par Kircher, dans son *Œdipus*, avec une lame de métal posée sur la langue qui sort tout entière de leurs bouches, ne fussent de véritables *téraphims*.

« Ceux des Phéniciens, dit M. Le Blanc [2], semblables au palladium gréco-prhygien, renfermaient des débris humains. Tous les mystères de l'apothéose, des orgies, des sacrifices et de la magie s'y trouvaient réunis. On *immolait un enfant assez jeune*, pour que son âme innocente ne fût pas encore séparée de l'*âme du monde*. On conservait sa tête embaumée, dans laquelle son âme était fixée, disait-on, par la puissance de la magie et des enchantements. Puis on mettait dans sa

1. Fréret, *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XXIII, p. 247.
2. *Les Religions*, t. III, p. 277.

bouche une lame d'or... sur laquelle était gravé le nom de Dieu... Alors l'interrogateur sacrilége consultait cette tête, devant laquelle il allumait des lumières... et la tête *interrogée* devait émettre des réponses attribuées au dieu dont le nom était gravé sur la lame, et dont l'esprit de l'enfant était regardé comme l'interprète. Cette exécrable idole justifie la sévérité avec laquelle Dieu ordonna à Moïse d'exterminer le peuple qui s'en rendait coupable. »

Nous passons les significations symboliques que M. Le Blanc se donne la peine de chercher à toutes ces coutumes, parce que nous y croyons fort peu.

Mais nous croyons fort bien, par exemple, que la tête que le Scandinave Odin consultait dans toutes les affaires difficiles était un téraphim du même ordre.

Et ce que nous croyons bien plus encore, c'est que tous ces enlèvements d'enfants, pratiqués de tous temps et même dans le nôtre par les Juifs [1], étaient la conséquence de ces antiques et barbares idées nécromantiques.

§ II

Téraphims juifs, Ephod, Urim et Thumim.

Le *téraphim*, pris dans son sens le plus général, signifiait donc *manifestation d'un esprit tutélaire*, et si, dans le culte idolâtrique et au point de vue d'Israël, cet esprit *étranger* à Jéhovah était nécessairement trompeur, nous allons voir qu'il y avait dans le camp de Jéhovah lui-même des téraphims excellents et organes de la vérité la plus pure. Tant nous paraît fondé ce point de départ de notre ouvrage, que, toute cette *magie* flétrie, à si juste titre peut-être,

1. Qu'on se rappelle celui de Damas et le P. Thomas.

sous les noms de divination, de figurisme, et même de nécromancie, marchait parallèlement à une autre *magie* orthodoxe, de même nature absolument, mais son antagoniste absolu, comme valeur et comme fin, en raison du *personnel* révéré.

N'oublions pas que Daniel était mage.

Interrogeons donc la Bible, elle và nous montrer la double face des téraphims.

Nous avons déjà vu ceux de Tharé et de Laban, enfouis par Rachel comme sacriléges, pour que Laban, *en les interrogeant,* ne pût pas connaître la marche de Jacob, et comme dans un des chapitres précédents il est question des *mandragores* de Lia, il devient bien probable que les *mandragores* alrunes et *parlantes* du Pérou devaient ressembler beaucoup à celles-là.

Voyons encore les noms donnés aux téraphims par les Septante. Ces noms sont tour à tour εἴδωλα (images), γλυπτὰ (sculptées), κενοτάφια (tombeaux), θήλους (manifestations), ἀληθειας (vérités), μορφώματα ou φωτισμοῦς (images brillantes). Une seule épithète domine toutes les autres, c'est celle que la Vulgate traduit par *annuntiantes;* par conséquent, l'idée d'*images révélatrices* domine à son tour tout ce qui vient d'être dit.

Nous en demandons bien pardon à la sagesse de notre siècle, mais il n'y avait rien là des ingénieuses allégories et de toutes les profondeurs mystiques qu'il y supposait, mais bien une *réalité* cachée très-positive, et, nécessairement, expérimentée sur la plus vaste échelle.

Il s'agissait donc uniquement de savoir si l'image révélatrice était vouée à un esprit étranger ou jéhoviste.

Souvent, nous l'avons dit, les deux cultes marchaient de front; ainsi nous lisons, au XVII[e] chapitre des Juges, « que Michée sacrifia à Jéhovah un éphod d'abord, puis un téraphim qu'il fit *souffler* avec l'argent que sa mère lui avait donné; » mais il paraît que ce Michée, qu'il ne faut pas confondre avec le prophète, se faisait illusion, lorsqu'il disait :

« C'est maintenant que je vois clairement combien Jéhovah va nous être favorable, » car Seldenus nous apprend « que dans le calendrier juif, au vingt-troisième jour, il y avait un jeûne général des Israélites à cause du simulacre de Michée, adoré par les Danites, et de l'horrible crime des Benjamites[1]. »

La Bible a donc de grandes sévérités pour les téraphims idolâtriques, soit qu'elle nous montre le roi de Babylone interrogeant avec ses flèches et le bois les téraphims ou sculptilia[2], soit qu'elle fulmine par la voix du prophète cet anathème contre les devins : « Les téraphims n'ont dit que des vanités, et les *devins n'ont vu* que le mensonge[3]. »

Mais en dehors et tout à fait au-dessus de ces téraphims *fornicateurs* brillait le téraphim du bon ange, le téraphim béni du *séraphin*, qui ne différait de son analogue maudit que par la vérité constante de ses révélations et son accord parfait avec les volontés de Jéhovah.

C'est de lui que le prophète Osée a pu dire, en prédisant les mauvais jours d'Israël : « Pendant de longs jours, les enfants d'Israël resteront sans rois, sans sacrifices, sans *matzebah* (statues), sans éphod et sans téraphim[4]. »

Là aussi il y avait probablement des simulacres ou des sta-

1. Seldenus, *de Diis Syr.*, s. I, p. 25.
2. Ézéch., ch. XXI.
3. Zacharie, ch. X. Nous ferons, à propos de ce « n'ont vu que, *viderunt,* » la même remarque que nous avons faite dans notre Appendice complémentaire du 1er *Mémoire*, ch. II, § 2, à propos de cette expression, « et le bois leur *a annoncé* l'avenir. » Dans beaucoup de traductions on lit, pour le premier passage, « tout ce que leurs devins ont *prétendu* voir n'était que des mensonges ; » et pour le deuxième passage « ils ont cru que leur bois leur *annoncerait* l'avenir. » Ces deux traductions, dans leur double complaisance pour les préjugés de leur siècle, sont elles-mêmes des mensonges et font un nonsens absolu de cette explication donnée par l'Esprit-Saint lui-même, « CAR l'esprit de fornication les a trompés, *en annonçant.* » Il serait temps d'abord de ne plus rationaliser la Bible, et, ensuite, de ne plus dire aux *lucides :* « Vous mentez en disant que vous voyez, » car c'est l'Esprit-Saint qui affirme qu'ils *ont vu,* et qui explique à quel prix ils *ont vu.*
4. Osée, III.

tuettes, puisque le grand prêtre portait constamment une de ces dernières à son cou... Et c'étaient ces statuettes que Spencer nous dit avoir toujours été appelées « les filles du Tout-Puissant. »

« C'étaient *peut-être*, dit Louis de Dieu, des images d'anges ou dédiées aux anges, ce qui y amenait la présence de quelque esprit angélique répondant aux consultants, et dans cette hypothèse le mot de téraphim aurait été l'équivalent de celui de *séraphim*, en changeant le *t* en *s*, à la manière des Syriens [1]. »

Et Kircher, développant cette donnée philologique, soutenait que la statue de *Sérapis* était en tout semblable à celle des séraphins du temple de Salomon.

Enfin, comme les saints téraphims sont assimilés par la plupart des auteurs à l'*urim* et *thummim* des grands prêtres, il faut tâcher d'éclairer les uns par les autres, et de concevoir une idée juste et définitive de tous ces saints instruments de la révélation primitive.

Nous venons de relire dans Bergier l'art. ORACLES auquel il renvoyait à propos de ces deux mots, et vraiment nous nous demandons si le rationalisme le plus complet a jamais tenu un autre langage.

On sait qu'au chapitre XXVIII de l'Exode Dieu prescrit à Moïse de revêtir le grand prêtre : 1° d'un *ephod* ou tunique en forme de camail; 2° d'un *choschem-misphat* ou *pectoral* de même étoffe, dans lequel seraient enchâssées douze pierres précieuses, sur chacune desquelles serait gravé le nom d'une tribu d'Israël; 3° enfin d'insérer dans ce choschem-misphat ou pectoral l'URIM et le THUMMIM, « afin que ce grand prêtre puisse ainsi porter sur son cœur le *jugement* des enfants d'Israël devant le Seigneur. »

Il s'agit donc de savoir ce que pouvait être ce *jugement*, et de voir à quelle conclusion le *philosophe* Bergier s'arrête. Après avoir beaucoup blâmé *Spencer* et tous ses imitateurs

1. Louis de Dieu, *Genèse*, ch. XXXI, v. 19.

« d'avoir vu dans le port de cet *urim* la première condition de ce jugement, et récusé toutes les explications tentées jusqu'ici par *tant d'habiles hébraïsants* », il propose la sienne, et la voici. Ce *choschem* serait tout simplement le *caractère* du juge, les pierres brillantes en seraient l'*ornement*, comme l'urim et thummim le *symbole* du jugement [1]. Tout cela, selon lui, aurait été uniquement emblématique.

Voilà ce qu'il appelle une traduction *sans aucun mystère.* Rien n'est plus vrai, mais nous qui croyons qu'il y en avait au contraire beaucoup, et que ces trois objets étaient les conditions et les *instruments* de la réponse divine, nous lui demanderions comment on pouvait appeler *bouche du Seigneur* et consulter sur les futurs contingents, c'est-à-dire sur toutes les obscurités de l'avenir, un pontife qui eût lui-même déchiré ses vêtements si on lui eût accordé une autre puissance à cet égard que celle de *transmetteur de la parole* divine.

Si tout était *symbolique*, comment Rébecca pouvait-elle aller consulter le Seigneur et revenir éclairée sur l'avenir des deux jumeaux qu'elle portait dans son sein [2] ?

Comment, si dans l'éphod tout était de *pur costume*, Saül pouvait-il dire au grand prêtre : « Puisque l'éphod *se tait*, faites venir ici les principaux du peuple, et qu'on demande au Seigneur : Quel est donc le pécheur qui *cause ce silence de l'éphod?* » Or, ce silence ne pouvait être le fait du grand prêtre, puisque c'était lui-même qui avait engagé Saül à recourir à ce moyen [3]. Enfin, s'il ne faut voir en tout ceci qu'un *em-*

1. Bergier. *Dictionnaire de théologie*, art. ORACLES.
2. *Genèse*, ch. XXV, v. 22.
3. *Rois*, ch. XIV. L'historien Josèphe (*Antiq. Jud.*, l. VI), entendait mieux la chose que Bergier, lorsqu'il disait : « Ce n'était pas sans cause que Dieu gardait le silence avec Saül, au lieu de l'avertir et de lui parler, comme il le faisait toujours avec tous ceux qui l'interrogeaient. » Et Spencer a raison d'ajouter, « qu'il en était toujours de même dans les consultations des oracles païens. » Il a raison, disons-nous, car nous savons, par une longue expérience, que les démons modernes punissent souvent du même silence les consultants, parmi lesquels se trouvent cette fois, non plus un *pécheur*, mais un sceptique, un savant, et plus encore, un chrétien qui leur déplaît.

blème, comment David, se présentant devant le grand prêtre Ablathar, le pria-t-il de *lui appliquer l'éphod*, pour savoir s'il devait poursuivre les Amalécites vainqueurs, et comment cet éphod appliqué put-il répondre que « le roi pouvait les poursuivre en toute confiance, car il leur reprendrait tout ce qu'ils lui avaient dérobé[1] ? »

Il va sans dire que Bergier, une fois bien résolu à bannir tout mystère, devient sans pitié pour tous ceux qui « ont imaginé dans le *thummim* et l'*urim* une inscription mystique, une voix articulée, etc., etc. » « C'est dommage, leur dit-il, que toutes ces *belles choses* ne soient fondées sur rien. » Pour lui ce sont les rêveries des rabbins qui sont cause de ce délire, et parmi ces rabbins il ne craint pas de ranger des hébraïsants tels que Vossius, Kircher, Grotius, et principalement le célèbre Spencer, dont nous n'approuvons certes pas toutes les conclusions protestantes, mais qui, du moins, avait le courage de ployer, comme les trois autres, sa grande science devant le surnaturel, partout où il le voyait solidement établi; courage qui manquait trop souvent à la théologie du dernier siècle.

Dans la circonstance présente, Bergier eût cependant dû se rappeler que le langage tenu par l'urim s'appelait θεῖον λογεῖον, et que jamais on n'eût donné un tel nom à celui d'un pontife; il eût dû se rappeler encore que le mot *urim* voulait dire *feux*, exactement comme *séraphim*, et que, lorsque Dieu disait à Moïse : « Tu placeras *urim* dans le pectoral, » il est impossible de supposer qu'il ne s'agit là que d'un *jugement*.

Philon avait défini l'urim « une image manifestant la vérité sur le rational[2]. »

L'urim parlait, voilà la vérité principale; maintenant parlait-il par l'éclat projeté par chaque pierre interrogée tour à tour, ou parlait-il par un langage articulé? Voici la question, et peu nous importe, en définitive, comment on la résout; rappelons-nous toute la discrétion de saint Paul sur « *les moyens*

1. I, *Rois,* ch. XXX.
2. Philon, *de Cherubinis.*

différents par lesquels Dieu faisait connaître sa volonté avant l'incarnation de son fils[1]. »

Cherchons encore néanmoins ; dans toutes les versions arabes l'éphod était appelé *vas oraculi*, le vaisseau de l'oracle.

On disait que *urim brillait* et que *thummim parlait.*

On l'appelait *lumière, vérité.* « Mais, demandait à son tour Origène, comment le tisserand divin s'y prenait-il pour tisser matériellement la vérité ? »

Quant à Cornelius, après avoir dit que « cette question est *très grave,* il cite, comme l'une des opinions les plus vraisemblables, celle de Lyranus, qui croyait à la signification de la vérité par l'éclat ou la splendeur des douze pierres ou lettres, ou par leur *transposition* surnaturelle pendant la consultation, jusqu'à ce qu'elles eussent formé un sens. Spencer avait émis la même hypothèse : « Les lettres qui donnaient la réponse, dit-il, pouvaient ne pas briller toutes ensemble, mais tour à tour, jusqu'à ce qu'elles eussent formé un sens complet aux yeux du grand prêtre[2]. » Voici pour l'*urim;* quant au *thummim,* « tout porte à croire, ajoute le même savant, que c'était cette voix mystérieuse et articulée, connue de tous les Juifs sous le nom de BATH-KOLL (ou fille de la voix), qui venait frapper doucement l'oreille du pontife, » et, dans le fait, c'est là ce qui nous paraît le plus probable, en raison de ces expressions si souvent répétées : « Écoutez sa *voix*... la foi vient de l'*audition,* etc. »

Quant à Cornelius, voici ce qu'il ajoute de son chef : « Cette dernière supposition paraît fort ingénieuse, mais si l'on nous demande notre avis sur une chose aussi obscure, nous dirons qu'il paraît *bien ouvertement* que c'était par l'*urim* que Dieu donnait ses réponses, à moins qu'on ne dise (*nisi*) que ce mot signifiait seulement que le grand prêtre parlait, en étant revêtu

1. « Dieu, après avoir parlé jadis à nos pères de beaucoup de manières *différentes, multiformis*, s'est exprimé dans ces derniers temps par son fils. »

2. Nous avons tous vu pratiquer cette méthode.

de ses habits pontificaux; mais il ne paraît *guère vraisemblable* que ces deux mots *lumière* et *vérité* fussent simplement inscrits sur le rational, comme nous écrivons sur la tiare pontificale « sainteté du Seigneur [1]; » et Cornelius de consacrer plusieurs pages à cette explication *invraisemblable* dont le premier tort, il le reconnaît lui-même, est de ne rien expliquer du tout.

Quoi qu'en dise Bergier, nous préférons de beaucoup les *rêveries* des rabbins, car si chez eux les détails dégénèrent trop souvent en chimères, le fonds, du moins, est logique et doit se rapprocher autant de la vérité primitive que tous ces commentaires à expédients forcés s'en éloignent.

Voici, d'ailleurs, une dernière consultation.

David forcé par les Philistins qui l'entourent, d'abandonner les hauteurs de la cité qu'il défend, se retire dans la citadelle. Là, il consulte le Seigneur par son prêtre : « Si je monte vers eux, demande-t-il à *thummim*, les livreras-tu dans mes mains? — Garde-toi bien de monter, répond l'oracle, mais tourne-les, et attaque-les du côté opposé aux arbres (pyri), et lorsque tu entendras un *bruit dans le sommet de ces arbres*, alors tu engageras le combat, parce qu'à partir de ce moment le Seigneur marchera devant ta face et frappera les Philistins dans leur camp. » Et David fit ce *que le Seigneur lui avait dit*, et frappa les Philistins, etc. [2]. »

Voilà bien un futur contingent, s'il en fut jamais, autrement dit, une prophétie. Maintenant, puisque le grand prêtre, incertain lui-même, avait commencé par se récuser comme prophète, il faut bien, de toute nécessité, qu'il y ait eu un oracle entre le consultant et lui, et comme il dit positivement que c'est ou l'*éphod* ou le *thummim*, il faut bien l'en croire sur parole et faire de ces deux ornements un instrument révélateur.

La version chaldaïque traduit ainsi ce passage : « Lorsque

1. Commentaires sur ces passages.
2. *Rois*, l. II, ch. v, v. 23, 24 et 25.

tu entendras *la voix de la clameur* sur le sommet des arbres, aie confiance, car alors l'*ange du Seigneur* viendra à ton secours, etc. »

Et Cornelius fait remarquer avec raison que « ce n'est pas la seule fois que l'on voit, dans la Bible, les anges descendre des hauteurs sur les objets les plus élevés, et combattre d'en haut[1]. »

Tout se réunit donc pour nous forcer à classer l'*éphod* et le *thummim* parmi ces *organes surnaturels* qui ne cessèrent de parler, à partir du prophète Zacharie, qu'en raison « de la cessation des *visions angéliques* chez les prêtres[2]. »

C'est tout simple, dit, à ce sujet, notre académicien israélite, M. Munck. « Ce fut la possession de cet *appareil* divinatoire qui donnait à la caste sacerdotale son immense pouvoir... Mais les oracles reposent sur la confiance et s'en vont avec elle. »

On sent toute la distance qui sépare le mot APPAREIL du mot *organe*, et combien le premier peut s'accorder merveilleusement avec tous les préjugés modernes, pendant que le second ne le peut pas.

Nous préférons de beaucoup les excellentes réflexions que nous trouvons dans l'ouvrage déjà cité par nous comme venant de faire une grande sensation en Allemagne, celui du célèbre Dollinger, et nous sommes heureux de voir les nôtres si bien appuyées contre Bergier et Cornelius lui-même.

« Il fallait NÉCESSAIREMENT, dit-il, une CAUSE, pour que, dans la consultation, les pierres sortissent de leur état naturel... Il *fallait bien* qu'il se passât ici quelque chose d'extraordinaire pour que Josèphe ait pu dire que, « depuis deux cents ans, les pierres du *rational* avaient cessé de luire, à *cause des prévarications.* » La chose n'était donc pas abandonnée à l'arbitraire des hommes. Bahr a beau dire que

1. Nous verrons plus tard le Jupiter plagiaire ne prononcer ses oracles qu'après l'agitation *du sommet* des chênes de Dodone.

2. Saint Épiphane, *Vie de Zacharie.*

c'était « un effet de l'enthousiasme du grand prêtre, une inspiration comme celle des prophètes [1]; » rien de tout cela n'est exact, puisque le grand prêtre, tout le premier, ne pouvait se départir de ce qu'il *voyait* dans les pierres. Quant aux téraphims ou statues humaines consultées, elles subsistèrent dans quelques familles jusqu'à Gosias [2]. »

Cette opinion, tombée d'une plume éminemment catholique et savante, prouve que la science laïque et archéologique est souvent beaucoup plus heureuse dans ses spéculations, dût-on les assimiler aux *rêveries* des cabalistes, que ne sauraient l'être les docteurs de la loi lorsqu'ils ont perdu leur *génie*.

On a beaucoup reproché à Spencer son assimilation des téraphims juifs aux téraphims idolâtriques, et la persuasion que les premiers avaient été empruntés aux Égyptiens. Mais on oublie d'abord que Spencer était loin d'avoir marché seul dans cette voie. Quant à l'assimilation, nous en convenons franchement, elle nous semble parfaite, et certes il suffisait de savoir avec Élien que « le grand prêtre des temples égyptiens portait également suspendue à son cou une image de Sapphir, qu'on appelait *vérité*, et que la manifestation de la vérité s'y trouvait évidente [3], » pour reconnaître la vérité de ce mot de saint Clément d'Alexandrie : « Les rites, les cérémonies et le culte des Égyptiens sont *on ne peut plus semblables* à ceux des Juifs, — *simillima* [4]. »

« Chaque Dieu, dit à son tour Kircher, avait des instruments de divination semblables. Chacun avait sa spécialité. Sérapis était consulté de cette manière pour tout ce qui concernait les travaux agricoles, Anubis pour les sciences, Horus pour tous les biens, soit du corps, soit de l'âme, Isis pour la crue du Nil et la fécondité des terres, etc. [5]. »

1. *Symbolisme*, p. 136.
2. Dollinger, *Paganisme et judaïsme*, t. IV, p. 197.
3. Élien, *Hist.*, t. XIV, p. 34.
4. *Strom.*, t. V.
5. *Œdipus*, ch. II, p. 444.

Mais Spencer vous donne encore la raison de cette ressemblance. « Sans doute, dit-il, chez ces peuples païens ces téraphims étaient le plus souvent le *siége* des mauvais esprits, mais *primitivement* tous ces mêmes instruments avaient commencé par être des modes de communication angélique, « car il ne faudrait pas croire, ajoutait-il, et en cela nous sommes parfaitement de son avis, que Dieu, qui avait fait « *régler la loi par les anges*[1], » se manifestât personnellement dans ces consultations familières. » Effectivement, ce serait aller contre l'opinion de tous les théologiens, et nous le verrons plus tard. Envisagée à ce point de vue, la similitude n'avait plus rien d'étonnant, puisque des deux côtés l'institution remontait au même berceau et s'exerçait par des puissances de même nature, quoique de valeur diverse.

Il serait donc temps d'en finir avec tous ces débats d'antériorité ou de plagiat qui n'ont plus de sens depuis que l'on retrouve les mille et mille preuves d'une première éducation commune, et celle non moins évidente du rajeunissement spirituel et perpétuel, dans l'humanité, des anciennes vérités et et des anciennes erreurs.

§ III

Cercles, tables, objets tournants.

1. — *Mystique du cercle.*

On sait que pour toute la philosophie antique il y avait dans le *cercle* quelque chose de mystérieux et de divin. « Dieu est un cercle, dit Mercure Trismégiste, Dieu est un cercle intelligent dont le centre est partout et la circonférence nulle part ; » et nous verrons Pascal naturaliser cette définition sublime en remplaçant *Dieu* par le *monde*, auquel il refuse

1. « La loi a été mise en ordre par les anges, *ordinata.* » (Saint Paul, *Hébr.*)

heureusement l'épithète d'*intelligence* que le panthéisme lui décerne. En cela, du reste, il agissait encore comme les Anciens, qui représentaient aussi le monde par un cercle.

De là, le cercle placé sur la tête de presque toutes les statues divines. Appliqué au Dieu créateur, il représentait évidemment l'éternité, mais appliqué à tous les dieux en général, et surtout à ceux que l'on disait créés, il est évident encore qu'il signifiait autre chose, et que si le mot θεὸς, comme nous l'apprend Platon, vient du verbe θεῖν, *courir*, le cercle signifiait le mouvement ou la course de ce dieu. On ne peut plus en douter lorsqu'on voit l'*esprit de vie* représenté partout sous l'emblème d'un serpent, surmonté d'un globe ou cercle, auquel deux grandes ailes sont attachées. Pour les anciens, les intelligences incorporelles étaient des cercles invisibles, causes prototypiques [1] de tous les orbes planétaires. « Avant les nombres mathématiques, dit Proclus, il y a les nombres qui se meuvent par eux-mêmes ; avant les figures apparentes sont les figures vitales, et avant les globes matériels qui se meuvent dans des cercles, le Créateur a produit les cercles invisibles [2]. »

« *Deus enim et circulus est*, » disait Phérécide [3].

C'est dans cette doctrine hermétique que Pythagore avait puisé cette prescription cérémonielle d'adorer Dieu en se prosternant de manière à approcher le plus possible d'un cercle parfait, προσκινεῖν περιφερόμενον.

Pierius nous affirme que Numa prescrivait la même coutume [4], et Pline dit à son tour : « En adorant, nous roulons pour ainsi dire tout notre corps, *totum corpus circumagimur*. »

Il n'y avait certes pas bien loin de ces conceptions spirituelles, et de ce qu'on pourrait appeler la mystique du cercle, à la vision du prophète Ézéchiel et à la description qu'il nous donne, soit du « TOURBILLON divin qui se roulait dans la

1. Ayant servi de premier modèle ou de forme.
2. Proclus, in quinto libro, *Eucl.*
3. Hymne de Jupiter.
4. Pierius Val.

flamme et dont le centre ressemblait au minerai d'argent quand il rougit au feu, » soit « des roues terribles et pleines d'yeux appelées CHARS DE DIEU, roues dans lesquelles est l'esprit de vie, et qui tournent dans le milieu de la grande roue du monde, parallèlement aux animaux sacrés [1]. »

« L'esprit se meut circulairement, » dit ailleurs encore l'Écriture en parlant du soleil [2], et le *Zohar* ajoute avec sa profondeur ordinaire : « Ce verset est de difficile entente, il semblerait vouloir dire : le soleil se meut circulairement ; mais il s'agit ici de l'esprit qui est *sous le soleil* et qui est appelé l'*esprit saint*, et qui se meut circulairement vers les deux côtés, pour qu'ils soient unis dans la même essence [3]. »

Le mouvement circulaire, absolument contraire à la précipitation verticale imprimée à tous les corps par la loi naturelle des graves [4], impliquait donc pour les Anciens l'idée d'une *volonté* intelligente, et ne pouvait être imprimé que par elle.

Toutes les fois que ce mouvement n'était pas imprimé par l'homme, il était la conséquence plus ou moins immédiate d'une volonté intelligente supérieure à la sienne, autrement dit d'un esprit.

Oui, d'un esprit, soit qu'il s'agît des grands archanges conducteurs du soleil et des astres, ou du plus misérable follet qui faisait tourner le *rhombe* chaldéen ou la *toupie* babylonienne.

Devant consacrer plus loin tout un chapitre aux premiers, nous devons aussi, dans le chapitre *Fétichisme*, nous restreindre aux évolutions circulaires imprimées par les génies de l'idolâtrie magique aux objets qu'ils possèdent ou qu'ils manient.

Quand l'Écriture veut parler de leur chef à tous et de son mouvement, elle le représente toujours *tournant autour* ou

1. Ézéch., ch. I, v. 4, etc. « Ces roues, dit Cornelius, signifiaient les orbites sidéraux, comme les figures des chérubins signifiaient les anges qui les décrivent.

2. *Ecclés.*, I, 6.

3. *Zohar*, fol. 87, col 346.

4. Nous reviendrons sur ce paradoxe apparent, au chapitre *Sabéisme*.

décrivant un cercle, *circumambulans terram*, se promenant autour de la terre ou circulant autour de nous et cherchant à dévorer sa proie, *circuit quærens*, etc... C'est toujours dans les replis de l'antique et tortueux serpent qu'elle nous montre la pauvre humanité enserrée et broyée.

2. — *Rhombes et cylindres.*

Qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce que les subordonnés de ce Dieu circulateur, ses *élilim* ou *déastres*, impriment le même caractère *sacré* à leurs saliens, à leurs corybantes, à leurs derviches, à leurs convulsionnaires, à leurs médiums, à leurs possédés? Nous avons déjà dit quelque chose des premiers, et comme nous y reviendrons encore, contentons-nous des derniers.

Nous fûmes profondément étonné, au premier début de l'épidémie spirituelle de 1853, de voir avec quelle obstination notre Académie *des inscriptions* se refusait à reconnaître, dans les tournoiements surintelligents qu'elle avait sous les yeux, les pratiques consignées à chacune des pages qu'elle écrit ou qu'elle s'assimile à toute heure.

Au lieu de laisser M. Babinet reporter toute la gloire de l'invention à « deux gamins de New-York, » ou M. le docteur Jobert de Lamballe réduire tout le mystère « au jeu du *muscle péronier*, » comment cette Académie, et à son défaut le premier professeur venu, ne venait-il pas les faire taire, en leur montrant, classiques en main, que dans *tous* les temps et dans *tous* les lieux le génie de la divination ayant toujours affecté cette forme et ce mouvement de rotation, les deux gamins de New-York et le muscle péronier du docteur ne pouvaient pas s'être entendus avec tous les siècles pour fasciner le XIX[e] à l'aide d'une érudition dont tous les souvenirs échappaient à nos archéologues distraits?

Voyons donc un peu tout ce que nos érudits auraient pu se rappeler ou apprendre à cet égard.

C'est important, « car, dit M. Éd. Charton, on n'expliquera avec certitude les symboles gravés sur les cylindres et les cachets découverts en Assyrie que lorsqu'on aura une connaissance parfaite des dogmes religieux de ces peuples... Suivant toute probabilité, ces cylindres étaient des amulettes... sur lesquelles étaient gravées les mêmes scènes que nous voyons représentées dans les bas-reliefs colossaux des monuments assyriens. On en trouve de semblables dans l'ancienne Égypte[1]. »

Avec de telles indications, comment ne s'est-on pas rappelé tout de suite la destination des fameuses *boules d'Hécate*, et leur emploi si bien décrit par Seldenus dans ses *Dieux d'Assyrie?* « Il ne faut pas oublier, dit cet habile archéologue, ces anciens *fuseaux tournants* des mages chaldéens, στροφάλοῦς ἑκατικοῦς[2], c'est-à-dire des petites boules ou *cylindres dorés*, couverts de caractères, contenant un saphir et entourés d'une lanière de peau de bœuf; c'était pendant que ces objets tournaient qu'ils invoquaient les démons, *quos rotantes dæmones invocabant.* Ces objets appartenaient à ces pratiques que nous désignons par le nom de προσεγγίσεῖς, ou *approches démoniaques pratiques*, constamment en usage dans la confection des téraphims. C'est à ces pratiques que font allusion les oracles chaldaïques, lorsqu'ils parlent de l'*énergie qui travaille autour* des boules d'Hécate[3]. »

L'énergie qui travaille autour!... voilà un mot qui eût épargné à de bien grands physiciens, y compris MM. Chevreul et Faraday, de bien grands tourments et de bien énormes hérésies physiques[4].

1. Éd. Charton, *Voyageurs anciens et modernes*, t. I, p. 96.
2. Planche traduit στροφαλὶς par « qui tourne en rond comme un fuseau. »
3. Selden, *de Teraphim*, p. 39.
4. Nous avons déjà dit que les anciens appelaient souvent *énergies* ou *forces* les puissances spirituelles, mot qui revient à celui d'Élohim ou de forts. (Voir, sur tout cela, notre 1er Mémoire, p. 449, et, pour les essais d'explications scientifiques, son Appendice complémentaire, p. 5.)

Pour les anciens, cette *énergie*, c'était Hécate elle-même, Hécate attirée par le *charme* ou la prière fatale et *indispensable*, ἀνάγκη. Aussi trouvons-nous dans Eusèbe, qui l'emprunte au *Traité des oracles* par Porphyre, un oracle d'Hécate racontant ainsi sa propre évocation : « Pourquoi, désirant ma présence, m'avez-vous appelée en me forçant, moi déesse Hécate, à descendre du haut de l'air par des *nécessités* (ἀνάγκας) qui enchaînent les dieux[1] ? »

Chez les Égyptiens, c'était à l'*Isis souterraine*, identique à l'Hécate chaldéenne, que le cylindre était dévoué. On conviendra que rien ne ressemble davantage à ces *roues à prières*, ou cylindres tournants sur un axe, dont M. Charton nous donne encore le modèle[2], et qu'en Chine on faisait tourner « avec rapidité, nous dit-il, pour procurer aux dévots le plus de mérites possible; » mais comme ils étaient également recouverts de caractères et que tout chez eux rappelait leurs analogues divinateurs, il est très-présumable que le tournoiement s'effectuait par quelque délégué spirituel de Confucius ou de Buddha. Nous nous en assurerons tout à l'heure. Enfin nous avons là sous les yeux l'image de l'un de ces cylindres rapportés de Ninive par Keppel; il représente un homme et une femme en consultation devant une *table* trapèze; l'homme tient une coupe (symbole de divination) et l'élève au-dessus de la *table* sur laquelle plane une étoile (symbole de l'esprit). Rien ne saurait être plus clair[3].

Du cylindre nous descendrons nécessairement au rhombe de bronze, rhombe magique, s'il en fut jamais, si nous en croyons Properce et la sorcière Simœtha, qui, dans Théocrite, se vante d'avoir appris d'un Assyrien l'*art de le faire tourner*. Or, cet art consiste simplement à « forcer Vénus à le tourner elle-même, *a Venere ipsa gyrari*. »

1. Eusèbe, *Prépar.*, l. V, ch. VIII.
2. Ouvrage cité, t. I, p. 364.
3. Keppel, t. I, p. 185.

M. Mongez, dans une Notice publiée en 1818 sur cette magicienne de Théocrite, arrive à rechercher l'origine, la nature et l'usage du rhombe d'airain, qu'elle fait tourner à plusieurs reprises dans le cours de ses opérations magiques. « La tradition suivie par Pindare, dit-il, attribuait l'invention de cet instrument à Vénus elle-même, qui, pour procurer à Jason le secours de Médée, lui en avait découvert les propriétés merveilleuses. Apollonius de Rhodes dit qu'Orphée s'en servait pour détourner la fureur des vents, et il en faisait remonter l'origine à l'expédition des Argonautes. Il y avait des rhombes de toute sorte de figures, même triangulaires. Horace (épod. 17) l'appelle *turbo, tourbillon*. Les magiciennes faisaient un rhombe de tout ce qui pouvait tourner aisément, même d'un peloton de fil. On vit des législateurs défendre aux femmes de le tourner sur les chemins et même de le porter à découvert, *pour ne pas détruire l'espérance du laboureur.* Les sorcières le portaient caché dans leur sein; « mais, dit Lucien (dialologue entre Mélysse et Bacchis), pour le rendre efficace, il fallait prononcer des sons barbares et terribles, que Psellus compare à des cris de bêtes, et que Pindare nous dit encore avoir été révélés à Jason par Vénus. »

Les Grecs avaient hérité de ce prétendu bienfait. Chez eux, c'était, comme chez leurs maîtres, une espèce de *toupie* dont la rotation avait, disaient les magiciens, la vertu de donner aux hommes les passions et les mouvements qu'on voulait leur inspirer; quand on l'avait fait tourner dans un sens, si l'on voulait corriger l'effet qu'elle avait produit, et lui en faire produire un tout contraire, le magicien la reprenait et lui *imposait* un mouvement contraire.

Pour bien comprendre ces habitudes antiques, il faut les rapprocher de leurs analogues contemporains et rappeler ici les calebasses tournantes que les habitants de l'île de Cuba, au dire du président de Brosses[1], « consultent dans chaque

1. *Encycl.*, p. 419, DIEUX FÉTICHES.

ménage sur tous leurs besoins, et par les réponses desquelles ils paraissent se conduire.

Ceci rappelle les singuliers bâtons de l'île de Ceylan, dont le voyageur Knox nous donne ainsi la description : « Pour trouver les voleurs, dit-il, on se sert ici d'un bâton surmonté d'une noix de coco mobile. Le prêtre qui tient ce bâton est conduit devant les individus suspectés; alors la noix qui dirige le bâton se met à tourner de côté et d'autre jusqu'à ce qu'elle s'arrête devant un coupable. Cet arrêt de la noix ne suffit pas aux consultants, car ils ont plus de critique qu'on ne pense, et ils exigent que le prêtre ressente en même temps une conviction intérieure et jure que c'est bien lui... On poursuit la cause, et si le voleur nie, il faut qu'il jure à son tour et se soumette à l'épreuve de l'eau bouillante [1]. »

Notre célèbre voyageur Mariette nous a dit *à nous-même* avoir vu entre les mains de toutes les femmes arabes, qui passaient leur temps à les interroger, des *jarres* tournantes ou coupes modernes et grossières, très-proches parentes probablement de ces coupes antiques et précieuses que l'histoire universelle nous montre entre les doigts de tous les prêtres du monde, y compris Dschemched, le Noé de la Perse, qui savait y lire, disait-on, les destinées de l'humanité renaissante, et peut-être même y compris aussi le patriarche Joseph, cachant dans le sac de ses frères « la coupe dont il se sert pour deviner [2]. »

Nous pourrions prolonger à l'infini cette exposition de tous les objets tournants de notre musée magique, par exemple

1. Knox, *Voyage à l'île de Ceylan.*

2. *Genèse,* l. XLIV, ch. v, v. 15. « Mgr Wiseman (*Rapports entre les sciences et la religion,* t. II, Introd.) se réjouit de retrouver encore dans tout l'Orient une coutume qui justifie ce passage de la *Genèse,* pris autrefois pour une interpolation, et menacé de suppression parce qu'on ne le comprenait pas. Mgr Wiseman se trompe ici, car ce n'est pas comme *inouïe* que l'on condamnait cette révélation hydromantique, c'était comme attentatoire à la dignité du patriarche. Nous y reviendrons au chapitre de la *Pneumatologie comparée.*

montrer encore ces lampes à plusieurs mèches que les Indiens, dans l'adoration appelée *anatrica,* font tourner constamment autour de la tête de l'idole, et ces perches entourées de bandes d'étoffes de toutes les couleurs que les lamas thibétains portent en procession en les faisant tourner sans cesse, et ces coupes ou chaudières magiques que les anciens Chamans déposaient avec un miroir dans les tombeaux; mais, encore une fois, nous ne voulons pas épuiser la matière. Disons seulement quelques mots de ce qui dans l'antiquité paraît se rapporter plus spécialement à nos *tables*.

3. — *Théologie des tables antiques.*

On se rappelle encore l'étonnement de la science et son premier mouvement de dénégation, lorsqu'au milieu de l'épidémie tournante on lui montra dans l'*Apologétique* de Tertullien un passage sur la *divination* par les *chèvres et par les tables,* passage qui déchirait aussitôt le brevet d'invention concédé si légèrement aux deux *gamins* américains. En vain remarquait-on, dans beaucoup de traductions, soit la suppression du mot lui-même, soit une note explicative sur cette erreur probable de transcription, le texte primitif restait inamovible, et prouvait une fois de plus que ce que l'on prenait pour du *nouveau* était ce qu'il y avait de plus *vieux* sur la terre.

Oui, la table et ses évolutions étaient un lieu commun dans tous les rites divinatoires.

Mais pourquoi la table? Ah! c'est que par elle-même la table était un des emblèmes les plus sacrés des relations entre les dieux et les hommes.

Et cela tout aussi bien chez les Hébreux que chez les idolâtres.

La table *sacrée* chez les Hébreux s'appelait *mensa phanim,* c'est-à-dire la table des faces ou des pains de proposition.

Josèphe et Théodoret disent qu'elle était ronde comme la

terre, recouverte des signes du Zodiaque et portée sur quatre pieds qui représentaient soit les quatre saisons, soit les quatre anges soutiens du monde, *quatuor sustentatores*.

Cette table était le prototype, comme l'on sait, de la table par excellence, de la table sainte autour de laquelle les hommes devaient vingt siècles plus tard se nourrir du pain des anges et s'assimiler l'essence divine elle-même.

« Tu me feras, avait dit l'Éternel à Moïse, tu me feras une table *très-pure* en bois de sétim[1]. »

Plus tard, c'est le même Dieu qui par la bouche d'Isaïe fulminait cet anathème contre les *tables* profanées par l'ivresse de ce même peuple : « Et leurs *tables* ne sont plus qu'immondices et vomissements[2]. »

Entre cette prescription et cet anathème se trouve renfermée toute la philosophie de nos tables.

Il fallait bien que cette table-MEDIA, s'il en fut jamais, car *mensa*, suivant Varron, venait de *media* ou μέση, *mediatrix*, se retrouvât dans le paganisme, soit comme plagiat sacrilége, soit comme tradition primitive, soit comme révélation permanente faite à chaque peuple par son dieu : « Vous ne pouvez, disait le grand Apôtre, vous asseoir en même temps à la *table* du Seigneur et à la *table* des démons[3]. »

Cette table *sacrée* était bien différente des tables *ordinaires* et domestiques; Aristophane et Cicéron nous l'affirment : « Les tables *hiératiques*, ou des bons dieux, dit ce dernier, n'avaient rien de commun avec les tables profanes[4]. »

Une vraie table hiératique était celle de Darius, que Quinte-Curce nous représente « couverte des images des dieux[5]. »

C'était celle qu'on appelait chez les Grecs Δελφίνιδος τράπεζῆς,

1. *Exode*, ch. XXV, v. 23.
2. Isaïe, ch. LXV, v. 11.
3. Saint Paul, I *Cor.*, ch. X.
4. *De Natura deorum*, l. XXXI.
5. Ibid., l. V.

ou trépied delphique. Elle était dédiée et consacrée par des rites tout spéciaux.

Il paraîtrait, d'après certains auteurs, qu'elle était souvent surmontée d'une boule, car on l'appelait parfois κύκλος δὴ ἄρταρ μίμημα κόσμοῦ, ou simulacre du monde. Martial appelle ces globes, « les mondes *périphériques*[1]. »

Nous avons vu déjà ce qu'était la fameuse table du soleil, en Éthiopie; celle d'Hercule, en Grèce, ne lui cédait en rien comme valeur mystique et prophétique. Pausanias, voulant décrire les sorts d'Hercule dans la caverne de Bura (en Achaïe), nous dit : « C'EST LA TABLE qui rend les sorts au moyen des osselets qu'on jette dessus[2]. » Mais Seldenus est bien embarrassé du rôle que pouvait jouer là un certain dieu Patæque dont la statue se trouvait auprès de la table : « Si je ne me trompe, dit-il, c'était là le génie de la table[3]. » Sans doute; comme il était le génie directeur et interprète des osselets.

Les Romains à leur tour avaient leurs tables panicées et consacrées, les tables aux libations[4], qui ressemblaient beaucoup par le fait à celles que le prophète Isaïe et le prophète Ézéchiel avaient en vue lorsqu'ils reprochaient aux Hébreux d'avoir, comme les païens, « dressé la *table de la Fortune*[5]. » Ces tables *aux libations* s'agitaient comme les autres, si nous en croyons ce vers attribué à Thieste[6] :

> « *Et ipsa trepida mensa subsaliit solo.* »
> Et la table, dans ses trépidations, bondit sur le sol.

Enfin, qui ne reconnaîtrait pas le fameux *ta-rot* de nos cabalistes-sorciers du moyen âge dans la non moins fameuse *rota divinatoria* (roue divinatrice) des Égyptiens et des Hébreux?

1. *De Natura deorum*, l. XIV.
2. In *Achaica*.
3. *De diis Syr.*, p. 359.
4. Voir Servius, *Æn.* l. I. — Héliod., in *Æth.*, V. — Natalis Comes, III, *Myth.*, XV, et Ursinus.
5. Isaïe, ch. LXV, v. 11.
6. Voir Delrio, l. IV, ch. II, p. 9.

Si nous en croyons le pseudo *Éliphas Lévy*, déjà cité (t. I, p. 365), le premier tarot « était un véritable oracle et répondait à toutes les questions possibles avec plus de netteté et d'infaillibilité que l'androïde d'Albert le Grand[1]. Il était composé de toutes les figures cabalistiques de la Bible et des anciens peuples[2]. » Nous ajouterons, nous, que c'était un sacrilége formel et du premier ordre, puisque autour du nom incommunicable (*tétragrammaton*) venaient se ranger, comme les rayons de ce centre divin, les plus immondes emblèmes de la hiéroglyphie satanique, tels que le phallus, le cteis, etc.

Quant à la *roue antique*, Kircher nous en donne encore une description complète, puisée, dit-il, dans les œuvres du vénérable Bède : c'était un enlacement de cercles cabalistiques, de chiffres, de noms, de planètes et d'esprits, fort insignifiants par eux-mêmes, sans doute, et qui n'avaient, comme tous les mystères de ce genre, d'autre efficacité que celle qui résulte et de l'intention et de la convention.

« Dans toute la circonférence de la roue, dit-il, on voyait les hiéroglyphes de certains animaux rangés en cercle; au milieu de sa rotation, la *roue* s'arrêtait à la hauteur d'une main et de son index fixés dans son encadrement immobile. Alors l'animal qui se trouvait en face de cet index-aiguille était le dieu qu'il fallait invoquer tout d'abord pour obtenir de lui ce qu'on désirait savoir. Il est probable qu'ensuite le dieu s'exprimait lui-même par les lettres tracées dans un autre cercle. »

Souvent on traçait ce même cercle sur le sable, et on y insérait les vingt-quatre lettres de l'alphabet, en ayant soin de déposer sur chacune d'elles un grain de millet. Cela fait, on introduisait un coq, et le coq (médium fort intelligent sans le savoir) s'arrangeait pour choisir ses grains de millet, de manière à former un sens et à éclairer tous vos doutes. Ce n'est

1. Tête artificielle, véritable automate, dont on attribuait faussement la confection à ce grand homme.

2. On donnait aussi ce nom à certains jeux de cartes disposés à cet effet.

pas sans raison que nous donnons le nom de *médium* à un tel coq, car celui qui voudrait essayer sur les coqs ordinaires de sa basse-cour serait bien vite convaincu qu'il y a coqs et coqs, et que le *coq fétiche* est un véritable *aigle* auprès de celui des volaillers.

Kircher termine en donnant le détail d'une autre roue divinatrice, véritable table tournante dont se servaient, dit-il, les Hébreux, et dont il emprunte la description à Pardes : « Elle était, dit-il, surmontée de quatre globes de différentes grandeurs, et tous ayant dans leur centre un axe sur lequel ils pouvaient très-facilement tourner, *supra axis polum facili negotio versatiles*. De ce centre partaient vingt-deux lignes qui aboutissaient à autant de lettres hébraïques. Il y avait aussi là un doigt indicateur, sur lequel était écrit le nom de *Tétragrammaton*. L'instrument ainsi complété, on se mettait en *prière* pour demander qu'il révélât la vérité avec le plus d'intensité possible, *impensius*. Alors les consultants prenaient l'instrument par les deux manches ou poignées, et, levant les yeux au ciel, ils épiaient avec soin le mouvement fatidique, et, quand enfin celui-ci s'arrêtait, toute leur attention se portait sur les lettres indiquées par les lignes parties du centre, car c'étaient elles qui étaient censées donner la réponse par une sorte de vertu divine et d'intelligence directrice[1]. »

Comme alors M. Éliphas Lévy est bien venu à nous dire : « Le mouvement d'une chose morte est le résultat d'une *impression* dominante. Les coups, l'agitation, les instruments jouant d'eux-mêmes, sont des *illusions* produites par les mêmes causes ! Le bon sens nous a toujours dit le contraire ; jamais le hasard n'écrit rien qui ait un sens, et jamais les hommes n'en ont manqué à ce point d'en chercher un, là où il n'y en a jamais eu. Les consultants de 1853 prenaient exactement les mêmes précautions que ceux du temps des Pharaons. »

Dans un ouvrage publié en 1855, à Boston, sous le titre de

1. Kircher, loc. cit.

« *Experimental investigation of the Spirits*, » on trouve le dessin très-exactement conforme de ces deux roues divinatrices employées à quarante siècles de distance. Rien ne manque dans l'une de ce qui se trouvait dans l'autre. On y voit un cadran, une aiguille et une planche de précaution destinée à cacher au médium la vue du cadran; c'est le soulèvement *seul* et spontané de la table qui doit faire agir l'aiguille au moyen d'une poulie. Un autre modèle nous montre une seconde petite table à roulettes superposée sur la grande, qui marque les lettres. Les mains du médium doivent être posées sur la petite, qui doit rester immobile, bien qu'elle soit équilibrée de telle sorte que le moindre mouvement du médium se trahirait immédiatement.

Pendant qu'on déployait ce luxe de précautions aux États-Unis, un ecclésiastique célèbre, de notre connaissance, recevait de M. l'abbé Vincot, missionnaire de la province de Sy-Tchuen, à l'est du Thibet, une lettre dans laquelle on remarquait les paroles suivantes : « Ici le magnétisme animal est connu depuis bien des siècles, ce qui prouve que Mesmer n'en est pas l'inventeur. Il en est de même des *tables tournantes;* ces tables savent même écrire, soit avec une plume, soit avec un crayon qu'on attache perpendiculairement à l'un de leurs pieds. Je penserais donc que toutes les sorcelleries ont passé d'Orient en Europe[1]. »

Et la meilleure preuve que notre bon missionnaire *ne ment pas*, comme on l'a prétendu, c'est que, dès l'année 1829, on lisait dans les *Annales des voyages* (t. XLIII, p. 363) : « Celui qui a l'intention de faire apparaître un *sin* fait balayer la meilleure salle de sa maison, prépare *deux tables* et y répand une poudre blanche; puis il se procure une baguette droite dont il fait un pinceau, et une règle horizontale pour *bien tenir*

1. Voir cette lettre dans *l'Univers* du 14 avril 1857. Quant à cette dernière précaution, nos lecteurs pourront la reconnaître, car c'est précisément celle que M. de Saulcy et moi croyions avoir inventée les premiers. (Voir sa lettre aux premières pages de notre premier volume.)

la table. Alors il cherche, pour guider ce pinceau sous la direction de l'esprit invisible, un petit garçon qui ne sache *ni lire ni écrire*. Quand le moment est arrivé, si l'esprit consent à paraître, le pinceau que tient l'enfant commence à se mouvoir d'une manière *irrésistible* et rend des réponses, soit en vers, soit en prose, suivant les circonstances. Nulle femme ne peut être présente dans ces occasions. Quelquefois l'esprit évoqué refuse de paraître, mais, dans d'autres temps, les *mânes* de Confucius, ou du dieu de la guerre et de ses généraux, se montrent et donnent parfois des réponses sur les affaires d'état et les destinées de la dynastie. » (Tiré, par les *Annales*, du *Canton Register*.)

Décidément, pour nous être tant troublés devant *la nouveauté* de 1853, il fallait que nous fussions nous-mêmes bien *neufs*. C'était permis à nous toutefois, mais à l'*Académie des inscriptions!*... Comment expliquer son sommeil devant l'agitation fiévreuse qui s'était emparée des deux mondes? De deux choses l'une: ou elle avait oublié tous ses auteurs sacrés et profanes; ou elle voulait faire acte de bien mauvaise confraternité, en laissant, comme nous l'avons dit, sa grande sœur l'*Académie des sciences* se fourvoyer pendant cinq ans dans la folie des *petits mouvements naissants* [1], des *pendules explorateurs* [2], des *vibrations invisibles* [3], des *jeux musculaires péroniers* [4], etc. D'une manière ou d'une autre, on ne sait comment qualifier une telle conduite. Enfin, après ces cinq années, M. Maury a senti la nécessité d'une réparation; il a laissé parler l'Antiquité, mais quelle réparation, grands dieux! que celle qui consiste à dire: « Vous mentez, ou vous perdez la tête [5]!... »

1. Babinet.
2. Chevreul.
3. Boussingault.
4. Jobert de Lamballe.
5. « LES TABLES ET KIRCHER. » La plus remarquable de toutes les tables mystiques, bien qu'elle ne *parût* pas *tourner*, était sans contredit la célèbre table isiaque (Bembina) dont Kircher nous a fait une si magnifique description.

Sur cette table (qu'elle fût primitivement ou secondairement égyptienne,

§ IV

Théologie et archéologie de la pierre. — Beth-el et Beth-aven. — Pierres animées (ἐμψυχῆς). — Pierres animées et parlantes. — Pierres animées, parlantes, marchantes et tournantes. — Monolithes de 40 pieds de hauteur et pesant 500,000 kilogr. — La tradition et la géologie s'accordant pour assigner à celles de l'Irlande une origine africaine. — La nature et la main humaine reconnues impossibles. — Note sur l'archéologie du géant et la surintelligence du *logam* et du *menhir*.

1. — *Théologie de la pierre.*

Le fétiche grandit et devient *pierre*, en attendant qu'il devienne monument.

Dès l'antiquité la plus reculée, nous voyons chaque nation signaler dans *certaines* pierres les manifestations sensibles d'une puissance spirituelle, et la Bible, qui doit faire toujours autorité, donne à celles qu'elle sanctionne le nom de *bethel*

peu nous importe) étaient gravés tous les symboles se rapportant aux quatre mondes, archétype, intellectuel, sidéral et élémentaire, et aux douze dieux qui les régissaient tous (*rectores*). Osiris, comme principe actif, et Isis, comme principe passif, y jouaient les principaux rôles. L'astronomie et plus encore l'astrologie faisaient donc le fonds de cette vaste encyclopédie théologique comme on les comprenait à cette époque.

« Mais, dit avec raison Kircher, cette théologie ne se contentait pas d'être purement doctrinale, elle était avant tout théurgique, et tout autour de cette table avaient lieu des rites, des dédicaces, accomplis avec toute l'attention et toutes les conditions psychiques et matérielles nécessitées par cette conviction : que le moindre oubli eût rendu toute la cérémonie inutile. »

C'était une évocation prolongée, évocation faite par des prêtres inspirés *d'une sainte fureur*. La table était en outre chargée de simulacres et d'amulettes *attractives* des bons génies et *répulsives* des mauvais, ainsi que des formules de supplications adressées aux premiers, pour qu'ils voulussent bien révéler *en songe* les remèdes qui devaient sauver les malades. Par le même pacte, et devant la même table, ils consultaient encore les dieux sur tous leurs doutes et difficultés et *croyaient* en recevoir les réponses, soit par les gestes et les signes que leur faisaient ces images, soit par les révélations que les dieux *cachés derrière ces signes*, leur faisaient en songe ou dans l'extase (*a*).

Nos égyptologues modernes se sont montrés bien sévères pour les traduc-

(*a*) *OEdipus Ægypt.*, t. III, p. 159.

(*demeure de Dieu*), pendant qu'elle décerne à toutes celles des peuples idolâtres le nom de *beth-aven*, c'est-à-dire *demeure du mensonge*.

De toute manière, le principe est sauvé, et, dans la théorie biblique, ces pierres sont toujours la *demeure* d'un dieu vrai ou d'un dieu faux.

Voilà certes une assertion qui suffirait à elle seule, nous le savons, pour brouiller la science avec la Bible, si, dans l'intérêt de la paix à tout prix, la première ne savait pas se retourner et réduire le tout à ce qu'elle appelle le « pur symbolisme de la *philosophie* antique. »

Assurément le culte biblique de la pierre n'aurait aucune

tions hiéroglyphiques de Kircher, et nous avons, pour ainsi dire, *palpé* la preuve d'une indigne calomnie, formulée malheureusement par l'un des hommes dont nous avons le plus de droits d'être fiers, par Champollion; nous nous sommes assuré, *au Musée Kircher du Collége romain*, de l'existence du livre et du passage arabes dont notre savant a osé l'accuser d'avoir été tout simplement *l'inventeur;* l'un et l'autre existent et répondent par eux-mêmes.

Que, dans l'interprétation littérale et alphabétique des hiéroglyphes, Kircher se soit complétement abusé, personne n'en doute aujourd'hui, mais qu'il n'en ait pas saisi *l'esprit* au moyen de ses ingénieux rapprochements et de son érudition hors ligne, voilà ce que nous ne pourrons jamais accepter, et, dans notre chapitre sur les *obélisques*, nous espérons faire passer ce *paradoxe* à l'état de vérité *démontrée*. Nous le croyons tout à fait dans le vrai, et beaucoup plus peut-être que tous ces contempteurs réunis, lorsque, à propos des *tables* sculptées sur l'obélisque de Saint-Jean de Latran et sur celui de Flaminius, il nous dit : « Les tables sacrées étaient comme le répertoire synthétique des symboles les plus célèbres relatifs aux opérations les plus secrètes des dieux, ainsi que celui des *forces* par lesquelles on croyait pouvoir les attirer. Gravés particulièrement, et comme quelque chose d'excellent, tant sur les obélisques et les sphinx que sur les murailles des temples, ces emblèmes avaient passé de là dans les *tables*, qui se trouvaient ainsi la répétition des monuments (*a*).

Il ne faut pas oublier, à propos de cette table *isiaque*, qui a coûté tant de travaux et occasionné de si grandes dépenses typographiques au bon jésuite, qne Jamblique, si réhabilité aujourd'hui comme exactitude mystique égyptienne (nous le verrons encore), s'exprime ainsi : « Si les prêtres, dans les sacrifices, oubliaient un seul des rites gravés sur les monuments, ils s'attendaient

(*a*) *OEdipus Ægypt.*, t. III, p. 230.

raison d'être s'il ne reposait pas sur un mystérieux et divin symbolisme. Ce n'était pas *en l'air* et sans raisons que le nom de Jéhovah était gravé sur la *schéteya*, ou pierre fondamentale du temple, qui remplaçait l'arche d'alliance toutes les fois qu'elle manquait au sanctuaire [1].

Cette pierre, ne l'oublions pas, était l'inséparable compagne du peuple voyageur, « *consequente eos petra*, » et le messie conducteur de ce peuple s'appelait « la *pierre* d'Israël [2]. »

Ce n'était pas sans raison que Moïse s'adressait à la *pierre* pour en obtenir cette eau rafraîchissante que « désiraient les cerfs altérés du désert [3] ; » que *Pierre* était choisi plus tard pour devenir « la pierre sur laquelle devait s'élever toute l'Église ; » et que l'ancienne ville de *Luza* (ou pierre-dieu) prit le nom de Beth-léem, ou *pierre-pain*, précisément au moment ou le *dieu-pierre* d'Israël devenait lui-même le dieu-pain de l'Évangile [4], etc.

Il y a là une persistance de métaphore qui ne peut s'expliquer que par une persistance plus grande encore des idées symboliques sous lesquelles on voilait le plus grand des mystères, à savoir : celui de l'imposant édifice qui, basé primiti-

à voir s'évanouir à l'instant tout leur œuvre théurgique. Isis, consultée, apparaissait ordinairement en songe, comme on l'avait vue représentée sur sa *table*, et, par différents signes, donnait alors des remèdes ou des solutions (*a*). »

Non, si Kircher s'est trompé grammaticalement, et encore Champollion convient que sans lui, sans sa grammaire copte, on n'eût jamais rien déchiffré, il ne s'est certainement pas mépris sur le fond de la religion égyptienne, et chaque jour s'en présentera quelque démonstration nouvelle. Le comte de Maistre a dit : « Si cet homme prodigieux était né en Angleterre, son buste, et peut-être ses statues, rempliraient les musées ou couvriraient les places publiques de Londres (*b*). » Ce n'est pas trop dire.

1. Voir *Dieu et les dieux*, de M. Des Mousseaux, p. 61.

2. « *La pierre est devenue le pasteur d'Israël.* » (*Genèse*, ch. XLIX, v. 24.)

3. « *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum.* » (*Ps.* XLI.)

4. « *Il naîtra dans la petite ville du pain*, » disait le prophète Michée.

(*a*) *De Mysteriis Ægypt.*, ch. XX, part. II.
(*b*) *Soirées de Saint-Pétersbourg*, t. II.

vement sur la *schéteya* d'Israël, supporte aujourd'hui la coupole de Saint-Pierre et s'achèvera dans les cieux, lorsque, après s'être *édifiées* mutuellement, toutes ces pierres humaines et vivantes, réunies enfin par l'indissoluble ciment de la vraie charité, n'auront plus à recevoir que la clef de voûte ou couronne divine, garantie de leur récompense et de leur éternelle durée[1].

Mais que notre philosophie moderne y prenne garde, qu'elle n'aille pas se compromettre avec la Bible et se croire quitte envers elle, par cela seul qu'elle aurait entrevu son symbole.

Qu'elle le sache bien, parallèlement au symbole marchait avec la pierre un perpétuel miracle, et comme la pierre dont la divinité se révélant à Jacob lui avait arraché ce cri : « Que ce *lieu est terrible !... c'est la demeure du Seigneur, et je l'ignorais*[2] ! » de même le grand Apôtre ne veut pas qu'on en doute. Selon lui, « la pierre du voyage était le Christ lui-même, *petra autem erat Christus*[3], » et la Bible nous la montre opérant à son tour une multitude de miracles, *exécutés*, selon toute apparence, comme pour l'*urim* et le *thummim*, par les influences angéliques, représentant ici la personne de leur maître, *sustinentes personam Dei.*

Il faut donc bien que la philosophie s'y résigne; sans ces miracles, la pierre n'eût été rien, et sans l'assistance réelle de la Divinité, le grand symbole philosophique dont cette pierre était la clef n'aurait été compris ni retenu par personne[4].

1. « *La science enfle, mais la charité édifie.* » Saint Paul, *I Cor.*, VIII, 1.
2. *Genèse*, ch. XXVIII.
3. Saint Paul, *I Cor.*, ch. X, v. 4.
4. On ne s'explique pas comment Cornelius à Lapide peut essayer de soutenir qu'il n'y avait pas ici de pierre *matérielle*, parce que l'Apôtre dit qu'ils buvaient de la pierre spirituelle «*petra spiritali;* » mais, dans le verset précédent, il avait déjà dit « qu'ils mangeaient de la manne spirituelle, » et certes la manne, tout en étant la figure symbolique de l'eucharistie, était bien en même temps une nourriture matérielle. Il doit y avoir identité dans la *réalité* des deux miracles ainsi rapprochés. Les Juifs, les Chaldéens et Tertullien ont donc eu bien raison de traduire par « la pierre qui venait avec eux, la pierre leur compagne, *petra comes,* » et saint Ambroise (*de Sacram.*, l. I,

On peut saisir ici sur le fait la solidarité constante des emblèmes et de leurs objets réels, et la manifestation historique de ces derniers dans les premiers, manifestation sans laquelle il n'y aurait jamais eu ni culte ni théologie.

Celui qui ne considère que l'emblème sans sa philosophie ne voit dans le *bethel* qu'un misérable fétiche minéral hallucinant toute la terre au point de lui faire prendre un caillou pour un dieu; et franchement, miracle pour miracle, ce dernier n'est pas le plus facile à comprendre.

Théologie mystique *appliquée*, ou sanction expérimentale *des emblèmes par les prodiges*, voilà le mot du problème. Celui qui sépare ces deux choses ne saurait en comprendre une seule.

Maintenant le grand emblème de la pierre étant donné d'en haut comme la représentation du grand édifice spirituel composé des âmes, des anges et de Dieu, il eût été hors de toute logique que le paganisme, condisciple primitif du peuple hébreu dans cette première école de toutes les vérités, eût oublié une leçon que ses dieux ne tardèrent pas du reste à répéter dans tous les lieux du monde, en se substituant eux-mêmes aux messagers du vrai Dieu, pour se faire adorer à leur place.

C'est ainsi, avons-nous dit, que le *beth-el*, maison du Seigneur, devint aux yeux de la foi le *beth-aven* ou maison du mensonge, l'antique et sainte *matzéba*, une mizbéah coupable[1] et finalement défendue, comme le Christ-pierre devint un *Jupiter-lapis*, avalé par son père Saturne, sous sa forme de *pierre*. Aussi, « jurer par le Jupiter-pierre, *Jovem lapidem jurare*, » passait-il pour le plus sacré des serments, nous dit Aulu-Gelle[2].

chap. I) a dit avec raison « la pierre *mobile* qui suivait le peuple. » On est tout étonné d'entendre le pieux et savant Cornelius protestantiser ici complétement.

1. Τὰ μισύβατα μαντεῖου λίθοῦ, misybates ou pierres *prophétiques*, dit M. Lebas (*Revue des Deux Mondes*).

2. *Nuits attiques*, l. I, ch. XXI.

Chaque dieu suivit tout aussitôt l'exemple de son maître; d'abord les dieux des sept planètes, λίθοῦς ἑπτὰ, consacrés aux cabires et aux grands dieux, ensuite les douze dieux du Zodiaque, leurs soixante-douze ministres, les trois cent soixante-cinq patrons de chacun des jours de l'année, puis enfin la tourbe des grandes et petites déesses, des élilim et des déastres, dont chacun venait *enchanter* à l'infini et convertir en fétiches ou talismans tous les *silex* du monde habité. On put croire un instant que la géologie était vraiment la mère de tous les cultes. Il devenait impossible de marcher sans se heurter à un dieu, tant les places publiques, les carrefours, les chaussées et les champs en étaient encombrés.

On voit jusqu'où pourrait nous conduire l'inventaire d'un panthéon semblable. Aussi nous contenterons-nous de rappeler à nos lecteurs les plus famées de toutes ces pierres, en les priant de ne jamais perdre de vue la qualification d'*animées* ou *vivantes* (ἔμψυχης) qu'elles recevaient partout après l'onction oléagineuse qui consacrait, soit l'apparition spontanée du dieu, comme dans le fait de Jacob, soit les manifestations subséquentes produites par l'évocation et le rit observé.

2. — *Pierres animées* (ἐμψυχῆς) *et parlantes.*

Laissons donc de côté la topographie de ces pierres, et attachons-nous en ce moment à leur *animation*.

Qui sait si quelques-uns de nos lecteurs ne diront pas comme Pausanias : « En commençant cet ouvrage, je trouvais que les anciens Grecs étaient vraiment d'*une crédulité bien stupide* (en adorant la pierre); mais parvenu à l'Arcadie (cette ancienne contrée des Pélasges-Chananéens), j'ai bien changé de façon de penser[1]? »

Que de Pausanias parisiens n'avons-nous pas vus depuis quelques années!

1. In *Achaica*, p. 81.

Vouloir prouver que ces pierres étaient regardées comme autant d'oracles, ce serait vouloir prouver la lumière en plein midi. Vouloir prouver qu'elles en rendaient de très-réels *à elles toutes seules*, ce serait tout à fait peine perdue auprès du plus grand nombre. Nous demanderons seulement ce que devenaient cette fois, en plein champ, ces trappes, ces conduits acoustiques, ces mille et mille ressorts que Fontenelle supposait établis dans les souterrains de tous les temples, pour expliquer *à sa manière* la mystification du pauvre genre humain?

On en conviendra; cette fois-ci le genre humain trompé ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même; pas d'intermédiaire possible entre l'oracle et lui; la pierre tombait le plus souvent des nues, comme nous le verrons tout à l'heure; on la laissait refroidir, après quoi venaient l'onction recommandée, la prononciation de certaines paroles, puis l'interrogation et la réception des réponses.

Et ce n'était pas d'hier qu'on le disait, car un académicien du dernier siècle[1] s'étonnait de retrouver dans le poëme *des pierres*, attribué à Orphée, toutes les merveilles racontées par les auteurs subséquents. Dans ce poëme, ces pierres se divisent en *ophitès* et *sidéritès*, pierres du serpent et pierres des astres. L'ophitès est raboteuse, dure, pesante, noire, a le *don de la parole;* lorsqu'on fait semblant de vouloir la lancer, *elle rend un cri semblable à celui d'un enfant.* C'est au moyen de cette pierre qu'Hélénus prédit la ruine de Troie, sa patrie, etc....

M. Falconnet demande pardon d'entretenir ses lecteurs de pareilles *fadaises*, et fait remarquer que les auteurs de tant d'*extravagances* seraient envoyés aujourd'hui sur-le-champ à Charenton. Mais comment n'a-t-il pas reculé devant l'excellente compagnie dont il eût illustré ce triste lieu? Sanchoniaton et Philon de Biblos avaient déjà défini ces bétyles des *pierres*

1. M. Falconnet, *Acad. des inscr.*, t. VI, *Mém.*, p. 513.

animées. « Mais, dit-il, croirait-on que Photius, cet écrivain *grave et judicieux*, n'hésite pas à nous instruire de toutes les circonstances de ces prodiges, que beaucoup d'autres auteurs du reste avaient constatés avant lui? » M. Falconnet est bien prompt à juger; Photius pouvait parler de tout cela savamment, puisqu'il copiait Damascius, Isidore, Asclépiade et le médecin Eusèbe, *ses amis*, et qui, tous, avaient passé leur vie dans le *commerce* de ces pierres; Eusèbe *principalement* ne quittait pas la sienne, la portait constamment dans son sein, et en recevait des oracles d'*une voix qui ressemblait à un petit sifflement;* on voit qu'au VIe siècle de l'Église on parlait exactement comme du temps du prétendu Orphée [1].

Mais le témoignage le plus imposant est sans contredit celui d'Arnobe, de ce saint Père qui, longtemps païen, et devenu *lumière de l'Église*, se confesse de tout le temps qu'il a perdu et de tout le scandale qu'il a pu donner à ce sujet. Il avoue qu'il ne rencontrait pas une seule de ces pierres sans la saluer, l'interroger et lui demander une réponse « qui parfois lui était transmise par une *petite voix* claire et stridente [2]. »

Faut-il donc accuser à son tour Arnobe de folie ou de mensonge?

Pourquoi voit-on encore à Westminster la fameuse pierre surnommée *liafail*, c'est-à-dire *parlante*, qui a donné son nom à l'île Fail, et qui ne *parlait* jamais que pour désigner le roi qu'il fallait choisir? Cambry l'a vue à Westminster, ornée encore de ce distique :

Ni fallat fatum, Scoti quocumque locatum
Invenient lapidem, regnasse tenentur ibidem.

« Si le destin ne trompe pas, partout où les Écossais par-

1. Il en est de même, à ce qu'il paraît, au XIXe siècle, et nous avons déjà parlé (Appendice compl. du 1er Mém., p. 93,) des accents *stridents* avec lesquels, au dire d'un médecin célèbre, l'esprit d'une table osait, EN SA PRÉSENCE, parodier le *Pater*.

2. Arnobe, *Contra Gentes*, III.

viendront à placer cette pierre, ils seront certains de régner[1]. »

Mais M. Falconnet l'a décidé; il veut que l'on range parmi les fables, non-seulement le langage des pierres, mais jusqu'à leur *mouvement*. C'est alors que le nombre des fous va doubler!

3. — *Pierres et menhirs erratiques.*

Suidas nous parle d'un certain Héraiclus qui savait distinguer parfaitement *au premier coup d'œil* les pierres inanimées de celles qui étaient susceptibles de mouvement[2].

Pline mentionne à son tour celles qui « s'enfuyaient lorsqu'on faisait mine de vouloir les toucher. »

S'il en eût été autrement, pourquoi celles du temple de Minerve, à Sparte, s'appelaient-elles tout à la fois « hardies et craintives[3]? »

Pourquoi les pierres monstrueuses de Stone-Henge portaient-elles autrefois le nom de *chior-gaur*, c'est-à-dire de ballet des géants[4]? Et comment tous les légendaires du moyen âge, et entre autres l'évêque saint Gildas, nous affirment-ils que ces prodiges diaboliques se répétaient souvent de leur temps, à Carnac, ce digne pendant de Stone-Henge?

A ceux qui croiraient devoir se révolter, nous prescririons en effet une heure de méditation sur les pierres de Carnac et de West-hoad-ley, sur cette forêt d'immenses monolithes, dont quelques-uns atteignent une hauteur de quarante pieds et sont estimés par les plus habiles[5] peser plus de 500,000 KILOGRAMMES. Et, après cette heure de méditation, nous leur demanderions ce qu'ils pensent des *sauvages* primitifs qui se

1. *Monuments celtiques*, par Cambry.
2. Au mot HERAICLUS.
3. *Dictionn. des Relig.*, de M. l'abbé Bertrand, art. BÉTYLES.
4. *Côr*, danse (d'où *chorée*), et *gaur*, géants.
5. Entre autres, par le célèbre Thomas Pownall. (Voir le récent ouvrage de Bordas, et celui de M. Halliwell, intitulé : *Voyage dans le comté de Cornouailles, sur les traces des géants.* »

jouaient avec de telles montagnes, les rangeaient avec autant de symétrie *circulaire* qu'il peut y en avoir dans un système planétaire, et les plaçaient dans un équilibre si délicat qu'elles semblent ne pas toucher à terre, et se tenir toujours prêtes à la quitter pour reprendre leurs évolutions fatidiques.

Voici le prodige permanent. C'est ici que la science se déconcerte et balbutie. « LES HOMMES NE SONT POUR RIEN ICI, » s'écrie celle de la *veille*, car JAMAIS les forces et l'industrie humaines ne purent essayer rien de semblable, la nature seule a tout fait, la science un jour saura bien le démontrer[1]. »

« Mais vous n'y pensez pas, reprend la science du *lendemain*. Est-ce que la nature aligne, espace, trace des dessins combinés, des enlacements tout à la fois mathématiques et pittoresques, calculés sur les constellations du Zodiaque et les sinuosités du serpent? Est-ce que tout ne respire pas ici la surintelligence de l'esprit autant que le *summum* des forces corporelles? Il *faut donc* bien que ce soient des hommes[2]. »

Et devant la double *impossibilité* de ces deux *nécessités*, nous engageons la science à méditer encore, à méditer toujours,... et surtout à ne plus ranger les titans et les géants parmi les légendes primitives, car leurs œuvres sont encore là sous les yeux, et ces *mondes branlants* oscilleront sur leur base jusqu'à la fin des siècles pour l'aider à bien comprendre... qu'on ne mérite pas Charenton pour avoir cru à des merveilles attestées par toute l'antiquité[3].

1. Voir Cambry, *Antiquités celtiques*, p. 88.

2. Aussi ce même Cambry se rétracte-t-il sans mieux comprendre. « J'ai cru longtemps à *la nature*, dit-il, mais je me rétracte;... car *le hasard* ne peut produire une aussi étonnante combinaison,... et *ceux* qui mirent ces pierres en équilibre sont les mêmes qui ont dressé les *masses mouvantes* de l'étang de Huelgoat auprès de Concarneau. » Très-bien, mais la question n'est pas changée.

3. Un des demi-dieux de la Suède est le géant Starchaterus. Dans le portrait que donne l'in-folio de Johannes Magnus, il est représenté portant dans chaque main une pierre chargée de caractères runiques, comme toutes celles de ce pays.

Et ce n'est pas elle seulement ; le docteur John Watson nous dit, en parlant des pierres *branlantes* de Rocking-Stone, situées sur le coteau de Golcar (ou de l'Enchanteur) : « L'étonnant mouvement de ces masses en équilibre les faisait comparer par les Celtes à des dieux[1]. »

Il y a mieux ; *Giraldus Cambrensis* parle d'une pierre de l'île de Mona, qui *revenait* à sa. place, quelque effort que l'on fît pour la retenir ailleurs. A l'époque de la conquête de l'Irlande par Henri II, un comte Hugo *Cestrensis*, voulant se convaincre de la vérité du fait, la lia à une autre pierre beaucoup plus grosse et la jeta dans la mer. Le lendemain, elle occupait sa place accoutumée.

Et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que le savant Guillaume de Salisbury semble garantir le fait, et dit avoir vu cette pierre enchâssée dans le mur d'une église en 1554.

Il est curieux de lire en regard de tout ceci ce que Pline disait de celle que les Argonautes avaient laissée à Cyzique, et que les Cyziciens avaient placée dans leur Prytanée, « d'où elle s'était *enfuie plusieurs fois*, ce qui leur fit prendre le parti de la plomber[2]. »

Autre difficulté, et cette fois c'est la géologie qui se déconcerte. D'où viennent ces pierres? Souvent elles appartiennent si peu au pays qui les supporte, on ne trouve que si loin leurs analogues géologiques[3], que plusieurs savants se sont vus forcés de recourir à une sottise plus forte encore que toutes les autres et de les déclarer *artificielles !* Artificielles !... voyez-vous cette *manufacture* de montagnes granitiques *dirigée* par des sauvages !

« Ce qui surprend, dit M. William Tooke, à propos des grosses pierres entassées sur le sol de la Russie méridionale et de la Sibérie, ce qui surprend, c'est que là on ne trouve ni rochers ni montagnes qui aient pu fournir ces grandes pierres;

1. Cambry, p. 90.
2. *Hist. nat.*, t. XXXVI, p. 592.
3. Cambry, p. 90.

il faut qu'elles aient été transportées d'une distance immense et par des efforts prodigieux[1]. »

En effet, il y a *là* quelque chose de fort surprenant, et ce qui l'est bien plus encore, lorsqu'on sait que la tradition irlandaise attribue leur apport à un *sorcier africain*, c'est d'apprendre du rationaliste M. Charton « qu'un échantillon de ces pierres ayant été soumis à l'un des plus savants géologues de Londres, il n'hésita pas à lui assigner une origine étrangère ET PEUT-ÊTRE MÊME AFRICAINE[2]. »

Ainsi, voici l'archéologie qui possède ses blocs *erratiques* comme la géologie, blocs cette fois bien évidemment transportés par des forces comme on n'en voit plus, et par une intelligence qui n'est pas plus commune !

Mais nous n'avons plus ici la ressource hypothétique des vastes continents *glacés* qu'on invente tout exprès pour expliquer les autres. Ceux d'Irlande, en tout cas, n'ont certes pas *glissé*, et l'esprit se trouble à la pensée des cabestans immenses qui auraient dû couvrir tout le globe pour opérer de pareils transports, et cela dans un temps où la terre n'était couverte, dit-on, que de peuples non civilisés !

« Chaque pierre, dit la *Revue archéologique* de 1850, p. 473, est un bloc qui fatiguerait de son poids nos plus puissantes machines. Ce sont, en un mot, par tout le globe, des masses devant lesquelles le mot *matériaux* semble rester inapplicable, à la vue desquelles l'imagination est déconcertée, et qu'il a fallu gratifier d'un nom colossal comme les choses elles-mêmes. En outre, ces immenses pierres *branlantes*, quelquefois appelées *routers*, placées debout sur une de leurs parties comme sur une pointe, et dont l'équilibre est si parfait qu'il suffit de les toucher pour les mettre en mouvement,... décèlent les connaissances les plus positives en statique. Contre-balancement réciproque, surfaces tour à tour planes, con-

1. *Sépulture des Tartares*, Arch. VII, p. 222.
2. *Voyageurs anciens et modernes*, t. I, p. 230.

vexes et concaves,... tout cela se rattache aux monuments cyclopéens dont on pouvait dire AVEC RAISON, suivant de La Vega, « que les démons y ont plus travaillé que les hommes. »

Ainsi voilà des prodiges de statique et d'équilibre appliqués à des masses pesant jusqu'à un million de nos livres! Quels ignorants et quels sauvages! Pauvre science, que nous te plaignons[1]!

4. — *Blocs et monolithes tournants.*

Voyons donc si nos tables *tournantes* ne nous aideraient pas encore une fois pour la solution du problème.

Voilà partout des pierres immenses que l'on a dites vivantes, mouvantes, parlantes et marchantes! On les appelait même *fuyantes*, car le mot anglais *router* signifie « mettre en fuite; » on les appelait encore les pierres *folles :* « C'était, nous dit M. Des Mousseaux, le nom que l'on donnait à toutes les pierres prophétesses[2]. » La pierre *branlante* est acceptée par la science. Mais pourquoi branlait-elle? Il faudrait être aveugle pour ne pas voir que ce mouvement était encore un moyen de divination, et que c'était là la raison de leur surnom de « pierres de vérité. »

Dulaure, après en avoir cité plusieurs, essaye de bien des conjectures[3]; d'abord ce ne peut être qu'un *hasard*, puis il y

1. On peut lire, dans le *Correspondant* du 25 février 1862, l'étonnement de MM. Richardson et Barth, en retrouvant dernièrement dans le désert du *Sahara* les mêmes trilithes et pierres levées : « Qui donc, s'écrient-ils, a pu dresser *là* ces singuliers monuments dont les analogues se retrouvent en Asie, en Circassie, en Étrurie et dans tout le nord de l'Europe? » — Eh, mon Dieu! des constructeurs tout aussi analogues entre eux que les monuments eux-mêmes, mais certes avec des forces et des moyens dont nos savants pourront chercher longtemps l'équivalent dans leurs études et leurs écoles polytechniques. Mais ce qui nous passe, c'est l'indifférence avec laquelle nos staticiens examinent, mesurent, confessent même toutes ces impossibilités mécaniques et humaines, sans en tirer la moindre conclusion.

2. *Dieux et les dieux*, p. 567.

3. *Des cultes qui ont précédé l'idolâtrie*, p. 263.

voit de l'*intelligence*, et termine très-commodément par les mots de *hasard imité*.

Imitation ou hasard, il n'en resterait pas moins certain que les Irlandais, comme tous les peuples du Nord, réglaient le choix de leurs souverains sur les *mouvements* de ces pierres qui prenaient alors le nom de *pierres de destinée*.

C'est sur un monument de cette espèce que Vormius et Olaüs Magnus font élire les rois de la Scandinavie : « Sur ces immenses rochers, dit ce dernier, élevés par les forces colossales des *géants*. »

Voici évidemment l'*Otizoé* persane dont Pline nous dit : « Dans les Indes et en Perse, c'était elle que les mages étaient forcés de consulter pour l'élection de leurs souverains[1], » ou plutôt cet *horrible* rocher qu'il nous montre ailleurs dominant la ville d'Harpasa, en Asie, et placé dans de telles conditions d'équilibre « QU'UN SEUL DOIGT SUFFIT A LE REMUER, PENDANT QUE, SI L'ON VEUT Y EMPLOYER TOUT SON CORPS, IL RÉSISTE[2]. »

Peut-être l'un de nos plus savants ingénieurs, M. Séguin, se rappellerait-il à ce propos la si vive controverse qu'il eut à soutenir en 1853 sur les *tables* avec le rédacteur du *Cosmos* : « Vous poussez, lui disait celui-ci, vous poussez sans vous en apercevoir. — Mais, au contraire, répondait-il avec vivacité, c'est elle qui me *résiste* et qui me *pousse*. »

Ces *pierres* étaient décidément de la même famille que ces *tables*. Tour à tour animées, dansantes, devineresses, comment n'auraient-elles pas été tournantes?

Elles l'étaient, en effet, et, pour s'en assurer, il suffit encore de se rappeler ces pierres de Bolsène, que Pline appelle positivement TOURNANTES D'ELLES-MÊMES[3], et toutes ces pierres qui *virent* (tournent), et cette variété de cromlechs qui se composent de huit ou dix chapeaux ou de meules,

1. *Hist. nat.*, l. XXXVII, ch. LIV.
2. Ibid., l. II, ch. XXXVIII.
3. « Item motas versatiles Volsiniis inventas aliquas, et *sponte motas* invenimus in prodigiis. » (*Hist. nat.*, p. 36, 592.)

superposés les uns aux autres et reposant sur une aspérité centrale qui leur permet de *tourner* avec facilité.

Les rochers de Brinham, dans le Yorkshire, ou *Brimham-Rocks*, sont, dit M. Charton, « des groupes clair-semés irrégulièrement sur un espace de quarante acres, et témoins non équivoques de quelque grande commotion *naturelle*... Il est vrai que ces pierres ont été taillées avec des instruments grossiers, et que plusieurs portent à leur sommet des PIERRES TOURNANTES [1]. »

M. Charton déplore quelque part la perte d'anciens plans de ces *dracontia*, détruits par les évêques : « Quelle lumière, s'écrie-t-il, ces plans auraient jetée sur la question qui nous occupe !... » Nous pouvons lui affirmer que le moindre de nos objets divinatoires et *tournants*, qu'il ne consent même pas à regarder, appartient, ni plus ni moins que tous les géants pétrifiés de Stone-Honge et de Carnac, au principe ophidien [2], leur auteur commun.

Nous en attestons les interminables et fastidieux *dracontia*, dont une *table* bavarde nous a couvert des rames de papier, et les inscriptions placées au-dessous de ces dessins qui témoignaient des ennuis de *sa vieille vie*, et ces reproductions de véritables trilithes ou dessins triangulaires qui révélaient sa qualité de « serpent antique et, comme elle le disait, *de Jéhovah à l'envers* [3]...

1. *Magasin pittoresque* (1853), p. 32.
2. Du serpent.

---

3. « ARCHÉOLOGIE DU GÉANT ET SURINTELLIGENCE DU MENHIR. » Prenons garde ! nous avons bien assez des embarras *antédiluviens* du moment et de celui que nous causent aujourd'hui nos anciennes dénégations ; méfions-nous de tous ceux que l'avenir pourrait nous ménager encore. Il serait par exemple fort curieux de fouiller plus profondément qu'on ne l'a fait autour d'un cromlech comme celui de Dundalk en Irlande, et de son voisin appelé encore aujourd'hui « le fardeau du géant. » On le disait apporté d'une montagne éloignée, par ce même géant auquel la tradition a conservé son

nom de *Pazzham-Schaggéam*. Or, on a trouvé tout auprès une de ces verges qu'on retrouve *presque toujours* en pareil cas, et que l'on appelle en Irlande « baguettes du conjureur : » pourquoi en rester là?

M. Éd. Biot, membre de l'Institut, a publié (*Antiquités de France*, t. IX) une notice fort curieuse sur les *chatampéramba* ou champs de mort du Malabar. «Même disposition qu'à Carnac, dit-il, c'est-à-dire une proéminence et une tombe centrale.» On y trouve aussi des ossements, et M. Hillewell nous dit qu'on en a trouvé d'ÉNORMES et que les habitants appellent cela « les demeures des géants ou *rakchasas* (*a*). » Or, nous avons vu au chapitre VII que le mot *rephaïm*, appliqué dans la Bible aux géants, signifie avant tout *ombres*, *mânes* ; tout nous fait donc présumer que, d'un bout à l'autre du monde, c'était là l'objet de l'adoration générale, et que les *cromlechs* et les *barrous*, n'étaient que d'anciennes sépultures. La science adopte assez généralement cette dernière opinion bien appuyée par Bordas.

Mais ce qu'elle ne comprend pas du tout, faute de la moindre idée sur l'essence de la nécromancie, c'est le côté mystérieux de l'érection matérielle et des traditions conservées, ou plutôt elle le signale, mais comme une folie qui ne serait basée sur rien. « Ces piliers rangés en cercle autour du menhir sont parfois envisagés, dit M. Troyon, par les Lapons, comme la famille du *dieu* qui occupe la place d'honneur. Chaque pilier portait un nom particulier, et l'autel témoigne que ces peuplades éprouvaient le besoin de sacrifier aux puissances supérieures et de les apaiser. Était-ce aux mânes du chef ou à son Dieu que l'on sacrifiait? Question plus facile à poser qu'à résoudre. »

Elle sera toute simplifiée le jour où l'on ne séparera plus le *Dieu* de son *client*, réunion que la théologie nous a montrée permanente dans tous les *lieux fatidiques*. Et pour s'assurer que les monuments en question font bien partie de ces derniers, il faut encore s'attacher aux traditions générales expliquant si bien tout *ce qu'on ne peut pas s'expliquer*. « Souvent, dit le comte de Taillefer (dans son bel ouvrage sur les *Antiquités de Vésone*, p. 184), souvent ON CROIT ENTENDRE AUTOUR DE CES PIERRES DES SOUPIRS, DES GÉMISSEMENTS ET DES PLAINTES. »

Rappelons-nous ici les versets d'Isaïe (cités à notre chapitre VII) : « Faites taire, Seigneur, le tapage de leurs sépulcres; faites que ces géants ne ressuscitent plus » ; et les litanies contenant, il y a peu de siècles encore, ce cri d'épouvante : « De la persécution des *géants*, délivrez-nous, Seigneur. » Ce cri d'épouvante, nous l'avons déjà montré poussé par toute la terre; or, tout nous indique que ces sépulcres si redoutés étaient précisément ceux dont nous nous occupons, puisqu'ils la couvraient en entier.

Ossian nous montre à son tour des vieillards mêlés aux fils de Loda et faisant, tous ensemble, des conjurations nocturnes autour d'un cromlech. « A leur voix, dit-il, s'élèvent des météores enflammés qui épouvantent tous les guerriers de Fingal. » Aujourd'hui, comme du temps d'Ossian, toute flamme

(*a*) *Voyage dans le Cornouailles occidental sur les traces des géants.*

vive, spontanée et semblable à l'éclair, s'appelle encore, en langage gaélique, « flamme des druides (*a*). »

Les noms que ces pierres portent encore aujourd'hui témoignent eux-mêmes de la croyance générale. On s'explique assez bien la maison, la table, la chaise du géant, en raison de la forme et des ressemblances; mais on s'explique moins naturellement les *filles gaies*, les *pipeurs ou joueurs de flûte*, les *danseuses*, les pierres qui *virent*, qui *sonnent*, qui *chantent*, en un mot, les pierres *tourneresses* et *prophétesses*. La science se demande ce que signifie ce *trou* de dix-huit pouces de diamètre environ, qui traverse, de part en part, la pierre centrale placée sur la fosse sépulcrale du géant; comment ne reconnaît-elle pas ici la fameuse pierre *mânale* du *mundus* romain, pierre que l'on soulevait, *trois fois par an*, pour laisser sortir les mânes, et que l'on refermait sur ces mânes après les trois jours de réunion et de confraternisation? « *Mundus patet*, l'enfer est ouvert, » disait-on en soulevant cette pierre; eh bien! l'ouverture du cromlech est tout simplement une ouverture mânale destinée, encore aujourd'hui, à communiquer avec le *géant* qu'elle recouvre. Et en voici la preuve : M. Hillewell (p. 94 de l'ouvrage cité) nous dit son étonnement lorsque son guide lui raconta qu'il avait été lui-même *descendu* par cette ouverture pour trouver sa guérison dans la fosse, et que c'était encore un usage général, surtout pour le rachitisme des enfants. Il lui montra, en même temps, deux grandes épingles en cuivre, déposées sur l'une de ces pierres, et qui, lui dit-il, prenaient dans les consultations toutes les directions nécessaires pour la clarté de leurs réponses. Selon lui, il y avait toujours impossibilité absolue à l'enlèvement de ces pierres, quel que fût le nombre des chevaux employés. Une fois seulement on avait réussit, mais le lendemain les *chevaux étaient morts*, et les pierres revenaient à leur place. Ce guide ne s'arrêtait pas là, il nommait ses personnages; l'un de ces géants était Merlin lui-même, Merlin qui avait annoncé, plusieurs siècles à l'avance, une descente fatale de pirates au pied de *son rocher*. En 1590, en effet, la descente avait eu lieu, et, devant cette arrivée des pirates espagnols, les populations de Cornouailles, si braves d'ordinaire, glacées d'effroi par le souvenir de la terrible prophétie, prirent la fuite et délaissèrent leur rocher. Plus loin, c'était le *géant du mont*, le fameux *Cormoran*, tué dans sa caverne par un autre David nommé Jack, dont le nom est depuis resté populaire. On a trouvé tout près de là, dit Hillewell (*ib.*), une *énorme carcasse*; plus loin enfin, ce sont les deux aiguilles de *Logan-Stone* et de *Trerin-Castle*, la première ayant quarante pieds de hauteur, la seconde devant peser, dit-on, quatre-vingt-dix tonnes, et placée par le géant *Miendu*, c'est-à-dire *face noire*, dans une inclinaison telle au-dessus de l'abîme, qu'il suffirait, en apparence, d'une chiquenaude pour l'y précipiter, etc., etc.

Dulaure reconnaît bien que de ces pierres, *oscillatoires* et *tournantes*, on devait généralement tirer des augures, comme les Romains en tiraient des

(*a*) M. Eusèbe Salverte en fait du phosphore; mais il n'est pas plus facile de transformer les druides en chimistes que des peuples entiers en aveugles.

meules tournantes que Pline nous dit avoir existé de son temps à *Volsinium* (Bolsena). Mais, ce que Dulaure n'approfondit pas, c'est le *comment* de ce tournoiement que toutes nos mécaniques actuelles n'obtiendraient pas, et le *pourquoi* de cette confiance, qui n'eût pas résisté huit jours à un tournoiement artificiel.

Il y a, du reste, une enquête bien facile à mener à bonne fin : qu'un certain nombre de sceptiques veuillent bien parcourir seulement la province que nous habitons (la Normandie); ils y trouveront quelques centaines de *logans*, de *peulvans*, de *menhirs*, dont les uns ont encore aujourd'hui la réputation de tourner sur eux-mêmes plusieurs fois dans la nuit de Noël; les autres, de soupirer et gémir au chant du coq, le jour de Saint-Jean, comme le font, suivant M. de Taillefer, leurs analogues de la Saintonge; tous enfin d'obéir à la foi qui les consulte et aux prescriptions indiquées.

Mais nous ne serons pas assez perfide pour les engager à visiter la nuit le menhir de Domfront qui, pour mieux allécher les curieux, s'entoure, à certaines époques, de petites pièces de monnaie,... amorce fatale et cupidité punie; car, à peine le visiteur intéressé a-t-il essayé de mettre la main sur le métal tentateur, qu'il est saisi à l'instant, secoué, battu par des êtres d'une TAILLE GIGANTESQUE et d'une FORCE IRRÉSISTIBLE. On ne se frotte pas plus impunément aux GÉANTS qu'à ces tables funestes, dont le Dr Yz... nous a dit plus haut : « La folie n'est pas le seul fléau qu'elles entraînent, FUYEZ-LES COMME LE PLUS SÉRIEUX DES DANGERS. » (V. le t. I de ce Mém., p. 176.)

§ V

Sidérites ou pierres tombées.

Malgré leur inexplicable transport, ces bétyles de granit et de provenance terrestre étaient peut-être moins embarrassants encore que certains autres, de même nature, mais de provenance atmosphérique, que l'Antiquité appelait sidérites, et qui ressemblaient parfaitement à nos aérolithes modernes.

Aujourd'hui nous ne différons avec les anciens historiens que sur les propriétés merveilleuses qu'ils attribuaient à ces mêmes pierres et sur l'usage qu'ils en faisaient.

Mais quoi! hier encore la terre était littéralement jonchée de toutes ces pierres; pas une histoire qui ne mentionnât ces sidérites *fulgurales*, pas un païen qui ne sût qu'elles étaient *filles d'Uranus* et *flèches de Jupiter*, pas une nation qui n'enregistrât ces pluies de pierres, presque toujours accompagnées, comme nous l'avons vu pour chaque espèce d'épidémie,

de guerre, de famine, de peste et de spectres; pas une de nos provinces qui n'envoyât à nos académies mémoires sur mémoires, à propos de ces phénomènes d'expérience populaire: rien n'y faisait; seuls parmi les hommes, nos savants ignoraient et méprisaient, en plein XVIIIe siècle, ce que tous les hommes, y compris les Cafres et les Esquimaux, avaient su partout et toujours, et sans une de ces pierres qui faillit écraser un de leurs collègues en tombant auprès de lui, ils l'ignoreraient encore aujourd'hui!

Mais la leçon leur a-t-elle profité? Vont-ils devenir plus circonspects lorsque ce même genre humain va leur parler de l'*interrogation* et de la *révélation* de ces pierres?

Non, ils vont bénir, au contraire, une telle occasion de revanche, et, cette fois, on serait vraiment bien tenté de leur pardonner leur dénégation triomphante.

Et cependant, ne serait-il pas tout aussi imprudent de refuser à tous ces peuples si divers, et néanmoins si concordants, l'*interrogation* et la *révélation* de ces pierres, qu'il l'a été de leur nier leur chute et leur mouvement?

Il faut, en effet, une rare confiance en soi-même et un mépris encore plus rare du suffrage universel pour croire que tant d'hommages, tant de sacrifices et de prières se seraient adressés sans raison à un simple *caillou*, par cela seul qu'il serait tombé du ciel comme un grêlon ordinaire.

« Or, puisqu'il y avait des pierres-dieux, dit M. Des Mousseaux, et puisque les étoiles qui *passaient pour des divinités paraissaient* tomber de la voûte des cieux et laissaient *des pierres* à la place sur laquelle elles étaient venues s'éteindre, il devenait incontestable, pour certains sabéistes, que les dieux étaient des astres descendus d'en haut sous la substance de la pierre, afin de se placer à la portée des mortels... et ils les appelèrent *pierres vivantes* et *célestes* (Beth-el-diopètès), et probablement aussi *pierres de foudre, lapides fulguratæ.* »

« . . . . Et, de bonne foi, continue le même auteur, qu'eussent été des dieux sans âme, des dieux sans vie? L'An-

tiquité croyait ces pierres animées, *car* on les avait vues se mouvoir et parcourir les champs de l'air. Bien insensé qui l'eût osé révoquer en doute, et c'est parce que ces pierres avaient le mouvement et la vie qu'elles étaient consultées comme des oracles dans les conjonctures de quelque importance. Elles étaient dieux[1]. »

M. Des Mousseaux a raison; une fois proclamé dieu, l'aérolithe se lie à l'histoire générale du monde, et ce ne sont plus seulement les dogmes qui vont lui demander leur sanction, c'est le monde politique qui va lui demander conseil, instruction et lumière.

A Paphos, la grande autorité de l'aérolithe fait l'étonnement d'un Tacite. En Médie, Mithras, fils de la pierre qui vient du Soleil[2], épouse la pierre et en a un fils pierre, et sur la table du festin, au jour de la fête de ce dieu-soleil, on sert des pierres entre le *pain* et le *vin*[3].

A Émesse, Héliogabale, pontife et envoyé du *Soleil*, défend qu'on adore d'autre dieu que la pierre[4], car elle vient du grand astre.

A Laodicée, on montrait celui de Diane, fabriqué par Uranus comme tous les autres[5].

Et ainsi de suite.

Damascius, d'ailleurs, tranche la question de provenance. Ancien adorateur du bétyle, il affirme en avoir vu un, de ses propres yeux, se *promenant* dans les airs, et, pour cela seul,

1. *Dieu et les dieux*, p. 35. « M. Des Mousseaux s'étonne avec raison de voir un savant, ou plutôt un *prodige de science*, comme Bochart, soutenir que l'épithète d'*animées* tenait sans doute à une méprise de traducteur, qui aurait, par inadvertance, substitué le mot à celui de *ointes*. Quand l'Académie des sciences traitait de songe-creux les défenseurs des aérolithes, elle prouvait, *ipso facto*, qu'elle n'avait rien lu et rien regardé... Mais Bochart!... »

2. *Hist. nat.*, l. III.

3. Voir Plutarque.

4. Élius Lampridus, II.

5. Philon de Byblos.

M. Falconnet, dans un mémoire académique, se permit de le traiter de *stupide*. Aujourd'hui, il ne pourrait tout au plus appliquer cette épithète qu'à la fin du récit de Damascius. « J'étais persuadé, dit ce dernier, que le bétyle a quelque chose de divin; mais Isidore l'appelait plutôt *démoniaque*, car il reçoit son mouvement d'un démon (*δαίμων*, esprit bon ou mauvais[1]). »

Toutes ces pierres étaient noires comme celle de la pagode de Bénarès, comme la fameuse statue de Krischna, comme la pierre de la Mecque, comme les pierres de tous les anciens villages du Pérou.

Mais le plus illustre de ces fétiches atmosphériques était, sans contredit, celui de *la mère des dieux*, conservé à Pessinonte et revendiqué par Rome; voici dans quelle circonstance:

Annibal approche de la grande ville, et, pour la première fois, la grande ville a peur. On ordonne la consultation sibylline, et les livres sont ouverts. O surprise! on y lit que Rome ne devra son salut qu'à celui qui lui rapportera *la mère des dieux* ou la pierre noire de Pessinonte. On délibère, et le sénat décide que Rome enverra au roi de Pergame, possesseur du trésor, celui de ses enfants que son mérite et ses vertus rendront le plus digne d'un tel honneur.

Le choix tombe sur l'illustre Scipion Nasica, qui se rend auprès d'Attale. Celui-ci, ne pouvant rien refuser à la république, consent à lui faire ce qu'il appelle le plus magnifique des présents, et la députation s'embarque avec la pierre dont l'arrivée excite un vrai délire. Toute la ville se rend à sa rencontre, tout le peuple romain constate le miracle de la vestale Clodia, qui fait aborder, contre vents et marée, le bienheureux navire, en le tirant par son écharpe. On bénit les dieux, puis on porte la statue, avec la plus grande pompe, au temple de Minerve, où elle devient un des palladiums de la ville.

1. Photius, cité plus haut.

Ce qu'il y a de certain, c'est que le fléau carthaginois fut immédiatement conjuré [1].

Comme cette sidérite modèle est un excellent spécimen, il nous suffira de suivre ici tout l'embarras que la spécialité de cette pierre et sa solidarité avec la mère des dieux causent à nos mythologues désorientés.

Creuzer, Zoéga, Bœttiger consacrent d'énormes chapitres à l'explication de cet emblème, et pendant que l'un voit en lui les insignes de la terre, l'autre un cachet de stabilité, le troisième y trouve la personnification des montagnes sur lesquelles tombent les pierres célestes. Tout cela ne satisfait pas M. Guignault. Les recherches fort étendues de M. Lenormant lui-même, toutes savantes qu'elles sont, toutes ingénieuses qu'elles lui paraissent, lui semblent *quelque peu gratuites*. « Selon M. Lenormant, dit-il, il faudrait voir ici la mère de tous les dieux, de tous les êtres, le symbole de la fécondité universelle. Mais quelque *violence* que nous consentions à faire aux mots ou à notre esprit, nous ne saurions rien trouver de commun entre une pierre stérile et la notion fondamentale du personnage de Cybèle, qui est bien celle de la maternité, quoi qu'on en dise. Si une pierre devint le symbole de cette déesse, ce fut sans doute pour de *toutes autres raisons*, tirées soit de la forme significative de telle ou telle pierre, soit de son origine supposée céleste... [2] »

1. Il est assez curieux de lire, dans le cinquième discours de Julien sur la *mère des dieux* et sur ce fait, des réflexions très-sensées malgré leur profane application. «Cet événement, dit-il, prélude du triomphe des Romains dans la guerre que soutinrent les Carthaginois pour la défense de leur ville, est appuyé de l'autorité de tous les historiographes et gravé sur des monuments d'airain au centre de notre cité religieuse et puissante. Dussent les *esprits forts* (*sic*) et sages à l'excès traiter tout ceci de contes de vieille qu'on ne saurait écouter, pour moi, en pareil cas, j'ajoute toujours plus de foi au témoignage *du peuple* des villes qu'à l'opinion de ces *élégants du jour*, dont l'esprit, quelque subtil qu'on le suppose, ne voit rien sainement (*a*). »

2. Notes sur le IVe livre de Creuzer, p. 946.

(*a*) Oratio quinta, *de Matre deorum*.

On ne saurait mieux dire : une *grande mère* (magna mater), une *fécondité* éternelle symbolisée par une femme qui n'a jamais eu ni mari ni enfants, une *vierge* qui en porte un dans ses bras ; rien de tout cela n'a le sens commun et n'explique en rien la fameuse pierre.

M. Lenormant n'est pas moins embarrassé, et s'arrête d'abord à l'emblème de la *cohésion élémentaire*. Il croit avoir trouvé là le *génie* de toutes les religions antiques ; mais son bon sens, lui montre que la question ou plutôt le prodige n'est pas ici, et qu'il repose tout entier dans la nature et dans les *merveilles* de cette pierre.

« S'il faut prendre à la lettre, dit-il, l'expression de certains auteurs, la pierre sacrée était la déesse *elle-même*. Mais de quelle nature était donc cette pierre?... Elle devait être d'une nature *toute spéciale !* »

Toute spéciale, oui, si nous la comparons aux cailloux ordinaires ; non, si nous la comparons aux aérolithes *hystérolithes* qui devenaient comme les *armes parlantes* de tout ce culte dépravé. Et si l'on veut que nous risquions à notre tour toute la philosophie de ce caillou, la voici :

Rappelons-nous toujours les rapprochements que M. Lenormant faisait lui-même entre cette *magna mater* et la MA lydienne, nourrice de l'*enfant divin*, Dyonisius, qu'elle porte dans ses bras ; rappelons-nous la *maïa* ou nourrice divine, à laquelle Rome avait consacré son mois de *mai ;* rappelons-nous, en outre, que les Grecs appelaient Cybèle μασταυρα, ou mère du *taureau*, qu'elle avait un *lion* à ses pieds, et qu'on l'appelait la *mère immaculée ;* reportons-nous enfin à tout ce que nous avons dit, *pièces en main*, sur « l'immaculée virginité proclamée par le genre humain avant de l'être par Pie IX [1], » et nous ne douterons plus de cette vérité : que Cybèle est, comme Anaïtis et Sémélé, la synthèse parodique et dégradante de toutes les vierges *mères d'un dieu*, *épouses de leurs fils*, et

1. Chapitre VIII, § 2.

néanmoins toujours *immaculées*. Seulement, cette fois, au lieu de déshonorer *le fils*, en le parodiant encore une fois par l'ignoble *Dyonisios* et par les honteuses bacchanales de ce dieu (*pain et vin*), il s'agissait de déshonorer la mère, et comme on avait doté Bacchus et toute sa cour d'un *blason* en harmonie avec ses vices, de même, on a la main assez heureuse pour rencontrer, à l'usage de la *mère des dieux*, un second blason minéral qui saura bien représenter l'image la plus révoltante et la plus indigne de cette mère immaculée. Ces pierres toutes spéciales deviendront ses armes et son portrait, ἄγαλμα. Désormais, toutes auront un pendant plus abominable encore,... et à la porte de chaque temple de Cybèle s'élèveront des colosses gigantesques[1], que l'Écriture appelle quelque part « les infamies de Phégor, » et qui, sur toute la surface de la terre, paraissent avoir été l'unique préoccupation du paganisme ancien et moderne.

Et si l'on nous oppose ici le *lieu commun* qui consiste à voir dans ces emblèmes « une des plus sublimes conceptions de la philosophie antique sur le principe vital, sur l'enchaînement de la création, etc., » nous demanderons, l'histoire à la main, comment il se fait que, seule, la Bible, dont chaque prescription cérémonielle recouvrait cependant un emblème et un mystère, ne mentionne jamais ces derniers que pour les accabler des plus sanglantes épithètes, et les briser, partout où elle les rencontre, sous le coup de ses plus sévères anathèmes.

S'il n'y avait ici, comme on le prétend, que « de la métaphysique et de la morale spéculative, » pourquoi donc la fin de toute cette philosophie, de tous ces enseignements se révélait-elle par une immoralité d'*action* capable de faire reculer des soleils? Quelle métaphysique que celle dont l'*application* était imposée par toutes les mères à leurs filles, au nom de la *grande vierge mère* des païens! Quels enseignements que ceux

1. Que ceux qui veulent plus de détails, ouvrent le premier dictionnaire archéologique venu, aux mots PHALLUS, CTEIS et LINGA.

donnés à Babylone et à Sidon par tous les pères à leurs fils devant les *pierres noires* de Vénus et d'Astarté? Ceux-ci les comprenaient à merveille et n'étaient cependant pas de l'Institut!

Décidément, les saints Pères avaient raison lorsqu'ils ne voyaient dans le paganisme que le grand *parti pris* par les démons d'étouffer sous la boue de leurs blasphèmes toute la théologie chrétienne.

Quand donc voudra-t-on comprendre que c'était uniquement pour obéir aux dieux et aux oracles que toute la terre se roulait dans une seule et même orgie, des colonnes d'Hercule au Spitzberg, et du Kamtchatka au Mexique, sans jamais chômer un seul jour, et sans se délasser autrement que dans les bains de sang que les mêmes dieux faisaient *chauffer* partout, et préparaient comme l'ablution par excellence, au seuil même de leur immense lupanar?

Voilà, à notre avis, toute la philosophie des *pierres hystérolithes*. Et nous, qui avons pu constater sous nos doigts l'infatigable prédilection de nos crayons spirites pour ces mêmes figures surintelligentes et parlantes, nous comprenons, et de reste, comment les dieux pouvaient s'y prendre pour leur faire rendre des oracles.

Aussi, partout où tombaient ces vraies TABLES atmosphériques, la *divination* s'en emparait-elle aussitôt!

Par la même raison, nous comprenons aussi parfaitement la grande dévotion pour la Vénus du mont Liban, lorsqu'on nous apprend que toute cette montagne était composée, comme le galgal, de *pierres noires* rendant des oracles, et que saint Jérôme nous dit « être tombées de l'atmosphère, *quæ incidebant et volvebantur in terra.* »

A de si grandes divinités il fallait un sacerdoce digne d'elles; aussi, pour en finir avec Cybèle, quel *sacré collége* édifiant que celui de ces *Galles* ou efféminés dont les extravagances firent, lors de l'importation de la pierre de Pessinonte, l'embarras et le désespoir du sénat romain! Il eût donné tout au

monde pour pouvoir séparer la déesse de ses immondes pontifes. Mais comment faire? la vierge mère ne pouvait s'en passer. « Dans la plupart des livres modernes, dit encore M. Lenormant, on traite ce culte, importé à Rome, de culte entièrement exceptionnel, étrange, et qui n'a rien à faire avec la religion des Romains. L'intervention du sénat dans le moment le plus critique de l'histoire, le parfait accord des livres sibyllins et de l'oracle de Delphes ne sont rien pour ceux qui considèrent les religions de l'antiquité comme autant de conceptions isolées, de *folies locales* n'ayant entre elles aucun lien de connexion. Il est possible qu'à cet égard, *les modernes en sachent plus que les anciens eux-mêmes :* pour nous, il nous suffira de dire que les anciens ne croyaient pas être aussi inconséquents dans l'enchaînement de leurs superstitions. Ce qui était étranger à Rome, c'était la présence des Galles « qui avaient accompagné la pierre, » leurs courses furieuses, leurs hurlements, etc. Voilà ce qu'en bonne police le sénat ne put admettre dans le culte officiel, mais ces folies étaient tellement la *conséquence logique* du culte de la mère des dieux (ou de la bonne déesse) et leurs rapports avec le culte national romain étaient si clairs, que le sénat ne put jamais proscrire entièrement le cortége habituel de cette déesse [1]. »

« Ces charlatans, dit à son tour Sainte-Foix, prétendaient initier la populace avec des cérémonies indécentes et tumultueuses, qui ne différaient guère des bacchanales les plus licencieuses, de sorte que, du temps de Cicéron, les mots *mystères* et *abomination* étaient presque synonymes [2]. »

Oui, tous ces cultes pouvaient différer par le plus ou moins de convenance ou plutôt d'inconvenance dans la forme, mais comment, relevant toujours d'un seul maître, le fond, le point de départ et la fin n'eussent-ils pas été revêtus du même sceau?

Voilà l'histoire du plus sacré des béthyles atmosphériques,

1. *Nouvelles Annales de l'Institut archéologique,* t. I, p. 217.
2. *Mystères du paganisme,* t. II, p. 186.

et pendant que nos écoles cherchent et dissertent sans fin sur les grandes idées cosmologiques ou mystiques qui en découlent, le philosophe chrétien comprend l'indignation de la Bible qui voit déshonorer, en le transportant à Mercure ou à Cybèle, ce grand symbole de *la pierre,* institué primitivement par Jéhovah. « Tu n'érigeras plus de monolithe et de *matzéba,* car Jéhovah, ton Dieu, les a pris en horreur[1]; » paroles que le rabbin Sal Yarhhi commente ainsi : « C'est-à-dire que la matzéba, quoiqu'elle ait été agréée de Dieu aux jours des patriarches, en est détestée maintenant, parce que les Chananéens en ont fait un culte idolâtrique. » Notre philosophe chrétien comprend encore pourquoi Constantin fit élever des églises sur l'emplacement des autels païens construits avec les *milliers d'aérolithes* du mont Liban, et pourquoi, depuis les premiers jours de l'Église jusqu'aux nôtres, il n'y a jamais eu que des paroles d'anathème contre ces béthels idolâtriques, « autour desquels, disait un grand saint de notre ère, continuent à se passer sous nos yeux nombre de merveilles diaboliques. »

Laissez dire les écoles, la vérité est là[2].

1. *Deutéronome,* ch. XVI, v. 22.

---

2. « LE CONTENU D'UN BÉTYLE. » Pendant que la science répondait non, et toujours non, aux cent vingt mémoires modernes et aux milliers d'affirmations antiques qui lui garantissaient l'aérolithisme, elle n'avait qu'à traverser la Seine pour l'étudier bien à son aise à la Bibliothèque impériale, *dans la personne* du fameux caillou de Michaux, qui n'est pas autre chose. Mais cet aérolithe est couvert d'inscriptions cunéiformes qui étaient restées indéchiffrables jusqu'ici. Nous sommes donc heureux de pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs la traduction que vient d'en faire le célèbre M. Oppert (*a*), traduction qui a été publiée dans le *Bulletin archéologique de l'Athenæum français,* et que les *Annales* de M. Bonnetty ont reproduite dernièrement.

Voici, d'après M. Oppert, ce qui se lit sur ce véritable bétyle :

Dans la première colonne, il s'agit de la propriété de K..., dans le circuit

(*a*) Le même qui nous a déjà traduit l'inscription si intéressante de Babel. (V. au chap.)

de la ville de Karnabou, sur le Gyndès..., et de la *table* en pierre qui en contient le relèvement. Cette table a été retrouvée tout auprès.

Dans la deuxième colonne, on lit ce qui suit : « Celui qui attaquera la propriété de K..., qui la dévastera et qui l'affligera, qui tentera d'abattre cette *table*,... que cette *table* le terrifie, car le donataire et le donateur ONT INVOQUÉ LE DIEU,... ont renouvelé leurs vœux déjà accomplis, et ont placé au milieu cette table;... ils ont prononcé et... la malédiction terrible inscrite sur cette pierre, dont *l'efficacité est indubitable*, ont commandé ces images, contre lesquelles la révolte est impossible. »

Troisième colonne... « Que Oannés Bel-Dagon, Nisroch et la *souveraine des dieux* le couvrent de honte entièrement, qu'ils dépeuplent son district, qu'ils détruisent sa race,... que Mérodasch l'enchaîne dans des liens indéchirables,... que celui qui habite *les cieux des images* le fasse trembler de froid, à l'extrémité de sa ville, dans la saison du Capricorne,... que Nana, la grande déesse, l'épouse du soleil, ôte à ses fruits leur goût et leur parfum,... que les déesses... détruisent sa primogéniture, qu'elles écoutent le *chant de la sorcellerie*,... qu'elles énervent ses animaux,... et que les grands dieux le frappent de malédiction, d'une malédiction dont rien ne pourra le relever, et dispersent sa race jusqu'à la fin des jours. »

On voit tout ce que pouvaient porter un aérolithe, un béthel et une table !... Nous les retrouverons au chapitre suivant, en compagnie des *pluies de pierres* et des fulgurites appelées *céraunia*.

§ VI

Zoolâtrie ou fétichisme animal. — Les bêtes adorées par des hommes de génie. — Les animaux convertissant eux-mêmes à leur culte de très-grands philosophes. — Secret et dernier mot de ce mystère. — Le président de Brosses et les allégoristes touchent à la vérité sans pouvoir la saisir.

1. — *Les bêtes adorées par des gens... qui ne l'étaient pas.*

Le fétiche parcourt successivement tous les règnes et semble obéir, comme le reste, à la loi du *progrès*.

Voyons toutefois si, comme on l'assure, celui des cultes accompagne toujours celui des lumières.

Voyons ce qu'il a pu *devenir* chez ces hommes dont on nous vante le savoir et la sagesse, auxquels on n'hésite pas à faire inventer les lettres, la grammaire, les lois, toutes les sciences, tous les arts ; que l'on a crus capables d'appeler les astres par leurs noms, de réglementer l'année, de classer les

siècles en périodes merveilleuses, bien mieux, de deviner le vrai système du monde et de devancer Copernic !... Hélas ! tout cela pour aboutir à prendre un bélier pour le Soleil, un ibis pour Mercure, un poisson pour Mars, un chat pour Diane et un bœuf pour un Osiris incarné !...

O misères ! ô vanité de ce progrès et de cette science ! l'humanité se voit condamnée à rougir des disciples d'Hermès et des constructeurs de pyramides.

Écoutons M. de Bunsen : « En Égypte (d'après Jules l'Africain), le culte d'Apis fut établi sous le règne de Caïechos, second roi de la seconde dynastie (dynastie Thinite), lorsque l'influence des vaincus de race noire se fit sentir dans les mœurs, les coutumes et les institutions religieuses et politiques [1]. »

Écoutons Dollinger : « La vue des cérémonies religieuses, en Égypte, faisait une impression particulière sur les étrangers. Le plus grand nombre abordaient ce pays des merveilles avec une haute attente : les Grecs surtout se faisaient une idée extraordinaire de la sagesse des prêtres qui, « connaissant toutes les choses divines, » passaient pour être ces « premiers pères des doctrines philosophiques [2], » chez lesquels Thalès, Pythagore, Phérécyde, Anaxagore, Platon et tant d'autres avaient cherché et trouvé la lumière. Mais dès qu'ils voyaient les processions pompeuses dans lesquelles les prêtres se masquaient eux-mêmes pour représenter les dieux à têtes d'animaux, n'apercevant plus dans les temples aucun autre objet d'adoration qu'un crocodile ou un bœuf,... tout ce culte des animaux leur semblait une énormité ; et cependant cette énormité devenait *contagieuse !* On aurait dit qu'avec l'air du pays ils en respiraient aussi la superstition, car, *peu de temps après* (d'autres disent *sur-le-champ*), les moqueurs étaient transformés en dévots adorateurs. « Quand les étrangers, dit

1. Bunsen, l'*Égypte*, t. II, p. 103.
2. Macrob., *Sat.*, l. I, ch. XIV, v. 3.

Philon, viennent pour la première fois en Égypte, ils ne peuvent réprimer *des éclats de rire* en voyant les bêtes divines, jusqu'au moment où ils partagent la superstition commune [1]. »

Et, ne nous y trompons pas ! parmi ces étrangers convertis, nous comptons un Alexandre sacrifiant à Apis [2], un César Germanicus se détournant tout exprès de son voyage en Orient pour aller lui rendre visite [3], un Adrien tenant à partager ses hommages entre le bœuf et la statue de Memnon, un Titus, un Vespasien, un Auguste se prosternant devant le même dieu [4].

Puis venaient les philosophes, et parmi eux les Pythagore et les Platon, qui, après avoir *ri* comme les autres, parlaient exactement comme eux.

Toutes les sectes y adhéraient, et certes, si nous en croyons Philostrate, une des conversions les plus tranchées fut celle d'Apollonius de Tyane; il avait d'abord tancé la superstition populaire en termes qui rappellent ceux de nos académiciens contre *les tables*. « Qu'est-ce qui peut, disait-il, avoir porté les Égyptiens à présenter aux hommes les dieux sous des formes si ridicules et si étranges ?... En honorant de vils animaux *sans raison,* au lieu d'adorer des dieux, il semble qu'ils persiflent la divinité plutôt qu'ils ne la vénèrent. » Qu'on ne nous parle plus de la sagesse égyptienne et de ses allégories symboliques, il n'y aura jamais rien d'imposant dans un milan, dans un ibis et dans un bouc [5]. »

Voilà, certes, un critique bien superbe ! Malheureusement, nous le voyons tout aussitôt faire le plongeon comme les autres, et voici de quelle manière; suivons bien la marche du *contage*. Son historien nous le montre causant tranquillement avec la foule tout en caressant un lion,... lorsque tout à coup

1. Dollinger, t. II, p. 314.
2. Arrien, l. III, p. 156.
3. Tacite, *Ann.,* l. II, ch. LIX.
4. Suétone, ch. LI.
5. Philost., l. VI, ch. XIX.

on le voit fixer l'animal et tomber dans une sorte de stupeur extatique, *comme s'il écoutait quelque chose...* Après quelques instants, il revient à lui, et, se tournant vers la foule : « Messieurs, dit-il, ce lion me *prie* de vous apprendre qu'il a été Amasis, roi d'Égypte, près la préfecture de Saïs. Je vous engage à l'envoyer à Léontopolis et à le placer dans le temple ; » CE QUI FUT FAIT immédiatement [1].

Que le lion ait ou n'ait pas parlé, que Philostrate ait ici beaucoup trop parlé lui-même, qu'Apollonius ait été sincère ou comédien, peu nous importe ; voilà probablement, et l'on peut dire *à coup sûr*, voilà la marche ordinaire de toutes ces grandes conversions, car soyons bien certains qu'à Memphis comme à Rome, à Babylone comme à Paris ou à Londres, au temps d'Apis comme en 1853, à propos des prestiges démoniaques comme à propos des faits évangéliques, la critique humaine a toujours commencé par le doute Partout ; quoi qu'on en dise, elle se révolte contre la nouveauté merveilleuse, et ne se rend *qu'après* avoir constaté par elle-même. Il n'y a que la nôtre qui se distingue par l'opiniâtreté de ce *parti pris* qui ne lui permet guère de voir, et encore moins de se *confesser* quand par hasard elle a vu. Mais du moins si elle gardait le silence ! si elle ne reprenait pas sans cesse ces délicats sujets ! si, par exemple, sur celui qui nous occupe, elle ne publiait pas encore tous les jours d'interminables imbroglios, on la laisserait en paix, et l'on se garderait bien de soulever à nouveau de telles questions, qui ne cessent d'être oiseuses qu'en raison des faux principes établis ; mais on dirait qu'elle ne peut vivre sans elles !...

« Tout ce qu'on a écrit sur ce sujet, dit Bergier, n'a pas tranché le nœud principal ; l'énigme demeure toujours aussi obscure ; on a beau dire que les animaux n'étaient que des symboles, que c'était ou de l'astronomie ou l'expression de la reconnaissance pour leur *utilité*, en examinant *de près* toutes

1. Philost., l. VI, ch. II.

ces raisons, on verra qu'*aucune* n'est satisfaisante et ne résout la difficulté. Pluche y a vu les animaux du Zodiaque, mais ce culte paraît bien plus ancien que la connaissance du Zodiaque en Égypte, et d'ailleurs celui-ci ne s'accorde nullement avec les travaux agricoles de chaque mois. Quant à la *métempsycose* théorique, elle n'eût jamais pu suffire à elle seule, et l'*utilité* n'explique rien du tout, puisqu'on n'adorait pas des choses infiniment plus utiles. »

On ne saurait mieux dire ; il est seulement fâcheux que Bergier se montre encore plus enténébré que les autres, quand il dit à son tour que « c'était l'*industrie de ces animaux* qu'ils adoraient, » ce qui nous paraît retomber dans leur *utilité* et mériter le même brevet d'insuffisance; mais tout à l'heure nous le verrons rougir lui-même de sa prétendue découverte et nous donner le meilleur des conseils.

Creuzer est bien autrement perdu dans les nuages, et M. Guignault, emporté dans la même nacelle que son maître, disparaît avec lui dans des espaces où le télescope lui-même se refuserait à les suivre. « On est frappé d'*admiration*, dit le premier, en voyant avec quelle *profonde habileté* les prêtres de l'Égypte se sont emparés de toutes les opinions, de toutes les passions, de toutes les croyances superstitieuses de la multitude, et les ont coordonnées dans *un grand*, dans *un majestueux système*. Tout le pays était consacré aux animaux et soumis à leur empire. »

Ah Creuzer! qu'il était donc *majestueux* d'être gouverné par un bouc ou de voir trôner son dieu dans une étable divine!

« Le culte de la nature se divisait à l'infini entre ces animaux, et variait avec eux de province à province, de canton à canton ; le pays tout entier représentait l'ensemble, et l'Égypte, dans cet ensemble, adorait la nature et le ciel, *le grand tout* en un mot, auquel ces animaux étaient consacrés... mais le culte des animaux avait un autre principe qu'il faut bien se garder de méconnaître, car il tient à des racines plus profondes (voyons!)... Ce principe est le sens

pieux qui remplissait les âmes neuves encore des hommes primitifs. Ils remarquaient, dans toutes les actions et dans toute la manière d'être des animaux, quelque chose d'infiniment régulier, d'uniforme et de nécessaire, qui les portait à reconnaître et à adorer en eux les lois *saintes* de la nature. Pour les prêtres, il est bien probable qu'ils voyaient dans les animaux quelque chose de plus élevé encore et de plus général; qu'ils y avaient découvert... (écoutons!)... « LE GRAND SECRET DE L'EXISTENCE S'IGNORANT ELLE-MÊME DANS L'UNIVERS; DE SORTE QUE, LA NATURE ÉTANT PARVENUE, DANS L'ORGANISATION DES BÊTES, JUSQU'AUX DERNIÈRES LIMITES DE L'HUMANITÉ (il y a bien *humanité*), AVAIT MANIFESTÉ, PAR CETTE IGNORANCE D'ELLES-MÊMES QUI LES CARACTÉRISE, LEUR HARMONIE AVEC L'UNIVERS, D'OU RÉSULTE UN ÉTAT D'INNOCENCE [1]... »

Convenons qu'on nous a dit bien vrai tout à l'heure en nous parlant de la *contagion* de ces idées, car, après cette lecture, nous voici placés plus que jamais dans la *profonde ignorance* qui caractérise ces bêtes, et menacés d'atteindre bientôt cet état d'*innocence* absolue qui règne *à ces dernières limites de l'humanité !...* qu'elles atteignaient tout à l'heure.

Au reste, la meilleure preuve que l'*admiration* de Creuzer pour cette *ignorance animale* n'est pas exclusive, c'est qu'il a bien soin d'y joindre toutes les autres explications physiques, astronomiques, métaphysiques, morales *et autres* [2], que nous avons énumérées plus haut.

Précaution excellente qui nous reporte toujours malgré nous à ces préparations thérapeutiques établies, dit-on, sur une base *unique* et spéciale, mais auxquelles on a grand soin d'ajouter une trentaine d'ingrédients étrangers qui ne peuvent pas lui faire de mal!

Quant à M. Guignault, il renchérit encore sur ce flot d'explications physico-zoologiques, et pour lui, « dans les deux yeux

1. Creuzer, l. III, ch. IX, p. 497 et 501.
2. Id., ibid., p. 503.

du crocodile, l'Égyptien adore le lever du soleil; dans le crocodile recourbé, le coucher du même astre; dans sa queue, (qui le croirait?) les ténèbres ou la nuit[1]... Mais M. Guignault le reconnaîtra plus tard, si l'humanité ne fut jamais assez sotte pour adorer un caïman tout *naturel* et tout simple, elle ne fut jamais assez subtile pour composer à si grande peine une telle *piscilogie;* dans le premier cas, c'était lui refuser trop de bon sens, dans le second, ce serait lui accorder trop de génie.

M. Guignault néanmoins part de là pour s'élancer encore plus haut que son maître dans le champ des hypothèses atmosphériques ; il aborde partout, il pense à tout, hormis à la question intéressante, à la question fondamentale, celle de la conversion *forcée et instantanée* de tous les incroyants.

Pourquoi ceux qui commençaient par *rire* de tout leur cœur finissaient-ils par s'agenouiller? Voici le seul problème.

L'inconséquent Bergier l'a résolu à l'avance en nous donnant le meilleur des conseils. « Jamais, avec leurs préventions, dit-il, les mythologues ne parviendront à nous montrer par quel *enchaînement d'idées* ces peuples ont passé de l'adoration des astres à celle des hommes, et de celle-ci à la métempsycose et au culte des animaux et des plantes, ni quelle relation il pouvait y avoir entre ces erreurs si différentes. » — Bergier a raison : cette relation est impossible à trouver, *tant* qu'on la cherche dans un *enchaînement d'idées*, parce qu'il n'y en a aucun, mais rien n'est plus simple et plus compréhensible lorsqu'on rapporte tout au fétichisme, et lorsqu'on suppose un seul et même ordre de révélateurs, qui disent, tantôt sous le masque d'Anubis : « c'est moi qui me lève dans Syrius ; » tantôt sous celui d'Amasis, « c'est moi qui suis son âme ; » tantôt sous la forme d'Apis, « c'est Osiris que tu écoutes ; » tantôt enfin sous celle du crocodile, « je suis le dieu du Nil, etc. »

1. Notes sur le chap. précité de Creuzer.

Toutefois Bergier a l'air de pressentir la vérité lorsqu'il formule ainsi son conseil : « Jamais, dit-il, ces mythologues ne seront d'accord avec eux-mêmes tant qu'ils ne préféreront pas s'en tenir au sentiment de Pythagore, de Platon, de Plutarque, qui avaient voyagé en Égypte, et sans doute examiné la religion de ce pays avec des yeux philosophiques. Or, ils ont jugé qu'Osiris, Isis, Typhon et autres dieux égyptiens étaient PLUTÔT DES DÉMONS QUE DES HOMMES... »

Voilà qui est à merveille; mais tout de suite, en académicien qu'il est, Bergier paye son tribut au siècle, et ne s'aperçoit pas qu'en attribuant cette opinion à un *préjugé* il détruit toute la portée et même tout le sens de son conseil, et que tout est à recommencer; car, encore une fois, il ne s'agit pas de ce qu'ils croyaient, mais des raisons qui avaient *forcé* leur croyance.

Eh bien! ces raisons, les voici; nous serons moins discret qu'Hérodote qui, après avoir *bien vu* les choses, s'arrête tout à coup en disant : « Si je voulais dire *pourquoi* ils tiennent pour sacrés ces animaux, je m'engagerais dans un discours sur la religion et sur les choses divines... et je ne le fais *que lorsque je m'y trouve forcé...* »

Or, forçons-le, et il dira plus loin qu'ils les tenaient pour sacrés, parce que « leurs dieux effrayés s'étaient précipités jadis dans ces corps d'animaux, et que les preuves en étaient consignées dans leurs archives. »

Jupiter, disaient les Thébains à Hérodote, s'était montré à Hercule avec une tête de bélier, comme Pan à Mendès sous sous celle du bouc. Les Indiens disaient, de leur côté, que Brahma se promenait aussi chez eux sous ces formes de bêtes.

Pour nous, chrétiens, qui savons, non plus cette fois par Lucien et par Diodore[1], mais par l'Évangile ou la vérité incarnée, que les démons effrayés se précipitaient aussi dans des

1. Lucien, l. I, p. 445, et Diodore, l. II. « Rien de fabuleux dans tout ceci, dit ce dernier, *minime fabulosum.* »

troupeaux immondes, tout cela n'a rien qui nous surprenne.

Quant aux *têtes* de bouc et de bélier, il y a longtemps que nous les connaissons aussi, puisqu'elles paraissent calquées sur celles de tous nos boucs-Satans du moyen âge.

Ils les tenaient pour sacrés, parce que c'était une chose grave que de consulter Apis, quand on n'était pas assez purifié; on *pouvait souvent en mourir*, comme Adrien et Germanicus qui perdirent la vie l'un et l'autre très-peu de temps après la consultation; mais l'on mourait *certainement* lorsqu'on se conduisait envers l'animal divin comme Cambyse, qui, aussitôt après l'avoir frappé d'un coup d'épée à la cuisse, *devint extravagant*. Il périt un peu plus tard à Ecbatane, *comme le lui avait prédit l'oracle*, d'une blessure qu'il se fit lui-même *à la cuisse* avec sa propre épée, en ramassant avec trop de précipitation le fourreau qui s'était détaché. « *Le coup*, dit Hérodote, *porta précisément au même endroit où il avait frappé le Dieu*[1]. »

Qu'on le sache bien toutefois, n'était pas bœuf Apis qui le voulait. C'était un bœuf *prédestiné* à la divinité. Sa naissance se faisait très-souvent attendre pendant de longues années, « *post multos annos*, » dit Jablonski[2], et cela malgré l'impatience de la nation et des prêtres qui étaient obligés de *pleurer* l'autre, jusque-là.

Ils le tenaient pour d'autant plus sacré, que c'était une véritable merveille que de rencontrer un animal qui réunît *les vingt-neuf marques* exigées comme preuve de sa prédestination. On apprécie sa valeur lorsqu'on sait que parmi ces marques il fallait retrouver un triangle *renversé*[3], plus tout le *blanc* voulu entre les

1. Hérodote, l. III.
2. Ch. XXIII, *Panthéon*.
3. Nous avons vu dernièrement à la villa Borghèse, sur une mosaïque étrusque nouvellement découverte, l'image de ce bœuf et de ce fameux triangle qui nous rappelèrent tout aussitôt celui tracé sous nos yeux par un pied de table, avec cette suscription : « Il est renversé, parce que je suis *Jéhovah* à l'envers. »

cornes de ce bœuf entièrement *noir*, plus le croissant de la lune sur le flanc droit, plus un aigle sur les reins, etc., et bien qu'il soit d'usage chez tous nos critiques modernes d'ajouter *avec finesse* que « le pinceau des prêtres savait y pourvoir, » il fallait que ces décorateurs fussent alors assez rares, pour que la nation et les prêtres attendissent quelquefois des années, dans le deuil et dans les larmes, la naissance du prodige : intermittences capitales et si répétées que *la graine* du bœuf Apis finit par se perdre entièrement, *au grand désespoir* des prêtres et de la nation[1].

On les tenait en outre pour sacrés, parce que, pendant les sept jours de fête qui suivaient la naissance d'Apis, tous les crocodiles de la contrée oubliaient leur férocité ordinaire et perdaient, comme *tous* les animaux typhoniens, tout pouvoir de nuire, jusqu'au *huitième jour après midi*[2], circonstance importante qui, si elle était vraie, comme l'attestaient tous les historiens, rendrait plus difficile l'explication tirée par M. Salverte « du dressage de ces animaux par la méthode des Psylles[3]. »

Mais ils les tenaient avant tout pour sacrés, parce qu'ils rendaient des ORACLES, et cette fois par l'entremise des jeunes *médiums* ses conducteurs, auxquels, d'après Pline[4], pour de-

1. Devant la quasi-impossibilité de cette réunion *des vingt-neuf marques* on ne pouvait rien inventer de plus commode que *ce pinceau*, mais depuis que la prodigieuse persévérance de M. Mariette a retrouvé le fameux Sérapéum de Memphis et mis à nu ces milliers de statuettes moulées probablement d'après nature, qui toutes justifient si bien les Hérodote et les Diodore,... depuis qu'on a trouvé, le 6 mars 1846, au fond du puits de Saggara, un grand nombre de bœufs momifiés, dont plusieurs étaient marqués, *sans peinture*, des mêmes signes, et, en outre, du fameux ταυ égyptien (la croix), il a bien fallu renoncer au *pinceau*, et l'on a dit que « toutes ces marques étaient le résultat *des épis de poils rebroussés*. » Voilà maintenant un hasard bien commode, mais bien difficile à réunir à tant d'autres. (Voir la *Rev. arch.* de 1846 et celle de 1854-1855).

2. Pline, *Hist. nat.*, l. VIII, ch. XLVI.

3. *Sciences occultes*, t. II.

4. Pline, *Hist. nat.*, l. VIII, ch. XLVI.

venir *fluidiques* (lymphatici) ou *prophètes*, il suffisait d'entrer dans le temple et *d'approcher* du taureau.

On pourra reconnaître ici ce *contage* remarqué dans toutes les grandes épidémies spirituelles de l'histoire, et l'on ne pourra plus s'étonner que l'adoration des animaux ait fini par gagner aussi vite tous les grands hommes que nous avons cités, et qui tous avaient commencé par sourire.

« Craignez, disait Tertullien aux fidèles de son temps et à propos des spectacles, craignez jusqu'à l'air de ces lieux diaboliquement contaminés, *constupris ipsumque aerem diabolice constupratum*[1]. »

Ce grand homme eût certainement appliqué sa théorie de l'air *constupré* à la contagion du prophétisme animal.

Nous avons dit plus haut que Bergier avait fini par nous donner le meilleur des conseils, sans le suivre lui-même; c'était le conseil de nous en tenir à l'opinion de Pythagore et de Platon, persuadés « qu'il s'agissait, dans tout cela, de hauts et puissants *démons*, etc. »

Maintenant on va nous donner un autre bon conseil, celui de ne pas tant vaguer dans les espaces et de regarder un peu plus ce qui se passe autour de nous, conseil plein de bon sens et d'à-propos; et comme c'est un des hommes les plus spirituels du dernier siècle, le président de Brosses, qui nous le donne dans son histoire des *Dieux-Fétiches*, nous allons lui laisser la parole pour un instant.

2. — *Le président de Brosses et la Zoolâtrie.*

« L'allégorie, dit-il, est un instrument universel qui se prête à tout. Le système du sens figuré, une fois admis, on y voit facilement tout ce que l'on veut, comme dans les nuages; aussi l'usage en est-il si commode que *son éternelle contradiction avec la logique et le sens commun* n'a pu lui faire

1. Tertullien, *de Spectaculis.*

perdre encore le vieux crédit dont il a joui durant tant de siècles... Il ne faut cependant pas aller chercher *bien loin* ce qui se trouve *si près* de nous.

« ... Pour bien savoir ce qui se passait chez les nations antiques, il n'y a qu'à savoir ce qui se passe chez les nations modernes, et voir s'il n'arrive pas encore quelque part, sous nos yeux, quelque chose d'à peu près pareil. »

Voilà, certes, ce qu'on peut appeler parler d'or; mais comment faire avec des corps savants qui établissent en principe qu'on ne doit même pas examiner les faits *inadmissibles*, et qui laisseraient passer sous leurs yeux le monde spirituel tout entier, sans daigner le regarder ?

Fort de tout son bon sens naturel, M. de Brosses, qui, faute d'un principe, finira par le perdre comme les autres, conjure donc ses collègues de vouloir bien se tourner un moment du côté des *nègres* et de leur demander comment ceux-ci s'y prennent aujourd'hui pour si bien copier les Égyptiens.

Il serait trop long d'énumérer tout ce qu'il retrouve de fétiches chez ces sauvages; pas un ne manque à l'appel. Il est frappé d'abord de toutes les figures de soleils, de serpents, d'oiseaux et de *tables* qu'il voit reproduites sur toutes les parties de leurs corps ou de leurs maisons, et « le parallèle, dit-il, que l'on pourrait en faire avec celles de nos obélisques ne serait peut-être pas la plus mauvaise clef que l'on pourrait choisir pour expliquer les hiéroglyphes égyptiens. »

Chez les Natchez de la Louisiane, le fétiche est une pierre noire et conique enveloppée dans des peaux de chevreuil, comme les bétyles de Syrie l'étaient dans des toisons.

Chez les Abénaquis, c'est un vieil arbre et un crocodile comme chez les Égyptiens, ou des marmousets de bois comme les téraphims de Laban le Syrien et les images phalliques des Grecs et des Indiens.

Mais tous ces objets ne deviennent pour eux des *manitous* ou génies qu'après leur consécration et après l'*attraction* du dieu qui vient en prendre possession.

A Cuba, c'est la calebasse divinatoire qui *répond* à toutes les questions, probablement comme toutes les calebasses des salons parisiens en 1853.

En *Gaspésie*, c'est la croix; chacun la porte à la main ou gravée sur la peau. On la pose sur la cabane, sur les canots, sur les habits, sur l'enveloppe des enfants, sur la sépulture des morts. Ils l'enterrent avec eux, parce que sans cela, disent-ils, ils ne seraient pas reconnus dans le pays de leurs ancêtres, « auxquels, dit le P. Leclerc[1], cette croix avait autrefois apparu en songe, au milieu d'une maladie pestilentielle, qui avait cessé aussitôt après son adoration. »

Cependant, nous venons de le dire, admirable d'érudition et de bon sens lorsqu'il compare et rapproche, le président de Brosses déraisonne comme les autres, et plus que les autres, lorsqu'il conclut de tous ces faits à la jonglerie sacerdotale et à la stupide crédulité des adorateurs. Assurément il a raison de se sentir « *moins blessé* de cette grossière simplicité de l'Égyptien, que du *sublime galimatias* (parisien) qui voit partout des mondes et des triades, qui cherche le tableau de la nature universelle dans les pieds d'un bouc, et dans l'image d'une Isis celle des trois mondes, archétype, intellectuel et sensible. » Cette boutade est charmante et très-vraie quand elle s'adresse à l'*insuffisance* de la métaphysique; mais elle devient à son tour aussi insuffisante que tout le reste quand il s'agit d'expliquer la *stupide* conversion d'un Pythagore et d'un Platon.

Il n'y a que *les faits* qui convertissent, et sans les faits l'Évangile lui-même n'eût entraîné personne.

Mais si la métaphysique demeure, sans eux, radicalement impuissante, et principalement sur l'esprit des nations et des masses populaires qui ne peuvent en comprendre le premier mot, il ne s'ensuit pas que, primitivement, elle ne soit entrée

1. Leclerc, *Histoire de Gaspésie*, ch. IX et X.

pour rien dans la coordination de ces emblèmes, sanctionnés plus tard par les faits. Nous faisons même profession de la croyance toute contraire. Nous croyons que, primitivement, les vérités les plus hautes ont été revêtues de métaphores ou d'emblèmes, et certes, s'il en était autrement, nous ne trouverions dans la Bible ni chérubs, ni taureaux, ni lions, ni aigles, le Christ ne serait pas désigné comme poisson, comme serpent, comme pierre, etc., et surtout il ne serait pas appelé le révélateur des emblèmes[1].

Il est donc tout simple que le paganisme ait emprunté à la source commune les mêmes métaphores et les mêmes emblèmes, « en tout semblables entre eux, *simillima*, » nous a dit saint Clément, et dont Creuzer, dans sa *Symbolique antique,* nous a donné le vrai mot, en disant que « c'étaient les dieux qui les révélaient eux-mêmes[2]. »

La grande affaire pour ces dieux était de s'approprier ces emblèmes et de les déshonorer en les rendant infâmes comme ils l'étaient eux-mêmes, et nous tâcherons tout à l'heure de suivre une fois de plus et pas à pas leur tactique[3].

Mais, encore une fois, cette métaphysique ne convertit jamais sur place. Pour faire tomber un incroyant à deux genoux, ce n'est pas trop de l'évidence matérielle; il faut qu'il soit *foudroyé* par le fait même qu'il repousse.

Nous ne pouvons donc rien faire de mieux que de revenir au conseil donné par le président de Brosses, de regarder autour de nous, car « les choses, a dit un philosophe grec, se

1. Voir saint Clément d'Alexandrie, *Strom.*

2. Id., ibid. Nous avons déjà dit, suivant les rabbins, que les païens s'arrachaient les exemplaires du livre primitif et perdu du *Juste,* comme, plus tard, la Bible nous les montrait s'arrachant les exemplaires des *Machabées,* « pour y puiser ces mêmes images ou emblèmes sur lesquels ils construisaient ensuite toute leur zoolâtrie. » C'était, de leur part, un grand luxe et de zèle et de peine, car leurs dieux savaient bien y pourvoir sans lecture.

3. Voir, à la fin du chapitre, la note 1 : « Théologie d'Apis et du bouc de Mendès. »

font et se feront toujours comme elles se sont faites autrefois. »

Ajoutons seulement : pourvu que ce soit dans le même ordre de conditions, de principes, et sous les mêmes bannières.

3. — Le président de Brosses et le serpent de Juidah.

« Or, reprend notre auteur, rien ne ressemble d'avantage au culte du serpent et des animaux égyptiens que celui du fétiche ou serpent rayé de *Juidah,* petit royaume sur la côte de Guinée, qui pourra servir d'exemple pour tout ce qui se passe de semblable dans l'intérieur de l'Afrique. On voit déjà du premier mot que rien non plus ne doit ressembler d'avantage au serpent de Babylone devant lequel le prophète Daniel ne voulut jamais se prosterner. Je tirerai ma narration d'Atskinsk, de Bosman et de Des Marchais, voyageurs modernes, qui tous trois ont fréquenté et bien connu les mœurs de ce canton de la Nigritie.

« Toute cette espèce de serpents (précisément celle honorée par les anciens Égyptiens) descend, si l'on en croit les noirs de Juidah, d'un seul, qui habite le grand temple près la ville de Shabi, et qui, vivant depuis plusieurs siècles, est devenu d'une grandeur et d'une grosseur démesurées. Il avait été ci-devant la divinité des peuples d'Ardra ; mais ceux-ci s'étant rendus indignes de sa protection par leurs crimes, le serpent vint de son propre mouvement donner la préférence aux peuples de Juidah. Ayant quitté ceux d'Ardra, au moment même d'une bataille que les deux nations devaient se livrer, on le vit publiquement passer de l'un des camps dans l'autre ; le grand prêtre alors le prit dans ses bras et le montra à toute son armée. A cette vue, tous les nègres tombèrent à genoux et remportèrent facilement une victoire complète sur l'ennemi.

« ... On lui bâtit un temple,... et cette nouvelle divinité prenant un grand ascendant sur les anciens, elle *présida* bien-

tôt au commerce, à l'agriculture, aux saisons, aux troupeaux, à la guerre, à toutes les affaires publiques, etc., etc... »

Comment voudrait-on maintenant qu'un serpent aussi universel n'eût pas son *manitou* (génie), car c'est ce dernier seul et non *l'objet* qui est adoré dans le *fétiche?*

Notre auteur continue : « C'est la postérité de ce serpent qui, *seule*, fournit tous les serpents-fétiches du pays ; » mais, comblé d'honneurs et de présents, desservi par des centaines de prêtres, le grand serpent voulut avoir aussi ses prêtresses. Or voici comme on s'y prend pour les lui procurer : pendant un certain temps de l'année, les vieilles prêtresses ou *bétas*, armées de massues, courent le pays depuis le coucher du soleil jusqu'à minuit, *furieuses comme des bacchantes* [1]. Toutes les jeunes filles d'environ douze ans qu'elles peuvent surprendre leur appartiennent de droit ; il n'est pas permis de leur résister... Elles enferment ces jeunes personnes dans des cabanes, les traitent assez doucement et les instruisent au chant, à la danse et aux rites sacrés. Après les avoir stylées, elles leur impriment la *marque* de leur consécration en leur traçant sur la peau, par des piqûres d'aiguilles, des figures de serpents, de fleurs et d'animaux... On leur dit que le serpent les a *marquées*, et, en général, le secret sur tout ce qui arrive aux femmes dans l'intérieur des cloîtres est tellement recommandé, sous peine d'être emportées et *brûlées vives par le serpent*, qu'aucune d'elles n'est tentée de le violer. Alors les vieilles les ramènent pendant une nuit obscure, chacune à la porte de leurs parents, qui les reçoivent avec joie et payent fort cher aux prêtresses la pension du séjour, tenant à honneur la grâce que le serpent a faite à leur famille. Les jeunes filles commencent dès lors à être respectées et à jouir de quantité de priviléges...

Enfin, lorsqu'elles sont nubiles, elles retournent au temple

1. Nous verrons exactement les mêmes détails au Mexique. Rien n'est plus curieux que cette similitude parfaite dans la traite des jeunes filles au profit du serpent. Nous compléterons le rapprochement tout à l'heure.

en cérémonie et fort parées pour y *épouser* le serpent [1]... *Le lendemain*, on reconduit la mariée dans sa famille, et dès lors elle a part aux rétributions du sacerdoce. Une partie de ces filles se marie ensuite à quelques nègres, mais le mari doit les respecter autant qu'il respecte le serpent dont elles portent *la marque*, ne leur parler qu'à genoux et demeurer soumis en toute chose à leur autorité.

Il n'y a plus rien d'étonnant à ce que le président de Brosses ajoute à propos d'une singulière *maladie hystériforme* qui paraît endémique en ce pays, et qu'on attribue à l'*attouchement* du serpent. « On entend ces *attouchées* pousser tout à coup des cris affreux, et affirmer que le serpent les a touchées, mais qu'il s'est retiré lorsqu'on est venu à leur secours ; alors elles deviennent *furieuses*, brisent tout ce qui leur tombe sous la main et font mille choses nuisibles. » (Oh! le bon serpent ! ἀγαθὸς ὄφις!)

Ce qu'il y de bien remarquable encore, c'est que, suivant une ancienne tradition du pays, reçue parmi les Abyssins (chrétiens), ce serpent, appelé *arwe-mirde*, était la divinité que les Éthiopiens adoraient de toute antiquité. Ce qu'il y a de certain, c'est que lorsque dans le IVe siècle de l'ère vulgaire Frumentius alla leur prêcher la foi chrétienne, il ne vint à bout de les convertir qu'en détruisant le serpent qui avait été jusque-là le dieu des Axumites [2].

Mais il se passe quelque chose de plus curieux encore, et cette fois ce n'est plus un sceptique qui raconte.

C'est ici le moment de reprendre l'histoire du *nagualisme*, si bien racontée par M. l'abbé Brasseur, et dont nous avons promis le dénoûment à nos lecteurs [3]... Nous en étions resté au moment où, après la consécration cérémonielle, on ramène

1. Malgré tout son bon sens, le président de Brosses était trop *de son siècle* pour voir dans tout ceci autre chose qu'un serpent *comme tous les autres*, et des jeunes filles abusées par des prêtres jongleurs.

2. Ludolf, *Éthiop.*, p. 479 et l. II, ch. III.

3. Voir, à la fin du ch. *Idolâtrie*, l'App. sur « *l'anti-baptême* du païen. »

l'initié dans sa famille où il doit rester l'année, ou plutôt *jusqu'au jour* où le prêtre viendra chercher son néophyte pour le présenter à SON AMI. Or, quel était cet ami? Le voici : nous avons dit que les maître nagualistes consultaient d'abord leurs livres astrologiques pour comparer l'heure et le jour sous l'influence desquels l'enfant était né, et nous avons ajouté que ces livres étaient probablement le *Tonalamati* ou *livre du soleil*, dont Sahagun parle au long dans le premier volume de son *Histoire des choses de la Nouvelle-Espagne;* mais cette fois, ce n'était pas pour imposer au baptisé le surnom d'une planète. Chaque jour était signalé dans ce livre par un nom différent d'oiseau, de reptile, d'amphibie ou de bête fauve, à l'imitation des noms de saints dans le calendrier catholique. À son entrée dans la vie, le néophyte était ainsi voué à un animal quelconque que son imagination *superstitieuse* croyait surnaturellement animé d'un démon familier... Depuis ce moment jusqu'à sa mort, ce *nagual* devenait son protecteur visible ou invisible... « Lors donc que l'âge de raison est arrivé, ce nagualiste, nous dit à son tour le R. P. Burgoa [1], cité par M. Brasseur, revient chercher l'enfant; il lui tient de longs discours et l'endoctrine en d'innombrables erreurs. C'est le même Dieu, lui dit-il, qui lui a donné la vie, qui vient maintenant le chercher comme un ami et se dévoue à veiller sur lui sous la figure de son nagual. Qu'il s'anime donc de courage, qu'il témoigne à son dieu toute sa gratitude pour ce bienfait signalé en allant visiter l'*animal* dont il doit partager le sort et la fortune. — Pour l'ordinaire, le jeune homme donne son consentement; alors le maître nagualiste l'emmène au lieu *qui a été indiqué le jour de la naissance*. C'est là qu'au milieu de l'horreur de la nuit il offre un sacrifice au démon, qui fait venir *son* nagual sous la forme de l'animal dont il porte le nom, lion, serpent ou crocodile, mais qui se montre alors si

1. *Description géogr. de la prov. de Santo Domingo*, ch. LXXI.

doux, si privé, si docile (même le lion), que le jeune homme ne peut s'empresser de le caresser et de lui parler comme à l'ami le plus intime. Cette entrevue, pleine de tendresse, est comme le *sceau du pacte* conclu avec le démon. Dès ce moment leur sort est tellement lié que, par une permission de Dieu et par un châtiment positif du ciel sur ces hommes aveuglés, ils sont abandonnés entièrement à l'ennemi du salut; car ils se livrent à lui avec une volonté si complète que Dieu permet que Satan leur fasse sentir le contre-coup des dommages et des *blessures* que pourra recevoir l'animal, leur ami et nagual. »

Ici nous nous permettrons d'interrompre cet intéressant récit pour rappeler à nos lecteurs une note de notre chapitre de *Cideville* (p. 404 de notre 1er volume); cette note avait pour titre : « *Solidarité complète entre la personne du berger et l'agent diabolique agissant sous la forme de son fantôme*; » elle entrait dans de longs développements sur cette correspondance merveilleuse, et rapprochait de l'exemple du berger de Cideville, déchiré par les coups de *pointe* dirigés contre son *fantôme*, un autre berger de Noisy, frappé de cinq coups de couteau, assénés, suivant le P. Lebrun, à son *image*. Nous essayions alors d'expliquer ce curieux phénomène par *le mélange des deux forces*, et par une *quasi-soudure* de la force spirituelle de l'agent avec le principe vital ou *force nerveuse* du sujet. Nous rappelions à ce sujet que Milton s'était montré aussi théologien que grand poëte et aussi physiologiste que théologien, en faisant attaquer Ève par le serpent *dans son fluide vital ou esprits animaux*. Enfin de Milton nous passions à Walter Scott, qui s'étendait toujours fort au long sur ce *second corps* des sorciers désigné en Écosse par le mot de *their strength* ou *force*, et que nous nous proposons d'étudier un jour tout spécialement[1].

1. Notre ami M. Des Mousseaux doit faire paraître incessamment une très-curieuse étude sur le *fantôme*, dans un volume sous presse en ce moment et dont voici le titre : LE MONDE MAGIQUE; *Médiateurs et moyens de la*

Quoi qu'il en fût de ces explications, nous constations toujours le fait *indubitable* de la *solidarité* spirituelle et corporelle reconnue par toute la théologie entre les *esprits et leurs clients*, et cet enseignement dogmatique nous suffisait...

On va voir maintenant qu'il était universel et que l'application ne lui faisait pas plus défaut au Mexique qu'en Normandie, etc. « Le P. Diégo, dit encore Burgoa (ib.), était un religieux de beaucoup de courage et de sang-froid. Malgré son âge avancé, rien ne l'intimidait; il reprenait sans crainte tout ce qui lui paraissait répréhensible dans ceux qui l'entouraient. De ce nombre fut un Indien qui commit un jour une faute très-grave que le père châtia avec sévérité. L'Indien en éprouva un vif ressentiment. Pour se venger, il alla se poster dans une rivière qui sort du lac, et que le religieux devait traverser pour aller confesser un moribond. Le P. Diégo prit un des chevaux du couvent et partit tranquillement en récitant son office; à peine fut-il entré dans la rivière avec sa monture qu'il se sentit arrêté, son cheval faisant de vains efforts pour avancer. Ayant baissé la tête pour reconnaître la cause de cette résistance, il aperçut un caïman qui cherchait à entraîner l'animal sous l'eau; à cette vue le P. Diégo donna des rênes en invoquant le secours divin et lança son cheval avec tant de vigueur qu'il entraîna le caïman hors de la rivière. Les ruades de la monture et quelques coups d'un bâton ferré sur la tête de l'animal le forcèrent à lâcher prise, et le religieux continua son chemin laissant la bête étourdie sur le rivage. En arrivant au lieu où il était attendu, son premier soin fut de raconter ce qui venait d'arriver. Mais au moment où il achevait de confesser son malade, on vint lui annoncer que l'Indien qu'il avait puni quelques jours auparavant venait de mourir *des suites*, avait-il dit, *des coups*

magie. — Hallucinations et savants. — Le Fantôme humain et le principe vital.

Cet ouvrage fait suite à celui publié l'an dernier sous ce titre : « LA MAGIE AU XIXe SIÈCLE, etc. » Tous deux se trouvent chez Plon et Dentu.

qu'il avait reçus du cheval du P. Diégo. Le religieux alla aux informations : on trouva le caïman mort sur le bord de la rivière, et l'on constata que l'Indien portait effectivement les marques des blessures dont *son nagual* avait dû périr.

« Or, il m'arriva à moi-même, ajoute plus loin Burgoa, d'interroger à ce sujet un jeune homme; il m'avoua franchement qu'il avait *son nagual.* Comme je l'en reprenais vivement, il me répondit : « Mon père, c'est avec ce sort que je suis né : je ne l'ai pas cherché. Depuis mon enfance, je vois sans cesse cet animal auprès de moi; j'ai coutume de manger de ce qu'il mange, de *sentir les dommages qu'il éprouve*, et il ne me fait aucun mal... » Il n'y avait pas moyen de le désabuser. Que les ministres de Dieu comprennent donc bien leurs obligations, car c'est à eux qu'il appartient de briser les armes de Satan ! »

« Les écrivains du XVIIe et du XVIIIe siècle qui ont écrit sur le nagualisme, reprend à son tour l'abbé Brasseur, en rapportent les choses les plus étranges. Outre les communications particulières avec leurs naguals, les maîtres pouvaient à leur gré se *transformer sous la figure* de l'animal qu'ils avaient pris pour génie tutélaire, se transporter à des distances immenses et se rendre invisibles à tous les regards. Les démons prenaient également toutes les formes qui plaisaient à leurs *amis* pour la satisfaction de *leurs désirs*, au dire de Nuñez de la Vega, évêque de Chiapas et l'un des prélats les plus distingués de son époque (*Carta pastoral.*, IX). »

Voilà ce qu'un savant très-distingué n'a pas craint d'articuler en toutes lettres dans le *Moniteur officiel* [1]. Pourquoi donc aurions-nous craint de le répéter dans nos pages *non officielles* et depuis si longtemps compromises?

Maintenant que l'on s'étonne, si l'on peut, en entendant de graves auteurs de l'antiquité nous parler de bêtes qui *parlent* et qui prédisent. Lorsque Ctésias nous parle d'un animal de

1. Du 16 et du 17 mars 1854.

l'Éthiopie, appelé *crocottas* (chien-loup), qui imite la voix humaine et même qui appelle les hommes par leur nom, nous nous moquons de Ctésias, quoique tout à l'heure Frérel nous en ait dénié le droit; mais Ctésias pouvait à son tour en appeler à Élien. « Il est naturel, dit cet auteur, que je parle de la malice du crocottas. Caché dans les fourrés épais, il prête l'oreille aux discours des bûcherons, écoute attentivement tous les noms qu'ils se donnent, puis il en appelle un, celui-ci s'avance de plus en plus du côté d'où vient la voix, alors l'animal se retire plus loin et l'appelle de nouveau, et lorsque l'animal le voit seul et isolé il le saisit, le tue et s'en nourrit[1]. »

Élien, à son tour, aurait pu en appeler à plus d'un de nos missionnaires modernes et notamment à d'Acosta sur son singe *joueur d'échecs*, au *sein des forêts vierges* du Nouveau Monde[2]. »

Quoi qu'il en soit, nos lecteurs doivent comprendre maintenant ce que c'est qu'un *fétiche*. Ils ont pu juger le fétichisme-animal par ses fruits, c'est-à-dire par la renonciation aux promesses du baptême, par la foi à la métempsycose et à la béatitude d'une éternité *bétifiée*, et enfin par les infamies du *tudbeth* ou du *thometh* biblique dont nous allons parler plus loin.

Ils peuvent en outre apprécier maintenant la vraie valeur des rêveries *allégoriques* par lesquelles nos mythologues modernes expliquent ce culte permanent; qu'ils comparent et nous disent ce qui leur paraît le plus vraisemblable, ou de sauvages actuels obéissant encore aux idées métaphysiques de Pythagore et d'Orphée, ou de populations obéissant tout naturellement à la répétition *quotidienne* de prodiges que tous nos missionnaires ont *vus, de leurs yeux vus*, et dont nous, Français du XIXe siècle, nous venons de toucher les analogues dans la matière inanimée.

1. Élien, *de Natura animalium*.
2. Voir sur les *Pans* la page 133 de ce volume.

Nous ne saurions douter qu'après un examen consciencieux tout homme intelligent et de bonne foi n'arrive comme nous aux deux propositions suivantes :

1° LE FÉTICHE étant un objet possédé par une influence spirituelle, toutes les créatures du monde, depuis le grain de sable jusqu'à la montagne, depuis l'aérolithe jusqu'aux soleils, peuvent devenir des fétiches réels ou supposés réels.

2° Quand cet objet est un animal, le fétichisme devient *zoolâtrie* et, par la force fascinante de l'*alligation*, peut amener la nature humaine à un tel degré de dégénérescence animale qu'elle la fasse *participer* aux instincts, aux goûts, aux facultés et, qui le croirait ? à quelques *formes* de la bête, comme nous le verrons tout à l'heure à propos de la lycanthropie[1].

Comme on le voit, toutes les idolâtries rentrant les unes dans les autres, le *sabéisme* lui-même n'est plus qu'un *fétichisme* immensément élargi, comme le nagualisme ancien et moderne n'est plus que la répétition infiniment rétrécie du grand acte de la *zoolâtrie* génésiaque.

M. Maury a donc eu parfaitement raison de nous dire : « Chez le nègre, cette superstition est portée à son comble ;... pour lui, tout peut devenir talisman, *après une consécration mystérieuse*... Le mot fétiche vient du mot portugais *fetisso*, chose *enchantée*, chose *fée*, comme l'on disait en vieux français, mot qui vient lui même du mot latin *fatum*, destin,... lequel pourrait se trouver aussi être la racine du mot *faticaria* qui, d'après Witterbottom, signifierait *puissance magique*[2]. »

Personne, nous l'avons déjà dit, ne rassemble mieux que M. Maury tous les matériaux destinés à l'*édifice* magique; mais quant au *ciment* qui les relie et à la *clef de voûte* qui les couronne, ce sont pour lui, comme pour tous les savants, des impossibilités véritablement *enchantées* et auxquelles il ne lui est pas permis de toucher.

1. Voir appendice du chapitre « *Nagualisme et lycanthropisme comparés*. »

2. A. Maury, *Magie*, p. 10.

APPENDICE M

CHAPITRE XI

THÉOLOGIE D'APIS, DU BOUC ET DU SERPENT.

Quoiqu'on n'ait pas d'idée parfaitement nette sur la signification mystique du *taureau,* il est évident que c'était le premier des signes du Zodiaque, désigné chez les Perses par la lettre A, *aleph, alpha.* Maintenant, ce signe mystérieux correspondait-il au *principe* par excellence ou *Verbe,* qui s'appelait lui-même l'*alpha* et succombait, dans tous les tauroboles, sous le fer de Mars, de Mithras, de Jupiter ou d'Apollon ; ou bien, au contraire, *Apis-taureau* représentait-il le *principe* opposé, *Behemot,* appelé aussi « *le principe des voies du Seigneur, principium viarum Domini,* Behemot? » Pour nous, la question est très-obscure, mais assez peu nous importe en ce moment; l'essentiel est que *le Soleil-Verbe* ou l'Osiris égyptien vienne se réincarner dans cette nature animale, et que ce soit lui et non le taureau qui reçoive les hommages.

Cette représentation anticipée du drame chrétien ne serait pas complète, si le *Verbe-taureau, engendré sans père au sein de sa mère,* n'avait plus cette *mère* auprès de lui.

Aussi bien la voici, et maintenant nous allons laisser parler M. Mariette et l'intéressant mémoire, trop peu connu, qu'il imprimait, en 1856, sur la *mère d'Apis,* et que nous tenons de son obligeance :

Personne, on le sait, ne saurait être plus compétent que le célèbre archéologue du *Sérapéum* de Memphis. « On remarque, dit-il, sur certaines stèles du Sérapéum, écrites en démotique, que l'image d'Apis

est suivie de celle d'une déesse. Cette déesse a la forme humaine et est représentée assise. Sa tête de *vache* est ornée de longues cornes entre lesquelles est posé le disque lunaire ; sa main droite tient *la croix* ansée, et sa main gauche le sceptre ordinaire de toutes les divinités... Cette vache qui, suivant partout l'Apis et disparaissant avec lui, semble intimement liée à son existence, ne saurait être son épouse, puisque les autres monuments se refusent à nous livrer la moindre notion de cette épouse. C'est donc une *vache mère,* la mère d'Apis, figurant, avec plus de droits que toute autre, dans le cortége de son *divin* fils... Strabon, d'ailleurs, nous l'affirme [1], et j'ai trouvé la tombe inviolée de l'un des *prophètes* de la mère d'Apis. »

Voilà donc qui est parfaitement clair, et le drame est complet. Voilà un Verbe qui doit périr d'une mort violente, incarné par le souffle vivifiant de *Phtha,* sous les auspices du *triangle* et de la *croix,* dans le sein d'une mère qui reste *vierge* et ne doit plus avoir d'autres enfants!... On voit que, sans articuler l'identité, M. Mariette la comprend et la met en lumière.

Selon nous, seulement, il aurait tort de ne pas reconnaître cette mère dans toutes les déesses-mères de l'Égypte, dans l'Isis qui tient un enfant dans ses bras, dans l'Hathor qu'il assimile lui-même à la génisse Io. Or, qu'était-ce donc que cette Io? Eschyle ne permet plus d'en douter; ne l'avons-nous pas entendu déjà lui faisant dire par son Jupiter « qu'elle mettrait au monde un fils de race royale qui le précipiterait, lui, Jupiter, dans les enfers [2]? »

Nous ne pouvons donc en douter, la mère d'Apis est ce que sont toutes les déesses, mères de dieux, enrôlées sous la bannière d'Hécate ou de la Lune, portant un enfant dans leurs bras, et dont chacune se proclame à l'envi REINE DU CIEL, *regina cœli.*

L'analogie théologique parle si haut ici, qu'elle est sans doute la raison de cette étrange incartade de l'empereur Adrien, écrivant d'Alexandrie : « Rien n'est sérieux ici, les adorateurs d'Apis adorent Jésus-Christ, et les adorateurs de celui-ci adorent à leur tour Sérapis. » Effectivement, le *génie* païen triomphait, la parodie était complète. La sacrilége et ignoble épithète de *vache* souillait le futur objet de l'admiration de l'univers, et pour le souiller davantage, de même qu'on avait traîné le culte de *la mère des dieux* dans les infamies dont rougissait Rome elle-même, de même on vit le parodiste égyptien introniser le culte d'Apis et de sa mère par quarante jours d'impudence féminine,

1. Strabon, l. XVI.
2. Voir au ch. VI, p. 374, « *Prométhée mieux compris.* »

calquée sur celle de la déesse Bubo, lors de la célébration des mystères[1]. S'agissait-il de son ensevelissement? C'est Plutarque qui va nous le dire : « Ce que les prêtres faisaient alors en public ressemblait beaucoup aux bacchanales, car, recouverts de peaux de panthères, on les voyait secouer leurs thyrses et se livrer aux mêmes clameurs et aux mêmes contorsions que les prêtres de Bacchus dans leur fureur et dans leurs orgies[2]. »

N'était-ce pas là, nous le demandons, l'exploitation des emblèmes par la magie et des choses divines par les profondeurs de Satan?

Voyez ensuite cette exploitation gagnant toute l'Asie et reçue partout à bras ouverts, excepté chez un seul petit peuple, qui, dans les épreuves et les tristesses du voyage, ne succombe à l'entraînement général que le nombre de moments nécessaire pour bien prouver à M. Renan que, s'il était monothéiste, ce n'était pas à sa nature exceptionnelle et à sa *race* qu'il le devait, et que, pour devenir idolâtre, ce n'était pas l'instinct idolâtrique qui lui manquait[3].

Si du *taureau* nous passons au *crocodile,* la philosophie égyptienne sera plus franche. Au lieu d'adorer, comme nous le disait tout à l'heure M. Guignault, « le soleil d'été dans ses deux yeux et celui d'hiver dans sa queue, » elle adorait uniquement en lui le dieu du mal, puisque M. de Goulianof nous apprend que « le crocodile et le dragon désignaient allégoriquement l'Égypte et même les Pharaons, comme puissances *des ténèbres* et *seigneurs d'enfer* ou *d'Occident*[4], » ce qui s'accorde avec ce dire de Plutarque que « le crocodile était l'emblème vivant de Typhon identique à Satan et possédant comme lui le don de la divination[5]. »

1. Montfaucon (*Antiq.*, *Dieux des nations,* l. I) dit : « Per hosce quadraginta dies, mulieres ipsum (Apim) adibant, conspiciebantque et coram eo sese nudabant. »

2. *Isis et Osiris.*

3. Voir Exode, ch. XXXII, v. 4. Saint Clément, l. VI, et Lactance, l. IV, disent positivement que le *veau d'or* n'était pas autre chose que le bœuf *Apis* dont le culte les séduisait beaucoup en Égypte, et qu'ils eussent certainement et définitivement adopté dans le désert, sans la parole divine qui, sur la montagne, enjoignit à Moïse de descendre parce que « son peuple venait de pécher » (v. 7), et sans l'indignation du thaumaturge qui, après avoir brisé les tables de la loi, réduisit le veau d'or en poussière et ne put apaiser la colère du ciel qu'en prescrivant à la nation la plus terrible des pénitences et des justices.

4. *Archéol. égypt.*, t. III, p. 240.

5. Plut., *Œuv. mor.*, t. X, p. 64.

On comprend dès lors que les prophètes aient toujours présenté l'Égypte comme le type et l'arsenal de toute idolâtrie.

Mais, dit-on, leur dieu principal était le soleil, et comme le soleil matériel n'était pour eux probablement que l'emblème du vrai *Soleil* de justice, il y a bien là de quoi racheter les turpitudes de Mendès et les abominations de Bubastis...

A merveille, mais quel soleil! un soleil que l'on a bien soin de confondre avec le bouc infâme de Mendès [1], avec Priape et avec Pan, c'est-à-dire un soleil encore déshonoré et continuant à exprimer, dans ses représentations monumentales, tous les symboles des infamies précitées [2]; — enfin un soleil confondu avec Pan, avec ce *grand dieu* à l'illustration duquel nos allégoristes se sont tant évertués, en le représentant comme le symbole de l'univers matériel, comme l'âme du monde, comme le principe de toute génération, etc., etc., et qui, en définitive, est ainsi jugé par M. de Goulianof : « Nous nous garderons bien, dit le savant, de donner avec les auteurs profanes dans le *piége* hiérophantique (on ne saurait mieux dire), et, bien loin de saluer en lui *le maître de l'univers*, nous remarquerons que tous les attributs du Pan-Mendès caractérisent, dans les mystères, la fornication morale, les turpitudes, la calomnie et toutes les corruptions et abominations engendrées par l'esprit malin [3]. »

Après s'être mépris si grossièrement sur les vertus du bœuf, du crocodile et du bouc, il était tout simple que les avocats anciens et modernes du paganisme se méprissent aussi sur la haute signification de l'adoration du serpent. On y a encore vu l'emblème du soleil, de l'éternité, du bon génie, etc., et tout cela est fondé en partie, puisque l'orthodoxie biblique nous représente l'auteur de tout bien sous l'emblème du serpent d'airain enlacé dans une croix et qu'il suffisait

1. Voir dans le *Panthéon égyptien* de Champollion (texte 4) : « Le démiurge, la lumière éternelle, l'être premier se nomma Amon-ra ou Amon-Soleil, et plus particulièrement *Mendès.* »

2. Voir, *id. ibid.,* la statue du soleil adorée à Panopolis, « tenens lœva manu veretrum suum intentum. » Voir, sur le même sujet, Suidas et saint Jérôme, car ici la science est obligée de parler comme les Pères.

3. Puis passant en revue tous les homonymes hiéroglyphiques du Soleil-Pan, M. de Goulianof trouve fureur, — folie, — velu, — malin, — furibond, — typhon, — orgueilleux, — fumier, — corbeille, — Satan, etc. « Voilà, dit-il, le véritable Kneph ou Ammon Énouphis, ou Soleil égyptien. » (*Ib.* 278.) Il faut, en effet, que le *piége* ait été tendu par des mains bien habiles pour qu'on ait pu se laisser prendre aux sublimités du culte d'un tel *soleil* et d'un semblable *grand tout.*

de regarder pour être guéri de ses blessures. Mais l'applicateur mystique égyptien ne l'entendait pas ainsi et ne dissimulait pas toujours adroitement le fâcheux cachet de son serpent.

« Le symbole de Cnouphis ou l'âme du monde, dit Champollion, est donné, entre autres, sous la forme d'un énorme serpent monté sur des jambes humaines, et ce reptile, emblème du *bon* génie, le véritable *Agathodæmon,* est souvent *barbu* [1]... Cet animal *sacré,* identique à celui des Ophites, est figuré ainsi sur un très-grand nombre de pierres gravées, dites gnostiques ou basilidiennes. Ce serpent y porte des têtes très-variées, mais il y est constamment accompagné des lettres ΧΝΟΥΒΙΣ, Chnoubis [2]. »

M. Champollion aurait dû reconnaître dans ce *bon démon* le serpent des *Ophites,* que les gnostiques plaçaient au-dessus de Jésus-Christ comme ayant, disaient-ils, *la connaissance du bien et du mal.* Il est fâcheux pour le *soleil* égyptien d'être trahi par le serpent blasphémateur des ces hérétiques ; c'est encore celui qui, d'après Jamblique et Champollion, « s'appellait Εικτῶν [3] ou le premier des dieux célestes (le grand Hermès), auquel l'Hermès Trismégiste attribue l'invention de la magie. »

Les Pères avaient donc raison de ne voir que de la mauvaise magie dans toute cette théurgie hermétique présidée par le serpent *barbu* des Ophites, retrouvé depuis, nous dit Montfaucon, sur plusieurs médailles de Néron qui l'avait pris pour patron [4].

Par ce seul fait, et n'en déplaise à Champollion, l'Égypte est jugée et les Pères n'ont pas plus exagéré que la Bible.

Nous reviendrons sur tout cela à propos des obélisques.

Une doctrine et un culte ne sont jugés, comme le figuier de l'Évangile, qu'à leurs fruits. Donc pour juger ceux-ci il suffirait peut-être de faire remarquer, avec Plutarque et Montfaucon, la discorde implantée sur tous les points de l'Égypte par l'adoration, dans une ville, de l'animal détesté dans une autre. L'Égypte était devenue comme un vaste colisée où se livrait un combat perpétuel de dieux ou plutôt de démons. « Les temples, dit Montfaucon, étaient gardés et défendus

1. « Sur les monuments, dit Goulianof, cette barbe est verte et ces jambes sont rouges et fantastiques. » Encore une fois, nos démonologues du moyen âge paraissent bien n'avoir été que les plagiaires... de la sagesse antique.

2. Id., *Panthéon,* texte 3.

3. Ibid., texte 15.

4. *Antiq. expl.*, l. I.

par une masse de dévots qui se ruaient à coups de massue sur ceux de l'animal adverse, ce qui amenait, ajoute-t-il, d'épouvantables mêlées officiellement prescrites, pendant que le rite prescrivait à son tour le fouet pour toutes les femmes du pèlerinage. »

Quant aux fruits moraux de la doctrine, la métempsycose était un des plus goûtés, et c'est tout dire. On sait, par l'exemple de l'Inde, ce qui peut résulter d'un enseignement pareil et tout ce que gagnent la morale et la foi à ces *touchantes* reconnaissances qui nous permettent de retrouver nos ancêtres sous la peau d'un singe, d'un bouc ou d'un serpent.

Nous n'insisterons pas davantage; mais pour nous en tenir encore à celui-ci, il s'agit de voir maintenant ce que pouvait être l'application de sa philosophie. Puisque toutes ces divinités, Cneph, le soleil, le serpent et Mendès étaient solidaires, il devrait suffire de rappeler les abominations publiques de cette dernière ville et des gnostiques, les scènes effrontées jouées par les sept cent mille pèlerins de Bubastis et de Busiris, les rites observés par les femmes dans leur première entrevue avec Apis (qui parfois était aussi représenté, comme Isis, avec une queue de serpent) pour se faire une idée de ce qui devait se passer dans le culte pur et spécial de ce serpent. Il est bien certain que c'est là ce que la Bible entendait par le *thobeth* ou l'abomination des animaux, à laquelle « un petit nombre seulement, PAUCI, selon l'expression de sainte Hildegarde, étaient parvenus à se soustraire. »

Pour savoir à quoi nous en tenir sur l'esprit qui dominait ces traditions et ces usages, nous allons, dans la note suivante, descendre malgré nous dans les profondeurs de ce *thobeth* ou *thometh*; car enfin, dans un temps où l'on reproche à chaque instant à Moïse et l'exclusivisme et la sévérité de ses lois, il est bon de savoir à quels forfaits celles-ci pouvaient s'appliquer.

APPENDICE N

CHAPITRE XI

LA BIBLE, SES PANS, SES ONOCENTAURES, SES VELUS ET SON THOMETH.

---

1. *Inventions fantastiques ou réalités historiques.*

Il s'agit d'abord de savoir si par ces mots *boucs, onocentaures* et *velus* nous devons entendre des symboles mystiques ou des créatures réelles.

On le sait : le prophète Isaïe prédit à Babylone « qu'elle deviendra la proie des *dragons,* des *onocentaures* et des *velus* qui viendront y prendre leurs ébats[1]. » Or, la version chaldaïque et les Septante faisant précéder la dernière de ces désignations du mot *démon,* tous les interprètes ont vu là les faunes et les satyres du paganisme, les *Égypans,* en un mot, dont Pline fixe le quartier général sur le mont Atlas[2] et que Jules Scaliger, savant et critique du premier ordre, affirme « avoir été vus fort souvent de son temps. »

Ainsi, voilà encore une fois toute l'antiquité profane et sacrée s'accordant sur la réalité d'une chose qui passe aujourd'hui pour la plus ridicule des chimères !

S'il ne se fût agi dans leur pensée que de boucs ordinaires, pas n'eût été besoin de spécifier les quelques îles, les quelques montagnes et les quelques villes où ces singulières créatures tenaient où tiendraient leurs assises.

Tous nos démonologues à leur tour ont cru reconnaître ici cette forme de bouc humain fantastique, sous laquelle nos démons du

1. Isaïe, ch. XIII, 21 et 22.
2. Pline, *Hist. nat.,* ch. XXXIV, v. 14.

moyen âge affectaient de se montrer. Il pouvait donc y avoir eu là, pour la plupart du temps, une nouvelle forme d'hallucination démoniaque et surintelligente, et cette théorie pouvait de loin suffire à l'explication de toutes ces expressions profanes et bibliques. Tout le prodige pouvait très-bien n'avoir consisté qu'en formes imaginaires, telles que nos *ennemis* nous en montrent tous les jours ; et n'y eût-il eu que cela, on comprendrait encore que toute l'antiquité eût tremblé devant la rencontre de fantômes « dont la seule vue, nous dit-elle, pouvait causer la mort [1]. »

C'est en partant de ce principe que tous nos commentateurs bibliques ont rangé dans cette espèce de démons le fameux « démon DU MIDI » mis par le roi-prophète en regard du « démon des ténèbres : » « Vous serez affranchi de toute frayeur *nocturne* ;... vous ne redouterez ni la flèche qui vole dans *le jour,* ni *la chose* qui se promène dans *les ténèbres*, ni *le démon du midi ;* ces fléaux n'approcheront pas de vous, car il a ordonné à ses anges de vous garder, etc., etc. [2] »

Nous ne connaissons pas d'exposé plus net et plus saisissant de la double pneumatologie dont nous traitons nous-même. Nous plaignons la plupart des commentateurs de tout le mal qu'ils se donnent pour voir ici on ne sait quelle longue suite *d'allégories* qui n'y ont jamais été ; par exemple de vouloir absolument retrouver dans la frayeur nocturne *la nuit de l'adversité ;* dans « *la chose* qui se promène dans les ténèbres, negotio perambulante in tenebris, » les perversités auxquelles donne lieu notre *sommeil ;* dans « le démon du midi » *le milieu* de nos prospérités. Comme on le voit, la tendance à tout symboliser n'a pas envahi que le camp des incroyants. Lorsque les expressions sont si précises et spéciales, comment n'y regarde-t-on pas à deux fois avant de les détourner ainsi de leur sens littéral, et comment ne sent-on pas, pour nous en tenir au même psaume, que le *bouclier* du verset 5 qui doit nous garantir de la « frayeur nocturne » doit être le même que « le *bouclier* de la foi » recommandé par l'apôtre contre les malices spirituelles [3] ?

Nous convenons toutefois qu'il assez difficile de se rendre compte au premier abord de cette variété démoniaque appelée « le démon du midi ». C'est un détail qui nous échappe, et, pour en approcher un peu, nous avons besoin d'un *pilote* qui ait fait ses preuves. Adressons-nous donc à Delrio et voyons un peu ce qu'il en

1. Pausanias, in *Achaica.*
2. Ps. xc, 6, 10, 12.
3. *Éphés.,* ch. VI.

dit. Selon lui, la version chaldaïque s'exprime ainsi : *turba grassantium dæmonum in meridie,* la foule des démons se précipitant à l'heure de midi, car, dit-il, « ab incursu » signifie « manifestation violente. » Ensuite il nous montre dans Théocrite (*Idyl.*, I,) « le dieu Pan devenant surtout terrible *à cette heure,* » et dans Procope (*Bello Pers.*, 2,) cette autre affirmation, que « les démons de la peste étaient appelés par les Hébreux Mehirim et Rhessaphim, c'est-à-dire *démons ardents*, parce qu'ils se manifestaient *au milieu* du jour, comme d'autres au milieu de la nuit[1]. »

Nous voici donc revenus aux dieux *Éphialtes* (cauchemar) et à la terrible *Empuse* que le poëte Aristophane nous représente dans sa comédie des *Grenouilles* comme « un spectre horrible prenant toutes les formes, depuis celle de la femme jusqu'à celle de l'âne. » Théodoret, de son côté, commente ainsi l'expression d'*onocentaures*, employée par Isaïe : « Les anciens appelaient onocentaures et empuses ce que nos contemporains appellent ὀνόχωλος, c'est-à-dire ayant des pieds d'âne. » Planche traduit *onocentaure* par « monstre ayant un corps d'homme et des pieds d'âne, » et *Empuse* par « ce monstre hideux qu'Hécate faisait apparaître et auquel elle donnait un pied d'âne. » Porphyre lui-même avoue que le dieu Pan, *tout bon qu'il fût,* apparaissait souvent aux cultivateurs au milieu des champs et qu'à un certain jour il en avait fait périr neuf, tant ils avaient été frappés de terreur par le son éclatant de sa voix et par la vue de ce corps formidable, qui *s'élançait avec emportement.* Il faut convenir que rien ne rend mieux l'*incursu* et le *dæmonio* du psaume que ces paroles de Porphyre citées par Eusèbe. (*Prépar.*, l. I, chap. v.)

Ce qui nous paraît fort curieux, c'est de retrouver cette *Empuse* et ce *démon du midi* dans tous les temps et chez tous les peuples, et, pour n'en citer que quelques exemples, rappelons-nous cette assertion de Philostrate, « qu'à Palène on découvrait chaque jour les ossements des géants qui avaient combattu autrefois contre Jupiter, et qu'on n'aurait pas trouvé de pâtre assez hardi pour se montrer en ce lieu à *l'heure de midi,* à cause de l'extrême fureur des spectres qui s'y montraient à cette heure » (*in Heroic.*). Rappelons encore et le démon Agathion, avec lequel le philosophe athénien Hérodès « ne pouvait conférer dans le temple de Canobus que sur *l'heure de midi,* » et Damascius affirmant « que de *son temps* on voyait encore dans les plaines de Tétrapyrge, en Sicile, des troupes de cavaliers fantastiques se livrer bataille à *l'heure de midi.* » C'était très-probablement à ce

1. *Disquisitiones*, t. II, q. 27.

phénomène que faisait allusion Zoroastre en disant « qu'il n'était pas prudent de se mettre en route et de voyager vers l'heure *à laquelle passait le bourreau des hommes.* »

Veut-on maintenant des témoignages plus modernes? Le grand navigateur Vasco de Gama rapporte qu'il y a dans la ville de Calicut un temple consacré à des démons qui sont des espèces d'*Empuses*. « Personne n'ose entrer dans ces temples, surtout le mercredi, que lorsque *l'heure de midi* est passée, car *si on y entrait,* dit-il, *à cette heure-là, on mourrait à l'instant même*[1]. »

Aujourd'hui tous les peuples idolâtres et même nos peuples schismatiques, comme les Grecs et les Russes, ont conservé toutes les idées antiques et populaires attachées à ce monstre. Ils tremblent à la seule pensée de l'Empuse, qui, dit-on, rompt bras et jambes aux moissonneurs qui n'ont pas la précaution de se jeter la face en terre aussitôt qu'ils l'aperçoivent. Souvent, dit-on, on la voit parcourir les rues *en plein midi,* en habit de veuve, et rompre les bras à ceux qui osent la regarder en face.

Jusqu'ici nous serons d'accord, nous n'en doutons pas, avec les incroyants modernes, et M. le docteur Littré sera forcé de ranger, comme nous, les apparitions des satyres, des empuses et de tous les autres dieux du paganisme parmi les hallucinations disparues; seulement il en fera des hallucinations *délirantes* (style médical), pendant que nous en ferons, nous, des hallucinations *raisonnables,* surintelligentes et provenant d'une réalité spirituelle très-substantielle.

A la rigueur, nous pourrions nous contenter de cette explication qui suffit; mais nous ne sommes pas homme à rester au milieu d'une question, et dans le cas où par hasard on viendrait nous demander si, dans notre pensée et au fond de notre conscience, nous ne croyons pas encore un peu à la réalité matérielle des hommes-chèvres, des satyres doués d'intelligence, de raison, eh bien! la main sur la conscience, nous serions forcé de répondre affirmativement.

Nous ne nous sentons pas assez d'*indépendance de critique* pour rejeter tant de témoignages partant de sources si diverses et s'accordant sur un même point; nous manquerions à tous nos principes.

Or, rapprochons-en quelques-uns et prêtons d'abord l'oreille au bon Plutarque, lorsque, dans la *Vie de Sylla,* il nous raconte que « au *Nymphæum* d'Apollonie (dont Dion, Strabon et Élien nous rapportent ailleurs les merveilles et les oracles) on prit un satyre endormi tel que les peintres et les sculpteurs nous les représentent. Aussitôt,

1. Vasco de Gama, *Voyages.*

continue l'historien, on le mena à Sylla qui traversait ce lieu en se rendant à Dyrrachium, où il allait s'embarquer et rejoindre ses douze cents vaisseaux. Interrogé sur ce qu'il était, le satyre *répondit* avec beaucoup de peine et l'on ne comprit aucune parole. Sylla étonné (*obstupefactus*) le fit ôter de sa présence comme un monstre qu'on ne pouvait voir sans horreur. »

Au prêtre d'Apollon, faisons succéder maintenant le grand et savant prêtre du Christ, saint Jérôme. Revenant, dans la *Vie de saint Paul l'hermite,* sur la visite faite à saint Antoine par un *centaure* qui l'instant d'après avait repris sa course à travers le désert, il ajoute : « Antoine, étonné de tout ce qu'il venait de voir, avance plus avant, et tout à coup il voit, entre les rochers de la vallée, un homme de petite taille, aux naseaux recourbés, au front garni de cornes et aux pieds de chèvre. Antoine terrifié recourt au bouclier de la foi, et s'apprête à combattre. Cependant l'animal lui offrait une palme avec ses fruits, en gage de paix et d'alliance. Alors Antoine avance et, lui ayant demandé qui il était, en recoit cette réponse : « Je suis *mortel,* dit-il, l'un des habitants de ce désert, que les païens, plongés dans l'erreur, adorent sous le nom de faunes, de satyres et d'incubes. Je suis envoyé vers vous par (mes semblables) qui vous prient d'intercéder pour nous notre Père commun, dont nous avons appris la venue sur la terre pour le salut du monde. » En entendant ces choses, le saint homme était ravi de joie et son visage était baigné de larmes; il se rejouissait de la gloire du Christ et de la défaite de Satan, puis frappant la terre de son bâton : « Malheur à toi, s'écriait-il, malheur à toi, Alexandrie, ville prostituée, réceptacle de tous les démons de l'univers, à toi qui adores de tels monstres à la place de ton Dieu! Que diras-tu, maintenant que *les bêtes* parlent du Christ? » Il n'avait pas achevé ces paroles que *l'animal* prit la fuite comme s'il eût eu des ailes.

Et saint Jérome d'ajouter en son nom : « Si quelqu'un prend scandale de cette histoire, faute de pouvoir y croire, qu'il sache bien *que le monde entier pourrait lui attester* ce que j'affirme, à savoir que, sous le règne de Constance, *un homme de la même espèce* fut amené *vivant* à Alexandrie, y fut donné en spectacle à toute la ville, mais que, la mort étant survenue, son cadavre fut SALÉ à cause des grandes chaleurs de l'été et apporté ainsi à Antioche, afin que l'empereur pût le voir. » (*Vie de saint Paul l'hermite,* chap. VII.)

A ces témoignages positifs, joignez tout ce que disent Pline, Pausanias, Strabon, Diodore de Sicile, Élien, des montagnes des Indes et des îles appelées Satyrides en raison de ces animaux *à face d'homme,*

effigie humana, et à queue de cheval, et que Pausanias, qui prétend avoir étudié la question plus à fond que tout le monde, « ut aliquid certius quam ab aliis traditum sit, » n'hésite pas à ranger parmi les *hommes*.

Le jésuite Scott, qui l'a beaucoup étudiée de son côté (dans ses *Mirabilia naturæ,* t. I, 359), rapporte, d'après Albert le Grand, qu'on avait pris, du temps de ce grand homme, dans les forêts de la Saxe, un couple de cette espèce; que la femme était morte sous la dent des chiens et sous les traits des chasseurs, et que le mâle *parlait,* quoique avec difficulté, d'une voix grêle comme celle d'une chèvre, mais sans suite dans les idées.

Nous savons bien que Scott n'est pas en odeur de sainteté par le temps qui court, et que, tout grand que soit le grand Albert, c'est une autorité du moyen âge. La renaissance, nous dira-t-on, avait fait bonne justice de tout cela. — Patience, et rappelons-nous qu'en 1599 le maréchal de Beaumanoir, chassant dans une forêt du Maine, ses gens lui amenèrent un *homme* qu'ils avaient trouvé endormi dans un buisson et dont la figure était très-singulière : il avait au haut du front deux cornes faites et placées comme celles d'un bélier; il était chauve et avait au bas du menton une barbe rousse par flocons, telle qu'on dépeint celle des satyres. Il conçut tant de chagrin de se voir promener de foire en foire qu'il en mourut au bout de trois mois. On l'enterra dans le cimetière de Saint-Côme.

Mais qu'est-ce que tout cela, auprès de ce que nous entendons dire aujourd'hui même en plein XIX[e] siècle? Qu'on y prenne garde! Après avoir déjà retrouvé, dans les mers des tropiques, le *poisson volant* (*a*), que nous reprochions au moyen âge de faire percher sur des arbres, l'*épyornis-griffon* de Marco-Polo (*b*), ou le *roc* des *Mille et une Nuits;* dans les fossiles, tous ces *dragons volants* représentés sur les murailles de Babylone et de Ninive, dans les cavernes des ossements antédiluviens, en Amérique des Pygmées (*c*), en Afrique les Troglodytes (*d*), nous voici menacés de retrouver au premier jour des hommes-chiens, des hommes à queue et des hommes-singes, descendants plus ou moins proches et directs des satyres *.

Toujours est-il que si les voyageurs dont nous allons, sans parti pris, enregistrer les paroles étaient bientôt suivis de plusieurs autres, nous posséderions enfin la réalité des mythes cynocéphaliens de l'Égypte, et celle de cette armée de *singes* (*e*), qui, par leur véritable conquête des Indes, a tant intrigué nos savants, car les uns et les

* Voir les notes *a, b, c, d, e,* à la fin du paragraphe.

autres ne seraient, en définitive, que des hommes-chiens et des hommes-singes.

Mais alors, va-t-on nous dire, entendons-nous bien. Voici votre surnaturel rationalisé, expliqué, et c'est une singulière manière de nous prouver le démonisme des divinités païennes, que de nous les montrer se rendant aujourd'hui même à la *foire de Berberah* en chair et en os.

Nous avons prévu l'objection, et bien que la réponse soit très-difficile en raison des principes qui manquent à nos adversaires, on va voir qu'elle ne nous embarrasse pas le moins du monde, n'ayant jamais confondu les démons avec leurs victimes ni les dégénérescences sataniques avec celles qui ne le sont pas (*e*).

(*a*) « HOMMES ET ANIMAUX RETROUVÉS. » — POISSON VOLANT. Voir les *Voyageurs modernes*, de M. Charton, t. II, p. 106.

(*b*) L'ÉPYORNIS-GRIFFON. Id., ibid., p. 413.

(*c*) PYGMÉES. Voici encore une *fable* qui rentre dans l'*histoire*. Qui de nous aurait jamais pu croire aux Pygmées? En vain Aristote lui-même se portait-il garant de leur existence, « non enim id fabula est » (*Hist. anim.*, ch. XII); en vain Photius en puisait-il tous les détails dans la relation des voyages officiels entrepris par ordre de l'empereur Justinien, et nous les représente-t-il comme « n'offrant dans leur extérieur rien de sauvage ni de farouche; » en vain, dans l'antiquité, Élien, Pline, Philostrate, en vain la Bible elle-même (Ézéch., ch. XXVII, p. 11) les fait-elle figurer parmi les curiosités de la ville de Tyr; en vain tous les Ctésias et les Marco-Polo du moyen âge venaient-ils corroborer par leurs récits naïfs la tradition antique : les Pygmées, fiction du bon Homère, n'étaient admis comme nation que dans les voyages du *capitaine Gulliver*... Il a fallu qu'une de ces dernières années, l'Hippodrome recueillît et nous montrât deux charmants, mais bien singuliers petits êtres de trente pouces de hauteur, toujours prêts à s'envoler comme de petits oiseaux, semblables à ces dieux égyptiens, à tête d'épervier, trouvés par la spéculation dans une ville nouvellement découverte de l'Amérique centrale (Iximaga), où, juchés dans la niche d'un temple, ils étaient adorés comme fétiches et passaient pour des divinités auquelles on offrait du lait et des fruits afin de se les rendre propices... « Nous n'avons jamais rien vu, dit le numéro du *Moniteur* auquel nous empruntons ces détails, de plus gracieusement étrange que ce couple microscopique qui ferait croire à l'existence des *kobolds*, dont les frères Grimm rapportent tant de belles histoires... Nous ne savons ce que diront les professeurs d'anthropologie de ce couple étrange, digne, à coup sûr, d'un sérieux examen,... etc. » Nous ne nous rappelons pas, nous, que la science s'en soit beaucoup occupée, et

nous l'en blâmons d'autant plus que Malte-Brun, Bœhr et Heeren avaient déjà soulevé plusieurs fois la question et laissé soupçonner quelque tendance à *cette foi*. Mais pour nous, c'est toujours un grand sujet d'étonnement, devant chaque réhabilitation du même genre, de voir combien tout cet ensemble d'études, de puissants moyens de transport et de voyageurs aussi multipliés qu'intelligents, nous laisse encore en arrière, sur une foule de questions très-curieuses, et des Anciens et même de tous ces voyageurs du moyen âge dont nous nous sommes contentés de rire et de plaisanter.

(*d*) Troglodytes. Le *Musée des sciences*, du 28 janvier 1857, a publié, sous la direction du savant M. Lecouturier, l'article qui va suivre: « Les earthmen ou anciens troglodytes. » — « Nous ne pouvons omettre de signaler un fait de la plus haute importance pour la science anthropologique. Un voyageur anglais, M. Francis Fleming, a rencontré, vers le centre de l'Afrique australe, une race tellement dégradée qu'il en fait l'intermédiaire entre le singe et l'homme. Cette race mixte qui a plus que l'instinct du premier, mais qui n'a pas encore l'intelligence du second, paraît être celle des anciens Troglodytes qui nous avait été signalée dès le temps d'Hérodote. Elle appartient à la famille hottentote, et forme la tribu des *Zulus Bushmen*, plus connus en Europe sous le nom d'*Earthmen* (hommes de la terre). Voici quelques détails curieux sur leurs mœurs, que rapporte M. Fleming dans son livre intitulé *Southern Africa :*

« Les Zulus Bushmen, ou Earthmen de Natal, sont *le dernier échelon de la race humaine, si on peut même les considérer comme faisant partie de l'humanité*. Ils habitent tout le pays de Zulu, qui s'étend dans le centre de l'Afrique et s'approche, dit-on, au nord, du grand désert de Sahara. *Ils ressemblent plus à des singes qu'à des hommes*. Quand il pleut, ils se réfugient dans des rochers, sur des arbres, ou s'enfouissent dans des trous qu'ils creusent dans la terre avec leurs ongles, ou plutôt avec leurs griffes; en un clin d'œil le trou est fait, et ils disparaissent complétement comme des taupes. Ils ne portent aucun vêtement et ne sont soumis à aucune loi; ils sont souvent victimes des Mantatees, tribu cannibale habitant les montagnes voisines, qui vient de temps en temps renouveler ses provisions aux dépens des malheureux Earthmen. On ne sait quelles sont les maladies qui règnent parmi eux, mais il est certain cependant qu'ils ne connaissent aucun traitement chirurgical ou médical, et que le seul moyen qu'ils emploient pour combattre la maladie ou de résister à la mort est de se couper les phalanges des petits doigts. » Le journal devrait ajouter « pour plaire à leurs dieux, » car ce sont eux qui l'ordonnent.

(*e*) Hommes simiformes et niam-niams. — On sait tout ce que l'antiquité nous avait raconté en fait d'hommes sans tête, d'hommes-chiens, d'hommes à queue, d'hommes à pieds de cheval, etc. Si Pline nous a dit leur mystérieuse origine, Élien nous montre à son tour les hommes-chiens (l. X, ch. xxvi et l. XVI,) fixés à sept jours de marche seulement de l'Égypte, puis les satyres, habitant les monts Coruda, aux Indes, et faisant rouler des rochers sur les voyageurs. Méla nous parle des Hippopodes (à pieds de che-

val), relégués dans les îles Oonis septentrionales; Solin (ch. LII) affirme les cynocéphales, et nous n'osons pas dire les hautes autorités qui nous donnent des choses semblables, comme vérifiées et constatées *par elles-mêmes*

Depuis, les voyageurs et les missionnaires, non plus du moyen âge seulement, mais de temps relativement très-modernes, nous ont affirmé soit les mêmes choses, soit des choses bien plus extraordinaires encore. On s'est bien gardé de les croire, et nous nous gardons bien de décider si l'on avait tort ou raison. Nous avons là, sous les yeux (Scott, l. III, p. 376), un rapport adressé au pape Innocent par plusieurs missionnaires de la Tartarie. Ces missionnaires, qui ont passé dans ce pays *un an et quelques mois*, entrent dans beaucoup de détails sur cette tribu dont les hommes seulement ont la forme canine et les femmes la forme humaine. Selon eux, dans les combats livrés sous leurs murs par cette tribu aux Tartares, les flèches lancées par ceux-ci revenaient sur elles-mêmes comme si elles avaient frappé sur la pierre, tandis que les hommes-chiens ne se servaient que de leurs dents.

Depuis, tous les missionnaires nous ont encore entretenus de choses fort curieuses. Ainsi le père Nuremberg cite, et le père Lescalopier le répète, que « dans la région du *Pérou* les singes vivent dans une telle familiarité avec les indigènes, qu'ils vont jusqu'à jouer de l'argent avec eux, et de là se rendent ensemble au cabaret pour dépenser l'argent gagné. » (Lescalopier, *Comment.*, p. 146). Lafitau prétendait avoir fait une partie d'échecs avec un de ces singes, qui l'avait gagné.

Des voyageurs sensés et tout rapprochés de notre époque racontent et croient des choses semblables. Ainsi Battel, Temminck (*Esquisses zoologiques sur la côte de Guinée*), et Bosman, semblent certains que les singes ne parlent pas, de peur qu'on ne les fasse travailler. Bowditch, dans sa relation d'une mission au Gabon, publiée à Londres en 1819, parle d'une espèce de singes construisant des maisons semblables à celles de leurs maîtres.

Tout cela est fort curieux, mais ne nous mène pas à grand'chose. Que les savants perdent de vue le grand critère qui sépare l'homme de la brute, qu'ils appellent le gorille l'homme-sylvain, l'homme-troglodyte, l'homme-gorgone, etc., peu nous importe! L'essentiel pour nous en ce moment, ce qui nous importe, c'est la constatation de l'homme dégénéré, modifié et animalisé dans sa forme.

Or, il ne s'agit plus ici ni des Élien, ni des Pline; voilà dans Paris, au grand centre des lumières, les sociétés savantes assaillies tous les jours et se débattant contre les mêmes faits dont elles avaient tant ri, lorsqu'ils étaient racontés par Ctésias ou Marco-Polo.

Ainsi, voici revenir les *hommes à queue;* suivons un peu les progrès de de cette grande réaction anthropologique.

Il fallait remonter à 1677 pour en trouver la première indication. Jean Struys, voyageur hollandais, affirmait avoir vu en Afrique un homme porteur d'une queue longue *de plus d'un pied.*

En 1702, de Maillet, voyageur et administrateur d'une grande autorité, en produisait des exemples très-remarquables, observés à Constantinople et à

Bornéo. Ces hommes, selon lui, étaient d'une force herculéenne, d'une férocité sans égale, et il en concluait à la diversité des espèces. « Ceux qui ont des queues, disait-il, peuvent-ils descendre de ceux qui n'en ont pas? — Pas plus, répondait-il encore, que les singes à queue ne peuvent descendre de ceux qui n'en ont pas. »

Nous avouons, pour notre part, en dehors de notre opinion de *tiers-parti*, que nous ne comprenons pas la possibilité d'une réponse à ce raisonnement.

Dans ces dernières années, M. Isidore-Geoffroy Saint-Hilaire, revenant sur cette question, disait que « de Maillet avait établi la constatation de cette anomalie en doctrine et en fait, ainsi que sa *propagation par l'hérédité*. Son tort était de trop généraliser, et de constituer en peuplades et en races sans mélange, aux îles Moluques et Philippines, ce qui vraisemblablement n'est qu'une difformité plus fréquente seulement dans ces divers pays. »

« Quant à la question d'hérédité de ces monstruosités, ajoute le même savant, *elle est très-complexe;* la preuve rationnelle de l'impossibilité de ces transmissions repose sur une hypothèse, et la question de fait n'est pas mieux éclaircie malgré les apparences. » (229 à 239.)

La question en était encore une fois restée là; en 1849 cependant, M. du Couret, dans un rapport lu à l'Académie des sciences, le 20 août, donnait une longue description de la peuplade anthropophage des Niam-Niams, située entre le golfe de Benin et l'Abyssinie. Il tenait tous ces détails d'un marabout de Kachenah, ville de la Nigritie centrale, et d'un grand nombre de marchands d'esclaves arabes et nubiens tous parfaitement concordants entre eux. D'ailleurs lui-même avait vu à la Mecque, en 1842, un nègre venu de ce pays et portant le fameux appendice caudal qui, selon lui, n'était qu'une prolongation de la colonne vertébrale. Il en avait communiqué le croquis à la *France médicale*, qui le publia dans son numéro du 1er septembre 1854.

Cependant les voyageurs se multipliaient: MM. Arnault, Vayssières, Hernemann faisaient pleuvoir leurs rapports, et M. Rochette-d'Héricourt, auteur d'un voyage en Abyssinie, en lisait un fort intéresant à la Société orientale, le 23 novembre 1849.

En 1851, M. Francis de Castelnau donnait les détails les plus circonstanciés sur cette peuplade; mais ces détails, il ne les tenait encore que d'un nègre musulman attaché à son service et dont il avait toujours trouvé les récits *de la plus grande exactitude*. Ce nègre avait fait partie d'une expédition des Haoussas, dirigée contre les Niam-Niams par le sultan de Kano. On en avait tué un grand nombre, et la description qu'il en donnait concordait merveilleusement avec les autres, sauf sur la longueur de la queue, à laquelle il donnait jusqu'à quarante centimètres, au lieu des quelques pouces généralement assignés. Cette peuplade se trouverait au sud-ouest du lac Tchad.

En 1852, un des deux nègres attachés à la ménagerie du capitaine Huguet donnait à M. de Paravey exactement les mêmes détails. Il lui chantait même une chanson sur les Niam-Niams, fort connue en Afrique, et il ajoutait que ces hommes vivaient sur des arbres comme dans des nids.

Même année, le 9 janvier, M. d'Abbadie, voyageur très-connu, communiquait à la Société de géographie les détails qu'il tenait « d'un prêtre abyssin, homme de sens, instruit et très-peu enclin au merveilleux. » Cet homme en avait vu quinze à Berberah près d'Aden, où il s'en rend tous les ans quelques-uns à l'époque de la foire. Mais M. d'Abbadie n'en restait pas là, et aux yeux de beaucoup de gens il compromettait sa première publication par une seconde, dans laquelle il revenait sur la « *tradition universelle*, en Éthiopie, qui place près de cette contrée un pays où tous les habitants sont *des chiens*, ayant pour compagnes de vraies femmes, et gardant leurs vaches pendant que celles-ci en tirent le lait. » C'était littéralement l'ancienne tradition rapportée par Élien; mais on comprend qu'elle ait peu réussi à la Société de géographie.

Aussi n'en parlait-on plus guère, lorsqu'en 1854 la *Gazette hebdomadaire de médecine* publia, le 20 octobre, une lettre fort curieuse du Dr Hübsch, médecin des hôpitaux à Constantinople : après avoir fait l'historique de toutes les relations, il affirmait avoir vu *lui-même* un couple de Niam-Niams à Constantinople, où « tous les Turcs, dit-il, connaissent depuis longtemps cette race d'hommes, et se sont montrés très-étonnés de ce que l'Europe scientifique semblait ignorer leur existence jusqu'à ce jour. » D'après M. Hübsch, rien n'égale l'*animalité* de ces créatures humaines : promiscuité horrible, passion de la chair humaine et fraîche poussée jusqu'à la frénésie, etc., ils n'en parlent pas moins une langue à eux, langue primitive, dans laquelle se retrouvent plusieurs mots arabes. Quant à la longueur de la queue, celle des Niam-Niams vus à Constantinople par le Dr Hübsch n'était que de quelques pouces, mais ils lui ont affirmé eux-mêmes que souvent elle atteignait deux pieds; « ce qui (ajoute la *Gazette*) lèverait toutes les difficultés de conciliation remarquées entre les divers rapports précités. L'existence de ces *hommes à queue*, ajoute-t-elle encore, nous paraît donc *incontestable*, et si quelques voyageurs élèvent encore des doutes sur ce point, c'est que probablement ils confondent ces Niam-Niams avec d'autres Niam-Niams leurs voisins et qui n'en ont pas. »

Aujourd'hui, 6 septembre 1861, nous lisons dans un journal :

« HOMMES A QUEUE EN AMÉRIQUE. » — (Article extrait du *Courrier des États-Unis* :)

« M. Thornton, de la Floride, prétend avoir découvert dans le canal de Barlovento, à 110 milles 1/4 ouest sud-ouest de la presqu'île, une île encore non explorée par les navigateurs et habitée par de véritables Niam-Niams, c'est-à-dire par des hommes ornés d'une queue ni plus ni moins que des singes, comme certains sauvages de l'Abyssinie centrale. Cet appendice caudal est un prolongement hybride de l'épine dorsale, et M. Thornton prétend que c'est la marque d'une véritable espèce intermédiaire entre le nègre et le singe. Ainsi ces Niam-Niams parlent comme les nègres et grimacent comme les singes. Ils ont une sorte de roi électif, et c'est le seul de la tribu qui possède une manière de case en feuillage. »

Il est probable que le Niam-Niam américain n'entrera pas plus facilement

dans la science que le Niam-Niam du centre de l'Afrique. Jusqu'à ce que l'un d'eux soit venu s'asseoir sur les genoux de M. Milne-Edwards ou de M. Broca, et que chacun de ces savants ait pu palper lui-même le malencontreux organe, il est probable que tous les dires de MM. d'Abbadie et de Castelnau, confirmés par la tradition universelle et la personnelle constatation du docteur Hübsch, n'auront pas plus de crédit que les cent vingt mémoires sur les aérolithes et les cent mille témoins des phénomènes spirites.

Quant à la philosophie de la chose, elle se résume toujours pour nous dans cette question : Cette dégénérescence devant, comme le dit fort bien de Maillet, provenir d'un type primitif, mais l'homme primitif, selon les monogénistes et l'évidence, n'ayant jamais offert ce type, qui donc pourrait l'avoir fourni à sa descendance?

2. *Le Thometh et ses profondeurs sataniques.*

N.-B. Vu l'extrême délicatesse du sujet, délicatesse dont nous prévenons nos lecteurs, ils nous pardonneront de nous *réfugier* souvent dans le latin; nous voulions même y recourir pour tout ce paragraphe, mais de bons juges, qui font loi pour tout le monde, nous ayant fortement conseillé de ne pas embrouiller nos questions « par une pruderie tout à fait insolite, disent-ils, en matière scientifique, » nous avons cru devoir leur obéir. Encore une fois, on est prévenu, et celui qui voudra passer outre n'aura rien à nous reprocher.

Contentons-nous d'avoir consacré quelques pages à la réalité historique, soit des apparitions, soit des monstruosités anthropo-zoologiques indiquées dans la Bible, et revenons aux pratiques du THOMETH et à la solidarité qui semble lier ces deux questions.

C'est le savant Jablonski qui va nous y introduire d'abord et se charger de notre *édification*.

« Ce culte du bouc et de la chèvre paniques, dit-il, n'était pas particulier à Mendès, mais toute l'Égypte le pratiquait, et tous les adorateurs avaient chez eux le portrait plus ou moins fidèle de leur dieu. Son domicile principal n'en était pas moins à Mendès, préfecture dont il était le dieu tutélaire. Son temple y était aussi grand que splendide, et là seulement était un bouc VIVANT et sacré... Il était placé au rang des huit grands dieux, antérieurs aux douze autres... Pour emblème il avait une croix ansée, tellement enlacée à un *phallus* que l'un aurait pu se prendre pour l'autre... Cet emblème (prétendu) du *feu vital* et du principe générateur de la nature avait été communiqué par le dieu Pan lui-même, CONVERTI POSITIVEMENT EN CE BOUC.

Voilà quelle était la doctrine; voici maintenant quelques détails sur

ce culte. « Est aliquid prorsus singulare, et alias fere inauditum, quod de hirco Mendesiorum, in templo *Thumetano*, divinis honoribus culto, scriptores quidam, et *sane ex antiquioribus*, memoriæ prodiderunt. Et credi profecto non posset, usque adeo leges pudoris violat, nisi id testarentur *scriptores optimi*, quorum fides *in dubium vocari nequit*. Ego, quoniam res hæc ad intelligendam veram Numinis hujus indolem aliquid confert, ea tantum veterum testimonia hic apponam, quæ Theologus laudatissimus, magnumque Galliæ suæ ornamentum, SAM. BOCHARTUS[1] in Hierozoico mihi subministrat. Nempe Thumi in templo Mendetis, mulieres hirco huic se submittebant. Tempore PINDARI poetæ, qui annis circiter quingentis ante Christum floruit, fama hujus rei in Græcia videtur fuisse percelebris, quod hi epici versus testantur, a STRABONE allati, lib. XVII, p. 551 :

> Mendetis ad vicina mari præcipitia,
> Cornuque Nili extremum, qua salax capræ
> Maritus humanam audet inire fœminam.

Ætate STRABONIS, qui versus hos servavit, consuetudo tam pudenda abrogata dudum erat. Etsi is enim Ægyptum totam peragrasset, rei tamen hujus, tanquam mirandæ, ex PINDARO tantum meminit... Sed certe, quo tempore Ægyptus Persiæ regibus parebat, consuetudo illa nondum sublata erat. De ea enim HERODOTUS testatur, lib. II, c. 46 : « In præfectura Mendesia contigit hoc mea memoria prodigium : hircus cum muliere coiit *propalam*, hujusque rei videndæ hominibus copia facta est. » Si porro PLUTARCHO credimus, spectaculum adeo abominandum, ejus etiamnum ætate, in Ægypto infrequens non erat. Ita enim scribit in *Gryllo*, p. 989 : « Mendesius in Ægypto caper, indulsus cum multis ac formosis mulieribus, ad congressum proclivis non videtur, sed capras desiderat[2]. »

Voilà donc l'archéologie nous montrant elle-même la *réalisation physique* et la vraie *fin* de ce « *sublime allégorisme* » dont on nous vantait, sur tous les tons, la profondeur et les beautés !

Apprenons par cela seul à connaître le paganisme. Pour lui, constituer le bouc en *Verbe* et en *Seigneur* de la matière, κύριος τῆς ὕλης, comme dit Plutarque[3], et le sacrer roi du *Thometh* était un double coup de maître.

Étonnons-nous, après cela, que le *véritable Verbe* ait pu se plaindre que « les hommes l'aient fait servir à toutes leurs abominations. »

1. Part. I, lib. II, cap. LIII, col. 642.
2. Jablonski, *Panthéon égypt.*, l. II, ch. VII.
3. Plut., *de Defectu orac.*

Étonnons-nous surtout du langage et des anathèmes de la Bible qui, lorsque nous la consultons, nous montre du doigt ce passage du Lévitique, ch. xx, v. 15 et 16 : « Si quis cum jumento et pecore coie-« rit, morte moriatur; pecus quoque occidite; » et ailleurs (Deutér. ch. xvii, v. 7) : « Nequaquam immolabunt *pilosis* (seirim) cum quibus « idolatrici fornicabant. » Et malheureusement ce genre de menaces se représente trop souvent dans la Bible pour ne pas rendre évidente la fréquence du forfait!

Si nous interrogeons ensuite la théologie secrète, celle qu'on ne met entre les mains du lévite que lorsqu'il a atteint le diaconat, elle commente avec prudence et netteté la nature, les conséquences et les expiations imposées à cet abominable crime, car une théologie serait incomplète, en effet, si elle laissait tout à fait incompris, sous un vain prétexte de prudence et de convenance, les anathèmes de l'Écriture et leur pénalité.

Quant à la possibilité des *conséquences physiologiques* pouvant résulter de tels crimes, comment l'Église, si elles constituaient à ses yeux une hérésie, aurait-elle pu laisser passer et, bien mieux, comment aurait-elle classé parmi les révélations *authentiques* ces paroles données par sainte Hildegarde comme paroles du *Verbe* lui-même?

« Homines pulchram formam rationalitatis suæ mutantes, sese bes-« tiis admiscebant, et *quod sic generabatur*, si homini magis quam « bruto animali assimilaretur, illud odio habentes negligebant; si « vero magis *formam bruti animalis quam formam hominis haberet*, « osculo dilectionis amplectebantur... Quidam autem PAUCI naturam « suam humanam gustantes, nec se pecoribus commiscentes, in na-« tura sua recte et sobrie vivebant [1]. »

Quant au *Zohar*, d'un bout à l'autre il revient sur cette même théorie à laquelle, nous l'avons vu, se rattachent pour lui, non-seulement la *vraie cause* du déluge, les anathèmes des prophètes, la déchéance des races, etc., mais encore toute l'histoire de la chute.

Nous voici donc ramenés au serpent d'Ève, ou plutôt à la *femme-serpent*, comme l'appellent toutes les traditions, au dire de M. de Humboldt.

C'est en effet un jour bien étrange, bien effrayant et bien nouveau que celui qui se trouve projeté sur notre grand drame humanitaire par le quadruple rapprochement : 1° du dogme, 2° de la tradition antique, 3° des faits anciens, et 4° enfin, des faits modernes.

1. Sainte Hildegarde, *Lib. div. oper.*, pars III, vis. 8ª, p. 966, éd. Migne.

1° Le dogme! c'est-à-dire une femme écoutant un *serpent*, ou l'humanité sortant de ses voies, « privée de ses dons spirituels et *blessée physiquement* dans *son essence naturelle,* » suivant les expressions du concile de Trente. Or, la science, même celle qui nie la déchéance, ne saurait nier cependant ni tous les désordres héréditaires du cœur humain, ni le *venin* physique, non moins héréditaire, qui coule dans ses veines. On nous l'avouera tout à l'heure.

2° Les traditions! puisque nous venons de les trouver résumées dans le *Zohar* et dans l'entente de la femme avec *Sammaël* incarné dans un véritable serpent. Quant à la preuve monumentale de l'universalité de cette tradition, elle se trouve dans le grand nombre de statuettes et d'images représentant la mère des humains « alligatam, sicut statua Lacoonis, a duplice serpente ».

3° Les faits! éclairés comme nous l'avons été tout à l'heure par les fiançailles des jeune filles de Widah et de Juidah avec leur serpent [1]. Rappelons-nous les mystères païens et le rôle que le serpent y jouait pendant que les bacchantes criaient : *Hèva ! Hèva !...* Rappelons-nous tout ce que Clément d'Alexandrie, si bien informé, nous révèle à ce sujet. « Dans leurs orgies solennelles, dit-il, des prêtres que l'on eût dits piqués d'un œstre furieux, déchirant des chairs palpitantes et *couronnés de serpents,* appellent *Ève* à grands cris. Alors paraît, au milieu de ces orgies, un immense *serpent couronné.* D'après les rites les plus secrets, et si vous voulez savoir plus au juste la signification du mot *Ève,* vous trouverez que, prononcé avec une forte aspiration, HÉVA signifie SERPENT-FEMELLE... Puis on voyait l'enlèvement de Cérès et « consortium Jovis cum ea, sub forma draconis [2]. »

Tout cela n'était que la *mise en action* de la tradition générale.

Le savant Bœttiger va plus loin ; il nous affirme que tous les serpents du temple d'Esculape étaient EDOCTI AD HOC [3].

Et comme pour lui donner raison, Suétone nous raconte que « Atis, mère d'Auguste, étant venue coucher dans le temple d'Apollon pendant le sommeil des autres femmes, « serpentem repente irrepsisse « ad eam, pauloque post egressum, illamque expergefactam quasi a « concubitu mariti purificasse se, et statim in corpore ejus extitisse « maculam, velut depicti draconis, nec potuisse unquam eximi, adeo « ut mox publicis balneis perpetuo abstinuerit [4]. »

1. Voir p. 20.
2. S. Clém. d'Alex., *Cohort.,* l. II.
3. *Sabina,* t. I, p. 454.
4. Suétone, *Vita Aug.,* ch. XCIV.

On pense bien, toutefois, que notre intention n'est pas de convertir en *histoire* une *tradition*, fût-elle générale et mille fois plus appuyée: ce que nous constatons, c'est l'universalité de celle-ci; et si l'historien veut être sincère et complet, il doit, dût son cœur se soulever d'indignation et de dégoût, l'enregistrer comme les autres.

Maintenant, admettons pour un moment que la tradition ait dit vrai, admettons la possibilité de cette horrible impossibilité, et que sainte Hildegarde ait appris *sous la dictée du Verbe* la durée historique de ces épouvantables habitudes pendant une trop longue époque, serait-il bien illogique et déraisonnable de les faire entrer pour quelque chose dans les dégradations et dégénérescences physiologiques évidentes chez certains peuples?

Mais entendons-nous bien; comme nous ne croyons pas du tout à la propagation *continue* des monstres *positivement monstres,* nous ne parlons pas ici *d'un changement d'espèce* en une autre, mais d'une altération, d'une dégénérescence dans les formes extérieures, d'une modification imprimée dans la conformation de certaines populations, par suite d'une horrible perversion naturelle.

Lorsqu'on est *monogéniste* et chrétien, il nous paraît bien difficile de s'expliquer, au point de vue intellectuel, moral et physique, cette subite et complète disparité chez des peuples frères et voisins, comme l'étaient les Séthites et les Chamites. Quoi! vous admettez un même père, et vous croyez que ses propres fils sont devenus, sans une immense raison, et sous un même soleil, aussi dissemblables que le jour l'est de la nuit? Avec quelles races humaines les races abâtardies ont-elles donc pu se croiser primitivement? Prenez-y garde! si vous n'admettez pas une révolution pour ainsi dire instantanée entre les Éthiopiens de *la veille* et les Éthiopiens du *lendemain,* les polygénistes auront le droit de vous défier de fournir une seule raison valable tirée des influences extérieures, pour expliquer tant d'opposition physiologique.

Tout le monde connaît les magnifiques pages du comte de Maistre sur l'anathème visiblement écrit sur le front du sauvage, cette créature positivement *dévouée*[1]. »

« La cause de la dégradation du sauvage, dit un autre auteur trop peu connu, ne peut être qu'un CRIME, qu'une de ces prévarications qui, suivant les apparences, *ne sont plus possibles dans l'état actuel des choses*... L'Écriture nous parle sans cesse « de l'esclavage du démon et des peuples assis dans les ténèbres de la mort. » C'est dans l'âme du sauvage qu'il faut contempler cette affreuse obscurité et les chaînes

1. *Soirées de Saint-Pétersbourg,* t. II.

de cette servitude inexorable que le temps n'use pas et que Jésus-Christ seul, l'esclave volontaire, a la puissance de briser [1]. »

Pour démontrer la vérité de ces paroles, il suffit de cette constatation positive que parmi les noirs la dégradation morale et physique suit toujours une marche parallèle *au degré* de l'idolâtrie, et que l'habitant du Congo, illuminé par quelques rayons de christianisme, ou le noir musulman, enfant dégénéré de l'ancien sémitisme, n'offre déjà plus la même physionomie que le Cafre et le Dahométien imbus du fétichisme le plus grossier.

La Bible, on le sait, nous jette encore à ce sujet une énigme dont aucun commentateur ne paraît avoir accepté *la lettre*, mais dont *l'esprit* est bien positivement relatif à la profanation de *la paternité humaine*. Or, n'est-il pas bien plus logique d'étendre cette profanation à l'idée de paternité *collective* que de la restreindre à une *irrévérence* particulière?

Nous venons d'entendre cette Bible s'exprimer plus d'une fois en termes trop clairs, et sainte Hildegarde généraliser le crime, au point de n'en excepter que quelques-uns, PAUCI!

Bien plus, elle nous a montré « progenitos similes animalibus paternis et formam bruti animalis habentes! »

Il ne s'ensuit pas, il est vrai, répétons-le, la possibilité d'une propagation illimitée de ces métamorphoses, car nous admettons tout ce que de grands naturalistes, et tout dernièrement MM. de *Quatrefages* et *Flourens*, ont dit sur l'infécondité des *hybrides*, contradictoirement à Geoffroy Saint-Hilaire établissant hardiment que « tout monstre est le produit du croisement de deux espèces, » puis, contradictoirement à Chateaubriand s'écriant : « Si Dieu permet l'enfantement des monstres, c'est pour nous apprendre ce que peut être la création *sans* lui, » paroles commentées ainsi tout dernièrement par une plume catholique et médicale : « Ces créations *sans Dieu* doivent s'entendre « a productu harum conceptionum contra naturam et Deum, scilicet a lege violata ab auctoribus ipsis hujus conceptionis [2]. »

Donc il n'y a plus d'autre difficulté, au point de vue naturel, que celle qui regarde le *degré* possible de cette violation et la *fécondité perpétuelle* de ses produits.

Lorsque la science démontre la limitation très-étroite d'une telle

1. L'abbé Chesnel, *Du paganisme*.

2. *Revue médicale* du 31 décembre 1859, art. du docteur Sales-Girons, p. 707.

fécondité, elle l'entend des espèces véritablement transformées en une autre espèce, mais elle ne saurait l'entendre d'une espèce demeurant *elle,* bien qu'altérée, modifiée, dégradée par une immixtion étrangère. Sans parler des exemples frappants dernièrement objectés à M. de Quatrefages par M. Broca[1], il nous paraît impossible que, lorsqu'on accorde une si grande force *plastique* et durable[2] aux simples goûts, aux habitudes dépravées et même aux simples *images* caressées par l'imagination d'une mère, il nous paraît, disons-nous, impossible de ne pas accorder une bien autre puissance *plastique* et *modifiante* (non transformante) aux *relations* dont nous parlons.

Loin de nous la pensée de conclure de ces prémisses à une conception de ce genre pour les onocentaures, les sylvains, les Égypans dont historiens et prophètes nous parlaient tout à l'heure, bien que Pline, Plutarque[3] et bien d'autres leur aient assigné cette origine; mais de là à rejeter toute idée de *mésalliance* primitive entre le Mélanésien de Van Diémen ou l'Africain hideux, et le gorille ou le pongo, qui marche, crie, dévore comme lui, et qui, nous l'avons vu tout à l'heure, le rappelle par toutes les similitudes de conformation, il y a l'infini. Nous ne croirons jamais que le type *idéal* de la race caucasique soit devenu *extérieurement* un *singe,* sans que le commerce des singes qui l'*entourent,* et avec lesquels il vit et *cohabite,* y soit absolument pour rien.

Il y a ici un rapprochement trop étroit de phénomènes, pour qu'il soit impossible d'y voir un enchaînement de cause à effet.

Mais répétons-le bien : au point de vue naturel, *dégénérescence* n'est pas *trans-spécialisation* physiologique, comme au point de vue surnaturel la propagation, naturellement difficile en pareil cas, peut devenir permanente en raison d'un anathème.

Et c'est précisément devant un outrage à la *paternité,* c'est-à-dire à

1. *Bulletin de la Société d'anthropologie.*

2. *Créatrice*, ou pour le moins *informante.*

3. « Indorum quosdam cum feris coire, mixtosque et semiferos esse partus. » (Pline, *Hist. nat.*, l. VII, ch. II.)

Plutarque est bien plus explicite encore : « Capras, porcas, equas inierunt viri, ac feminæ insano amore mascularum bestiarum exarserunt. *Ex hujusmodi enim coitibus modis sunt minotauri et sylvani seu Egypanes,* atque, ut mea fert sententia, etiam sphynges et centauri *nati.* » (*Bruta anim.*)

Enfin Élien affirme qu'à Sybaris « unam capram de pecore suo amatam a juvene pastore peperisse unum sylvanum brevi occisum ab invidia arietis. » (*De Natura animal.*, l. VI, p. 41.)

la génération, que la Bible a prononcé celui-ci : « Cham et Chanaan seront les esclaves des esclaves de leurs frères, servi servorum. »

Ici, la Bible a si bien lu dans l'avenir, qu'il devient bien difficile de croire que sainte Hildegarde, en la commentant sous la dictée du Verbe, n'ait pas dit la vérité [1].

---

1. « CONTAGION ZOANTHROPIQUE (*a*). » Jusqu'à quel point une trop étroite communauté d existence avec certains animaux peut-elle animaliser l'homme qui subit leur influence ou la transmission de leurs venins?

Cette question, dont la solution surnaturelle va devenir évidente dans l'appendice suivant, pourrait peut-être en recevoir une toute naturelle dans les deux exemples qui vont suivre. On se convaincra, nous l'espérons, par tout cet enchaînement de documents scientifiques et sacrés, de la corrélation presque constante de nos deux ordres de causes et du support mutuel qu'ils se fournissent tour à tour.

Occupons-nous d'abord de l'ordre naturel.

Sans revenir sur les *niam-niams,* dont on peut affirmer que l'*appendice caudal fait en ce moment sa quarantaine* avec bien d'autres vérités, qu'est-ce donc que ces indigènes des deux sexes que *Modera,* accompagné de trois naturalistes connus, rencontra un jour sur la côte nord de la Nouvelle-Guinée, « remplissant tous les arbres, sautant de branche en branche comme des singes, criant et gesticulant comme eux, et qu'on eût infailliblement pris pour ces animaux, s'ils n'avaient pas eu leurs armes sur le dos (*b*) ? » M. Pouchet, qui reproduit cette citation, ajoute : « On est en droit de se demander si le souvenir confus d'un tel peuple et de ses mœurs n'a pas été l'origine de la tradition qui a servi de base au poëme de Valmiki-Ramâ marchant à la conquête de son épouse ravie par le mauvais génie Râmanâ, aidé par toute une armée dont, à chaque instant, les expressions et les épithètes du récit rappellent la nature simienne et quadrumane (*c*). »

L'antiquité attribue à une foule de peuplades une conformité de mœurs et de nature avec les animaux domestiques qui partageaient leur demeure et dont ils épousaient ainsi toutes les habitudes, mais pour nous en tenir aux modernes, citons un exemple tout récemment mis en lumière, et dont nous nous étonnons qu'on n'ait pas tiré de plus larges conséquences.

« La race des AINÔS, si bien décrite, dit M. Broca, sous le nom d'espèce kourilienne, diffère profondément de toutes les autres races humaines, mais elle diffère surtout des races qui l'entourent par le crâne, les proportions, la couleur, et surtout par le système pileux. Tandis que les Kamtchadales (qui l'entourent) sont imberbes, que les Mandchoux, les Japonais, les Coréens, les

(*a*) On appelle *Zoanthropie* certaines dégénérescences, affections et manies, à la fois animales et humaines.

(*b*) Voir *Britisch assoc.*, 1852, p. 8.

(*c*) Pouchet, *Pluralité des races*, p. 18.

Chinois même ont le visage presque nu, à l'exception de la lèvre supérieure, et que *tous* ces peuples ont le corps et les membres à peu près *complétement* glabres (*a*), les *Aînôs*, au contraire, enclavés au milieu d'eux depuis un temps immémorial, sont à la fois les plus barbus et les plus velus de tous les peuples de la terre. Leurs cheveux poussent jusque dans le dos (Pritchard, *Hist. nat. de l'homme*, l. I, p. 133), *tout* leur corps est couvert de longs poils noirs, et beaucoup de femmes sont aussi velues que les hommes (*b*). »

Voilà, certes, un bien curieux problème ethnographique à étudier. Broca l'aborde avec ardeur et ne tarde pas à mettre à néant toutes les prétendues causes de climat, d'alimentation, de genre de vie et de toute espèce d'influences physiques *imaginables*... Bien mieux encore, il en fait tout autant de l'hypothèse de Pritchard rêvant une colonie de Celtes, *un peu plus* velus que les autres (qui ne le sont pas du tout), qui serait venue *s'implanter* au milieu de toutes ces populations *glabres*. « On a poussé l'extravagance, dit Broca, jusqu'à soutenir que *l'habitude générale de l'épilation* avait fini, au bout de plusieurs années, par *fatiguer* la nature, et que, partout ailleurs que chez les Aìnòs, cette nature *fatiguée* avait renoncé, de guerre lasse, à produire des poils, et que telle était l'origine des races glabres. » Ainsi nous aurions tous été primitivement des Aìnôs! On est tout étonné de voir Blumenbach et Èble s'arrêter à cette ridicule supposition.

En pareil embarras, il n'y a rien de mieux à faire, ce nous semble, que de consulter la tradition, les Voisins et surtout les intéressés. Or que dit d'abord leur entourage? Il les appelle LES OURS; les Aînôs acceptent cette dénomination, et, à l'appui de ce dire, ils vous montrent les ours *avec lesquels ils vivent constamment en famille*. Chaque maison possède le sien; bien mieux, chaque femme en *allaite* un, et, à l'appui de ce communisme, Desmoulins reproduit une peinture japonaise représentant un ourson suspendu à la mamelle d'une Kourilienne. Lorsque M. Broca traite ce dernier détail de *fable* et de *légende*, il oppose probablement à des témoins oculaires des témoins qui sont restés à Paris. L'avenir nous le dira.

Nous ne comprenons pas, pour notre part, comment on refuse à prendre en considération un pareil document, et ce document, une fois bien vérifié, peut-être serait-il difficile de ne pas voir une liaison positive entre la tradition générale, l'avis des intéressés, l'habitude de cette cohabitation et la similitude des deux espèces?

A l'appui de ce fait à éclaircir, citons bien vite ce fait prouvé : « Pask raconte que, dînant un jour chez le roi Casimir, on fit venir un enfant de douze ans que le grand veneur, M. Ogenki, avait fait prendre tout vivant dans des filets, quoiqu'il eût été défendu à outrance par trois ours, et surtout par une ourse énorme QUI LUI AVAIT SERVI DE NOURRICE. Tous les membres étaient bien ceux d'un homme, y compris les ongles et les mains, mais il était ENTIÈREMENT COUVERT DE POIL D'OURS. On était venu à bout de lui faire articuler quelques phrases. » (Éd. Charton, *Magasin pittoresque*, t. V, p. 371.)

(*a*) Sans poil.
(*b*) Broca, *Recherches sur l'hybridité animale*, p. 480.

Il y doit y avoir entre ces deux faits une corrélation très-étroite.

Passons maintenant à une autre hypothèse scientifique beaucoup plus grave et présentée cette fois, par son savant auteur, sous une forme purement littéraire.

La *Revue des Deux Mondes* a consacré deux intéressants articles (nos des 15 juin et 1er juillet 1861) à un roman américain publié sous le titre de *Elsie Venner*, par le docteur Olivier Holmes, et *réduit* en français par M. Forgues. Quoique présentée sous une forme romanesque, il est facile de reconnaître que la pensée du savant docteur est sérieuse, et très-sérieuse. Elle l'est tellement, que la *Revue britannique*, en rendant compte de ce travail, recommande de ne pas s'y tromper et de bien voir là une préoccupation et un thème scientifiques.

Elsie Venner est donc une jeune fille qui, au milieu des plus remarquables qualités et de la distinction la plus parfaite, glace d'effroi tous ceux qui l'approchent et porte le deuil au sein des cœurs qu'elle avait le plus séduits; ses yeux ont l'éclat du diamant, tempéré toutefois par une sorte de *vapeur anormale* qui porte également à son tour le trouble dans l'esprit de tous ceux qui la contemplent; sa peau ne peut être touchée sans qu'un froid mortel parcoure les veines de celui qui s'y expose. Son père lui-même, son père, tout en l'adorant, hésite à poser ses lèvres sur le front décoloré de son enfant. Mais d'où vient cette double nature à la fois attractive et répulsive? Voilà la question, et voici la réponse. Elsie Venner doit le jour à Catarina Venner, morte à vingt ans, par suite de la *morsure* d'un serpent à sonnettes, morsure dont sa malheureuse fille porte au cou le stigmate. Tout s'explique, c'est un ange souillé par le venin d'un serpent; mais si, dans son caractère et dans sa nature, tout rappelle cette terrible inoculation, ses habitudes la révèlent bien autrement encore. Elsie, cette brillante et séduisante créature fuit ses amies, ses compagnes, le père qui l'idolâtre, pour passer ses journées, qui le croirait? sur le plateau redouté de la *Corniche aux serpents*. On appelle ainsi le sommet de la montagne qui domine la petite ville de Rockland, sommet devenu l'épouvantail de toute la contrée, en raison de son occupation par toute une colonie d'abominables reptiles plus venimeux que le *cobra-capello* lui-même. C'était un de ces monstres qui avait mordu la mère... A eux appartient la jeune fille, à eux tous ses soins, tout son amour, tous les moments qu'elle peut dérober à la surveillance paternelle; pour eux elle gravit la montagne, et là, seule avec ces terribles amis, au fond de cavernes impénétrables, elle passe une vie enveloppée de ténèbres et de mystère... On ne savait au juste ce qui pouvait l'attacher à ces horribles solitudes du *val sinistre* et *hanté*... Mais souvent on trouvait dans ses livres quelques fleurs particulières à ce lieu et que personne n'eût osé aller dérober au milieu de tels abîmes, et ce qui effrayait plus encore, c'est que le livre dans lequel elle les fixait était un Virgile dont la page *pliée* était toujours celle qui contient l'épisode du Laocoon, « depuis l'*horresco referens* jusqu'à ce *bis medium amplexi*,... » analogue naturel des mystiques enlacements de certaines statuettes précitées.

Depuis ces découvertes trop significatives, le docteur B..., l'un des personnages du roman, ou plutôt le représentant romanesque du véritable et savant auteur, ne pouvait plus regarder un serpent sans un immense intérêt; il lui semblait, en regardant ces funestes reptiles, mieux comprendre *le vieux mythe de l'origine du mal*, et, tout à ces pensers, il écrivait un jour au docteur ***, son maître et son ami :

« Vous m'avez promis, très-cher professeur, de m'assister en toute investigation scientifique où je pourrais me trouver engagé. Me voici aux prises avec certains sujets d'une *extrême délicatesse* sur lesquels vous me répondrez comme vous pourrez; les voici : A-t-on des preuves que l'être humain puisse être sujet à telle ou telle action, à telle ou telle influence de poisons *végétaux* ou *animaux* qui *modifient sa nature* et lui donnent les attributs de telle ou telle espèce inférieure? Ces attributs sont-ils héréditairement transmissibles? Quel cas faites-vous de ces récits *si fréquents* dans *nos* journaux, où l'on entretient le public d'enfants LIANT AMITIÉ AVEC LES OPHIDIENS, partageant avec eux leur nourriture et obéissant à leur mystérieuse influence (*a*)? Avez-vous lu avec *attention*, et au point de vue de la science, la *Christabel* de Coleridge et la *Lamia* de Keats? Avez-vous pénétré le sens de ces deux poëmes? Ne trouvez-vous aucun fondement physiologique à ces récits? Pensez-vous qu'il puisse exister des dispositions héréditaires *inoculées* de bonne heure, mais, en somme, devenues constitutionnelles, qui enlèvent à l'empire de la volonté toute responsabilité morale? Ne pensez-vous pas, en un mot, qu'il puisse y avoir *crime* sans qu'il y ait *péché?* Excusez ce catéchisme; il m'est dicté par des circonstances vraiment exceptionnelles au milieu desquelles je me débats comme je puis... » A ces embarrassantes questions que répond le sceptique consulté?... Il répond qu'il faudrait des volumes pour répondre, mais, en les attendant, il renvoie le questionneur aux *Memorabilia* de Mizaldus, au magnétisme, à l'hypnotisme, au *mauvais œil* italien, mais surtout, qui le croirait? aux écrits pleins *d'autorité*, selon lui, d'Aétius, de Paulus, d'Altomaris et de Fincelius sur la LYCANTHROPIE, etc., sans toutefois se prononcer davantage. Si, au lieu d'interroger un médecin, il eût été interroger le savant auteur des « *Origines mexicaines*, » l'abbé Brasseur de Bourbourg, déjà cité, celui-ci lui eût montré, toujours à propos de l'initiation nagualiste, le magicien Sauvage invoquant, dans la cérémonie, la grande couleuvre bigarrée de noir et dite couleuvre des fourmis. Celle-ci arrivait aussitôt avec plusieurs autres compagnes de son espèce, mais plus petites, et pendant que ces dernières entraient par le nez, les oreilles, etc., la grande s'élançait d'un seul bond dans la bouche de l'initié, etc... Mais arrêtons-nous-là, car ce qu'on aura lu avec intérêt, ce qu'on aura applaudi dans Elsie Venner et dans Coleridge, on ne le pardonnerait probablement pas au Zohar, à sainte Hildegarde et au narrateur catholique.

Toutefois, puisqu'on nous conseille d'étudier la lycanthropie, faisons une petite excursion de ce côté.

(*a*) Effectivement les journaux américains en citent beaucoup d'exemples.

APPENDICE O

CHAPITRE XI

LYCANTHROPIE (VARIÉTÉ DU NAGUALISME), RAPPROCHÉE DES FAITS ANTIQUES

---

1. *Lycanthropie. — Faits.*

Commençons par un aveu. Lors de la publication de notre premier volume, ayant été vivement repris par le journal des *Débats* pour notre croyance aux *loups-garous,* pour la première fois nous sentîmes faiblir le courage de nos *superstitions*, et comme effectivement nous n'avions pas encore parlé de celle-ci, nous fûmes heureux de pouvoir donner un démenti. C'était une lâcheté, car dès lors *nous croyions aux loups-garous* et nous ne devions pas les renier. Aussi, dès le lendemain de cette *faiblesse,* promîmes-nous à nos railleurs une rétractation publique, une amende honorable, et nous venons aujourd'hui faire honneur, et, probablement pour beaucoup, *déshonneur* à notre parole.

D'ailleurs l'à-propos est évident. Pour peu qu'il se trouve dans le monde un seul adhérent aux attestations de nos savants missionnaires sur la *solidarité* du Nagual et de l'Indien (voir les dernières pages de ce chapitre), la plus simple logique exige que ce croyant en tienne bonne note et qu'il ne les perde pas de vue un seul instant pendant la lecture de ce qui suit.

Il s'agit de savoir maintenant si les récits des plus anciens historiens n'ont jamais concordé avec nos modernes défenseurs des loups-garous.

Diodore de Sicile, on le sait, nous soutient que « les dieux ont parcouru cet univers sous *la forme des animaux sacrés,* comme ils l'ont fait tant de fois sous celle des hommes et des mortels; *et qu'il n'y a rien de fabuleux en cela* (*minime fabulosum*), puisqu'ils en ont la faculté comme présidant à toute génération. » Diodore représente ici toute l'opinion antique.

« Toutes ces légendes, dit M. A. Maury, étaient d'autant plus faci-

lement acceptées, que les prestiges attribués aux démons permettaient de croire que les magiciens pouvaient, à l'aide du diable, *revêtir toutes les formes*, en vue d'abuser les hommes, et sur cette superstition venaient se greffer *toutes* les fables dont les animaux ont été l'objet dans les temps d'ignorance[1]. »

On voit que de l'admission ou du rejet de ce principe il n'y allait rien moins que de la mythologie tout entière.

S'il était faux, tout était dit, il ne s'agissait que de passer une folie de plus au passif déjà si lourd de la pauvre humanité; s'il était vrai, il fallait encore une fois, ce qui est un peu dur sans doute, faire amende honorable, non-seulement à ces *diables d'animaux,* devenus des *animaux-diables,* mais aux Hermès, aux Pythagore, aux Platon, aux Homère, que nous accusions de s'être inclinés devant de simples bêtes, comme tant d'autres; il faudrait étendre ensuite cette amende honorable à l'interminable kyrielle de théologiens, magistrats et médecins du premier ordre, qui, pendant nos dix-huit siècles de christianisme, tout en signalant, punissant et déjouant cette même idolâtrie, l'avaient trop souvent élevée jusqu'au sérieux de la peine de mort.

Quant à l'antiquité, on nous permettra de glisser assez rapidement sur son compte.

Quand nous citerions les beaux vers d'Ovide sur la métamorphose en loup de Lycaon, roi d'Arcadie, on nous répondrait qu'Ovide ne fut jamais qu'un poëte.

Si nous ajoutions, d'après Pausanias, que la race de ce Lycaon existait encore de son temps en Arcadie, et que, dans cette race, la métamorphose en loup avait si bien dégénéré en habitude qu'elle donna lieu à l'institution des lupercales grecques[2], on nous répondrait que du temps de Pausanias il n'y avait pas d'histoire, et que l'histoire commence à Voltaire.

Si nous disions que le plus savant et le plus sceptique, au dire de Cicéron, de tous les hommes de l'antiquité, Varron, son ami, donnait comme *indubitable* que Demenetus Parrhasien avait été *changé en loup,* après avoir goûté du foie d'un enfant sacrifié à Jupiter *Lycæus,* on nous répondrait que la philosophie des deux amis réunis n'équivalait pas à celle d'un de nos bons élèves de *sixième,* pour ne pas dire de *dix-huitième.* Il en serait de même du serment fait par les Scythes à Hérodote « qu'ils se changeaient en loups une fois l'an, » ou de la

1. *Magie,* p. 184.
2. In *Arcad.*

tradition celtique qui attribue le même pouvoir aux Druides, ce que saint Augustin accepte comme *fait*, en ayant soin d'ajouter que « *l'apparence* seule de ces hommes était *modifiée* sans que leur nature fût changée. »

Comme il ne nous est guère facile de prouver juridiquement ces vieux dires, il est plus simple d'en revenir à notre ère et de voir ce que peut devenir une question, après avoir traversé le moyen âge et le XVIIIe siècle. Cette discussion rentre dans notre programme « de l'éclaircissement des faits antiques par les modernes, » puisqu'il s'agit d'élucider en ce moment un des *aboutissants* de la zoolâtrie antique.

Le moyen âge était vraiment terrible. Nous voyons Pierre Damien, l'un des plus savants et des plus saints hommes de l'Église, chargé de faire une enquête sur deux hôtesses d'Allemagne qui avaient changé un voyageur en *âne;* nous le voyons, disons-nous, rejeter tout d'abord le fait comme saint Augustin l'avait fait, puis, après *plus ample information,* en faire le rapport au pape Léon VII, le débattre devant son conseil et conclure par une affirmation formelle.

Pour tous les théologiens de cette époque, il y avait au moins *hallucination* diabolique, car cette hallucination aveuglait tantôt le patient *tout seul*, qui se croyait et se voyait loup, tantôt *tous* les assistants qui le voyaient de même, *à l'exception des juges en exercice de fonction* qui se trouvaient seuls respectés par l'hallucination générale.

Saint Thomas admettait aussi cette hallucination capricieuse, mais croyait de plus à une commutation partielle ou *dégénérescence* comme celle de Nabuchodonosor, que la Bible nous montre « changé en une espèce de bœuf *mangeant du foin,* laissant croître ses cheveux comme les plumes d'un aigle et ses ongles comme les griffes de la panthère[1]. »

Saint Grégoire le Grand avait émis déjà ce terme moyen entre la *commutation* complète et la simple *dégénérescence*[2].

Mais vinrent la renaissance et la réforme qui furent, malgré le préjugé contraire, comme nous l'avons déjà prouvé, le signal du plus grand développement de la magie et des plus grandes rigueurs à son égard[3].

1. Daniel, v. 21.

2. *Morales*, l. V.

3. Voir dans la *Revue britannique* (juillet 1830) un extrait du *Quarterly Review,* revue *protestante,* dont la loyauté met cette vérité dans tout son jour. « Avant la Réforme, dit-elle, ces croyances populaires troublaient à peine la paix publique. On ne punissait guère que les scélérats... Mais cette

A partir de ce moment, nous voyons reparaître la lycanthropie. C'était une des formes de cette magie qui semblait avoir suivi dans sa renaissance une marche parallèle à celle des sciences et des lettres.

Pendant que le commun des sorcières, comme les Magdelaine, les Marie de Sains, etc., se contentaient de voler les enfants, de leur percer le cœur avec des aiguilles, et de les jeter aux chiens ou aux pourceaux, *pour obéir à leur maître,* le lycanthrope, *dans le même but,* les prenait à la course et les dévorait à belles dents.

Cette fois, il ne s'agissait plus de Pline et de Pausanias; les causes se plaidaient à Bordeaux, à Besançon, à Cologne, en langue *vulgaire,* et quoique nos préjugés modernes aient fait peser sur tous les tribunaux de cette époque une accusation terrible, la plus simple étude des dossiers qui nous restent, prouve manifestement que des hommes comme Bodin, comme Delancre, comme Boguet, tout en pouvant se tromper cruellement *comme hauts justiciers* et comme mesures de répression, ne pouvaient absolument pas se tromper sur *le fond* de la question. « En présence des aveux de tous ces misérables, disait dernièrement la *Gazette des Tribunaux,* on ne se sent plus le courage de maudire leurs juges. »

Qu'avouaient donc ces misérables, comme Pierre Bourget et Verdung, en 1521, au tribunal de Poligny? Pierre avouait qu'un jour d'orage, désespéré d'avoir perdu son troupeau, un cavalier qui venait à sa rencontre avait cherché à le consoler en lui disant que, s'il voulait *se donner à lui,* il le lui ferait retrouver. Pierre accepte, le cavalier lui fait promettre qu'il ne remettra plus jamais les pieds dans une église, et le troupeau est retrouvé... Mais Pierre fait la rencontre de *Verdung,* loup-garou d'ancienne date; celui-ci le frotte avec un onguent, et *à l'instant même il se voit* quatre pieds et le poil d'un loup. Puis tous deux courent, avec la rapidité du vent, pendant deux heures. Pierre atteint un enfant et le déchire avec ses dents. Une autre fois, Verdung et lui saisissent une petite fille de quatre ans et la dévorent, à l'exception des bras. Deux autres subissent le même sort... Ils courent les forêts, et recherchent la société des loups, *avec lesquels ils vivent en parfaite et infâme intelligence,* etc.

En 1603, nous sommes au parlement de Bordeaux, présidé par l'honneur de la magistrature d'alors, le premier président Daffis. Un

Réforme opéra une fatale révolution, dans les classes populaires, sur la magie. Le glaive de la justice remplaça l'arme de la persuasion, et l'on vit paraître l'acte 73 du 9e parlement de Marie, qui punit de mort tout sorcier et tout homme qui entretient un commerce avec lui. »

jeune gars de quatorze ans est introduit à la barre, c'est Jean Grenier, accusé d'avoir attaqué la jeune enfant de son maître, Marguerite Poirier, qui gardait les troupeaux avec lui. Les témoins sont terribles, mais bien moins encore que les propres aveux de l'accusé... Selon celui-ci, c'est encore au fond d'une forêt qu'à l'âge de onze ans il avait été marqué au menton par un cavalier *noir* qui lui avait fait mille promesses, et qu'il n'appela jamais depuis que *le monsieur de la forêt*... Il en avait accepté une peau de loup, et, l'ayant revêtue, il s'était mis à courir pendant des heures, avait sauté sur un enfant au berceau, en avait mangé une partie et donné le reste à un loup; il courait avec Pierre Tiliaire et son père. C'était ensemble qu'ils avaient mangé la fille de Grillaut. Son pouce *était devenu comme une griffe, et le monsieur de la forêt* lui avait défendu de le couper... On le confronte avec tous les enfants qu'il dit avoir blessés, avec ceux qui l'ont poursuivi, on le mène dans tous les villages et dans toutes les maisons où il dit avoir couru le loup-garou, et *tout ce qu'il a dit* se trouve *exact*. Ce tribunal, que l'on dit si inepte, cède forcément à l'évidence, et la cour, que l'on dit si cruelle, déclare que, vu l'âge de cet enfant *armé* par le démon, il faut simplement le soustraire aux regards des populations et le placer dans une position où il soit d'abord incapable de nuire et où il puisse ensuite corriger les mauvais instincts de sa nature. On l'enferme dans un couvent où des ecclésiastiques vont travailler à sa conversion. *Quant à son père et à Pierre Tiliaire, ils sont relâchés peu de temps après.*

Douze ans plus tard, Delancre le visite dans sa prison. Il allait encore *à quatre pattes* avec une agilité merveilleuse, il sautait encore les fossés comme les bêtes... Il avait reçu disait-il, dans son couvent, deux visites du *monsieur de la forêt*, qui lui avait promis beaucoup d'argent s'il voulait *se remettre* à son service, mais,... devenu chrétien, Grenier l'avait repoussé par plusieurs signes de croix, et était mort, en 1610, d'une manière très-édifiante, entre les mains des prêtres du couvent[1].

On n'eut pas la même indulgence pour Pierre Stumf, qui fut exécuté à Bibburg, dans le diocèse de Cologne, vers la fin du XVIe siècle, comme n'étant ni enfant, ni stupide, et ne présentant aucun signe de folie. D'après les actes, ce malheureux avait vécu plus de seize ans avec un démon, et en avait obtenu une large ceinture qui, *lorsqu'il la mettait*, avait la faculté de le faire passer pour un loup-garou, non-seulement à ses propres yeux, mais *à ceux des autres*. Il avait, sous

1. Voir Delancre, *Inconstance des mauvais anges*, ch. IV, p. 71.

cette forme, égorgé successivement quinze enfants et mangé leur cervelle. Il avait aussi voulu manger ses deux belles-filles, et avait déshonoré sa fille et sa propre belle-mère[1].

Lerchheimer raconte de son côté le fait suivant : « J'allais un jour avec un de mes amis voir un magistrat qui tenait en prison un loup-garou. Il le fit venir devant nous afin que nous pussions lui faire des questions. Cet homme s'agitait comme un fou, il riait, il sautait et semblait très-heureux. Il nous avoua que, la nuit de Pâques, il était allé chez lui sous la forme d'un loup. Comme le lieu où il demeurait était à vingt milles de là, et qu'il fallait, pour y aller, passer une rivière deux fois aussi large que le Rhin à Cologne, nous lui demandâmes comment il avait fait. « J'ai volé par-dessus, nous dit-il. — Comment es-tu sorti de la prison? — J'ai ôté les chaînes de mes pieds et j'ai volé à la fenêtre. — Qu'as-tu fait chez toi? — Je me suis promené et j'ai vu dormir les miens. — Pourquoi es-tu revenu dans la prison? — Parce que *mon maître* l'a voulu. » Il nous vanta beaucoup son maître. Nous lui dîmes que c'était un mauvais maître, il nous répondit : « Si vous pouvez m'en donner un meilleur, je l'accepterai volontiers. » *Il ne savait rien,* c'était compassion de le voir et de l'entendre. Nous obtînmes sa délivrance[2]. »

En 1598, nous voyons encore le parlement de Paris casser l'arrêt de mort rendu par le lieutenant criminel d'Angers contre le terrible Roulet, qui, convaincu d'avoir mangé le petit Cornier, se vantait « d'en avoir mangé bien d'autres. » Le parlement le plaça comme fou à l'hôpital de Saint-Germain des Prés, afin « d'être amené à la connaissance de Dieu, que son extrême pauvreté lui avait fait méconnaître[3]. »

Dans notre introduction nous avons promis à M. Figuier de lui faire comprendre pourquoi, au jugement de médecins *très-haut placés* et tous prêts à soutenir leur dire, M. le docteur Calmeil, malgré le grand intérêt de son livre, ne pouvait absolument rien nous répondre; nous allons le lui prouver.

Mais auparavant voyons un peu comment M. Figuier expose lui-même la question :

« En 1521, dit-il, une autre espèce de zoanthropie se déclare dans les montagnes du Jura. Ici les sorciers se changent en loups, ce qui est une métamorphose très-commune dans cette forme d'aliénation mentale, et ils avouent que, sous cette apparence, ils ont tué et

1. Delrio, *l. XII*, quest. 18.
2. *Souvenirs de magie,* de Lerchheimer; 1586, p. 120.
3. Delancre, p. 789.

dévoré une multitude de femmes et de petites filles. *On ne trouve, il est vrai, ni ossements, ni débris qui attestent un si grand carnage;* mais deux de ces loups-garous, Pierre Burgot et Michel Verdung, ayant persisté dans leurs aveux, furent brûlés vifs à Poligny. Boguet parle aussi d'un de leurs complices, nommé Philibert Montôt, dont on ne sait pas le sort. Boguet, qui a rempli, cinquante ans plus tard, les fonctions de juge criminel dans le même pays, a vu des contemporains de ce procès; il ne doute pas que la sentence n'ait été très-juste, *c'est-à-dire très-conforme à toutes celles qu'il a prononcées lui-même*, et il ajoute, comme supplément de preuves, que l'on a vu de tout temps les portraits de ces trois *lycomanes* dans l'église des Jacobins de Poligny. Ce n'était là, évidemment, qu'un cas de monomanie *prétendue* homicide, selon le langage des aliénistes modernes. » (Figuier, *Histoire du Merveilleux,* t. I, p. 44.)

Maintenant laissons M. le docteur Calmeil restituer à l'histoire, tout en la dépouillant lui-même, une petite partie de ce que M. Figuier lui dérobe.

Voyons ce que le docteur, admiré de ce dernier, nous accorde.

Selon M. Calmeil : 1° « le nombre des individus qui se sont crus métamorphosés en loups pendant trois mille ans est *incalculable*[1];

2° « Les lycanthropes du Jura avouaient, tous, leurs meurtres, et ces meurtres *furent vérifiés* tant par le rapport des pères et mères, que par celui des villages de Long-Chamois et d'Orcières, qui déposaient que tous leurs enfants avaient été pris et tués par les loups en tel temps et en tel lieu[2];

3° « Quelques lycanthropes ont été *surpris* en pleine campagne marchant sur leurs mains et leurs genoux, imitant la voix des loups, haletants et emportant des *débris de cadavres,* de sorte qu'on peut donc présumer que quelques-uns d'entre eux ont pu immoler à leur appétit des êtres vivants[3];

4° Entre autres « le fameux lycanthrope de Dole, Gillet Garnier, courait à quatre pattes, fondait sur sa proie comme un animal, attaquait jusqu'à des cavaliers et dévorait gloutonnement ses victimes... *sans qu'on pût conserver le moindre doute à cet égard*[4];...

1. *Folie,* t. I, p. 108. On conviendra que ces trois mille ans et ce nombre *incalculable* sont un peu retrécis dans le seul chiffre de l'an 1521 de M. Figuier.

2. Id., p. 323. Ces *meurtres vérifiés* contredisent un peu les *prétendus* homicides.

3. Id., p. 87. Ces *débris* de cadavres doivent contrarier un peu M. Figuier, qui affirme, *d'après M. Calmeil,* qu'on « n'en trouvait *nulle part.* »

4. Id., p. 282. M. Figuier est une preuve du contraire; il y était probablement.

5° « Enfin, il *remercie* Delancre et consorts « d'avoir conservé à la science une foule de faits qui seront lus avec autant d'intérêt que de fruit[1]. »

Nous disons donc qu'après de telles concessions M. le docteur Calmeil brise à son tour toutes les lois de la logique en se permettant d'abord de supprimer ce que nous appelons les *dominantes* historiques, puis de *choisir*, au gré de son caprice, parmi ces histoires magistrales, celles qui doivent être crues ou rejetées, de décider du fond de son cabinet, à Charenton, comment les choses se sont passées *au juste* il y a trois siècles à Bordeaux et dans le Labour, de donner à droite et à gauche des démentis aux hommes éminents dont il exalte le savoir et les labeurs, de fixer les cas où les enfants *avaient dû* être mangés par les lycanthropes et ceux où ils l'*avaient été* par de vrais animaux, de faire ainsi la part *du fou* et celle *du loup* et de rejeter précisément celui de tous ces procès qui avait le plus de consistance et d'autorité, celui de Grenier, sous les seuls prétextes que cet enfant était *idiot* et visionnaire, « *puisqu'il soutenait à Delancre que le diable lui avait parlé,* et parce que son histoire était calquée sur celles d'Angers et de beaucoup d'autres lieux. » M. Calmeil suppose qu'il n'y avait pas *un mot de vrai* dans ses récits, que c'était une imagination *montée dès sa jeunesse* instruite de toutes ces histoires, et que, relativement aux enfants qu'il confessait avoir mangés, et qui, dans le fait, l'avaient été *par des loups,* il en avait su probablement tous les noms, etc., etc. « Voilà, dit-il très-plaisamment, ce que le parlement *n'a pas senti*[2]; » de sorte que cet enfant *hébété* va se trouver être un *prodige* de mémoire, d'imagination et d'industrie, un improvisateur si habile que M. Daffis, ce grand jurisconsulte, va s'y laisser prendre; et tout cela, au grand mépris de l'analogie qui nous montre cet enfant s'exprimant comme tous ses compagnons d'infortune qui partout et toujours commençaient par affirmer *avoir vu le diable,* et donnaient exactement les mêmes détails sur cette apparition, avec autant de fermeté que saint Cyprien lorsqu'il disait : « Je l'ai vu MOI-MÊME EN PERSONNE[3], » ou que Luther lorsqu'il jurait L'AVOIR et LE VOIR toujours à ses côtés[4].

1. *Folie,* t. I, p. 359. Voilà une *reconnaissance* qui doit bien étonner M. Figuier, car *Boguet* y a les mêmes droits que Delancre.

2. *Id.,* p. 425.

3. Cité par M. Maury (*Magie*).

4. Voir notre *Appendice complet du Ier Mémoire* dans la note « *Sorciers et réforme.* »

Nous ne croyons pas qu'on puisse pousser plus loin l'arbitraire logique et critique, et cela dans un intérêt plus insignifiant, puisque ce lycanthrope une fois *rabattu* sur cette interminable addition, l'*avoir* de la *superstition* reste toujours le même sans que nous perdions le moindre de nos droits à un *remboursement* explicatif, complet, et cette fois, par exemple, en bonnes espèces d'or et d'argent, et non plus en *assignats*.

Voyons, comptons, et comptons vite, si nous le pouvons.

Nous en sommes fatigué. *État nerveux, histéro-démonopathie, monomanie convulsive, lésion des fonctions intellectuelles, dégénérescence de la substance cérébrale, surexcitation des filets nerveux*, etc.; on remplirait des volumes avec tous ces beaux mots que M. Figuier s'imagine si naïvement signifier quelque chose et avec lesquels il nous foudroie.

Mais en supposant que l'autopsie même, pratiquée sur tous les lycanthropes du monde, eût offert chez tous ces mêmes lésions anatomiques, M. Calmeil n'aurait encore enfoncé qu'une *porte ouverte* et se serait escrimé contre de vrais moulins à vent, puisque nous ne tenons pas du tout à ce que notre *cause* pathogénique ne puisse jamais *amener* de désordres organiques.

Il ne s'agit que d'une seule chose : de savoir ce *qui cette fois* les amène et les produit.

Toutefois, il est bon de constater que tous ces grands médecins, les Willis, les Sennert, les Plater, les Lepois, etc., qui font, à si juste titre, l'étonnement et l'admiration de M. Calmeil, et dont il dit : « Ces névrotomistes si profonds, ces physiologistes à vue *si étendue*, ces anatomistes prodigieux possédaient, il y a déjà deux ou trois siècles, la plupart des connaissances que nous sommes si fiers de posséder aujourd'hui [1], » il est bon de constater, disons-nous, que ces grands hommes ne trouvaient *jamais* de lésion, ni de dégénérescence organique, derrière toutes ces pathologies démoniaques. Il faut voir avec quel soin les juges les soumettaient à leur examen, et la meilleure preuve que ces aliénistes si habiles, dit-on, ne voyaient là aucune folie organique, c'était leur empressement à les renvoyer aux théologiens dont ils vérifiaient toutes les théories *ipso facto*.

Il n'y a donc de vrai, dans ce programme de M. Calmeil, qu'un seul point :... l'état pathologique nerveux; « c'étaient, dit-il, de grands et infortunés malades... »

Mais, encore une fois, qui produisait cet état nerveux? La même

1. *Folie*, p. 406.

cause, dit-on, qui produit les hallucinations, c'est-à-dire « un désordre cérébral spontané, ou, si vous préférez, une cause artificielle, des onguents, des pommades, des narcotiques, une imagination montée, une perversion des organes,... etc. »

Doucement, doucement, de grâce, car si vous accumulez les causes, nous les récuserons toutes, comme nous récusons cinquante-huit, sur cinquante-neuf, des ingrédients prétendus qui doivent entrer dans la composition de la *thériaque.*

Il est évident qu'ici il n'y a qu'une *seule* cause qui puisse produire dans tous les temps et dans tous les pays, chez ces jeunes ou vieux pâtres, chez Grenier comme chez Lycaon, une perversion assez subite pour leur faire *voir* à tous ou presque tous UN ÊTRE (peu importe sa forme, puisqu'elle est fantastique), un être qui débat avec eux un marché, et qui, le marché conclu, les fait passer subitement d'une santé et d'une intégrité mentale bien constatées, à une persuasion intime qu'ils sont LOUPS; singulière hallucination qui, *tout de suite*, leur donne la *propriété* nouvelle de courir *pendant des heures* à perte d'haleine, de franchir les fossés *toujours à quatre pattes,* de s'attaquer à *belles dents,* non-seulement aux enfants, mais à des hommes faits et *jusqu'à des cavaliers, d'étrangler* des séries de jeunes filles, et de les *dévorer* avec délices. Il n'y a qu'une *seule* cause au monde qui puisse développer *tout à coup* des propriétés constamment semblables, signalées tout aussi bien par Hérodote et Pline, que par Willis, Fernel, Bodin et tous les théologiens de la terre.

Mais, ajoute-t-on, tous commençaient par se frotter d'une pommade, d'un onguent;... et par les propriétés de nos narcotiques actuels nous pouvons soupçonner des narcotiques *oubliés et perdus* dont la puissance aurait bien dépassé la nôtre...

Ah! nous nous rejetons sur les *narcotiques!* Nous abandonnons donc les *dégénérescences cérébrales, l'imagination montée,* etc.? Il paraît que l'on commence à sentir qu'il faut ici un *spécifique* s'il en fut jamais, un agent foudroyant et, pour ainsi dire, autocratique, qui puisse imposer si fidèlement, et *à la fois,* la folie, la course au lévrier, la passion de la chair fraîche, etc., etc.

Quel onguent! Et la merveille, c'est que cet onguent là *court les champs,* qu'il est dans la poche de tous nos bergers depuis l'antiquité, pendant que nos chimistes décorés n'ont pu le saisir encore!

Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit à cet égard dans notre introduction et sur les excellentes réponses faites par M. Calmeil aux distractions expérimentales de Gassendi et autres.

Suivant Hérodote, « chez les Scythes, c'était après avoir traversé

un certain fleuve, sous la conduite d'*un dieu*, que les adorateurs de ce dieu se trouvaient changés en loups et se mettaient à courir. » Mais comme le père de l'histoire n'a rien *vu* par lui-même, il trouve plus prudent de ne rien croire d'une telle chose... Eh bien! il y a deux siècles, un gendre de Mélanchthon, l'érudit Peucer, rencontre ce récit sur son chemin et commence par partager l'incrédulité d'Hérodote. Mais plus tard il rencontre autre chose sur ce même chemin, il rencontre *la Livonie même* (précisément l'ancienne Scythie de l'historien); et qu'y trouve-t-il? La tradition dans toute sa force et dans sa réalisation annuelle, c'est-à-dire que « tous les ans, le lendemain de Noël, des masses de gens qui partent de chez eux très-bien portants sous la conduite d'*un inconnu mystérieux* commencent, après la traversée à pied sec d'un certain torrent, à se persuader qu'ils sont *loups* et *à courir comme eux pendant huit jours tout juste*, après lesquels chacun retourne à son foyer, reprend ses allures, sa raison et sa qualité d'homme[1]. »

Cette croyance, générale jadis, n'a pas baissé d'un degré dans toutes les contrées de l'Europe protestante et schismatique. Le peuple en est encore en Angleterre aux affirmations de Jacques Ier et de Gervais de Tilbury, témoins solennels de semblables métamorphoses. « NOUS AVONS VU souvent, dit ce dernier, à l'approche des phases lunaires, des hommes se changer en loups que l'on nomme en Angleterre *werwolfs*[2]; » on les nommait en Grèce *loups sabaziens*, épithète bien remarquable en ce qu'elle nous reporte aux saturnales de Bacchus-*Sabazius* et, selon quelques érudits, à l'étymologie du *sabbat*, le tout remontant probablement à *Sabbaoth*.

La circonstance *dominante* ici, celle que par conséquent il ne faut jamais perdre de vue, c'est la *modification organique* qui paraissait, à la suite de ces grandes perversions, s'imprimer sur l'individu tout entier. Les uns rappelaient le loup, soit dans la disposition de leurs mâchoires, soit dans leurs regards, soit dans la conformation de leurs dents, soit dans celle de leurs oreilles, mais principalement dans le pouce, qui devenait comme une espèce de GRIFFE, soit dans leur peau, qui offrait quelquefois un bien singulier phénomène que les médecins constataient après leur mort. Ce phénomène consistait en une couche de poils sur tout *l'envers du derme*, ce qui leur avait fait donner encore le nom de *versipelles*, et partout ailleurs un nom synonyme de ce dernier mot, qui signifiait *peau retournée*.

1. Peucer, *de la Divination*. Chap. : TRANSMUTATIONS.
2. *Otia imperialia*.

Vouloir expliquer ce phénomène, comme on l'a fait, par une méprise entre la peau du loup et la peau de l'homme est une trop sotte injure faite à des hommes comme Sennert et Paré et bien plus encore au bon sens, pour que l'on se permette de la relever.

Une chose bien remarquable encore est l'amitié des loups et surtout du loup *camarade* avec lequel le garou court la forêt. On a cité de nombreux exemples de louves ayant allaité ces faux loups, ce qui nous reporte une fois de plus aux *premiers jours de Rome,* à la nourrice de ses deux fondateurs, et milite en faveur de la grâce que nous demandions en vain pour ces cinq premiers siècles.

Mais cela nous reporte encore plus, et tous les théologiens l'ont senti, à Nabuchodonosor *changé en bête, vivant avec les bêtes,* et comme elles *mangeant du foin,* nous dit l'Écriture. Presque tous ont commencé par chercher tous les moyens possibles d'*adoucir* ce récit, de le tourner, de le transmuter lui-même, mais presque tous ont fini par avouer leur impuissance et par dire, comme saint Grégoire le Grand (*Morales,* l. V, ch. 8), « qu'en n'admettant pas *pour le moins* une dégénérescence animale *partielle,* il devenait tout à fait impossible de rien comprendre à ce texte. »

Les mêmes rétractations arrivaient toujours aussi tardives relativement à la transmutation. C'est devant la même impossibilité que Delrio, ce grand docteur ès sorcelleries, avait fini par un aveu du même ordre. « Quoique jadis, dit-il, j'aie professé avec *le commun* des théologiens *la non-dégénérescence* et *l'hallucination* complètes,... je trouve aujourd'hui qu'il faut distinguer soigneusement ces transformations ILLUSOIRES, des effets TRÈS-RÉELS (*verissimi*) qui les accompagnent[1]. »

Nous avons trop souvent insisté sur les décisions commodes et tardives du *commun* des théologiens, pour ne pas être charmé de voir Delrio les abandonner, toutes les fois qu'une étude plus serrée ou l'évidence le lui enjoint.

Il semblerait même parfois (que M. Figuier y prenne garde!) que la science médicale soit tentée de faire quelques pas en arrière. Tantôt c'est M. Brierre de Boismont qui s'étonne de retrouver chez les Abyssiniens une sorte de zoomorphisme, image vivante de notre lycanthropie moderne ; dans ce pays la classe des potiers et des forgerons était regardée comme ayant seule le pouvoir de se métamorphoser en hyènes et autres animaux féroces, « croyance, dit-il, qui remonte, en même temps, aux plus anciennes époques du paganisme ; » tantôt, c'est M. Calmeil lui-même qui, dans un moment d'abandon, paraît

1. *Disquis.*, lib. II, cap. XIX.

vouloir venger les malheureux croyants de l'inculpation d'*extravagance* si cavalièrement octroyée par M. Figuier. « Il faut bien l'avouer, dit-il, au risque d'encourir le reproche de vouloir tirer la logique des théologiens du discrédit où elle est si justement tombée aujourd'hui, il faut bien l'avouer, *quand une fois on a admis sérieusement l'existence d'un grand nombre d'êtres spirituels,* tout cet échafaudage de superstitions n'est pourtant pas aussi absurde qu'on est d'abord porté à se le figurer[1]. »

Donc ce n'est pas la *logique* des théologiens qui est *justement* discréditée, c'est uniquement leur principe ; il est fâcheux pour M. Figuier que ce principe soit à la fois celui de Platon, de Pythagore, d'Aristote, de saint Augustin, de Bossuet et du genre humain tout entier. Il faudrait tous les carreaux de Jupiter pour ébranler une telle chaîne de montagnes. Malheureusement, les amis de M. Figuier le lui ont dit, « il n'a même pas, pour les remplacer, proposé un *grain de sable.* » Cet assentiment général n'est pas moins fâcheux pour M. Maury, qui croit avoir découvert un beau jour le premier et le dernier mot de cette lycanthropie, parce qu'il la rencontre jusque « dans la nuit des antiquités orientales[2]. »

Il a beau faire, on ne transformera pas facilement tous les *Grenier* et les *Verdung* et surtout tous les *pâtres* de la terre en compilateurs du *Ramâyanâ* et du *Code de Manou.*

Pourquoi d'ailleurs tant allonger ses bras, quand on a la vérité sous sa main?

Celle qui ressort de ces trois appendices solidaires était indispensable à la compréhension de la zoolâtrie et de l'abrutissement satanique de certaines races.

P.-S. — Au moment de mettre sous presse, nous trouvons dans le *Courrier des États-Unis,* des premiers jours d'août 1862, un article qui donnerait, s'il était fondé, une grande force aux trois derniers qu'on vient de lire. Nous saurons bientôt à quoi nous en tenir sur cette question d'authenticité. En attendant, voici l'article :

« On vient de signaler dans les forêts qui s'étendent le long du lac Saint-Clair et du lac Huron l'existence d'une tribu ou d'une famille d'êtres sauvages d'une apparence bizarre et formidable, d'une espèce phénoménale et inconnue. C'est une troupe de sept ou huit individus, parmi lesquels sont deux hommes, si tant est que ce soient des

1. *Folie,* loc. cit.
2. *Magie,* loc. cit.

hommes, une femme ou une femelle, trois ou quatre enfants ou petits; les hommes sont d'une taille élevée, grêles, mais fortement musclés; la femme d'une taille au-dessous de la moyenne, et les enfants, paraissant âgés de dix à seize ans; tous sont couverts de poils, et la femme et les enfants comme les hommes ont le visage encadré d'une barbe hérissée comme celle de certains singes du Brésil; un des hommes a le crâne dénudé et la barbe blanche. La tête est très-grosse en comparaison du corps, le ventre énorme, les bras démesurément longs et les genoux cagneux; tous ces caractères sont ceux des Endamènes de l'Australie, de Bornéo et de la Nouvelle-Guinée, qui forment la transition entre l'espèce humaine et les quadrumanes.

« D'où vient cette tribu? Nul ne le sait. Il y a deux mois environ, elle a été aperçue par des chasseurs indiens qui venaient apporter des peaux à Mont-Clemens; c'était à une trentaine de milles dans l'ouest. Huit jours après, on les rencontrait dans les environs de Port-Huron. Un peu plus tard, ils avaient remonté vers Saginaw, sur les bords de la rivière Shiawassee. Partout ils portent la terreur, terreur irréfléchie sans doute, car elle n'est justifiée par aucun fait positif qu'on puisse leur imputer; cependant on leur attribue des déprédations commises dans des villages, d'où ont disparu des bestiaux et des animaux domestiques.

« Dans certains endroits, en vue desquels ils ont passé, des faits bizarres ont été constatés. Dans un village près de La Peer, presque tous les chiens sont morts dans une nuit; ailleurs, les vaches effarouchées se sont enfuies à travers champs et forêts. Quelques jours plus tard, à vingt-cinq milles plus loin, le lait a été tari dans la mamelle des chèvres, et les chauves-souris ont volé en plein jour. Bref, il semble que, depuis leur apparition, les pays qu'ils parcourent soient frappés de quelque sortilége malfaisant. Il y a une paroisse sur le bord du lac Huron où la cloche a sonné toute seule dans la nuit; le lendemain matin, on les a vus s'ébattre dans les eaux, au milieu d'un orage, et gagner une petite île à la nage. Les paysans ont pris leurs fusils et les ont poursuivis avec des bateaux; quand on est arrivé dans l'île, ils avaient disparu. Les feuilles des arbustes, à travers les taillis où ils avaient passé, étaient roussies comme à la fin de l'automne.

« Ceux qui les ont vus disent qu'ils rampent comme des serpents, qu'ils courent comme des daims, qu'ils nagent comme des poissons, et, au besoin, qu'ils s'évanouissent comme des ombres. Bref, c'est une apparition extravagante; la superstition naturellement s'en mêle; l'effroi est partout; les populations sont sous les armes, et des battues s'organisent dans plusieurs districts pour courir sus à la bande mau-

dite. Jusqu'ici on n'a pu l'approcher ; des chiens courants lancés à sa poursuite n'ont pu la gagner de vitesse, et il se tient dans toute la région des lacs des meetings où l'on concerte les moyens de purger le pays de « la famille du diable, » comme on l'appelle. Il est probable qu'elle s'en ira comme elle est venue, sans qu'on sache le chemin qu'elle aura pris pour s'enfuir, comme on ignore celui par lequel elle est arrivée. »

On conviendra que, dans des questions aussi délicates que celles qui viennent de nous occuper trop longtemps, nous n'aurions jamais pu espérer, si le fait venait jamais à se confirmer, une découverte qui nous expliquât mieux notre armée de singes conquérant les Indes avec Ramâ, et tous nos animaux satanisés. Méprisé de tous hier, nous espérons que demain notre dernier travail en recevrait immédiatement un certain cachet d'actualité et même de nécessité.

CHAPITRE XII

COSMOLATRIE

OU

CULTE DES ESPRITS

MANIFESTÉS DANS LES PHÉNOMÈNES NATURELS

---

§ Ier.

De la Cosmolâtrie en général. — Adoration prétendue de la nature *matérielle.* — Le coup de tonnerre de Dodone. — « Les dieux créant leurs symboles et le symbolisme créant les dieux, » vraie pétition de principe.

1. *Cosmolâtrie en général.*

Nul n'a compris mieux que nous, parce que nul, peut-être, ne l'a sentie davantage, la fascination des influences cosmiques. Il suffirait d'avoir, une seule fois en sa vie, promené son regard sur les teintes azurées du golfe de Naples ou sur les sombres agitations de nos mers du nord, pour leur accorder un langage. Il en est de même des religieuses obscurités de la forêt, du charme pénétrant des lacs mélancoliques, de l'allégement spirituel progressant avec l'ascension de la montagne, et, par-dessus tout, des augustes impressions dont la méditation nocturne et silencieuse de l'infini sidéral possède seule le secret.

L'Esprit-Saint l'a dit : « Les cieux racontent sa gloire... et le Seigneur est admirable dans ses monts [1], » et lorsque

1. Cœli enarrant gloriam Dei... mirabilis in altis Dominus.

l'Apôtre a déclaré l'humanité coupable pour « n'avoir pas connu Dieu dans ses œuvres, » il a tranché la première et la plus haute des questions controversées dernièrement sur les vérités que l'esprit humain aurait pu acquérir par ses seules forces naturelles.

Mais le grand Apôtre n'a jamais prétendu que les cieux et la terre pussent lui révéler aucun des mystères de la théodicée divine, et moins encore les moyens pratiques d'atteindre ce Dieu soupçonné ou connu.

Il était réservé à notre science moderne, après avoir abaissé les premiers hommes au niveau des sauvages et de la brute, suivant le rêve d'Horace, il lui était, disons-nous, réservé de les convertir en médiums assez clairvoyants pour avoir pu déchiffrer jadis des vérités transcendantes dans chacun de ces phénomènes naturels qui se taisent si bien depuis que nous les interrogeons davantage.

Nous en convenons; *Cosmolâtrie* veut dire *adoration du monde*, et nous avons fait voir déjà quelle large part on avait fait jouer à cette adoration dans l'origine des cultes. Mais quelles divergences dans ce point de vue commun! nous l'avons tous entendu : pendant que M. Quinet rapportait tous ces cultes, ou à peu près, aux romantiques enivrements causés par la fraîcheur ou la magnificence des paysages, d'autres les attribuaient à la sombre horreur des bois ou des cavernes; d'après ces derniers, par conséquent, l'antre de Trophonius, où l'on se glissait, *la tête en bas*, et dont les épouvantes avaient failli rendre fou Pausanias, *prêchait* exactement les mêmes vérités que les rosiers de Pœstum et les lauriers de Gnide; aux seuls Hébreux, suivant M. Renan, la nature, toujours théologienne, n'avait enseigné que le monothéisme, et c'était *le désert* qu'elle avait chargé de cette mission.

Il est vrai que nous avons entendu aussi d'autres raisonneurs demander raison à M. Renan des contradictions théologiques prêchées par tous les autres déserts, et même par celui qui préconisait apparemment aux Juifs tantôt Jéhovah et tan-

tôt Azazel ; mais jusqu'ici pas encore de réponse à cette légère difficulté.

Aujourd'hui, ce sont surtout les météores, les volcans, les lacs sulfurés, les marais, les glaciers de la montagne, et, pardessus tout, la grande voix des orages, *il ribombo di tonitru*, en un mot, tout le côté terrible et typhonien de la nature, qui se voit chargé de toutes les malédictions philosophiques dues à sa pernicieuse influence sur la foi du genre humain : nous en sommes revenus à Lucrèce :

« C'est la terreur qui a fait les dieux. »

Nous qui croyons, comme Boileau, que « c'est un Dieu qui tonne, » nous ne pouvons mieux comprendre toute la profondeur de l'inintelligence générale qu'en voyant, il y a peu d'années, un de nos meilleurs et de nos plus regrettés professeurs d'histoire, M. Lenormant, tomber, comme les autres, dans la puérile conviction qui rattache (*pour les païens*, bien entendu) toutes les origines religieuses *à la frayeur* causée par un coup de tonnerre ou par une trombe.

« Le coup de tonnerre, dit-il, qui, dans les forêts de Dodone, éveilla, suivant l'*hypothèse audacieuse* de Vico, la première idée d'un dieu de terreur dans l'âme des Aborigènes de la Grèce, ce coup de tonnerre devient, à l'aide des travaux des Léopold de Buch et des Élie de Beaumont, UNE LUMIÈRE CERTAINE DANS L'ÉTUDE DES PREMIÈRES IDÉES RELIGIEUSES DE L'HUMANITÉ.

« La Mésopotamie a ses plaines sillonnées de cratères éteints, auxquels s'attache, comme partout en pareil cas, une tradition mythologique de géants révoltés contre le ciel ; la Judée a son lac de Sodome, Babylone son naphte flottant, allumé sur les eaux de l'Euphrate, Tarse et la Cilicie leur *chimère* vomissant des flammes souterraines. Quand nous étudierons l'influence que des impressions aussi terribles ont dû exercer sur la direction des idées humaines, nous en arriverons à recon-

naître dans l'action volcanique *l'agent moral et religieux peut-être alors le plus puissant...* Je pense donc que la foi religieuse emprunte des armes *dont elle n'a pas besoin* pour sa défense, en appelant, comme elle le fait sans cesse, à son secours la croyance soit au don de prophétie appliqué à des événements particuliers, soit *à d'autres agents surnaturels,* qui, traduits du génie oriental dans le nôtre, se réduisent, la plupart du temps, à de *simples formes de langage*[1]. »

Grâce à ce passage sur Dodone, on voit comme tout se tient dans la spiritophobie contemporaine, et combien, si elle était logique, une belle intelligence chrétienne, par cela seul qu'elle se permet de nier le côté surhumain du paganisme, approche tout aussitôt de la négation de tout surnaturel dans sa propre religion. On doit comprendre aussi combien peuvent être fondés les reproches adressés par des chrétiens plus conséquents à ceux de leurs frères qu'ils appellent avec peine, nous l'espérons, des *semi-rationalistes.* La plus simple erreur philosophique peut, on le voit, revêtir une *peau* de brebis, tout aussi bien que les doctrines capitales, et *la bergerie* n'a pas d'ennemi plus dangereux que celui qui, de bonne ou mauvaise foi, lui présente une *patte blanche.*

En vérité, Dupuis et Boulanger étaient mille fois plus conséquents que notre professeur chrétien ne l'est ici; nous le verrons tout à l'heure.

En attendant, on peut s'assurer par les récits d'Hérodote[2] que, de son temps, prêtresses et habitants n'avaient plus nulle souvenance du fameux coup de tonnerre de M. Lenormant, « puisé dans l'*audacieuse* hypothèse de Vico, » qui, à son tour, ne l'avait puisé nulle part, à ce qu'il paraît.

Nouvel exemple de cette infaillibilité de la critique moderne qui voit « *une lumière certaine* dans *une hypothèse en l'air.* »

1. Ce passage est extrait d'un long et récent travail, dont l'indication précise nous échappe, mais qui doit se trouver, nous le pensons, dans la *Revue archéologique.* Nous en garantissons la parfaite exactitude.

2. Liv. II, Euterpe, 51.

Mais s'il est vrai que les climats et la nature décident des théologies et des cultes, il faut convenir que le Jupiter de Thèbes, sorti des sables brûlants de la haute Égypte, ne devait plus se reconnaître dans les forêts sauvages et glacées échelonnées sur les monts sacrés et neigeux de la Thessalie. Il fallait un immense savoir-faire chez ses apôtres, habitués depuis longtemps, soit au banquet éthiopien, soit aux oracles-animaux de Mendès ou d'Apis, pour plier les hautes cimes des chênes de Dodone au modeste rôle de *médium végétal*.

Peu importe, cependant; comparez les deux cultes, et vous ne trouverez que des dissemblances insensibles. Il est vrai que ces missionnaires d'Ammon retrouvaient un autre Nil dans l'Achéloüs, car Macrobe nous apprend que chaque réponse donnée par le dieu était accompagnée de la prescription suivante : « Sacrifiez à l'Achéloüs [1]. » — « Comme le Nil et comme le Gange, dit à son tour Creuzer, l'Achéloüs représentait le fleuve des fleuves, le principe de tous les biens physiques, l'eau sainte, l'eau créatrice et *prophétique* par excellence... On ne doit donc pas s'étonner qu'il ait joué un si grand rôle dans la religion du pays... Ce fleuve divin *faisait sa demeure* dans un bassin *prophétique*, symbolise probablement dans le fameux bassin *parlant*, pendant que le bruit des feuilles, le gazouillement des oiseaux, leur semblaient autant d'oracles rendus par l'autre dieu *qui faisait sa demeure* au sein de leur arbre favori [2]. »

Que cet oracle fût d'institution égyptienne, comme le veut absolument Creuzer, ou d'institution pélasgique, comme le veulent quelques autres, il n'en est pas moins certain que *le dieu du lieu, genius loci*, prétendait embrasser la nature entière dans sa totalité. C'était en même temps le dieu du *feu* symbolisé par le tonnerre, le dieu des *eaux*, symbolisé par le taureau fluvial et la fameuse source *intermittente* de l'en-

1. *Saturn.*, V, 18.
2. Creuzer, l. VI, p. 539.

droit[1], le dieu de l'*air* par les ouragans et les nuées dont il disposait en maître, le dieu de *la terre*, enfin, par les formidables ébranlements qu'il imprimait à son empire.

Pouvoir central avant tout, Jupiter concentrait en sa personne ces quatre divisions ou départements divins que la hiérarchie hindoue, essentiellement fédérative, partageait entre Indra, dieu de l'éther, établi sur le mont Mérou, Agui, dieu du feu, Varouna, dieu de l'Ouest et de la mer, et Jana, dieu de la terre souterraine.

Le Jupiter dodonéen comprenait donc, à lui seul, ce qu'on appelait les quatre *principaux* éléments et toutes les parties du monde physique, ce qui lui valut à Rome le titre panthéistique de *Jupiter Mundus*[2]. Toutefois, ce qui frappe le plus Creuzer, et avec raison, c'est le côté ténébreux de la grande monarchie, c'est son département des *enfers*. « Ce qu'il y a de plus remarquable, dit-il, dans le culte qui nous occupe, c'est un certain caractère *tellurique*. Le Jupiter dodonéen s'identifie absolument avec Aidonéus ou roi du monde souterrain, avec le Dis ou le Pluton des Romains, et surtout avec le Dionysius Chthoneus ou souterrain rendant des oracles[3]. »

Effectivement, époux de Proserpine, il en a trois enfants, dont le plus célèbre est Bacchus Zagreus qui viendra compliquer pour tout le monde et simplifier pour nous la question.

Tous ces Jupiters sont de la même famille, et Creuzer remarque avec raison que rien ne se ressemble plus que le Jupiter-Aerios ou Pan, le Jupiter-bélier Ammon et le Jupiter-taureau Moloch. Tout cela ne faisait qu'un. On conviendra qu'attribuer au fameux coup de tonnerre de Dodone un tel réseau de Jupiters, de doctrines cosmopolites et de phénomènes généraux, c'était faire preuve d'une grande facilité en matière étiologique.

1. Nous verrons aux notes que cette spécialité physique caractérisait souvent les fontaines sacrées.

2. Voir saint Aug., *Cité de Dieu*, ch. VII, v. 9.

3. Creuzer, l. VI, ch. I.

Mais encore une fois la question principale n'est pas dans la comparaison abstraite de tous ces noms et de tous ces individus qui, selon nous, naissaient en chaque lieu tout aussi facilement qu'ils s'y importaient. Voici comme on doit la poser : Comment tous ces dieux physiques pouvaient-ils se faire accepter avec autant d'enthousiasme et d'ensemble, par des peuples si radicalement séparés d'intelligence, de caractère, de doctrines et de mœurs?

A qui fera-t-on croire, par exemple, que les populations encore sauvages de Samothrace se soient, un beau jour, enflammées d'amour et d'enthousiasme pour toute cette phraséologie de convention qui remplit les quatre gros volumes de cet excellent Creuzer? Croit-on, par exemple, que ces populations primitives auraient jamais pu comprendre un seul mot à ce galimatias scientifique, qui, pour concilier avec la merveille des chênes sacrés de Dodone le cachet tellurique et le sceau de Proserpine, nous présente un « Jupiter source de vie, résidant au sein de la terre et s'associant avec Proserpina-Dioné, la puissance qui tend à couler, qui engendre avec elle les vapeurs *inspiratrices* qui sortent de la terre, et la vie fraîche et diversifiée qui se répand dans les arbres et dans les plantes...[1]. »

N'en déplaise à Creuzer, si tous les Jupiters de l'Olympe et du monde entier, quelque omnipotents qu'ils fussent, n'avaient eu, pour établir leur culte et leur empire, que cette creuse métaphysique et cette vaste encyclopédie d'abstractions symboliques, non-seulement ils n'eussent pas fait un seul prosélyte, mais ils seraient remontés au plus vite, aux rires et aux huées de la multitude, dans leur Olympe incompris : d'ailleurs, Creuzer nous ayant dit plus d'une fois : « Ce sont les dieux eux-mêmes qui ont créé les symboles, » chercher dans ces mêmes phénomènes la cause symbolique de ces dieux est et sera toujours une interversion, et, comme on le dit en jurisprudence, une véritable pétition de principe.

1. Creuzer, l. VI, ch. I.

§ II

Grande modification et concession importante. — On en convient : les païens n'adoraient que la *force occulte* à laquelle, dit-on, *l'ignorance et la superstition* des temps les obligeaient à croire. — Les forces selon la théologie et selon la physique. — *Propriétés immanentes* de la matière, selon M. Littré, *énergies indépendantes*, selon quelques théologiens.

On l'a si bien senti, que l'on a fini par s'accorder sur ce point : que les païens n'adoraient pas précisément la nature *brute*, c'est-à-dire le phénomène *aperçu*, mais bien la *puissance spirituelle* à laquelle ils l'attribuaient, puissance que « l'*ignorance* et la *superstition* des temps, comme le dit Bergier, faisaient supposer attachée à chaque partie de la nature[1]. » Schelling avait dit, un des premiers, que « la religion primitive devait être autre chose que la *préoccupation* des phénomènes physiques, et que des principes plus élevés devaient se cacher sous le voile *transparent, pour lui,* de ces *apparences* de divinités naturelles, telles que le tonnerre, les vents et les pluies. »

M. Maury reconnaît que, « primitivement du moins, le naturalisme était la manifestation sensible d'une cause supérieure et cachée, » et M. Villemain, dans une séance de l'Institut, affirme que « l'explication matérialiste lui paraît un fruit moderne de la philosophie épicurienne. »

Dans cette même séance[2], M. Renan ayant été le seul à soutenir que les dieux aryens n'étaient que de purs phénomènes *physiques,* comme *agni,* par exemple, ou le feu phénoménal, M. Guignault répond « qu'il croit au contraire que ce feu était considéré comme un être moral. » C'était faire un grand pas.

Il n'est donc plus question ici de matière *brute,* mais bien de la *force* plus ou moins *aveugle* qui l'anime, et que les païens *pre-*

1. *Dictionnaire de théologie,* art. DIEUX.

2. Séance du 8 avril 1859.

naient pour un dieu ; c'était déjà la plus forte des circonstances atténuantes à leur décharge. Une telle croyance n'était déjà plus aussi sotte, et le panthéisme moderne qui dit : « Tout est Dieu » n'a même plus la permission logique de sourire en parlant de ces premiers idolâtres, dont le panthéisme était bien moins absurde que le sien.

Celui-ci aura beaucoup à progresser pour remonter à cette hauteur, car notez bien que pour descendre ainsi il avait eu à traverser le christianisme, ce qui ne laisse pas que d'être une circonstance effroyablement aggravante.

Quoi qu'il en soit, on nous accorde donc l'adoration de la force *brute*, organique et vitale, de chaque partie de la nature, autrement dit des agents chimiques, des *esprits recteurs* et des *fluides impondérables* que l'on regarde comme les forces régulatrices, mécaniques et surtout *aveugles* de la cosmologie.

Forces *matérielles* et *mécaniques*, fluides *impondérables !*

Nous l'avons déjà demandé : est-on bien assuré du véritable sens de toutes ces expressions, et se croit-on bien en droit de définir, à leur propos, la logique du moyen âge, « l'art de parler d'une manière inintelligible de tout ce dont on ne sait pas le premier mot ? » Est-on bien certain que ce moyen âge fut dans l'erreur à ce sujet avec ses forces et ses *formes immatérielles* dominant et régissant toute la nature ? Ne prenons-nous pas pour des *causes* de simples *effets*, sur le rôle secondaire desquels ce moyen âge ne se serait peut-être pas mépris autant qu'on se plaît à le supposer ?

En vérité, il ne nous paraît pas avoir été si mal inspiré cet étonnant cardinal de *Cusa* que nous verrons tout à l'heure fournir à Copernic son système du monde, et à Pascal ses plus belles expressions ; il n'était pas si mal inspiré lorsqu'il disait, par exemple, à propos du calorique : « Ce que nous voyons et appelons feu n'est jamais que le *brûlé*. Le vrai feu précède tout ce combustible et tout ce *brûlé* dont il est la cause ; il y a donc antérieurement à ce feu sensible un feu invisible et *tout à fait inconnu*, car, avant toutes ces flammes, il y avait feu et lu-

mière, et ce n'est que *par le mouvement accompagné de lumière* que le combustible est détruit. Il en est de même de la lumière; *quelque chose* précède évidemment celle qui vient affecter nos sens. Cette lumière sensible se réunit, dans l'acte de la vision, à une lumière invisible, et tout le monde admire le grand Platon lorsque du soleil il remonte à la sagesse divine, comme le grand saint Denys remonte du feu à Dieu en appelant « la chaleur un rayon divin, » ou, comme ce dernier, remonte encore du soleil à son Créateur, en raison de la similitude de leurs propriétés; car ce monde n'est que la manifestation visible du Dieu invisible qui peut être appelé à son tour l'invisibilité de toutes les choses visibles. *Quid ergo, est mundus, nisi visibilis Dei apparitio? Quid Deus, nisi visibilium invisibilitas*[1]*?*

« Mais cependant, dit-il encore, n'allez pas croire que Dieu soit la chaleur, car il en est le créateur; mais, comme il en est la cause efficiente, formelle et finale, *il y est* comme toute cause dans son effet; et toute chaleur est en lui comme un effet dans sa cause. *Sicut causa in causato et causatum in causa*[2]. »

Tout ceci rentre évidemment dans le « *lumen de lumine,* ou *lumière* de *lumière* » de notre Credo, et dans l'*Ensoph,* ou lumière universelle, dont nos cabalistes voyaient *le reflet* dans notre soleil.

Partant de ces deux grands principes établis par saint Paul, que ce monde n'est que « le miroir énigmatique de la vérité pure, » et que, « avant la chute, *tout ce que nous voyons et tout ce que nous ne voyons pas*, c'est-à-dire le monde *phénoménal et le monde intelligible, étaient réunis dans le Verbe,*[3] » tous les théologiens n'ont jamais fait que développer cette admirable thèse.

« Les choses sensibles, dit saint Grégoire de Nazianze (le

1. Cal Cusa, *de Docta ignorantia, de la docte Ignorance,* p. 266, in-fol. Docte ignorance! encore une expression qui, probablement, a fourni à Pascal son « *ignorance savante* et qui se connaît. »

2. Ibid., p. 380.

3. Saint Paul, *Coloss.,* I.

théologien par excellence), sont l'ombre et comme l'ébauche (*delineatio*) des choses que nous ne pouvons voir. »

A ce point de vue, saint Thomas n'aurait pas été si mal inspiré lorsqu'il soutenait que « la lumière n'était pas un corps.[1] »

Il s'exprima comme le fait le *décatir* dans un passage que M. Reynaud a grandement raison d'admirer, et que voici : « Tout ce qui est sur la terre, dit le Seigneur, est l'*ombre de quelque chose* qui est dans les sphères supérieures. Cet objet lumineux est l'ombre d'une chose qui est encore plus lumineuse que lui, et ainsi de suite jusqu'à moi, qui suis la *lumière des lumières*.[2] »

On reconnaît ici les fameux types ou *paradigmes* de Platon. Nous les retrouverons au chapitre *Sabéisme*.

Quant à l'aimant et à l'électricité, le P. Kircher, en y voyant « les *effets* de l'agent universel et *spirituel* de la sympathie et de l'antipathie naturelles[3], » ne méritait donc nullement les dédains que lui valait sa physique. En distinguant les *éléments corporels* des *éléments spirituels*, il rentrait, en outre, dans la manière de voir de Plutarque et de Platon, qui recommandaient sans cesse de ne pas confondre les éléments *corporels* avec leurs *principes*, ou éléments *transcendants*.

Mais, bien différents de ces anciennes écoles, et même dépassant comme matérialisme Épicure et Lucrèce, dont l'athéisme se bornait à refuser l'intervention d'une Providence ou de tout *aide* intelligent dans l'administration de l'univers, notre science moderne professait, en général, depuis plus d'un siècle, la *non-distinction des corps et des forces*. Pour elle (les exceptions ne comptent pas), « la force n'était que la *propriété* d'un corps en mouvement, » comme, pour la grande majorité de nos physiologistes, « la vie, *propriété* des organes, n'était que le résultat de leur arrangement moléculaire. »

1. *Somme*, t. I, quæst. LXVII.
2. Reynaud, *Terre et ciel*, p. 381.
3. *Œdip.*, t. III, p. 155.

Écoutons M. Littré : « Dans le sein de cet agrégat qu'on nomme planète, se déploient *toutes les forces qui sont immanentes à la matière;* je me sers habituellement de ce mot pour exprimer ce que je désire bien faire entendre, à savoir que la matière *possède en soi-même*, et, autant que nous le savons, *par soi-même*, les forces qui lui sont propres, sans qu'on puisse, d'aucune façon que ce soit, les expliquer par un arrangement quelconque, et, à ce titre, les tenir pour secondaires. Ces forces sont la *propriété* de la pesanteur, la propriété de l'électricité, la propriété du magnétisme terrestre, la propriété de la combinaison moléculaire, la propriété de la vie..... Sur chaque planète se développe, ou du moins peut se développer la vie, si les substances seules propres à former la substance organisée s'y trouvent; témoin la terre qui n'a pas toujours porté des habitants et qui maintenant en produit [1]. »

Ces deux questions, de « la force, propriété des corps, et de la vie, propriété des organes, » sont donc connexes, et la solution de l'une doit nécessairement entraîner celle de l'autre, ce que nous appelons fluides impondérables paraissant être, relativement à tous les corps inorganiques, ce que la vie est aux corps organisés. Jusqu'ici les illogiciens seuls échappaient à la logique.

Cependant la question ne se vidait pas. En vain Newton, coupable un peu, comme nous l'avons déjà dit, de cette immense erreur, faute de s'être assez bien expliqué sur son mot d'*attraction*, en vain Newton avait-il émis plus d'un doute sur la corporéité de ces agents que nous nommons *fluides impondérables* [2]. En vain notre grand Cuvier avait-il répété, du haut de sa grande autorité, « on n'a pas encore décidé si ces agents sont ou ne sont pas spirituels [3]. » On taisait avec soin ces hésitations de maîtres incontestés.

1. *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1860.

2. Dans le chapitre intitulé : *La lumière est-elle un corps, oui ou non?* « An lumen sit corpus, necnon? »

3. *Révolutions du globe.*

On en prenait plus à son aise avec les métaphysiciens chrétiens, depuis longtemps dévolus aux sarcasmes du siècle; mais, ne voulant pas nous répéter, nous renvoyons à notre chapitre I, p. 25 et 26, tous ceux qui pourraient en douter.

§ III

Aveu de Faraday. — Grove, l'un des plus grands physiciens actuels de l'Angleterre, parlant comme le moyen âge et vengeant sa physique. — *Fluides impondérables*, expression absurde, selon lui, car elle signifierait « un poids qui ne pèse pas. » Tout ce que nous appelons de ce nom, bien loin d'être une *cause*, n'est que le résultat d'un *effet* produit sur la matière par une cause IMMATÉRIELLE. — Note sur la hiérarchie des forces par le docteur *Forni.*

Cependant, le physicien le plus en renom de l'Angleterre, l'illustre Faraday, venait de laisser échapper un aveu désespérant. Bien loin de croire, comme M. Littré, les forces une *propriété*, et même une *création* de la matière[1], il ne savait même plus ce qu'il fallait entendre par ce dernier mot. « Il fut un temps, disait-il, où je croyais savoir quelque chose sur la matière... Mais, plus je vis et plus j'étudie la question avec soin, plus je reste convaincu de mon *entière ignorance* (of the nature)[2]. On eût dit que Faraday pressentait qu'il allait être bientôt dépassé comme franchise ou comme lumière. Dans notre chapitre I, en disant quelques mots de cet ouvrage tout récent et destiné, selon nous, à opérer la rénovation spiritualiste de la science, nous avions promis d'y revenir plus à fond.

Voici le moment de tenir notre parole et de rappeler, en le développant, ce que nous avions dit trop brièvement.

En 1856, MM. Seguin aîné et Moigno, physiciens français très-distingués et rédacteurs du *Cosmos*, nous donnaient la traduction d'un ouvrage publié récemment en Angleterre par une

1. Voir plus haut les expressions employées.

2. Paroles prononcées au congrès scientifique de Swansea et citées par Bakewel dans *Electric Science*.

des plus grandes célébrités scientifiques de ce pays, M. Grove, membre de la Société royale de Londres. L'ouvrage avait eu le plus grand succès dans ce pays. De grandes notabilités s'étaient rangées sous la bannière de l'auteur, et le bruit courait, à tort ou à raison, que le baron de Humboldt lui-même en avait adopté les principes. Il ne manquait donc plus à ce livre que de traverser le détroit pour venir recevoir, dans les eaux de la Seine, ce *baptême* définitif, complément et sanction de tous les *ondoiements* préalables de la Tamise et du Rhin.

Mais, qu'avait donc promis cet auteur sur tous ces *fonts baptismaux* étrangers? A quels faux dieux avait-il juré de renoncer? Le voici : il avait solennellement protesté contre le *Satan* matérialiste de ce siècle qui ne voyait dans le calorique, dans l'électricité, dans la lumière, etc., que des *propriétés* inhérentes à la matière; il avait renoncé à toutes les *pompes* de langage dans lesquelles ce Satan enveloppait ses paradoxes, et, par une simple formule, il anathématisait toutes ses *œuvres*, objet, depuis longtemps, de tant d'honneur et de crédit académiques.

En un mot, s'étant aperçu que, « quelque différente que semble être notre philosophie de celle de nos ancêtres, *elle ne se compose, cependant, que d'additions ou de soustractions faites à la vieille philosophie* (bravo!) et transmises, goutte à goutte, à travers le filtre des antécédents, » il exhumait alors « beaucoup de faits importants et de déductions exactes, dispersés dans les volumineux ouvrages des anciens philosophes, » pour arriver, après les avoir contrôlés par ses propres expériences, à des conclusions véritablement révolutionnaires contre l'état de choses actuel.

Ne les trouvant pas réunies chez notre auteur dans une formule unique et isolée, nous allons reproduire, avec une fidélité scrupuleuse, l'essence des principaux théorèmes disséminés dans son ouvrage. Selon lui, il ne saurait exister de *fluides impondérables*, car il y aurait contradiction dans les termes. Autant vaudrait dire, en effet, « un *poids qui ne pèse pas*. » Les

phénomènes que nous nommons ainsi, *tels que la lumière*, l'électricité, la chaleur, etc., sont, « non pas des entités physiques, mais des forces qui font subir à la matière des modifications différentes ou des *affections*, et c'est *le produit de ces affections* qui *seul* devient perceptible à nos sens. »

Toutes ces affections de la matière sont donc le résultat du « principe *actif* et *métaphysique* qui l'influence et l'accompagne... Toutes ces forces corrélatives entre elles et pouvant se produire réciproquement se rattachent au *mouvement* et n'en sont que les modes diversifiés. Comme le mouvement, les autres forces sont toujours précédées d'une force antécédente, jusqu'à ce qu'on fasse appel à la force par excellence, à LA PUISSANCE CRÉATRICE, car la vraie *causation* première n'est que la *volonté* de Dieu, comme la création est son acte[1]. »

Il faut convenir que si rien n'est plus éloigné qu'une telle théorie de la philosophie *positive* de M. le Dr Littré, qui ne voit partout que physique, même dans la politique et dans la pensée, la première n'étant, selon lui, que de la *physique sociale*, comme la seconde de la *physique cérébrale*[2], rien n'est plus voisin, au contraire, des idées du moyen âge exprimées par le cardinal de Cusa, et rajeunies par M. Chaubard, dont nous avons constaté plus haut les vains efforts (t. I, ch. I, § 3). Voyez donc à quoi tient un succès ! Voilà deux savants d'égale force, tous deux écrivains distingués, qui publient, on peut dire, le même ouvrage, et pendant que l'un n'a pas même eu le pouvoir d'éveiller un seul instant l'attention, l'autre amoncelle les éditions et se fait traduire dans toutes les langues. Il est vrai que l'un élevait toutes ses déductions sur sa croyance religieuse et les publiait à Paris[3], pendant que l'autre arrivait au même résultat

1. *Corrélation des forces physiques*, traduit en français sur la troisième édition anglaise par M. l'abbé Moigno, rédacteur du *Cosmos*, et commenté par M. Seguin aîné, l'un de nos ingénieurs les plus distingués.

2. Voir : *de la Philosophie positive.*

3. « *L'Univers expliqué par la révélation.* »

uniquement par la science et publiait à Londres, différence capitale et conditions opposées [1].

Malgré le haut patronage du baron de Humboldt, on parla même fort peu du dernier sur les bords de la Seine. On se contenta de quelques phrases de remerciements à l'adresse des traducteurs, de quelques éloges en termes généraux, mais l'idée mère de l'ouvrage fut laissée sous le boisseau, et rien n'annonce qu'elle se mette en peine de réaliser, ne fût-ce que le commencement de cette grande *réforme* que M. Seguin déclare « tout à fait urgente et nécessaire ; » car, ajoute-t-il, « IL EST TEMPS, ET GRAND TEMPS, de mettre les théories d'accord avec les faits, et la langue *artificielle* des écoles avec la langue si naturelle de ceux-ci [2]. »

Toujours est-il qu'après de telles leçons, et appuyé sur de telles autorités, on peut soutenir très à son aise que LES FORCES IMMATÉRIELLES sont destinées à remplacer, dans un temps plus ou moins rapproché, la grande erreur des forces purement MÉCANIQUES et la grande inconséquence des fluides *impondérables*.

1. Comme tous les vrais savants, M. Grove, loin de *mépriser ses ancêtres,* pour me servir de son expression, aime souvent à les venger du ridicule que les demi-savants se plaisent à attacher à tout ce qui s'éloigne un peu de leur époque. Il n'est pas jusqu'au fameux adage de la physique d'autrefois, « la nature a horreur du vide, » dont il ne cherche à disculper les torts. « La tendance de la matière à se diffuser dans l'espace est si grande, dit-il, qu'elle a donné lieu à ce vieil adage sur lequel on a tant *pointillé,* et que *la suffisance des physiciens modernes* a tant ridiculisé. Cet adage cependant renferme sous un énoncé net, quoique un peu métaphorique dans la forme, une *vérité très-profonde :* il prouve que ceux qui ont les premiers généralisé dans cet axiome les faits dont ils avaient eu connaissance avaient *poussé l'observation bien loin,* quoiqu'ils fussent dépourvus des moyens d'investigation que nous possédons (p. 175). » Voilà donc encore un progrès qui nous ramène en arrière : « Recede ut procedas. » On croit entendre M. le docteur Calmeil s'étonnant de retrouver chez nos médecins du XVe ou du XVIe siècle les Willis, les Sennert, etc., toute la science médicale actuelle, et même, relativement à la pathologie cérébrale, toute cette profondeur de connaissances *anatomiques* dont nous sommes tentés de nous réserver toute la gloire.

2. *Cosmos,* juin 1853, p. 267.

Mais, va-t-on nous dire, « cette électricité est si bien un fluide que nous la *mettons* en *bouteille*. Qu'est-ce donc qu'une puissance *immatérielle* que l'on *bouche* et que l'on *débouche?* Ne confondez pas : ce n'est qu'une *sécrétion* que vous mettez en bouteille. Ne confondez pas dans une *affection* quelconque une transpiration abondante avec le rayon du soleil ou l'agent morbifique qui la fait naître ou la décide. — Mais cette rapidité, ce transport mystérieux?... — Affection *communiquée*, sécrétion *continuée*, *prolongation*, par les conducteurs matériels, de la première *imprégnation spirituelle* qui les a pénétrés.

Envisagée à ce point de vue, la cosmolâtrie s'éclaire comme le fétichisme s'éclairait tout à l'heure. Au lieu de la définir, comme on l'a fait partout, « la personnification des forces naturelles que nous connaissons, » le jour arrive où l'on dira « les forces que nous connaissons ne sont que les manifestations phénoménales de ces forces que nous ne connaissons pas, mais que les Anciens connaissaient et *qu'ils adoraient* [1].

---

1. « LA HIÉRARCHIE DES FORCES. » — Il est probable que ce livre de Grove aura déjà porté beaucoup de fruits, malgré le silence dans lequel on l'enveloppe; nous croyons en voir une preuve, entre beaucoup d'autres, dans un article publié cet été même par la *Revue des Deux Mondes*. Il est consacré par M. Laugel à la philosophie de la chimie, et se termine ainsi :

« Pour moi, je pense que plus on étudie les sciences et leur métaphysique, plus on peut se convaincre que celle-ci n'a rien d'inconciliable avec la philosophie la plus idéaliste. Les sciences analysent des rapports, elles prennent des mesures, elles découvrent les lois qui règlent le monde phénoménal; mais il n'y a aucun phénomène, si humble qu'il soit, qui ne les place en face de deux idées sur lesquelles la méthode expérimentale n'a aucune prise. En premier lieu, l'*essence* de la substance modifiée par les phénomènes, en second lieu, *la force* qui provoque ces modifications. Nous ne connaissons, nous ne voyons que des *dehors*, des apparences; la vraie réalité, la réalité substantielle et la cause nous échappent. Il est digne d'une philosophie élevée de considérer toutes les forces particulières, dont nous analysons les effets, comme issues d'une force première, éternelle, nécessaire, source de tout mouvement, centre de toute action... Arrivée à une certaine hauteur, la science se confond avec la métaphysique elle-même, car si la première nous

fait voir que les phénomènes ne sont que des idées réalisées, la seconde nous montre que la réalité véritable des faits ne gît que dans l'absolu de la pensée divine. » (*Revue des Deux Mondes*, 1er mai 1861.)

Ce passage est excellent, il n'y manque qu'une seule chose, c'est la *distinction* des forces et leur hiérarchie sous la présidence de la force absolue ou divine.

M. le professeur Jaumes, membre de l'Académie de médecine de Montpellier, va se charger d'y suppléer :

« Une cause, dit-il, est ce qu'il y a d'essentiellement agissant dans une généalogie de phénomènes, dans toute production, dans toute modification. J'ai dit que cette activité était invisible... Si on la supposait corporelle (cette cause) ou résidant dans les *propriétés* de la matière, ce serait une hypothèse gratuite.

« Réduire toutes les causes à une seule, à Dieu, par exemple, et dire que tout ce qui n'est pas lui est phénomène, ce serait dire que tout est Dieu ou partie de Dieu... C'est faire du monde un être immense dont les parties visibles sont les organes, c'est s'embarrasser d'une hypothèse hostile à bien des vérités.

« Mais *la pluralité des forces* tenant leur existence de Dieu et la possédant *en propre*, une fois qu'elles l'ont reçue et l'exerçant d'après certaines lois, n'est pas déraisonnable,... et il ne me répugne pas d'admettre entre Dieu et les phénomènes des agents intermédiaires appelés forces ou causes secondes... Comme nous sommes une cause, il y en a d'autres qui, comme nous, ne sont pas Dieu.

« ... La distinction des forces est le principe de la division des sciences : autant de forces réelles et séparées, autant de sciences mères.

« La force distincte est celle qui renferme des attributs n'appartenant qu'à elle et incompatibles avec d'autres attributs qui sont une force quelconque apportant nécessairement quelque chose de soi dans chacune de ses manifestations.

« Non, les forces ne sont pas des suppositions, des abstractions, mais des réalités, et les seules réalités agissantes dont les attributs peuvent être déterminés à l'aide de l'observation directe et de l'induction.

« Il y a autant de forces qu'il y a de séries de faits réductibles en une ou plusieurs qualités essentielles incompatibles avec les qualités des autres séries.

« Dieu est la cause des causes, *la force des forces*[1]. En les créant, il les dota de *pouvoirs* spéciaux, les soumit à des lois dont la conservation est pareillement son ouvrage. Quand il substitue son action propre à celle de ces puissances *intermédiaires*, il fait un *miracle*. » (*Discours sur la distinction des forces*, inséré dans les *Mémoires de l'Académie des sciences de Montpellier*, t. II, fasc. I, année 1854.)

On ne saurait mieux dire; donc pour nos faits spirites et surintelligents il va falloir, à leur tour, des forces également *surintelligentes*, et c'est unique-

(a) *Le Lui des Élohim* ou des forces.

ment parce que celles-ci ont été *chassées* de la science, que la science s'est vue forcée de nier tous ces faits dont l'évidence palpable trahissait une cause surintelligente.

Tout se tient, et la négation de ce dernier ordre de *forces* surintelligentes entraînerait bien vite la négation de tous les autres.

C'est ce que sentait parfaitement un médecin très-distingué de Turin (le docteur Forni), lorsque, forcé de se rendre, ainsi que les docteurs Vallauri et Bellinger, à l'évidence d'une *obsession démoniaque* fort curieuse, il en publia la relation dans le numéro 38 de la *Gazette médicale* de Turin, le 29 septembre 1850.

Dans une autre brochure sur l'*Action des esprits sur les corps*, il part de *ce fait observé* pour s'élever aux considérations les plus hautes.

« Celui qui nie les simples *obsessions*, dit-il, finira par nier toute bonne et supérieure inspiration, ces deux faits étant parfaitement corrélatifs et ne différant pas comme *essence* d'espèce, puisque ces deux cas *nécessitent* des esprits extra-corporels et ne diffèrent que par les qualités accidentelles de ces esprits.

« Sur cette communication nouvelle des forces spirituelles reposent et se posent :

« 1° Les phénomènes du monde sensible qui s'expliquent par la raison des forces qui le meuvent;

« 2° Toutes les catégories de phénomènes qui nécessitent autant de séries de forces gouvernantes ;

« 3° Toutes les forces mécaniques, physiques, chimiques;

« 4° Toutes les forces physiologiques, animales et végétatives;

« 5° Toutes les forces psychologiques, intelligentes et volitives;

« 6° Toutes les forces pneumatologiques, angéliques et démoniaques.

« LA NON-PERCEPTION CORPORELLE N'EST PAS UNE RAISON DE NIER, puisque nos sens ne sont qu'un mode particulier et très-limité de savoir, et puisque d'ailleurs ces forces se démontrent par leurs effets.

« Cette théorie des forces extra-corporelles éclaire les faits les plus merveilleux de l'anthropologie, de toute l'histoire humaine; elle donne la clef de tous les faits miraculeux, et, de plus, une sorte d'ÉVIDENCE INTELLECTUELLE A BEAUCOUP DE DOGMES RÉVÉLÉS. Ces faits admis par le sens intime de tous les peuples du monde, enseignés par toutes les religions, développés et crus par les plus illustres philosophes, sont pleinement démontrés dans leur *réalité empirique* par des faits nombreux et très-variés offerts par les sciences naturelles, et dans leur vérité *idéale* par la raison spéculative.

« C'est seulement à cette hauteur que les vérités des divers ordres commencent à s'unir, et que, par cette réunion, la physique et la spéculation commencent à constituer une science digne de ce nom.

« Par contre, de leur séparation actuelle naissent la *pauvreté* et la sécheresse présentes. La théologie isolée et réduite à vivre de languissantes répétitions est devenue stérile et fastidieuse, et se perd en sophitisque et en vapeur. Faute d'elle, à son tour, la physique manque d'une base vive et

interne qui puisse réunir ses admirables *effets* en faisceau et sous une formule commune.

« Heureusement, tout le monde le pressent, et nous voyons poindre l'aurore d'un nouveau jour, QU'IL N'EST PLUS AU POUVOIR DE PERSONNE DE RETARDER. »

Hors de cette division du docteur Forni, rien ne s'explique; avec elle tout se comprend.

Nous l'adoptons en tout. Seulement, au lieu de dire comme lui que « les miracles ne sont que les actions *naturelles* des causes secondes, » nous distinguerions et nous dirions que les phénomènes normaux et réguliers sont l'ordre *légal* de ces forces, tandis que le miracle en est l'ordre exceptionnel et illégal.

§ IV

Des éléments et de leur culte. — Grande méprise. — Les interventions anormales des *recteurs* confondues avec la matière élémentaire dont ils disposent. — Le Jupiter de Dodone et le prince du monde, de saint Paul. — Les *cosmocratores* ou puissances cosmiques du grand apôtre, et les *dieux-éléments* des païens. — Jupiter, Pluton, Neptune et Rhéa régissant les quatre grandes divisions du *cosmos*. — Les quatre éléments *principaux*.

Ceci nous ramène à la question des éléments; quand nous nous croyons le droit de ridiculiser les Anciens pour l'adoration de leurs *quatre* éléments, pendant que nous en connaissons aujourd'hui *soixante-sept*, nous ne savons encore ce que nous faisons. Nous oublions que nos soixante-sept éléments ne se composent que de corps simples, tandis que les Anciens n'entendaient par ce mot, suivant l'admirable définition de Platon, que « *ce qui* compose et *décompose* les corps *composés.* »

Par là, par cette admirable distinction, la cosmolâtrie des corps élémentaires et *passifs* se trouve métamorphosée en celle des éléments ou principes *actifs* qui influencent et *affectent* tous les corps, variété qui touche de près à une parfaite opposition.

Quant à la formule nette de cette distinction, les Anciens la négligeaient et se contentaient de ranger les uns et les autres sous ces quatre grandes divisions principales qui les renfermaient tous : « le *feu*, l'*air*, la *terre* et l'*eau*. »

Tout cela pourra sembler subtil et téméraire, et nous en conviendrons sans peine.

Mais rappelons-nous maintenant l'importante leçon donnée par l'apôtre saint Paul aux Éphésiens : « Ce n'est pas contre la chair et le sang qu'il nous faut lutter et combattre, c'est contre les *princes* et les *puissances*, c'est contre les *recteurs* ténébreux de ce monde (ou contre les recteurs de ce monde ténébreux, *rectores mundi tenebrarum harum*), contre les malices spirituelles répandues dans les *airs* ou dans le monde invisible; *spiritualia nequitiæ in cœlestibus*[1]. »

Nous ne croyons pas qu'on puisse exposer plus clairement la doctrine des *génies* cosmologiques et régisseurs. Tous leurs titres y sont : COSMOCRATORES, PORTEURS DU MONDE, comme dit Bossuet; *mundi tenentes*, ou *tenants du monde*, comme dit Tertullien; *mundi dominos*, ou les *dominations*, comme disent la plupart des commentateurs, et Cornelius avec eux.

Qu'est-ce à dire? S'il était vrai qu'il n'y eût d'autres recteurs que ceux dont parle ici l'Apôtre, comment pourrions-nous jamais résister à de telles *dominations?* Comment pourrait marcher un monde régi par de si perfides conducteurs? Hélas! ce serait, ou plutôt c'est bien là certainement le secret et la clef de ses désordres et de nos misères. Ne l'oublions pas; jusqu'à l'Incarnation « le monde entier était sous l'empire du méchant, *totus in maligno*, dit saint Jean. » C'était là son prince, et prince d'autant plus légal et absolu que ses sujets marchaient plus servilement dans ses voies.

Foudroyé, mais pas encore interdit, son juge, tout en relevant ses sujets de leur *serment de fidélité*, ne lui avait enlevé cependant ni son domaine physique, ni ce funeste titre de « prince et d'esprit de ce monde. » Il ne l'avait pas enlevé davantage, suivant les expressions de saint Paul, aux « recteurs de ce monde de ténèbres; » et que faut-il entendre par ce monde, si ce n'est cette atmosphère impure, cet air corrompu au-dessus duquel nous devons et nous pouvons nous élever sur les ailes de l'espérance et de la foi?

1. *Épître aux Éphés.*, ch. VI, v. 12.

Ces recteurs nous ramènent logiquement à leur *prince*, qui se trouve être précisément ce *Jupiter-monde* de Dodone, à propos duquel M. Maury se demande comment ce dieu et tous ces mystères peuvent se retrouver encore chez nos populations sauvages qui n'ont jamais eu avec les peuples de l'antiquité la moindre relation. Il a raison de s'étonner, mais qu'il veuille donc bien rapprocher ce *Jupiter Mundus* de Dodone du *puissant prince de ce monde*[1], *principe des voies du Seigneur* et *puissance incomparable sur la terre*[2], en un mot, de ce *porte-lumière foudroyé par son père*[3], et il aura, à l'instant même et dans le même ordre, non-seulement son *Jupiter-monde* de Dodone, mais son *Jupiter Æther* ou *Diespiter* des Grecs, son *Dyaush-piter* du panthéon indien[4], son Jupiter *irrésistible* et *premier-né* des Aryas[5], son *Eosphore* des Grecs, que toute la fable lui a montré foudroyé par son père *Chronos* ou l'éternel, en un mot, ce Jupiter d'Eschyle que nous avons entendu nous dire, comme celui de Job, de si *grandes choses* (magna loquens) sur son renvoi futur et définitif par le fils de la femme[6].

Poursuivons; voilà bien le *dieu de l'air*, adoré à Dodone comme le dieu de la nature universelle, ce qui ne l'empêchait pas, comme le remarque M. Guignault, et comme nous l'avons déjà dit, de réunir *trois* autres empires à celui de l'air, son empire principal. Dieu collectif avant tout, nous l'avons vu se diviser en Jupiter *aérien*, *fulgural*, *infernal* et *marin;* ou plutôt, dominer en maître sur ces quatre éléments de l'*air*, du *feu*, de la *terre* et des *eaux*. Nous l'avons vu, tout en se réservant l'*air*, déléguer sa puissance sur le feu à Héphaistos-Vul-

1. Saint Paul, *Éphés.*, II, v. 2 : « Vous étiez sous la domination de la puissance appelée *prince de cet* air, *princeps* aeris *hujus.* »

2. « Principium viarum Domini; non est alia potestas quæ comparetur ei. » (Job, XVIII).

3. « J'ai vu Satan tombant comme un éclair, *deorsum fluens.* » (Luc, X, 18).

4. Creuzer, *Religions*, t. I, p. 53.

5. Id., p. 57.

6. Voir tome I de ce Mém., p. 375.

cain; sur la mer, à Poseidon-Neptune; et, pour la terre infernale, à Pluton-Aidoneus ou Dionysius Chthonius.

Rapprochons maintenant les cosmocrateurs païens des cosmocrateurs bibliques.

Ne pourrions-nous pas retrouver l'action, ou, pour parler comme Grove, l'influence *affective* et *spirituelle* de quelque *Héphaistos* incompris dans ces « flammes de feu, *flammas ignis*[1], » dans ces « feux dévorants qui sortent des entrailles de la terre pour consumer les Dathan et les Coré[2], dans « ces tonnerres vengeurs de Job, qui partiront et qui diront, en revenant : Nous voici[3]? »

Qui donc pourra nous empêcher de reconnaître l'*influence affective* de quelque Poseidon-Neptune dans le Léviathan de Job, « qui domine sur la mer[4], sur les Syrènes du prophète et sur les esprits immondes qui font leur résidence sur les ondes[5]? »

Et quant au *Jupiter infernal et chthonien*, il faudrait s'aveugler volontairement soi-même pour méconnaître sa présence dans « ce prince de l'adès, de la géhenne et de la mort, » dont le Dieu d'Israël va ravir les clefs au plus profond de ces enfers qu'Aristote et Pythagore définissent d'un commun accord « le cœur de Jupiter, *cor Jovis*. »

Qu'on ne s'y trompe pas! pour peu que le grand physicien soit dans le vrai, et pour peu que les éloges qu'on lui donne soient sincères, nous ne voyons aucune possibilité d'échapper au fond de ces conséquences. Que l'on supprime tant que l'on voudra les noms insignifiants de la fable, et tout le *détail* biologique des puissances qu'ils représentent, on n'en restera pas moins avec d'autres *puissances* spirituelles, effectuant, dominant et régissant tous ces effets phénoménaux que nous prenions pour elles.

1. Isaïe, ch. XXIX, v. 6. « Flammæ devorantes. »
2. *Nombres*, ch. XXVI, v. 10.
3. Job, ch. XXXVIII, v. 35.
4. Ibid.
5. « Immundi spiritus aquis incumbunt. »

Ainsi, d'après ce système, bien loin de pouvoir accuser les païens d'avoir personnifié tous ces effets physiques, ce sera nous, au contraire, qui aurons matérialisé toutes les *puissances invisibles*, auteurs de ces effets.

La méprise était bien grave et sa constatation devient bien nécessaire.

Rapprochons ensuite de ces quatre identifications principales toute l'histoire catholique, qui n'a jamais cessé d'exorciser et de reprendre, une à une, les montagnes, les forêts, les fontaines, toutes les parties de la nature, en un mot, tous ces domaines *engagés* à l'époque de la grande et première révolution spirituelle, mais rentrés, à celle de la restauration chrétienne, au trésor général et divin de leur Créateur et de leur vrai maître[1].

Depuis cette grande heure de justice et de salut, dix-neuf siècles se sont écoulés tout à l'heure, et la dépossession continue. Sa marche est lente, et bien que le Crucifié divin ne soit monté sur la croix que pour expolier les *principautés* et les *puissances*[2], que pour *purger l'air*[3] et le monde représenté dans ses quatre éléments par les quatre branches de la croix[4], il n'en est pas moins certain que, si l'usurpateur est *jugé*, si les clefs de la mort lui sont *ravies* et l'ancien pacte *déchiré*[5], l'exorcisme cosmologique n'est guère plus avancé que celui des âmes et des cœurs et que, sur ce point comme sur les autres, la rentrée au trésor légitime, effectuée avec peine et lourdeur, reste toujours incomplète.

Chrétien de nom depuis des siècles, le monde reste païen en fait et en esprit.

Est-ce à dire pour cela que l'Église catholique va, comme

1. Voir tous les exorcismes du samedi saint, du sel, de l'eau, du feu, etc.

2. « Ut exspoliaret potestates et principatus. » (Voir l'office du vendredi saint.)

3. Ibid.

4. Au Louvre, on voit encore aujourd'hui une figure de Christ entre les quatre éléments.

5. L'Écriture se sert ici de l'expression de *chirographe*, c'est-à-dire écrit avec la main.

les mauvais kabbalistes et le comte de Gabalis, multiplier à tel point, autour de nous, le nombre des Sylphes, des Dryades ou des Titons, que la nature aura *horreur du vide spirituel?* Serons-nous obligés de voir, dans chaque brin d'herbe qui pousse ou dans chaque vermisseau qui se remue, l'action d'un génie ou d'un férouer? A Dieu ne plaise! et c'est le savant Vossius qui cette fois va nous aider à bien établir la distinction entre les deux opinions, chrétienne et païenne, sur la cosmolâtrie.

« Quoique saint Augustin, dit-il, ait avancé quelque part qu'à chaque chose visible de ce monde était préposée une vertu angélique, il faut bien se garder d'entendre cela des *individus*, mais des *espèces entières*, dont chacune en effet a son ange particulier. Saint Augustin est d'accord sur ce point avec *tous* les philosophes. Voici maintenant en quoi ils diffèrent : c'est que, pour saint Augustin, ces *esprits* sont séparés des objets et ne doivent jamais être invoqués par nous, tandis que pour les philosophes ce sont des dieux inamovibles et honorés comme tels par les moindres nations[1]. »

Pour la philosophie moderne, ce ne sont là ni des esprits, ni des dieux; mais cette philosophie peut voir maintenant combien elle comprend peu tout l'ancien système cosmolâtrique des anciens, lorsqu'elle en fait l'adoration des *corps* élémentaires tels qu'elle les entend aujourd'hui, tandis que, Platon et Aristote ne cessent de nous le répéter, ils n'entendaient par στοιχεῖα que les *principes incorporels* préposés à chacune des *quatre grandes divisions* de notre monde cosmique.

Pour la nature comme pour les individus, il y a donc aussi deux armées, deux cités; celle des recteurs de *lumière*, fidèles ou réintégrés, et celle des recteurs ténébreux (rectores tenebrarum harum), *porteurs et tenants du monde, cosmocrates* primitifs ou usurpateurs, que l'Église interdit et débusque

1. Vossius, *Théol. civ.*, l. VII.

partout où elle les trouve, et contre lesquels, dit l'Apôtre, il nous faut lutter constamment.

Nous avons peine à comprendre pourquoi le *tabernacle cosmique* élevé par Moïse dans le désert avait une forme *carrée*, forme qui amusait tant, il y a peu d'années, M. Letronne, parce qu'il y voyait une image de la terre, tandis qu'elle représentait uniquement ce que représentent les quatre faces des pyramides, des obélisques, des colonnes que Josèphe nous dit avoir été élevées dans le temple de Tyr aux *quatre* éléments, et placées sur des piédestaux dont les quatre angles regardaient les *quatre* points cardinaux[1]. Nous ajouterons à notre tour que les génies de ces quatre éléments étaient supposés résider dans l'espace; et la meilleure preuve qu'il ne s'agissait dans ces quatre points cardinaux que d'une résidence sidérale désignée par eux, c'est que Josèphe ajoute que « ces angles de piédestaux portaient également les quatre figures du Zodiaque, qui représentent la même orientation[2]. »

C'était donc à quatre points cardinaux *invisibles* et sidéraux que toutes ces constructions se rapportaient. La Bible ne les comprenait pas autrement lorsqu'elle disait : « C'est du *nord* et du *couchant* que descendent tous les maux sur la terre; c'est de l'*orient*, au contraire, que nous attendons tous les biens... » « Voilà pourquoi, dit saint Ambroise, nous maudissons l'aquilon et que dans le baptême nous commençons par nous tourner vers l'occident (sidéral), pour mieux renoncer à celui qui l'habite; après quoi, nous tournant vers l'orient[3],... etc. »

Nous comprenons aussi pourquoi, dans les temples égyptiens comme dans ceux des Hébreux, au rapport de saint Clément d'Alexandrie, un immense rideau, supporté par cinq colonnes, séparait le tabernacle, dans lequel les prêtres

1. Josèphe, *Antiq.*, l. VIII, ch. XXII.
2. Ibid.
3. Saint Ambroise, *sur Amos*, ch. VI.

seuls avaient le droit d'entrer, des autres parties de l'édifice. Ce rideau représentait, par la distinction de ses quatre couleurs, les quatre éléments *principaux*, πρῶτων, et signifiait la connaissance de Dieu que les cinq sens de l'homme peuvent lui procurer par l'entremise des quatre éléments, révélation bien différente de celle que l'on obtenait de l'autre côté du voile par la consultation de l'oracle[1].

Tout ceci, comme on le voit, ressemblait encore parfaitement aux quatre *premiers* éléments figurés dans les grottes de Zoroastre et dans toutes celles des brahmanes, aux cyprès à quatre faces que M. Layard nous prouvait dernièrement destinés à représenter, ainsi que les quatre faces des obélisques, les quatre points cardinaux des quatre *premiers* eléments[2].

Or, partout, le culte païen des quatre éléments *principaux*, au lieu de s'adresser aux recteurs de lumière, comme le faisait la Bible, s'est toujours adressé aux recteurs usurpateurs, intelligents et ténébreux de saint Paul; ce sont eux qui sont encore désignés par les quatre lettres *A, I, A, T,* gravées sur les anneaux de nos francs-maçons modernes, et la science actuelle, qui les a confondus avec ses soixante-sept éléments *corporels*, comme elle confondait tout à l'heure le signe quadrangulaire, forme des quatre points sidéraux, avec la forme du globe terrestre, la science actuelle, disons-nous, a besoin de refaire toute son éducation cosmopneumatologique avant de nous parler de « l'adoration absurde des quatre éléments. » Il en est de ce chiffre 4 comme du chiffre 7 appliqué aux planètes, et qui ne regardait que les sept forces *principales* des planètes que M. Babinet nous a déjà réduites, malgré leurs soixante-treize *recrues*, à SEPT PLANÈTES PRINCIPALES...

Ces deux questions et ces deux erreurs sont absolument identiques.

1. *Strom.*, l. V, § 6. « Natura elementorum obtinet revelationem Dei. »

2. Voir, sur la même théorie, « les Zends, » t. II, p. 228, et Plutarque, *de Isid.*, rapprochés par M. Layard, *Acad. des inscr.*, 1854, t. XV.

§ V

Faux spiritualisme moderne. — Puissances magiques et naturelles de MM. Creuzer et Guignault. — *Magie naturelle* de Görres et des Allemands. — Leurs forces élémentaires et *devineresses* de la nature. — *Haute magie naturelle* de M. Éliphas Lévy. — Inintelligence ordinaire et surintelligence exceptionnelle des éléments.

Nous n'en sommes donc plus à ce bon temps de facile exégèse, où cet excellent Leclerc imprimait, aux grands applaudissements de nos pères, que Pluton n'était autre chose « qu'un *certain Aidonée* ou Adès, roi d'Épire, qui vivait au siècle de Thésée, et qui, s'étant avisé de creuser très-profondément la terre, s'était acquis, dans cet exercice, le surnom de Pluton, le verbe πλύτω signifiant *je creuse.*

Et Bergier de renchérir sur une pareille idée et de nous dire : « Tous ces héros descendant aux enfers, comme Pluton ou le Jupiter infernal, doivent s'entendre de torrents se précipitant dans des gouffres. »

Quant à Poseidon-Neptune, de πος, seigneur, et εἴδιον, humide (l'étymologie est juste), Bergier, trouvant que l'abbé Banier avait tort d'en faire un *amiral, dans un temps où il n'y avait pas* un *bateau,* trouve plus simple d'en faire un *promontoire*[1]. C'est ce qu'on appelait naturaliser la théologie païenne. Malheureusement l'abbé Bergier n'a pas pu voir où le conduisait ce beau système. On ne joue pas plus impunément avec les théologies païennes qu'avec la nôtre.

Mais laissons donc là ces temps et leurs pauvretés philosophiques. Un siècle nous en sépare. Il semblerait aujourd'hui que l'on voudrait transiger. A défaut de la vérité (l'admission du merveilleux), nous cherchons une espèce de *mezzo termine* qui légitime nos dédains pour le grossier matérialisme de la veille, et notre admiration pour une sorte de supernaturalisme

1. *Des Dieux,* l. CCXIX.

physique et suffisamment naturalisé. C'est le système des *intuitions* animiques, des *extases* purement *psychologiques*, des révélations et des *divinations naturelles*, des forces élémentaires et magi-*magnétiques* de la nature, etc., etc., système infiniment plus séduisant de prime abord, infiniment plus commode que tous les autres en raison de son élasticité, mais dont le moindre inconvénient est de se dissiper comme une bulle de savon devant le plus léger effort d'attention.

Écoutons bien Creuzer : « Ces croyances primitives,... nous sommes portés à les considérer comme *une espèce* de magisme, comme un *paganisme psychique*, c'est-à-dire comme une *déification des puissances*, spiritualisation qui mettait les païens dans une étroite communauté avec ces puissances[1]. »

Nous ne connaissons pas de phrase qui peigne mieux que celle-ci *l'état actuel de la science*, pour nous servir de l'expression consacrée; pesez bien les mots. Voici une espèce de magisme qui n'est pas de la magie, une psychologie déifiante, une spiritualisation complète, gratuite, qui cependant amène une étroite communauté avec des puissances que l'on dit *matérielles !*

Nous renoncerions à comprendre, si M. Guignault, l'habile commentateur, ne se mêlait pas de la partie. « L'homme, dit-il, prend alors dans son âme l'idée de la divinité pour la transporter au monde extérieur. » Nous conduisant ensuite dans ces grottes profondes où Zoroastre et les Hindous représentaient les quatre éléments, M. Guignault nous montre « la nature *révélant tout* à l'homme *du sein de ses profondeurs*, car, dit-il, si la divination dérive de l'ignorance de l'homme et de sa faiblesse, sa source la plus profonde *peut-être* est cette merveilleuse disposition de notre esprit, développée par M. Creuzer, et à propos de laquelle Meiners observe *fort bien* que toute divination est naturelle à son origine[2]... »

1. Livre IX, p. 850.
2. *Notes sur l'introduction de Creuzer.*

On en est donc prévenu; voici maintenant la tendance générale : l'enthousiasme involontaire, l'imagination et ses puissances, la spontanéité de la conscience, on ne sait quelle *disposition merveilleuse* et intuitive de l'âme, etc., etc., l'homme, si positif tout à l'heure, va *transporter* toutes ces richesses spirituelles au *monde extérieur* qui va les lui rembourser immédiatement en révélations et en *divinations* parfaitement *naturelles !*

Allons, décidément l'homme croit encore un peu au merveilleux. C'est seulement le merveilleux réel, le merveilleux des *esprits*, dont il ne veut à aucun prix, et s'il pouvait l'obtenir sans eux, tout serait sauvé. Pour arriver là, vous verrez qu'il n'y a rien que l'on n'invente, et l'on battra la langue et les idées jusqu'à ce qu'il en sorte quelque bienheureuse combinaison de voyelles et de consonnes qui approche de ce résultat tant désiré, d'un surnaturel très-naturel et d'un merveilleux très-ordinaire.

Quand le rationalisme aura obtenu cette merveille (et sans les tables parlantes qui sont venues éclairer la question magnétique, il y touchait), il pourra se délivrer de tout autre souci et se reposer bien à l'aise sur la frontière qui sépare les deux mondes.

Qu'ils comprennent donc peu la gravité de l'erreur qu'ils fomentent, ces auteurs catholiques qui ne craignent pas de confondre ce qu'ils appellent les forces *magnétiques naturelles* avec les forces vraiment magiques de la Bible et de l'histoire, et que ceux-là comprennent encore moins, qui répandent à pleines mains et recommandent à l'admiration des lecteurs catholiques les ouvrages qui renferment et développent toutes ces belles théories !

Le nom de Görres revient encore une fois sous notre plume, et quoiqu'il nous en coûte de ranger parmi les écrivains dangereux une des gloires du catholicisme moderne, nous ne devons pas hésiter.

En publiant sa *Mystique*, Görres n'avait qu'un but, celui

de ramener la foi publique à tous les ordres surnaturels, et, bien que son vaste et impatient génie ne lui ait pas permis une seule fois d'employer la froide méthode scientifique et d'asseoir sur une base logique aucun des intéressants récits qui s'amoncellent sous sa plume, on n'en subit pas moins en le lisant toute l'autorité d'un grand maître qui n'a pas le temps de discuter, tant son vol est rapide, et tant le besoin d'expliquer l'emporte chez lui sur le besoin de démontrer.

Hélas! ce besoin d'expliquer lui a masqué le danger qu'il courait en abandonnant la grande voie si largement et si sûrement tracée jusqu'à lui, pour s'aventurer, avec l'espoir d'arriver plus vite et plus haut, dans les mille sentiers inconnus de la forêt.

Aussi qu'en est-il résulté? Görres s'est suicidé lui-même, et son quatrième volume sur la magie naturelle anéantira toujours, aux yeux de tout esprit juste, les quatre autres volumes sur les miracles et la magie surnaturelle.

Mais expliquons-nous bien, et répétons encore une fois ce que nous avons dit à satiété dans notre premier mémoire.

Oui, il y a dans chacun de nous des forces que nous pouvons appeler magnétiques, forces de sympathie et d'antipathie, forces occultes, dynamiques, nerveuses, instinctives, qui, toutes biologiques dans leur essence, s'associent néanmoins et se confondent avec les forces intellectuelles et morales auxquelles elles servent alors de véhicule et d'appui. En niant ces forces, que l'antiquité appelait « char et véhicule de l'âme, » nous nous nierions nous-mêmes, puisqu'elles sont les puissances sensibles de notre âme. Ces puissances ont donc aussi leurs phénomènes physiologiques, nerveux, extatiques, somnambuliques même, et néanmoins parfaitement naturels.

Mais vouloir, comme Görres, douer ces puissances instinctives et aveugles d'un pouvoir de *divination* très-réel, et par conséquent d'une *surintelligence* qu'elles n'ont jamais possédée, déclarer que les pythonisses et les devins sont les prophètes

de la *nature*[1], que leur état constitue la transition entre le ciel et l'enfer[2],... que cette *magie naturelle* est une survivance de l'état primitif[3], etc., c'est ouvrir la porte à deux battants à toutes les folles théories philosophiques que nous venons de mentionner, et qui, toutes, ont pour point de départ ce désir et cette conclusion : que le surnaturel naturel suffit à faire bonne justice de tout le surnaturel surnaturel.

Ne faussons pas les termes; qui dit magie dit et dira toujours « assistance de causes occultes et extra-naturelles, c'est-à-dire supérieures à la nature; » donc l'expression de *magie naturelle* renfermera toujours contradiction dans les termes.

Aussi, voyez les conséquences. Pour Görres et pour toute son école, ce ne seront plus seulement les psylles, les sorciers, les *guérisseurs*, etc., qui deviendront des puissances naturelles, mais toutes les pythonisses, ces mêmes pythonisses que les saintes Écritures définissent si clairement en disant qu'elles ONT un esprit de Python[4]; ce seront encore tous les initiés antiques et modernes, une très-grande partie de nos sorciers condamnés, « quoiqu'ils n'eussent fait qu'obéir à *cet espiègle* que chacun de nous porte en soi[5]; » ce seront tous les possesseurs de *seconde vue*, et, qui le croirait? jusqu'aux vampires eux-mêmes, ce phénomène n'étant dû *qu'à* « une suite de *réactions vitales* des forces physiques et plastiques d'un ordre inférieur. » Il est vrai que Görres s'étonne lui-même de son explication, « la violence de ces réactions chez des moribonds exténués qui, après leur mort, redeviennent instan-

1. *Mystique*, t. III, p. 33.

2. Ibid., p. 34.

3. Ibid., p. 140.

4. Si elles ne l'avaient pas eu, s'il n'y avait eu là que de pauvres extatiques obéissant à une force élémentaire, le Deutéronome ne les aurait pas punies de mort.

5. Tome V, p. 365. Il ne s'agit que de s'entendre sur la nature de cet *espiègle*, de savoir surtout s'il est à nous ou à un autre, et si, quand l'exorciste le mettait à la porte, il nous fallait le réclamer comme notre bien.

tanément pleins de vie, lui paraissant *inexplicable* [1]. »

Görres, on le voit, n'a pas réellement étudié ces questions, pas plus que celle de Priscille et de Montan, car il n'eût pas attribué leurs prestiges à « l'esprit *de la nature* qui se réveillait de son sommeil au milieu de ce *printemps surnaturel* [2]. »

Non pas qu'il n'ait raison d'assimiler l'état extatique de cette prétendue *épouse* du Saint-Esprit avec celui de nos somnambules magnétiques, car l'identité est parfaite, et M. l'abbé Gence l'a mise dans un jour évident. Mais ce dernier n'a pas tiré de ce rapprochement les mêmes conclusions que Görres, qui, du reste, est assez mal inspiré en en appelant au jugement de Tertullien; car, assurément, si le grand docteur, au lieu de voir dans cette prophétesse le *vase du Saint-Esprit*, eût partagé l'opinion de M. Gence, il n'eût pas sacrifié l'autorité de l'Église à l'*esprit de la nature*, et ne serait jamais tombé. Grande leçon pour tous nos lévites exposés à un égal et double danger, celui de méconnaître et par conséquent de laisser passer leur ennemi, et celui de lui décerner tous les honneurs dus au seul Esprit-Saint.

De ces forces élémentaires, organiques et *devineresses* de l'humanité, il n'y avait qu'un pas aux forces élémentaires et prophétiques de la nature inorganique, et Görres le franchit sans hésitation. Sans hésitation, il épouse toutes les *billevesées*, c'est le mot, de la voyante de Prévorst, attribuant à chaque plante, à chaque métal, à chaque caillou la propriété d'amener chez les sujets magnétiques ou magnétisés les facultés merveilleuses de la seconde vue, de la divination, des communications spirituelles, etc., prenant ainsi les effets et les instruments pour les causes et les dispositions *adjuvantes* ou jouées par les Esprits et secondairement imaginées pour la vraie *raison* du phénomène. Si Görres eût bien réfléchi à l'endémicité topographique de ces causes spirituelles sur les mon-

1. Tome I, p. 250. Nous reprendrons cette question du *Vampirisme* au chapitre *Nécrolâtrie*.

2. Tome I, p. 26.

tagnes du Voralberg, endémicité qui, au dire du Dr Kerner, affectait jusqu'aux bestiaux et en faisait des espèces de corybantes, il n'eût pas eu besoin de chercher dans la constitution *magnético-électrique* de cette voyante, et dans celle de ces bestiaux, la raison d'effets communs à l'une et aux autres. Ce n'était pas parce qu'on avait fait quelques *passes* devant elle, ou parce que sa santé était dérangée, que Mme H... voyait et entendait les esprits; c'était l'inverse, et, comme chez les jeunes filles de Morzine, sa santé n'était dérangée qu'en raison de l'épidémie régnante; et la meilleure preuve de toutes, c'est que dans la cuisine les saladiers et les casseroles, dont certes *la santé n'était pas dérangée,* suivant l'exemple et de la maîtresse et des bestiaux, dansaient comme eux et se livraient *sans se casser* à mille espiègleries[1].

Quant à « ces propriétés de plantes magiques, » Görres eût bien dû se rappeler toutes les expériences théologiques sur la *mandragore,* qui n'agissait que sur les sorciers *confirmés,* ou sur *la poudre de Digby,* qui, simple vitriol calciné, avait au XVIe siècle guéri comme par enchantement des milliers de blessures, mais qui n'opérait plus rien dès qu'on l'achetait chez un pharmacien ordinaire. Il eût dû se rappeler pour le moins ce qu'il nous raconte lui-même du fameux *coca* des Andes péruviennes, plante magique s'il en fut jamais, apportée jadis aux Indiens par le prêtre-roi Titicoca. L'usage en est encore général aujourd'hui, et celui qui le mâche comme l'opium voit décupler toutes ses jouissances et toutes ses forces jusqu'à ce que mort s'ensuive. Aussi, les gouvernements espagnols ont-ils souvent essayé d'interdire entièrement la culture de cette plante. Ils ont fait mieux encore, et la cédule de 1560 l'a livrée à l'expérience des hommes les plus savants. Mais il paraît que ceux-ci n'y ont absolument rien découvert, car ils se sont contentés de la proscrire dans les mêmes termes que le second concile de Lima, c'est-à-dire comme « idolâ-

1. Voir « *la Voyante de Prévorst* » (introduction).

trique et magique, ne possédant aucune vertu véritable et ne fortifiant *que par une vertu du démon*[1]. »

Nous avons vu, dans une de nos dernières notes, qu'il en était de même de toutes les substances et de tous les onguents employés pour le sabbat. On veut absolument en faire des substances intoxicantes à la manière du *haschich*, de l'*opium* ou du *chloroforme*: mais tous les expérimentateurs sont maintenant d'accord sur ce point, que ces derniers narcotiques ne font jamais naître que des hallucinations *sans suite et sans portée*, n'ayant rien de commun avec les phénomènes de l'ascèse magico-magnétique.

Ce sont ces malheureuses théories mesmériques qui ont séduit Görres et une infinité d'esprits distingués; ce sont ces vieilles doctrines de la double polarité dynamique, de l'influence astrale et planétaire, de l'aimantation nerveuse, de l'influence des célèbres baquets, dans la composition desquels la limaille de fer et le verre pilé jouaient exactement le même rôle que la juxtaposition des *petits doigts*, aux premiers jours de nos tables tournantes. Beaux jours évanouis à jamais avec toutes les théories qu'ils virent naître, sur les tréteaux comme à l'Académie ! filles cadettes des théories mesmériques, nous les avons vues périr comme leurs mères, sans que Görres malheureusement ait pu profiter de cette grande et dernière leçon.

Il n'était malheureusement pas seul, et, dans la même ligne, nous avons vu dernièrement le célèbre docteur Sepp, professeur d'histoire à l'Université de Munich, manifester les mêmes *faiblesses* pour la nature et les constellations *prophétesses*, pour les « oracles naturels dans lesquels, dit-il, ces somnambules d'un autre âge s'élevaient, par le *magnétisme animal*, au-dessus du temps et de l'espace pour entrevoir l'avenir, ainsi de Delphes, par exemple. » *Ce saint siége* du monde hellénique est représenté par le Dr Bavarois comme

1. Görres, t. IV, p. 37.

un *avant-coureur*, préparateur des Évangiles, imposant des pénitences, distribuant des indulgences, réalisant le beau idéal de la magie blanche, avec cette légère restriction toutefois, qu'on voyait parfois les innocentes pythonisses « finir par une exaltation telle, qu'elles se ruaient sur les assistants, les mettaient en fuite, et mouraient elles-mêmes dans d'abominables convulsions[1]. »

Ce jour-là, apparemment, l'*esprit de la nature* s'était mal réveillé, et le *printemps* de Görres faisait place à l'*hiver*.

Enfin, de même que Görres n'avait pas craint de métamorphoser la très-énergumène Priscille en somnambule très-naturelle, le Dr Sepp comprend dans ce dernier cadre la servante de Philippes, du sein de laquelle cependant l'apôtre saint Paul chassa instantanément l'esprit de Python qui, par sa retraite soudaine et très-intelligente, montra bien qu'il n'avait rien de commun avec les forces inorganiques et *aveugles* de la nature.

Nous verrons plus loin que le célèbre Dollinger tombe dans la même méprise à propos des Sibylles, et, comme tous les autres, tient à faire d'un phénomène d'origine extrinsèque et pneumatique un phénomène d'origine intrinsèque et psychophysiologique.

Donc, lorsque l'exorcisme avait délivré les pythonisses, il devait manquer à celles-ci une *pièce essentielle* de leur constitution animique et physique. Comment se faisait-il donc qu'elles se trouvassent si bien de cette libération?

Réponse, s'il vous plaît, à cet unique argument.

Il est vraiment déplorable que l'élite de nos historiens catholiques se méprenne à ce point là, non-seulement sur ces oracles païens qui, selon l'expression de M. Littré, « ont gouverné la terre, » mais encore sur des phénomènes auxquels la Bible n'attache la plus grande et la plus religieuse gravité que parce qu'ils finiront par devenir, qu'on le sache bien, le plus grand de tous les dangers de ce bas monde.

1. *Das Heidenthum*, p. 38.

Il ne faut pas se le dissimuler, en effet, toutes ces forces élémentaires et naturelles de la magie blanche vont nous conduire comme par la main à toutes les rêveries d'une cabale en voie de renaissance et, disons-le, mille fois plus absurde que celle des rabbins ou d'Agrippa, en ce que ces dernières au moins n'étaient jamais séparées de ce qui faisait leur essence, c'est-à-dire les esprits.

Et si nous en doutons, et que nous en ayons la patience, lisons les deux volumes déjà cités, et publiés, ces dernières années, sous le pseudonyme *Éliphas Lévy,* sous le titre de « *Dogme et rituel de la haute magie.* »

Ces deux volumes, illustrés de toutes les images du grimoire et de tout l'argot des adeptes, n'ont d'autre but, nous dit-on, que de rationaliser et d'anéantir l'*occultisme* en en faisant toucher au doigt les secrets *naturels*.

Le début, on va le voir, ne laisse pas que de bien exposer la vérité, et ne saurait être déplacé dans un chapitre sur la cosmolâtrie antique. « Partout, dit notre auteur, sur les ruines sacrées de Thèbes et de Ninive, dans les pages sacrées des *Védas,* dans les emblèmes alchimiques, dans les cérémonies de réception de toutes les sociétés mystiques, partout, une doctrine occulte et soigneusement cachée, nourrice et marraine de toutes les religions[1], levier secret de toutes les forces intellectuelles, se montre *reine absolue de la société,...* et reste science omnipotente, depuis Zoroastre jusqu'à Manès, depuis Orphée jusqu'à Apollonius, jusqu'à ce que, foudroyée par le christianisme, on entende partout ce cri : « Les magiciens au feu. »

« ... Oui, il existe un secret *formidable,* dont la révélation a déjà renversé tout un monde... Toutes les religions en sont sorties et y retournent, toutes les associations maçonniques lui doivent leurs secrets et leurs symboles, car,... ne l'oublions pas, la Révolution française est fille du Grand-Orient Johan-

1. Excepté une.

nite et de la cendre des Templiers... Oui, le nœud terrible du drame de 93 est encore caché dans le sanctuaire le plus occulte des sociétés secrètes... Mais la foule n'y comprit rien,... et le grand arcane resta plus inconnu que jamais[1]... »

Oui, c'était bien la magie qui avait amené la révolution, amené la *renaissance*, et voici que les sociétés maçonniques ne savent plus la haute raison de leurs symboles; le compas du G. A. et l'équerre de Salomon (triangle renversé des adeptes et *de nos tables*) ne sont pour eux que le niveau *civil* de l'inintelligent jacobin, niveau matériel et grossier réalisé par un triangle d'acier...

Mais enfin, du moment où, comme M. Éliphas Lévy, on écarte *le diable*, en quoi peut donc consister cet agent formidable? Le voici :

« Le grand élement *occulte*, c'est le gaz azote (ou le gaz de mort) des physiciens. Placé dans les livres des cabalistes sur un piédestal de sel et de soufre, il a pour *caducée* un *phallus*, pour emblème le *trident*, pour armes une simple *fourche*, et pour tête, celle du *bouc* de *Mendès*. C'est le *baphomet* des Templiers, le bouc du sabbat et le Verbe créé des gnostiques; c'est le grand esprit astral; c'est l'âme de la terre et du monde... »

Bien; nous ne sommes pas loin de nous entendre; nous venons de le prouver, nous croyons aux esprits élémentaires, aux princes de l'air ou Jupiter Mundus. Par conséquent, cet azote ou gaz de mort nous convient parfaitement, car nous n'avons garde d'oublier que notre *prince de l'air* est en même temps le *prince de la mort*, et ce simple rapprochement, développé plus au long dans notre appendice (sur les *génies épidémiques*, p. 282), nous fortifie de plus en plus dans

1. *Haute magie*, t. I et II. Lorsque la foule, y compris les savants, voudra compléter ces aveux sur la Révolution française, elle étudiera celle-ci dans le bel ouvrage de Mgr Gaume, intitulé : « *du Paganisme dans la Révolution;* » Vénus-raison, adorée sur l'autel de Marie, lui dira tout. Mais la science, qui ne voit partout que des symboles, ne pourra jamais comprendre celui-là.

cette idée, que Satan est une grande force cosmique dévoyée.

En quoi donc pouvons-nous différer? C'est que M. Éliphas Lévy ne voit dans son azote qu'un gaz matériel, inintelligent, que l'une des deux forces physiques et nécessaires qui *soutiennent* le monde, forces parfaitement indifférentes par conséquent au bien et au mal, complétement dépourvues de raison et de pensée, et ne produisant tous ces effets merveilleux que lorsque le *Verbe* créateur *de notre volonté les lui impose*[1]...

Pour nous, au contraire, *un gaz* restant un *gaz*, et n'étant, selon la doctrine physique de Grove, « qu'une affection de la matière causée par *un esprit*, » nous savons soupçonner l'action derrière le rideau, et le *prince* de la mort derrière le *gaz* de mort, comme nous préjugeons la vie véritable et la lumière réelle derrière le gaz de vie (l'oxygène) ou derrière la lumière qui « brille dans les ténèbres et qui éclaire tout homme venant en ce monde[2]. »

Aussi, voyons la différence de nos positions respectives; une fois notre principe accordé, nous expliquons tout facilement, tandis que celui de notre cabaliste rationnel l'arrête à chaque pas, et, pour ne pas lui casser le cou, le condamne à d'incessants tours de force.

A qui persuadera-t-il, par exemple, que ce soit l'action de notre seule imagination sur les esprits élémentaires qui réalise nos apparitions de diables et de trépassés? Ses paroles le condamnent. « Les évocations, dit-il, ont-elles donc un résultat? — Oui, certainement, un résultat incontestable et plus terrible que ne peuvent le raconter les légendes. Oui, lorsqu'on appelle le diable *avec les cérémonies voulues*[3], alors

1. On le voit, c'est toujours la doctrine du *reflet de la volonté*, produite par M. de Gasparin et réduite à néant par des milliers de faits non-seulement *extra*, mais *anti*-volontaires. (Voir App. complém. du *Ier Mém.*, ch. XI.)

2. « *Et lux in tenebris lucet, lux quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.* » (Évang. S. Jean.)

3. Est-ce que, *sans les cérémonies*, la volonté ne saurait plus se *refléter?* On le dirait, à entendre M. Lévy.

le diable vient, *on le voit*, et, pour ne pas mourir foudroyé à cette vue, pour n'en pas devenir cataleptique ou idiot, il faut être déjà fou... Les curieux qui, *sans être adeptes*[1], se mêlent d'évocations ou de *magnétisme occulte*, ressemblent à des enfants qui joueraient avec du feu près d'un baril de poudre fulminante. Ils seront tôt ou tard victimes de quelque terrible explosion. »

Pourquoi donc, si l'imagination fait tout, lorsque M. Éliphas Lévy tentait d'évoquer, à Londres, dans un cabinet magique, l'ombre d'Apollonius[2], cette ombre, après vingt et un jours de préparation, en face du fameux *pentagramme* tracé sur la peau d'un agneau, a-t-elle fini par lui apparaître *contraire, comme barbe et comme vêtement, à l'idée qu'il s'en était formée?* Pourquoi disparaissait-elle chaque fois qu'il levait sur elle l'épée qu'il tenait à la main, et pourquoi ne reparaissait-elle pas sans appuyer sa main glacée sur la sienne, pour la forcer à baisser jusqu'à terre la pointe de cette épée? Le voici : c'est que d'une part *le grand* Apollonius, ou plutôt son *peintre* spirituel, corrigeait les caprices de l'imagination du néophyte et peignait d'après nature; tandis que, de l'autre, cet esprit obéissait à cette terreur générale que tous les esprits du monde, nous l'avons constaté comme Homère et Virgile, éprouvent partout et toujours pour les *pointes* acérées. La raison? On l'ignore; mais le fait est trop universel pour n'en pas avoir une. Qui le sait? peut-être les gaz derrière lesquels ils se cachent s'en trouvent-ils *affectés*, comme l'électricité se trouve *affectée* par *la pointe* de nos paratonnerres[3].

A qui M. Éliphas Lévy pourra-t-il faire accroire que la résurrection d'un mort elle-même (une des œuvres les plus

1. Donc il y a quelque chose derrière le gaz *azote*, car, adeptes ou non, nous le respirons tous à toutes les secondes de notre vie, et sans en mourir.

2. *Haute magie*, ibid.

3. C'est une chose très-remarquable que cette aversion des esprits pour les pointes. Nous avons rappelé, à propos de celles employées à Cideville, et les assertions de tous les initiés de l'antiquité à ce sujet, et celles de M. Sevin,

difficiles, selon lui, de la *haute initiation*, et le *chef-d'œuvre du magnétisme*), ne soit que l'*obéissance d'une âme à une autre âme*, en vertu d'un commandement plus fort que de coutume?

Il est vrai que tout de suite il a la complaisance de nous donner la clef de ce *chef-d'œuvre*, en ajoutant : « Cette résurrection est possible dans les cas de congestion, d'étouffement, de langueur, d'hystérie, etc. » A merveille, c'est-à-dire dans tous les cas où, la mort n'étant qu'apparente, il n'y a pas de résurrection possible.

A qui fera-t-il accroire enfin que le fameux *tarot*, anagramme de *rota* ou *roue* cabalistique, couvert de signes hiéroglyphiques et de noms divins entremêlés avec l'infâme phallus et le linga, constitue à *lui seul* la force occulte que les rabbins cabalistes invoquent sous le nom de *semhamphoras?* A qui le fera-t-il accroire, lorsqu'il a soin d'ajouter : « Ces signes jetés au hasard donnaient toujours les réponses de la Providence[1]? »

dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, et l'étonnement de Fréret en retrouvant partout cette doctrine, et enfin cette assurance qui nous a été donnée par le médecin en chef de l'un des hôpitaux de Paris, qu'un *médium* de sa connaissance cessait de pouvoir écrire, chaque fois que l'on posait sur la table et en face de lui une lime *pointue*. C'est là de la théologie météorologique, et nous prions qu'on ne se scandalise pas de ce mot, attendu que si rien ne se confond, tout se *tient* néanmoins en fait de matière et d'esprit.

1. Il fallait bien que Loudun eût aussi son tour dans le livre qu'on rappelle ici. « Les tourments des Ursulines, dit-il, n'eurent pas d'autre cause que *des courants électriques ennemis;* si Grandier n'eût pas été supplicié, il fût arrivé de deux choses l'une : ou les religieuses seraient mortes dans d'affreuses convulsions, ou Grandier serait mort lui-même tout à coup avec les circonstances effrayantes d'un empoisonnement ou d'une vengeance divine... » Après cette leçon, l'auteur nous fait l'honneur de nous prendre à partie en ces termes : « Ce *bon* M. de M....... peut être à la fois content et mécontent de notre solution. En effet, nous soutenons comme lui la réalité et le merveilleux des effets. Comme lui, nous leur assignons pour cause l'ancien serpent, le prince occulte de ce monde; mais nous ne sommes pas d'accord sur la nature de cet agent qui est en même temps, mais sous des directions différentes, l'instrument de tout bien et de tout mal, le serviteur des prophètes et l'inspirateur des pythonisses... M. de M....... a donc *mille fois* raison, mais il a *une fois* tort, et grand tort encore. » (T. I, 217.) Encore une fois, nous voudrions bien être aussi poli pour ce très-bon M. Éliphas Lévy, et lui ren-

Quelle est, à son tour, la conséquence philosophique et morale de tout cela? La voici; c'est que tout ce que nous venons d'entendre est, à part cette dernière phrase et à l'insu de tous nos mythographes actuels, la conséquence logique, bien qu'exagérée, du principe sur les révélations *par l'organe et du sein des profondeurs de la nature*, telles que nous les enseignent MM. Quinet, Creuzer et Guignault. Quand les forces élémentaires sont PROPHÉTESSES, comme le veut le Dr Sepp, et *clairvoyantes*, comme le prétend Görres, on peut se passer de bien des choses en fait de merveille, puisqu'on les a toujours sous la main. C'est la doctrine à l'ordre du jour, et M. Éliphas Lévy est de trop bonne foi à cet égard pour que nous résistions au plaisir de le citer encore une fois. « Oui, dans notre conviction profonde, dit-il, les maîtres réels de l'ordre des Templiers adoraient le *baphomet* et le faisaient adorer à leurs initiés sous la forme d'un bouc. Oui, il a existé et il peut exister encore des assemblées présidées par cette figure; seulement, ainsi que nous, les adorateurs de ce signe ne pensent plus que ce soit la représentation du diable, mais bien celle du *dieu Pan*, le dieu de nos écoles de philosophie moderne, le dieu des théurgistes de l'école d'Alexandrie et des mystiques néo-platoniciens de nos jours, le dieu de Lamartine et de Victor Cousin, le dieu de Spinosa et de Platon, le dieu des écoles gnostiques. »

L'aveu est précieux et flatteur pour les *grands hommes* qu'il met en scène[1].

voyer ce compliment « d'*une* seule erreur sur *mille* vérités. » Mais cela nous est tout à fait impossible, et avec la meilleure volonté du monde nous ne pouvons dire de son livre autre chose, sinon que c'est un livre *constamment détestable* et fidèle écho de cette horrible thèse de Proudhon : « Dieu, c'est le mal, c'est Satan. » Dans son œuvre, *une* seule assertion reste vraie sur mille et mille folies, et c'est celle-ci : « Les GRANDES RELIGIONS N'ONT JAMAIS EU A CRAINDRE QU'UNE RIVALE SÉRIEUSE, ET CETTE RIVALE, C'EST LA MAGIE. » Un tel aveu contredit et détruit tout l'ouvrage, pourvu que l'on change le *pluriel* des religions en *singulier*.

1. *Haute magie*, t. II, 163.

Entre des mystiques et des rationalistes, si concordants à l'endroit du dieu Pan, que pensera donc le philosophe chrétien de toutes ces forces élémentaires? Il pensera que celles que nous manions tous les jours, et dont l'application est une des gloires de ce siècle, sont les exécutrices aveugles et machinales des lois primitivement imposées. Réduites à elles seules, et purement naturelles malgré leur immatérialité, elles n'ont jamais rien *dit* à personne; mais, appuyé sur saint Paul, ce chrétien sait aussi qu'au-dessus des *quatre* éléments principaux planent des *puissances* ou des *archontes* surintelligents, bons quand il s'agit de la lumière, mauvais quand il s'agit des ténèbres et qui, sans intervenir *toujours*, et *nécessairement*, interviennent fréquemment dans les soins de leur double empire, et, soit par eux-mêmes pour faire le mal, soit par ordre ou permission divine pour le corriger et le punir, s'arment tour à tour comme d'un instrument et des vents, et de la foudre, et du feu[1], et ne nous laissent plus alors le moindre doute sur la nature de leur action.

Voilà le vrai secret et la vraie philosophie de l'antique cosmolâtrie, qui n'était au fond, on vient de nous le dire, que le culte de notre science actuelle pour le dieu Pan, mais, entendons-nous bien, le culte sanctionné par ces manifestations théurgiques que le dieu prodiguait alors à des adorateurs superstitieux, tandis qu'il a grand soin de les voiler à ses adorateurs rationalistes d'aujourd'hui.

Le culte, au fond, ne saurait y rien perdre.

1. Ps. CIII.

APPENDICE P

CHAPITRE XII

INTERVENTIONS MYSTÉRIEUSES DANS LES QUATRE ÉLÉMENTS PRINCIPAUX

1. *Le feu et ses mystères.*

En sa qualité de PRINCE du monde entier, Jupiter se devait à lui-même d'appliquer à sa propre personne cette expression biblique : « Dieu est un feu dévorant [1]. » Aussi, bien qu'il y ait douze dieux fulguraux, seul, il a le droit de se passer de leur assentiment, et lance du haut de son trône le feu sacré « qui, une fois détaché de lui, n'est plus que son *ouvrage.* » A son arrivée sur la terre, cet ouvrage est repris par *Hèphaistos* ou Vulcain, qui en forge ses armes ; et c'est seulement alors que le feu divin devient foudre [2].

D'après Grove, on se le rappelle, l'électricité que nous manions ne serait plus que le *résultat* de la matière ordinaire affectée par l'esprit invisible, cause de cette affection.

Il y a donc deux feux célestes : l'éthéréen, émanation du *cabire* par excellence ; et l'aérien, qui n'est que la réunion du premier au feu terrestre, et son application à notre globe par un cabire d'un rang moins élevé.

Jupiter n'en est pas moins l'âme de la foudre, et s'appelle, à cause de cela, *Jupiter Fulgur,* ou *Fulgurans,* ou encore *Œlicius* [3].

Tout a été dit sur le feu primitif et sacré, sur les circonstances merveilleuses de sa descente sur terre, sur son extinction surnaturelle à

1. *Deutér.*, IX, 3.

2. Voir sur ces distinctions le savant Vossius, t. I, 763, que nos mythologues feraient bien de consulter plus souvent.

3. Le chevalier Drack nous dit qu'en hébreu la foudre est toujours synonyme de *fureur*, et toujours maniée par l'esprit *mauvais*.

la veille des grands désastres, extinction très-bien distinguée de son extinction naturelle par la faute des Vestales; tout a été dit sur ses révivifications subites et sans cause, constatées ou simulées chez tous les peuples et par tous les sages.

De plus, ceux d'entre *nous* qui, dans ces dernières années, ont demandé quelques *simulations* de ce prodige à de pauvres *médiums dont ils tenaient les mains,* et qui se sont vus obéis, ne peuvent plus lire toutes les absurdités qui se sont amoncelées sous toutes les plumes et, en particulier, *sous celle de M. Salverte, pour expliquer ces merveilles* [1].

Qu'il nous suffise de faire remarquer seulement aux initiés que c'était probablement de ce feu-là que Pythagore recommandait fortement « de ne jamais le couper avec un glaive, *ne scindas ignem cum gladio* [2]. »

C'est bien certainement du même feu que Zoroastre disait : « Ne le consulte que lorsqu'il est sans figure et sans forme, *absque forma et figura,* » c'est-à-dire sans flamme et sans braise. « Quand il a une forme, ne l'écoute pas, dit à son tour Psellus; quand il n'en a pas, écoute-le, car c'est alors *le feu sacré,* et *tout ce qu'il te révèlera sera très-vrai* [3]. »

Que dit l'Académie des sciences de ce feu nouveau et de ces nouvelles révélations?

Mais occupons-nous d'abord de la foudre, et tâchons d'y voir autre chose que du feu.

Assurément, l'un des plus beaux titres de gloire du XVIIIe siècle est d'avoir *en partie* dépouillé Jupiter de sa plus imposante prérogative, et d'avoir substitué à tous les caprices de « ce père dénaturé des dieux et des hommes » deux pauvres GAZ, dont la *combinaison* et la *répulsion* vont être désormais la cause de tous les foudroiements possibles, et par induction, si l'on en croyait Vico, la véritable origine de toutes les religions du monde.

Franklin, nous disait d'Alembert,

> « *Eripuit cœlo fulmen, sceptrumque tyrannis;*
> Ravit au ciel sa foudre et leur sceptre aux tyrans; »

jusqu'ici les dieux seuls avaient osé prétendre à une gloire d'un tel ordre.

1. Voir les premiers chapitres de *la Magie au* XIXe *siècle*, par M. Des Mousseaux.
2. *Vers dorés.*
3. *Effatum* XVI *des Oracles* de Zoroastre.

Chronos lui-même, tout en détrônant Jupiter, s'était vu forcé de lui laisser « le vain bruit et l'administration de *son* tonnerre[1]. » Franklin, tout simple *demi-dieu* qu'il fût pour son siècle, aurait donc fait et bien plus et bien mieux que « le père du père des siècles et des dieux. »

Il s'agit seulement de bien préciser la mesure de ce triomphe, et de savoir si, de même qu'en pathologie nous avons vu les névroses les plus naturelles donner le change aux plus habiles par leur apparente similitude avec d'autres névroses complétement surnaturelles, il n'y aurait pas en météorologie deux ordres de fulgurations très-différents, malgré leur ressemblance ; l'un, comme dit Grove, simple produit indirect et médiat d'une influence, sans dessein ; l'autre, traduction très-immédiate et très-directe d'une volonté très-explicite de Jupiter.

Resterait maintenant à savoir à laquelle des deux fulgurations le *cerf-volant* de Franklin allait intimer des ordres et demander des secrets[2].

Ouvrons donc l'histoire et courons tout d'abord à celle des Étrusques, vrais spécialistes, nous dit-elle, en fait de foudres et d'éclairs.

Placé comme critique entre cette assertion de Servius, qui attribue toute leur science aux enseignements de la nymphe et sibylle *Bygois* consignés dans « les livres fulguraux, » perdus comme tous les autres, et cette autre assertion de M. Salverte (*Sciences occultes*), que les Étrusques et tous ces grands docteurs ès foudres, y compris Tullus Hostilius et Numa, étaient tout simplement « les précurseurs plus ou moins heureux du philosophe américain[3], » nous n'hésiterions pas à opter pour l'opinion moderne, n'étaient les grandes difficultés qu'elle présente.

En effet, lorsqu'on pénètre un peu plus avant dans la question, on s'aperçoit bien vite qu'on gratifie d'une Académie des sciences un bon peuple qui ne s'en souciait guère, et que l'on métamorphose en Berthollet et en Montgolfier des pontifes qui avaient une bien autre mission ; car, dit M. Guignault, « il est désormais CONSTATÉ que chez eux cet art mystérieux d'attirer la foudre consistait *seulement* en prières et en cérémonies conjuratoires[4]. » « Rien n'égale, dit à son tour Creuzer, la crainte et l'horreur dont se sentaient pénétrés ceux qui lisaient ces livres ; un dédale de rites et de cérémonies emprisonnait

1. Voir t. II, ch. II de ce Mémoire, p. 376.

2. Tout le monde connaît la magnifique expérience du cerf-volant métallique, surmonté d'*une pointe*, que Franklin, Rosas et Charles chargèrent d'aller soutirer l'électricité d'une nuée d'orage.

3. Note sur le ch. IV du l. V de Creuzer (*Religions*).

4. Id., ibid.

l'esprit de cette nation, dont une des villes principales, *Céré*, aurait, selon Vossius, donné naissance au mot *cérémonie*[1], d'où vient que les pères de l'Église l'appellent « la mère de toutes les superstitions[2]. »

Il n'en est pas moins vrai, va dire l'esprit français, qu'en dépit de tous ces beaux livres fulguraux, le paratonnerre est plus sûr, et cette fois, nous serons de son avis; car au point de vue matériel nous préférons de beaucoup la méthode *conductrice* à la méthode *fulgurale.* Mais la question n'est pas là. Il s'agit de savoir comment, SANS PARATONNERRE, les Étrusques *évoquaient* la foudre. Creuzer, après avoir essayé d'expliquer la « singulière fréquence des *aberrations* du cours ordinaire de la nature fulgurale *dans cette contrée*, » finit par s'arrêter tout court et par confesser franchement son embarras devant les interventions de *monstres* dont il est parlé dans les auteurs, par exemple, de cette *volta* féroce qui ravagea la ville et le territoire de Volsinium, jusqu'à ce que les prêtres et Porsenna fussent parvenus à la tuer, *de très-loin*, en *évoquant la foudre*[3].

Nous le savons bien, ce même esprit *français* dont nous parlions tout à l'heure viendra nous dire encore que, dans ce dernier cas, et en fait d'engins destructeurs, il préfère la carabine d'un Gérard ou d'un Delegorgue; mais supposons que ces hardis *libérateurs* soient restés sans école, car on ne va pas à celle-là comme aux autres, supposons que l'on vienne demander un beau jour à tous nos plus grands maîtres en électricité une machine à tuer le lion *de très-loin*, comment s'y prendront-ils, s'il vous plaît?

Il fallait cependant que cette méthode eût quelque chose de bien imposant, pour que les fulgurateurs de Tarquinie aient pu conquérir *subitement* le respect et l'admiration de *toute une armée romaine,* le jour où ils se présentèrent devant elle « comme des furies vivantes et avec des serpents dans les mains[4]. » Le maniement de ces serpents était leur premier rite pour attirer la foudre; et quel dut être leur succès, pour qu'à partir de ce moment le sénat ordonnât que six enfants des premières *familles romaines seraient constamment entretenus chez* chaque peuple de l'Étrurie pour y étudier cette admirable doctrine!

Pour nous, modernes, il n'y a plus qu'une espèce de foudre; et parce que nous attirons assez facilement celles que les Étrusques appe-

1. Vossius, *Etym.*, l. I. p. 83.
2. Arnob., VII, 26; et Creuzer, l. V.
3. Pline, *Hist. nat.*, 26. Il est fort explicite : « La foudre fut *forcée,* dit-il, *par certains rites et certaines prières.* »
4. Tite-Live, VII, 17.

laient « foudres *brutes* et *vaines*, *vana et bruta*, ou foudres *de hasard*, » nous nous inquiétons peu de celles qui, sans attendre la pose de nos paratonnerres, osent venir nous frapper à l'improviste et sans avertissement; nous allons cependant voir qu'elles sont loin d'être rares.

Les Étrusques, à ce qu'il paraît, ne confondaient pas comme nous et faisaient d'excellente critique fulgurale. Ils avaient les foudres *conseillères*, préventives, familières (les unes *conjurables, expiabilia*); (les autres *impossibles à conjurer*, *inexpiabilia*), et enfin les foudres d'*acceptation*, de *secours* et de *châtiment*. Celles de *secours* arrivaient toujours au bon moment comme pour la *volta*; « ils l'attiraient, dit encore M. Guignault, de même qu'ils prétendaient, à l'aide d'un sacrifice à Jupiter Pluvius, attirer des pluies dans lesquelles certaines pierres *manales* jouaient, dit-on, un grand rôle [1]. »

Cette dernière pratique se nommait *aquilicium* ou soutirage de la pluie, et nous en parlerons plus loin. Quant à la pratique *ælicium*, elle s'adressait à Jupiter Ælicius, auquel Numa dédia un temple sur le mont Aventin, circonstance qui dispense de chercher le *cabinet de physique* de Tullus Hostilius. On ne joue pas plus avec les dieux qu'avec la foudre.

Ces dieux fulguraux étaient au nombre de neuf en Étrurie, et composaient cette éternelle ogdoade présidée par le dieu suprême, et qui se rapportait aux neuf sphères.

Les foudres de ces neuf dieux s'appelaient *flèches de Jupiter*, exactement comme chez les Juifs elles s'appelaient les flèches de Jéhovah [2].

Ces flèches avaient toujours un caractère fatidique et ne se laissaient pas confondre avec celles des simples orages, que nous avons dit s'appeler *bruta* et *vana*.

Rien n'était plus orthodoxe que cette doctrine étrusque.

Combien de fois, dans l'Écriture sainte, ne voyons-nous pas le Seigneur foudroyer les coupables et mettre en déroute les ennemis de son peuple par des orages exceptionnels, accompagnés de pierres et de grêlons !

Si les foudres sont ses *flèches*, le tonnerre est sa *voix*. « Mon cœur s'est évanoui en entendant la terreur de sa voix et le bruit qui sortait de sa bouche, *expavit cor meum* [3]... — Sa voix a rugi dans sa magnificence, et ils l'entendront bientôt, car il tonnera de sa voix admirable et il fera toutes ces grandes choses que nous ne connaissons pas [4].

1. Guignault, Notes sur le ch. IV du l. V de Creuzer.
2. Ps. XVII, v. 16, et CXLIII, v. 7.
3. Job, XXXVII.
4. Ps. XXXVIII, v. 3.

— Sa voix, en *divisant les flammes*, brise les cèdres et fait trembler le désert[1]. — Si vous ne vous convertissez, prenez garde ; l'arc est déjà bandé et les flèches sont toutes prêtes[2]. »

Et combien de fois les flèches n'ont-elles pas été lancées ! L'histoire biblique est tellement pleine à son tour de foudres *conseillères, vengeresses, publiques* et *privées,* qu'on semblerait n'y pas connaître les foudres *vaines* et *aveugles.* C'est le feu *du ciel* qui vient détruire Sodome ; c'est lui qui, *évoqué* par le *fulgurateur* Moïse, couvre la terre d'Égypte de feux et de grêlons ;... c'est lui qui « a fait fondre toute la terre à la vue de ses éclairs[3], et ses flèches *ont marché droit* aux pécheurs et tout juste au lieu qui leur a été *marqué*[4] ; » comme encore « ce sont les foudres et leurs *voix, fulgura et voces,* qui sortiront au dernier jour du trône de l'Agneau, et, secondées par les tremblements de terre, feront tomber toutes les villes des nations[5]. »

Voyons comment toute cette magnifique poésie historique va s'arranger, à trois ou quatre mille ans de distance, des explications suivantes données par M. Salverte et rééditées tout à l'heure par le docteur Littré.

On le sait, le prophète Élie, dans son défi solennel avec les neuf cent soixante-dix prêtres de Baal, et en présence de tout le peuple, invoque Jéhovah et obtient de lui qu'il vienne consumer la victime déposée sur la pierre de l'autel arrosée d'eau à *trois reprises différentes ;* il y a là une grande et solennelle victoire thaumaturgique sanctionnée par la mort de TOUS les prophètes restés impuissants[6].

Or, pour expliquer ce grand fait, M. Salverte ne trouve rien de mieux que de nous reporter d'abord « à la batterie de *pistolet* qui, dans l'opéra de *la Clochette,* enflamme subitement un mélange d'éther et d'esprit de vin ; puis aux expériences de Cadet-Gassicourt, relatives à la chaux vive, qui, arrosée d'une certaine quantité d'eau, détermine la fusion ; puis à la combustion de la fleur de soufre ; puis au chlorate de potasse ; et, enfin, au phosphore dont la chaleur, développée à son tour, pourra produire l'inflammation[7]... »

1. *Diviser les flammes* est une expression remarquable. Ce n'est pas le tonnerre, ce n'est pas la décharge électrique que l'on redoute, c'est l'agent invisible qui sépare les deux électricités, *qui dividit flammas.*

2. Ps. VII, v. 13.

3. Ps. XCXVI, v. 5.

4. *Sag.,* V, v. 22.

5. *Apoc.,* ch. XVI.

6. *Rois,* III, ch. XVIII.

7. Salverte. *Sciences occultes,* ch. XXV.

Voilà bien de la science, et un autel bien habilement préparé par un pauvre ermite, qui, n'en sachant probablement pas plus que son peuple en matière de physique, improvise simplement son autel en présence de tous ses rivaux, « au moyen de douze pierres ramassées tout auprès. »

Une fois entré dans cette voie rationaliste, on ne peut plus s'arrêter.

Si les deux fils aînés du grand prêtre, pour s'être servis du feu *profane,* sont foudroyés sur le champ et consumés par le feu *sacré* qui sort de l'autel du Seigneur [1]; si, dans le moment même ou les deux cent cinquante disciples de Coré font brûler l'encens devant l'autel du Seigneur, Moïse attire sur eux la flamme vengeresse qui les enveloppe et les brûle [2], M. Salverte les présente comme des *écoliers* « étrangers à la science occulte du législateur, et victimes du *secret* qu'ils bravaient sans le connaître. »

Très-bien ; mais malheureusement tous ces *secrets* étaient le secret de la *tragédie:* les deux camps les possédaient et les exerçaient tour à tour, bien que sous un drapeau et sous un dieu différent. On ne nous persuadera jamais, en effet, que dans le premier exemple, c'est-à-dire dans une occasion aussi solennelle, où il s'agissait de la victoire et des destinées de deux religions et de deux grands partis politiques, les neuf cent cinquante prophètes de Baal aient tous accepté sans hésitation, et en présence des populations qui vont les massacrer s'ils échouent, une épreuve qui *ne leur aurait jamais réussi* à eux-mêmes; et certes, lorsque depuis *le matin jusqu'à midi* on les voit se couvrir d'incisions sanglantes pour plaire au dieu qu'ils ne cessent d'*invoquer à grands cris,* on touche au doigt la pauvreté des *batteries de pistolet* et des *combinaisons chimiques,* et le bon sens crie à tue-tête qu'on ne vient pas de gaieté de cœur se brûler à la lumière d'une expérience publique, lorsque cette expérience n'a jamais eu de succès [3].

Aussi l'histoire nous montre-t-elle Baal prenant sa revanche partout ailleurs que sur le territoire sacré, et certes il n'était pas si mal inspiré lorsque, sous le nom de Jupiter, il dérobait au Jéhovah des Hébreux et ses *flèches* et ses *voix;* il le copiait avec sa permission dans ses justices et jusque dans ses clémences, jusqu'au jour où ses pouvoirs

1. *Nombres*, ch. III.
2. Id., ch. V.
3. Cette déconvenue au mont Carmel est le type de cette autre déconvenue qui paralysait dernièrement tous les *médiums* américains convoqués par le congrès scientifique. Il est clair qu'ils s'attendaient à mieux de la part de leurs esprits, et qu'ils étaient trahis. Le congrès ne se douta pas de la vérité.

étant retirés il tombait lui-même comme les foudres dont il avait été *le recteur temporaire* chez les nations de ténèbres, *rector tenebrarum harum... cadebat ut fulgur*.

Et soyons bien certain qu'il n'en disposa pas toujours à son gré, et qu'il lui fallait un mandat pour foudroyer Tullus Hostilius, comme pour servir d'accompagnement à la voix terrible que Tite-Live et Denys, prescrivant des sacrifices du haut du mont Albano [1], nous font entendre.

Reprenons. M. Salverte, qui se préoccupe toujours des Étrusques, et qui fait bien des efforts pour doter ces populations primitives d'une science transcendante que son éditeur, M. Littré, leur refuse expressément [2], M. Salverte, disons-nous, commence par ne pas être heureux avec la science de Targès, le premier thaumaturge et le rédacteur probable de ces terribles rituels fulguraux. Que penserait-on, en effet, d'un physicien botaniste qui, à l'imitation de Tarchon, premier disciple de ce pontife, ne verrait rien de mieux, pour préserver de la foudre sa maison et son temple, que d'entourer l'un et l'autre d'une ceinture de vigne blanche? « Ce moyen *ridicule*, dit M. Salverte, qui rappelle les lauriers du temple d'Apollon, cachait certainement le véritable *secret*... »

Plus heureux avec Numa, notre savant parvient, à moins de frais, à en faire un aïeul de Franklin, mais en écartant soigneusement l'origine de sa découverte, enlevée, disait la tradition, aux deux satyres Picus et Faunus pendant leur ivresse,... et en laissant de côté les fameuses expressions *fulmen piare aut cogere,* apaiser la foudre ou la forcer, ainsi que les mots *prières, rites* et *cérémonies,* employés par tous les auteurs pour expliquer la puissance et rehausser la piété du saint roi. Nous sommes d'autant plus porté, pour notre part, à croire à quelque similitude entre ces rites et ceux des prophètes de Baal, que le *bon* Numa n'aurait pas été plus innocent que ces derniers, si l'on en croit l'histoire, de la pieuse immolation des victimes humaines en l'honneur du dieu des Étrusques.

A cela près, tout dans la vie de Numa, telle qu'elle nous est rapportée par les historiens sérieux, nous garantit sinon la sainte inspiration, du moins la bonne foi relative de ce prince, uniquement préoccupé des intérêts religieux de sa patrie.

1. C'est à cette voix sortie du cratère du *Monte Cavo* que les auteurs attribuaient l'érection sur ce mont du beau temple de Jupiter, où toute la ville se rendait en procession dans les occasions solennelles, et aux accords d'une musique qui rappelait, dit-on, le chant du *Te Deum*.

2. Voir l'Introduction de ce Mémoire.

Mais Tullus Hostilius (à moins que sa vie ne soit encore un mythe), bien que guidé par les livres de Numa, s'écarte du *rite sacré*, dit Tite-Live[1]; et Jupiter, sollicité par cette détestable piété, *prava religione*, le foudroie ainsi que son palais.

M. Salverte, en substituant aux mots *rite* et *cérémonie* celui de *procédés* physiques, se tire d'affaire à son honneur; mais il faut rendre justice à sa bonne foi; il avoue avoir grand'peine à admettre la destruction du monstre de Bolsena, la *volta* de Volsinium, par la machine *électrique* de Porsenna.

Plus loin, il signale encore avec bonne foi la différence existant entre Jupiter *Ælicius*, que l'on force à descendre, et Jupiter *Cataibatès*, tel que nous le montre le grand autel du temple d'Olympia en Aulide, « faisant sentir sa présence, soit par son tonnerre, soit par *de véritables apparitions*[2]. »

Enfin, notre auteur, toujours à force de bonne foi, finit par se déconcerter lui-même. Frappé de l'à-propos avec lequel Zoroastre, roi de Bactriane, assiégé dans sa capitale par Ninus, est frappé de la foudre *au moment même où il conjure les dieux de le frapper*[3];... frappé de voir, suivant la tradition, un globe enflammé apporter aux mages perses leur premier feu sacré, au moment même où Perseus, leur premier chef, les initie aux mystères de Gorgone[4]; non moins frappé de la liaison qui existe entre cette tradition et la recommandation des oracles de Pléthon, d'*invoquer à plusieurs reprises* et de bien écouter la *voix* de la foudre invoquée qui apporte alors des prénotions très-certaines[5]; frappé enfin de quelques analogues qui se passeraient encore aujourd'hui sur les bords de la mer Caspienne, Salverte termine son chapitre en disant : « L'électricité, avec quelque art que l'on en maniât les ressources, pouvait-elle donc suffire aux miracles brillants de l'initiation zoroastrienne? Explique-t-elle cet art de Numa, si nettement décrit par Ovide, de faire voir et entendre la foudre par un ciel *serein*[6]? Explique-t-elle surtout le talent redoutable de *lancer* la foudre sur ses ennemis, tel que l'antiquité le supposait dans Porsenna, tel que deux magiciens étrusques prétendirent le posséder encore au

1. L. I, ch. XXXI.
2. Salverte, p. 386.
3. D'après Suidas, au mot ZOROASTRE CEDRENUS, et la *Chronique d'Alexandrie*.
4. Suidas, au mot PERSEUS.
5. Vers, de 39 à 48.
6. *Fastes*, l. III, v. 367.

temps d'Attila,... ou tel enfin que Julius Capitolinus nous le montre exercé par l'empereur Marc-Aurèle, lorsque par *ses prières* il arrache du ciel la foudre et la fait tomber sur les machines de ses ennemis?... NON, au moins dans la mesure actuelle de nos connaissances, mesure que les anciens n'ont probablement pas dépassée [1].

Dans cette grande perplexité, que va devenir notre auteur ? Il en appelle au grand patron des embarrassés, *aux hasards heureux,* ou mieux encore « à l'importation adroite par les magiciens de substances chimiques, très-abondantes dans des contrées très-éloignées et tout à fait ignorées dans leurs pays [2].

Grâce à cette théorie, voyez-vous ce bon Numa, qui n'avait jamais quitté ce qu'on pouvait alors appeler son *village,* ou mieux encore l'oratoire de sa nymphe, le voyez-vous informé par les Fourcroy et les Regnauld, si communs, *comme on le sait*, à cette époque sur les bords de la mer Caspienne ou peut-être au Kamtchatka, qu'une certaine substance appelée naphte s'enflammait spontanément à la simple approche de quelques allumettes chimiques ! Le voyez-vous alors faisant une *commande* en règle aux chimistes de la Perse, et se faisant *expédier,* on ne sait trop par quelle voie, des masses bitumineuses suffisantes pour toutes ses espèces de foudres ! « C'est au moyen de cette translation que le Tibre, continue naïvement M. Salverte, aurait vu, du temps de Numa, le miracle qui éclate encore aujourd'hui sur les bords de la mer Caspienne. »

A merveille ; mais les Étrusques allaient donc aussi de temps immémorial puiser à la même source? Comment alors, une telle multiplicité de transports n'avait-elle pas depuis longtemps épuisé et surtout éventé la mine? M. Salverte aurait mieux fait d'en croire l'illustre Saussure, parlant avec une certaine créance de ces jongleurs indiens qui faisaient tomber la foudre sur les arbres qu'on leur désignait [3].

Au lieu de cela, voyez : voici tout un chapitre écrit par M. Salverte dans le but d'expliquer les mystères fulguraux de l'antiquité par l'électricité moderne ; et le chapitre se termine en déclarant l'*impuissance absolue* de cette dernière à cet égard. Puis lorsque l'auteur se rejette en désespoir de cause sur les connaissances chimiques de cette antiquité, c'est l'éditeur, à son tour, qui déclare cette hypothèse *insoutenable* [4].

Voilà donc un auteur et un éditeur qui s'entendent merveilleusement pour saper toutes les bases de leur œuvre commune.

1. Salverte, p. 398.
2. Id., p. 390.
3. *Observations sur l'électricité,* p. 493.
4. Voir Introduction du docteur Littré, p. 11.

Mon Dieu! que de dieux dans la machine, *quot Deos in machina,* pour en écarter un seul! Ce qui n'empêchera pas M. Figuier et consorts de répéter à satiété que le progrès de nos sciences modernes explique TOUT aujourd'hui.

Au reste, il s'agit bien vraiment de Tullus et de Numa. C'est partout que se montre une foudre surintelligente et vengeresse, oui, *partout,* et dans l'Histoire sainte comme dans les histoires profanes. Il suffirait de mentionner le prophète Élie foudroyant d'une *prière* les deux assassins envoyés à sa poursuite, mais contentons-nous du profane.

Sans sortir des annales romaines, où *tous* les coups de foudre étaient soigneusement enregistrés avec toutes leurs *circonstances* [1], on pourrait en faire une bien ample moisson, et cela dans tous les temps; car, avant Romulus, nous voyons Aulius Sylvius, son prédécesseur comme roi des Latins, enflé d'orgueil, vouloir lutter et combattre contre Jupiter. Vers l'époque des fruits, quelques orages étant venus désoler la contrée, il ordonna à tous ses soldats d'imposer silence à Jupiter en faisant plus de bruit que lui, « mais ayant indigné les dieux (dit Denys d'Halicarnasse, I, 71), il fut foudroyé et noyé avec toute sa maison dans le lac d'Albano. » Eusèbe ajoute (*Chronique*) que, de son temps, on voyait encore dans le lac la colonne qui indiquait cette place.

Franchissons douze siècles, et nous verrons, dans l'année 408 de notre ère, sous le règne d'Honorius, des prêtres venus d'Étrurie à Rome, tout fiers d'avoir préservé la ville de Nevia de l'invasion d'Attila par le moyen des foudres et des éclairs qu'ils avaient évoqués selon les rites et les invocations de leurs ancêtres [2].

Il en est de même pour l'invasion d'Alaric. Les magiciens étrusques proposent à l'évêque de Rome de tenter pour cette ville ce qui vient de leur réussir à Narni, et Zosime prétend que le saint-père allait le leur permettre lorsque l'indignation publique des chrétiens fit renvoyer les magiciens [3].

Il y avait surtout intervention évidente du *feu* céleste dans la ratification des traités comme dans la sanction de certaines élections politiques; et certes il était bien difficile d'amener toujours le hasard ou l'adresse à point nommé, toutes les fois qu'il s'agissait, comme le dit Virgile, de ratifier par l'explosion de la foudre les pactes des

1. Cet ancien usage durait encore du temps de Constantin, car il en recommande avec instance la continuation exacte.

2. Voir Zosime, l. V, ch. XLI, *Histoire romaine.*

3. Id., ibid.

nations. « Que notre père l'entende, disait-on, lui dont la foudre sanctionne tous les pactes[1]; » et la *foudre de répondre aussitôt.*

C'était encore une coïncidence fulgurale bien singulière, celle qui, dans un moment critique, abattait *d'un seul coup* les têtes, et rien que les têtes, de toutes les statues des Césars dans leur temple. C'est ce que nous appelons aujourd'hui les *caprices* de la foudre. C'est très-bien dit.

En Perse, Darius, fils d'Hystaspe, monte sur le trône; ses nouveaux sujets tombent prosternés devant lui et l'adorent comme l'élu des dieux et comme un dieu lui-même; en cet instant, le tonnerre gronde et l'on voit éclater la foudre[2].

Pas n'est besoin surtout de remonter aux Cyclopes de la fable qui secoururent Jupiter contre les Titans par leurs foudres et leurs éclairs, pour les retrouver partout où il y a lutte sérieuse et mystique. C'est à *coups de foudre redoublés* que les gymnosophistes de l'Inde repoussaient entre l'Hyphasis et le Gange les agressions de leurs ennemis[3].

Si le nom de Philostrate nous inspire peu de confiance, Pausanias, à son tour, nous montrera *tous* les soldats d'Alexandre au moment où ils pénètrent dans le temple des Cabires, près de Thèbes, frappés par les éclairs et par la foudre.

Mêmes prodiges à chaque page des annales des deux mondes, et *surtout de celui que nous appelons si inconsidérément le Nouveau.*

Que ceux qui veulent savoir à quoi s'en tenir sur les fulgurations vengeresses lisent l'ouvrage de l'abbé Brasseur de Bourbourg, *et* celui du savant Orioli, intitulé *Fulmini celebri*; ils seront frappés de tout *l'esprit* que peut recéler un coup de foudre.

Mais, en fin de compte, nous diront MM. Littré, Salverte et Pelletan, « vous ne pouvez nier que le diable ne soit aujourd'hui chassé de l'atmosphère[4]; par conséquent, encore une fois, votre Jupiter a battu en retraite devant Franklin, et nous n'avons plus besoin ni de prières ni de *paroles* pour le forcer à descendre : un bon conducteur, et tout est dit. »

Vous avez raison d'être fiers, messieurs, mais êtes-vous donc bien certains de l'être toujours à bon droit? Pourriez-vous bien jurer qu'il n'y ait pas aujourd'hui, comme jadis, plus d'une espèce de foudre, et que vous les conjuriez toutes?

Et déjà pour les foudres ordinaires, pour les foudres *bruta* et

1. *Æneid.*, l. XII, v. 200.
2. Tzetzès, *Chiliades*.
3. Philostrate, *Vie d'Apollonius*, l. II, ch. XIV.
4. Voir l'ouvrage de ce dernier sur l'*Esprit moderne*.

vana, le paratonnerre n'aurait-il rien perdu de son crédit? Ces foudres sont-elles aussi *aveugles* qu'elles vous le paraissent? Nous avons là sous les yeux un rapport de M. Pouillet, chargé dans ces dernières années d'aviser à la réforme ou au perfectionnement nécessaire du système de Franklin, en raison des *craintes* qui, *de tous les côtés,* commencent à se faire jour.

D'abord, ce rapport reconnaît qu'il n'y pas de météore dont les coups soient plus réglés, plus sûrs et mieux distribués. « Jamais, dit-il, LA FOUDRE NE S'ÉLANCE SANS *savoir* OU ELLE VA; JAMAIS ELLE NE FRAPPE AU HASARD. Ce qui fait qu'*on ne peut être sûr de rien.*

« En 1753, Richemann, de Saint-Pétersbourg, fit un des premiers paratonnerres; pendant qu'il se baissait pour examiner son œuvre, une langue de feu *se détache de la chaîne* et vient droit à sa figure ; il tombe roide mort.

« Cependant personne ne se méfie *jusqu'en* 1823. Mais cette même année, le gouvernement conjure l'Académie d'empêcher la foudre de *foudroyer ses paratonnerres,* et Gay-Lussac rédige une instruction toute nouvelle.

« Cependant, depuis 1823, on continue à voir des paratonnerres foudroyés comme auparavant; des bâtiments en mer sont littéralement *mitraillés*, comme le *New-York* en 1829, et le *Jupiter* en 1851.

« C'est que *jusque-là la méthode était mauvaise,* et que jusque-là, au lieu de soutirer la foudre, on donnait à la foudre. »

Comment! il se pourrait! pauvres crédules que nous sommes, pendant que nous répétions le sublime « *eripuit cœlo fulmen,* » nous faisions tout ce qu'il fallait pour l'attirer sur nos têtes !... Mais enfin, en 1854, voici M. Pouillet, l'auteur du rapport, chargé lui-même d'empêcher qu'on *la provoque;* il essaye, mais il convient encore que, théorie et pratique, rien n'a changé. A part une différence notable dans les pointes, TOUT EST COMPROMIS; quant aux distances à observer, pas d'autre règle, pas d'autre autorité que les vieilles traditions, et malheureusement les vieilles traditions n'ont rien d'encourageant.

On le voit, quand la galerie n'est plus là, la science se confesse volontiers. Mais ce secret de la *confession,* essayez un peu d'en risquer quelques mots dans un *journal* ou dans un *salon,* et vous verrez comme vous serez compris et reçu.

Quant aux *pratiques* et *caprices*, nous possédons depuis deux ans une belle monographie de la foudre qui soulève encore bien des questions et renferme des faits bien étranges. M. le docteur Boudin, médecin en chef de l'hôpital militaire de Vincennes, connu par une foule d'ouvrages scientifiques dont le dernier, la *Géographie médicale*,

suffirait à l'illustration de toute une vie, M. Boudin, disons-nous, frappé des paroles d'Arago [1] sur « les *lacunes* que l'étude imparfaite des effets de la foudre laissait dans la science, » essaya dernièrement d'en combler quelques-unes, et vint apporter au monde savant une foule de documents curieux dont nous allons seulement relever quelques-uns.

Suivant lui, par exemple, ce seraient non-seulement certaines contrées, certaines localités qui se trouveraient être les tristes privilégiées ou les heureuses déshéritées de la foudre, mais ce seraient encore certaines races et certaines *professions,* en dehors de toutes conditions physiques favorables ou défavorables au phénomène. Ainsi tous les rabbins nous parlaient jusqu'ici, comme d'une tradition antique et générale parmi eux, de leur immunité à l'égard de la foudre. Eh bien! croirait-on que les recherches si consciencieuses du docteur Boudin n'aient jamais pu lui faire découvrir un seul cas de foudre contredisant ce principe? Faudra-t-il en conclure que le Juif est un mauvais *conducteur?*

Faudra-t-il appliquer le même principe à *la femme* en général, qui ne serait frappée, d'après ses tables et relativement à l'homme, que dans la proportion de 10 à 67 [2] ?

On comprend mieux la fréquence, quoique déjà très-extraordinaire, des fulgurations de clochers, parce qu'on l'explique par la flèche [3]; mais comprend-on aussi bien que le *Jupiter,* ami des Juifs jusqu'au point de n'en pas foudroyer un seul, s'acharne au contraire, dans une proportion considérable, sur le prêtre, et notez bien, non pas seulement sur le prêtre voisin du clocher, mais sur le prêtre, partout, dans les champs comme à l'église, à cheval comme à l'autel; et lorsqu'il est à un autel, c'est cet autel que l'on choisit de préférence, comme le moment préféré dans l'office est encore incontestablement le moment de la *consécration.* On a vu quelquefois en ce moment le prêtre déshabillé en entier, le calice et les saintes espèces *arrachées* de ses mains, les instruments du sacrifice fondus par privilége, quand tout le reste des bons et des mauvais conducteurs était préservé. On a même vu la razzia, tout en détruisant les *canons* imprimés, s'arrêter devant les paroles sacramentelles « *hoc est corpus meum;* » et bien qu'on ait voulu nous expliquer ce respect par *l'encre rouge* de

1. *Œuvres* d'Arago, t. I.
2. Voir Ier Mémoire.
3. Dans la nuit du 14 au 15 avril 1718, M. Boudin nous montre vingt-quatre clochers foudroyés entre Landerneau et Saint-Pol-de-Léon, et trois cent quatre-vingt-six en Allemagne dans une période de trente-trois ans.

leurs caractères, on conviendra que ces prédilections et ces exclusions si fréquemment répétées finissent par avoir un bien singulier caractère. D'autres fois, au contraire, l'hostie seule est emportée ; une autre fois, et ceci est bien plus extraordinaire, dans le pays de Liége, le coq et la croix d'un clocher disparaissent, et se retrouvent *enfouis* dans les profondeurs du cimetière, sous un tertre *vert* qui n'avait jamais été remué, « *viridi ac immoto.* »

Nous avons vu, il y a deux ans, au fond du Valais et dans la vallée de Zermatt, un presbytère éloigné du clocher, et dans lequel ce clocher néanmoins était venu s'implanter par la pointe et était resté inextricablement enchâssé ; et là, ce fléau des fulgurations arrivait en septième après celui des sauterelles, des inondations, de la guerre civile, des incendies épidémiques, des maladies contagieuses et des *tremblements de terre :* tant est fondée cette croyance à la simultanéité ou à la succession des fléaux les plus contraires, que nous avons constatée plus haut [1].

M. Orioli (*Fulmini celebri*) ne peut s'empêcher, ainsi que M. Boudin, de rapprocher l'à-propos de tous ces coups de foudre, au moment du saint sacrifice, de celui qui les caractérise dans la Bible, lorsqu'ils viennent consumer les holocaustes et les victimes, au moment où on les pose sur l'autel [2].

Que dire surtout devant l'application systématique du même à-propos au fait que voici? Près du bourg de Gonaque, trois petits bergers, pour passer le temps, s'avisent de jouer à la messe et d'improviser un autel, sur lequel ils posent du pain et du vin. Un des trois enfants remplit le rôle du prêtre et se place à l'autel, il officie ; mais tout à coup, au moment de sa fausse communion, il voit tomber la foudre qui consume l'autel et tout ce qui s'y trouvait placé. Les enfants tombent à terre et restent plusieurs heures sans parole. Cette affaire, comme on le pense bien, fit grand bruit [3].

Que dire encore de ces chambres privilégiées que l'on voit à plusieurs reprises visitées par la foudre, et de ces magasins à poudre qui, de tout temps et bien qu'ils soient sans clocher, sont l'objet de ses plus constantes visites? Il est vrai que là, moins que partout ailleurs, *la foudre ne fait pas tout ce qu'elle veut ;* elle y paraît surveillée et bridée par une force évidemment supérieure ; car si, d'une part, elle s'abat sur les magasins à poudre avec tant de prédilection que certains

1. T. I de ce Mémoire, App. *Génies épidémiques.*
2. *Paralip.*, l. II, ch. VII, v. 1 ; *Rois*, III, XVIII, 38.
3. Boudin, IIe Mémoire, XXII.

savants ont cru voir là *on ne sait* quelle affinité pour cette substance, de l'autre, elle la respecte parfois avec un soin si délicat que les gardiens finissent par se rassurer beaucoup trop à cet égard. Qui pourrait croire, par exemple, qu'on l'a vue au magasin de Maromme, près Rouen, réduire en petites planchettes deux tonneaux *remplis de poudre sans produire aucune* explosion, et bouleverser les caisses de la poudrière de Second, à Venise, sans y mettre le feu? Dans le premier cas, il est évident qu'elle a *touché* la foudre. Or, si vous expliquez *cette innocente promenade de la foudre sur la poudre* par la *non-conductibilité*, nous vous demanderons d'abord pourquoi elle paraît l'attirer aussi souvent que vous le dites, et pourquoi, dans d'autres circonstances, elle produit par le plus simple contact avec la poudre des explosions et même des désastres aussi épouvantables que celui qui, à Brescia en 1769, renversa la sixième partie de la ville et fit périr trois mille personnes [1].

Ainsi elle se promène un jour sur la poudre sans développer une étincelle, et, un autre jour, elle s'en sert pour faire sauter toute une ville !...

Et en regard de cette irrégularité dans la distribution des faits, quelle bizarrerie et souvent quels caprices *malicieux* dans leur exécution !

Que signifie, par exemple, toute cette « chevelure enlevée à deux personnes, et accrochée ainsi que leurs sabots au haut de l'arbre qui les abritait? » Que signifient ces épidémies de *langues arrachées* simultanément par la foudre, bien que dans beaucoup d'endroits différents, et exceptionnellement à tous les autres organes? Qu'est-ce que toutes ces coïncidences si frappantes entre l'instant du crime et la fulguration, surtout lorsqu'à chaque récidive il en revient une nouvelle? « La foudre, dit M. Boudin, a joué un grand rôle dans la vie de Luther. On sait qu'il se fit moine après avoir eu un de ses amis d'enfance foudroyé à ses côtés. Devenu réformateur, il racontait que le curé de Kunwald, ayant prononcé ces paroles : « Si l'Évangile de Luther est vrai, que la foudre m'écrase, » avait été immédiatement foudroyé. Une autre fois, et c'est la contre-partie, se rendant à Worms pour obéir à Charles-Quint, il aperçut un homme à Pfiffingsheim, qui plantait un orme : —Donne, dit-il, c'est à moi à le mettre en terre ; et puisse ma doctrine croître comme ses branches ! « Nous n'étions pas bien loin de cet arbre, dit-il, quand la foudre tomba dessus et le déracina. » (*Tisch-Reden*, p. 368.)

Mais voici quelque chose de bien plus étonnant ! En Chine, dit toujours notre docteur, la foudre a paru s'attaquer à plusieurs dynasties,

1. Boudin, Ier Mémoire, XXX.

dont chaque membre s'est trouvé foudroyé au moment même de l'accomplissement du même crime, et, notez bien ceci : « LA FOUDRE ÉCRIVANT SUR LEUR PEAU LA NATURE DE CE CRIME ET LA RAISON DU CHATIMENT[1] ! »

Qu'est-ce que tous ces globes lumineux qui prennent des formes d'animaux, dont nous trouvons des milliers d'exemples dans toutes les annales de sorcellerie et que la science s'imagine avoir expliqués par la dénomination très-mensongère d'*éclairs en boule* [2] ?

Tout cela nous paraît autant de raisons militantes pour maintenir, au moins provisoirement, la distinction si rationnelle des Étrusques entre les coups de foudre insignifiants et matériels de Franklin (*bruta et vana*) et ceux qui arrachent à M. Boudin cette spirituelle sortie : « Que, jusqu'à présent, on n'a vu dans la foudre que *du feu*, tandis que ce qui la caractérise avant tout c'est l'imprévu, le contraste, le *mystérieux*. (*IIe Mémoire*, p. 50.)

Nous n'avons esquissé jusqu'ici que le canevas de l'histoire de la foudre, histoire remarquable surtout par *ses lacunes*.

« Quant aux globes lumineux, dit Arago à propos du *chat Babinet*, ils sont vraiment une pierre d'achoppement pour tous les météorologistes *de bonne foi*, et les paratonnerres *les mieux établis* se montrent souvent *inefficaces* contre eux. Ces *éclairs en boule* me pa-

1. Consulter, pour ce fait, dans les extraits des *manuscrits chinois :* 1° le Rapport de M. de Meritens, interprète français en Chine ; 2° la *Brontologie* du docteur Liljevals, médecin du roi de Suède ; 3° enfin, le dernier Mémoire de M. Boudin, qui les cite l'un et l'autre.

2. Nous avons consigné (App. du Ier Mémoire) le fait très-étrange, beaucoup plus étrange que tous les nôtres, rapporté par M. Babinet, et inséré dans les *Œuvres* d'Arago, t. I, p. 249. Il s'agit d'un ouvrier du faubourg Saint-Antoine qui voit un jour descendre par sa cheminée un globe de feu sous la forme *d'un jeune chat* qui vient jouer et se frotter aux jambes... L'ouvrier l'évite heureusement par plusieurs manœuvres assez douces ; puis le globe s'élève à la hauteur d'un mètre, s'allonge, décolle soigneusement un papier qui masquait entièrement un tuyau, remonte par ce tuyau, et finalement éclate au haut de la cheminée, en produisant une explosion épouvantable. « L'éclat de ce globe, ajoute en terminant M. Babinet, n'était pas éblouissant et ne produisait aucune chaleur sensible. »

« Nous abandonnons à d'autres, reprend à son tour M. Boudin, le soin d'expliquer, s'ils le peuvent, l'essence d'un globe de feu ne donnant lieu à aucune *sensation* de chaleur, AYANT L'ASPECT D'UN CHAT, se promenant lentement dans une chambre, et s'échappant par un trou de la cheminée recouvert d'un papier *qu'il décolle sans l'endommager*. Seulement, il nous paraît bien difficile de conserver à ce phénomène le nom d'*éclair en boule*.

raissent aujourd'hui un des phénomènes les plus inexplicables de la physique. Comment se forment-ils? Dans quelle région sont-ils nés? *D'où proviennent ces substances* qui les composent [1]?... Pourquoi *s'arrêtent-ils* quelquefois, pour se précipiter ensuite, etc., etc.? Devant toutes ces questions la science reste muette [2]. »

Quant à nous, s'il nous est permis, après des paroles aussi graves, d'en proférer quelques-unes qui le seront moins, nous oserons avancer que le porte-foudre qui vient de paraître ici sous la forme *du chat* pourrait peut-être nous aider à comprendre le Jupiter porte-foudre qui apparaissait dans ses temples sous la forme d'*un bélier* (Jupiter Ammon) ou sous la forme d'un *taureau* (Jupiter, ravisseur d'Europe), et, mieux encore, tous ces dieux qui apparaissaient dans leurs temples sous cette même forme de *chat*.

Notre cas *félin* une fois bien constaté et bien compris, il nous deviendrait inutile de recourir aux symboles ordinaires, et MM. Creuzer et Guignault seraient déchargés du soin d'enfanter un neuvième volume sur les emblèmes du chat. Sous leur plume, il est vrai, les *caresses* si moelleuses et si discrètes de ce chat exceptionnel auraient signifié prudence, mansuétude et discrétion, le *décollage* sans déchirure de ce papier que « *le tonnerre ne pouvait pas voir* [3] » aurait été la mise en action du fameux vers : « *Plus fait douceur que violence,* » et l'explosion finale et bruyante, à la fin du parcours, aurait passé pour le triomphe éclatant réservé à toutes les vertus modestes.

Mais, encore une fois, tel qu'il est, et pour revenir à un langage plus sérieux, cette pierre d'*achoppement* de la météorologie cessera d'en être une le jour où, se rappelant tout ce que nous venons de dire sur le fétichisme animal et sur la cosmolâtrie, nous voudrons bien comprendre qu'il y a autre chose *que du feu* et du hasard dans les manifestations fulgurales [4].

1. Ainsi, notez-le bien, c'est sur leur *substance* même que porte le doute d'Arago.
2. *Œuvres* d'Arago, t. I, p. 219.
3. Expression de l'ouvrier, consignée par M. Babinet.
4. Nous avons là, sous les yeux, une brochure sur les « *Images photo-électriques de la foudre,* » par M. Andrès Poey, directeur de l'Observatoire de la Havane, etc., etc. Ce savant se donne pour un ami de M. le docteur Boudin (p. 74) et base toute son admiration pour lui sur ce que « nul n'a envisagé les effets variés et contradictoires de l'agent électrique sous un jour aussi nouveau et avec un esprit aussi vraiment philosophique (p. 82). » Comme le savant français, M. Poey s'empresse d'accepter *la plupart* des effets singuliers que nous venons d'enregistrer, tels que les images, les croix, les flammes

du temple de Jérusalem, les reproductions de paysages, etc.; mais il a bien soin de ne pas enregistrer les inscriptions raisonnées, les malices plaisantes, le choix des prêtres, l'immunité des Juifs, le *chat-foudre sans chaleur*, etc. : tout cela dérangerait par trop, probablement, les théories toutes physiques et toutes chimiques dont il ne veut absolument pas sortir. Il y a plus, il n'a pris la plume, nous dit-il, « que pour dissiper A JAMAIS LA PART DU MERVEILLEUX QUI A ENVELOPPÉ JUSQU'ICI CE PHÉNOMÈNE NATUREL (p. 161). » Voilà donc encore une fois le *parti pris à priori* bien constaté, ainsi que le pendant scientifique de la méthode historique-Renan sur l'impossibilité d'admettre les faits merveilleux TELS QU'ILS SONT ! A chacun sa méthode d'*observation* et d'*expérience*. Ce qui nous étonne seulement, c'est qu'avec de tels principes on puisse tant admirer « l'esprit philosophique et la haute portée des études de M. Boudin, » que nous soupçonnons fort d'entendre la chose tout autrement que son admirateur, et de n'avoir d'autre antipathie, en fait d'histoire et d'expérience, que celle des faits TELS QU'ILS NE SONT PAS. »

P. — S. Aujourd'hui, 10 août 1862, nous trouvons dans les journaux un extrait de la *Franche-Comté* sur la chute d'une *boule de feu* sur les bâtiments de l'hôpital d'Ornans, où elle sembla *jouer* pendant longtemps.

« Ces singuliers effets de la foudre rappellent, dit *le Pays*, les bizarreries du fluide électrique dont l'histoire rend de fréquents témoignages.

« En 1715, le tonnerre gronda sans discontinuer pendant deux jours et deux nuits. Étant tombé sur l'abbaye de Marmoutiers, près de Tours, il cassa les tuiles des toits, cribla les portes au point qu'elles ressemblaient à de la dentelle, fondit deux cloches et en précipita une troisième à près de deux cents pas du clocher.

« On trouva les volailles étouffées et vingt-deux chevaux tués. La foudre descendit dans les caves du monastère, défonça plusieurs pièces de vin et remonta dans le réfectoire, où dînaient les religieux au nombre de cent cinquante à deux tables. Elle fit le tour de la salle, en brisa les vitres et *renversa les* cent cinquante *chopines d'étain* qui contenaient la ration des moines, à qui elle ne fit aucun mal. Ils en furent quittes pour la peur et pour boire de l'eau ce jour-là.

« Pendant la démence de Charles VI, il y eut un hiver si rigoureux que l'encre gelait dans la plume du secrétaire de la chancellerie, assis près d'un bon feu. Dans l'été qui suivit, le tonnerre gronda fréquemment. A Angoulême, il tomba sur l'église des Capucins, qui étaient à matines, et éteignit toutes les lampes. Saisis de terreur, les pères s'enveloppèrent la tête de leurs capuchons, se prosternèrent et prièrent pour éloigner la foudre. Insensiblement l'orage cessa.

« Quand vint le jour, ils priaient encore. Ouvrant alors les yeux en tremblant et faisant de grands signes de croix, ils s'aperçurent *qu'ils n'avaient plus leur barbe. Le tonnerre les avait rasés tout* AUSSI PROPREMENT *que le plus habile perruquier.*

« Un fait plus singulier encore et moins compréhensible, c'est de voir le tonnerre tomber sur de la poudre sans l'embraser. C'est ce qui arriva, le

5 novembre 1775, à Maromme, petit village éloigné de trois kilomètres de Rouen. La foudre brisa une poutre du toit, pénétra parmi huit cents barils de poudre, en écrasa deux, et rien ne prit feu.

« Le 27 septembre 1772, on vit tomber à Besançon la foudre sous la forme d'un gros globe de feu, qui traversa le magasin à blé, l'hôpital du Saint-Esprit, ne blessa personne, se précipita dans le Doubs, dont il fit jaillir les eaux à plusieurs mètres de hauteur, et parcourut sous l'eau un espace d'une centaine de mètres.

« Le 20 juin 1690, le peuple étant rassemblé dans l'église de Saint-Ralzund, le tonnerre tomba près de l'autel; les deux chaires de prédication furent réduites en mille pièces, *sans que ceux qui étaient dedans reçussent la moindre blessure. Les semelles des chaussures de plusieurs personnes se trouvèrent enlevées comme si elles eussent été coupées à l'aide d'un instrument très-tranchant.*

« Les habits d'un boucher furent criblés d'une infinité de petits trous, et toutes les pièces de l'horloge furent fondues de manière qu'on n'en retrouva aucun vestige. »

On le voit, il faut décidément remanier dans nos traités de physique tout l'article *foudre,* revenir à la distinction étrusque entre les foudres *matière* et les foudres *esprit,* et sous-diviser encore celles-ci entre les foudres *terribles* et *vengeresses* et celles d'un 4e ordre que nous proposons d'appeler celui des foudres *surveillées et bouffonnes.*

2. — *La terre et ses mystères.*

On peut changer d'élément sans changer aucunement de règne et de famille. Tous les membres de celle-ci se tiennent et s'entendent de telle sorte que l'on ne peut s'occuper de l'un sans parler aussitôt de tous les autres. Ainsi, quel rapport paraît-il exister, au premier coup d'œil, entre la bonne et bienfaisante Cérès et les divinités infernales, c'est-à-dire entre les moissons et le feu central de la terre? Aucun, et, cependant, gardez-vous de vous y fier, car, à notre avis, Cérès, Déméter et Théa, tout ce principe passif et féminin de la nature peut être envisagé de bien des manières différentes. Cette *grande âme de la terre* a bien des aspects différents. Nous l'avons déjà dit, et nous le répéterons encore, rien n'est plus doux, plus sympathique que cette *Notre-Dame du paganisme,* cette *reine du ciel,* cette *étoile de la mer,* cette *terreur des démons,* cette *Maïa,* qui a donné son nom au mois de mai, consacré à son culte[1]; *pleine de grâces* et de vertus, quelle séduction n'est pas la sienne, sous les traits et sous les doux noms de Diane

1. Voir, sur toutes ces appellations, notre note de *la Vierge immaculée* (1er volume, p. 113).

chasseresse ou de chaste Lucine! Mais, encore une fois, prenez y garde, car, bien que toutes les généalogies ne s'accordent pas très-exactement, bien que Déméter, suivant les uns, soit la mère, et Cybèle la fille d'un même dieu, pour nous c'est une seule et même divinité, c'est *la terre, tellus*, γῆ ou γαῖα. Or, déjà très-suspecte à nos yeux sous ce nom de Cybèle qu'elle doit aux fureurs de son infâme sacerdoce et aux convulsions orgiastiques qu'elle leur donne, de quoi n'est-elle pas capable lorsqu'elle s'appelle Τιθήνη ou lorsqu'elle devient *Proserpine*[1]?

Épouse d'*Hèphaïstos* Vulcain, il ne faut pas se le dissimuler, cet Adonis, qu'elle pleure et qu'elle demande avec tant d'ostentation à tous les échos, bien loin d'être le *vrai soleil* pleuré par la vraie *Notre-Dame,* est tout simplement l'*anti-soleil* ou le soleil souterrain, celui qui donne son nom d'Adoneidus à l'*Adès*, *ténèbres,* autrement dit à Pluton.

Nous voici donc revenu à Jupiter *Summanus*, c'est-à-dire au dieu des mânes, dont les foudres nocturnes alternaient avec celles de Jupiter *Diespater*, père du jour, et c'est rentrer dans les entrailles de la question que de rentrer dans celles de la terre.

Comme ce feu central (Vesta, de ἑστία, foyer) était le phénomène capital et le plus *adoré* de tous ceux que pouvait offrir *la terre,* c'est sous ce dernier rapport que nous allons étudier le culte de ce feu.

La terre étant l'épouse d'Héphaïstos, comme Vénus est l'épouse de Vulcain, comme Proserpine est l'épouse de Pluton, ces trois épouses, qui n'en font qu'une, ne peuvent trouver mauvais que nous les laissions un peu dans l'ombre, pour nous occuper de leurs trois époux subterranéens qui, de leur côté, ne sont qu'un comme leurs femmes, et ne font qu'un avec elles.

Qu'est-ce donc qu'Héphaïstos Vulcain, si ce n'est le dieu précipité du ciel par son père, et resté *boiteux* par les suites de cette chute? On le serait à moins, car c'est le dieu, le patron, le vice-roi des Titans foudroyés comme lui, et relégués avec lui dans le feu central de la

1. Cybèle vient de κυβηβεῖν, parce que les Galls ou *Evirati,* les Cabires, et les Telchines, avaient l'habitude, pendant leurs inspirations, de *tourner* sur la tête, *rotare in caput,* dit Vossius, l. II, p. 593, ce qui rappelle tout à la fois et les ménades et quelques-unes de nos névropathies mystérieuses, entre autres celle de ce Fontaine, secrétaire des commandements de Louis XV, qui, après avoir lu quelques lignes du livre janséniste du père Quesnel, fut pris d'une contagion tournante qui durait une ou deux heures et persévérait pendant six mois; ce que nous nous sommes permis de trouver un peu moins *naturel* que M. le docteur Calmeil et M. Figuier ne le trouvaient. (Voir Ier Mémoire, ch. v, § 4.)

terre, où ils conservent le nom de *curvati* ou *courbés*. Tout cela est très-biblique, et le *cœtus gigantum*, ou *club* des géants, présidé dans la géhenne par Lucifer Héphaïstos[1] (les deux noms signifient porte-feu) ne veut pas dire autre chose.

L'un n'est pas plus mythologique que l'autre; ils ne diffèrent que dans les noms.

Hélas! le *feu central* ne l'est pas davantage, et ceux qui rient (si cela s'appelle rire) de la géhenne et de ses flammes, rient tout simplement de la vérité physique la plus solidement établie qui existe. S'ils en doutent, qu'ils se donnent la peine de creuser de cinquante mètres seulement le sol de leur jardin, ils trouveront les premiers indices de la loi; qu'ils continuent et se donnent encore la peine de descendre, leur thermomètre à la main: à chaque nouveau vingt-cinq mètres, ils trouveront une augmentation d'un degré. Puis enfin, qu'ils veuillent bien se dépouiller de leurs habits, et descendre, non plus dans leur jardin, mais dans quelques mines du nord de l'Allemagne, et là, à mille mètres de profondeur, ils verront de malheureux mineurs, haletants, essoufflés, à demi brûlés, se condamnant, pour quelques thalers, au martyre de saint Laurent, pendant que, à trois mille pieds au-dessus de leurs têtes, la neige couvre leur champ et gèle leur famille.

Il est donc établi scientifiquement, par une infaillible loi de progression, qu'à plusieurs centaines de kilomètres au-dessous de nous, de NOUS TOUS, entendons-le bien, doit s'étendre et s'agiter à gros bouillons cette vraie marée de flammes, désignée dans nos saintes Écritures par la terrible expression de *lac ou marais de soufre et de feu,* «lacus, stagnum ignis ac sulphuris[2].» C'est elle qui éclaire de ses lueurs sinistres les profondeurs plus ou moins ténébreuses de l'*adès* général, dont les sous-divisions spécifiées sous les noms d'*enfer, schéol, géhenne, cœur de la terre* ou *limbes,* constituent cette topographie souterraine et désolée qui, jusqu'à l'arrivée de Jésus-Christ, portait exactement ces mêmes noms de *adès* (ou enfer général), de *tartare* (ou prison de Pluton, *carcer Plutonis*), de *marais stygien* et de *champs Élysées,* qui représentaient bien évidemment aussi nos *limbes* et ce que la théologie appelait le *sein d'Abraham.*

Les *Érinnyes* et les *Euménides* n'exerçaient leur effrayant ministère que dans les dernières profondeurs de l'enfer, et seulement à l'égard des Sisyphe, des Tantale et des Ixion. Les héros, les sages et les bons (χρηστοὶ), s'ils n'y étaient pas *bienheureux,* y étaient du moins plus

1. Selon Vossius, de ἅπτω ou ἧφθαι, allumer.
2. *Apoc.*, ch. XIV.

heureux (μακαριστοὶ), et goûtaient toutes les douceurs relatives de leur quasi-paradis.

Ainsi donc, jusqu'à l'avénement de celui qui venait ravir les clefs de cet empire à l'*Héphaïstos* qui les détenait encore, le paganisme disait vrai, sur l'enfer comme sur tout le reste, et s'exprimait exactement comme nous nous exprimons nous-mêmes[1].

Cette unanimité de croyances fondamentales et de détails très-précis n'entraînait pas plus cependant la conversion des libres penseurs du paganisme que celle de tous les nôtres. Lucien plaisante comme Voltaire sur l'enfer *des bonnes femmes,* et Arnobe nous l'apprend : « Vous les entendrez rire, dit-il, toutes les fois que nous leur parlerons de la géhenne[2]. »

Heureux plaisants, qui ont un enfer sous les yeux et qui ne peuvent pas croire à un autre! qui roulent leur rocher comme Sisyphe, qui souffrent de la faim comme Tantale, qui se tordent de douleur comme

1. Il faut bien se garder de confondre ces quatre divisions du monde inférieur biblique. Jacob, s'apprêtant à aller rejoindre son *cher* Joseph dans le *schéol,* ne croyait pas plus se rendre dans la GÉHENNE que Notre-Seigneur ne le croyait lui-même en descendant dans les limbes.

Rien n'établit mieux la différence de ce double asile que la parabole de Lazare et du mauvais riche (Saint Luc, ch. XVI, v. 22). « Un mendiant mourut un jour, et fut porté par les anges dans *le sein d'Abraham.* Un riche mourut également, et fut enseveli dans l'*enfer.* »

« Le sein d'Abraham, dit saint Augustin, est ici le lieu du repos, les *limbes* de nos pères, et, depuis le Christ, le *paradis.* »

L'*enfer* du mauvais riche est aussi sous la terre, c'est proprement la géhenne; il est dans les flammes inférieures; car ce riche, *levant les yeux,* aperçoit Abraham et Lazare. « Mais un *grand chaos* les sépare (*chaos magnum*), et personne ne saurait le franchir. » (Ibid., v. 26). Tout est là.

Nous devons à M. Munck cette justice que, dans son livre sur *la Palestine,* il a parfaitement fait justice du rationalisme hébraïsant, qui voulait faire du *schéol* le tombeau, le sépulcre matériel. Il a très-bien prouvé que l'expression si touchante et si souvent répétée, dans l'Ancien Testament, « être réuni à ses pères, à son peuple, etc., » ne pouvait s'entendre que de la réunion spirituelle, puisque Aaron est *réuni à son peuple* et est enterré sur le mont Hor, *où personne ne repose;* que Jacob, en parlant de sa réunion dans le *schéol* avec Joseph, ne pouvait entendre le tombeau, puisque ce dernier *n'en avait pas* et qu'il le croyait dévoré par une bête feroce, etc... Tout cela est aussi évident que consolant. (Voir encore, à ce sujet, le beau livre de M. Th. Henri Martin sur *la Vie future,* et surtout ne pas confondre ce dernier auteur avec M. H. Martin l'historien.)

2. *Contra gentes,* l. III.

Prométhée, qui comptent par milliers autour d'eux les victimes, souvent innocentes et vertueuses, de la flamme et du feu, et qui, sans rejeter en général l'immortalité de l'âme et la rémunération du vice et de la vertu, ne sont cependant ni assez logiciens, ni assez sérieux pour écouter sans sourire, ne fût-ce que la simple hypothèse d'un enfer dont ils ont l'avant-goût, et dont ils habitent le vestibule!

Encore une fois, bienheureux caractères, ou plutôt infortunés plaisants!

Cependant, comme nous le disions tout à l'heure, nous avons la topographie très-exacte de ce royaume. Le nivellement principal en est fait, les sondages ne parlent que trop, et les plus hardis ne peuvent plus se dissimuler qu'ils dansent, s'enivrent et se réjouissent à quelques milliers de mètres au-dessus d'un océan de bitume et de feu, qui ne saurait être exclusivement et éternellement réservé pour Catane et Portici. « Villes folles qui ne *veulent* jamais croire aux volcans, » disent ces villes bien autrement folles qu'on appelle Londres et Paris, et qui ne *peuvent* pas croire au lac enflammé de bitume et de soufre, dont ces volcans sont les bouches.

Nous en sommes tous là. Nous nous endormons sur l'espoir qu'il ne saurait y avoir ici qu'un feu central matériel et inintelligent, contre lequel il suffit d'un peu de prudence et de quelques précautions.

Mais il est temps de revenir aux dieux forgerons de ces abîmes. N'oublions pas qu'Héphaïstos et ses Cyclopes ont pour mission de *dégrossir,* dans leurs ateliers souterrains, les flèches et les carreaux dont le prince de l'*air* et du monde va se servir dans les cieux. Entre Jupiter et Vulcain, c'est un échange continu de flammes et de flèches; mais l'arsenal est au-dessous. La science moderne reconnaît parfaitement cet échange, et ne rejette qu'une seule chose, la personne des contractants. Le prêteur de foudres, Vulcain, était Phthas chez les Égyptiens, Yakscha chez les Indiens, Mulkiber ou père du feu, chez les Hébreux, chez les Grecs, le père des Cabires ou Kibires, dieux volcaniques, instituteurs des mystères de cette île de Samothrace, effectivement bouleversée par les tremblements de terre et par le feu. Si l'on veut avoir une idée de la moralité de ces mystères, il suffit de remarquer que de ces quatre Cabires, deux se nommaient Axiokersos-Pluton, et Axiokersa-Proserpine, et qu'un troisième Casmilos était leur courrier psychopompe; comme partout, l'orgie désordonnée et obscène jouait un grand rôle dans les *hauts-fourneaux* de cet Adès, et ces dieux ithyphalliques, dont le grand prêtre (Coès) recevait la *confession* des initiés, se *manifestaient eux-mêmes* malgré les flammes dans leurs plus abominables emblèmes.

Les mystères de Samothrace bien étudiés révéleraient toute la vérité sur ces artistes souterrains. Nous verrions que les Cabires, ἀξιοχέρσος et ἀξιοχέρσα, littéralement les *princes de la mort,* étaient si bien Lucifer et Vénus-Proserpine, que dans l'orient aujourd'hui, l'étoile de LUCIFER-VÉNUS s'appelle encore *Chabar* ou *Cabar*, c'est-à-dire la grande infortune.

Il y a donc une alliance très-étroite entre les dieux sidéraux Cabires, les Cabires demi-dieux ou Titans, et les monts Cabires, leur patrie, montagnes volcaniques, s'il en fut jamais, comme celles de Samothrace, de la Sicile, des îles de Lipari, et surtout de celle de Lemnos[1].

Voyons maintenant le dernier mot de la science sur les volcans.

Pour elle, aujourd'hui (grande et nouvelle concession), tous ces phénomènes redoutables, qui s'appellent éruptions, tremblements de terre, etc., loin d'être dus, comme on le croyait hier encore, à des causes purement locales, telles que des combustions et des décompositions souterraines, des gaz et des réactions fluidiques, ne *sont que des* EFFETS d'une seule et unique CAUSE, RÉPARTIE SOUS TOUTE LA SURFACE de la terre, et que, faute de mieux, elle appelle la CAUSE OU LA FORCE VOLCANIQUE et IGNÉE.

Grâce au célèbre Grove, nous savons maintenant qu'une force n'est jamais qu'une cause immatérielle. Donc, les éruptions ne sont plus que l'effet matériel d'une cause qui ne l'a jamais été.

Une fois ce grand principe admis, et le nom de Grove a bien su le rendre pour le moins admissible, voici les volcans à leur vraie place. Ce sont les vastes soupiraux, les soupapes et les fissures artificielles par lesquelles se déversent ou s'échappent les fluides incandescents, résultats des tempêtes souterraines que l'*esprit du feu* (*igneus spiritus,* comme disait avec tant de raison le moyen âge) déchaîne sur son océan de bitume et de soufre. Les dikes, les filons, les basaltes, les trachytes, etc., ne sont que les produits refroidis des roches et de tous les matériaux fondus par la grande cause invisible.

Voyez comme nous nous rapprochons. Il ne s'agit plus que de donner un nom propre à cet esprit que nous ne jugeons que par son *brûlé*[2].

1. Ceux qui firent rire de si bon cœur Cambyse, en raison de leur taille monstrueuse de grosseur et de petitesse, étaient de vrais pygmées-canopes, adorés sous cette même forme en Samothrace. Cette forme leur est restée pendant tout notre moyen âge, et encore aujourd'hui nos bons paysans désignent ces génies volcaniques ou mineurs par les noms de nains, kobolds, trolls, petits hommes, *homunciones,* sans se douter le moins du monde qu'ils pillent les Égyptiens, les Phéniciens et les Grecs.

2. Voir plus haut le passage du cardinal Cusa.

Or, voilà toute une école qui s'appelle plutoniste, et voilà que la nôtre, si elle existait un jour, ne pourrait pas avoir d'autre nom.

Par quoi sommes-nous donc séparés? — Ni par le nom, ni par la chose. — Mais alors? — Par l'intelligence et par le Dieu.

Nous savons bien que l'esprit de Grove peut s'entendre (car il ne s'explique pas à ce sujet) d'une force immatérielle et d'un esprit, instinctif, aveugle, brutal, assez semblable, on le dirait, à ces *esprits recteurs* que la chimie moderne isole ou obtient de ses produits alcooliques ou fermentés.

Reste donc à savoir si l'Héphaïstos, *foudroyé* par son père, si l'Héphaïstos-Lucifer, ou Jupiter Summanus (roi des Manes), ou Satan (car tous ces dieux sont solidaires), sont des esprits de *fermentation* ou de *surintelligence.*

La grandeur du travail ne fait rien à l'affaire, et comme nous admettons aussi des esprits, ou plutôt des *formes* immatérielles vivifiant et agitant, *sans intelligence,* toutes les substances matérielles, rien ne nous empêcherait de nous contenter, jusqu'à nouvel ordre, de forces du même ordre pour expliquer le soulèvement de tous ces vastes continents; nous n'aurions même rien à leur ajouter, si l'histoire, qui est bien aussi une science d'observation et d'expérience, ne venait prêter aux cultes et notamment à la théologie souterraine un appui trop fréquent et trop remarquable pour qu'on soit en droit de le négliger et de le rejeter comme on s'est permis de le faire.

Oui, l'histoire est remplie de détails théurgico-telluriques dont on ne lui tient aucun compte. Nous ne prétendons pas parler des tremblements de terre mystérieux consignés dans la Bible; ils sont trop connus, et nous n'avons rien à apprendre à personne sur les pluies et les éruptions bitumineuses de la Pentapole, ni sur le tremblement de terre accompagné d'éclipse survenu à la mort du Sauveur, et qui coïncide si bien, soit avec celui qui, au dire de Pline et de Suétone, renversa douze villes de la Thrace, sous l'empire de Tibère, soit avec celui que Phlégon nous montre, dans la dix-huitième année du même règne, accompagné d'une grande éclipse de soleil et renversant la ville de Nicée, en Bithynie.

Nous ne parlerons pas davantage de ceux qui doivent accompagner un jour la destruction universelle, affirmation apocalyptique qui cadre si bien avec ce dire de Pythagore et d'Orphée, que « c'était au feu central tellurique qu'était réservé l'honneur de détruire la terre. »

Nous ne voulons nous arrêter que sur quelques particularités, compagnes historiques assez fréquentes des phénomènes qui nous occupent,

particularités d'autant plus importantes qu'elles ne sont jamais relevées.

Ainsi, tout le monde connaît le tremblement de terre et les flammes mystérieuses qui vinrent s'opposer, à plusieurs reprises, à la restauration du temple de Jérusalem par Julien. Avoué par l'empereur lui-même, rappelé sans cesse par ses partisans et présenté par eux comme un effet *magique* du Dieu des Chrétiens, ce fait important ne peut laisser aucun prétexte à la dénégation rationaliste.

Il est positivement merveilleux, mais, comme il n'est pas isolé dans l'histoire, et que les annales païennes peuvent nous en offrir de semblables[1], rien ne nous garantirait positivement sa signification chrétienne sans la particularité que voici.

Écoutons saint Grégoire de Nazianze : « Le feu brûla les uns et mutila les autres... IL Y A PLUS, ceux *qui ont été présents et spectateurs du prodige font encore voir aujourd'hui* LES CROIX qui ont été imprimées sur leurs vêtements..... C'était une lumière brillante qui surpassait par sa beauté tout ce que l'art peut donner à la peinture et à la broderie. Ce spectacle imprima une telle terreur dans l'âme des témoins, que *tous*, d'une voix unanime, s'empressaient d'invoquer le Dieu des chrétiens,... et que beaucoup allèrent sur-le-champ se jeter aux pieds de nos prêtres pour... être admis à la grâce du saint baptême. » (Orat. 4 *adv. Julian.*)

Écoutons Socrate l'historien : « Le feu consuma tous les instruments des ouvriers... *Des croix* se trouvèrent imprimées sur les vêtements, et ils ne parvinrent pas à les effacer : *contemplantes et elicere cupientes, nullo modo poterant.* »

Sozomène n'est pas moins positif : « Un feu s'élança des fondements du temple et brûla beaucoup d'ouvriers..... Les habits des Juifs étaient marqués de *croix* et d'étoiles. »

Rufin dit à son tour : « La nuit suivante, il se manifesta sur les vêtements de tous une croix que rien ne parvenait à dissiper. » (*Hist. eccl.*, ch. LVII.)

En présence de tels faits et de tels détails, que fait en général notre histoire contemporaine? Celle qui est tout à fait rationaliste ne souffle pas le moindre mot du fait principal, et celle qui ne l'est qu'à demi supprime tout à fait les détails, et notamment celui des croix.

Et cependant c'est là ce qui caractérise le miracle, c'est là ce qui en révèle tout à fait l'origine et la fin. Sans ces croix, nous aurions pu nous

1. Lorsque les barbares approchaient du temple de Delphes pour le piller, le dieu consulté répondit qu'il saurait bien suffire seul à sa propre défense. Effectivement, l'ennemi s'étant approché, on vit des pierres énormes, entremêlées de flammes, rouler sur l'ennemi et lui tuer beaucoup de monde... Le

supposer à Delphes[1]; avec elles, au contraire, nous nous reportons au fameux *tau* de l'Ancien Testament, imprimé par l'ange sur les Juifs qui devaient être préservés de l'extermination générale[1].

Tout ceci explique à son tour la confiance des Égyptiens et des nations idolâtres pour ce signe traditionnel, qui devenait entre leurs mains une amulette trop souvent profanée, il est vrai, par le plus abominable alliage[2].

Qu'on se rappelle maintenant tout ce que nous avons dit (Appendice, C, t. I) sur les épidémies pestilentielles, guerres ou calamités publiques, présagées et par des spectres et par des croix identiques à celles-ci[3]. Quelle force tant de faits païens et chrétiens ne se prêtent-ils pas mutuellement par leur parfaite concordance!

Il ne s'agit donc plus que de savoir si l'histoire ne nous montrerait pas certaines éruptions volcaniques, accompagnées, comme les pestes et comme les guerres, de cette double apparition et de croix et de fantômes; car alors toute cette symptomatologie deviendrait celle de tous les *fléaux en général*, et serait commune à ceux qui se ressemblent le moins.

Pour les fantômes, on ne manquait pas de précédents, car, avant la complication des croix, l'histoire entière des volcans se liait étroitement à celle des Titans et de leurs *spectres*. Nous ferons grâce à nos lecteurs de l'érudition qu'ils possèdent déjà probablement à ce sujet. « Tout mont ignivome, a dit un auteur grec, brûle sur Typhée, sur Encelade, etc.,... » et toute l'antiquité, commentant ce dogme, ajoutait : « *Nous entendons* leurs gémissements, nous comprenons leur langage, NOUS VOYONS même leurs *personnes*. »

« Dans le temps des éruptions, si l'on en croit un grave historien, (Dion), les spectres et les gémissements se font voir et entendre; *un grand nombre de géants* (ombres) errent sur la montagne, sur le rivage, *dans les villes voisines* et dans l'air, le jour et la nuit. Sous le règne

feu central était donc en ce moment aux ordres du dieu grec, jusqu'au jour où un tremblement de terre vint l'engloutir lui-même.

1. Ezech., ch. IX.

2. Nous avons parlé de la croix *ansée*, ch. VIII de ce Mémoire.

3. Nous retrouvons une épidémie de ces croix « tant ès habits des personnes qu'ès courtines et voiles des églises » sous Pépin le Bref (*Chron.* de Sigebert), une autre sous Charlemagne lors de la guerre des Saxons (Egward), une autre sous Othon Ier, empereur d'Allemagne (*Chron.* Herman.), une autre, et principalement dans le diocèse de Cologne, sous l'empereur Maximilien Ier, au moment de l'hérésie de Luther, remarquable surtout en ce que les vêtements serrés dans les coffres en étaient couverts comme

de Tite-Vespasien, notamment pendant la grande éruption du Vésuve, on vit tant de spectres que le peuple en fut grandement épouvanté, s'imaginant que le monde retournait à son premier chaos; d'autant plus que, outre ces spectres,... on entendait encore comme un grand éclat de trompettes[1]. Aussi Tertullien appelait-il le Vésuve « la fournaise de l'enfer, » comme les Italiens l'appellent encore aujourd'hui « la cuisine du diable, *la cuccina del diavolo.* »

Et dans le fait, du moment où le dogme proclamait, comme la science, l'existence très-réelle d'une mer « de soufre et de feu, » en y plaçant (en surplus de la science) « la *bête* et les damnés[2] (géants), il paraissait extrêmement logique d'en voir l'entrée et la route dans ses seuls orifices naturels.

À aucune de ces époques il ne manquait de rationalistes qui, *convenant du fait,* cherchaient à l'expliquer par mille causes naturelles, et tout particulièrement, comme aujourd'hui, par l'hallucination. « Il peut se faire, disait-on, que ces spectres soient de purs effets de lumière, dus à la densité de l'air, à la vapeur et au reflet des flammes[3]. »

D'autres[4], prenant la chose plus chaudement, et voulant en avoir le cœur net, *descendaient jusqu'au plus profond du cratère,* et, plus heureux qu'Empédocle, en revenaient après avoir perçu tout simplement, avec plus de netteté, les gémissements et les plaintes des damnés.

En fait d'explications, on passait tout en revue, et, jusqu'à ce qu'elle se soit fait descendre un peu plus bas encore dans les cratères, l'Académie elle-même n'en trouverait aucune autre à produire.

Mais quel crédit pouvaient avoir de telles explications, débitées à des populations qui VOYAIENT ces spectres quitter la montagne, se *mêler à elles* dans les villes, les TOUCHER DE LEURS MAINS, *dextris porrectis,* et se donner pour les âmes de leurs parents ou amis, dont ils avaient ignoré jusque-là la mort très-réelle, *accipiuntur ab ignaris mortis illorum*[5].

Que dire à des gens qui, par l'expérience aussi, établissaient une corrélation constante entre ces phénomènes et l'arrivée d'autres fléaux, celui de la guerre surtout, que ces ombres venaient leur RÉ-

les autres,... etc. Comment s'expliquer qu'à tant de siècles de distance, tant d'historiens se soient si bien entendus sur un mensonge? Si les faits sont vrais, comment les expliquer? (Voir PIC DE LA MIRANDOLE, *de Omni re scibili.*)

1. Dion, *Hist. rom.*, sub tit. XI.
2. *Apoc.* « Ubi erat bestia. » Loc. cit.
3. Fr. Vicomercatus, l. I, *Météorol.*
4. Dethmarus entre autres.
5. Olaüs Magnus, évêque d'Upsal.

VÉLER à l'avance, bien qu'il ne s'agît plus là cependant de météorologie? Car « c'est un fait notoire, dit un de ces historiens, que pendant toutes les guerres ces GÉMISSEMENTS REDOUBLENT[1]. »

Et ce n'était pas seulement la foule des écrivains et des docteurs qui croyaient à ces choses, c'était encore l'*élite* des docteurs et des saints. Ces derniers, par exemple, révélaient à l'avance encore aux populations la mort des grands pécheurs européens dont ils venaient de voir le spectre descendre dans tel ou tel volcan. Pierre Damien et Sigebert Gemblacensis affirment que le phénomène avait toujours lieu AU MOMENT MÊME DE TOUTES CES MORTS, et saint Grégoire le Grand, qui consacre tout un paragraphe aux pécheurs précipités dans ces montagnes, affirme que la mort de Théodoric fut immédiatement connue *dans toute l'Italie* par un solitaire de l'île de Lipari qui, l'ayant vu descendre dans un volcan de son voisinage, bien qu'il fût mort loin de là, en informa aussitôt tout le royaume.

Nous avons déjà dit que la fête des Morts, ou du 2 novembre, ne fut instituée que sur plusieurs rapports semblables.

Rien ne nous étonne donc moins que de retrouver sur le point le plus exploré du nouveau monde tous les phénomènes de l'ancien. Qu'on lise le récent et très-curieux ouvrage, déjà si souvent cité, de l'abbé Brasseur, et l'on se convaincra de plus en plus de la corrélation constante entre la destruction volcanique de certaines villes, visibles encore aujourd'hui sous les eaux soufrées qui les couvrent et dont toutes les traditions rapportent les infâmes voluptés[2] et les apparitions du *prince* de l'air (*quetzalco-huatl*), dieu-serpent des Atzèques, sur la cime des volcans. Mais ici les spectres semblent devenir plus redoutables au prorata de l'importance et de la majesté de ces monts ignivomes; assis sur les pierres sacrées volcaniques qui ont lapidé les villes de Palenqué et de Teotihuacam, malheur à qui s'approchait d'eux. « Pendant longtemps, dit-on, on voyait leurs victimes se débattre et périr immolées sur ces pierres, dans des étreintes invisibles[3]. »

Les premiers Espagnols furent encore témoins de ces prodiges, qui ne manquent aujourd'hui ni d'attestateurs, ni de monuments.

En voilà donc bien assez pour établir que, réelle ou non, la vision n'en existait pas moins, et que l'hallucination, pour parler comme

1. G. Peucer, l. I, *de Div.*

2. V. cet ouvrage, t. II.

3. Par exemple, au pied du Momotombo et sur les bords du lac de Managua.

M. Littré, se compliquait, comme toujours, de circonstances et de révélations assez embarrassantes.

On voit qu'avant de procéder à l'examen des croix volcaniques, il fallait absolument avoir fait celui des *révélations,* qui l'accompagnaient presque toujours, et qui en faisaient alors toute la philosophie.

Ainsi donc, en 419, plusieurs villes sont détruites en Syrie par d'effroyables secousses volcaniques, et d'innombrables croix apparaissent sur les vêtements de tous ceux *qui étaient baptisés,* et non sur les vêtements des autres [1].

En 476, dans la sixième année du règne de l'empereur Constantin Copronyme, après une terrible chaleur et des tremblements de terre successifs en Syrie et en Palestine, la peste se déclare à Constantinople et dure trois ans, pendant lesquels les croix apparaissent sur les vêtements de tous ceux qui doivent périr, *et qui périssent,* Constantin restant seul à blasphémer dans son palais [2].

En 954, à Paris, la foudre tombe et s'attache en forme de croix sur les vêtements de tous les habitants, et ceux-là *seuls* sont délivrés qui se rendent en pèlerinage aux églises de Marie [3].

En 958, mêmes phénomènes de foudres, tremblements de terre et de croix [4].

En 1295, le royaume de Castille, à la suite de quelques prédications et de grandes pénitences de la part des Juifs, les croix apparaissent non-seulement sur les vêtements des pénitents et des prophètes, mais sur ceux qui sont « serrés à la maison, *qui domui asservabantur.* » Le médecin juif Alphonse Spina, *présent à ce miracle,* lui consacre tout un gros volume, qui convertit une multitude de ses coreligionnaires [5].

En 1500, à la *suite* de phénomènes semblables, le célèbre abbé de Spanheim, Trithème, rapporte l'apparition subite de ces croix dans son monastère pendant qu'on chantait le *Salve Regina.* Bientôt toute la ville est envahie, puis celle de Bingen, puis les villes voisines, et la contagion s'étend sur tous les bords du Rhin ; mais à l'extinction de ces croix, c'est la peste qui envahit toutes ces villes [6].

Nous omettons ici les croix de 1501, de 1550 et de 1568, parce

1. *Chron.* de Marcellus.
2. Theoph. et Theodor.
3. *Chron.* de Luitprand et *Chron.* de Leo Ostiensis.
4. Trithème, *Chron. de Monast. Hirs.*
5. Ce livre est intitulé : *de Bellis Domini.*
6. Trithème, *Chron. de Spanheim.*

que n'étant liées, que l'on sache, à aucun tremblement de terre, et tombant sous forme de pluie, elles entrent plus particulièrement dans le chapitre des pluies mystérieuses que nous allons attaquer tout à l'heure. Contentons-nous de terminer les croix volcaniques par l'extrait d'un mémoire extrêmement curieux et rédigé à Rome. Voici dans quelles circonstances :

Le 3 juin 1660, aux premières lueurs du crépuscule, commence une éruption du Vésuve tellement formidable qu'on eût dit que le volcan lançait des montagnes de rochers : cet état de choses subsiste un certain temps, jusqu'au jour où le volcan paraît le matin couvert de neige; mais tout à coup, au moment de l'apparition du soleil, les croix se manifestent sur les vêtements de toute la population. Tout ce qui écrit s'empare du fait, et toutes les académies s'en occupent.

Pendant que les physiciens s'évertuent à renfermer le phénomène dans l'ordre purement scientifique, d'autres le rattachent à l'astrologie et à tout ce qu'on appelait alors les influences occultes.

Le père Kircher jouissait alors d'une telle réputation de science et de sagesse, que de Naples on vient le supplier d'organiser une enquête. A Rome on insiste également, et la société de Jésus, dont il faisait partie, le lui permet, en lui adjoignant le père Tho, célèbre théologien, et le père Zupus, grand mathématicien.

Tous ces détails sont consignés dans leur mémoire, dont nous donnerons un extrait à la fin de ce paragraphe.

On y verra que la *crédulité* de ce temps n'allait pas jusqu'à exclure l'examen impartial et tout rationalisme scientifique.

Sans les spectres et leurs révélations *surintelligentes*, les croix ne signifieraient rien, et pourraient à la rigueur se prendre pour un jeu de la nature; avec les spectres le rideau se soulève en partie, et la première partie du problème éclaircit immédiatement la seconde.

Pour nous donc, les croix succédant aux spectres avaient nécessairement la même origine; ni les uns ni les autres ne constituaient peut-être un miracle divin, mais bien un de ces effets surhumains que la justice divine laisse aux bons ou aux mauvais anges le soin d'organiser pour servir de leçon à la terre[1].

Nous pouvons soupçonner maintenant la raison pour laquelle on dit de Jupiter qu'il charge de ses vengeances les trois Cyclopes de l'Etna;

1. C'est ce que l'on appelle à chaque instant dans l'Écriture sainte « per immissionem bonorum aut malorum angelorum; » dans ce dernier cas, c'est une justice imposée d'office aux mauvais anges appelés *alastores* ou *vengeurs*.

pourquoi Diodore appelle Cumes et le Vésuve « *le pays des géants;* » comme Pindare les appelle, « le domaine de Typhon; » pourquoi dans le psaume CXLIII il est dit, à propos du géant Goliath : « Frappez ces montagnes, Seigneur, et changez-les en fumée; » et dans le psaume XVII : « Le Seigneur s'est irrité contre les montagnes, et sa fureur en a fait sortir le feu et la fumée... » Nous comprenons pourquoi les traditions de l'Hindoustan portent que « les montagnes se révoltèrent autrefois contre les dieux, qui les frappèrent et les changèrent en cendres. »

On comprend surtout comment, au dire de M. de Humboldt, « ce n'est pas seulement la paresse, mais une espèce de terreur superstitieuse qui empêche les Javanais mahométans de gravir la cime des volcans.... Aussi, continue le grand naturaliste, leurs cratères furent-ils le dernier refuge des sectateurs de Siva, quand les Mahométans firent la dernière conquête de l'île en 1470. » On y trouve souvent encore les ruines d'anciens temples : l'*adoration des forces terribles,* dont les volcans sont le foyer, devait naturellement tenir une grande place dans les croyances primitives de ces contrées, et le culte de Siva, *divinité de la destruction,* y était dominant; le volcan *Sémèru,* le plus élevé de l'île, était appelé le mont Sacré..... On y trouve des restes de monuments religieux à des hauteurs très-considérables. Sur le plateau élevé qui forme le fond de l'ancien cratère du volcan *Dieng,* il y a des milliers de blocs cubiques, débris des anciens temples... On y retrouve des sculptures, des bas-reliefs, quelquefois de grossières statues. La religion hindoue S'ÉTEIGNIT BIENTOT DANS LA SOLITUDE TERRIBLE DES CRATÈRES...

« Aujourd'hui, les seuls Javanais qui soient restés fidèles au culte de Siva habitent le fond de l'immense cratère du volcan TENGGER... Tous les ans ils y célèbrent une fête solennelle et vont comme en sacrifice verser du riz dans le cratère du cône toujours en éruption, qui s'élève au milieu d'une mer de sable [1]. »

Admirez la concordance! M. de Humboldt nous dit « que les volcans sont les canaux de la communication continue entre l'atmosphère extérieure et l'atmosphère intérieure de notre globe... » Il croit au *soulèvement* des volcans... Eh bien! les deux mysticismes, païen et chrétien, appliquent aux géants des volcans l'épithète de *curvati,* les courbés. Pour eux, le soulèvement des volcans, c'est l'action de ces *curvati* qui se redressent.

Une fois arrivés là, est-ce bien la peine de se disputer sur le nom

1. *Cosmos*, 4e vol., VOLCANS.

de la force spirituelle et redressante, et de nous brouiller avec toutes les religions, pour les mots de Satan, Pluton, Typhon, Siva, etc.?

Nous le pensons d'autant moins que la science appelle celui-ci : « *génie de la destruction*, » ce qui revient absolument au même.

Mais vous savez ce qu'elle entend par *génie :* elle vous accordera tous les génies du monde, pourvu que ces *génies* soient *stupides...* — C'est vrai, nous allions oublier ce paradoxe, tant il nous paraissait impossible... Mais les spectres *révélateurs,* qu'en ferons-nous? — Tout ce que vous voudrez, nous répond-on, aussitôt que vous nous les *montrerez,* car les spectres des volcans se sont fondus comme tous les autres aux premières lueurs de la raison moderne. — C'est vrai, mais, dût cette réponse passer pour une défaite, c'est bien pour cela même que nous y croyons davantage. Les traditions générales ne peuvent pas, on l'avoue, avoir menti sur la constante apparence du phénomène. OR COMMENT DE PURES HALLUCINATIONS, CAUSÉES PAR DES MODIFICATIONS DE LUMIÈRE ET DES EXHALAISONS VOLCANIQUES, NE REPARAITRAIENT-ELLES PLUS JAMAIS A NOS YEUX? EST-ON BIEN SUR QUE CE SOIENT ELLES QUI SE CACHENT AUJOURD'HUI?

Voilà la question ; nous attendons la réponse.

I. « CROIX PHOTOGRAPHIÉES PAR LES VOLCANS. » — Ces croix, dit Kircher, apparaissent sur les vêtements de lin, dans les manches de chemise, sur les voiles de femmes, dans leurs ceintures, sur les draps de lit, dans la partie surtout qui est sous le matelas, sur les colliers des enfants, les nappes d'autel, les surplis des lévites, sur les viandes, le grain, les œufs, les fruits, les vêtements de soie et sur la toile même renfermée dans des paniers... La forme de ces croix varie; ordinairement elles se composent de deux lignes qui se traversent. Les unes sont fixes et d'un dessin parfait, les autres ressemblent presque à une tache; les unes ont une longueur de trois doigts, les autres sont d'une petitesse extrême; leur couleur est cendrée et paraît tenir parfois à une espèce de graisse. J'en ai vu deux qui me paraissaient couvertes de rouille; à Naples, à Nola et dans quelques autres lieux, leur couleur ressemblait à celle du plomb. L'eau simple ne suffit pas pour les enlever, il faut une dilution de savon; quelques-unes disparaissent entre dix et quinze jours, quelques autres plus tard. J'en ai vu durer un mois sur la nappe d'un autel; on procéda à l'analyse. Auprès du Vésuve c'est une matière sulfureuse; à Viterbe c'est de l'huile, au collége germanique c'est un liquide infect, etc.

Leur nombre est incalculable; j'en ai vu trente environ sur une seule nappe d'autel de l'église de Sainte-Marthe, à Castellamare, huit sur un seul collier d'enfant... On ne sait pas précisément le jour de leur première appa-

rition. On en a vu à Torre-del-Greco, vers le 16 août et vers la mi-octobre; après s'être affaiblies peu à peu, elles disparurent toutes en même temps. (*Vera et fidelis relatio...*)

Ici Bayle vient à l'appui du jésuite : « Il est certain que les *vapeurs* et les *exhalaisons* qui sortent des entrailles de la terre peuvent produire des effets très-bizarres. On en a la preuve convaincante dans les croix qui se produisirent, en 1660, dans le royaume de Naples, après une éruption du Vésuve... La couleur, la dimension et la forme de ces croix variaient à l'infini... » (Bayle, in-fol., t. IV, p. 293.)

II. « FEUX SOUTERRAINS. » — Tacite lui-même nous en décrit de bien extraordinaires : « Un mal imprévu, dit-il, affligea les Ubiens, nos alliés. Des feux sortis de terre dévoraient les moissons, les fermes, les bourgs. Déjà même ils se portaient sur les murs de la colonne nouvellement bâtie, et rien ne pouvait les éteindre, ni la pluie, ni l'eau des rivières, ni toute autre. Enfin, n'imaginant plus de remèdes et s'indignant contre le mal, des paysans jetèrent *de loin* des pierres, et aussitôt la flamme s'affaissa. Alors, s'approchant de plus près, ILS LA CHASSÈRENT A COUPS DE BATON ET DE FOUET, comme une bête sauvage; enfin, se dépouillant de leurs vêtements, ils les jetèrent dans le feu; et plus ces vêtements étaient vieux et sales, plus ils l'éteignaient facilement. » (Tacite, *Ann.*, l. XIII, § 57.)

Un feu que l'*eau ne saurait atteindre* et qui s'affaisse sous un jet de pierres! « Voilà encore, suivant l'expression d'Arago, une terrible *pierre d'achoppement* pour la météorologie, et c'est Tacite qui la fournit!... »

III. « SPECTRES DES ÉRUPTIONS. » — A leur propos, il faut bien noter une chose : c'est qu'ils précédaient ces éruptions *longtemps à l'avance*, comme nous les avons vus précéder aussi les invasions de la peste. « A Worms, en Sicile, en Espagne, partout ces éruptions furent précédées par des apparitions de spectres. » (Tyrœe, *de Locis infestis*, p. 15.)

Avant le grand tremblement de terre qui détruisit la ville de Smyrne, le rhéteur Aristide en fut averti par un esprit du temple d'Esculape qui, lui ayant conseillé de se retirer sur le mont Athos, fut cause de son salut (*Orat. sacrœ*).

Olaüs Magnus, le grand évêque d'Upsal, après nous avoir montré pendant les éruptions de l'Hécla les *ombres* venant dans la ville presser les mains de leurs amis et *causer* avec eux, ajoute que « sur le sommet de ce volcan on voyait *toujours* les spectres des personnes mortes de mort violente, *avant* que ces morts fussent connues. » (Livre XX, ch. XIX et XX.)

Comme on disait ces spectres envoyés par Hécate, c'est-à-dire par la lune, qui est en même temps Proserpine ou reine des feux souterrains, peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt de lire dans un rapport de M. Élie de Beaumont, du 15 septembre 1854, que « le beau travail de M. Perrey établit une connexité bien frappante entre l'action de la lune et les tremblements de terre, et tend à faire regarder ceux-ci comme le résultat de l'action de la lune sur ces marées de feu central. »

IV. « PLUTONIA. » — Les volcans étaient les *plutonia*, les *charonia*, les *typhonia* par excellence. On appelait ainsi tous les lieux marécageux, sulfureux, dégageant des vapeurs méphitiques, et dans lesquels on était souvent entraîné comme par un tourbillon. On y descendait souvent, au péril de sa vie, soit pour y recueillir des oracles, soit pour communiquer avec les ombres et avec les dieux souterrains. C'étaient les soupiraux de l'enfer, dont les volcans étaient les grandes écluses. Il y en avait quatre en Carie, un près d'Hiéropolis, trois près d'Anysa et le lac Averne, illustré par Ulysse et Tirésias. Mais le plus célèbre était celui d'Aria, chez les Indiens. Élien (*de Natura animal.*, l. XVI) dit que l'on y sacrifiait, tous les ans, plus de trente mille animaux. On ne les y amenait pas avec des cordes, mais ils y étaient entraînés et s'y précipitaient comme d'eux-mêmes. Rien n'est facile comme d'expliquer à la légère et de loin tous ces faits par l'action des gaz et de la vapeur, ou par les hallucinations, comme le fait M. Maury et son école; mais quand on y regarde d'un peu plus près, on prend en pitié tous ces lieux communs et ces explications superficielles. M. Maury a grand soin de nous reporter à la fameuse caverne ou purgatoire de Saint-Patrice, en Irlande, et de crier au plagiat. Mais pourquoi le christianisme aurait-il donc changé la nature des volcans et détruit leurs mystères? Si les païens disaient vrai sur toutes ces choses, les chrétiens ont nécessairement dû les respecter depuis.

V. « SPECTRES DES MINES. » — On allait plus loin, et, dans quelques mines, les ouvriers se retiraient quelquefois devant certaines apparitions fantastiques, sous forme humaine, que les différents peuples ont toujours désignées sous le nom de *pygmées*, de *snébergues*, de *cobolds*, de *trolls*, de *petits hommes*, etc.

Cette croyance est loin d'être éteinte, et, si tout le monde parlait selon sa conscience, nous connaissons plus d'un *ingénieur* qui serait embarrassé devant certains faits.

En Suisse, le mont Pilate jouit encore d'une terrible réputation à ce sujet. Le père Kircher, travaillant à son grand ouvrage minéralogique intitulé « *le Monde souterrain*, » et se trouvant embarrassé devant une multitude de faits étranges, voulut s'assurer que tout cela ne résultait pas d'une confusion avec les gaz méphitiques ou le *feu grisou*, déjà bien connu à cette époque; et pour cela il écrivit à Bernard Brunn, savant célèbre du XVIe siècle, et directeur des mines de Hongrie. Voici le résumé de ses réponses : « RIEN N'EST PLUS VRAI, IL EST PARFAITEMENT CERTAIN, CERTISSIMUM EST, que nous avons dans nos cavernes *la perception d'esprits et de spectres*, non-seulement occupés à divers travaux dont nous ne voyons cependant aucun vestige, mais encore *insultant* nos mineurs, leur lançant des pierres, et quelquefois avec un tel acharnement qu'ils sont obligés d'abandonner leur ouvrage, comme cela arriva il y quelque temps à un mineur nommé Georges Egger qui en mourut. Nos ouvriers, auxquels ces esprits *révèlent ce qui doit leur arriver de bien ou de mal*, sont persuadés que, lorsqu'ils divulguent eux-mêmes ces prédictions, ils meurent bientôt. Nous en avons encore un

exemple dans la personne de Siméon Krauss, qui, au moment même où il confiait la chose à ses compagnons, mourut de mort subite. » Georgius Agricola (*de Anim. subt.*) dit que les montagnes du Tyrol offrent souvent la trace de certains démons-pygmées *aux pieds d'enfant*, faciles à reconnaître, soit par l'empreinte qu'ils laissent dans la mine, soit par les coups que frappent continuellement ces *esprits frappeurs, dæmones malleatores,* et qui, selon nos mineurs, indiquent presque toujours le voisinage de l'or... Quelques ouvriers en *ont obtenu beaucoup* par le ministère de ces esprits, car parmi ces *bergmannleines* (petits hommes de montagne), il y en a qui paraissent assez bons, ce sont les *cobolds*, assez semblables aux *gouteles* et aux *trolls* des Germains, et, comme eux, se contentant de jeter du sable aux ouvriers sans les blesser jamais, tant *que ceux-ci s'abstiennent de riposter*, et, à plus forte raison, d'attaquer. Mais à l'inverse de ces cobolds, il y en a d'autres qu'on appelle *snébergues*, à l'aspect terrible, aux manières féroces, et très-redoutables pour les mineurs...

« Schapelmani, préfet des mêmes mines, continue Kircher, me répondit à son tour, *au nom des magistrats* que j'avais consultés, que « tous les mineurs s'étaient vus expulsés à la fois par ces esprits au moment où ils allaient mettre la main sur une mine très-riche, car c'est comme cela que cela se passe d'ordinaire.

« Les détails et toutes les circonstances de la mort de Siméon Krauss furent ATTESTÉS SOUS LA FOI DU SERMENT par plusieurs vieillards digne de foi.

« Puis viennent tous les procès-verbaux et les dépositions de témoins très-difficiles à obtenir, leurs camarades leur recommandant toujours le silence dans leur intérêt. » (V. Kircher, *Mundus subter.*, l. VIII, sect. 4, p. 103.)

Nous revenons encore aux volcans. Les auteurs anciens nous affirment « qu'on se faisait descendre même dans les cratères *pour y consulter*, mais qu'on en remontait rempli d'épouvante de ce qu'on avait vu et *entendu*. »

Étonnons-nous donc d'entendre raconter par le *Magasin pittoresque* (de 1850, p. 79) une course au mont Tendre, et une descente faite dans une baume au moyen de la réunion de toutes les cordes que l'on put trouver dans sept montagnes. Au bout d'un certain temps, l'explorateur sonna la cloche, remonta, et n'eut que le temps de dire en arrivant : « J'en ai assez vu, » et il tomba mort.

Ne nous contentons donc pas de dire, avec le savant M. Couturier (*Musée des sciences*, 4 juin 1856), « la conclusion à tirer de tous ces faits (d'éruptions) ne nous paraît pas douteuse : c'est que la PUISSANCE qui a opéré les diverses transformations du globe EXISTE ENCORE aujourd'hui dans son sein. »

Mais réfléchissons à ces graves paroles qu'on est tout étonné de trouver dans un numéro de la *Revue française* de 1838 (Philosophie de la nature) : « SELON LEIBNITZ, LAPLACE, ETC., NOTRE PLANÈTE AURAIT JADIS ÉTÉ LUMINEUSE... LE PRINCE DE CE MONDE, QUI ÉTAIT EN MÊME TEMPS LE PLUS GRAND DES ARCHANGES, A ÉTÉ FOUDROYÉ ET PRÉCIPITÉ AU FOND DE LA PLANÈTE QUI LUI AVAIT ÉTÉ ASSI-

GNÉE. C'EST LA LE FEU ÉTERNEL, ET SCHELLING ET SON ÉCOLE SONT DANS LE VRAI LORSQU'ILS DISENT QUE LE CENTRE DE LA TERRE N'EST PAS MATÉRIEL. »

Sans partager probablement ces croyances, la *Presse scientifique des Deux Mondes* (de mars 1862) avait donc raison d'appeler DÉLICATES ET MÉTAPHYSIQUES toutes ces questions d'entraînement de la matière par les courants du magnétisme terrestre.

Nous n'avons jamais prononcé de paroles plus fortes que celles-ci; notre seul crime est donc d'en tirer des conclusions catholiques.

3. *L'air et ses mystères.*

Le système de Grove une fois admis, l'illogisme qui refuserait au *vent* la qualification de force spirituelle serait d'autant plus inexcusable, que les mots *vent* et *esprit* ont toujours été des synonymes parfaits dans toutes les langues (*Spiritus*).

Cette fois, c'est l'*air* qui se trouverait *affecté,* et c'est l'effet *matériel* de cette affection *spirituelle* qu'il nous serait seulement donné de percevoir.

Ce sont des fléaux très-proches parents et presque toujours complices des tonnerres et des ouragans volcaniques, ces *tornados* et *travados* des Espagnols, ces *pampeiros* du Brésil, et surtout ce *simoun* de l'Orient, qui frappe de mort comme la foudre, et aux approches duquel on voit fuir tous les autres fléaux ou génies épidémiques [1].

En dehors de la théorie de notre savant anglais, compulsez celles de toutes les époques, et vous en arriverez toujours à cette conclusion de Pline : « Personne n'a pu surprendre jusqu'ici les premiers éléments de la connaissance de cette cause, non *ignorée,* quoique *encore moins connue; non ignotam etiamsi nondum percognitam* [2]. » Confession sincère sur laquelle un commentateur moderne du savant romain renchérit encore en ces termes : « Nous ne sommes pas beaucoup plus avancés sur cet article que ne l'étaient les Anciens;

1. Son nom vient de *samm, poison.* M. Drach croit que c'est lui qui fit périr, en une nuit, les cent quatre-vingt-cinq mille Assyriens du camp de Sennachérib, bien qu'il soit dit que ce fut l'*ange du Seigneur.* Ce serait alors une belle application du fameux verset : « Il fait des vents et des feux ses anges et ses ministres. » Au reste, lorsqu'on se rappelle que chez les Juifs l'ange de la mort par excellence était Sammael, on pourrait peut-être retrouver assez facilement dans ce mot son étymologie de *sammun,* poison, venin. *Samma-el* voudrait dire « force des venins. »

2. *Hist. nat.*, l. II, p. 149.

aux préjugés et aux superstitions près que nous avons dépouillés, nous n'en savons pas beaucoup davantage, et ce n'est pas sans raison que Buffon a prophétisé qu'on tenterait toujours en vain de donner une théorie des vents.

Or, quelles étaient les superstitions dont on parle ici? C'était, par exemple, de croire avec Hésiode que « les vents étaient fils du géant Typhée, et de les supposer enchaînés ou déchaînés à volonté par Éole; » c'était d'écouter l'oracle de Delphes, lorsqu'aux approches de la flotte de Xerxès il conseillait aux Grecs de « sacrifier aux vents, » ou de s'imaginer, comme les Athéniens, que « la submersion des quatre cents vaisseaux perses sur les rochers du mont Pélion était due à ces mêmes sacrifices qu'ils venaient d'offrir à Borée, sacrifices que les mages de Xerxès ne parvinrent que le quatrième jour à contre-balancer par d'autres sacrifices à Téthys [1]. »

C'était de croire, avec Xénophon et la *Cyropédie,* que « le vent du nord (l'aquilon), incommodant beaucoup l'armée, il avait cessé subitement après le sacrifice qu'on lui avait offert [2].

C'était de croire avec le même auteur (Hérodote) et Nonnus [3] que Psyllos était allé faire la guerre à la tête de sa flotte au *vent du midi* (*dæmonio meridiano*), et que ce vent les engloutit tous.

C'est de croire aujourd'hui avec les Hindous que Pavana, le dieu de l'air, avait obtenu par les prières de sa mère *Aditi* la promesse de s'élever un jour au-dessus du dieu du ciel, Indra.

C'est d'élever, comme tous les insulaires des Maldives, des autels au dieu du vent, et de *les vendre* comme les Samoyèdes et les Lapons d'aujourd'hui, en cela les héritiers directs non-seulement d'Éole, ce *roi-médium* du dieu dont il prenait le nom, mais d'Empédocle, d'Abaris et de Pythagore [4], ceux-ci étant prédécesseurs à leur tour du philosophe Sopater [5], ainsi que des magiciens punis par la loi des Douze Tables [6],

1. Hérodote, *Polym.*, CXC.
2. *Cyropédie.*
3. Nonnus, *Dionys.*, ch. XIII.
4. Voir Diogène Laerce, t. VIII, ch. LIX, « Compescesque truces ventorum rite procellas; » — S. Clément, *Strom.*, l. V; — Jambl., *Vie de Pyth.*, l. I, ch. XXIII.
5. Condamné à tort ou à raison, sous Constantin, pour avoir *enchaîné les vents* et causé la famine en empêchant aussi l'arrivée des navires chargés de blé. (Suidas, *verb.* SOPATER.)
6. Rien n'est divertissant comme de voir l'embarras que causent à nos jurisconsultes et professeurs de droit, d'une part, la grande et double autorité de la loi des Douze Tables ou des *Institutes* de Justinien, et, de l'autre, la peine

des *tempestarii* de Charlemagne[1], des Druidesses de l'île de Sein,... ou bien enfin des esprits frappeurs de 1854, disant, devant de *très-grands personnages,* peu de temps avant la fameuse tempête de la mer Noire, lors de la campagne de Crimée : « Vous allez voir comme nous allons secouer vos vaisseaux. »

Il est vrai qu'il faudrait tout de suite étendre ce mot de superstition à la Bible dont la cosmologie mystique n'est pas aussi loin sur ce point de la cosmologie païenne qu'on pourrait le penser.

Qu'est-ce en effet que *cet esprit des tempêtes,* « *Spiritus procellarum,* » dont nous parlent le psaume CXLVIII et le psaume XVI[2] ?

Qu'est-ce que cette *trombe* satanique qui vint s'abattre sur la maison de Job, et dont saint Augustin disait « qu'on ne pourrait pas croire qu'une telle puissance ait été laissée au démon, si les saintes Écritures n'étaient pas trop formelles à cet égard pour que l'on conservât le moindre doute[3]? »

portée contre les *enchanteurs de fruits* (*qui fruges excantassent*) et les *transporteurs de moissons* par charmes (*segetem pellicens incantando*). Que de peines évitées, grand Dieu! pour peu que l'on eût voulu permettre à l'histoire moderne d'éclairer sur ce point l'histoire ancienne, et de justifier la sagesse romaine par le double exemple de Hoppo et de Stadelein, magiciens allemands, coutumiers du même fait, si l'on en croit le célèbre Sprenger.

1. (*Capitul.*) M. Salverte, tourmenté de tant de rapports entre les anciens *conjurateurs* de grêle, du succès desquels le sérieux Pausanias se porte garant, et les mêmes *conjurateurs* de vents, condamnés par Charlemagne, M. Salverte se livre à un véritable désespoir. « Les sorciers de ces derniers temps ne faisaient-ils donc que renouveler les croyances et peut-être les pratiques des âges antérieurs? Nous n'osons l'affirmer; mais ce qui nous paraît certain, c'est que des procédés tendant au même but ont été très-anciennement prescrits et exprimés en hiéroglyphes, entre autres certaines *cérémonies toscanes très-ridicules* que les agriculteurs employaient pour apaiser les vents et conjurer la tempête. Tout cela n'était que des hiéroglyphes mis en action!... C'était le comble du délire et de la stupidité!... Si les hommes dont parle Pausanias parvenaient à détourner la grêle,... c'est qu'il ne devait pas en tomber. » (*Sciences occultes,* p. 376).

A merveille, mais nous respectons trop Pausanias pour supposer qu'avant d'écrire « J'AFFIRME AVOIR vu moi-même des hommes qui, par de *simples prières* et *enchantements,* détournèrent la grêle » (*Corinth.*) il n'aurait pas fait la contre-épreuve pendant un temps parfaitement calme et serein, et n'y aurait pas regardé à *dix fois.*

2. « Il dit, et l'esprit des tempêtes s'est apaisé *aussitôt. Dixit et stetit statim procellarum spiritus.* »

3. *Cité de Dieu.*

Les siècles s'accumulent, le vieux monde fait place au nouveau, et certains phénomènes conservent leur forme et leur signification. L'article que nous donnons en note en fait foi[1].

1. On lit dans le journal *le Monde* (nouvelles de Rome, à la date du 2 novembre 1861 :) — « La croyance aux interventions des puissances angéliques bonnes ou mauvaises dans les accidents qui nous sont propices ou nuisibles est également acceptée par les hommes d'une trempe d'esprit opposée, par les forts et par les faibles. Entre ceux-ci et ceux-là se placent des frondeurs, des orgueilleux; nous n'avons pas la prétention de les convaincre; nous nous adressons à ceux *qui nous comprennent*.

« Mercredi soir, Rome a subi une manifestation de ces puissances angéliques, qui, avec la permission de Dieu, a semblé devoir abîmer dans une ruine complète ce que les catholiques vénèrent le plus, la personne de N. T. S. P. le Pape. Depuis deux jours, le siroco soufflait avec violence; de grands nuages noirs s'étendaient comme un voile sur la ville et s'ouvraient de temps en temps pour laisser tomber des pluies torrentielles.

« Vers le soir, une trombe ayant la forme d'un cône à la base supérieure, large et lumineuse, et venant du sud-ouest, a traversé les jardins et les vignes, et, rasant le Janicule et la porte San-Spirito, s'est abattue sur le Vatican. *Les quatre-vingts* paratonnerres qui protégent la demeure du Vicaire de Jésus-Christ ont reçu d'abord simultanément les décharges de cette terrible artillerie aérienne, puis on a vu la pointe du cône pirouetter dans la grande cour de San-Damaso, sur laquelle s'ouvrent les Loges de Raphaël, et aussitôt les grandes portes vitrées, les immenses fenêtres des galeries ont été enlevées et broyées. Toutes les lumières ont été éteintes, et les nombreux habitants de cette demeure, éperdus, étouffant dans le vide que faisait le fléau, ont cru à une destruction totale. Aux détonations, aux bruits épouvantables qui ont fait trembler le palais sur ses bases, quelques-uns se sont persuadé qu'une mine avait dû éclater sous l'appartement du Pape, et l'on se figure aisément les angoisses de tous. Pie IX était tranquille; il ne dormait pas au milieu de la tempête, comme son divin Maître; il veillait et priait.

« *Je suis comme Job; le démon m'attaque de tous côtés,* » a-t-il dit à ceux qui sont entrés dans sa chambre.

« Mais si le démon avait la puissance d'assouvir ses fureurs dans la demeure apostolique, les bons ange du Pape protégeaient sa personne sacrée. Sa *chambre a été la seule épargnée, sa fenêtre a été la seule intacte.*

« Dans la grande salle appelée de Constantin, où se trouve la fresque de Jules Romain, toutes les vitres ont été broyées et rejetées à l'extérieur. Les débris des globes de cristal qui enveloppaient les becs de gaz dans la grande cour d'honneur ont été retrouvés plantés dans le mur d'un appartement situé dans une autre cour. Les grosses ardoises de Gênes, ayant un centimètre d'épaisseur, qui recouvraient le Belvédère, voltigeaient comme

Qu'est-ce que ces quatre anges de l'Apocalypse[1] qui se tiennent aux quatre directions de la terre, maintenant les quatre vents, et auxquels on recommande de ne pas agir jusqu'à ce que les serviteurs de Dieu soient marqués?

Delrio en a fait des *alastores*, et n'a pas de peine à le prouver.

Tout cela est la répétition des *dives* mazdéens, des *tryphons* égyptiens, des *dieux de l'air* du Mexique, sans que les uns ou les autres aient jamais eu le moindre besoin de se copier.

A quoi bon chercher le premier inventeur de vérités qui naissent, vivent et meurent avec le monde?

Et certes, cette fois on ne reprochera pas aux *alastores* d'exercer sur le monde un empire trop restreint. Lorsque d'un souffle de sa bouche ou d'une rafale du simoun, l'ange de là mort ôte la vie à cent quatre-vingt-cinq mille hommes, lorsqu'il soulève les flots et submerge soit les flottes de Xerxès, soit les armées de Pharaon, soit les riches navires de nos grandes cités modernes, lorsqu'il doit anéantir dans l'avenir « la tierce partie des hommes en déliant les tempêtes, » ce n'est certes plus l'*esprit frappeur* étriqué de nos dernières années, c'est l'esprit *frappant* sur la plus vaste échelle (*Spiritus percutiens*), dont l'Écriture sainte égale alors la terrifiante poésie aux consolations de cette autre poésie des anges *de la paix* que nous avons vus *pleurer* sur les maux de leurs nations[2].

Nous voudrions pouvoir renfermer dans la double action de ces grandes et adverses causes toute notre théologie météorologique, mais elle se subdivise probablement comme elles-mêmes : auprès des *recteurs* et des *tyrans* principaux se tiennent à leur rang les *malices* invisibles et les *follets* de l'atmosphère, troupes légères, il est vrai, mais souvent tout aussi meurtrières que leurs maîtres, et ne se reposant de leurs méfaits qu'en se livrant aux mille espiègleries de leurs prestiges.

Ce sont encore les *lutins* de Jupiter, dont la mission consiste à porter le trouble et l'effroi dans les esprits pour le renversement apparent ou burlesque de toutes les lois de la nature.

Ce sont surtout les fustigateurs impitoyables de l'orgueil scientifique.

Il serait trop long d'énumérer les innombrables mystifications par

des plumes. Par bonheur, aucune des grandes peintures de Raphaël n'a été endommagée. L'arsenal a peu souffert.

« Dans l'état des finances pontificales, ces désastres sont doublement regrettables. Le dommage causé au Vatican s'élèvera à 40 ou 50,000 fr. »

1. Chap. VII, v. 1, 3, 6.

2. Tome II de ce Mémoire, p. 157.

lesquelles ils se plaisent à le déconcerter à tout propos : là, par les phénomènes magnétiques ; ici, par des tables qui valsent et qui écrivent ; hier, par la fausse chorée d'une Angélique Collin ; demain, par une avalanche inexplicable de tuiles et de cailloux ; puis, quand cette science aux abois s'est bien et dûment compromise par les explications que l'on connaît, l'agent taquin disparaît et laisse, après trois ans d'ennuis, ses adeptes et ses explicateurs également mystifiés de tant de tapage et de tant de silence.

Parmi les petites persécutions spirites de la science figure certainement au premier rang le phénomène des *pluies merveilleuses* que nous allons examiner.

Plus que jamais il est à l'ordre du jour, car on lisait, le 11 août 1858, dans le journal *l'Institut*, la note suivante :

« Nous signalerons, parmi les pièces de la correspondance dépouillée par M. Flourens, une lettre relative aux pluies de crapauds dont M. Duméril a prétendu pouvoir mettre en doute la réalité. L'auteur de cette lettre paraît être un des témoins de l'une de ces pluies dont la relation a été envoyée à l'Académie en 1834. Quand on a reçu des petits crapauds sur la tête en plein champ, quand on a senti la pluie vous en jeter à la figure, quand on en a vu pendant une averse tomber par la cheminée d'une auberge, est-il possible, nous écrit ce correspondant, d'admettre comme légitimes les explications de M. Duméril ? »

Non, ce n'est pas possible, mais il est très-probable que ce correspondant, quel qu'il soit, subit en ce moment, comme tous les autres, la peine du talion, et qu'il avait ri bien longtemps, à part lui, des crapauds du prochain.

Il faut être juste cependant ; malgré l'opposition de M. Duméril, la science en général (sinon l'Académie) a fini par accorder à quelques correspondants obscurs la confiance qu'elle refusait à l'histoire tout entière, et désormais on peut parler, sans faire sourire personne, des pluies de pierres, de grenouilles, de sang et de cendres, etc.

La grande leçon des pluies de pierres ou aérolithes ne pouvait pas être tout à fait perdue.

La science, qui ne peut pas admettre *toutes* ces pluies, en choisit donc quelques-unes ; puis, le problème *une fois posé comme elle l'entend*, elle l'explique *à merveille*. « C'est ainsi, dit-elle, que tombe *tout le côté prodigieux* des récits historiques fondés, il faut le reconnaître, sur quelques phénomènes dont *nous avons enfin la clef*. »

Dès ce moment, le bon public en reste persuadé, mais nos lecteurs vont pouvoir s'assurer de la facilité avec laquelle cette prétendue *clef* ouvre toutes ces *serrures* très-historiques.

Pluies de pierres. — L'histoire académique des aérolithes est trop connue pour que nous puissions nous y arrêter encore ; mais, quelque connue qu'elle soit, on en est encore à la comprendre, et pour notre part nous restons stupéfait de cette longue incrédulité lorsque nous ne pouvons entr'ouvrir un seul des grands historiens ou philosophes de l'antiquité, un seul écrivain sérieux depuis l'ère chrétienne, un seul livre de cabale ou de sciences occultes, un seul voyage sérieux, et nous allions presque dire un seul *almanach*, sans que ces grands faits d'aérolithes et de pluies de pierres ne s'y trouvent inscrits en caractères énormes, décrits avec une exactitude minutieuse et souvent expliqués avec une force de vraisemblance scientifique qui nous laisse de bien loin derrière eux.

Jamais nous n'avons eu le désir qu'on nous prête de vouloir *humilier* une science qui, sur tant d'autres points, excite en nous le sentiment toujours si doux d'une immense admiration; mais lorsque nous la voyons arriver jusqu'au XIXe siècle sans se douter le moins du monde d'un fait dont les incessantes manifestations couvrent encore la terre, et, SEULE, ignorant sur cette même terre ce qui s'y passait tous les jours, les bras nous tombent, et nous nous demandons quelle malédiction peut donc peser, non pas sur tel ou tel savant qui fait la gloire de son siècle et de son pays, mais sur le savant aristocratique et collectif, qui, barrant continuellement les voies à ce dernier, ne saurait voir, entendre et toucher ce que tout le monde, y compris l'homme du peuple et le sauvage, a vu, compris et touché avant lui.

Il y a là évidemment un châtiment; « il a livré le monde à leurs disputes, AFIN QU'ILS NE SACHENT PAS. »

Mais revenons à nos pierres.

Quand l'illustre Lavoisier, dénégateur obstiné jusqu'à son expérience personnelle, eut fini par *céder* à l'aérolithe qui avait failli l'écraser, la science s'était vue obligée de faire une grande amende honorable de plus à cette impitoyable tradition qui lui en demande une chaque matin et qui lui en réserve bien d'autres [1].

Enfin il vint un jour où il fallut bien parler *pierres;* mais celles-ci

1. Il paraît que nous avons tort de faire marcher aussi vite sa conversion aux pierres fulgurales, car nous lisons dans la *Revue des deux Mondes*, octobre 1835, que « pendant *plusieurs années* le travail de Lavoisier et les récits les plus authentiques de ces sortes d'événements étaient accueillis encore avec le plus profond mépris par les hommes qui s'étaient constitués juges dans toutes les questions scientifiques. »

se divisaient, comme tant d'autres phénomènes, en deux ordres : les pierres scientifiques et les pierres MYSTÉRIEUSES. Il en arrivait de tous les côtés de bien bizarres, en effet, et l'occasion était belle pour la science de se venger sur celles-ci de la si dure leçon infligée par les autres.

Tout le monde lui pardonnait cette fois ce nouvel ostracisme, et personne ne paraissait se douter que les unes fussent tout aussi historiques que les autres.

Sans vouloir ici passer en revue toutes les rêveries scientifiques et contradictoires que nous avons vues sortir de ce laboratoire d'explications, et pour ne rien avancer sans démonstration évidente, qu'il nous suffise de rappeler la théorie qui regardait ces nouveaux corps comme des produits de notre atmosphère, résultant de grandes et soudaines combinaisons chimiques. On vous en expliquait la marche: « L'hydrogène emportait en dissolution des molécules métalliques et autres à une grande hauteur, et là, ce gaz, enflammé par quelque orage, abandonnait ces molécules, qui se réunissaient alors pour former des aérolithes. » C'était un peu compliqué, mais que voulez-vous? on fait ce qu'on peut. Toutefois, on ne s'est pas montré bien reconnaissant de tant d'efforts infructueux; on a senti que la théorie de la création chimique improvisée s'adaptait assez mal aux grandes masses de fer vierge tombées et recueillies à diverses époques. Par exemple à celle de seize cents livres pesant, découverte en 1772 par Pallas, en Sibérie, sur le *Jénicei*, et surtout à celle de trente mille livres mesurée par Rubin-Célis à *Ohaca-Gualamba* dans l'Amérique méridionale... Après s'être moqué, pendant des siècles, de la prétention de nos vieux alchimistes qui osaient, devant tous les fourneaux de la science, aspirer à la production d'un peu d'or, et précisément au moyen de l'hydrogène sulfuré, on n'hésitait plus à confier au même agent l'improvisation subite et tout à fait *en l'air* de pareilles montagnes de fer vierge. O Flamel ! où étais-tu? et que tu paraissais timide et sage auprès de ces alchimistes modernes !.... Force fut donc de remplacer la théorie chimique par la théorie lunaire, et de faire partir du fin fond des volcans de notre voisine ces volumineux messages qui, malheureusement, ne portaient ni leur timbre ni leur date. D'ailleurs l'analogie n'était pas favorable à cette force de projection. Tout ce que lancent nos volcans terrestres retombe toujours quelque part, et l'histoire ne nous a pas encore appris que l'on ait jamais vu partir de nos cratères de semblables cubes de fer pour un voyage indéfini.

Il en est de même de la théorie des fragments planétaires circulant avec tout le reste dans les espaces de notre système solaire, et se pré-

cipitant sur nous aussitôt qu'ils se laissent prendre à notre sphère d'activité terrestre, etc.

Tout cela soulève des objections à l'infini et ne paraît pas plus satisfaire les inventeurs que les sceptiques.

En un mot, la science n'a rien trouvé de plausible à nous dire sur les aérolithes purement scientifiques et le confesse assez généreusement.

Mais pour n'avoir rien dit, tout n'est pas dit, et nous lui demanderons de quel droit *critique* elle se permet de retrancher des annales aérolithiques du vieux monde, ou d'y faire entrer, toujours suivant son bon plaisir, certaines pluies de *pierres* qui peuvent se passer parfaitement et des improvisations de l'hydrogène, et des volcans lunaires, et des planètes écornées.

Comment oublier, par exemple, qu'un des plus grands philosophes de l'antiquité, Anaxagore, avait pu annoncer aux habitants de Clazomènes, l'*an* XI *de la* 78e *Olympiade,* qu'une pierre énorme, venant de se détacher du soleil, tomberait infailliblement sur la terre ? Ce qui arriva en plein jour près le fleuve *Ægos,* au dire de Pline : « Cette pierre *se montre encore aujourd'hui* ; elle ressemble par la couleur à une pierre noircie par le feu, et égale en grandeur la plus grande pierre qu'un char ordinaire puisse transporter. »

Mais voici quelque chose de plus curieux encore que la prédiction ; c'est qu'à partir de l'annonce d'Anaxagore on prétend que cette pierre, avant de tomber sur la terre, fut vue pendant soixante-quinze jours de suite comme un nuage enflammé et lumineux parcourant les airs et S'Y SOUTENANT AGITÉE TANTÔT D'UN CÔTÉ ET TANTÔT D'UN AUTRE.

Aristote, qui semble admettre le récit *dans son intégrité,* essaye, comme on essayerait aujourd'hui, de l'expliquer par « un rocher détaché d'une montagne, lequel, *agité et soutenu* longtemps *par son mouvement et par la force de résistance de l'air,* aura cependant fini par tomber [1]. » Plutarque, plus fort à ce qu'il paraît sur la théorie des *graves,* qui, en général, n'offrent pas beaucoup d'oscillations et de suspensions de ce genre, Plutarque, disons-nous, rejette avec dédain l'opinion d'Aristote [2]. Quant à Pline il reste confondu : « S'il y a quelque vérité dans ce récit, dit-il, la prescience du philosophe est une merveille beaucoup plus inexplicable que le prodige. »

Mais comment faire ? il ne saurait rien gagner au doute qu'il vient d'émettre, puisque deux lignes plus bas, parlant d'une autre pierre

1. *Météorologie,* l. I, ch. VII.
2. In *Lysandro.*

moins considérable, il est vrai, mais conservée de son temps aussi dans le Gymnase d'Abydos, il est obligé d'avouer qu'ANAXAGORE, CETTE FOIS, AVAIT FORMELLEMENT PRÉDIT SA CHUTE [1].

Comment! la science antique annonçait les aérolithes de l'avenir, quand nous ne pouvons pas admettre tous ceux du passé!... Décidément nous ne sommes pas en progrès [2].

Pour peu que l'on respecte Plutarque, Aristote, Pline et la tradition, explique qui pourra la prédiction et surtout la *suspension*, la première sans télescope, la deuxième *contrairement à toutes les lois de la physique,* car cette espèce d'aérolithes manquait complétement à nos annales modernes et prouvait, au reste, qu'Anaxagore s'instruisait aux mêmes sources qu'Empédocle et Pythagore. Quant au XVIII[e] siècle, il s'amusait beaucoup de ces pierres *planant comme des vautours*, etc.

Nous écrivions et soulignions ces deux mots en 1857, mais voyez ce que c'est que de savoir attendre!

Voici qu'en 1860 nous nous enrichissons de deux récidives très-authentiques cette fois de cette même *suspension impossible.*

Quelle bonne fortune!

Dans la 3[e] année de son *Musée des sciences*, p. 334, le savant M. Le Couturier, de regrettable mémoire, parlant d'un énorme aérolithe tombé le 9 décembre 1858, près d'Aussun, ajoute : « Cet aérolithe présenta une particularité bien remarquable : « ON L'A VU S'ARRÊTER ET SE BALANCER QUELQUE TEMPS DANS LE CIEL. »

Effectivement c'est très-remarquable, mais beaucoup moins encore que cet immense glaçon en forme de meule qui, au siècle dernier, PLANA PENDANT PLUSIEURS HEURES au-dessus de la ville de Marseille épouvantée, et finit par se résoudre en grêlons qui furent regardés, si nous avons bonne mémoire, comme le premier signal de la fameuse peste de Belsunce [3].

Mais qu'est-ce que tout cela auprès de cet énorme fait de *lèse-gravité* garanti par M. Babinet?

Nous voudrions pouvoir le transcrire en lettres capitales, tant il nous paraît important, comme réponse aux partisans exclusifs de l'*indéfectibilité* des lois naturelles.

1. *Hist. nat.*, l. II, ch. LVIII.

2. Voir à ce sujet Xénophon, *Mirab.*, l. IV; — Josèphe contre Appien, l. II; — Saint Cyrille *contre Julien*, l. VI; Tatien, Suidas, Casaubon, Scaliger, etc.

3. On se rappelle que dans l'antiquité la chute de ces pierres amenait souvent la peste, comme leur culte la guérissait.

Nous le recommandons à l'attention de nos lecteurs.

« *On sait,* dit M. Babinet, la théorie des bolides et des aérolithes. *Ce sont* des fragments planéticulaires qui n'ont pas été ramassés dans les grandes agglomérations de matière chaotique. Quand la terre donne *tête baissée,* comme vers le 10 août et le 12 novembre, dans cette tourbe poudreuse, alors l'attraction les fait se *précipiter* sur nous. »

Très-bien ; la loi doit être alors la même pour les petites planètes *manquées* que pour celles qui ne le sont pas ; mais que dire lorsqu'on voit « de gros aérolithes et des bolides puissants » REMONTER, au contraire, dans les espaces célestes ? Quand on voit celui de Weston, dans *le Connecticut,* « mitrailler toute une zone américaine *et retourner* au lieu d'où il était parti ? « Le bolide en réchappa » dit toujours M. Babinet. A merveille, mais l'attraction en réchappe-t-elle aussi facilement ? — « Ce fut *apparemment*, dit-il, un effet *combiné* de la *pesanteur* de l'air et de sa *résistance.* » — De mieux en mieux ; mais par quel singulier caprice la *mitraille qui se précipitait* n'obéissait-elle plus aux mêmes lois ? Songeons-y bien ; LA PIERRE TOMBAIT EN DÉTAIL PENDANT QUE LA MASSE REMONTAIT !... Attraction toute nouvelle qui permet aux objets de *s'envoler* en raison directe de leur masse et de leur poids !... [1].

M. Babinet comprend si bien qu'un tel fait va placer son indéfectibilité des lois naturelles dans une position *délicate,* qu'il se hâte de *remonter* un peu lui-même vers un autre ordre de vérités. « *Il n'y a pas de doute,* dit-il, que les boucliers *sacrés* de Rome, les *ancilia* tombés du ciel, n'eussent la même origine. » (*Œuvres phys.*, t. v, p. 20.)

Quel aveu ! Du moment où ces boucliers ne venaient ni de l'homme ni de la terre, il va falloir nous expliquer leurs sculptures merveilleuses et leur dédicace « *au peuple romain* » écrite par des artistes nécessairement atmosphériques ! Décidément, il y a deux ordres, deux lois, deux origines pour les aérolithes comme pour les boucliers.

Quant aux pluies de pierres *sans prédiction et sans suspens,* elles ont été trop nombreuses pour qu'on puisse en aborder le catalogue. Les monts sacrés surtout en étaient continuellement frappés, et l'on sait la terreur que causèrent à Rome celles qui tombèrent du temps de Tullus Hostilius sur le *monte Cavo*, et s'y renouvelèrent depuis lors avec une constante prédilection.

1. Cet aérolithe de Weston avait environ DIX-HUIT CENTS pieds de diamètre.

Partout les auteurs païens se servent de la même expression que nos livres saints. Ce ne sont jamais des cailloux et jamais de grêlons, mais *saxea grandinis*, des *rochers de grêle*, ou, pour parler plus correctement encore, comme le dit un traducteur habile, une *grêle de rochers*.

Nous verrons tout à l'heure quelle forme extraordinaire prenaient quelquefois ces pierres merveilleuses.

Mais passons à d'autres pluies, car il y en avait pour tous les temps et, si l'on peut s'exprimer ainsi, pour tous les goûts. Chaque époque avait sa pluie bien spéciale et bien homogène.

La science moderne, avons-nous dit, en connaît quelques-unes, et se vante d'expliquer assez bien les pluies de *crapauds*, les pluies de *sang*, les pluies de *cendres*, etc. « On ne peut cependant expliquer les premières, dit-elle, *qu'en* admettant, ce *qui paraît assez difficile*, que le soleil en *pompant* les vapeurs des étangs a entraîné avec elles du frai de grenouilles [1]. » Les prétendues pluies de *lait* ne sont plus, à l'entendre, qu'une poussière blanche détrempée par la pluie et formée d'un amas innombrable de petits vermisseaux imperceptibles. Les pluies de *sang* ne seraient plus, à leur tour, qu'une liqueur rougeâtre, déposée par de certains papillons. Quant aux pluies de *chair*, de *rats*, etc , on les devrait aux *distractions* de quelques animaux de proie qui auraient laissé tomber leurs victimes... Quant aux pluies de *briques*, il en tombe en tous pays *par de grands vents*, et, enfin, pour les pluies de *laine*, l'explication en est bien simple : il ne faut que du vent et le voisinage d'une bergerie et d'une *draperie* pour produire ce prodige,... etc. [2]. »

Parlons donc une fois sérieusement. On vient de faire généreusement amende honorable à l'histoire et de reconnaître le *fond* de ses assertions. Mais, de bonne foi, croirait-on avoir abordé la partie mère du problème tel qu'elle nous l'avait jadis posé?

Sachons-le bien : les Aristote, les Plutarque, tous les sénateurs de Rome, tous les sages de la Grèce, et surtout le *devin* Anaxagore, auraient pris pour une insulte et couvert de leurs mépris des interprétations pareilles. Comment! le Capitole et l'Aréopage ne seraient allés consulter les dieux en grande pompe et n'auraient imposé aux nations de longues et solennelles expiations que faute de s'être aperçus qu'il

1. *Diction. encycl.*, art. PLUIES.

2. Toutes ces belles explications, insérées dans les notes de la grande édition de Pline, n'ont pas fait un grand pas depuis 1771, et se retrouvent encore partout aujourd'hui.

manquait quelques briques ou quelques flocons de laine à la maison et à la bergerie voisines?... Heureusement pour nous et pour notre honneur national, ils sont dans l'impossibilité de nous répondre, car, prenant en pitié notre stoïque incroyance, ils nous diraient encore ce que disaient les oracles sur la pluie de briques, tombée pendant le plaidoyer pour Milon : « Méfiez-vous des pluies d'en haut; » et Pline, l'histoire à la main, nous répéterait ce qu'il avait tant de fois affirmé à propos de phénomènes du même ordre. « Sachez, nous dirait-il encore, que le mal de ces événements ne se bornait jamais à l'accident momentané, mais que celui qu'ils présageaient était bien autrement grave. *Jamais,* dit-il, on n'a vu trembler Rome, sans que ce ne fût le pronostic de quelque événement très-fâcheux « *Nec vero simplex malum, sed par aut majus ostentum* [1]. »

Et dans le fait, il s'agissait bien vraiment de quelques briques et de quelques débris d'animaux! écoutons Denys d'Halicarnasse :

« Tout le monde, dit-il, s'attendait à quelques maux irrémédiables. Cette crainte fut appuyée par des signes divins qui parurent d'autant plus terribles que quelques-uns n'étaient pas marqués dans les registres publics, et que, de mémoire d'homme, on n'avait rien vu de semblable ; les feux qui couraient dans l'air ou qui restaient dans l'endroit où ils avaient été allumés, les mugissements et les continuels tremblements de terre, les *spectres* que l'on voyait voltiger tantôt sous une forme et tantôt sous une autre, les *voix effrayantes* qu'on entendait de toutes parts, et plusieurs autres prodiges troublaient les cœurs des mortels. On trouvait néanmoins qu'il en était arrivé de semblables autrefois, et qu'il ne s'agissait que du plus ou du moins ; mais ce qui suivit ces premiers signes était absolument sans exemple. On n'avait jamais vu ni entendu rien de pareil ; *l'épouvante et l'alarme* se répandirent partout; il tomba d'en haut une QUANTITÉ AFFREUSE, non pas de neige, mais de chair [2],...» etc., etc.

D'après la théorie précédente, il fallait donc que tous les vautours de l'Italie *fussent distraits* au même moment. Soit, mais écoutons la fin : « Les oiseaux *de toutes les espèces* fondaient sur une partie de cette riche proie, et le reste se conservait non-seulement dans la ville, mais dans toute la campagne, sans altération aucune ni d'odeur ni de couleur [3]. »

Et d'ailleurs, lorsqu'au lieu de chair c'étaient « de gros *pains noirs*

1. *Hist. nat.,* l. II, ch. LXXXIV.
2. Denys d'Halic., l. II, p. 427.
3. Id., ibid.

qui tombaient comme à Sora, dans l'Apulie, et dont plusieurs *milliers d'hommes se nourrirent,* » que devenait la distraction des vautours [1] ?

Et lorsque c'étaient des poissons? Ah! pour ceux-ci, nous *savons* que la science moderne les explique *à merveille.* « Tout le monde sait, dit le *Magasin pittoresque* [2], que les trombes, aspirant les eaux des étangs, peuvent verser sur la terre une multitude d'animalcules qui retombent sous forme de pluie... Ce phénomène *si simple* se renouvelle néanmoins à de rares intervalles. » Et l'auteur d'en citer des exemples. Mais nous lui demanderons toujours pourquoi ces enlèvements si exclusivement spéciaux, lorsque les trombes enlèvent d'ordinaire TOUT ce qui se trouve sur leur passage. Nous lui demanderons encore pourquoi personne ne voit jamais l'*enlèvement,* mais toujours *la pluie;* sous quelle influence *hydrogénique* le *frai* de grenouille se change subitement en grosses grenouilles, et quel Dieu leur prête assez de vie pour que tous ces *petits* poissons invisibles deviennent instantanément de si visibles et si *grands* poissons.

Nous lisons dans les comptes rendus de l'Académie des sciences (29 avril 1861) :

« M. Castelnau nous écrit : « Il vient d'y avoir un tremblement de terre à Singapore; il a duré deux minutes et fut suivi d'une pluie torrentielle.

« ..... Dès que le soleil se fut remontré, je vis tous les Chinois et les Malais occupés à ramasser des paniers de poissons (*clarias batrachus*), espèce de siluroïde qui se rencontre apparemment dans les eaux douces de Singapore, de Siam, de Sumatra, de Bornéo; ils avaient 26 ou 30 centimètres de long.

« Ma première pensée, malgré l'affirmation de ces gens qui venaient, disaient-ils, de les voir tomber, fut qu'ils s'étaient traînés là, grâce à leur faculté de cheminer à terre pendant quelques instants ; mais malheureusement la cour était entourée de murs (sans cela le témoignage de la foule courait grand risque). D'ailleurs, *il n'y avait aucune rivière ni cours d'eau capable de fournir cette quantité,* qui envahissait une vingtaine d'hectares et toute la partie orientale de la ville.

« Peut-on supposer que, le 22 février, nous eussions été visités par une trombe qui aurait *aspiré* de nombreux poissons d'eau douce en passant sur quelque large rivière de Sumatra, et qui les aurait lancés sur son passage? Je ne soumets qu'en *tremblant* une *semblable hypothèse.* »

1. Fincel, l. III.
2. Année 1853, p. 328.

Ainsi, voilà des myriades de poissons aspirés, qui se trouvaient tous exclusivement réunis dans une rivière qui *ne saurait* les produire!...

Mais que firent de leur côté les Malais? Ils allèrent tout de suite prier le génie du Volcan, *Goonong*, qu'ils affirmaient être l'*auteur de* TOUT CELA. Les Malais connaissaient mieux leur affaire que le savant.

Nous demanderions encore au même auteur pourquoi, en parlant des pluies de *lemmings* (sorte de petits rats) en Laponie, il tient encore aux oiseaux carnassiers, *ouvrant un large bec et laissant tomber leur proie,* lorsqu'il convient, sur la foi des voyageurs, que ces apparitions merveilleuses ont quelquefois lieu par *millions,* dans ce pays où d'autres voyageurs sont quelquefois quatre ans sans en rencontrer un seul. Il nous semble que *les millions* dérangent un peu la théorie du *bec ouvert.*

En général, ces explications toutes simples (oh! oui, extrêmement simples!) sont tellement commodes qu'on se garde bien de les compromettre en regardant de trop près aux détails [1].

Il faut en faire autant lorsqu'on voit un homme comme M. Le Couturier attribuer aux seuls vents l'honneur d'avoir transporté de la Guyane au Dauphiné sept millions de kilogrammes de cette terre rouge qui vint, en 1846, épouvanter le Lyonnais et le Dauphiné. S'il s'était mieux informé, il aurait vu que presque toujours ces transports s'effectuaient sans le vent et très-souvent même *contre* lui [2].

M. Babinet nous accordait tout à l'heure que les fameux boucliers de Numa n'avaient pas une origine différente de celle de ses aérolithes. S'il en était ainsi, il n'y aurait vraiment nulle raison pour ne pas leur associer les pluies de cothurnes, de flèches, de lances et de haches, tout aussi bien attestées que toutes les autres.

De haches!... Nous prononçons là un mot bien actuel et bien essentiel à presser davantage, puisque M. Boucher de Perthes nous affirme que celles qui font sa gloire, et que l'on retrouve par milliers dans les cavernes et les terrains antédiluviens, étaient *en tout* semblables à ces haches que les anciens disaient tombées du ciel, et qu'ils appelaient *ceraunia* ou *haches de foudre.*

C'est commettre une bien grande faute philosophique que d'omettre comme on le fait aujourd'hui un rapprochement si curieux. Personne n'y pense, et personne ne se demande comment la *superstition* pouvait être assez forte pour que tous les peuples du monde pussent voir tomber, en tout temps et en tout lieu, ce qui ne tombait pas du tout.

1. *Magasin pittoresque,* année 1853, p. 24.
2. *Panorama des mondes,* p. 85.

Nous lisons dans le volume de 1723 de l'Académie des sciences (partie historique, p. 15), que partout, chez les Chinois comme dans le Nord, à l'orient comme à l'ouest, « des silex en forme de coin et de flèche étaient révérés par les populations qui, *les voyant tomber avec la foudre,* espéraient qu'ils les en garantiraient... « Il n'est pas trop aisé, ajoute le rapporteur, de voir pourquoi cette superstition est si naturelle à l'homme. » M. le docteur Izarn, professeur de physique et membre de l'Académie des sciences, se charge ou plutôt essaye de répondre dans sa *Lithologie atmosphérique,* publiée en 1803.

Nous le voyons d'abord diviser les savants en trois classes : « 1° les amateurs de faits merveilleux ; 2° les dénégateurs qui les rejettent sans examen ; 3° ceux qui disent : *il faut voir,* autrement dit : les ignorants, les suffisants et les sceptiques. » Il tance surtout les seconds « qui devraient connaître, dit-il, l'*importance* de recueillir bien des faits rapportés par les anciens et de bien étudier leurs opinions, puisque les *hommes ont eu à peu près autant d'esprit dans tous les temps* (p. 32). »

Voilà des principes admirables, à la suite desquels notre savant n'a pas de peine à démontrer que rien n'était plus commun sur la terre que ces instruments en silex, prescrits dans la Bible elle-même : « Fais-toi des couteaux de pierre, *fac tibi cultros lapideos.* » (Josué, II, 7).

Mais rien ne prouve mieux, selon lui, combien était absurde l'opinion populaire qui disait tombés du ciel des instruments visiblement fabriqués de main d'homme.

On pourrait ici demander à M. Izarn dans laquelle de ses trois catégories scientifiques il prétend se ranger ici. En général, ce sont les *suffisants* qui se permettent de donner un démenti si net à des populations entières qui ont « autant d'esprit que lui. »

On est étonné de trouver le même tort chez un homme qui d'ordinaire avait l'esprit plus large et plus logique.

Pour lui comme pour tous les autres, et malgré l'affirmation du genre humain, ces haches ayant été fabriquées avec *intelligence,* et ne pouvant être distinguées de celles qui encombrent nos terrains, *ne peuvent avant tout être tombées du ciel.*

Comment ! est-ce que les briques qui tombaient à Rome n'avaient pas été cuites *avec intelligence?* Les boucliers aérolithes de M. Babinet en manquaient-ils, ainsi que les cothurnes, et surtout ces flèches que saint Grégoire le Grand *voyait,* avec toute la ville de Rome, tomber sur les victimes de la peste, et qu'il conservait avec soin, en mémoire de « son cher Estienne qui en avait été atteint? » (V. Appendice C, *Génies épid.,* t. I[er] de ce Mémoire, p. 269). Enfin n'y a-t-il

pas autant d'intelligence et de sélection dans ces pluies toujours spéciales et exclusives de crapauds, de rats, de briques, de lances, etc., qu'il y en avait dans ces pestes, chorées, manies, etc., que nous avons montrées s'abattant exclusivement un jour sur les cordonniers, un autre sur les tailleurs, un autre sur les jeunes filles, un autre sur les femmes mariées, etc. ?

Ici la question n'a pas changé. Toute la terre vous affirme avoir vu tomber ces haches de silex, toute la terre les adore, toute la terre les redoute ; pourquoi toute la terre se tromperait-elle plus ici qu'elle ne se trompait en vous affirmant les aérolithes ? Et d'un autre côté, les mêmes causes, qui *enlevaient* sans qu'on le vît et précipitaient ensuite sur terre ce qu'elles avaient enlevé, n'auraient-elles pu agir de même en fait de silex ? La chose devient d'autant plus probable que la tradition et la science vous disent que certains lieux en étaient tellement *criblés* qu'on a cru voir là des lieux de fabrication, immense hypothèse abandonnée à l'instant en raison de l'abondance ou plutôt des encombrements de la *production*.

« Le peuple, disait déjà de son temps Dom Calmet, veut que ces haches, ces coutres de charrue, ces coins, qui paraissent avoir véritablement servi, soient vraiment tombés avec le *tonnerre*, et, DANS LE FAIT, on les a trouvés plus d'une fois dans des lieux frappés de la foudre [1]. »

Tout cela s'appelait *ceraunia* ou *pierres de foudre*, et l'on y comprenait les haches et les flèches. « Il y en avait de deux sortes, dit Pline, les unes noires et rondes, *semblables à des haches* (SECURIBUS) ; c'est par celles-ci qu'on défendait les villes et les flottes ; on les appelait *bétyles*. Quant aux longues, on les appelait simplement CERAUNIA [2]. »

1. *Bible* de Vence, ch. IV, v. 306.

2. Pline, *Hist. nat.*, l. XXXVII, ch. IX. — Aujourd'hui, 15 septembre 1862, nous lisons dans le dernier numéro de la *Revue contemporaine* un article de M. Matucci sur les haches antédiluviennes dont nous parlons. Il s'étonne à bon droit de la quantité énorme et disproportionnée de ces instruments avec les besoins de la consommation. « Il fallait, dit-il, en présence d'un lit démesurément étendu, il fallait qu'il y eût là un centre de fabrication, ou, mieux encore, un commerce *illimité*. » Nous trouvons en effet, comme lui, qu'en présence des quelques ossements humains clair-semés autour de ces encombrements de produits *l'article* ne devait pas être de *défaite*, ni l'exportation sans entraves.

Chrétiens, pensez aux pluies de pierres de la Bible ; érudits, pensez aux *securibus* de Pline ; savants, pensez aux millions de rats et de poissons que vous voyez tomber *simultanément* !

C'étaient bien là les *ophites,* ou *sidérites,* ou *astroïtes* des anciens, les bétyles de Bétus, frère de Chronos, devenu plus tard le Jupiter λιθοσσόος ou Jupiter Lapideur, pierres que tous les dieux-soleils portaient enchâssées dans leur front, comme rappelant le grand astre qui passait aussi pour une pierre, μύδρος ; opinion très-rapprochée, comme on le sait, de nos hypothèses astronomiques modernes, qui supposent, ni plus ni moins qu'Anaxagore, comme nous l'avons vu, ces aérolithes détachés du soleil. C'est en sa qualité de prêtre du Soleil qu'Héliogabale adorait la fameuse pierre d'Émesse figurée sur ses médailles.

Nous l'avons déjà dit ailleurs, ce sont elles qu'on suppliait de parler; c'est avec elles *que conversait* Arnobe avant sa conversion; ce sont elles qui faisaient entendre ce *petit cri enfantin* dont parle Pline; ce sont elles qui fuyaient quand on voulait les toucher, et qu'on appelait *pierres d'inconstance;* ce sont elles encore qui jetaient des flammes sous l'action des Druides. Et pour nous, n'y aurait-il eu dans le monde que l'aérolithe de Pessinunte et l'admiration de Rome pour ses merveilleux effets, il resterait mille fois démontré que le caractère et la vertu du fétiche étaient là dans toute leur extension, en un mot, que c'étaient bien des pierres *surintelligentes* comme tous les instruments de divination.

Maintenant, voici la question : ces pierres l'étaient-elles par elles-mêmes? L'étaient-elles au moment de leur chute? Le devenaient-elles, au contraire, par la consécration religieuse et consécutivement à l'invocation? En un mot, la vertu s'acquérait-elle comme pour nos tables?

Tout nous porte à penser qu'il en était d'elles comme de tout le reste, et que leur vertu prétendue naturelle n'était qu'un mensonge de plus inventé par *celui* qui ne s'en servait que pour mentir.

Cependant, lorsqu'on vient à réfléchir à tout ce merveilleux entrelacement d'esprits et de matière sidérale, lorsqu'on médite sur ces paroles adressées au grand archange tombé : « Comment es-tu tombé du milieu des pierres enflammées, *de medio lapidum ignitorum?* » lorsqu'on pense « à ces vertus des cieux qui tomberont sur la terre ; à cette pierre immense de l'Apocalypse dont la chute est comme celle de certaines pierres païennes, suivie d'épouvantables fléaux ; — à ces *astres* que la Bible nous montre « combattant contre Sizara avec des pierres; » quand on réfléchit à toutes ces expressions, pourrait-on rire en toute sûreté *de l'esprit* du spéculateur mystique qui devant elles, et bien plus encore devant tous ces effets merveilleux, et prenant à la lettre l'expression de « pierre enflammée » appliquée par Isaïe à Lucifer, *rêverait* pour ces pierres une origine astro-spirite? Nous demanderions par exemple si, dans cet ordre de spéculations, toutes

ces pierres *enflammées* et *tombées* ne pourraient pas avoir appartenu à l'une de ces planètes fracassées dont les débris roulent dans l'espace, et qui en auraient conservé tout à la fois et les propriétés minérales et les propriétés spirituelles.

La supposition pourrait être folle; mais elle pourrait aussi n'être pas illogique. Nous reprendrons cette question.

Puisque nous venons de les indiquer, il est impossible de ne pas ajouter quelques mots sur les deux plus remarquables de nos exemples bibliques à cet égard; au livre II des *Juges,* ch. v, Debbora, célébrant dans son fameux cantique la victoire remportée sur Sizara, ne s'en attribue pas l'honneur à lui-même : « C'est du ciel même, dit-il (v. 20), que l'on a combattu contre ses ennemis ; les *étoiles*, sans abandonner leur ordre et leur cours, *in ordine et cursu suo manentes,* ont combattu contre Sizara. » Restreindre cette expression de *stellæ* aux *anges* ou aux *saints,* comme le veulent beaucoup de théologiens, nous paraît donner trop beau jeu à M. Maury, qui accuse les Hébreux d'avoir pris constamment des étoiles pour des anges. Cornelius nous paraît donc avoir raison lorsque, rejetant tous ces expédients, il avoue franchement qu'il est plus droit (*rectius*) de voir là des effets météorologiques et stellaires produits par des anges, c'est-à-dire des foudres, des trombes, des grêles et des aérolithes (*stellas cadentes*) dirigés par ces mêmes anges. Philon nous montre Debbora et Baruc implorant ce secours avant le combat. D'ailleurs, Cornelius a raison de trancher la question par la victoire de Josué (ch. x, v. 11), car on ne gagne jamais rien à faire une concession qui sera détruite un peu plus loin. Or, dans ce dernier exemple, Dieu fit pleuvoir sur ses ennemis de véritables pierres de grêle; et là, le miracle fut encore une fois météorologique et surnaturel. Ézéchiel, xxxviii, 11, prophétisant contre Gog, dit que le Seigneur le jugera par une pluie de pierres ou de *gabischs immenses*. Moïse menace (*Deutéronome*, xviii, 24) le peuple ingrat d'une pluie de pierres et de cendres, et partout on y adjoint les pluies de FLÈCHES. Or, c'est de ces dernières menaces que saint Grégoire le Grand nous a montré la réalisation. Que la science y réfléchisse !

I. — AÉROLITHES ESPIÈGLES. — Après ces grandes pluies fatidiques et publiques, sera-ce donc redescendre trop bas que de retourner à ces petites pluies malicieuses et privées, qui n'ont certes pas fait défaut autour de nous depuis dix ans, et que nous ne rappellerons que pour mémoire ?

Sans reporter nos lecteurs à tous les exemples historiques du même fait, contentons-nous de leur rappeler celui qui accompagna la mort de

Constantin VII. « Pendant les derniers jours et les dernières nuits qui précédèrent sa mort, dit Zonare, une pluie de pierres venait s'abattre avec fracas contre la chambre à coucher de l'empereur. Celui-ci, persuadé qu'il y avait là une manœuvre tout humaine, plaça une énorme quantité de surveillants autour de son palais pour la découvrir et la punir ; mais il resta absolument impossible de découvrir les auteurs de ce méfait, d'où j'infère que cela n'avait pas de cause humaine (a). »

Ces lapidations privées ne sont pas plus rares dans l'antiquité que toutes les autres.

Le XIXe siècle devait les revoir à son tour.

Nous ne rappellerons que pour mémoire le fait que nous avons consigné dans notre Ier Mémoire, p. 387.

Nous y avions longuement insisté sur la pluie de pierres qui, en 1851, à la vue de tout Paris et pendant trois semaines, n'a cessé de lapider une pauvre maison de la montagne Sainte-Geneviève. Les pierres, les tuiles, venant d'une grande distance, décrivaient toutes la même parabole dans les airs pour venir tomber dans la même petite chambre où tout fut mis en morceaux. Police, force militaire, administration (nous le tenons d'elle-même), tout resta stupéfié devant cette adresse surintelligente qui aurait défié celle des plus habiles ingénieurs de la terre ; mais Paris passa outre... Depuis, le même fait s'est passé dans dix villes peut-être, à Marseille entre autres... Les dix villes, stupéfiées comme Paris, comme lui ont passé outre. Si Paris, comme cette maison des *Pilules du Diable*, se réveillait un beau matin la tête en bas, il serait stupéfié le premier jour ; mais le lendemain, il expliquerait ou plutôt dirait qu'on a expliqué la chose, et le troisième jour il demanderait que l'on recommençât l'expérience pour savoir à quoi s'en tenir.

Depuis lors, disons-nous, nous avons compté plus de dix maisons frappées de la même calamité ; il y en a eu à Bordeaux, à Marseille, à Paris, à Versailles, à Bruxelles, et partout la même impossibilité de découvrir un coupable, un point de départ visible... C'est dans tous les pays la même chose. Ainsi voilà, dit *l'Illustration* anglaise du 8 octobre 1853, p. 289, un fait attesté par plusieurs Européens habitant Sumatra, entre autres par plusieurs officiers de l'armée, tels que M. Van Kesinger S. Michiels, commandant l'armée des Indes hollandaises en qualité de major général :

« La maison de M. le contrôleur Van Kesinger à Surnadangue, le 1er août 1830, fut assaillie à l'extérieur par une grêle de pierres qui tomba sans discontinuer depuis neuf heures du soir jusqu'à dix heures et demie du matin, sans qu'il fût possible aux quatorze personnes de garde qui entouraient la maison de découvrir d'où ces pierres pouvaient provenir. Mais à dix heures et demie, ce fut bien plus extraordinaire puisque rien ne FRAPPA plus à l'extérieur, mais que tout recommença devant nous à l'intérieur, les pierres ne tombant que d'une hauteur DE TROIS OU QUATRE PIEDS au-dessus de nos têtes, sans qu'il nous fût possible de rien apercevoir de plus... Cette pluie intérieure

(a) Zonare, *Ann.*, t. XVI, ch. 22.

et *sans cause* de pierres volcaniques dura ONZE JOURS CONSÉCUTIFS, JOUR ET NUIT, A L'EXCEPTION DE QUELQUES HEURES. Un jour, nous entendîmes un plus grand fracas que d'ordinaire; c'était un morceau du fourneau de la cuisine qui arrivait par la même voie, et encore *tout chaud*. Une circonstance bien remarquable, c'est que pendant qu'enfermés dans la même pièce nous ne voyions absolument rien que les pierres, une petite fille indigène âgée d'environ sept ans criait qu'il se trouvait quelqu'un derrière elle qui ne cessait de la pousser. »

Tous les témoins honorables qui ont envoyé cette relation à *l'Illustration* et qui l'ont signée ont offert d'attester par serment tout ce qu'ils venaient de raconter.

Cet analogue parfait de nos mitraillades européennes et spirites a donc duré onze jours consécutifs, précisément comme celle qui commença le 1er juin 1860, rue des Noyers, 46, et qui ne finit aussi que le onzième jour, comme nous le voyons en ce moment même dans la relation signée par le propriétaire persécuté, et comme nous l'a attesté lui-même le juge de paix de ce quartier, tout aussi déconcerté que l'avait été, sept ans auparavant, celui de la rue des Grès.

Tout cela n'empêchera pas, toutes les fois qu'un nouvel analogue reparaîtra à l'horizon, tous les journaux de répéter : « Nous connaissons tout cela, » et de nous renvoyer, comme le fait M. Figuier, aux *explications* fournies par la police, à propos du fait de la rue des Noyers et de celui de la Sorbonne.

Il est fâcheux que la police, toutes les fois que nous la consultons, se récuse et décline l'honneur qu'on lui fait.

Très-souvent encore, la pluie ne s'acharne qu'après les personnes. Il n'y a pas que les enfants et les témoins de Cideville qui aient été poursuivis par des pierres. Voici une jeune fille qui, dit-on, a la *propriété* de les *attirer*. L'expression est charmante de naïveté.

Cette fois, c'est le *Nouvelliste de Rouen*, du 29 octobre 1860, qui l'emprunte à l'*Union bourguignonne :*

« Une personne sérieuse, et à laquelle il est impossible de prêter la moindre idée de mystification, nous communique la note suivante. Toutefois, les faits qu'elle constate sont tellement étranges, que nous ne les publions que sous réserve.

« Il se passe en ce moment, dans un village du département de la Côte-d'Or, à Chevigny-en-Valière, arrondissement de Beaune, des faits extraordinaires, qui rappellent les prodiges des tables tournantes et des esprits frappeurs.

« Une jeune fille de ce village, qui n'a que seize ans, d'une intelligence ordinaire, et dont l'éducation s'est bornée aux éléments de la lecture et de l'écriture, a depuis quelque temps la singulière propriété d'*attirer* à elle les les mottes de terre et les pierres.

« Cette attraction, dont elle se passerait volontiers, s'est manifestée pour la première fois il y a environ deux mois. Revenant un soir de sa journée, car elle est ouvrière, elle se sentit tout à coup atteinte par plusieurs pierres,

et crut d'abord qu'elles lui étaient lancées par quelqu'un de sa connaissance; mais elle reconnut bientôt son erreur, personne ne se trouvant sur son passage; aussi son étonnement fut-il grand.

« C'était une première manifestation de l'esprit frappeur qui la poursuit depuis cette époque.

« Employée comme vendangeuse chez différents propriétaires, elle s'est vue *constamment assaillie par des mottes de terre se détachant du sol et venant* la frapper en diverses parties du corps, à la distance de plusieurs mètres. Maintenant elle est en butte à d'autres projectiles; travaillant la semaine dernière dans une maison du voisinage, elle a été frappée à diverses reprises et dans la même journée par des briques *se détachant de l'âtre* et des pierres tombant de la cheminée. On cite, entre autres faits, une pierre de trois kilogrammes placée sur le seuil de la porte ouverte, et poussée avec une grande violence *par une force mystérieuse et invisible* aux pieds de cette jeune fille.

« Plus de cinquante témoins *de visu* de ces phénomènes incroyables sont prêts à les attester. »

Mais restons en là, et surtout, répétons-le, ne confondons ces espiègleries météorologiques, ces pluies de bolides en général inoffensifs, ni avec les vrais bolides, ni avec les sidérites intelligentes, ni surtout avec les *grêlées mystiques* dont nous venons de voir les terribles effets dans la Bible.

4. — *L'eau et ses mystères.*

N'oublions pas que Jupiter a un autre frère, *dieu et roi* comme lui, le monarque des mers, le souverain, par conséquent, des divinités et des monstres qui les peuplent : Poseidon est son nom. Que ce nom — ποσειδῶν — soit d'origine punique, comme le prétend Bochart, et signifie *le large*, qu'il vienne, au contraire, comme le veut M. Guignault, du grec πότος, eau (d'où ποταμος, fleuve[1]), ce n'en est pas moins un dieu primitif, ἀρχαῖος θεὸς, l'égal de Ζεὺς, son frère, avons-nous dit, ou peut-être mieux le Ζεὺς lui-même appliqué à l'élément humide.

Ici, que de rapprochements encore, et que d'emprunts la *fable* semble avoir voulu faire une fois de plus à la *vérité !*

Qu'est-ce que ce nouvel esprit qui se dit à son tour « porté sur les eaux? »

Qu'est-ce que cette *vierge forte*, éternelle sagesse (σοφία), fille de Poseidon-Neptune, et portant, en raison de sa naissance, comme la *Neith* de Saïs, le doux nom de *stella maris*, étoile de la mer?

Pourquoi, dans sa juste indignation, donne-t-elle la mort à ce père

1. Voir la note 12 sur le livre VIe de Creuzer, par Alfred Maury.

dénaturé (le Léviathan des mers), et retourne-t-elle dans le sein de Jupiter?

Pourquoi cette *Minerve du salut,* si nous en croyons Julien, a-t-elle pour mission de faire converger tous les esprits et tous les dieux *autour du soleil* dont elle tire à la fois sa substance et sa parfaite intelligence[1]?

Pourquoi remplit-elle de cette intelligence la lune, son principal domicile, et, comme telle, s'appelle-t-elle *la reine du ciel, regina cœli?*

Qui pourrait s'y méprendre et ne pas retrouver dans la Minerve *tritonide* et lunaire ce que nous trouvons dans la Vénus-Hécate-Amphitrite, à savoir la parodie blasphématrice et burlesque du principe féminin, virginal et chrétien, ayant aussi la lune sous ses pieds, dominant sur les eaux et donnant la mort au Léviathan-Béhémoth qui les domine[2]? Si messieurs les mythologues veulent bien prêter quelque attention à ce dernier nom, il pourra les tirer du grand embarras où nous les voyons encore aujourd'hui.

Pourquoi, les entend-on se demander, pourquoi le principal attribut de Neptune est-il le cheval? Comment peut-on l'appeler père du cheval? « La relation qui existe entre Neptune et le cheval présente de *graves* difficultés, » dit à son tour M. Maury[3]. En effet, serait-ce, comme le veut Böttinger, parce que la première exportation du cheval aurait eu lieu d'Afrique en Grèce sur les navires phéniciens? Serait-ce, comme le prétend Vôlcker', parce que le cheval est élevé dans les pâturages les plus humides? Serait-ce, dit un troisième, parce que la crinière des flots ressemble à la crinière des chevaux? Tout cela serait fort possible, mais la vraie raison n'est pas là. M. Maury nous paraît approcher davantage de la vérité, en faisant remarquer que le Poseidon phénicien s'appelait *Cheth.* « Or, dit-il, la légende grecque racontait que Céto (de κῆτος) était *un monstre marin* que Neptune avait envoyé pour ravager les terres de Céphée. La signification hébraïque de ce mot est *terreur,* sens bien conforme au sentiment que ce dieu marin devait inspirer aux navigateurs... Il est à remarquer aussi que Sidon est représentée par Sanchoniaton comme une sirène[4]. »

1. « *Aurora quæ Solem paris Solisque filia,* Aurore qui enfantes le Soleil dont elle est cependant la fille, » dit l'Église à la Vierge, au jour de sa *nativité.*

2. Guignault, note 12 sur le livre VIe de Creuzer.

3. Maury, id., ibid.

4. Id., ibid.

M. Maury trouvera d'autant moins étonnant que pour nous le *cheval* de Poseidon soit le *Léviathan* du livre de Job, que chaque trait de la description de l'un semble avoir été calqué sur celle de l'autre. Déjà on avait fait du *Béhémoth-Léviathan* (car pour nous ces deux monstres n'en font qu'un) un crocodile ou un *hippopotame.* Ce dernier nous offrait bien, dans son nom, le cheval de Neptune (ἵππος), mais le Léviathan devait être encore autre chose[1].

Écoutons bien : « Quand il se lève, les *forts*[2] sont dans la crainte, LA TERREUR les fait chanceler, car elle habite autour de ses dents, » (voilà pour le *cheth*)... Sous lui, l'abîme bouillonne comme l'eau du brasier (voilà pour le cétacé, κῆτος)... L'onde blanchit derrière lui comme la chevelure d'un vieillard (voilà la crinière chevaline à laquelle on a toujours assimilé celle des flots). Nul, sur la terre, n'a sa puissance, il a été créé pour ne rien craindre (voilà le roi des forts[3]).

Il s'agit donc ici d'une grande puissance marine dont la forme emblématique ou réelle (il en est de cela comme du serpent de la *Genèse*) tient du cheval et du poisson. Or, il est évident que l'emblème animal, type du Neptune spirituel, n'existe pas dans nos musées; l'y verrons-nous un jour, qui sait? Nous commençons à nous trouver un peu plus à l'aise aujourd'hui pour croire que la Bible n'a peut-être pas eu besoin de créer une pure *chimère,* pour l'appliquer comme image au « roi de tous les enfants d'orgueil, au principe de ses voies, au chef-d'œuvre de la création[4]. » Puisque nous sommes en voie de retrouver non-seulement des géants, mais des monstres et grand nombre d'animaux réputés fabuleux, y compris les dragons ailés de la légende, nous ne voyons pas trop pourquoi le *Léviathan,* cheval, sirène et serpent de la Bible, ne pourrait pas avoir le même sort que le *regulus volans* d'Isaïe.

Déjà, chaque année, plus d'un navigateur ne craint pas de nous communiquer ses soupçons sur l'existence de certaines créatures marines auxquelles il donne des proportions gigantesques. Tantôt on nous décrit le fameux serpent de mer, comme si l'on avait pu en prendre la photographie et la mesure; tantôt on nous parle de sirènes, bien autres que les ignobles poissons auxquels on a prostitué ce joli nom ;

1. Comment, par exemple, le texte sacré aurait-il pu assimiler aux *cèdres du Liban* le véritable appendice caudal d'un pied de long que nous offre cet amphibie? Cela nous paraît impossible.

2. La *Vulgate* dit « les anges. »

3. Job, ch. XI.

4. Id., ibid.

tantôt, enfin, d'apparitions étranges et des sinistres très-historiques qui les ont suivies. On nous pardonnera de ne pas faire les honneurs de notre texte officiel à des allégations trop vagues encore[1].

La seule chose à laquelle nous tenions ici, c'est à la grande puissance spirituelle et invisible qui préside à la mer. D'une part, ce n'est pas sans raison, probablement, que l'Évangile nous représente le Sauveur s'adressant, pour calmer les flots, à « la puissance de la mer, qui écoute et qui obéit. » De l'autre, si la puissance IMMATÉRIELLE de Grove, en se débattant dans les entrailles de la terre, en a soulevé les volcans, la logique *exige que les tempêtes, les trombes et les typhons*, enfants très-légitimes, assurément, de nos volcans sous-marins, remontent à leur tour jusqu'à la cause IMMATÉRIELLE encore qui doit les avoir suscités. Ainsi donc, à Poseidon (que Bochart prétend signifier le *briseur de navires*), les trombes et les typhons qui poursuivent tel ou tel navire au milieu de toute une flotte; à lui les *vaisseaux-fantômes*, qui ont fait la terreur de tant d'habiles et courageux marins; à lui les perfides sirènes qui... Mais ici nous sentons la terre se dérober sous nos pieds.

Où pourrions-nous donc trouver quelque exemple de typhon surintelligent et de trombe un peu plus malicieuse que les autres?

Laissons de côté les *vendeurs de calmes et de tempêtes* (tempestarii), si bien prouvés, du reste, par l'affirmation de presque tous les navigateurs et par la sévérité des lois qui les frappaient[2]. Laissons de côté les druidesses de l'île de Sein et les adorateurs du mont Olan, dont jadis la fête annuelle devait *toujours* se terminer par un orage mêlé d'éclairs et de tonnerres, suivi d'un tel déluge de pierres, que tout le monde désespérait d'en pouvoir réchapper[3]; mais, au risque d'être emporté par elles, prenons au corps certaines trombes toutes spéciales qui pourraient fort bien nous éclairer sur la nature de beaucoup d'autres.

C'est encore là pour la science une de « ces pierres d'achoppement » dont elle parlait tout à l'heure à propos de ses tonnerres *en boule*. Nous avons là, sous les yeux, un des ouvrages, ou peut-être l'ouvrage moderne le plus accrédité sur cette matière, c'est celui de Peltier, sur les *Causes qui concourent à la formation des trombes*.

1. Voir la double note *non-officielle* (1 et 11) sur *le serpent de mer* et sur *les sirènes* à la fin de ce paragraphe.

2. Voir, entre autres, la loi des Douze Tables et les *Capitulaires* de Charlemagne.

3. Grégoire de Tours, chap. II.

Or, pour lui toute l'école a déraisonné jusqu'ici en assignant aux *vents* une part sérieuse dans ces transports dévastateurs que tout le monde connaît; pour lui cette science météorologique « n'a pas fait un seul pas depuis Aristote[1]. » Bonne leçon donnée par un maître aux explicateurs suffisants qui vous renvoient sans cesse aux nouvelles lumières de la science ! Pour lui, la trombe est avant tout un phénomène « aux formes bizarres et gigantesques, remarquable par LES FORCES ETRANGÈRES auxquelles il paraît OBÉIR, par les lois inconnues et, en apparence, *contradictoires* qui le règlent, par les circonstances particulières qui l'accompagnent, circonstances si *étranges*, qu'on ne saurait confondre leur *cause* avec celle des autres météores[2]... « Ce sont là, dit-il, de ces phénomènes complexes dont on n'aperçoit que le résultat *matériel*... pendant que ce n'est qu'une *résultante* gyratoire de forces de *tout autre nature* que celle des vents (p. 6 et p. 18), car ce sont des faits aussi inexpliqués qu'inexplicables (20). Rappelons-nous que Dieu, dans sa colère, visite Ariel dans un tourbillon (Is., 29), et que le typhon d'Hésiode, qui renferme les *Presters* dans son sein, est le génie du mal et de la dévastation (p. 27). C'est le πνεῦμα (esprit) d'Aristote, πνεῦμα que la foudre accompagne, mais *qui n'est pas la foudre*; quand il brûle, on l'appelle *Prester*; quand il traverse les corps sans les brûler, on l'appelle *Psoloen*. C'est une force tellement indépendante de ses phénomènes ordinaires que souvent la trombe agit sans vent, sans tonnerre, sans pluie, sans nuage et par le ciel le plus serein (p. 107). Le vent emporterait tout indistinctement, il ne briserait pas en mille pièces un mât d'artimon sans enfler la moindre toile du mât voisin. *Notre tort est toujours de rapporter tout à la partie visible* (p. 140), etc.»

Ainsi donc, voici encore une fois Grove justifié, on ne se dispute plus que sur des mots. Le pneuma d'Aristote est pour Peltier une force électrique, et Grove range toujours cette dernière parmi les causes immatérielles et spirituelles. Ce que nous voyons n'est que leur produit. La seule question qui nous divise est l'intelligence de cette force, car elle peut être immatérielle sans être intelligente.

Mais de même que l'histoire des foudres *conseillères, judicieuses, choisissant leurs victimes, photographiant leurs justices*, ou s'amusant comme le chat de M. Babinet, marche parallèlement à l'histoire des foudres *vaines* et *brutes* de la savante antiquité, de même nous retrouvons ici auprès des phénomènes les plus aveugles les bizarreries les plus surintelligentes et les plus miraculeuses.

1. Introduction, p. 1.
2. Ch. I, p. 1.

Peltier, qui ne saurait et qui n'oserait peut-être s'élever jusque-là, s'arrête néanmoins à chaque instant devant ces effets déconcertants pour les explicateurs exclusifs. Voici, par exemple, des futaies dont toutes les cimes convergent vers un centre, et de manière à former un cercle parfait, pendant que la trombe dresse à côté un monceau bien compacte de chênes et d'ormes dont elle couronne la pyramide par un pommier qu'elle apporte de deux cents mètres. « Tout cela est arrangé, dit-il, de la manière la plus singulière ; » un mur circulaire est coupé par tranches parfaitement égales, *couchées alternativement à droite et à gauche* avec une régularité complète. Ici tous les clous des ardoises sont enlevés « et les ardoises arrachées sont replacées comme par main d'homme. » M. Peltier a beau dire : « Ce fait presque incroyable cesse de le devenir lorsqu'on le rapproche de ceux déjà connus, tels que les glaces sorties de leurs cadres, les fauteuils décloués et remis en place, etc.; cela ne prouve, ajoute-t-il, que la force attractive de l'électricité statique et LA PRÉFÉRENCE DE SES CHOIX (p. 159). » Mais c'est précisément là le merveilleux. Il n'y a que l'intelligence qui choisisse. Il en est de même de ces boisseaux de grains que la trombe vient chercher « dans une maison qui reste intacte, qu'elle emporte par la fenêtre et qu'elle va déposer dans un champ voisin avec le panier qui les contient, et sans qu'il en tombe la moindre portion (p. 286). » Ailleurs, une trombe, après avoir fait d'épouvantables dégâts, entre chez une pauvre femme qui faisait en ce moment ses prières, sa lampe auprès d'elle; on respecte la femme, mais la lampe se met à tourner rapidement tout autour de la chambre, perd toute son huile et *ne s'éteint pas;* pendant ce temps, une grande lumière éclairait toute sa chambre et une odeur de soufre brûlé se faisait sentir partout (p. 310).

Ici Peltier s'écrie : « Voilà, *il faut l'avouer,* un tourbillon de vent, qui renverse les maisons et arrache les arbres, BIEN COURTOIS de promener ainsi la lampe de cette femme sans l'éteindre ! »

Si nous voulions raisonner comme lui, nous ajouterions que le fait cesse d'être incroyable pour nous depuis qu'une dame de nos amies a vu dernièrement sa lampe enlevée perpendiculairement au-dessus du guéridon près duquel elle travaillait, pour tomber sur son tapis sans même briser son verre. Nous ajouterions *que tout s'explique par le feu follet* qu'elle vit un autre soir tourner autour de ce même appartement jusqu'au moment où l'oreiller sur lequel sa tête reposait était envahi par les *rappings* et les *knockings* les mieux caractérisés.

Mais il est temps de rentrer dans la spécialité de notre paragraphe exclusivement consacré à *l'eau et à ses mystères.*

C'est donc aux *trombes de mer* que nous aurions dû nous en tenir, si les *mystères* de Jupiter n'étaient pas en communication *incessante* avec ceux de Neptune et de Pluton. Voilà notre excuse.

L'histoire des trombes marines ne peut donc pas le céder en surintelligence aux trois autres, et si nous oublions que les *turbines* bibliques sont toujours maniées par des *élohims* persécuteurs ou vengeurs, nous pourrions en trouver la preuve dans les pratiques de l'Église, dans ses rites, dans ses formules et dans la croyance inébranlable des peuplades les plus éloignées et des hommes les plus séparés par l'époque, le caractère et le génie. Pour en finir avec ce sujet, trop prolixement traité peut-être, nous nous contenterons de citer un fait dont la majesté nous a toujours pénétré d'admiration, et nous l'emprunterons cette fois à la *Vie de Christophe Colomb*, publiée, il y a quelques années, par M. Roselly de Lorgues.

« Le mardi 15 décembre 1502, pendant que l'amiral agonisait sur son lit de douleur, une clameur déchirante, partie de l'une des caravelles, fut presque aussitôt répétée par les autres. Ce cri de désespoir retentit jusqu'à l'âme du moribond. Il frissonna et rouvrit les yeux.

« Quelque chose d'horrible se passait à portée de son regard.

« Sur un point de l'espace agité par un mouvement gyratoire, la mer se gonflait de tous ses flots soulevés comme une montagne; tandis que des nuages descendaient en cône noir et renversé, s'allongeant vers le tourbillon marin, celui-ci se dressait à son approche comme cherchant à le joindre; ces deux monstruosités de la mer et de l'atmosphère s'unirent tout à coup dans un effroyable embrassement, et se confondirent en forme de croix tournoyante. C'était, dit l'historien de Saint-Domingue, « une de ces pompes ou trombes marines que les « gens de mer appellent *fronks*, que l'on connaissait alors si peu et qui « ont depuis submergé tant de navires [1]. »

« Un âpre sifflement précédait ce souffle fatal qui poussait vers les caravelles cet épouvantail alors sans nom dans nos langues. Ce genre de trombe est la plus affreuse manifestation de cette tempête infernale à qui l'Orient donne le nom de l'Esprit du mal : typhon. Malheur aux navires qui se rencontrent sur son passage!

« Au cri de détresse qui frappa son cœur, le grand homme s'était ranimé.

« Devant l'imminence de la destruction, il se relève, reprend son ancienne vigueur, et sort de sa cabine afin de constater d'abord le péril. Lui aussi aperçoit la *chose* formidable qui approchait. La mer

1. Le père Charlevoix.

était soutirée vers le ciel. A ce phénomène inconnu, il ne voit point de remède : l'art était sans ressources, la navigation impossible ; on ne pouvait plus gouverner.

« Aussitôt Colomb, l'adorateur du Verbe, soupçonna dans cet effroyable déploiement des forces brutales de la nature quelque manœuvre satanique. Il ne pouvait conjurer les *puissances de l'air* d'après les rites de l'Église, craignant d'usurper sur le sacerdoce ; mais se rappelant qu'il était le chef d'une expédition chrétienne, que son but était saint, il voulut, à sa manière, sommer l'Esprit de ténèbres de lui livrer passage. Il fit soudain allumer dans les fanaux des cierges bénits, et arborer l'étendard royal de l'expédition ; il ceignit ensuite son épée par-dessus le cordon de Saint-François, prit en ses mains le livre des Évangiles, et, debout en face de la trombe qui s'approchait, il lui *notifia* la sublime affirmation qui ouvre le récit du disciple bien-aimé de Jésus, saint Jean, le fils adoptif de la Vierge.

« S'efforçant de dominer de sa voix le bruit de la tempête, le messager du Salut déclarait au typhon « qu'au commencement était le « Verbe, que le Verbe était en Dieu et que le Verbe était Dieu ; que « toutes choses ont été faites par lui, et que rien de ce qui a été fait « n'a été fait sans lui. »

« Alors, au nom de ce Verbe divin, notre Rédempteur, dont la parole calmait les vents et apaisait les flots, Christophe Colomb commande impérieusement à la trombe d'épargner ceux qui, faits enfants de Dieu, s'en vont porter la Croix aux extrémités des nations, et naviguent au nom trois fois saint de la Trinité. Puis, tirant son épée, plein d'une ardente foi, il trace dans l'air, avec le tranchant de l'acier, le signe de la Croix, et décrit autour de lui un cercle comme s'il coupait véritablement la trombe [1]. Et, en effet, ô prodige ! la trombe qui marchait vers les caravelles, poussée obliquement, passa entre les navires à demi noyés par le bouleversement des vagues, s'éloigna impuissante, disloquée, et s'alla perdre dans la tumultueuse immensité des plaines atlantiques.

« Cette subite retraite du phénomène destructeur paraît à l'amiral une nouvelle faveur de la Majesté divine. Tous assurent en avoir été garantis par le Verbe divin.

« Ne pouvant rien objecter contre l'autorité du fait, le protestant Washington Irving, pour affaiblir l'effet de ce miraculeux événement, attribue à *une résolution* collective des équipages l'œuvre propre de

1. De là cette idée, jadis répandue chez les marins, qu'on se préservait de la trombe en la coupant avec un sabre et l'évangile de saint Jean.

l'inspiration de Colomb, et dit : « A la vue de la trombe qui s'avan-« çait sur eux, les marins désespérés, reconnaissant qu'aucun effort « humain ne pouvait détourner ce danger, se mirent à réciter des « passages de saint Jean l'Évangéliste. La trombe passa entre les « vaisseaux sans leur faire aucun mal, et les matelots tremblants « attribuèrent leur salut à l'efficacité miraculeuse des paroles de « l'Évangile. »

« Mais, dit M. Roselly de Lorgues, Washington Irving a beau faire, les documents laissent à Colomb l'initiative et le succès de cette belle conjuration. »

Bornons-nous à ce beau spécimen des conjurations météorologiques que l'on retrouve à chaque instant dans les annales de l'Église, et dont la plus généralement usitée consistait à présenter simplement la croix aux quatre points cardinaux.

I t qui donc oserait encore sourire d'une telle *simplicité?*

Lorsqu'une science, que l'on exalte au point d'affirmer qu'elle explique *tout* aujourd'hui, affirme, dans ses jours de bonne foi et par la plume de ses maîtres, qu'au contraire elle n'a point fait un *seul* pas en météorologie depuis Aristote; qu'aux yeux de tous les météorologistes de *bonne foi* tout est pour elle embarras et *pierres d'achoppement;...* qu'il faut cesser de ne juger que sur *le visible,* et de prendre toujours, *comme on l'a fait jusqu'ici,* les *résultantes,* pour de vraies causes ;... qu'au lieu de forces ordinaires et constantes il lui faut enfin recourir à des forces *étrangères* d'une tout autre nature et bien contradictoires en apparence, etc., etc., on plaint la masse des lecteurs de se laisser si facilement endoctriner par de prétendues revues scientifiques qui lui débitent avec un ton d'oracle des lieux communs absolument contraires à ces généreuses confessions.

Puis, lorsque, pressant d'un peu plus près encore la vérité, des hommes comme Le Couturier viennent vous dire : « Tout est incompréhensible dans ces causes; c'est une seule et même PUISSANCE qui tantôt s'exerce sur les eaux, et tantôt sur la terre, et tantôt au-dessous d'elle; cette *puissance* est *prodigieuse* dans la science, et NUL ne peut répondre lorsqu'on lui demande comment elle peut *naître* au milieu des airs[1]; » lorsque, faisant encore un pas de plus, une grande autorité comme celle de Grove vient présenter cette puissance « *comme immatérielle et spirituelle;* » et lorsque enfin un spécialiste comme Peltier s'étonne de ses *caprices malicieux* et des *préférences de son choix*[2] : en vérité, c'est

1. *Musée des Sciences,* 4e année, p. 138.
2. Voir les pages précédentes.

à se demander ce que signifie la persistance de toutes ces querelles d'amour propre et de langage, et comment, lorsqu'on a tenu celui-ci, on peut avoir encore *l'esprit assez mal fait* pour s'insurger contre celui de l'apôtre saint Paul, vous signalant à son tour les mêmes erreurs, et opposant « le bouclier de la foi à des PUISSANCES ATMOSPHÉRIQUE SPIRITUELLES et PLEINES DE MALICE. »

Aveugles que nous sommes! tout en prononçant les mêmes *mots*, nous n'avons pas le courage de reconnaître les mêmes *choses*, et devant deux sens différents, dont l'un nous laisse aussi désarmés qu'ignorants, et dont l'autre nous éclaire et nous préserve, le plus étroit des préjugés nous force à choisir le premier. *O cæcas hominum mentes!*

---

1. « SERPENT DE MER. » — M. Le Couturier, sur lequel nous aimons toujours à nous appuyer, publiait dans son *Musée des Sciences* du 14 avril 1858 un article fort intéressant sur le serpent de mer. La première partie de son travail regardait le serpent de mer *fabuleux*. Il commence malheureusement par ranger parmi ces apocryphes le *Lévialhan-serpent perçant*, ce destructeur de la baleine, dans le livre de Job. Mais ce serpent était pour Pline et Maxime-Valens ce qu'il est de nos jours, c'est-à-dire le *Soétrodlen* ou *fléau de la mer* des Norvégiens, qui lui donnent les mers du Nord pour demeure. Pontoppidan, évêque de Bergen, dit qu'en ce pays on croit si fortement à la réalité de ce monstrueux reptile, que toutes les fois que dans le manoir de Norland il s'avisait d'en parler dubitativement, il faisait sourire comme s'il eût douté de l'existence d'une anguille. Tous les pêcheurs affirment, sans la moindre apparence de contradiction, que, pendant les jours les plus chauds de l'année, ils jettent souvent la sonde sur son corps, ce qui le réveille; alors on voit surgir ses bras nombreux, qui se déploient au-dessus de l'eau comme des mâts chargés de leurs vergues. Si ces bras, disent-ils, saisissaient les cordages d'un vaisseau de ligne, ils le feraient infailliblement sombrer Lorsqu'il vient à la surface de l'eau, la partie supérieure de son dos couvre, disent-ils, un mille et demi de surface; le minimum de sa longueur est de deux cents mètres, selon eux; sa tête ressemble à celle du cheval et sa crinière est blanche. Quelquefois il se dresse comme un mât de vaisseau et pousse des sifflements qui effrayent comme le bruit d'une tempête, etc.

De ces documents qui ne méritent, selon lui, aucune confiance, M. Le Couturier passe à ceux qui méritent plus de considération; celui de Paul Egede est le plus remarquable. Il raconte que, pendant son second voyage au Groënland, au mois de juillet, ils en rencontrèrent un qui se dressa au-dessus de l'eau, de manière à atteindre la moitié du mât du navire, et que, s'étant ensuite renversé en arrière, il montra successivement toutes les parties de son corps recouvertes d'écailles. On retrouve ici, dit M. Le Couturier, ***la légende*** de la grande ***baleine blanche*** des côtes du Groënland, appelée ***Moby***

Dick, et chassée pendant plus de deux siècles par les baleiniers écossais, dont elle est l'épouvantail.

« On raconte tout cela (sans doute aux petits enfants), » dit notre savant, bien que ces documents lui aient paru tout à l'heure mériter *considération,* et bien que des *procès-verbaux* aient été dressés, à la suite de l'échouement, sur une plage des îles Orcades, de l'un de ces monstres que le savant Everard Home proposa de classer parmi les *squalus maximus.*

Mais voici que M. Le Couturier va s'efforcer de raconter lui-même et de classer dans *l'histoire véridique* ce que l'on ne racontait tout à l'heure qu'aux *petits enfants.* « En effet, dit-il, en Angleterre et aux États-Unis, le grand reptile marin est fort populaire. La société linnéenne de ce dernier pays en a fait un rapport *authentique,* par lequel il est constaté que des hommes instruits l'ont vu et examiné plusieurs fois dans la baie de Glocester. Tous les témoignages sont cités, toutes les autorités sont nommées et ne diffèrent, dans toutes leurs dépositions, que par de très-légères dissemblances; la tête de cheval (de Job) elle-même est partout mentionnée, bien qu'on la maintienne *tête de serpent.* »

Mais, de tous les rapports, celui qui a produit le plus d'effet, c'est le dernier, celui de M. Harrington, *marin du plus grand mérite,* qui a vu le monstre en personne, le 12 decembre 1858, à dix milles (est) de Sainte-Hélène. Il lui parut avoir plus de deux cents pieds de long; sa tête, surmontée d'une espèce de crête, avait environ neuf pieds de circonférence. La mer était si troublée et décolorée, dans un périmètre de cent pieds, son navire était si fortement éprouvé par le brisement des vagues, qu'il se crut au-dessus de quelque travail volcanique.

Ce récit du capitaine Harrington est clair et précis, il est de plus attesté par les officiers de l'équipage et inséré dans le journal officiel du navire.

Malgré tous ces mérites et la force d'un tel témoignage venant corroborer tous les dires des Livres saints, ceux de l'antiquité et la tradition générale dans ces parages le capitaine Harrington fut violemment contredit, et, entre autres, par un M. Frédérick Smith, qui vint se poser comme « témoin oculaire de la *non-existence* du serpent. » Voyageant dix ans auparavant sur le *Péking,* près de Moulmein, il avait cru voir aussi, à un demi-mille de distance, le fameux serpent de mer, et, toute vérification faite, on n'avait vu qu'une algue marine monstrueuse, de vingt pieds de long.

Eh bien! croirait-on que ce témoignage purement *négatif,* que cette méprise grossière et personnelle, à un mille de distance, a balancé dans Londres tant d'affirmations tout à la fois si vieilles, si modernes et si concordantes avec l'affirmation si précise du capitaine? En vain celui-ci déclarait-il à l'amirauté « qu'il était tout aussi capable de prendre une anguille pour une baleine que de prendre des algues pour un animal vivant, et que lui et tout son équipage l'avaient vu aussi distinctement qu'il voyait *le bec de gaz* à la lueur duquel il en écrivait la description; en vain répétait-il que les *algues* ne ***nagent pas*** avec rapidité (il aurait pu dire aussi qu'elles ne se dressent pas comme un mât), ne plongent pas lorsqu'on leur tire des coups de fusil, et

surtout qu'on ne les suit pas à la course, etc., M. Smith a eu pour partisans la plupart des « *hommes scientifiques :* » il est vrai que « la société, avide d'émotions, et que TOUS LES MARINS, SANS EXCEPTION, prennent fait et cause pour *le Castillan.* »

Il est donc écrit que « la *fine critique,* toujours rebelle aux témoignages et aux faits, prendra toujours le plus détestable des partis. Quand donc se lassera-t-elle des démentis continus qu'elle s'attire à tous les *lendemains* de ses dénégations? Quand elle dit *non,* pariez à coup sûr pour le *oui.* Il est vrai que M. LeCouturier a mieux fait : il vient de prouver ce *oui* après avoir commencé par dire *non.* Nous n'avions pas besoin de ces dernières preuves pour deviner qu'il allait enfoncer, et s'il veut en savoir la raison, c'est que nous sommes complétement édifiés, comme lui, sur « ces sujets de plaisanterie intarissable à l'égard de quelques faits déniés *à priori* et dont l'examen est même considéré comme étant de mauvais goût. » Comme lui nous rougissons pour la science de ce parti pris continuel, et surtout nous évitons, *comme lui,* de ranger tout d'abord parmi les *mystifications* des faits que nous allons si bien appuyer sur le verso de la même page.

II. « SIRÈNES et TRITONS. » — Bien que nous reléguions dans la partie *non officielle* de notre bulletin la réponse à cette dernière difficulté de notre mythologie maritime, il ne faudrait cependant pas en conclure que tout est fable à nos yeux dans un pareil sujet.

Sans remonter plus haut, et toute abstraction faite du LAMENTIN ou fausse sirène des naturalistes, Périval (*Histoire de la Hollande*) nous apprend que, « en 1430, on en trouva une à Edam. On la conduisit à Harlem, où elle vécut trois ans. Elle fut instruite, dit-il, priait Dieu et *se signait* quand elle passait devant un crucifix; mais rien ne put lui faire perdre sa passion pour l'eau, etc... »

A l'appui de ce fait, les graves *Mémoires* de Trévoux racontent (t. IV, p. 1902) que, « en 1725, le capitaine Olivier Morin, mouillé dans la rade de Brest, vit, et *trente passagers* virent avec lui un homme marin ayant très-positivement des *nageoires* entre les doigts. Il vint embrasser la figure de la proue du navire, la prenant pour une femme, puis il nargua l'équipage par des polissonneries incessantes. On fit tous ses efforts pour le harponner, mais en vain, etc... »

Enfin, en 1823 (les temps se rapprochent), on apporte une sirène à Londres; malgré sa construction animale et sa vie marine, la Société royale la trouva assez *femme* pour vouloir la marier avec un jeune débauché de Londres. Tout était convenu lorsqu'elle mourut. On dit partout qu'elle était morte de peur d'être la femme d'un ivrogne (*a*).

Nous n'en finirions pas si nous voulions rechercher dans les anciens auteurs des récits semblables, qui auront peut-être un jour un capitaine Harrington pour opérer aussi leur réhabilitation.

(*a*) Voir, pour ces trois faits, Amédée Pichot (*Walter Scott*, t. I, p. 154).

Mais rien n'est plus attesté que certaines histoires de sirènes et de tritons pareilles à celles que nous allons offrir à nos lecteurs.

On lisait, dans le numéro du 27 septembre 1851, de l'*Illustration*, un article intitulé : *Fantômes et Bas-Bretons*, dont voici la substance :

« Il y a quatre jours, un petit chasse-marée tout sale, tout froissé par la tempête de la nuit, entrait d'un air effaré dans le port de Saint-Malo. Les quatre hommes qui le montaient échangeaient entre eux quelques mots à voix basse, d'un air triste et mystérieux ; puis les préparatifs d'arrivage terminés, le capitaine descend dans sa cabine, y prend sa plus belle veste, et remonte sur le quai demandant le bureau du commissaire de la marine, auquel il fait la déclaration suivante :

« Le *Saint-Vincent*, petit chasse-marée commandé par le capitaine Legoff, parti de La Rochelle avec une cargaison d'eau-de-vie, se rendant à Abbeville, se trouvait, le 5 septembre, par le travers des *écueils des Casquets ;* le temps était magnifique, le calme plat, la mer sans une ride et l'horizon sans une embarcation ; les voiles battaient le long des mâts en attendant la brise, et l'équipage flânait sur le pont, quand une voix, qui semblait partir d'un baril d'eau-de-vie, s'écrie tout à coup : « Capitaine Legoff, donne-moi une tartine de pain et de beurre. » Le capitaine, effrayé de cet ordre réitéré avec un ton d'impatience, renvoya le novice chercher dans la cabine la tartine demandée; on la dépose en tremblant sur le baril, et elle disparaît aussitôt. L'équipage se regardait, dans la stupeur, quand la même voix se fait entendre de nouveau : « Capitaine Legoff, descends dans ta cabine, une dame t'y attend. » Le capitaine descend, pâle de terreur, et se trouve en présence d'une dame fort belle, habillée de noir, et qui paraissait en conversation très-animée avec un ours assis à ses côtés. La dame noire commande au capitaine de lui apporter du vin et des verres, l'invitant à trinquer avec elle. Dans sa déposition, Legoff ne peut se souvenir de la conversation échangée avec la dame, tant la frayeur avait troublé ses sens ; la seule remarque qu'il ait faite, c'est qu'en buvant l'ours détournait toujours la tête.

« Un bruit inaccoutumé sur le pont fait sortir le capitaine de sa cabine, et, en sortant du panneau, il se trouve face à face avec quatre nouveaux personnages, trois hommes, dont l'un portait un uniforme à gros boutons de métal blanc, et que, dans le courant de son récit, il nomme toujours le *gendarme*, et une dame habillée tout en blanc. De plus en plus épouvanté, il commande à ses hommes de s'armer comme ils pourront. Tous s'arment de bâtons et d'ustensiles, et la lutte commence. A chaque coup asséné, un des fantômes s'évanouit sans que l'assaillant puisse voir comment et par où il a disparu. Legoff porte un coup d'anspect au gendarme, *et le tricorne et l'habit à boutons de métal restent seuls au bout de son arme*. L'ours et la dame avaient disparu, un seul restait et venait de se cacher dans la soute aux voiles; un coup de bâton le réduit comme les autres en fumée. Au même instant, des éclats de rire et des chants partent de la mer à l'arrière. L'équipage y court et voit deux hommes nageant dans le sillage du navire, et les mêmes voix continuent de retentir à leurs oreilles.

« Cette scène avait commencé à quatre heures, il en était six, le temps était toujours magnifique, et tout était immobile et tranquille autour du *Saint-Vincent*. Mais quelques instants après, une tempête subite, un coup de vent effroyable mettait le chasse-marée à deux doigts de sa perte. Il casse un mât, deux focs sont emportés comme une bouffée de fumée, et, après une nuit terrible passée à la cape, le malheureux bateau se trouvait tout désemparé, tout meurtri, dans les eaux de Saint-Malo, où il jetait enfin l'ancre, après tant d'émotions.

« Les matelots, épouvantés, croyaient encore entendre les chants et les cris fantastiques dans les hurlements de la tempête, et restaient d'abord hébétés et sourds à toutes les questions.

« L'autorité moderne, qui ne croit guère aux revenants, n'a pas trouvé d'abord la chose aussi innocente; mais les matelots, interrogés séparément, menacés, effrayés, ont répondu imperturbablement la même chose avec les mêmes mots et les mêmes circonstances;... le petit mousse lui-même,... produit d'un département moins noir sur la carte *Dupin*, et qui se disait convaincu que c'était du *mauvais monde* qui avait fait tout cela par *physique*, n'a pas changé un seul mot à la version de l'équipage.

« Les matelots malouins racontaient ce matin, au milieu d'un groupe, que le *Saint-Vincent, amarré bord à quai*, s'était retourne tout à coup, *quoique échoué à mer basse*, et avait *broyé* contre le quai une petite embarcation amarrée près de lui, et dont on *montrait les débris épars* sur la grève.

« Chacun a donné son explication;... mais l'histoire du *Saint-Vincent* attend encore une solution. Au moment où je vous écris, il louvoie en rade pour fuir Saint-Malo... Ces pauvres gens ne sont pas revenus de leur stupeur; ils ne quittent pas leur bord, ne se parlent guère, couchent sur le pont, n'osant descendre dans la cabine, et c'est d'un air effaré et les yeux pleins de larmes qu'ils répondent à regret aux questions des curieux. »

Cet article de l'*Illustration* nous avait frappé par la sobriété de ses railleries. Ordinairement ce journal accueille avec un dédain plus marqué les communications de ce genre. Mais quel fut notre étonnement en lisant, huit jours plus tard, dans les *éphémérides* purement *commerciales* de l'un de nos petits ports du nord, et sans le moindre commentaire ou la moindre allusion au fait merveilleux : « Le capitaine Legoff, commandant le petit navire le *Saint-Vincent*, a remis à la voile, tel jour, dans la rade de Saint-Malo; mais, parvenu à la hauteur des îles par une mer extrêmement calme, ce navire en bon état a péri subitement avec tout son équipage, sans qu'il fût possible d'en soupçonner la raison. »

Personne ne sut ce dénoûment, dont le hasard seul nous avait donné connaissance, et qui nous parut saisissant.

Ayant alors un neveu dans la marine royale, nous le chargeâmes de prendre ou de faire prendre des renseignements à Saint-Malo. Quelques semaines après, nous voyions entrer chez nous un jeune marin, fils de l'une des autorités maritimes de cette ville, qui venait, sur l'invitation de son ami, nous confirmer l'exactitude du sinistre, l'impression profonde qu'il avait causée à

toute la ville, et l'inutilité absolue de tous les efforts tentés pour expliquer de tels mystères.

Pour donner plus de poids à ses paroles, il nous remettait le numéro du « *Commerce breton* » (celui du 4 septembre 1851) contenant le même récit, sous le titre de : « Apparition mystérieuse en mer. »

Cet article, qui d'ailleurs ne renfermait rien de plus que le numéro de l'*Illustration*, se terminait par ces mots : « On se livre à mille conjectures *qui se détruisent les unes les autres;* le public appréciera, s'il le peut. »

Nous aurions été curieux de voir le numéro qui aura suivi la nouvelle du sinistre, bien plus étonnant encore que le prestige.

Quant à nos conclusions, les voici. Nous ne savons s'il existe réellement des sirènes, mais nous sommes certain qu'il existe des *casquets* (les *lutins* des matelots), et que la baie où se sont passées toutes ces choses tire d'eux et son nom et sa mauvaise réputation. Or, pourquoi des *casquets qui chantent* ne s'appelleraient-ils pas des sirènes?

5. — *Fontaines sacrées.*

Dans toute vallée alpestre, comme dans toute forêt digne de ce nom, il est rare qu'on n'arrive pas à quelque *bout du monde* bien clos, bien isolé, assez romantique, en un mot, pour inspirer à toute jeune Anglaise de vingt ans une de ces haines vigoureuses de la vie commune, un de ces projets de retraite éternelle qui dure parfois... jusqu'à la fin de la promenade. Et, dans le fait, quoi de plus séduisant, de plus poétique qu'une semblable claustration? Pour peu qu'à l'arrière-plan de ce cloître, *sans verrous et sans grilles,* quelque grotte mystérieuse soit moins aperçue que devinée ; pour peu qu'une jolie source, bien indécise encore, prélude au grand parti qu'elle va prendre par une succession de petites cascatelles à la vapeur gazeuse, au rhythme mélancolique et sonore (*Albuneæ resonantis*), soyons-en bien certains, pas n'est besoin des *vingt ans* de notre jeune romantique pour livrer tout son amour, toutes les puissances de son âme à ce milieu de calme, de silence et d'influences salutaires.

Qu'on juge donc, par cet empire exercé sur nous par de simples combinaisons matérielles, de tout ce que devait y ajouter pour le païen la certitude, *la foi* à la présence réelle d'une nymphe, d'une fée, d'un *génie du lieu,* en un mot, d'une divinité quelconque; car « c'est un *dogme* religieux, nous dit le grave Tacite, que ces lieux nous rapprochent du ciel, et que nulle autre part les dieux n'entendent aussi bien nos prières[1]. »

1. Tacite, *Ann.*, XIII, § 57.

Voilà, nous dit à son tour le savant du XIXe siècle, voilà précisément le secret de tous les cultes, et, lorsque M. Quinet nous affirme que « les révélations se faisaient par l'*organe de la nature;* » lorsque M. Renan nous fait assister « à tous les enseignements de *cette grande mère*[1], » ces messieurs croient faire acte de justice en rendant à l'*imagination* des hommes tout ce que la RAISON d'un Tacite lui-même attribuait à de spirituelles influences.

Mais, pour nous, c'est précisément *cet enfantillage* d'hommes si graves qui nous embarrasse d'autant plus profondément qu'à l'exception de Virgile, dans quelques bucoliques, et de Théocrite, dans ses idylles, le romantisme ne paraît pas avoir été le *faible* de ces enfants si *forts,* et que nous doutons beaucoup que le *Vallon* de Lamartine ou la *Chute des feuilles* de Millevoye ait jamais pu se faire comprendre de peuples dont le génie sympathisait si bien avec celui d'Horace ou d'Anacréon.

Voilà donc le problème à résoudre! Comment les peuples les plus divers d'intelligence et d'instincts, comment surtout les populations les moins sensibles au langage de la nature sont-elles précisément celles qui paraissent avoir écouté ce langage avec le plus de suite et de vénération?

Maintenant, que nos lecteurs se rassurent; nous leur ferons grâce des divisions et des sous-divisions en *néréides, potamides, lemniaques* et vingt autres qui distinguaient entre elles les innombrables divinités de la mer, des fleuves, des lacs, etc.

Nous insisterons seulement sur ce principe, que le culte rendu aux rivières ne s'adressait jamais ni à *toutes* leurs sources ni à *tous* leurs affluents. Pline le Jeune nous apprend, par exemple, à propos du temple de Jupiter-Clitumne, érigé à Spolète, et couvert en entier d'*ex-voto,* « que la chapelle et la statue du dieu étaient élevées sur le *seul* filet d'eau qui rendît des oracles. » Tous les autres, bien que réunis dans la même enceinte, étaient parfaitement profanes, et l'on pouvait s'y baigner en toute sécurité de conscience[2]. Nous attachons une très-grande importance à ce détail topographique, parce qu'il renferme à nos yeux toute la clef du mystère, et qu'il suffit à faire justice de l'explication moderne et banale fondée sur « l'*utilité* et la *beauté* de ces rivières[3]. »

Nous allons retrouver la même attention minutieuse dans le culte

1. Voir le ch. II, t. I de ce mém., § 5.

2. Voir Pline, l. XIII.

3. Voir tous les mythologues actuels, et particulièrement Dulaure (*Idolâtrie*, p. 57).

de ces sources-fontaines, dont la raison consistait, suivant Tacite, dans leur plus grande proximité des dieux [1].

D'autres appelaient ces mêmes sources « les veines de ce grand corps dont la divinité était l'âme. »

Voilà quel était le grand principe.

Dans l'application, les *nymphes* païennes ou divinités *topiques* (de τόπος, lieu) [2] se présentent à nous sous un jour si poétique, la reconnaissance les a remerciées de tant de guérisons et de bienfaits (*nymphis salutiferis*), que l'on serait tenté de les classer sans examen parmi les divinités toujours et partout favorables. Hélas! il était loin d'en être constamment ainsi, et chacun sait que, tout en paraissant verser beaucoup d'eau dans la coupe de leur *nourrisson* divin (Bacchus), elles n'en prenaient pas moins une part fort active à ses plus cruelles orgies; elles allaient même plus loin, si l'on en croit l'histoire, et frappaient d'un tremblement nerveux continu les malheureux qui demeuraient dans leur voisinage ou qui avaient eu la fatalité de *rencontrer* l'une d'elles. De là le surnom de *nympholeptes* (agités par les nymphes) donné aux habitants du mont Cythéron, et, en général, de tous les lieux voisins d'un *nymphæum* [3].

Tous ces méfaits des nymphes ne sauraient en rien nous étonner. On ne saurait être impunément filles de Neptune, et alliées de Proserpine et de Pluton.

Toutefois, il en était des fontaines comme des rivières; si toutes avaient une sorte de principe vital, de puissance immatérielle (saint Thomas dirait une *forme*), toutes n'avaient pas droit à la surintelli-

1. Tacite, loc. cit.

2. Ou dieux indigènes, θεοὶ ἐπιχώριοι, se confondant avec les dieux *terrestres*, χθόνιοι, bien proches voisins des dieux souterrains ou infernaux, καταχθόνιοι.

3. Cette agitation nerveuse des *médiums* de l'ancien paganisme se retrouve encore chez tous ceux du nouveau; le *tremblement* des camisards, les *convulsions* de Saint-Médard, les *crises* de l'*enfer* mesmérien (on l'appelait ainsi) viennent de se perdre dans la nouvelle dénomination de *transe*, donnée par les Américains aux victimes de leurs *esprits frappeurs*. Ainsi la fréquentation trop prolongée de l'esprit d'*une table* produit exactement le même effet que produisait autrefois la rencontre... d'*une nymphe!*... Comme tous les siècles s'éclaireraient les uns par les autres, s'il pouvait se trouver un *seul* savant aujourd'hui qui pût consentir à de tels rapprochements, et surtout... aux conséquences qui en découlent! Nous possédons cependant d'infatigables et de trop féconds mythologues, mais, hélas! leurs ouvrages contiennent tout, à l'exception d'une seule chose, et cette chose, c'est le principe même de toute bonne mythologie.

gence merveilleuse, celle-ci se manifestant seulement par quelques-unes avec les dons bien plus précieux encore de divination, de guérison, etc.

De ces dernières fontaines, on connaît les plus célèbres : c'était Dodone, Castalie, Achéloüs, Colophon, Patras, Delphes, etc., etc., c'est-à-dire les conseillères fatidiques des Alexandre, des Miltiade, des Scipion, des Germanicus, en un mot, de tout ce qui fut grand dans le monde; consultations incessantes qui, à tort ou à raison, n'en ont pas moins « gouverné toute la terre, » comme en convient expressément M. Salverte [1], qui aurait dû ajouter : « Jusqu'à la venue de Jésus-Christ. »

Mais c'étaient surtout les sources minérales, et, par-dessus tout encore, les sources *intermittentes* qui passaient pour les plus saintes et les plus thaumaturgiques.

Mon Dieu ! nous le savons fort bien; il n'est pas aujourd'hui d'élève en pharmacie qui, sans autre *Égérie* que son *Codex*, ne puisse nous fabriquer à l'instant tous les composés acidules que nous offraient Claros et Colophon. Nous le savons fort bien, rien n'y ferait défaut, comme soufre, magnésie, chlorure de sodium, etc. ; nous n'ignorons pas enfin que, pour l'explication de l'*intermittence*, on nous renverrait bien vite à la théorie du *siphon*, que nous croyons cependant posséder comme tout le monde; mais ce que nous croyons savoir bien mieux encore, c'est que par delà tous ces éléments matériels et palpables, dont les alambics et les cornues de nos savants ne saisissent en définitive que le plus grossier *substratum*, tous les chimistes signalent, en dehors de la *nymphe*, certaines vertus insaisissables et occultes que, dans leurs moments de distraction ou de bonne foi, ils appellent eux-mêmes *esprits recteurs*, *divinum quid*, τὶ θεῖον : agents impalpables et mystérieux, véritables *génies* thermaux, qui ne se laissant ni fabriquer dans nos manufactures de produits chimiques, ni renfermer dans leurs flacons, semblent exiger que l'on vienne *chez eux* chercher et demander une guérison dont ils prétendent faire à eux seuls tous les frais.

Mais, si la présence de l'iode et du carbonate de fer ne saurait expliquer à elle seule la *vertu* la plus modeste de la plus modeste fontaine, comment, à plus forte raison, pourrait-elle suffire à l'explication du moindre phénomène de *surintelligence* et de *divination* que le genre humain tout entier attribuait aux plus célèbres? Aucun de tous ces ingrédients minéraux ne nous expliquera jamais comment et pour-

1. *Traité des sciences occultes.*

quoi, la plupart du temps, c'étaient des *prescriptions* que l'on venait demander à ces sources, et comment ces *prescriptions* pouvaient se trouver dictées par la *nymphe* ou par le *dieu* pendant le *sommeil* du consultant (*sonno monitus*). On conviendra que si rien ne ressemble moins à un pareil sommeil que le sommeil *inintelligent* et sans direction possible de nos hallucinés ou de nos chloroformés, rien n'y ressemble davantage, au contraire, que le sommeil *surintelligent* et très-habilement conduit, même au milieu de ses mensonges, de nos magnétisés modernes.

Non, certes; Aristote ne pensait guère à la composition minérale, lorsqu'il affirmait que « la fameuse fontaine des *dieux palices*, en Sicile, décelait les parjures sans jamais se tromper[1]. » Macrobe n'y pensait pas davantage, lorsqu'il n'hésitait pas à se porter personnellement garant que « la divination était *continue* au même lieu, et que, grâce à ces révélations, la Sicile savait tout aussi bien conjurer la disette, ou prévoir la fertilité de ses campagnes, que découvrir les vrais coupables, en les soumettant à la terrible épreuve du plongement dans le cratère volcanique qui dominait la source[2]. »

Tout ceci s'accorde merveilleusement avec ce que Pline nous raconte à son tour de la source du fleuve Orachas, en Bithynie, de laquelle « jaillissait, dit-il, au moment de l'épreuve, un tourbillon de flammes, qui ne dévorait jamais *que* les coupables et les parjures[3]. »

Récuse-t-on Pline comme entaché de crédulité : que l'on écoute Pausanias, l'historien voyageur, parlant sans rougir de la divination *infaillible* de la fontaine de Cérès à Patras : « On attachait, dit-il, un miroir au bout d'une ficelle, en le tenant suspendu au-dessus de la fontaine, en sorte qu'il n'y eût que l'extrémité de ce miroir qui touchât l'eau; *on faisait ensuite des prières à la déesse;* on brûlait des parfums, et *aussitôt,* en regardant dans le miroir, on voyait si le malade devait guérir ou mourir[4]. »

« Didius Julianus, dit un historien, aimait beaucoup à consulter cette fontaine, et prétendait avoir prévu beaucoup de choses par ce moyen. »

Pausanias allait plus loin : « A la fontaine de Cyanée, en Lycie, dit-il, il suffisait de jeter les yeux sur les eaux pour y découvrir à l'instant *tout* ce que l'on désirait savoir[5]. »

1. *Psychologie.*
2. *Saturn.*, l. I.
3. Pline, l. XXXI, ch. II.
4. Pausanias, in *Achaia.*
5. Id., in *Achaia.* 14.

Que deviennent alors, on se le demande, les longues dissertations de M. Salverte et de nos académiciens modernes sur la composition de ces miroirs magiques et sur les métaux capables de leur procurer le *poli* nécessaire? Plus n'est besoin aujourd'hui de se rendre en Lycie ou d'étudier à fond toutes les recherches du baron de Hammer à ce sujet; le jour où nous vîmes dans certain salon de la capitale plus d'un miroir *de la même famille* se laisser remplacer à volonté et avec le même succès par le premier bouton de métal venu ou par le plus grossier ustensile de fer-blanc, *pourvu qu'il fût magnétisé,* nous comprîmes sans aucune peine que le cristal d'une onde pure fût la meilleure des toiles pour le peintre *spirituel,* seul capable de répondre à l'instant à des questions *mentales.*

Nous mentionnerons, en passant, la fontaine d'Apon, près Padoue, au fond de laquelle on voyait encore du temps de Suétone les dés d'or qui avaient prophétisé à Tibère ses hautes destinées et les riches présents qui y avaient été jetés par la libéralité des princes [1].

D'autres fontaines se couvraient de sang en temps de guerre, de cendres en temps de paix, de vers lorsqu il devait mourir quelqu'un de la famille du consultant [2].

D'autres, comme celle d'Hagno, au pied du mont Lycée, « envoyaient une pluie abondante dès que le sacrifice à Jupiter-*Pluvius* était terminé, » et nous allons tout à l'heure en voir l'analogue auprès de nous [3].

Rien n'est plus remarquable encore que ce qui nous est raconté par le même historien, comme une *expérience personnelle,* des deux fontaines qui procuraient aux échappés du terrible antre de Trophonius, et à leur choix, l'une, l'*oubli total,* l'autre, le souvenir *permanent* de tout ce qu'on avait appris dans la formidable consultation [4].

Et que l'on n'aille pas s'imaginer que ces superstitions étaient attachées à la Grèce, et résultaient de l'influence poétique et toute locale exercée par une *nature enchanteresse;* rien ne prouve mieux la vanité de ces explications à la mode que de retrouver les mêmes croyances fondées sur les mêmes faits dans quelque lieu que l'on visite. Ainsi, en Scandinavie, où la nature n'est rien moins qu'*enchanteresse,* vous retrouverez deux lacs, les lacs *Vener* et *Veter,* appelés aussi *prophétiques,* et, près de l'*Omatsch,* vous verrez encore la source de Glomaza,

1. Suét., *Tibère.*
2. Pausanias, in *Achaia.*
3. Id., ibid.
4. Id., ibid.

charriant, comme celles de la Grèce, du blé, des glands, des graines de toute espèce à la veille des années d'abondance, ou se couvrant de sang aux approches de la guerre. Croyez-nous, c'est là, c'est dans ces phénomènes inexplicables pour vous et parfaitement clairs pour nous qu'il faut chercher la cause et l'origine de tous les cultes antiques. Ces *spontanéités fatidiques* de la nature, ou plutôt des influences métaphysiques qu'elle subit, ont mille fois plus de valeur comme étiologie philosophique que toutes vos prétendues *spontanéités* de la conscience, du cœur et de l'esprit humain.

Restons-en là pour ne pas anticiper sur notre chapitre des oracles[1], qui nous ramènera nécessairement aux plus célèbres fontaines, telles que Delphes, Castalie, etc.

Disons seulement un dernier mot sur la spécialité des fontaines *intermittentes.*

Quoique la *nymphe* eût toujours son domicile réel et secret dans toutes les sources *sacrées,* sa présence ne s'y rendait ordinairement sensible que par certains effets anormaux; aux fontaines *intermittentes* (fontaines sacrées par excellence), il y avait quelque chose de plus, et la divinité y apparaissait assez souvent, *en personne,* à ceux que leur ferveur et leur préparation en avaient rendus dignes.

La fameuse fontaine de Jupiter-Hammon, consultée par Alexandre le Grand, et retrouvée par nos voyageurs modernes auprès du temple du Soleil et au milieu des sables de l'Égypte, est encore intermittente aujourd'hui comme elle l'était autrefois. Or, c'était là surtout que l'agent mystérieux se montrait souvent aux croyants sous les traits d'un dieu, car plus ordinairement « c'était sous les traits de la femme, et les cheveux épars, que cette sorte de divinité se montrait aux hommes, venait leur parler et même badinait avec eux[2]. »

En Grèce, il y avait plusieurs fontaines de cette espèce, notamment dans l'antre de *Tremesonium,* où, lors de l'invasion des Gaulois, les magistrats de la république allèrent *dormir* et reçurent en songe les conseils de Mercure, d'Hercule et d'Apollon, conseils dont ils se trouvèrent si bien, dit l'histoire, que, dans leur reconnaissance, ils érigèrent à ces dieux les deux statues *spélaites* que l'on vit longtemps à l'entrée de cette grotte.

...Mais, dit toujours le mystique et consciencieux géographe déjà cité[3], « le plus remarquable nymphæum que j'ai vu (et j'en ai vu

1. Tome IV de cet ouvrage.
2. Delrio, *Disquisit.,* l. III, p. 2.
3. Pausanias, in *Achaia.*

beaucoup) est sans contredit celui de *Corycia*, au pied même du Parnasse. Là, il n'est jamais permis d'entrer dans le sanctuaire de la déesse qu'à ceux qu'elle a daigné en avertir en songe;... ce qui, du reste, est parfaitement conforme *à ce qui se passe dans toutes les villes* assises sur le Méandre, où les dieux souterrains ne laissent descendre que ceux qui en ont reçu la permission de la même manière. A Corycia, le feu ayant pris aux portes, un profane osa entrer, vit l'antre rempli de fantômes, n'eut que le temps de le raconter et mourut aussitôt [1]. »

L'Asie était tout aussi riche que l'Europe en fontaines intermittentes. Le voyageur Fazyl en mentionne plus de trois cents auprès du seul village de Kérou. La plus célèbre est celle de Bereng, dont *un* filet seulement appartient trois fois dans la journée à Siva (le saint esprit satanique des Hindoux). C'est auprès de ce filet que, pour lui plaire, ses fanatiques adorateurs viennent en foule se suicider.

Les *pourânas* distinguent les *énergies* ou *forces motrices des dieux*, du dieu lui-même. Ce sont ces énergies que les dieux envoient combattre les *asouras* [2].

Maintenant laissons là les païens, et convenons que si nous avions, à notre tour, ne fût-ce qu'une ombre d'esprit philosophique, nous rapprocherions tous ces faits et tous ces SONGES de ceux qui nous entourent, et que le XIXe siècle alors pourrait nous expliquer tous les autres. Mais comment espérer cela d'une époque à laquelle les *épidémies* les plus intenses de phénomènes merveilleux s'évanouissent comme une ombre, et dès le lendemain du jour où elles agitaient et intriguaient toute la terre, passent pour n'avoir jamais existé?

Prions à présent nos lecteurs de vouloir bien franchir dix siècles et remonter avec nous à l'origine de nos *fées*, de nos *demoiselles*, de nos *dames blanches* du moyen âge. Où donc les verrons-nous apparaître pour la première fois, si ce n'est presque exclusivement dans le voisinage d'une grotte et d'une fontaine?

Les *fées* n'avaient guère d'autre berceau. Leur nom, dérivé de *fatum*, destin (d'où fatidique), avait succédé à celui de *virgines*, les *vierges nymphes*, et, antérieurement encore, à celui de *mariæ* ou les *vierges mères*. Gruter (p. 102) cite l'inscription fort curieuse d'un autel

1. Pausanias, in *Achaia*.

2. Lorsque le roi-prophète nous dit : « Jéhovah fait des flammes et des vents ses ministres, » la distinction est la même, et cette distinction explique et domine tout notre chapitre *Cosmolâtrie*, comme elle explique tout le spiritualisme de Grove.

dédié à ces mêmes vierges (*virginibus*). Il s'en trouve une autre auprès de Metz, qui prouve qu'à la même époque les fées continuaient encore l'ancien *avertissement en songe* pratiqué par leurs ancêtres. Voici cette inscription : « Aux déesses mères de l'endroit, Alèthe, prêtresse des Druides, *avertie en songe*[1]. » C'était certainement aussi quelque *vierge mère* et nymphe de la fontaine, celle dont nous avons retrouvé plusieurs centaines de petites statuettes à Mirville (Seine-Inférieure). Pendant qu'un certain nombre de ces figurines rappelait la *Virgo paritura* de Chartres, en tenant comme elle un enfant dans ses bras, les autres rappelaient la Vénus maritime sortant des flots. La constante et monotone reproduction de ces deux types lassa la patience des chercheurs, mais nul doute que cette fontaine n'ait été l'objet d'un culte que le voisinage d'un *tumulus* rend plus probable encore.

Quant à la théorie, elle était *une* autrefois. Tout le monde était d'accord sur l'essence spirituelle de ces faits, et l'on ne différait que sur les qualités diverses de cette essence. Pour renverser cette antique et générale conviction, l'esprit moderne eut fort à faire, car longtemps encore après ses premières campagnes. Bayle, ce coryphée de l'érudition incroyante, battait souvent lui-même en retraite à propos de ces mêmes faits devant l'absurdité de ses propres dénégations. « *Tous* ont nié les esprits, disait-il... Je ne sais ce qu'il en arrivera, mais il me semble que TOT OU TARD on sera *forcé* d'abandonner les principes mécaniques si on ne leur associe les volontés de quelques intelligences; et, *franchement*, il n'y a pas d'hypothèse plus capable de donner raison des événements et phénomènes[2]. »

Mais la théologie, que nous disait-elle donc à son tour?... Ah! la théologie connaissait bien toutes ces choses!

1. Nous ne saurions donner une idée plus exacte du mode de ces apparitions qu'en rappelant à nos lecteurs celle que Walter Scott, ce consciencieux reproducteur des traditions du moyen âge, a voulu donner aux siens dans son charmant épisode de la *Dame blanche*. Assurément, ici, il aura voulu, selon sa coutume, se montrer historien sans cesser d'être poëte, et, pour notre part, nous ne trouverions peut-être pas dans ce charmant tableau un seul trait qui manquât à nos légendes anciennes et à quelques histoires modernes. Nous y retrouvons et *la grotte* et *la fontaine*, et *le rocher* et *le souffle frais et léger*, et *la belle dame vêtue de blanc*, dont la figure se dessine, s'illumine, se décolore et s'évanouit *graduellement*; on dirait que Walter Scott a copié tout à la fois les historiens païens, les récits de nos plus vieux chroniqueurs et ceux de notre spiritualisme moderne.

2. Bayle, art. PLOTIN.

Il lui suffisait, en effet, de se reporter au 2e verset du 1er chapitre de la Genèse, qui montre « l'esprit de Dieu porté sur les eaux, » pour soupçonner avant tout l'importance mystique d'un élément élevé à la dignité de véhicule divin, et comme cette théologie n'est après tout qu'un merveilleux enchaînement de vérités métaphysiques et cosmiques, toute la théorie du baptême, c'est-à-dire de la renaissance par le Saint-Esprit *et par l'eau,* se trouvait éclairée merveilleusement à son tour par le verset en question. Elle se complétait enfin par les magnifiques prières de l'Église, lors de l'exorcisme des fonts baptismaux à l'office du samedi saint; cérémonies admirables, dont le seul but est encore aujourd'hui, comme autrefois, la reconnaissance solennelle des droits du Créateur sur ce même élément, usurpé et momentanément souillé par l'*ennemi.*

C'est Tertullien qu'il faut entendre sur cette double pneumatologie des ondes. « Pour nous, dit-il, pour nous qui sommes des poissons conduits par Jésus-Christ, notre chef, nous naissons dans l'eau, et ne pouvons conserver notre vie qu'en demeurant dans cette eau... L'eau, en effet, est cet élément qui, avant que l'univers eût reçu toute sa perfection, demeurait comme caché dans la puissance de Dieu. L'eau seule servait de trône à l'esprit divin; ce fut par les eaux qu'il sépara la terre du firmament, ce fut aux eaux qu'il commanda la production des âmes vivantes... et même du corps de l'homme, qui fut créé, non de terre sèche, mais de limon. Ayant employé l'eau à tant d'usages, on comprenait qu'il l'eût employée encore pour nous procurer la vie surnaturelle, car l'esprit de Dieu, qui est saint, ne pouvait avoir été porté que sur une chose sainte...

« ...Les Gentils eux-mêmes, tout éloignés qu'ils sont de la connaissance des choses spirituelles, attribuent à leurs idoles un pouvoir également efficace... Ils ont coutume d'initier par une espèce de baptême leurs néophytes à certains mystères de la déesse Isis ou du dieu Mithra... De plus, s'agit-il de faire des lustrations expiatoires : vous voyez leurs prêtres porter de l'eau de toutes parts; bourgades, maisons, temples, villes entières, tout est arrosé. Il est certain encore qu'aux jours apollinaires et éleusiniens, ceux qui les célèbrent se font plonger dans l'eau pour être régénérés et obtenir l'impunité de leurs crimes... *Connaître Dieu, c'est donc en même temps connaître les artifices du démon,* toujours prêt à contrefaire ses ouvrages. Mais quelle similitude! ici c'est l'impur qui purifie, c'est l'esclave qui affranchit, c'est le condamné qui absout; n'est-ce pas détruire son propre ouvrage que d'effacer des péchés que lui-même il inspire? n'est-ce pas une tradition publique qu'en dehors des sacrements il y a des

esprits immondes répandus sur les eaux? C'est ce que l'on raconte de tant de *sombres fontaines*, de *ruisseaux affreux*, de *piscines thermales*, de cuves, de puits et de citernes domestiques que l'on affirme engloutir ou étouffer des hommes par la seule force du malin esprit. Si nous rapportons ces choses, c'est pour qu'il paraisse moins incroyable que l'ange du Seigneur préside aux eaux et qu'il les *agite* pour le salut des hommes, puisque le mauvais ange se sert du même élément pour leur perte... Je ne veux donc pas dire que les eaux nous donnent l'Esprit-Saint, mais l'eau à laquelle l'*ange préside*, nous purifiant de nos crimes, nous prépare à recevoir cet Esprit-Saint [1]. »

Tertullien rappelle enfin l'eau de la mer Rouge, l'onde amère changée en eau douce par la verge de Moïse (*Exod.*, 35), celle qui sort de la pierre, que l'apôtre nous dit avoir été Jésus-Christ lui-même (*Cor.*, I, 30); l'eau *éternelle* du Jourdain (Jean, 7), le *torrent mystique* du Cédron; puis il se repose auprès du puits de Jacob, marche sur les eaux avec le Sauveur, traverse le lac de Génézareth avec lui, lave les pieds des apôtres et termine en pleurant sur l'eau qui jaillit sur le Calvaire sous le coup de la lance déicide.

Voici donc l'*antagonisme* établi, et nous allons voir maintenant une certaine similitude dans les effets persister malgré ces causes essentiellement différentes.

Rappelons-nous d'abord que bien avant de détrôner *les* vierges et *les* déesses mères au profit et au nom de *la vierge mère unique*, la théologie biblique possédait déjà sa grande fontaine *intermittente* dans la piscine probatique de Siloë, à laquelle Notre-Seigneur renvoyait l'aveugle de naissance après l'avoir touché, et en lui recommandant de s'y baigner [2].

Qu'était-ce donc que cette piscine? Au rapport de saint Épiphane, c'était une fontaine qui, sortie de la montagne de Sion à la prière du prophète Isaïe, entrait en ébullition à *certaines heures*, s'apaisait à quelques autres, mais coulait toujours le jour du sabbat, jour sacré chez les Hébreux [3].

Le cardinal Baronius la rapproche avec raison de la fontaine sabbatique de Palestine, qui ne coulait aussi que ce même jour, et restait à sec toute la semaine au dire de l'historien Josèphe et de Pline [4].

L'Écriture sainte nous apprend, en outre, qu'un *ange* descendait à

1. *De Baptismo.*
2. Saint Jean, ch. IX, v. 7.
3. Saint Épiph., ch. VII, *in Joh.*
4. Baronius, t. I, ch. XXVI.

certains jours dans celle de Siloë, en remuait l'eau, et que le premier malade qui y entrait après cette visite angélique était guéri. De là cette foule immense qui attendait ce moment avec impatience et principalement au jour du sabbat.

Le nom de Siloë n'a donc plus lieu de nous surprendre, puisqu'il vient du mot hébreu *Siloach,* qui veut dire *envoyé.* Or, il s'appliquait ici tout aussi bien à l'action angélique ordinaire qu'à celle de l'ange *du grand conseil,* le Messie, désigné quinze cents ans à l'avance, par le patriarche Jacob, sous ce même nom de *Siloach.*

Voici donc un exemple d'*intermittence angélique,* qui pourrait jeter peut-être sur quelques autres plus de lumière que toutes les théories *siphoniennes* du monde, surtout si l'on rapprochait encore de ces deux fontaines celle qui ne coulait également en Sicile qu'aux heures de la prière publique, et qui cessa tout à coup aux premiers blasphèmes proférés contre Notre-Seigneur[1].

Ce phénomène de géologie surintelligente ou plutôt de géologie surnaturalisée se trouvait donc également constaté avant comme après Jésus-Christ.

Mais Tertullien vient de nous le dire; à l'exception de la Palestine, cet héritage réservé, toute la terre, depuis la chute, appartenait à l'ennemi, qui, bien que dépouillé de ses titres et de ses clefs, ne se laissait pas déposséder aussi facilement de son empire matériel. Détroné, mais non rendu, il fallait encore l'exproprier de chacun de ses domaines, les lui reprendre un à un et procéder au baptême de la terre comme à celui de ses enfants.

A la victoire du Dieu on vit donc succéder ce long exorcisme du globe par l'Église, exorcisme nécessaire pour opérer sa rentrée dans son patrimoine légitime. Il dure depuis dix-huit siècles, et, nous l'avons déjà dit, lorsqu'on réfléchit à l'exiguïté du terrain restitué, on se demande avec effroi combien de siècles seraient encore nécessaires à la récupération intégrale.

Après la dépossession des montagnes, des hauts lieux et des bois, celle des fontaines devint donc une des préoccupations les plus constantes de la nouvelle société religieuse. Traqué de toutes parts par son vainqueur divin, le paganisme, on peut le dire, se retirait tout entier dans les montagnes, dans leurs grottes et dans leurs sources. Aussi pas un apôtre qui ne marchât droit à elles, pas un saint qui ne leur imposât sa bannière et son nom en échange de celui de la nymphe et du dieu congédié. Et le paganisme lui-même se méfiait beau-

1. Tertull., *ad Gentes.*

coup trop du protecteur qu'on lui enlevait pour le défendre avec beaucoup d'obstination ; pour nous rappeler combien parfois il était dur envers les siens, nous n'aurons pas besoin qu'on nous renvoie à ce passage de la vie de Porphyre, par Eunape (p. 19), dans lequel l'historien nous montre le philosophe obligé, un certain jour, de chasser du bain thermal qu'il prenait le démon *brûlant* appelé par les habitants *Causantha*. Le bain ne fut tolérable qu'après l'expulsion du génie.

C'est même ici le lieu de remarquer combien cet exorcisme orthodoxe ou païen de certaines fontaines contredit formellement les théories de Görres et du docteur Sepp, sur ce qu'ils appellent *la magie naturelle* ou *forces divinatrices de la nature*. Nous ne saurions trop le répéter, pas de divination sans un esprit *étranger* à la personne et à la chose qui paraissent le mieux deviner par elles-mêmes. Et la preuve, c'est qu'une fois privée de cette assistance extrinsèque, toute pythonisse comme toute fontaine n'en continue pas moins d'accomplir très-parfaitement toutes ses fonctions vitales et physiques. Seulement, une fois exorcisées, ne leur demandez plus de divination. Le dieu n'y est plus, et le silence qui suit immédiatement son départ vous démontre une fois de plus que sa présence n'était partie intégrante ni de la personne ni de la chose.

Toutefois ce travail de reprises et de mutations fut et demeure encore infiniment laborieux, et bien que l'Église exorcise en masse *toutes les eaux* dans le magnifique office rappelé tout à l'heure, beaucoup de fontaines, à l'heure qu'il est, n'ont pas encore fait leur soumission, beaucoup d'autres sont restées pour ainsi dire indécises et dans l'*indivis* pendant des siècles, le jugement privé des pasteurs ne s'accordant pas partout avec celui du souverain pouvoir dirigeant.

Il fallait y regarder d'autant plus près pour découvrir le venin subsistant que, d'ordinaire, le nouveau patron paraissait se renfermer assez exactement dans le programme thérapeutique de son prédécesseur, programme respecté à son tour par la foi des croyants qui ne cherchaient pas à l'étendre. C'est ainsi qu'à l'église de Saint-Théodore, à Rome, la source christianisée ne guérit encore miraculeusement aujourd'hui que la spécialité pathologique, la fièvre quarte, qu'elle guérissait jadis sous le règne du païen.

On sait encore à combien d'embarras donnèrent lieu pendant longtemps les épreuves judiciaires, et comment certaines sources persistaient sous le nouvel étendard à dénoncer et à brûler les parjures, tout en respectant les innocents. L'onde *amère* de Moïse avait repris force de loi, et, comme jadis les fontaines d'Ozachas et de Tyane, nous voyons au moyen âge celle de Wierre, en Picardie, punir le faux

serment de l'épouse infidèle de saint Gengoulf, en consumant son bras [1].

Toutes les explications rationalistes que l'on a *essayées* à propos de ces épreuves, qui constituaient en définitive la partie la plus sérieuse et, par conséquent, la plus surveillée du droit criminel européen, ne sauraient tenir devant un examen un peu serré et devant l'exposé tant soit peu fidèle de toutes les pièces des procès.

Nous montrions tout à l'heure la fontaine d'Hagno, accordant à l'invocateur de *Jupiter Pluvius* une pluie abondante et locale, aussitôt qu'il avait jeté dans ses eaux une simple branche de chêne; on ne sera donc pas étonné de voir un certain nombre de fontaines conserver longtemps après leur purification ce privilége auquel celle de Baranton, en Bretagne, ne paraît pas avoir encore renoncé [2].

On comprend donc sans peine que l'anathème des fontaines a pu

1. Voir toutes les vies de ce saint.

2. Baranton s'appelait autrefois *Balenton*, de *ton*, montagne, et de *bel*, Apollon. Guillaume le Breton, chapelain de Philippe-Auguste (l. VI, v. 415), nous dépeint le prodige en ces termes : « Quelles causes peuvent produire de telles merveilles? *Quiconque* puise de l'eau et en répand *quelques gouttes* rassemble *soudain* les nues chargées de grêle, voit l'air s'obscurcir par d'épaisses ténèbres, fait gronder le tonnerre, et ceux qui étaient présents et qui avaient tant désiré de l'être voudraient bien alors n'avoir rien vu, tant leur stupeur est grande, tant l'épouvante les glace d'effroi!... La chose est merveilleuse, je l'avoue, MAIS ELLE EST VRAIE.

Franchissons encore bien des siècles et arrivons au nôtre. « Ce respect, dit à son tour le *Magasin pittoresque* (1846, p. 334), est tel encore aujourd'hui, qu'en 1835 les habitants de la paroisse de *Concoret* (Vallée des Fées) se sont rendus processionnellement à Baranton, clergé en tête, pour obtenir les pluies nécessaires aux moissons. Arrivé près de la fontaine, le curé *bénit* l'eau, y plongea l'encensoir et arrosa les *pierres* voisines. »

Il n'est pas rare, tout le monde le sait, de rencontrer une fontaine *chaude ou froide*, qui entre en ébullition et s'agite pour rejeter avec une sorte d'horreur tout ce qui vient la souiller, et la physique de rendre compte, à sa manière, de cette singulière propriété; mais ici, qu'on y fasse bien attention, c'est le *perron* qui devient le *tabernacle* redoutable auquel il n'est permis à personne de toucher; et, ce qu'il y a de plus curieux, c'est de retrouver un pendant parfaitement fidèle du phénomène breton auprès de cette fontaine de Jupiter Ammon dont nous venons de nous occuper. Écoutons le géographe Pomponius Méla : « Près de la fontaine du soleil, dit-il, est un certain *rocher* consacré au vent d'ouest. Lorsque la main de l'homme vient à le toucher, *aussitôt* la fontaine s'enfle immodérément et fait voler des tourbillons de sable, semblables aux flots d'une mer agitée par la tempête (p. 44). » Il faut en convenir, voici deux rochers bien chers à deux fontaines intermittentes, à quarante siècles de distance!... Il est vrai que Bel et Jupiter Ammon, c'était

marcher de front avec la purification et même avec un certain culte de ces mêmes fontaines. Le quatrième dimanche de carême, par exemple, on s'y rendait en procession et en chantant; on buvait de leurs eaux et l'on cueillait des fleurs dans leur voisinage; cela s'appelait *faire ses fontaines, facere fontes suos,* ou bien encore *célébrer le dimanche des fontaines.* Tous ces usages subsistaient jusqu'au jour où quelque concile provincial, après un examen plus profond, découvrait enfin quelques traces de l'ennemi méconnu, et venait définitivement interdire ce que l'autorité locale et privée avait parfois trop facilement toléré.

Les apparitions elles-mêmes ne rassuraient pas complétement; on connaissait toutes les ruses du *malin;* on se rappelait en tremblant les leçons évangéliques et les incessantes méfiances des saints de tous les âges. « Dans le doute, pariez toujours pour le surnaturel menteur, » disait comme eux le plus grand saint des temps modernes, Alphonse de Liguori.

Ainsi donc, il y aura toujours dans les fontaines sacrées trois choses à considérer, trois pièces élémentaires de la question:

1° La source, véhicule d'une *énergie* spirituelle;

2° Cette *énergie* topique, c'est-à-dire un ange bon ou mauvais, suivant le maître duquel il relève;

3° Le maître qui l'emploie et qui se fait représenter par lui, car cette expression si profonde employée dans l'Écriture : « Anges qui faites le Verbe de Dieu, *qui facitis verbum Dei,* » nous explique ici le mystère de la fontaine de Siloë, où l'ange *descendait* chaque mois sans exclure ni la présidence ni la présence du Verbe.

tout un; mais pourquoi ces deux pierres? Le concile tenu à Leptines, en 743, va vous donner le mot de l'énigme, en prohibant les « sacrifices qui se font sur les *pierres* des fontaines, *sacrificiorum quæ fiunt super petras de fontibus.* » C'était, en effet, sur la pierre ou sur l'un des rochers voisins que l'on sacrifiait au dieu. C'est là raison de l'importance qu'on leur attribuait dans toutes les descriptions.

Homère (*Odyssée*, v. 36) nous montre l'antre de Minerve, à Ithaque, formé de pierres sanctifiées par la présence des nymphes, ἱστοὶ λίθεοι; Virgile, dans l'*Énéide,* nous montre à son tour « le rocher *vif* qui sert de domicile aux muses, *vivoque sedilia saxo, nympharum domus;* » Théocrite, dans ses *Pastorales* (lib. I), insiste davantage encore sur les grandes pierres, μεγάλας πέτρας, qui ceignent les fontaines divinatrices.

Ne trouvons donc pas étonnant que les pierres περιφερῆς de Balenton jouent en 1835 exactement le même rôle que les pierres περιφερῆς des nymphes païennes jouaient à l'époque de Théocrite, de Virgile et d'Homère.

Car ce serait s'écarter de TOUS les enseignements de la théologie que d'attribuer à d'autres qu'à ces esprits la *mise en œuvre,* l'organisation de ces apparitions.

Laissons parler le théologien qui a creusé le plus profondément ces matières, c'est-à-dire le jésuite Tyrée : « Les anges, nous demandera-t-on, sont donc la cause efficiente et le principe de toutes ces opérations? — Tout à fait, *omnino.* — De toutes? — De toutes, *omnium.* — Eux seuls? — Eux seuls, *soli.* — Quelle part reste-t-il donc à Dieu dans tous ces phénomènes? — Sa présence, sa dictée quelquefois comme chez les prophètes, sa permission toujours, mais sa SUBSTANCE JAMAIS [1]. »

Le cardinal Bona, dont le livre sur le *Discernement des Esprits* fait autorité dans l'Église, applique ce principe aux apparitions de la sainte Vierge. Après avoir recommandé de ne les accepter que sur l'affirmation de témoins très-dignes de foi, il ajoute : « Et même alors il faut toujours dire que ces apparitions ont eu lieu par le ministère des anges [2]. »

Le pape Benoît XIV, dans son grand traité de la *Canonisation des saints,* s'en réfère à ces principes et les proclame.

Enfin le jésuite Canisius, cet homme prodigieux et dont notre siècle ne soupçonne cependant ni les vertus surhumaines ni l'immense savoir, s'exprimait à peu près dans les mêmes termes [3]. Après avoir rapporté quelques-unes des apparitions de la sainte Vierge, celle, par exemple, dans laquelle elle révèle à saint Grégoire le Thaumaturge, toutes les profondeurs du divin amour; celle à sainte Marthe, de Tours, avec laquelle elle s'entretient si longtemps; celle faite à saint Grégoire le Grand dont elle corrige les erreurs; celle dans laquelle elle ordonne au pape Libère la construction de Sainte-Marie-Majeure; celle dans laquelle elle annonce à saint Jean Damascène la reproduction de sa main droite qui lui avait été coupée, Canisius, disons-nous, conclut en ces termes, après avoir confessé toutefois son ignorance sur *le mode* de ces apparitions : « Enfin, il est certain qu'il y a infiniment plus de choses que nous ne pouvons ou le dire ou l'écrire ou le penser, qui se font à l'ordre de Dieu *par les puissances angéliques,* tant pour exalter et recommander le culte de ses saints que celui de la Vierge mère, et le tout bien certainement pour des raisons

1. Tyrée, *de Apparit.,* p. 208, 214, etc.
2. *Discernement des Esprits,* p. 258.
3. Il est question aujourd'hui de la canonisation de ce grand homme.

d'utilité générale que souvent nous ne pouvons pas comprendre [1]. »

« Ce sont les anges, dit-il ailleurs, qui *font toutes ces choses* dans les apparitions, *qui agunt omnia,* et nous devons *néanmoins* dire que ce sont ou les saints ou la sainte Vierge, quelle que soit l'image sous laquelle *ils* se montrent aux vivants, parlent ou agissent par l'intermédiaire de ces esprits [2]. »

Nous avons cru fort utile de rappeler ici des principes propres à désarmer le rationalisme, lorsqu'il nous objecte, à propos de quelques apparitions, d'évidentes ressemblances de costume, de langage, d'effets extérieurs lumineux, etc., avec les visions du paganisme et de la superstition. Ces ressemblances purement de forme s'expliquent par l'identité d'*espèce* des influences *topiques* employées, comme la différence ou plutôt l'opposition des fruits doit s'expliquer à son tour par l'opposition des grandes personnalités célestes qui les emploient et les inspirent.

1. *De Virgine Deipara.*
2. *De Apparitione mortuorum.*

FIN DU TOME TROISIÈME

FORMANT LE SECOND VOLUME DES MANIFESTATIONS HISTORIQUES.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7